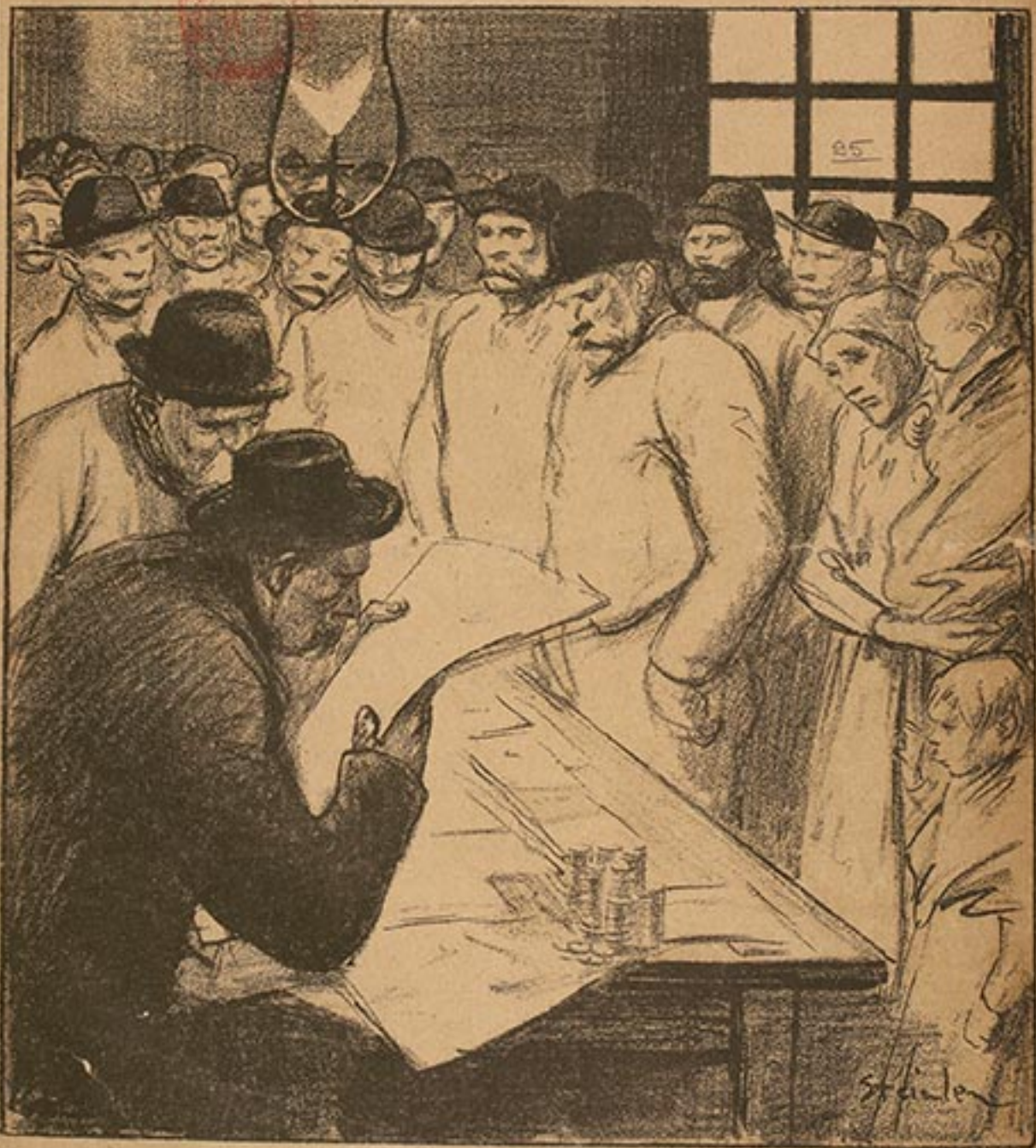


L'assiette au beurre

B.N

DEPOSIT
91/1

BUREAU : 9, rue Scribe-Rue, 9, PARIS



fol 2
B7

CAISSE DE GRÈVE — LE LE CITOYEN-MINISTRE, IL N'ENVOIE RIEN —
— 51, 5000 HOMMES DE TROUPE.

Monsieur le Directeur,

L'assiette au beurre pour tous! voilà bien une
générale, une généreuse idée et l'insigne du Mérite
agricole ne serait pas déplacé sur votre vaste poitrine!

Mais en me demandant ma modeste collaboration,
avez vous bien réfléchi que, bien qu'étant le véritable
inventeur du fil à couper le beurre et à lier conversation,
j'aurais l'autorité nécessaire pour discuter sur l'assiette au beurre?.. Enfin!
je puis, tout au moins, vous donner qqs utiles renseignements.

Son origine remonte à la plus haute antiquité.

C'est pour avoir goûté à l'assiette au beurre de l'Eternel
qu'Ève et Adam perdirent le Paradis et l'estime de
leurs descendants. Nous avons facilement retrouvé
l'unique et véritable destination des grandes Pyramides:
elles servaient de moule au beurre des Pharaons.

Quant à l'assiette, les Zébreux l'ont importée, comme chacun
sait, lors de leur sortie d'Égypte: c'est dans l'arche d'alliance qu'elle était
enfermée et ornée du chandelier à sept branches: de là date la belle devise:
il faut éclairer!

Les Romains l'ont possédée à leur
tour assez longtemps. Et à leur propos, il
faut croire que le beurre peut faire passer
le goût du pain, puisque ce peuple enfant
populus puer, que la gloire n'avait pas assouvi,
ne cessait de réclamer: panem et circenses! c'est à dire du pain avec
du beurre dessus! Quel contraste avec le peuple de France auquel il
est généralement répondu, quand il demande du pain: - "Des pains
en v'la!..... Quant au beurre, tu peux
t'fouriller les oreilles!"

Ils l'ont eue aussi, les Englishs.

L'assiette au beurre
après l'avoir chipée au
Grand Napoléon, mais ils
viennent de perdre l'assiette
et le beurre, entre leurs doigts crochus, s'est
fondu au feu des braves Boers.

Et l'Europe émerveillée
a pu admirer quelque temps l'assiette
au Boer!

Ah! mes enfants! nous voyons
nous, à notre tour, sans fermes?... (non,
pour varier, sans ministère... la queue) ... pour faire du



beurre, il faut avoir du lait et pour avoir du lait
il faut avoir des fermes, des vaches.



Lectures sous la III^e R.F.

Je sais bien qu'il nous resterait, suprême
ressource, la Préfecture et la Chambre;
mais là, les vaches ne donnent que du
tabac, et là bas elles sont stériles!

Mais alors, dit raton, où qu'elle est donc
l'assiette au beurre, aujourd'hui d'aujourd'hui?
- « Monte là dessus et tu verras Montmartre »,
Montmartre, encore Montmartre, toujours
Mont... ah la jambe!

Regarde tout de même, la vois-
tu l'assiette au beurre, la pyramide des
Pharaons? eh ben, elle est là haut, l'assiette
au beurre, sur la Butte: c'est... le Sacré Beurre!

Tout pris du matin
de la Galette, car il faut aussi
du beurre frais pour faire de
la bonne galette.



Amis parlant
à la suave bergère un
boulevardier des plus smart -

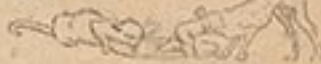
« Si tu ne me r'files ta galette,
« Au beurre noir j'te passe l'assiette! »

Le meilleur moyen de mettre son beurre à l'abri des
fumées larvins est de placer dedans un peigne fin
en pour de vrai ou en carton.

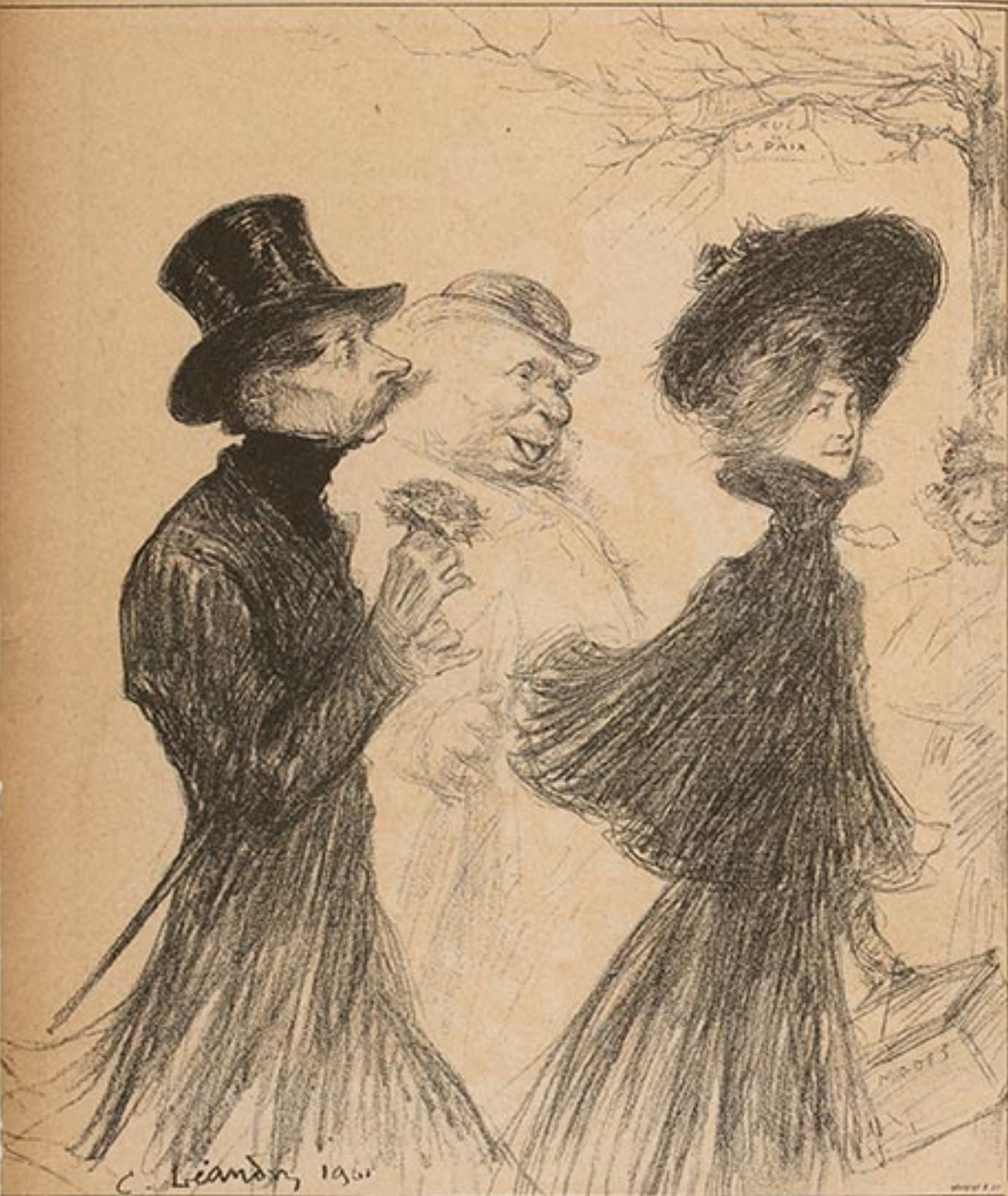
Cette petite plaisanterie eut un succès fou sous
l'empire. - « Demandez le peigne crasseux: on le vend
10^c deux sous »

L'assiette au beurre, pour un journal n'est pas
un titre ordinaire, et me paraît aussi difficile à justifier qu'à
mettre du beurre en broche. Je souhaite, monsieur, que l'assiette soit
un Bernard Palissy et le beurre de meilleure qualité que celui de ma
tartine.

Jean sans beurre, en devant A. Willotte
Paris 6 rue du Moulin de beurre







LES SUIVEURS-MODILLONNEURS

Ce soir, ces jeunes gens un peu mûrs dîneront chez la comtesse de X^{xxx}; ils parleront avec gravité sur la morale publique, la licence des rues, des images obscènes; ils blâmeront avec énergie les grèves, et ces ouvrières, créatures impures...



LES TAPINOPHAGES (renonc humble, 1870 je dévère).

- NEUF POIS SUR DIX, SON RÉQUISITOIRE OBTIENT LA MORT... ET PAS DÉCORÉ... BIZARRELL.



HIVER

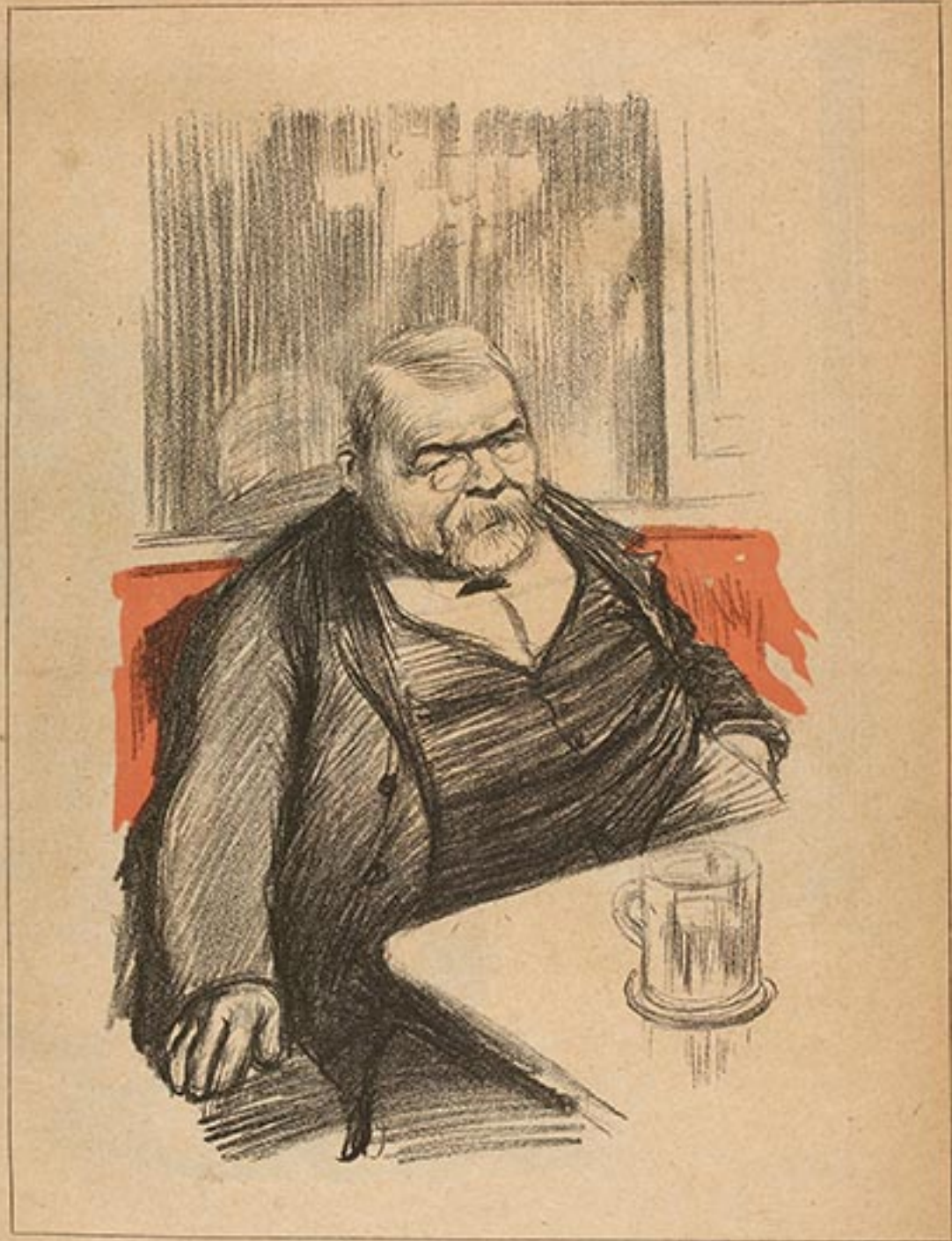
— LES PRISONS. EST-CE QUE C'EST CHAUFFÉ? —

Stair



LE TRAVAIL DES FEMMES

— TOUJOURS DES AUGMENTATIONS! MAIS A QUOI PASSEZ-VOUS DONC LES NUITS, SACREBLEU!



VIEUX GARÇON!

— LA FRANCE S'AVACHIT ET SE DÉPEUPLE, VOILA QUINZE ANS QUE JE CRIE ÇA EN VAIN!



DANSE MACABRE
I. LES HÉRITIERS.



LE MONDE

— AMI MARQUIS, VOUS ME FAITES VENIR L'EAU A LA BOUCHE AVEC VOTRE HISTOIRE!



LES CROQUANTS

— SOIXANTE FRANCS!

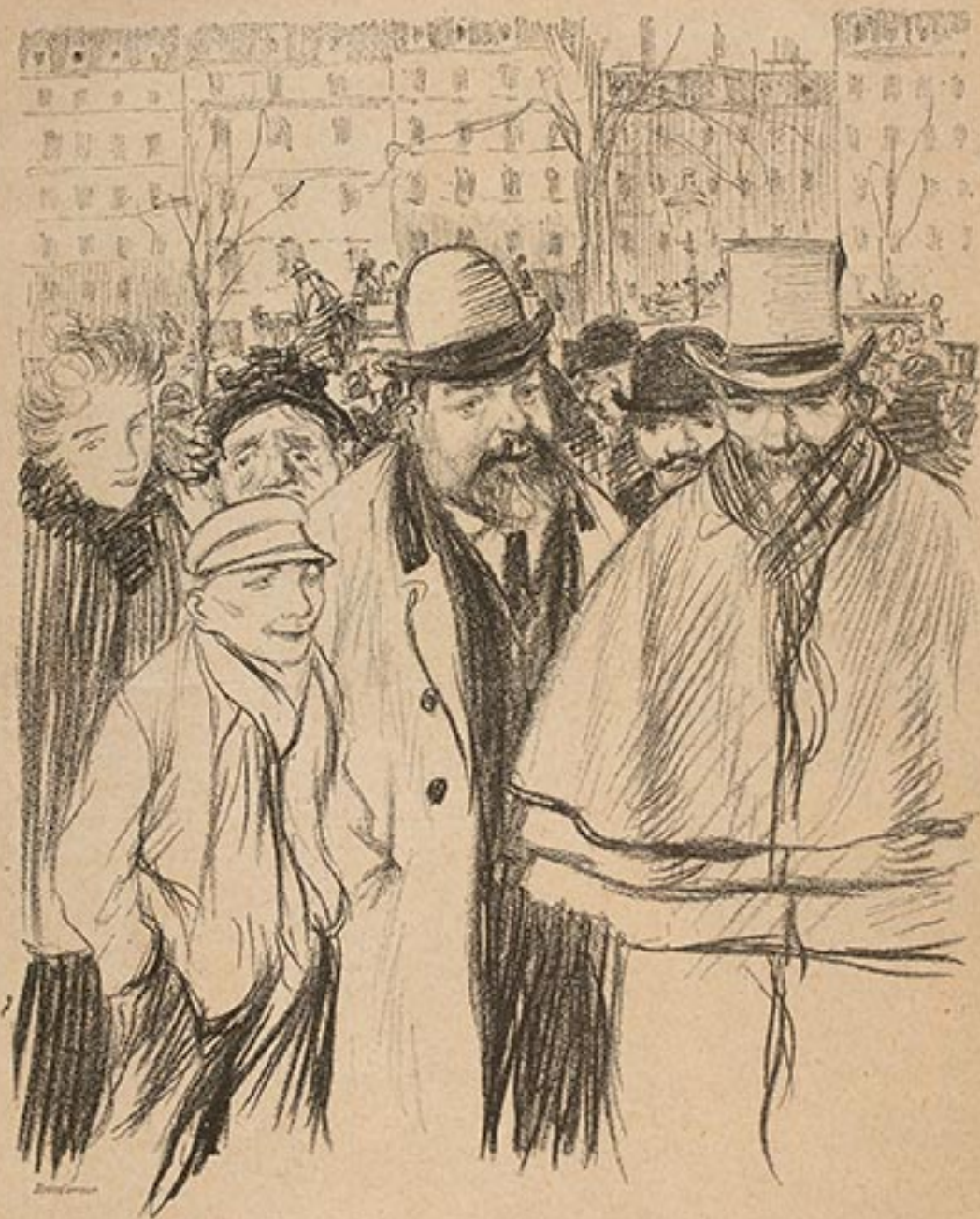
— POUR SUR QUE L'DOCTEUR DOIT MARQUER SES VISITES AVEC UNE FOURCHETTE!—





DEPUIS LA HAYE.

LES ANNÉES SE SUIVENT ET SE RESSEMBLENT.



PARISIENS!

— ON A PORTÉ UNE VIEILLE DAME CHEZ LE PHARMACIEN.

PÂTISSERIE



LA VIE PRATIQUE

— FAUT PAS AVOIR PEUR, MONSIEUR LE CORTE, ILS NE SONT PAS MEGIANTS.

L'assiette au beurre

1901
Publié par la Librairie de la Presse, 5, Paris



Forain

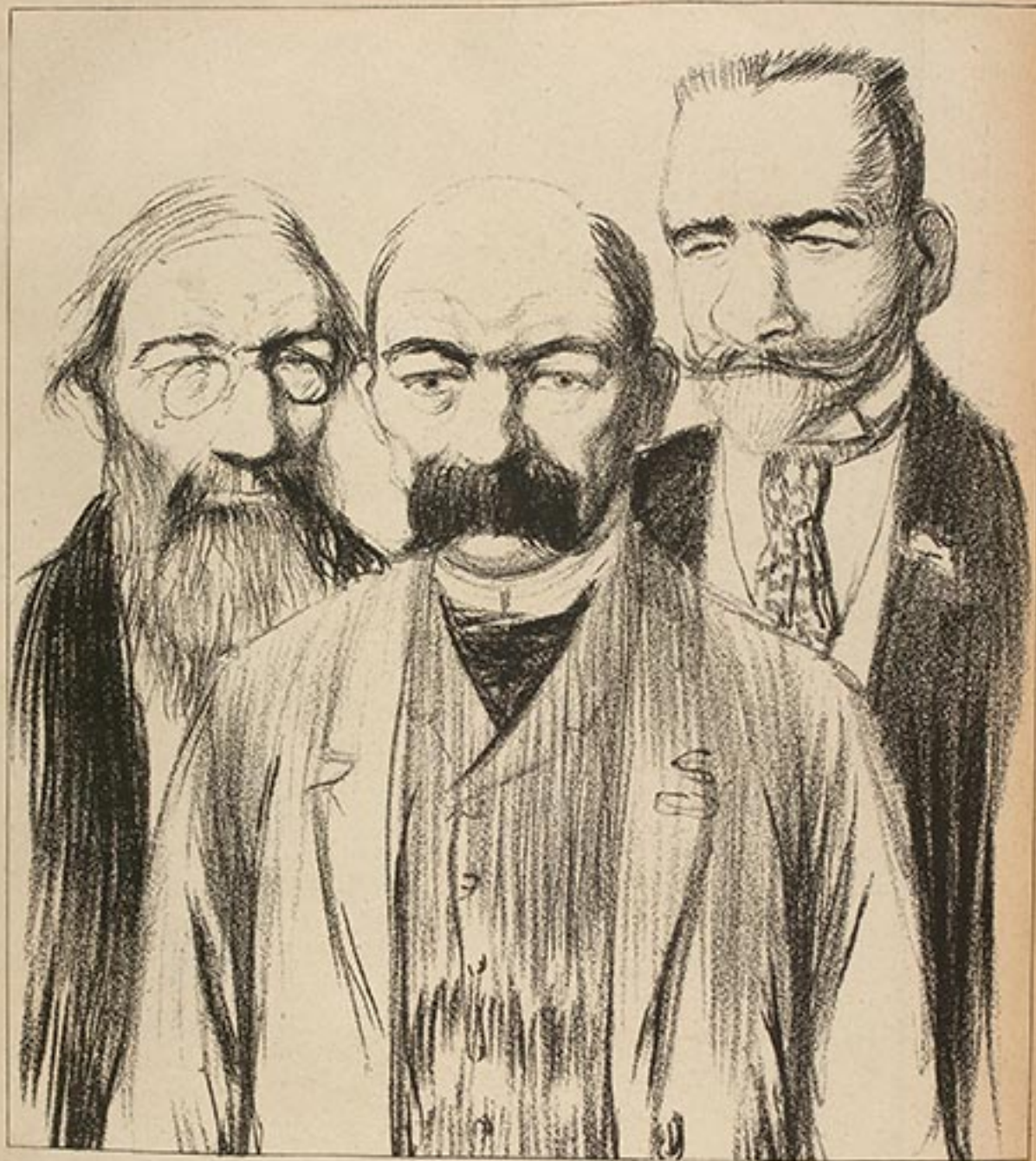
A MONTCEAU-LES-MINES

— VOILÀ DEUX HEURES QUE J'VOUS APPELLE!
— MAMAN, NOUS ÉTIENS EN FACE... ON R'GARDAIT MANGER L'DÉPUTE.



LA MÈRE DU MODÈLE

— OUI, MAÎTRE, PAR CE TEMPS DE MŒURS À OUTRAGES MON DEVOIR DE MÈRE
M'ORDONNE D'ASSISTER AUX SÉANCES...



LES PALMES

— NOUS SOMMES LES CADETS DE GASCOGNE!



LA GRÈVE GÉNÉRALE
— VIVE LA GRÈVE, GÉNÉRAL!..



LEUR OFFICIEL

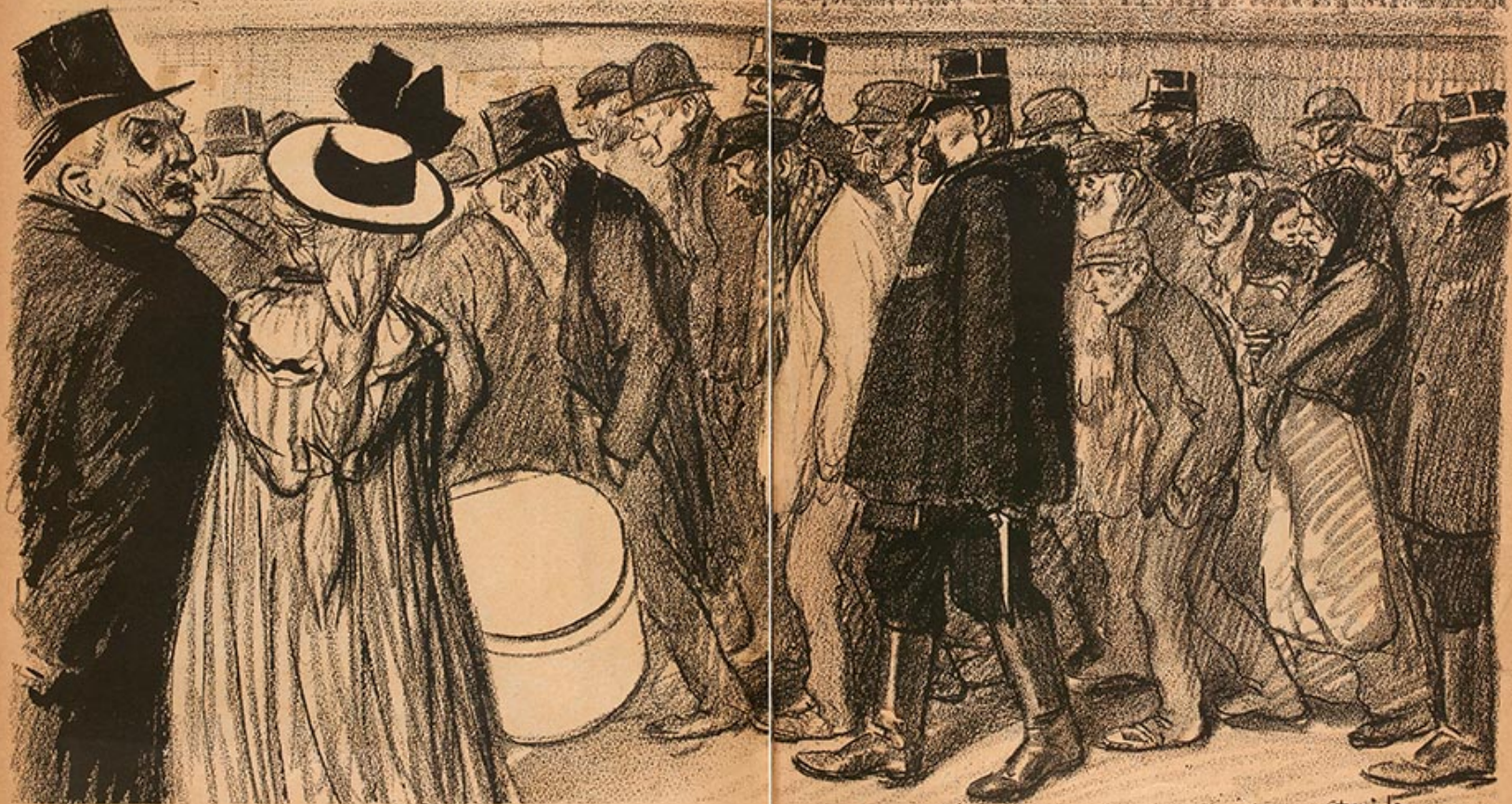
— OUI, QUE JE VAS FONDRE « LE PETIT CAPORAL SUPÉRIEUR » ET LA SALLE DE RÉDACTION SERA PASSAGE ATHABA.



BONNE RAISON

— AH! VOUS ETES MAGISTRAT... EH! BIEN, V'LA L'MOMENT DE « M'ACQUITTER »
QUELQUES FACTURES.

LIBERTE EGALITE FRAT



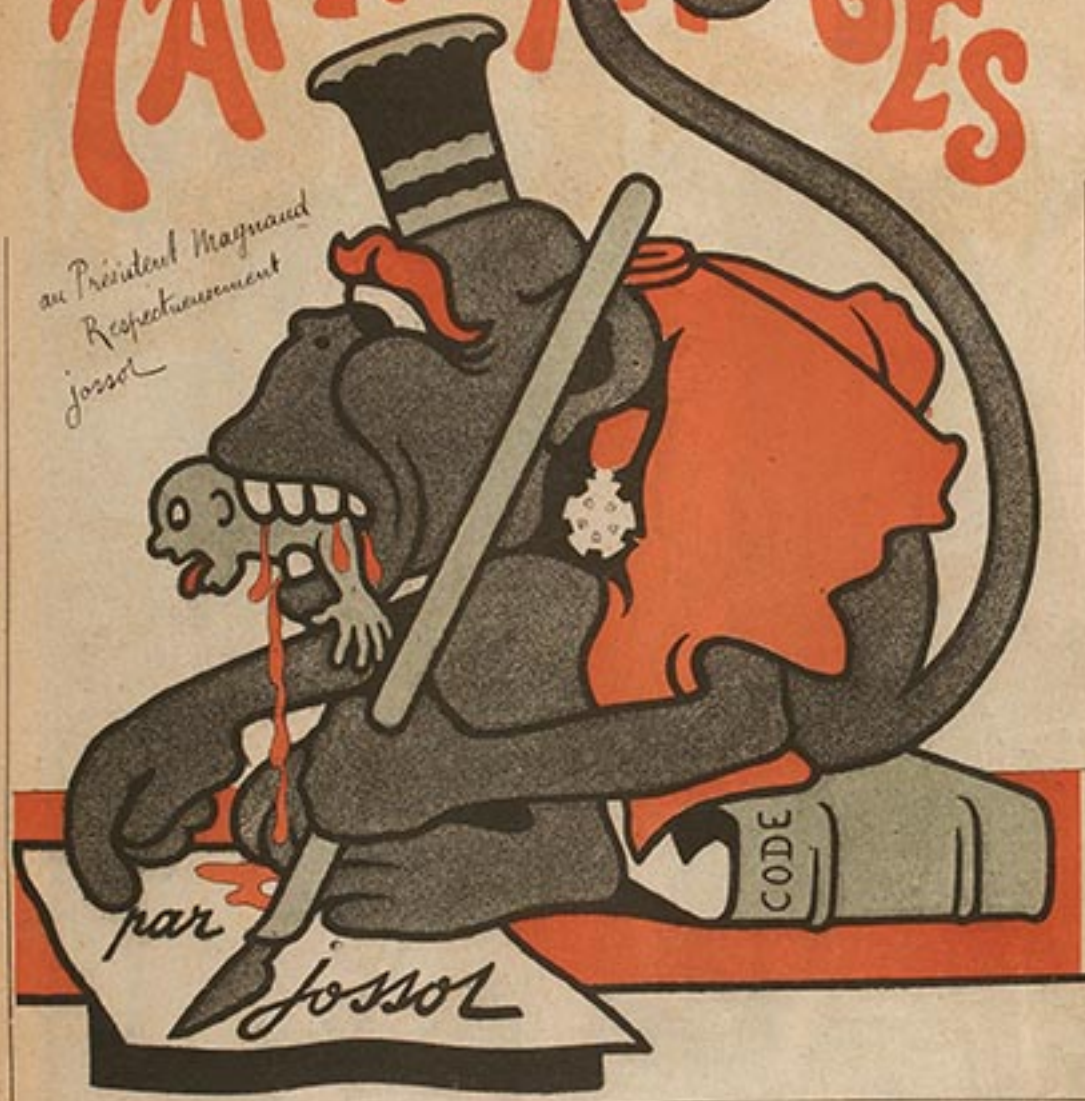
RÂFLES

- QU'EST-CE QU'ILS ONT FAIT, M'SIEUR?
 - DORMI... SANS PAYER !

Stanley

LES TAPINOPHAGES

au Président Magnaud
Respectueusement
Jossot



LES TAPINOPHAGES

Le dessin ci-dessus, du maître caricaturiste Jossot, doit servir de couverture à la série des dessins intitulée les *Tapinophages*, dont la première planche a paru dans le n° 1. Ces planches seront réunies plus tard en un album.



LES DEUX MONDES

— DÉCIDÉMENT, TU ME NÉGLIGES, ON DIRAIT QUE JE SUIS TA FEMME!



EN CHINE

L'EUROPE. - J'ESPÈRE QUE MAINTENANT ON NE ME DEMANDERA PLUS DE DÉFENDRE LES ARMÉNIENS !



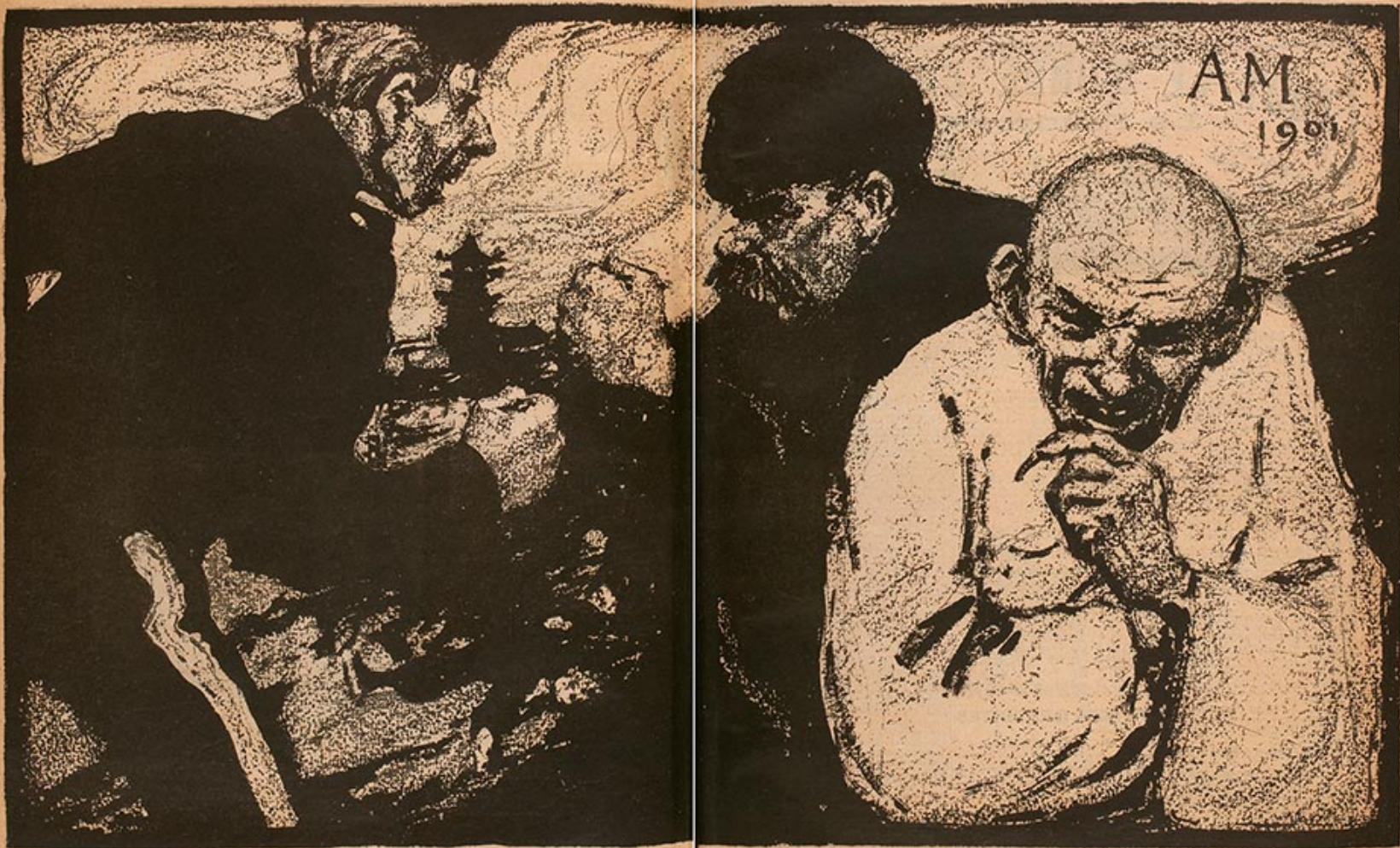
POUR TENIR SON RANG!

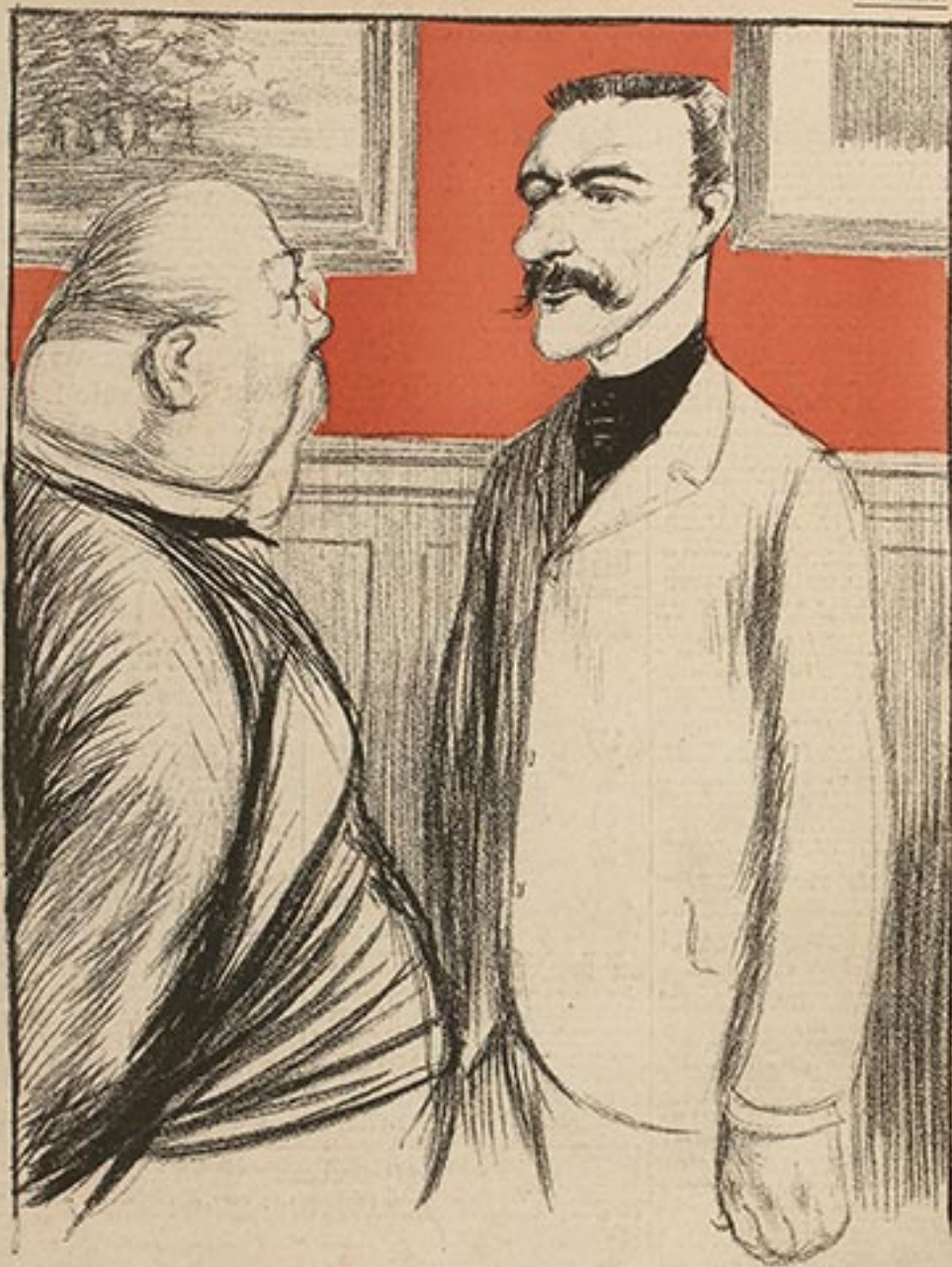
— PRENDS MON BRACELET, TU LE PORTERAS AU « CLOU » EN PASSANT.



LES ENNEMIES DE M. PIOT

— REGARDE MARIE, ENCORE ENCEINTE... ON NE DIRAIT PAS QU'IL Y A LE
TOUT A L'ÉGOUT.



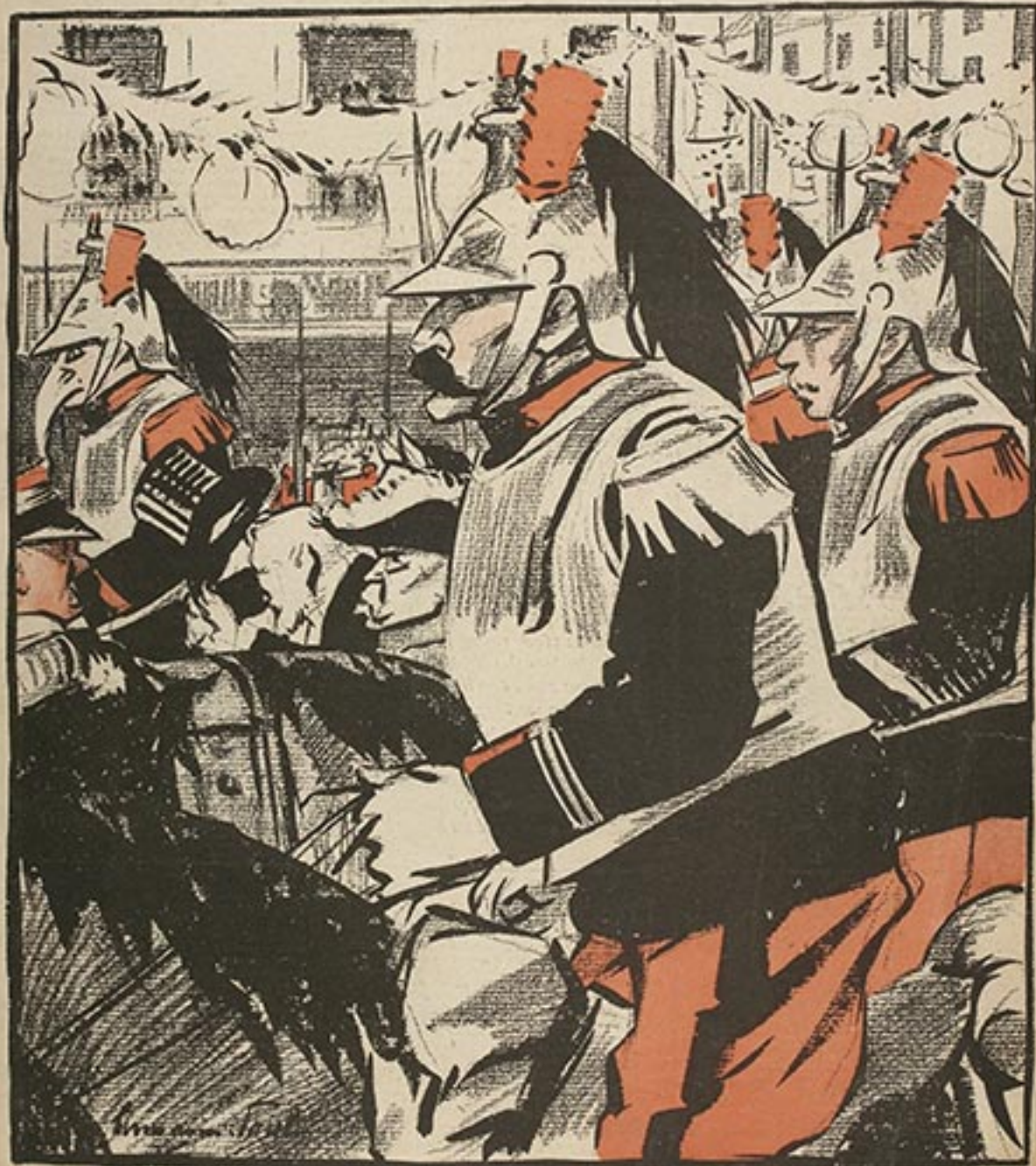


ART ET COMMERCE

- LES ARTS ONT DU BON, MON FILS EST EN TRAIN DE SE FAIRE
UNE JOLIE FORTUNE DANS CE MONDE-LÀ.
— MONSIEUR VOTRE FILS EST PEINTRE ?
— NON, MARCHAND DE COULEURS.

L'assiette au beurre

BUREAU : 9, rue de la Harpe, 9, PARIS.



SOUVENIR DE TOULON. — LE POUVOIR CIVIL.

Dessin d'Alphonse Paris.



Liberté



Liberté, selon la Justice et le Vainqueur
offense, le sursis de ville pourvu le Crime,
C'est-à-dire le marchand des quatre saisons.

Il s'agit au moins valait, se soumettre au
légal, de quelques châtiments courts de sa gorge ;
il n'y a pas jusqu'à son nom de ses lettres qui ne soit
troué et impressionné. Il s'agit franchement le
Père-Varié et le Passage à Tabac.

Le marchand n'en met pas large ; il est que
l'autre peut, d'un verre de sucre, traverser la mar-
chandise sur la chemise, ou le contigu ; il se sert
à la main de cet homme pour girer la part à
cette du point, et non pour la labour son ventre.

Cependant on a quelques, un essaim, la nuit des
suis, boulevard Piquet et boulevard de la Chapelle.
Puis de Mieux de la Galère, on a trouvé un porte
fort joliment accommodé à l'un de ses murs.

Une jeune fille, venue à la police, sans s'effiler
à son nez, a été poignée dans les salons de
Montparnasse. Bien mieux, deux gentlemen à

couverts, assis de siéges de leur monde, se sont
battus à mort sur le selage de l'Opéra, entre eux-mêmes
et une jeune de même, pour les beaux yeux et le
nom de M^{lle} Thérèse. — Ce n'est encore l'importance ;
comme dit le général des factes de l'Écluse, La
police, ne pouvant être partant, peut bien s'être
vaine part, verser le mot.

L'essaim, n'est-ce pas ? c'est que tout le monde
« étale » dans la rue. Le sursis de ville lui
« étale » ; les marchands des quatre saisons
surtout, font de son passage. Ils ont licence de
vendre, sans non de s'arrêter. La police leur
part de tout, pourvu que ce soit à la course. On
se serait été plus content.

Le sursis de ville vient d'expulser le marchand
d'orange, prêt, hors des limites de son territoire,
sur un autre sursis de ville. Il regarde avec satis-
faction le boulevard étale par lui à la volonté ;
puis, il s'en va avec un verre chez le débitant de
tabac ; qui, lui-même, vend des oranges.

Egalité



Le chemineau toujours chemine,
Le chauffeur chauffe. A part cela,
L'un à pied et l'autre à machine,
Ils sont égaux, ces Français-là.

L'un se vit de regard polaire,
L'autre bien plus légèrement ;
Car mes amis, c'est leur affaire ;
A chacun son tempérament !

Tous deux bouffent du kilomètre,
L'un va très vite et l'autre moins ;
C'est qu'il est moins pressé peut-être ;
Chacun court selon ses besoins.

Parfois celui qui chauffe lrase
Celui qui chemine : incident
De route ! Vaut-il qu'on en jase ?
C'est un piton d'être prudent !

De vos pitifs faites-vous grâce :
Pour l'anarchiste, c'est un jeu
D'embler le bourgeois qui passe,
Et de se jeter sous son pneu.

Et puis, voici ce qui doit clore
Vos bouches, revendicateurs :
C'est réclamer-vous encore,
Ipsé tous deux sont électeurs !

Fraternité



Monsieur Letebie, ancien notaire, qui possède
l'Anarchisme et l'Anti-Anarchisme, est en
train de faire une pêche miraculeuse dans
une belle rivière, à l'aide d'un canot qu'il
Ouvra lui-même avec des soins particuliers.

Ce mot de plus en plus, M^{lre} Letebie examine
presque aucun que le soleil qui brille au visage
rouge, sans qu'il soupire d'un événement. Il regarde
traverse son fil dans l'eau, sans plus de sollicitude
que s'il s'agissait d'un poisson. C'est tout, et non lui, qui
sente une compression. Car M^{lre} Letebie n'a jamais
eu de malheur ; et il n'y a peut-être jamais eu la
selle de M^{lre} Letebie, qui ne se dissolvent pas, même
en lui.

En face de lui, le pêcheur Jean Letebie prépare
un magnifique sautoir. Jean a été traité à la fois par

sa petite amie et par le fermier ; c'est cette dernière
malheur qui lui a été le plus sensible.

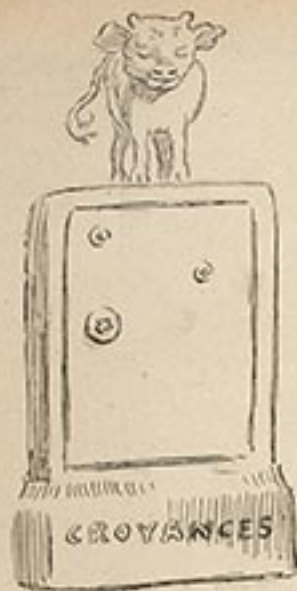
Il n'a plus un mot, les restaurants les plus ban-
quets lui refusent l'œil et sont les hommes. Il re-
garde son instant à droite, à gauche, devant, der-
rière ; il n'y a qu'un pêcheur à la ligne. Donc, il n'y
a personne. C'est possible.

Le Jean Letebie, ayant pris son fil, va pêcher sans
voir un poisson des autres pêcheurs. Un peu d'eau
gèle sur le nez de M^{lre} Letebie et sur ses lunettes.

Il tire la ligne puis, ayant saisi, le poisson de
noirceur, et c'est tout.

Ces deux, le fraternel républicain n'aurait
pu être un autre honneur nouvelle son glorieux
belle pour sauver un troisième sautoir qui se
trouve après.

Et, maintenant, — on le sent à l'odeur — M^{lre} Le-
tebie recommence !
— L'oubli ! Il a fait pour un poisson !



Le Veau d'Or

*Fier, dilatant son œil stupide
Et mystique aussi, vaguement,
Le Veau d'Or s'érige splendide,
Tout jaune sur le firmament.*

*Le Juge, malgré sa doctrine,
Levant la semelle, morbleu!
Trousse sa jupe de lustrine.
Pareillement l'homme de Dieu.*

*Chez tous cette rage s'insufflé
De baller plus éperdument...
Reniflant l'hommage à plein muse,
Le Veau d'Or meugle au firmament.*

*Après la faillite céleste,
C'est lui le seul dieu sérieux,
L'unique Jehovah qui reste
Aux gens toujours religieux.*

*Aussi, bien qu'il soit une bête,
Ce dieu-là ne s'embête pas.
Nos femmes, pour lui faire fête,
Dansent la danse des appas :*

*Vers lui, roses sans leurs frisettes
Nos dames, petits trollins,
Lançant oeilades et risettes,
Dressent la jambe et les telins.*

Humanité

LA GUILLOTINE

*Jean Higoux, mon vieux camarade,
Alloas, lève-toi : c'est le jour.
Les moineaux te donnent l'aubade,
Et dans le préau font l'amour.*

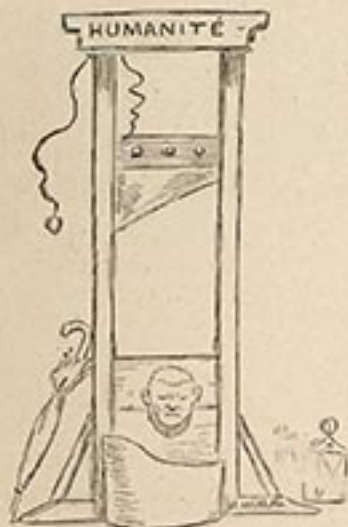
*Par ce gai malin, la Roquette
N'est presque plus une prison :
Elle est, comme une coquette
Minaudant sous son poil grison.*

*Ah! par ma foi, vivent la joie
Et l'azur des cieux printaniers!...
Des messieurs en chapeau de soie
T'attendent sous les maçonnières;*

*Car, dès l'aube, en cérémonie,
Pour le bien de l'HUMANITÉ,
Par le bourreau, sombre ironie!
Tu dois être décapité.*

*Lors, regardant le peuple en face,
Toujours sans pudeur et sans honte,
Avant la suprême grimace
Et l'éternité dans le sac,*

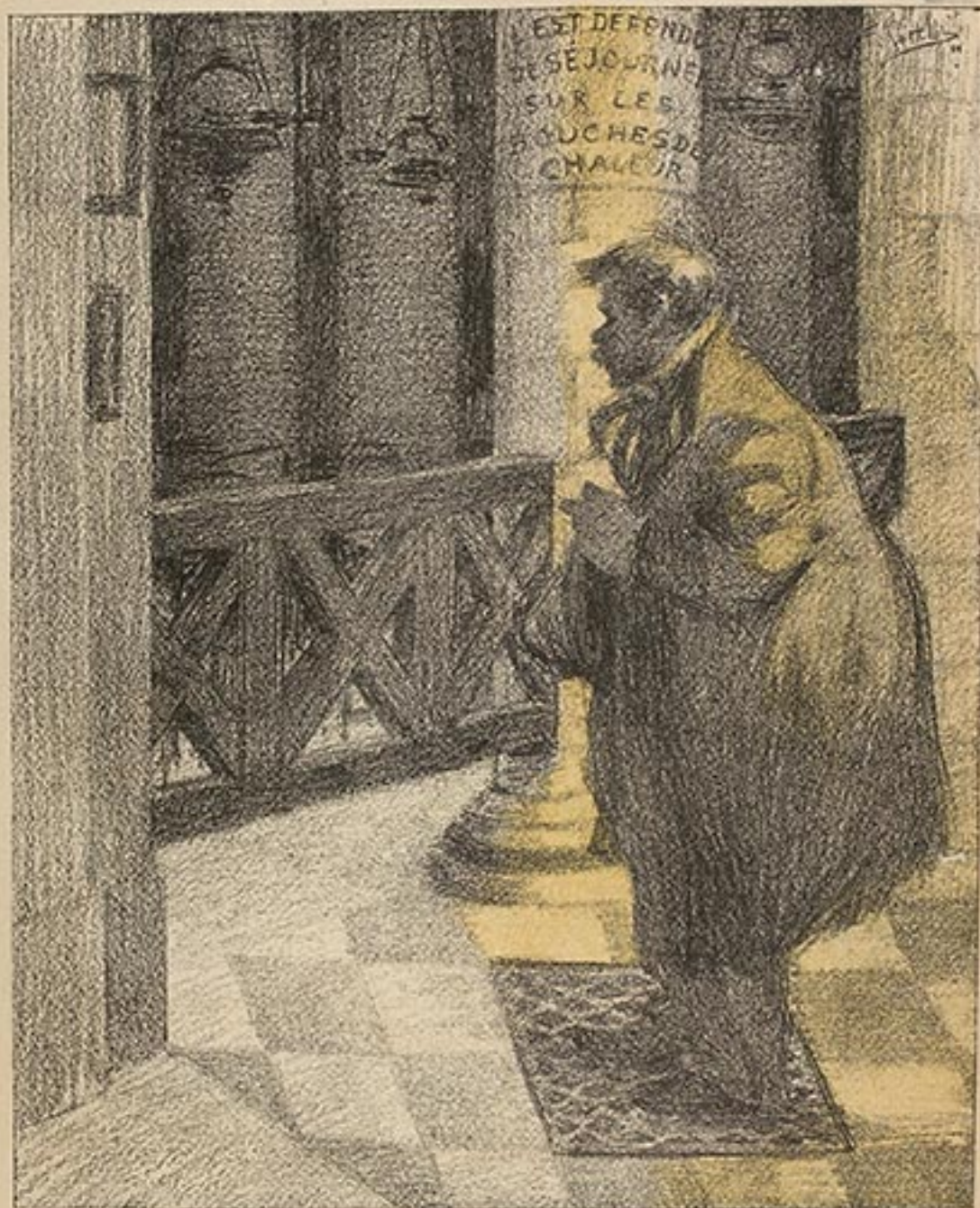
*Tu dénonceras l'imposture
Qui le courrouce avec raison :
« On l'a foulé de la sciure,
Peuple, et l'on le devail du gon! »*





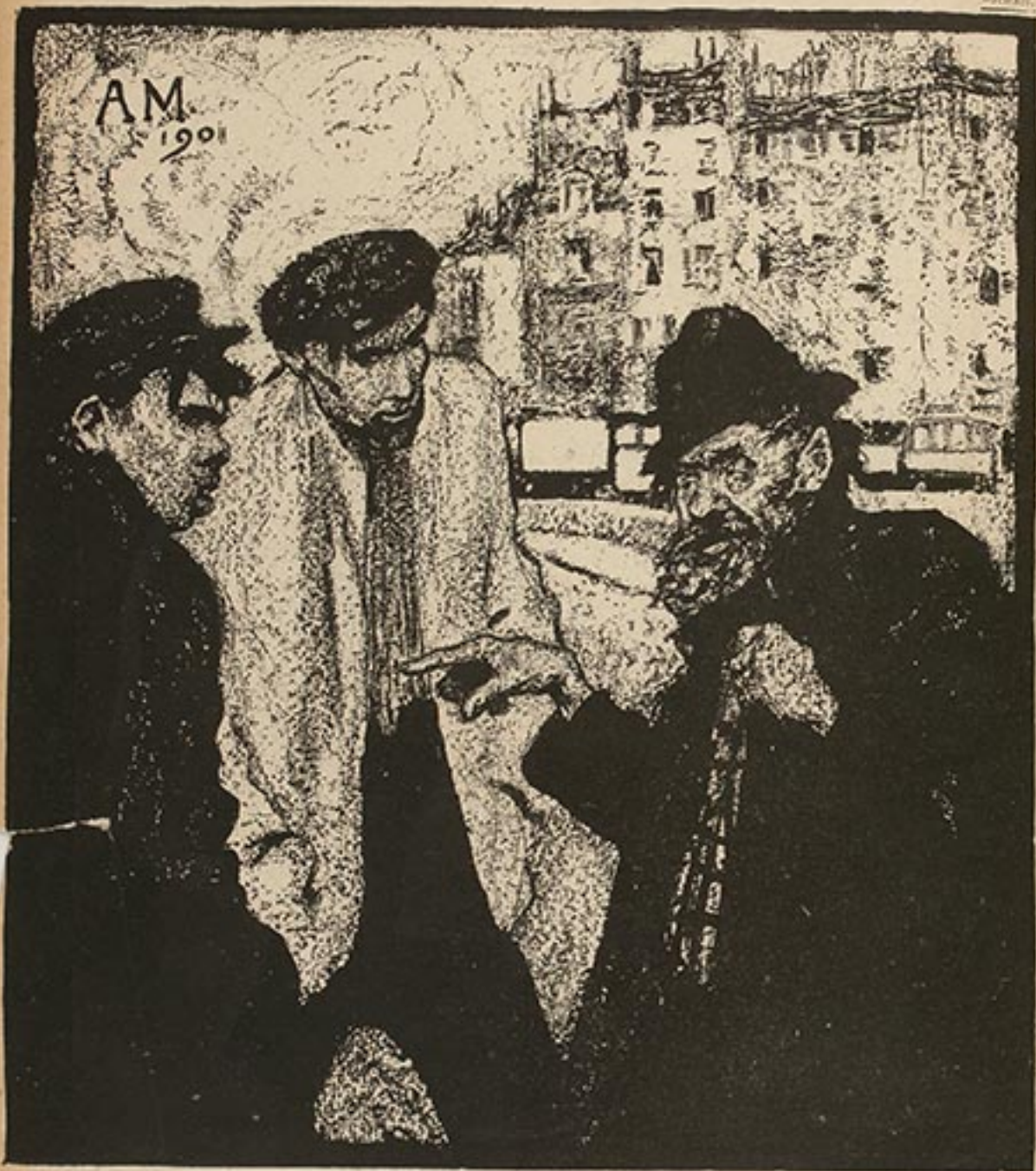
LES TAPINOPHAGES

— OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR !... PASSIF, TROIS MILLIONS !...
GREFFIER, VITE UN FAUTEUIL.



BONNES AMES

— DIEU A DIT : « RÉCHAUFFE LE MALHEUREUX QUAND IL A FROID. »



TABELLIONS!

— EN ES-TU, TOI, LE NOTAIRE?



L'AD-MI-NIS-TRA-TION

— COMME ON M'A DIT... SI VOUS VOULEZ VOIR L'ADMINISTRATEUR, VENEZ LE
MATIN ET PRÉSENTEZ-VOUS BIEN HABILÉ!



MODESTIE

...ET PUIS ELLE NE VOUS DIT PAS TOUT... C'EST ELLE QUI A FERMÉ LES YEUX

A MON ONCLE.

forain



CHEZ ELLES

— C'EST DEMAIN, MON CANARD, QUE TU REQUIERS DANS CETTE SALE AFFAIRE DE MŒURS ?



H. S. Bels

CROQUANTS

— AVEC SA ROBE ROSE ET SON AIR FUTÉ, ON DIRAIT D'UNE PARISIENNE.



FÉODALITÉ ANCIENNE ET MODERNE. — IL Y A PROGRÈS.

ROUTE
NATIONALE
60 Km
A. Willatt



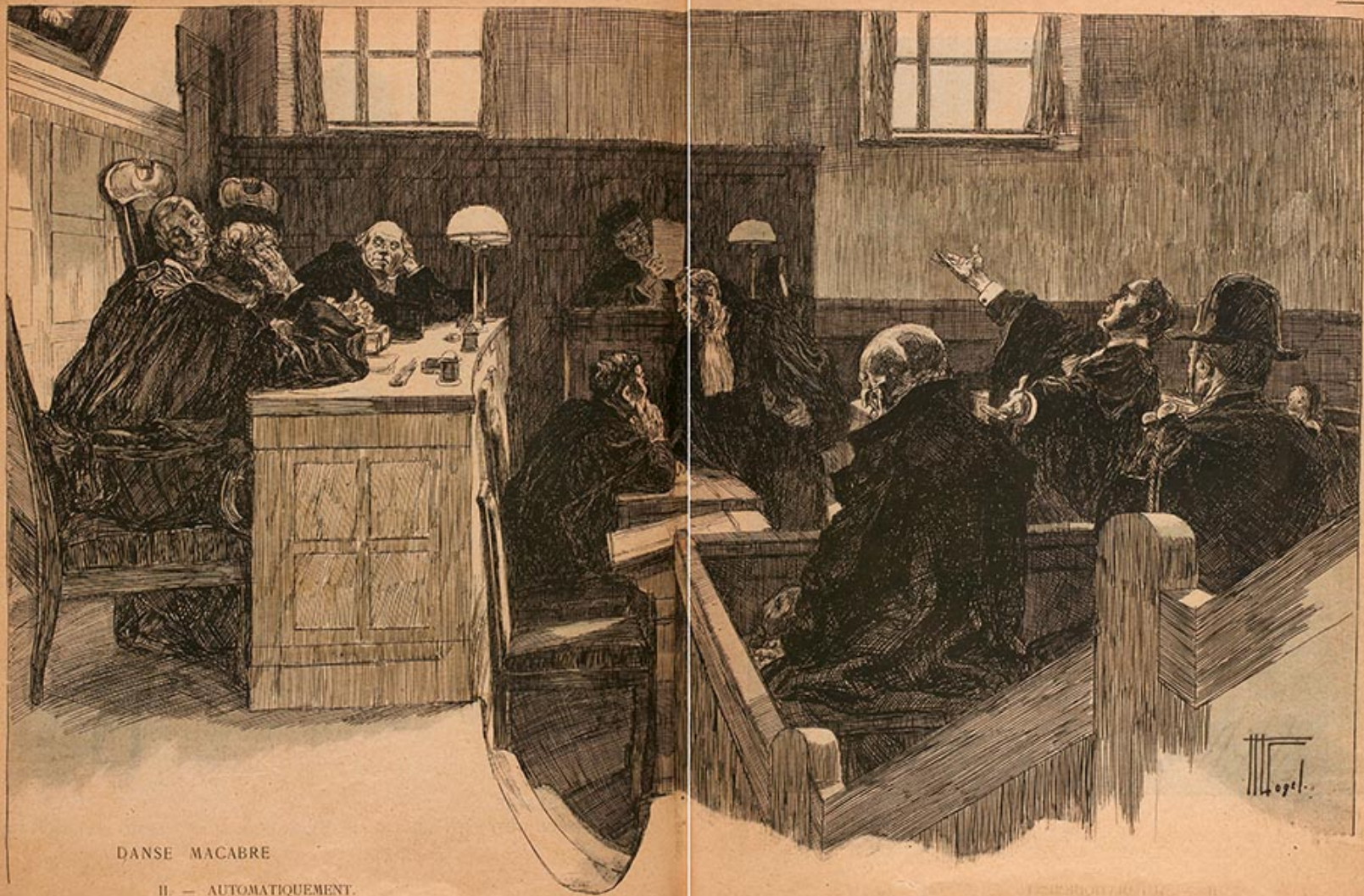
DE L'UTILITÉ DU CONSERVATOIRE

LE DIRECTEUR. — JE ME F... DE VOTRE PREMIER ACCESSIT, MONTREZ MOI VOS JAMBES, C'EST PAR LA QUE L'ON ARRIVE.



PROPRIÉTAIRE

— OUI, C'EST BIEN LUI... JE LUI DEVAIS 18 FR. 50 ET C'ÉTAIT LE CONGE.



DANSE MACABRE

II. — AUTOMATIQUEMENT.

Vogel.



POUR M. PIOT

— NON, LE PATRON NE VEUT PAS M'AUGMENTER, MAIS IL M'A DIT QUE TU ALLER VOIR SA FEMME. ELLE, QUI N'A EU QU'UN ENFANT, POURRAIT TE DONNER DE BONS CONSEILS.



LE PAUVRE RICHE

→ IL N'EST RIEN DE TEL COMME LES GENS D'ÉGLISE POUR VOUS REFLER DES SOUS ÉTRANGERS.



Stanley

NOS BOURGEOIS

- QU'EST-CE QUI VOUS FAIT RIRE?
- C'EST D'PENSER SI MADAME NOUS VOYAIT.

l'assiette au beurre

ÉDITEUR : R. FAY, 20, RUE CAPOUPEL, PARIS.

A. Willette.



LA FRANCE. ASSIETTE AU BEURRE DES NATIONS BÉROGALLESSES.

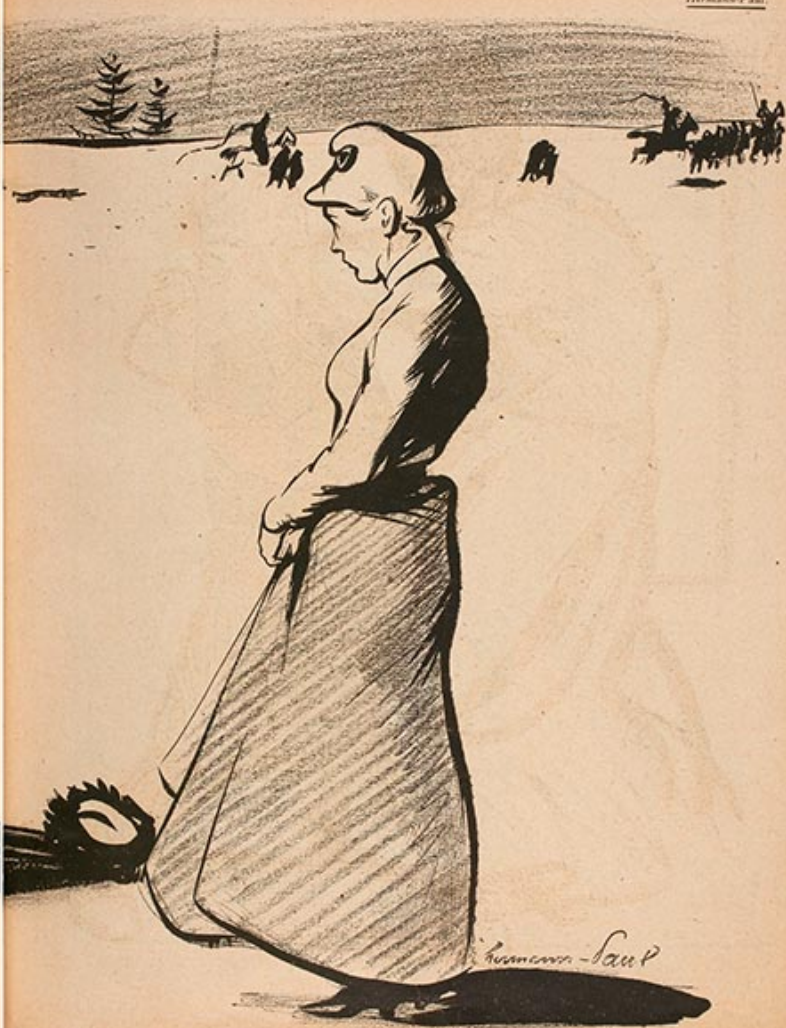


- LA VIE N'EST QU'UN FROMAGE ET TOUT DÉPEND DE LA FAÇON DE L'ENTAMER.



— ESTIMEZ-VOUS HEUREUX! AVEC « L'AUTRE JUSTICE » C'ÉTAIT DOUZE BALLES DANS LA PEAU.

LES TAPINOPHAGES (Voir les n^{os} 1, 2, 3)



LA FRANCE, LE COSAQUE ET L'ETUDIANT.
LA FRANCE. — C'EST LE GRAND QUI EST MON AMI ET ALLIÉ.



— AMANDA... MONSIEUR RIPOUILLE, MON NOUVEAU CHEF DE CABINETS PARTICULIERS.



PALMÉE

- QU'EST-CE QUE TU AVAIS DONC MIS SUR MA DEMANDE, MON GROS BÉBÉ CHERI ?
 — ...A RENDU D'IMPORTANTES SERVICES A PLUSIEURS MEMBRES DU GOUVERNEMENT.



J.K. Huysmans

GENS-DE-L'ASSIETTE-AU-BEURRE



— ÇA, MON ENFANT, CEST DU PAIN...

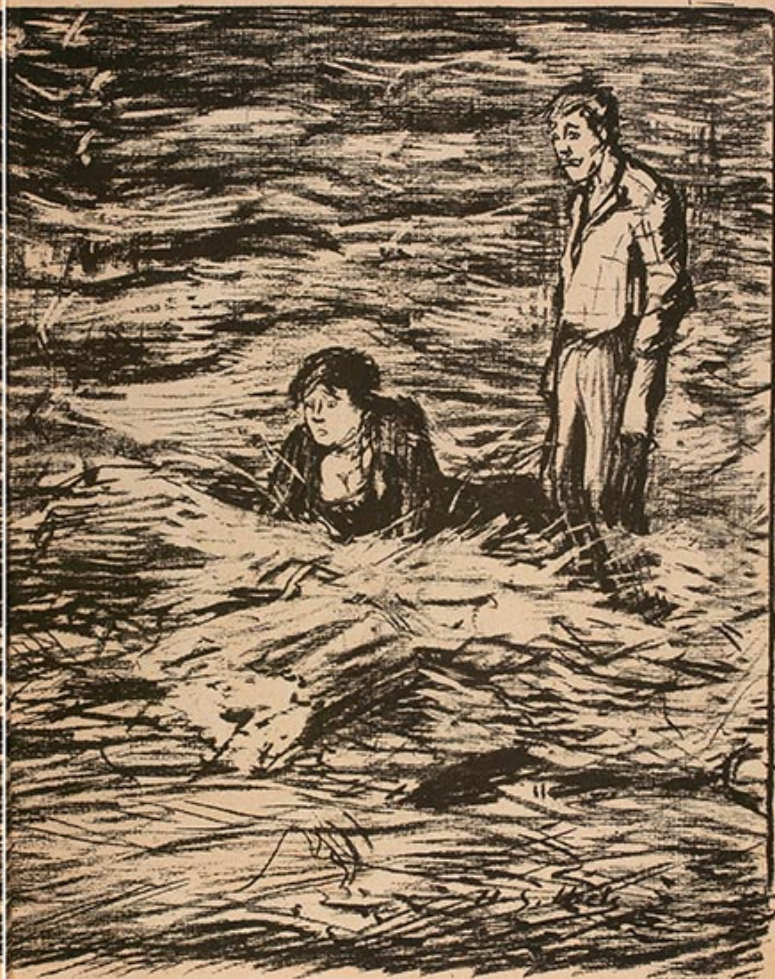


LA FEMME ET LA PURÉE



CROQUANTS

— MALHEUREUX!... SUR MA PAILLE
DE SEIGLE...

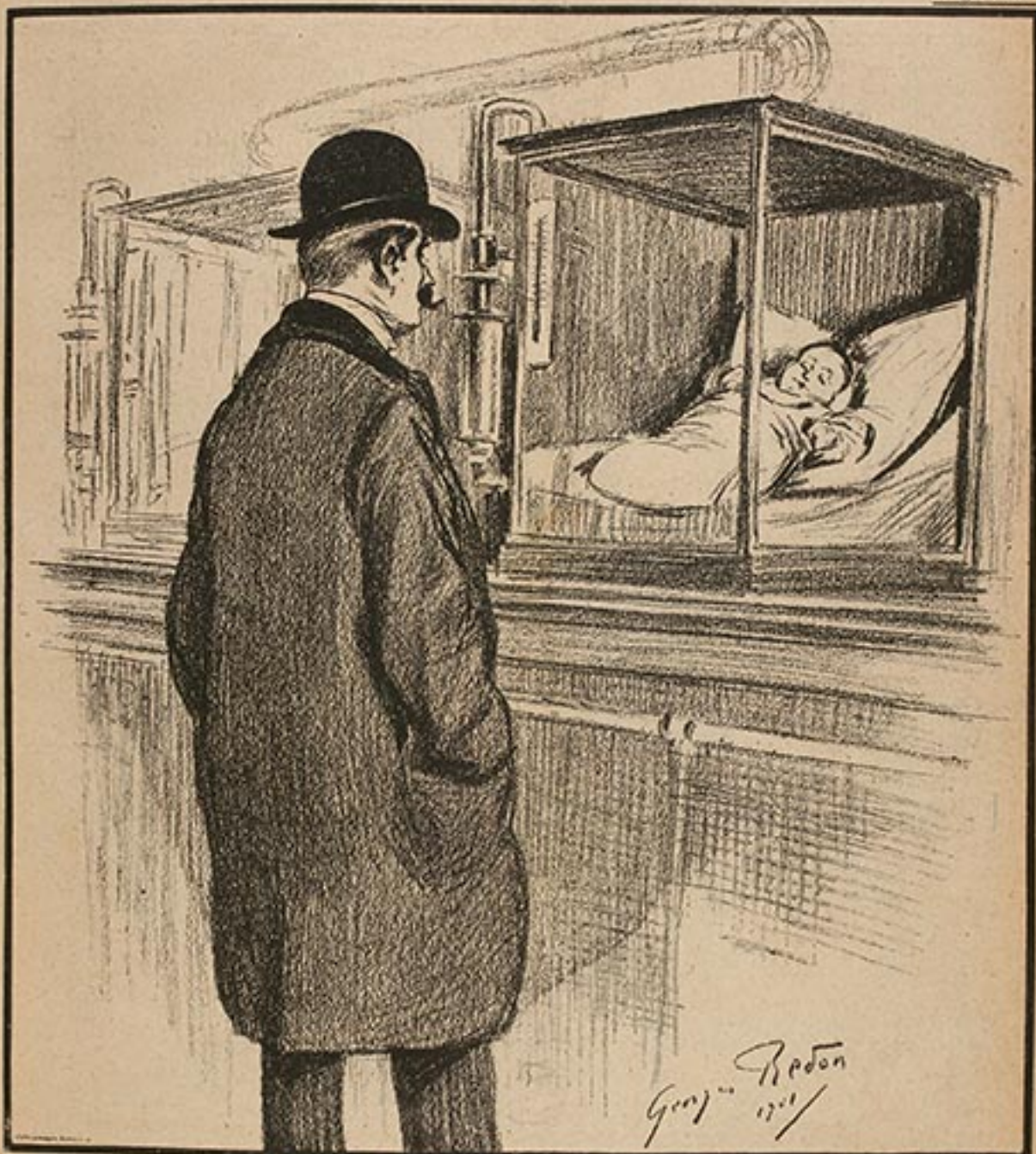




LES GRANDEURS

— LE CONCIERGE, S'IL VOUS PLAÎT?

— Y A PAS DE CONCIERGE ICI... IL Y A MONSIEUR LE GÉRANT... MOI!



— EN V'LA UN, AU MOINS, A QUI L'ON NE POURRA REPROCHER D'ÊTRE UN ENFANT NATUREL.

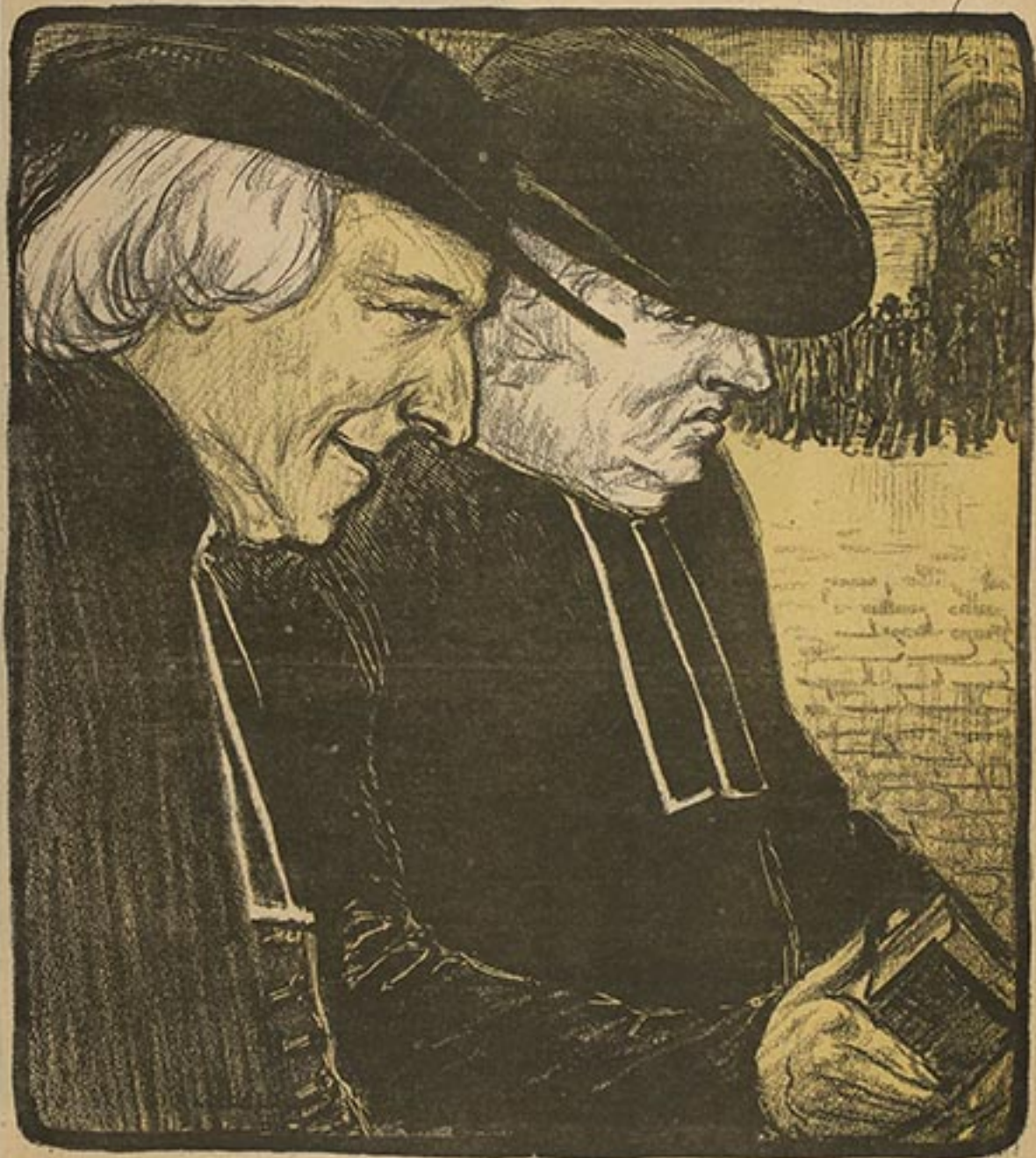


— TOUT ÇA, C'EST-IL POUR MANGER ?

L'assiette au beurre

DEPOT LEGAL
N° 5
1901

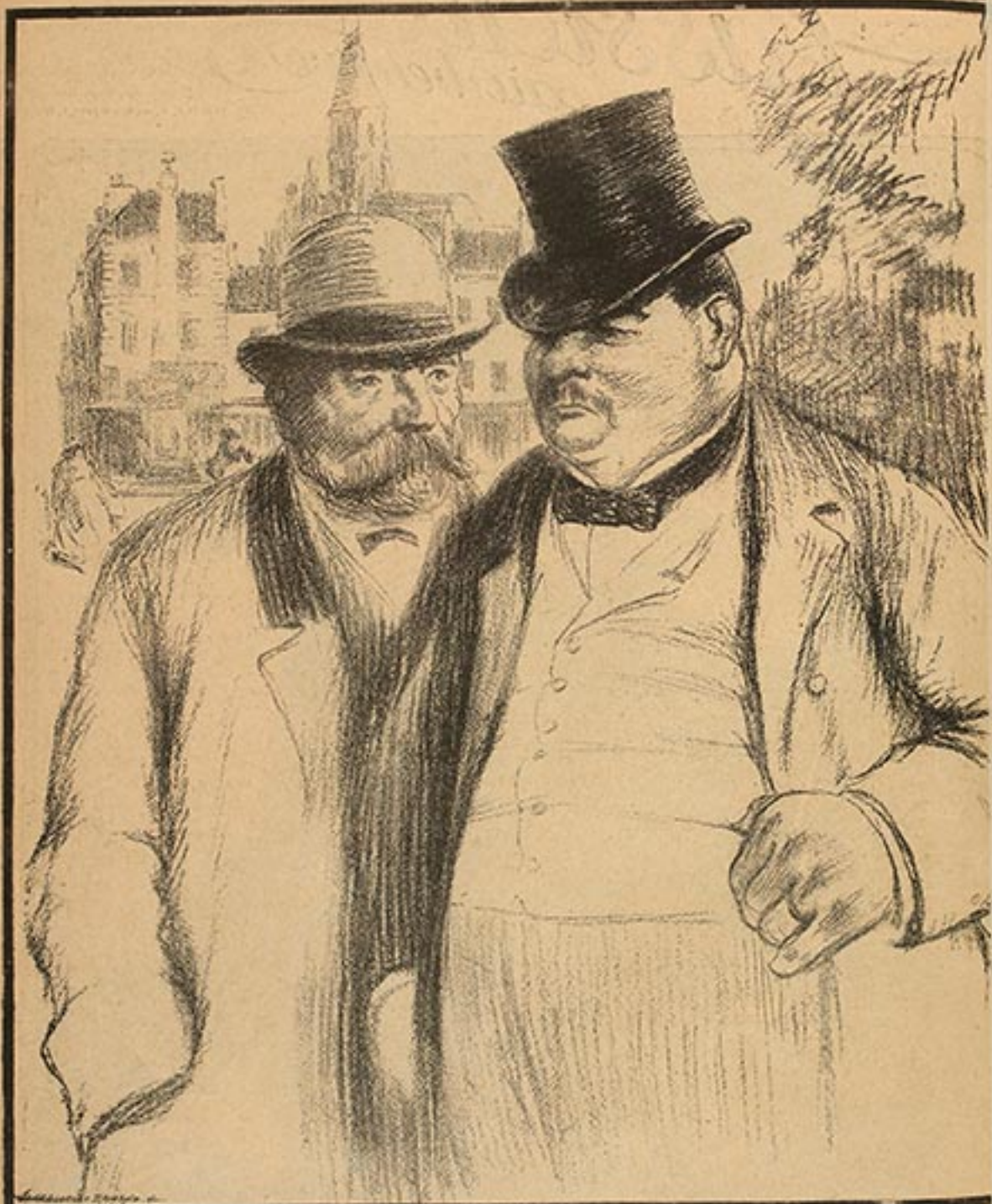
BUREAU, 8, rue Saint-Jean, 8, PARIS



LES AUGURES

(Dessin de Drémont)

— POURQUOI NOUS ALARMER?... DE MEME QUE LA PUISSANCE DIVINE EST SANS BORNES,
LA CREDULITE EST SANS LIMITES.



— LES DAMES DU VERT-GALANT ONT L'INTENTION DE FETER VOTRE NOMINATION GARDE DE COMMIS PRINCIPAL. FRANCE VA DONC LIRE UN COMPLIMENT ET RESEDA VOUS OFFRIR UN BOUQUET.



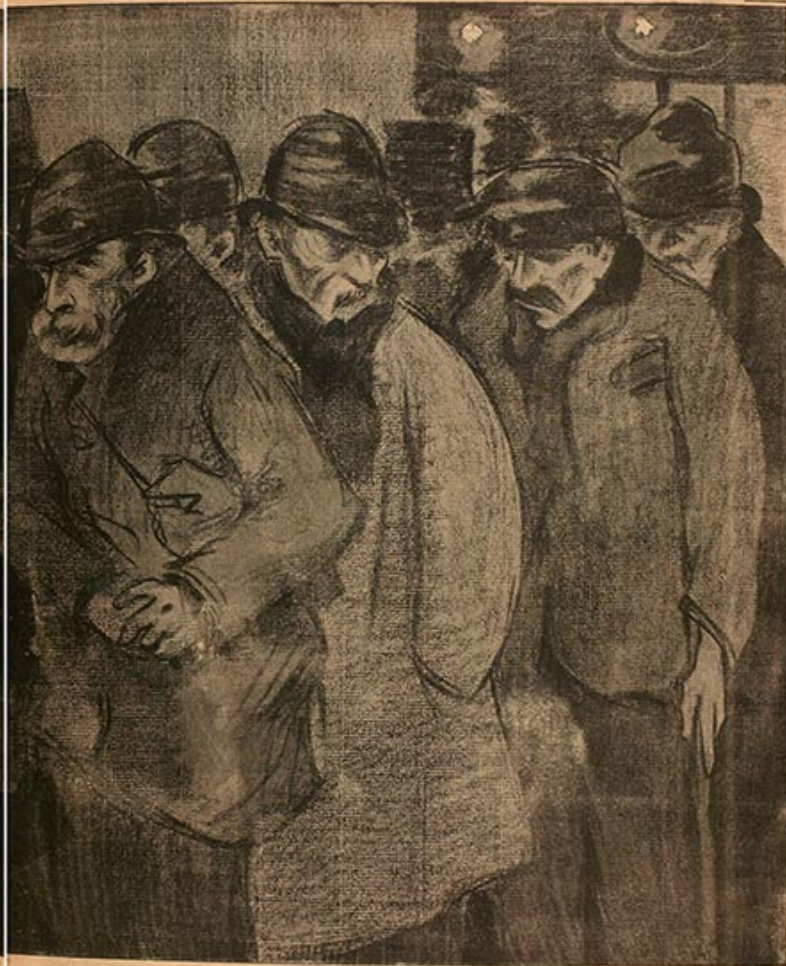
— ARRÊTER, LA NUIT, DANS LES FOURRÉS DU BOIS, UN VIEUX MONSIEUR DÉCORÉ!... JE NE VOUS SAVAIS PAS SI GAFFEUR!

LES TAPINOPHAGES (Voir les Nos 1, 2, 3 et 4).



A LA PORTE DE L'ASILE DE NUIT.

— MOI, COMME PAPIERS, J'AI QUE L'DIPLOME DE MA MEDAILLE DU TRAVAIL. J'SUIS



RESTE TRENTE ANS CHEZ L'EMME PATRON.



LES DEUX MONDES

COMMENT, NINETTE, VOUS ICI !... CHEZ LA DUCHESSE !
ELLE VEUT ME FAIRE CHANTER POUR SES PAUVRES.
NOUS VOILA BIEN !... MÊME POUR FAIRE LA CHARITÉ, NOUS FAISONS
TRAVAILLER LES AUTRES.



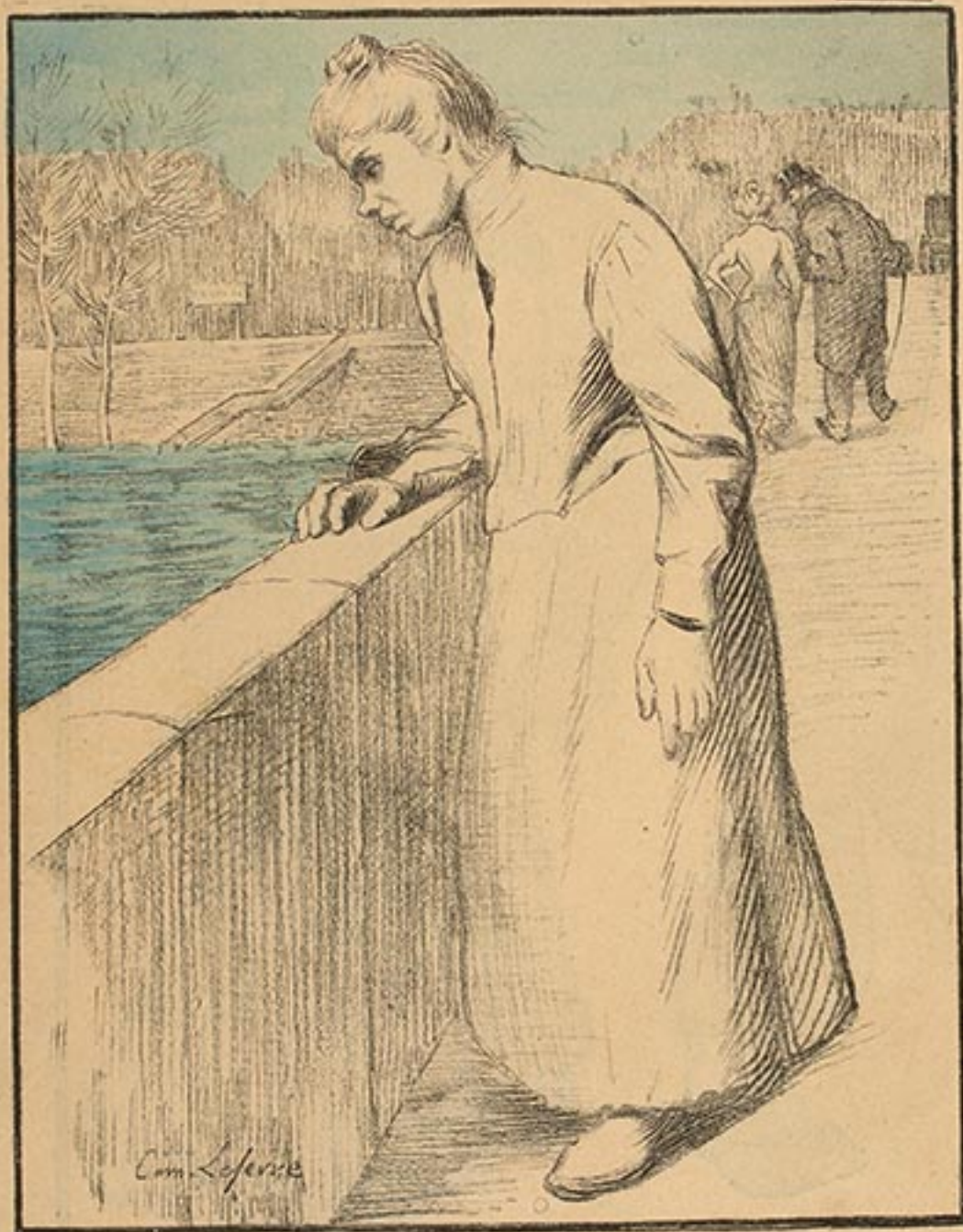
— J'AI DEJEUNE AVEC LIANE DE POUGY, J'AI SERRÉ LA MAIN A ROSTAND
ET MENDES M'A DIT BONJOUR... EVIDEMMENT JE SUIS QUELQU'UN.



TOUJOURS DES PROMESSES EN L'AIR

— PAS DE COLÈRE, MON AMI, LE ROYAUME DES CIEUX EST AUX PAUVRES.

— ASSIS A LA DROITE DE DIEU, VOUS MANGEREZ MIEUX LA-HAUT!



LES DESHÉRITÉS
— PAS DE TRAVAIL... ET LAIDE!...



LES DEMOISELLES DE MAGASIN.

— LE SORT DES FEMMES DEVIENT CHARMANT!... NOUS AVIONS DÉJÀ LE DROIT DE MARCHER... MAINTENANT, NOUS AVONS CELUI DE NOUS ASSEoir!





FRUITS A... "CIDS"

— ORANGE, O DESEPOIR, O VIEILLESSE ENNEMIE!...



Ne vous contentez pas de croire que le bon est en soi et le mal en soi.

Écrivez votre lettre à M. Gautier,
Cassette au Dessert 10.

— MAINTENANT, SI VOUS VOULEZ AVOIR TROIS CIERGES, C'EST 100 FRANCS DE PLUS

L'Édition originale est de M. GAUTIER. — Tirage, Impression Châlonais. — ABOUSSEMENTS : En 10, Paris, 12 Dames, Desporting, 12 Dames, Clément, 12 Dames.
La reproduction des lettres est réservée. Interdit sous la loi de 1793. — Les souscriptions et ventes sont interdites par la loi de 1793.



BEAU MARIAGE

LUI. — MAINTENANT, IL S'AGIT DE GAGNER SON ARGENT.

L'ASSIETTE AU BEURRE

N° 6

9 Mai 1901

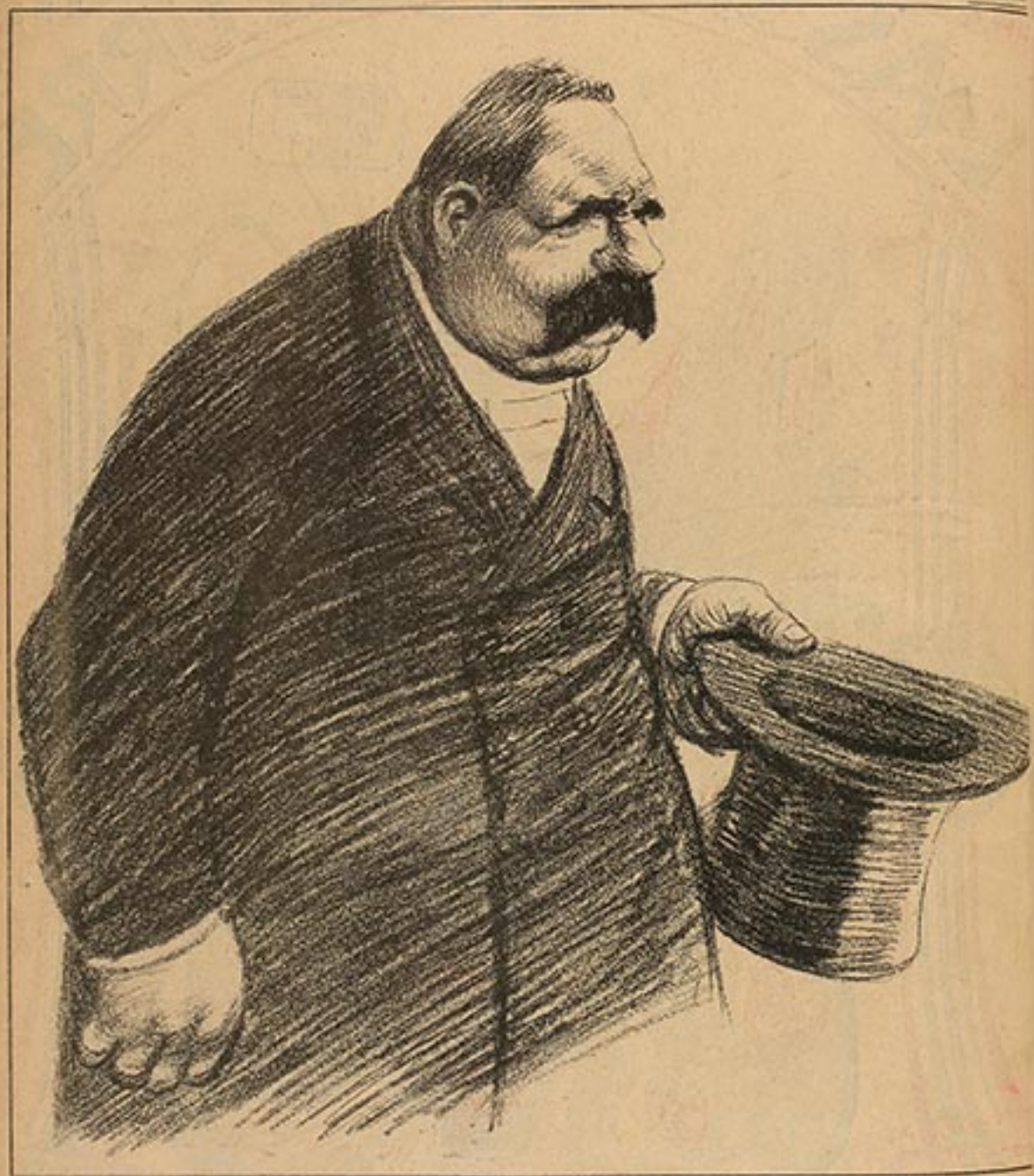
25 cent.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 7
1901



LE MIRROR AUX ALOUETTES

Exposé de Paris
Carnaval de la Liberté

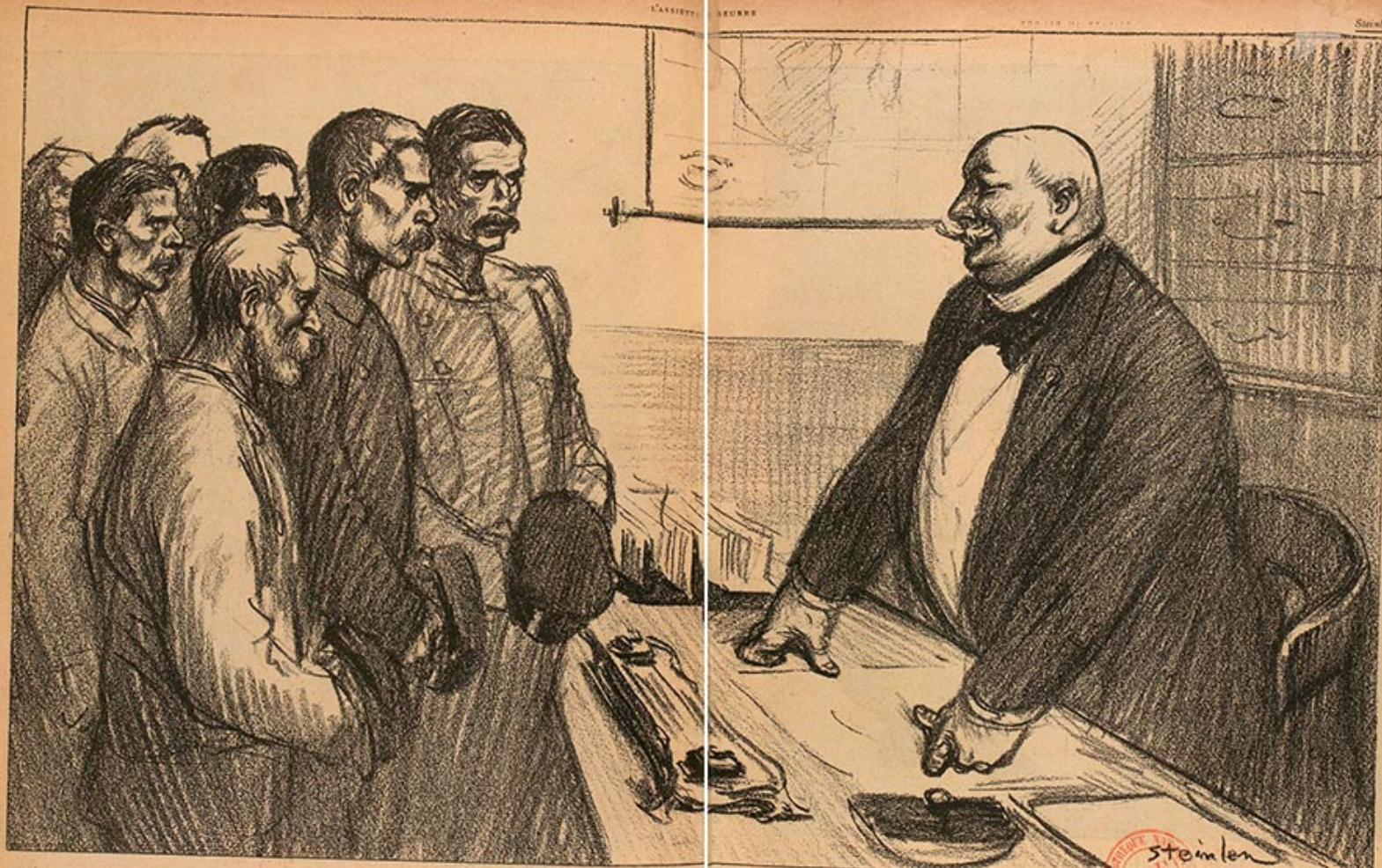


— MONSIEUR POMPE ?
— SOI-MEME.



LES DEUX MONDES

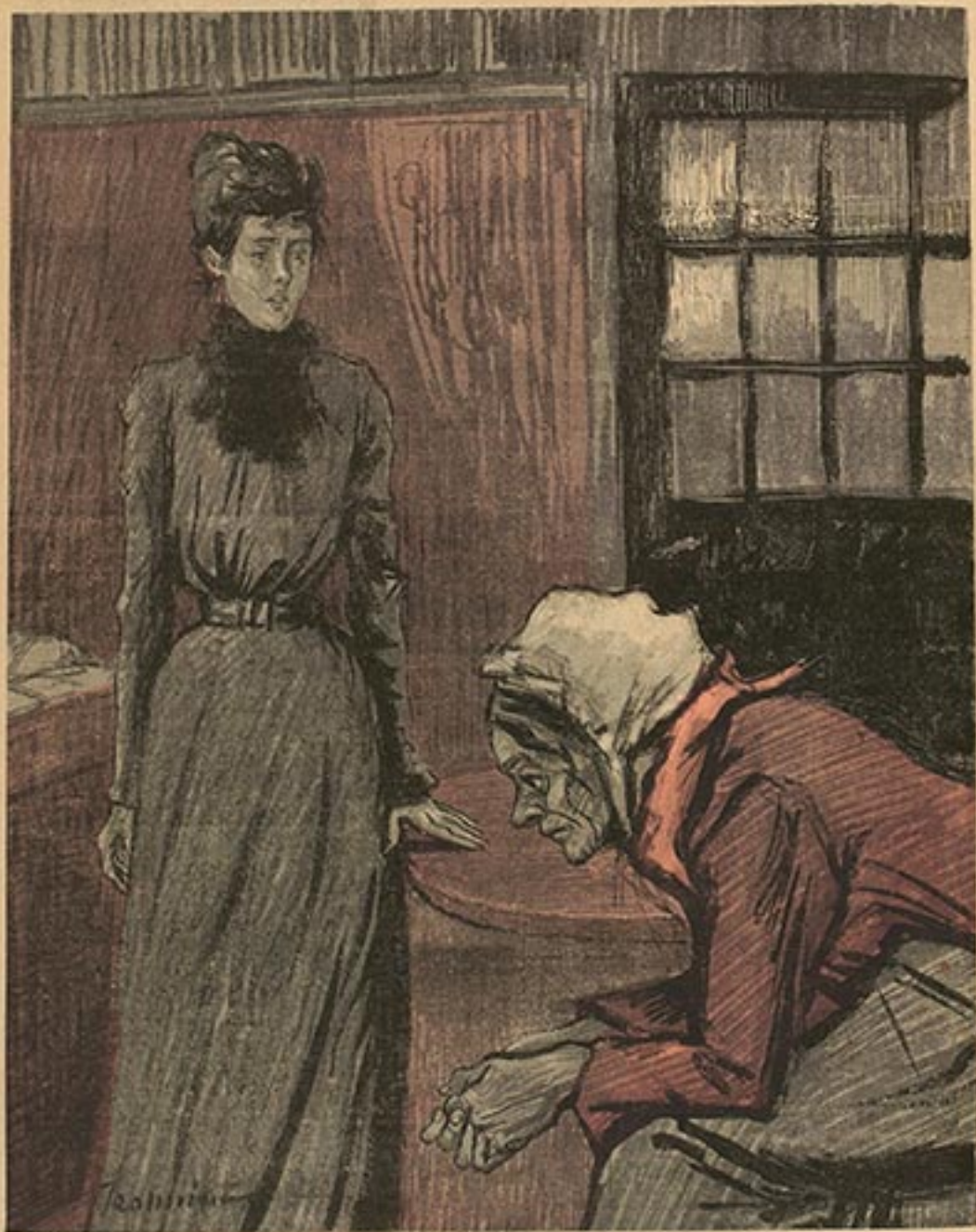
LUI. — TU NE VEUX PAS SIGNER? ... TU M'AS DONC POSÉ UN LAPIN!



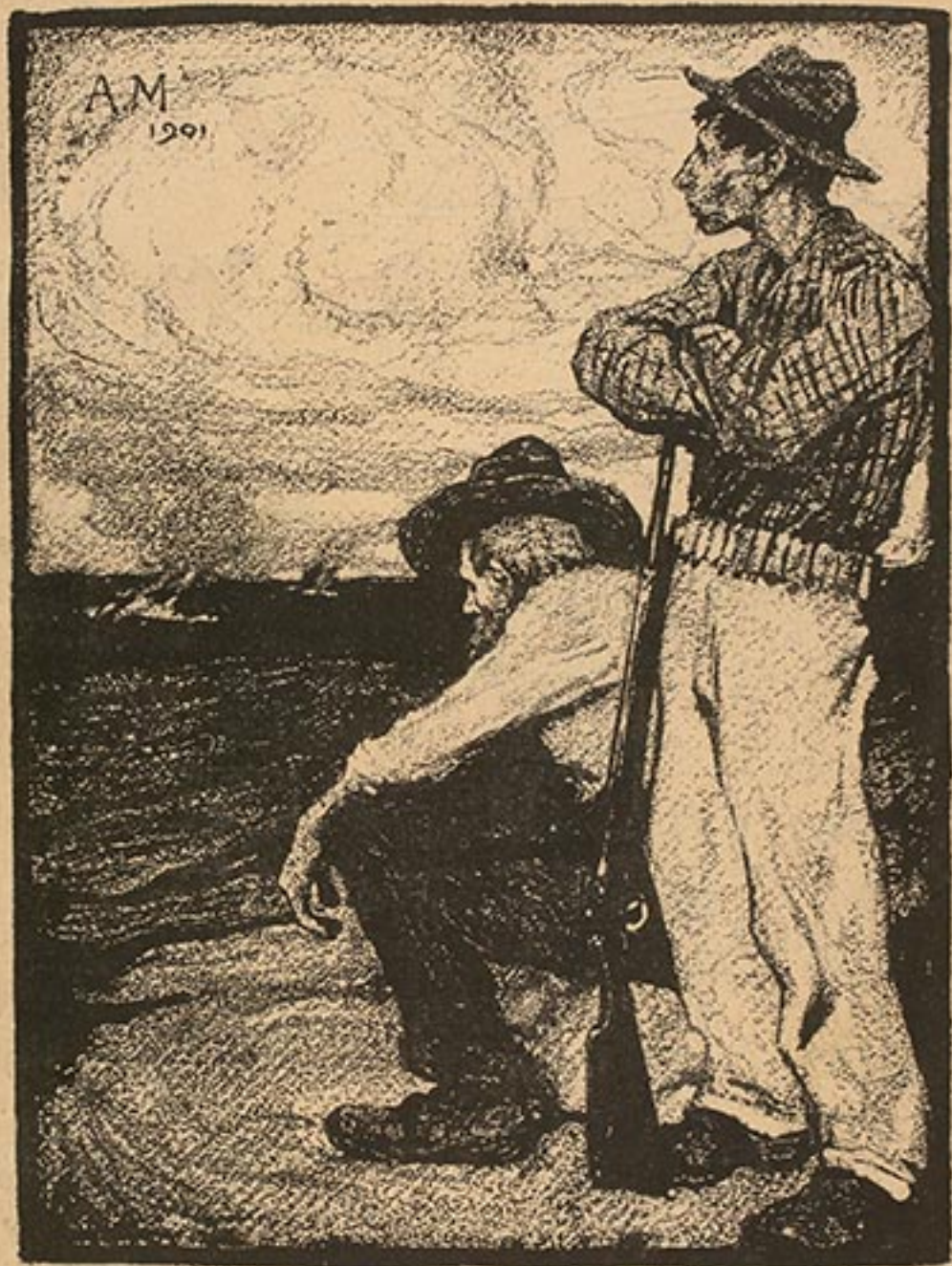
FIN DE GRÈVE

— CHARMÉ DE REVOIR CES GAILLARDS QUI VOUAIENT NOUS FAIRE MOURIR DE FAIM!





— QU'EST-CE QU'IL A DIT, L'GERANT, QUAND TU LUI AS DEMANDE ENCORE
UN DELAI POUR LE TERME?
— D'ALLER ME FAIRE F...

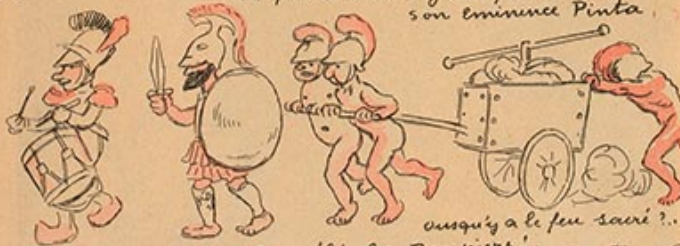


AU TRANSVAAL.
DE L'OR, DE LA BOUE, DU SANG.

L' Embarquement pour Cythère... ta queue
ou pour Charenton... plomb!



Les plus de Rome St James présentés par
son éminent Pinta.



... jusqu'à le feu sacré?...

... Zim layla v'là les Pompiers!



Juliano et son troupeau



Monsieur Dupanloup

et l'Institut



à Pierrot



Quelques Vaches hors concours



106 Délégations des Maisons de province.



BARBIERS



PARFUMERIE
l'entric lon laur
l'entric lon la

DUPOTIN!



Alfred Le Petit
10.7.01

RETOUR DE LA MESSE

— JE CONVIENS QU'ELLE N'EST PAS BELLE; MAIS EN TE MARIANT AVEC ELLE
TU DEVIENDRAS PROPRIETAIRE DE CINQUANTE VACHES.





REPOPULATION

— NOUS SOMMES COMME M. PIOT... NOUS SOMMES POUR LA QUANTITÉ!

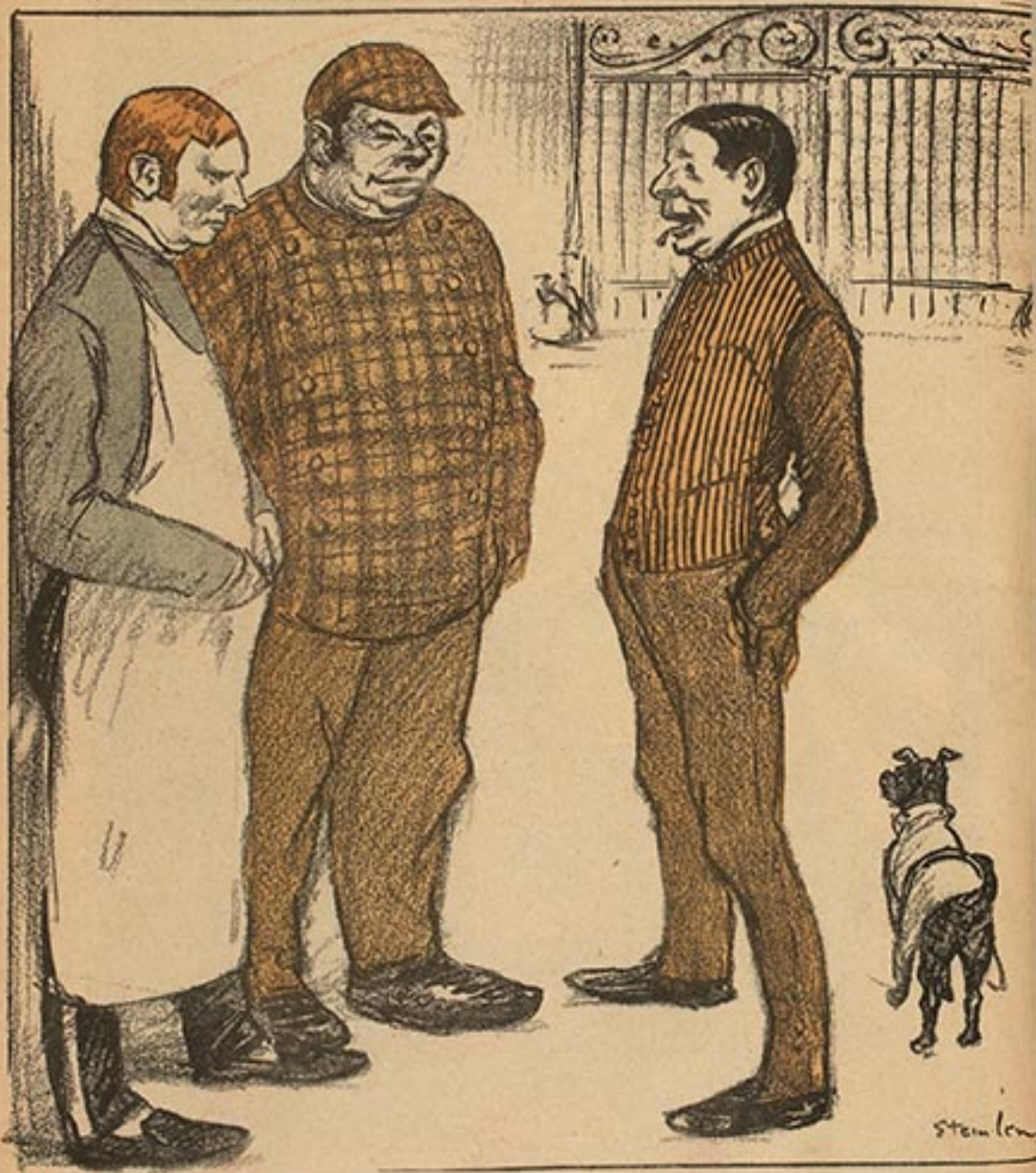


- DÉCROCHEZ SA TÊTE OU RENONCEZ A MA FILLE.

LES TAPINOPHAGES. (Voir les n^{os} 1, 2, 3, 4 et 5.)



— ...VOUS DEVEZ ÊTRE RUDEMENT HEUREUSE DE POUVOIR AIMER...
MOI JE N'AI PAS LE TEMPS.



LES GRANDEURS

— C'QUE C'EST QU'LA VEINE! MON PÈRE ÉTAIT MAÇON, MA MÈRE LAVEUSE,
ET MOI, A PRÉSENT, Y A DES PRINCES QUI ME TUTOIENT

L'ASSIETTE AU BEURRE

10 Mai 1901

N° 7

30 Cent.



Tapis pour maison "modern style"



Bonnes âmes.

— *C'est le moment de passer votre pièce faussée...*

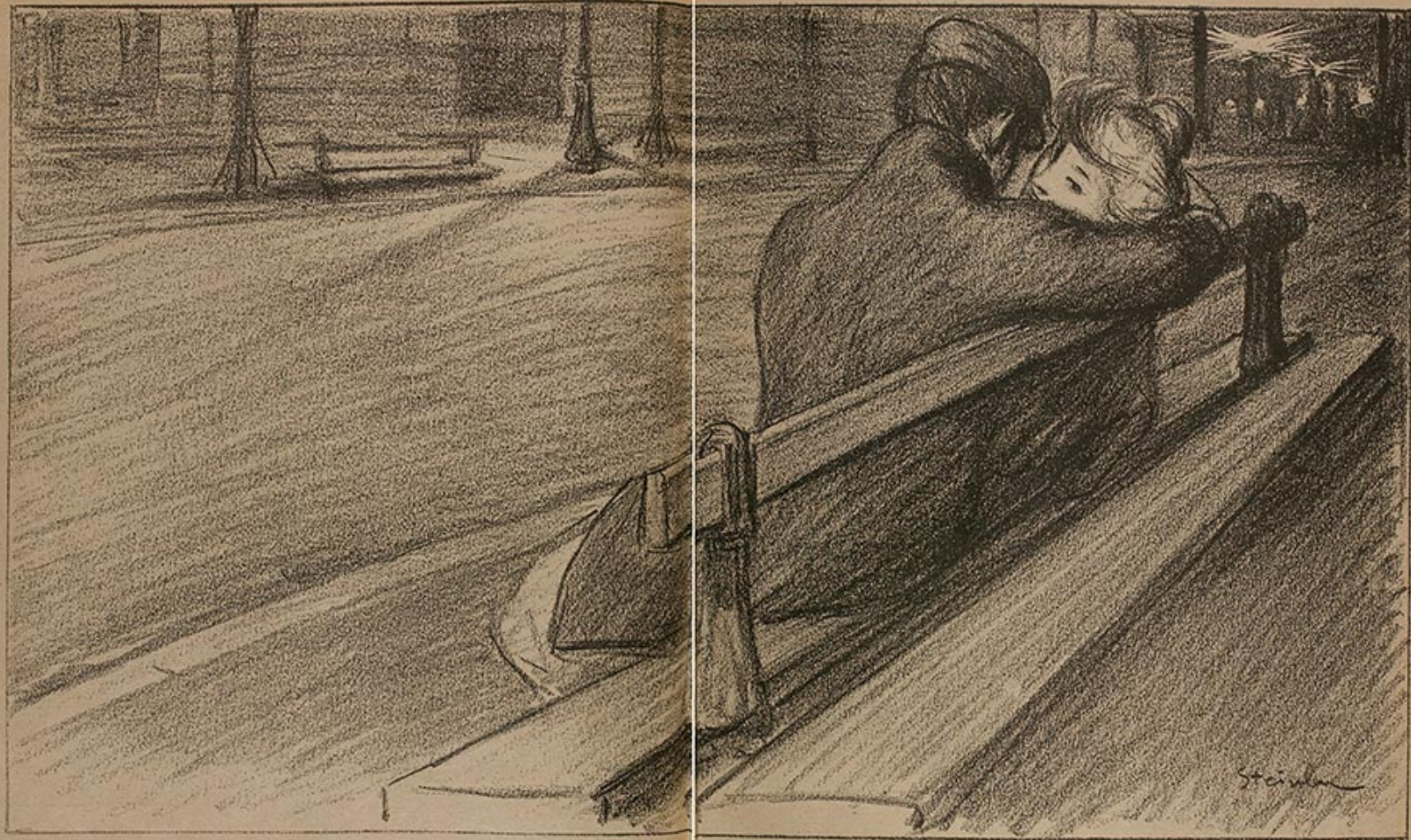
Grand in. in. Paris, 1874
 Paris, 1874

Paris, 1874



L'arriviste.

— N'est-ce pas, mon-gros, qu'un collectionniste, c'est un homme qui peut aimer plusieurs femmes à la fois?...



Nocturne.

— Si, encore, on avait toujours du beau temps!...



- Pourquoi as-tu laissé l'atelier?
— Tu parles que je vais me laisser abîmer les mains!...



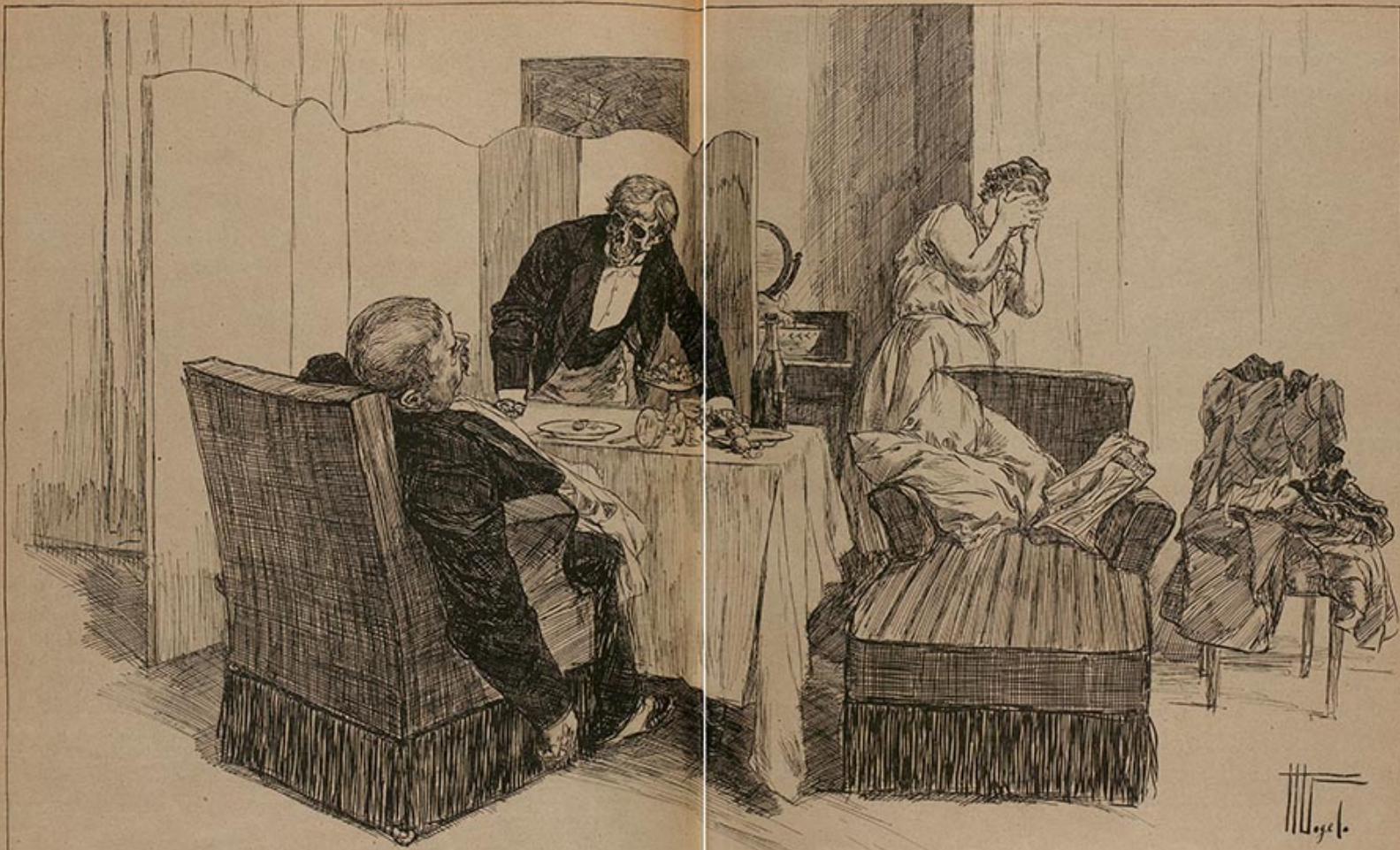
CHANT. ✠,
✠. ✠. SACRÉ

... In saecula, secundum verbum tuum!...



♥. CHANT
PROFANE. ♥.

— Sous l'aile du Seigneur...



Danse Macabre.
IV. — Accidentellement.



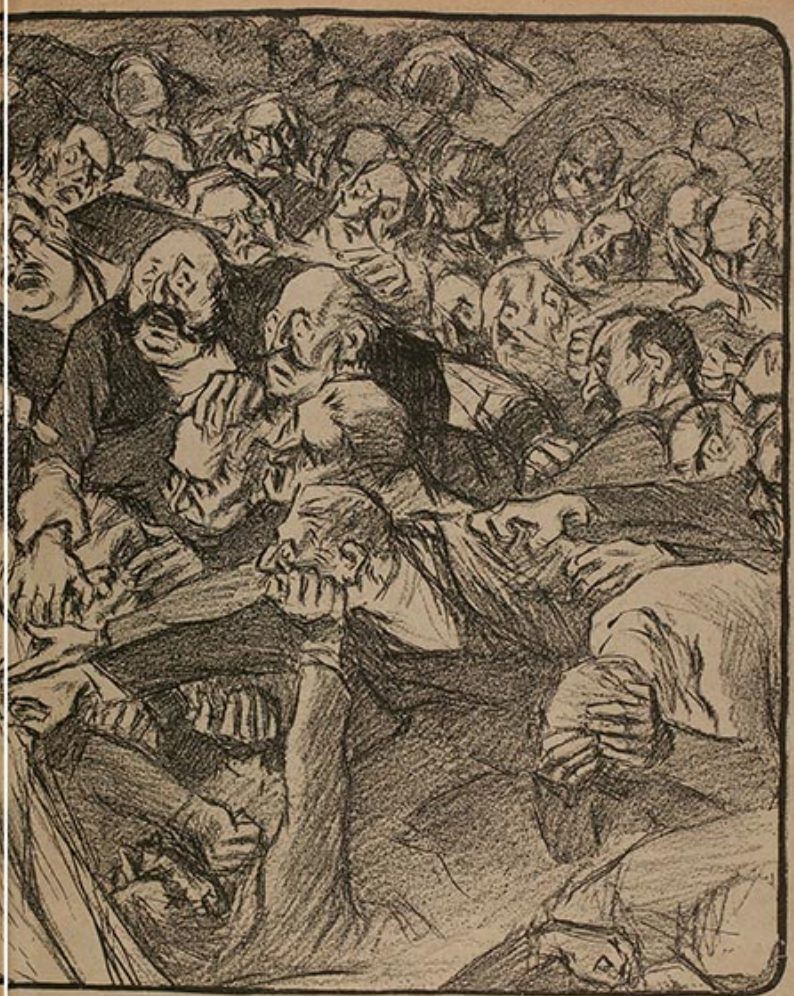
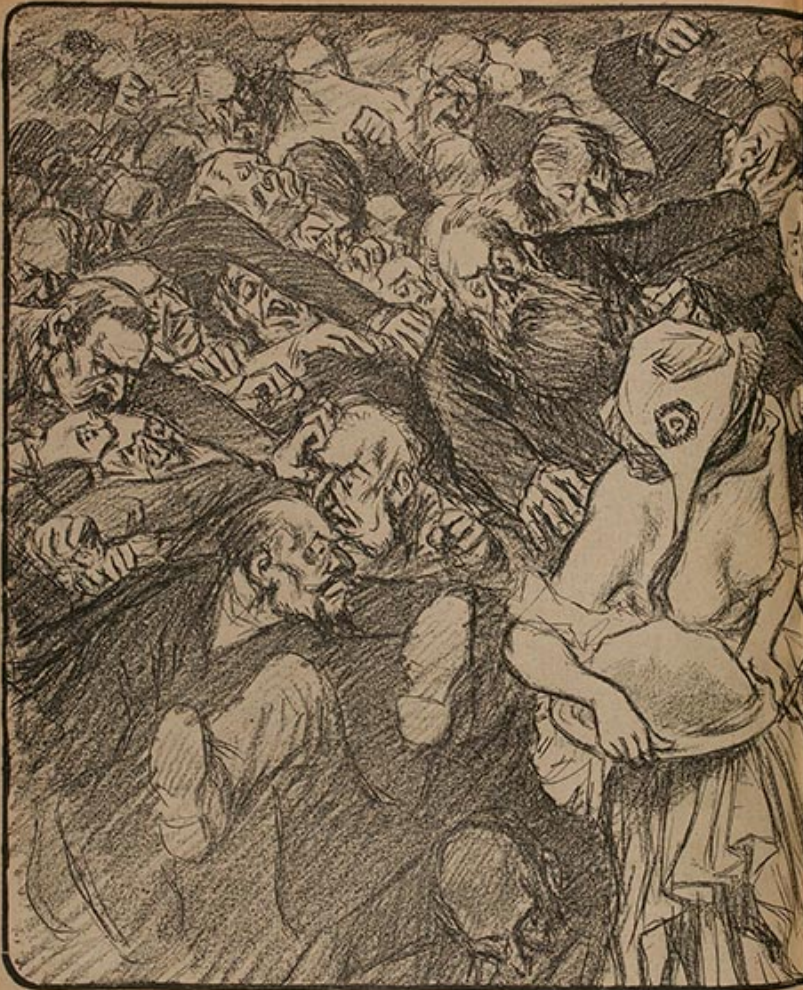
Les Croquants.

- *Qu'est-ce que tu caches donc sous ta blouse?...*
- *Si je le cache... c'est peut-être pour que tu ne le voies pas, eh! malin...*



Les deux mondes.

— V'là qu'y traîne une lettre du petit amoureux à Madame!...
 Si je la lui rends, quel bon pourboire!
 — Garde-la!... elle nous fera une dot...

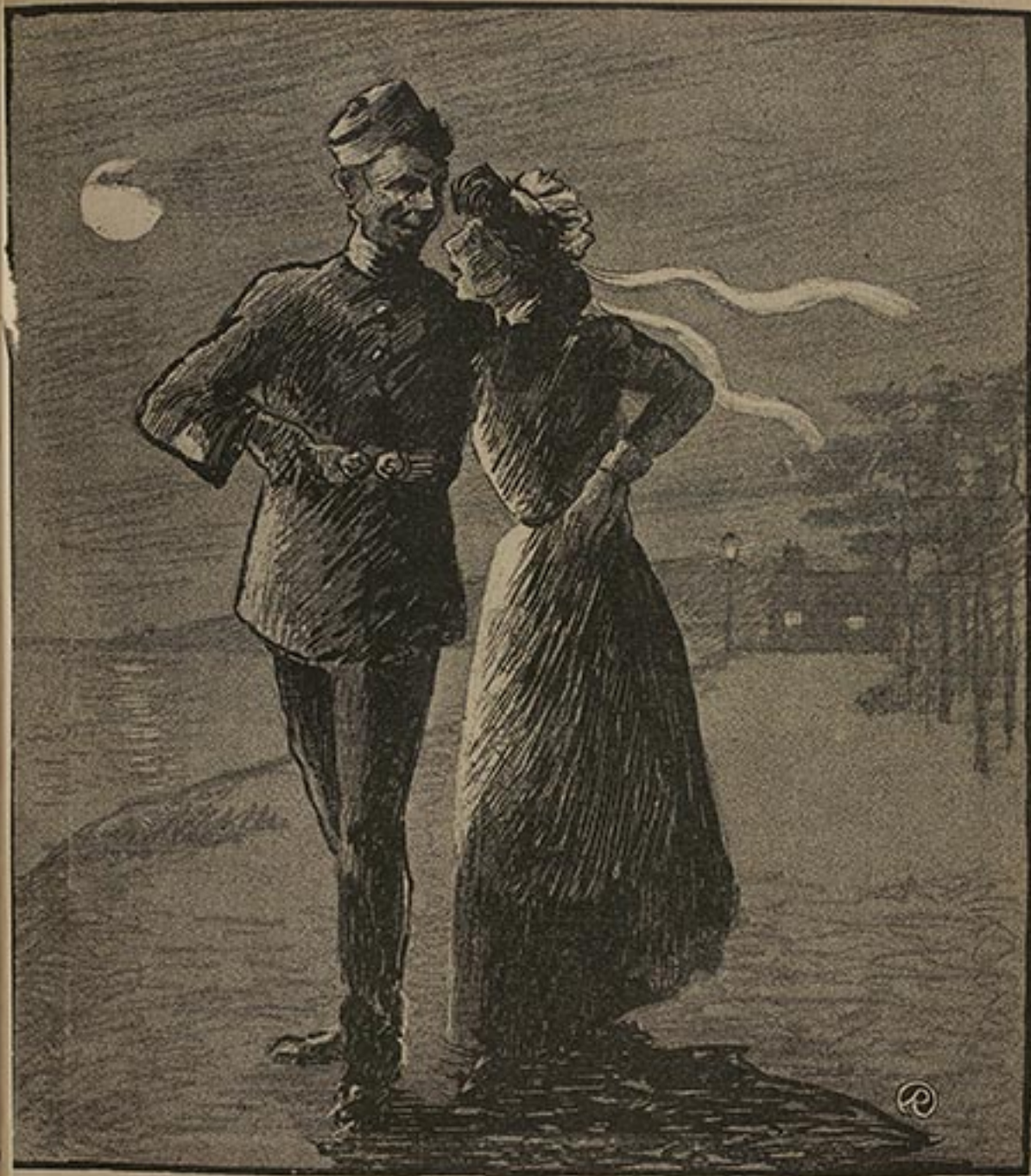


— Allons, housse! bas les mitainés, messieurs! Vous pouctiez nous les graissés!...



Au pays de la mer.

— On passe sa vie à faire la fortune des armateurs... C'est pas étonnant si on ne fait pas la sienne!...



Amour pratique.

— Epouse-moi avant de partir, dis! Si tu restes là-bas, j'aurai toujours la pension de femme veuve!...



— Sur l'échafaud, seulement, cette brute comprendra qu'on ne doit pas tuer!...

LES TAPINOPHAGES (carnassier, humble, papa, le dévot). (Voir les nos 1, 2, 3, 4, 5, 6.)

L'ASSIETTE AU BEURRE

23 Mai

1901

30

CENTIMES



—♦— POUR DIEU ♦— POUR LE TZAR ♦— POUR LA PATRIE ♦—



— Baptiste, jetez-lui un sou... C'est un vieux soldat!...



— *J' serai rien tulin pour la noce de Titine!... J'ai trouvé une cravate de Le Bargy.*



Le Règne du Silence.



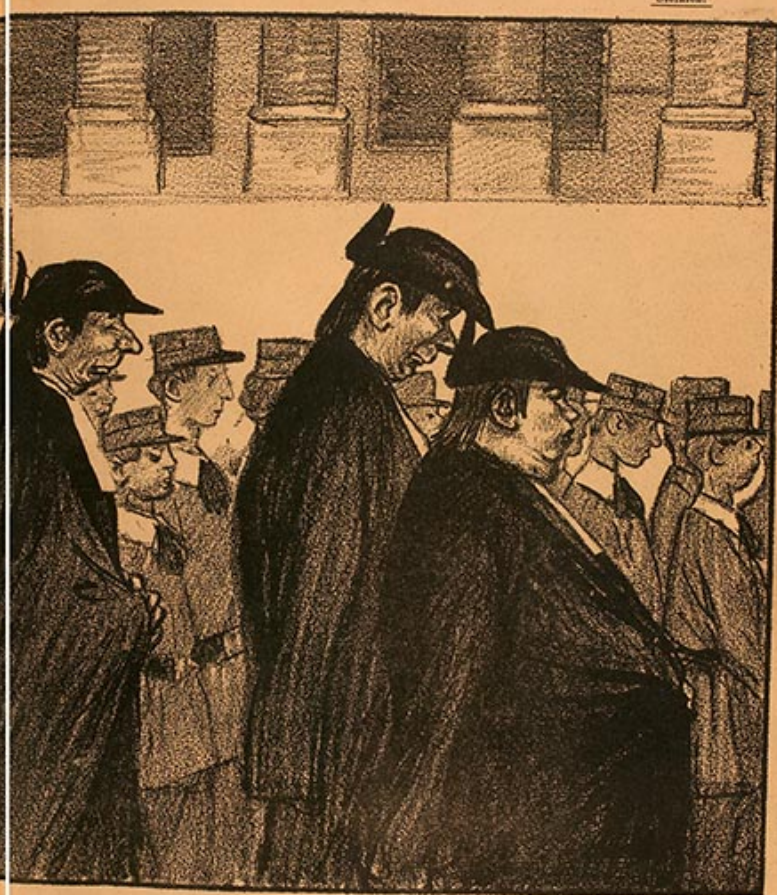
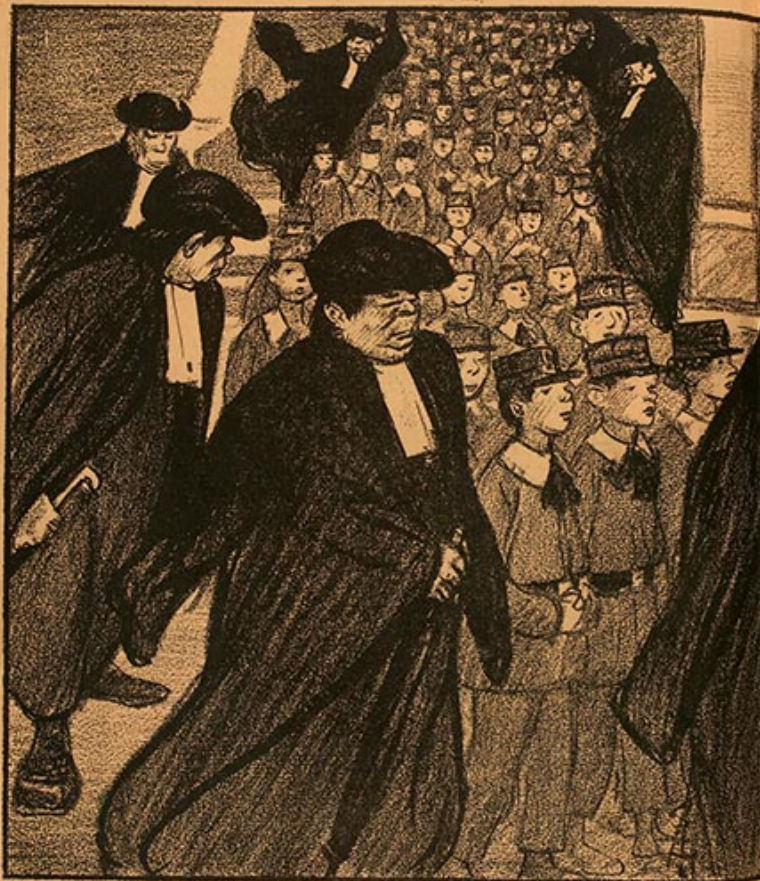
La défense républicaine.

— *Mon client, messieurs, est vénérable... vénérable de sa Loge.....*

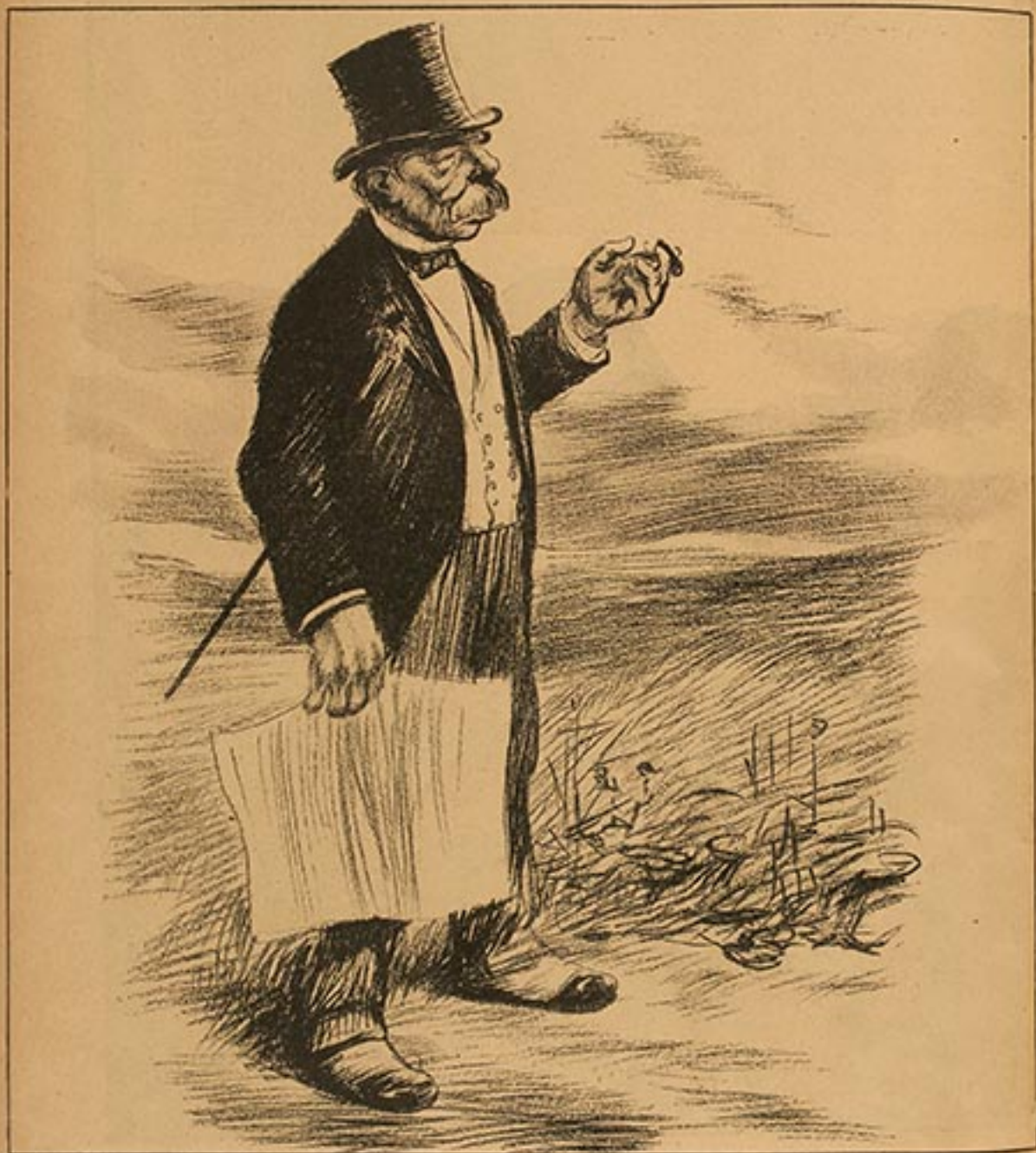


Autre cloche...

— Vous nous acquitterez, Messieurs les jurés!... Nous avons volé, pillé, violé, assassiné, c'est vrai! Mais c'était pour DIEU! pour le TZAR! pour la PATRIE!...



Après 30 ans de République. — Les petits Fovaux ou l'espoir de la Patrie.



— La grande nature... je ne connais que ça!...



— Oui, jeunes gens, la guerre, c'est très beau, très noble!...
Et j'en parle sans parti pris, car j'ai plus de 45 ans, moi!...



En Chine.

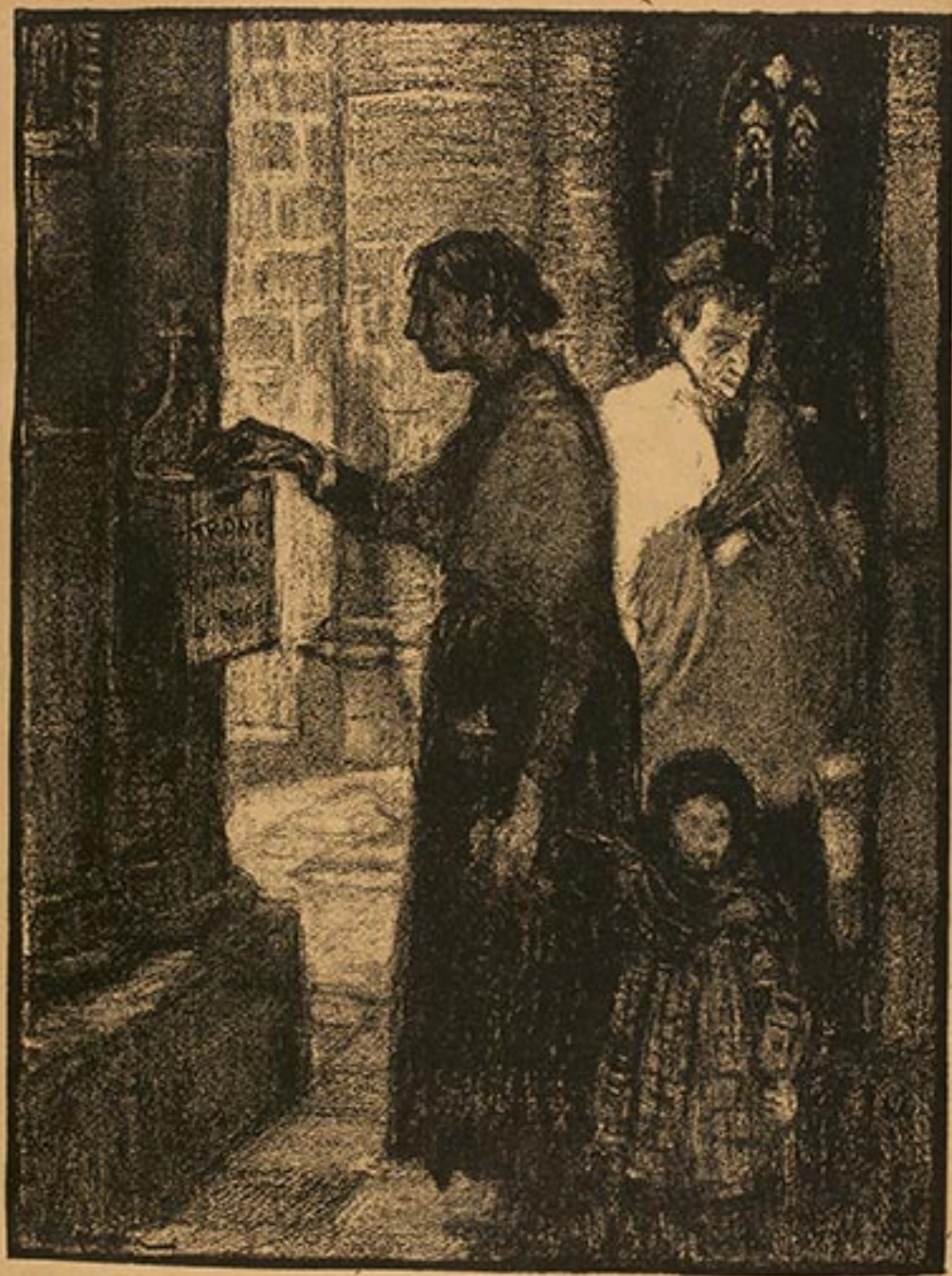
— Il est à peu près de l'âge de mon petit frère...

Julius HENAVLT.

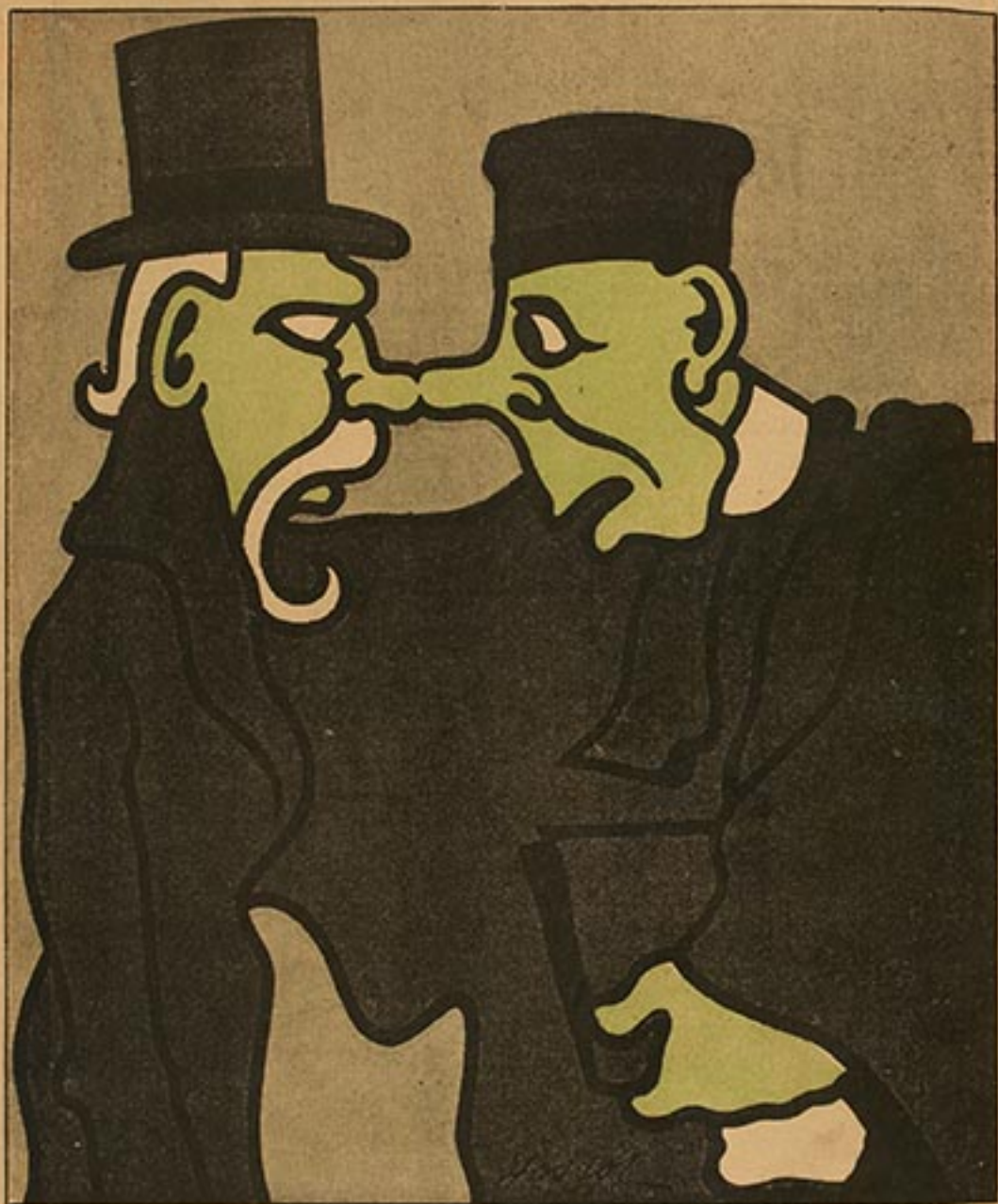


Les Mères.

— *Hors d'ici, malheureuse! Hors d'ici!... Je connais mon fils!... S'il avait deux enfants, il n'aurait pas été assez bête pour les faire à la même femme!...*



Où l'on voit trop souvent le pauvre faire l'aumône au riche.



— C'est lui qui a tort, mais c'est vous qui paierez... On ne peut pas condamner un officier supérieur...

LES TAPINOPHAGES (samson, hamble, pingu, je dévère). (Voir les n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.)

L'assiette au beurre

30 Mai 1901.

N° 9.

30 Centimes.



Le Châtiment.

La nouvelle loi militaire en Angleterre.



LA MINE... (mauvaise) AUX MINEURS



Les marchands du Temple.

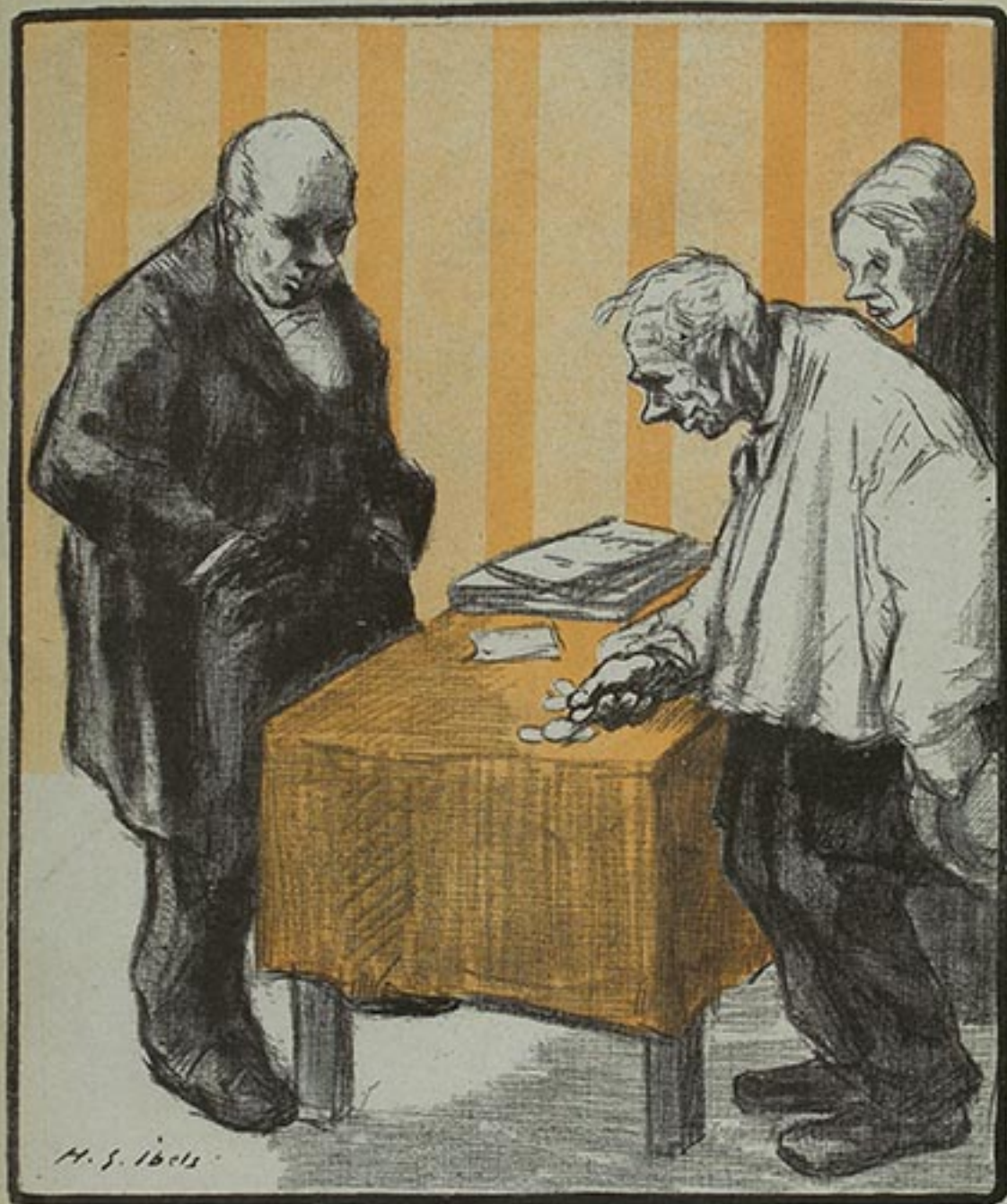
— Souveraine pour les rhumatismes, notre eau de Bourdes tient le ventre libre, détruit les cors, arrête la chute des cheveux et, par dessus le marché, son usage quotidien fait gagner le Paradis.



Fête de bienfaisance.

— Je ne me suis jamais tant amusée qu'à cette fête; les pauvres vont être vraiment heureux.





Croquants.

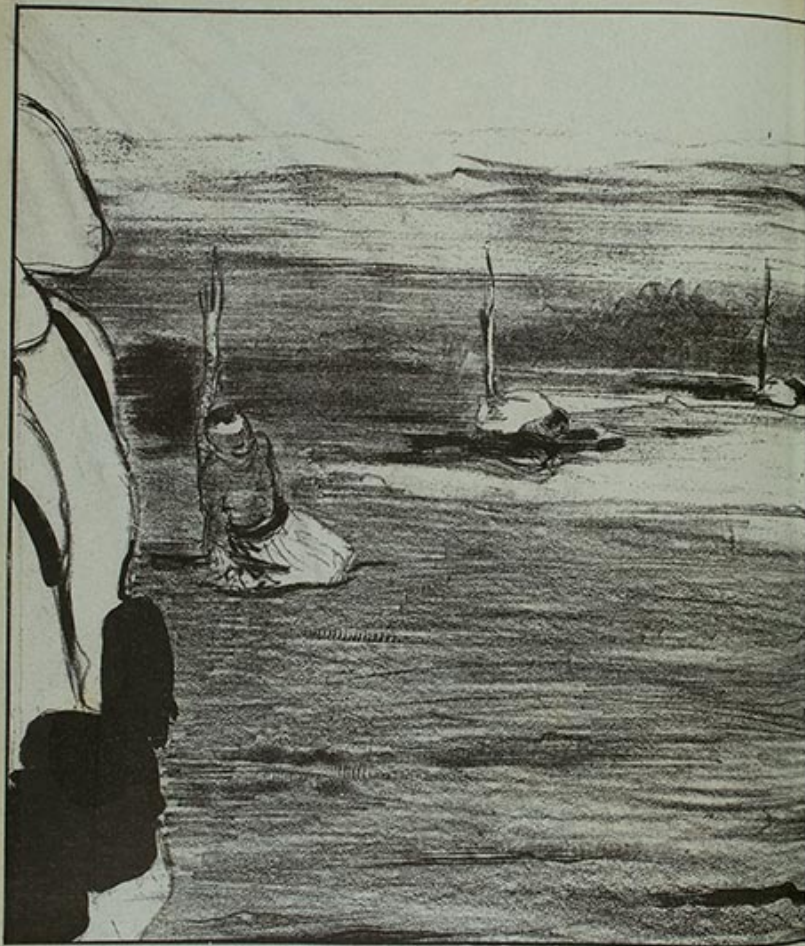
— Quand vous recommencerez cinquante fois, votre compte n'y est-il pas ?

— Peut-être bien aussi que M'ôieu s'a trompé à son détriment. J'vas recommencet pour voir.

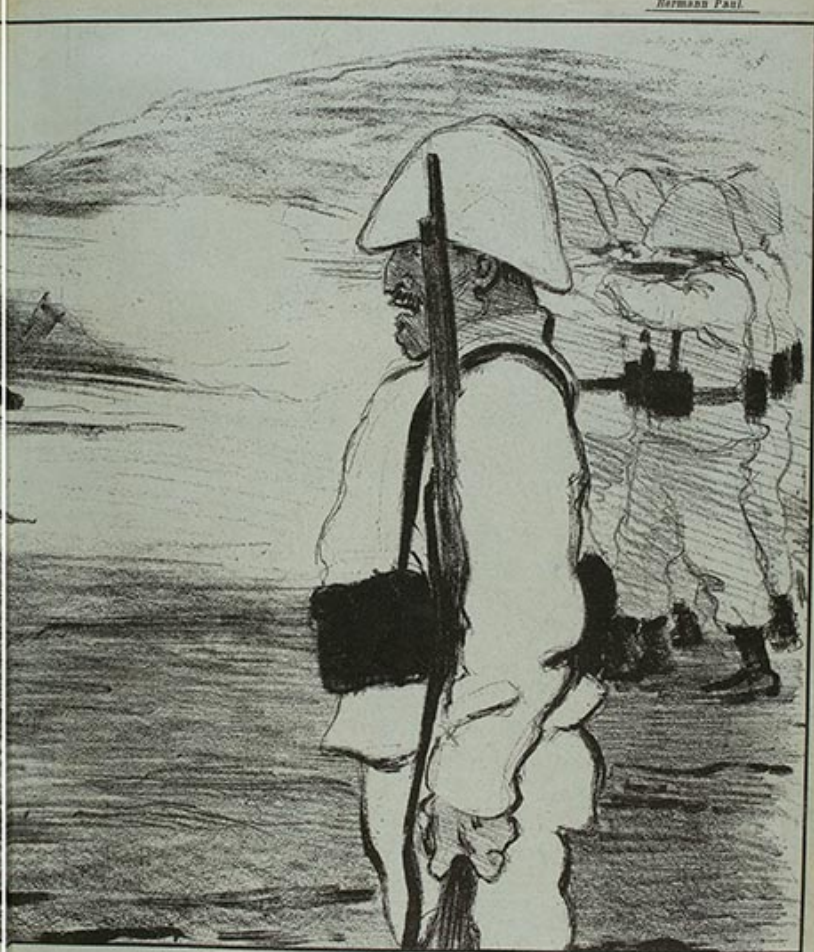


Pour M. Brioux.

Le remplaçant de la remplaçante.



Expansion coloniale!





Le monde.

- *Comme vous venez tard, chère Madame!*
- *Mais oui, figurez-vous! on administrait ma belle-mère...*



— Puisque personne ne veut m'employer, parce que je sors de prison, va bien falloir que je t'commence à voler.

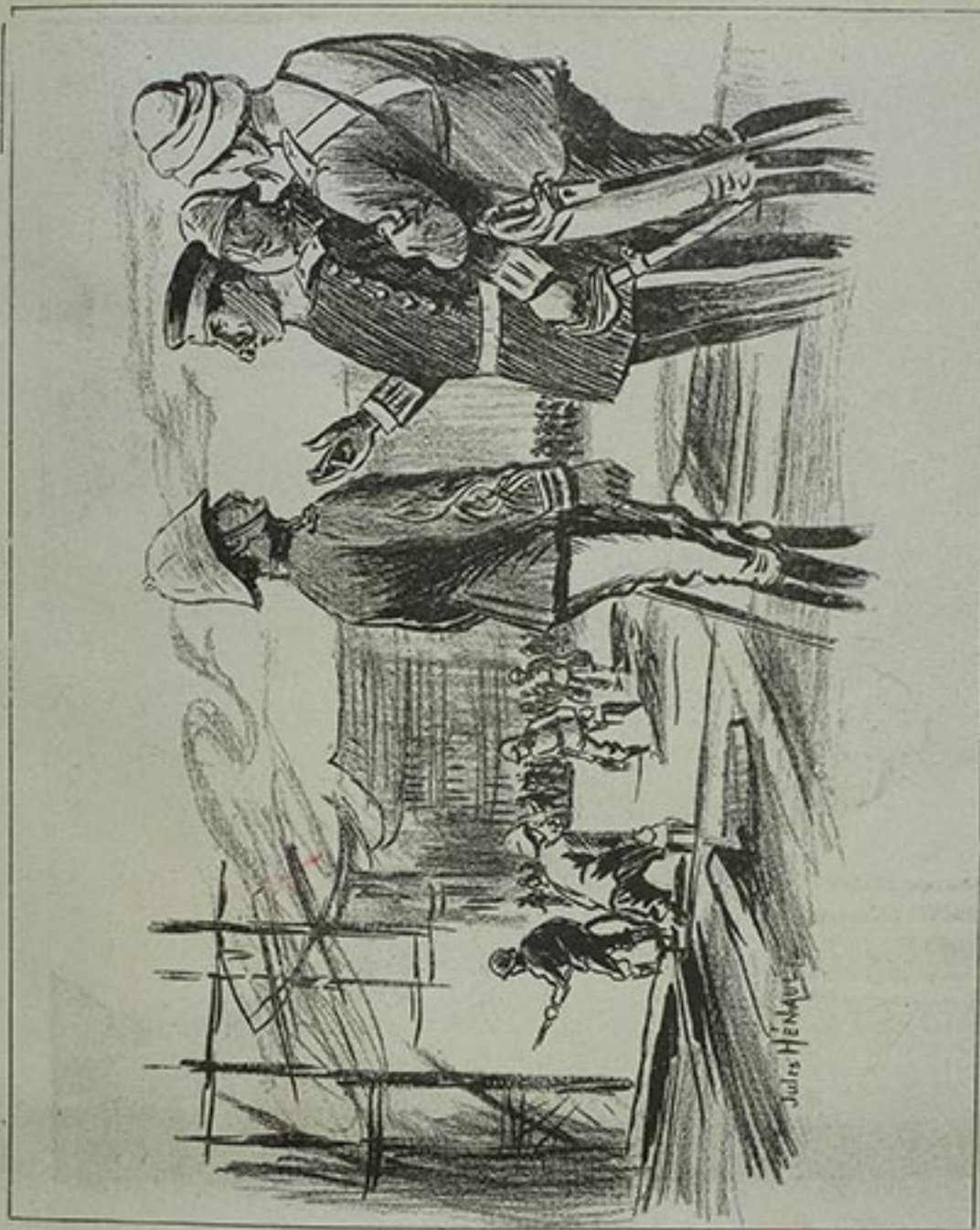


Danse macabre.
V. - Patience.



— Une solide hypothèse vaut mieux que de vagues certitudes.

LES TAPINOPIHAGES (vanasse, humble, pape, je dévore). (Voir les n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.)



Souvenir de l'incendie du Palais d'Hiver (Pékin).

L'ALLEMAND. — *C'est un désastre, Messieurs, je perds tout ce que j'avais acquis.*



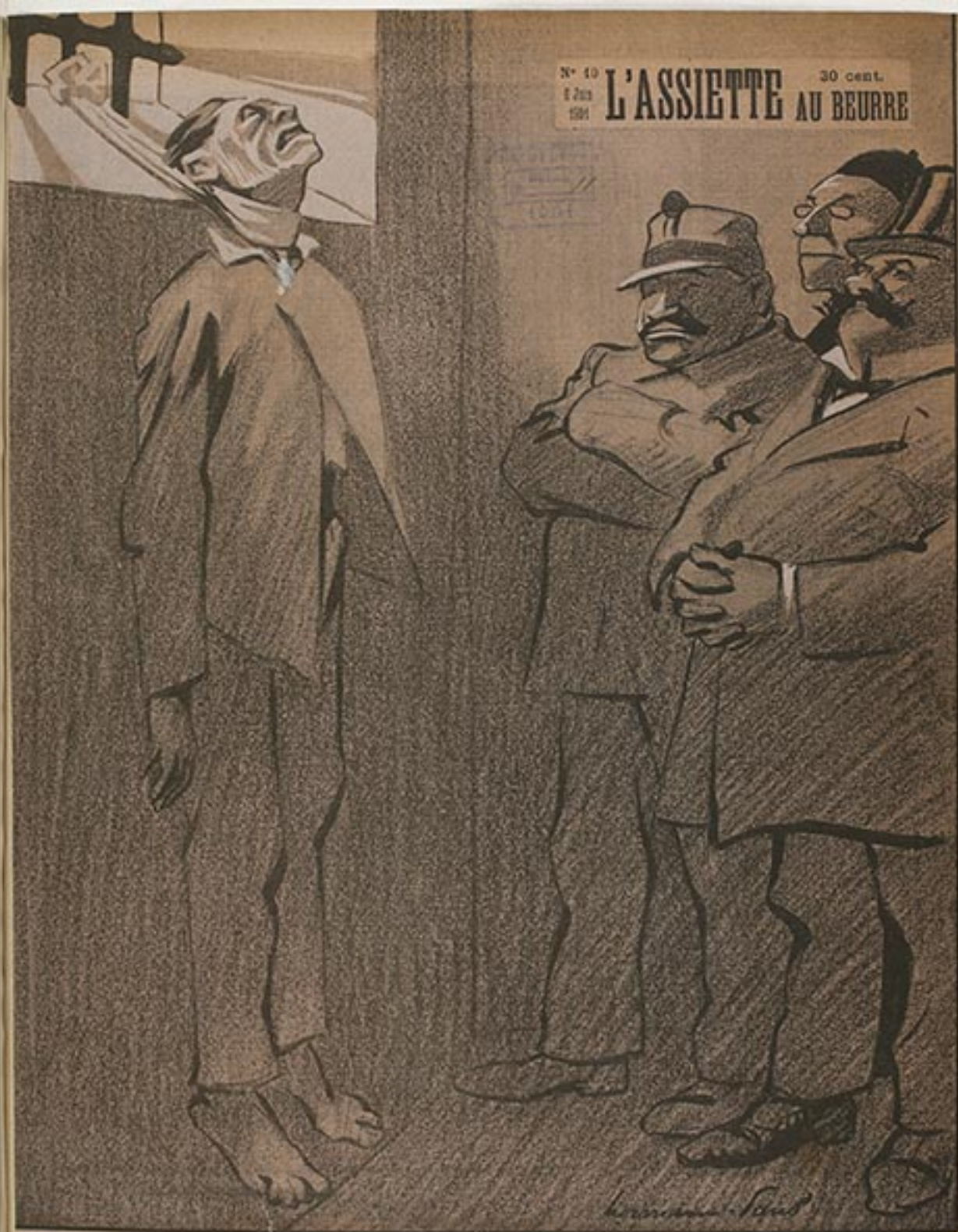
... Les Associations!!!

N° 10

8 2013
1901

L'ASSIETTE AU BEURRE

30 cent.

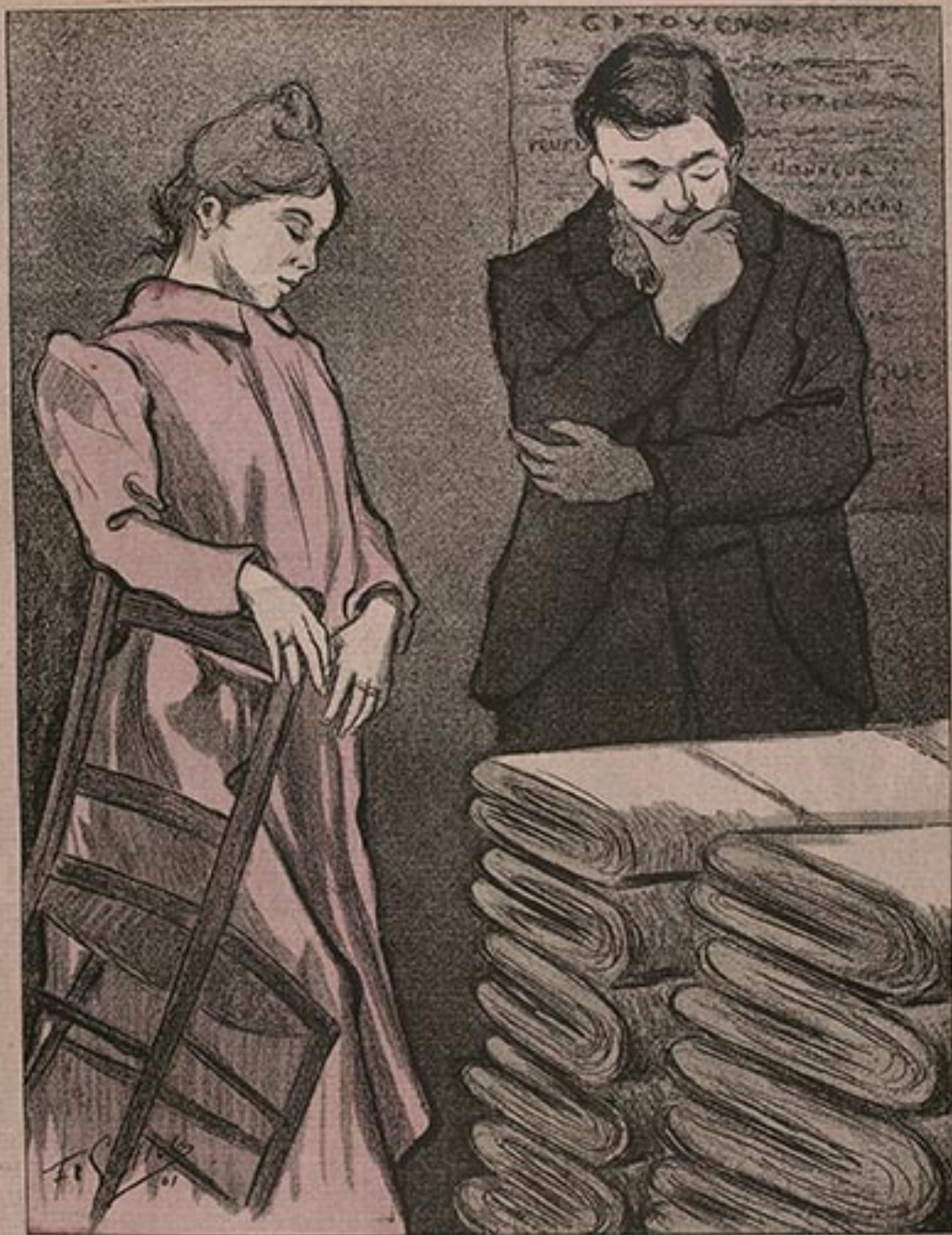


LA MORT DE BRESCI. — « C'est ce qui pouvait arriver de mieux. » VICTOR-EMMANUEL III.



Les Bourgeois au Salon.

— Tu ne vas pas, j'imagine, en acheter un tout fait!



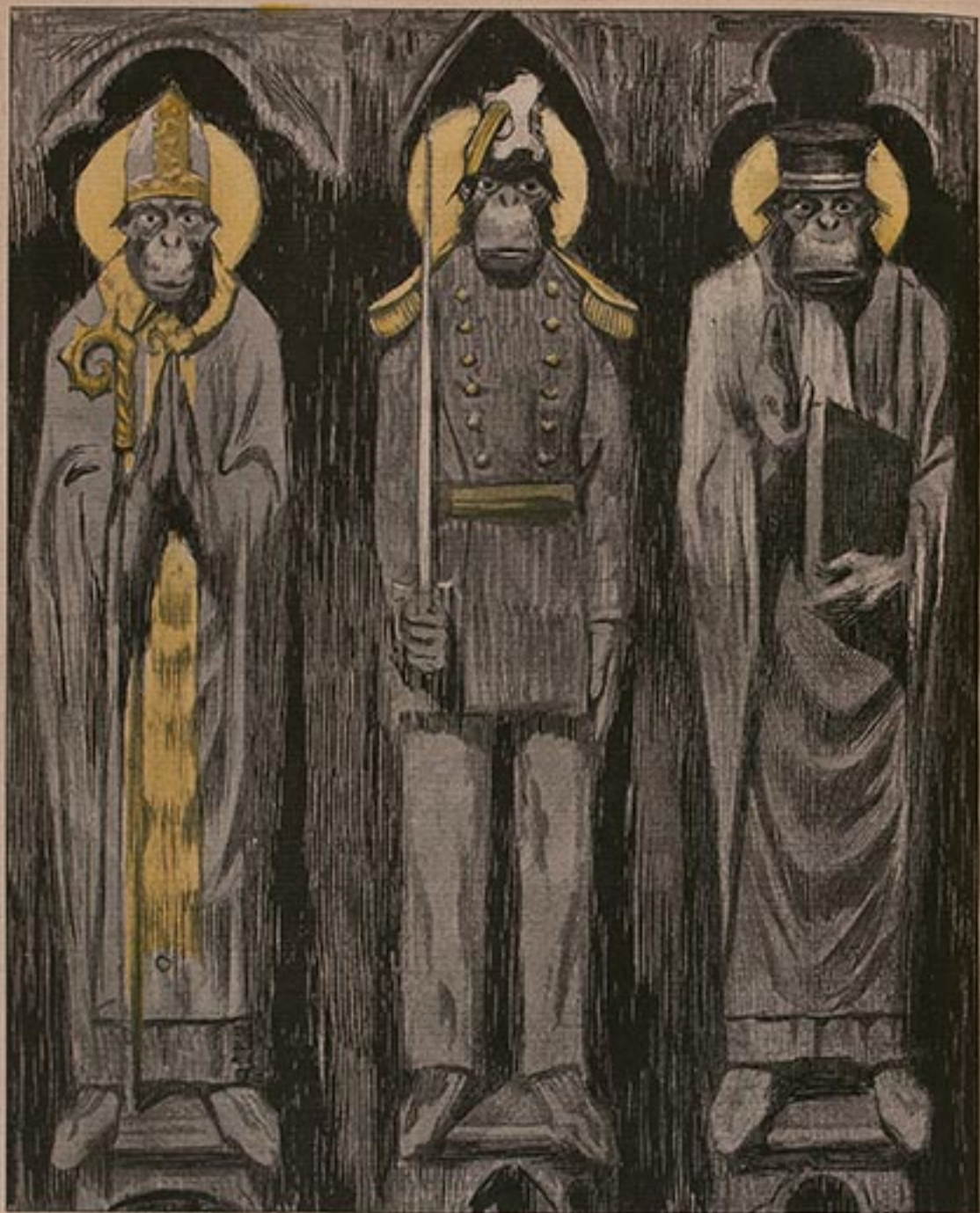
Après la veste.

— Tu aurais bien mieux fait de les faire coller toutes, celles-là ne pourront plus servir, tu changes tout le temps d'opinion!

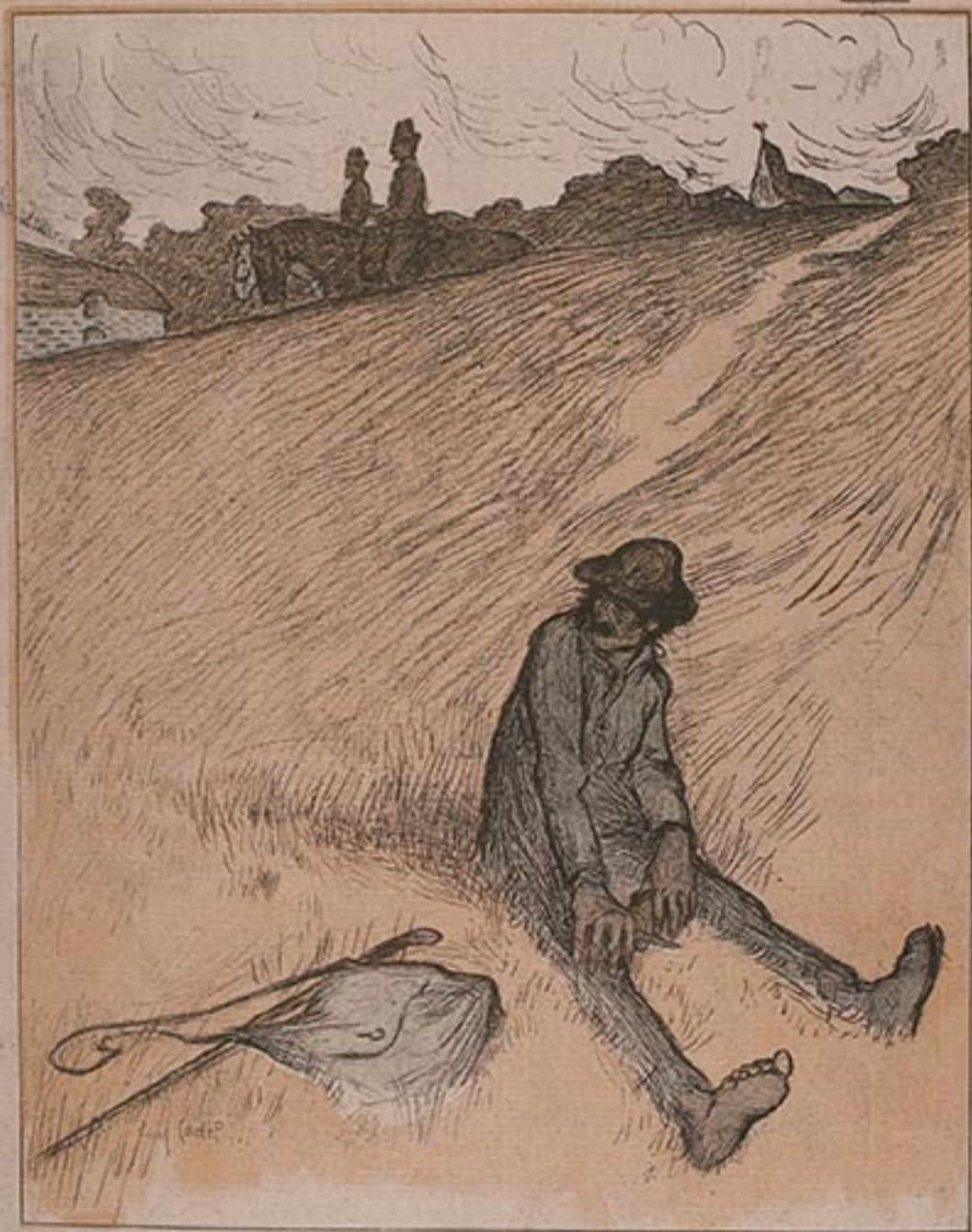


Récompenses du Salon.

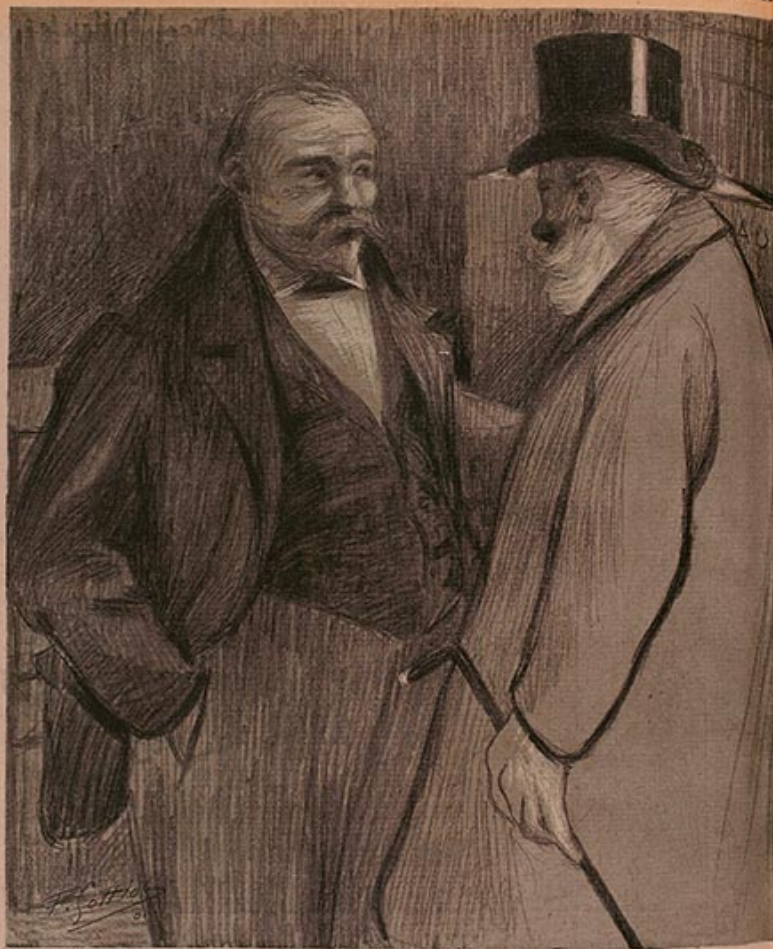
— Les petits garçons, bien sages auront des médailles en or, en argent ou en chocolat.



Les Pontifes.



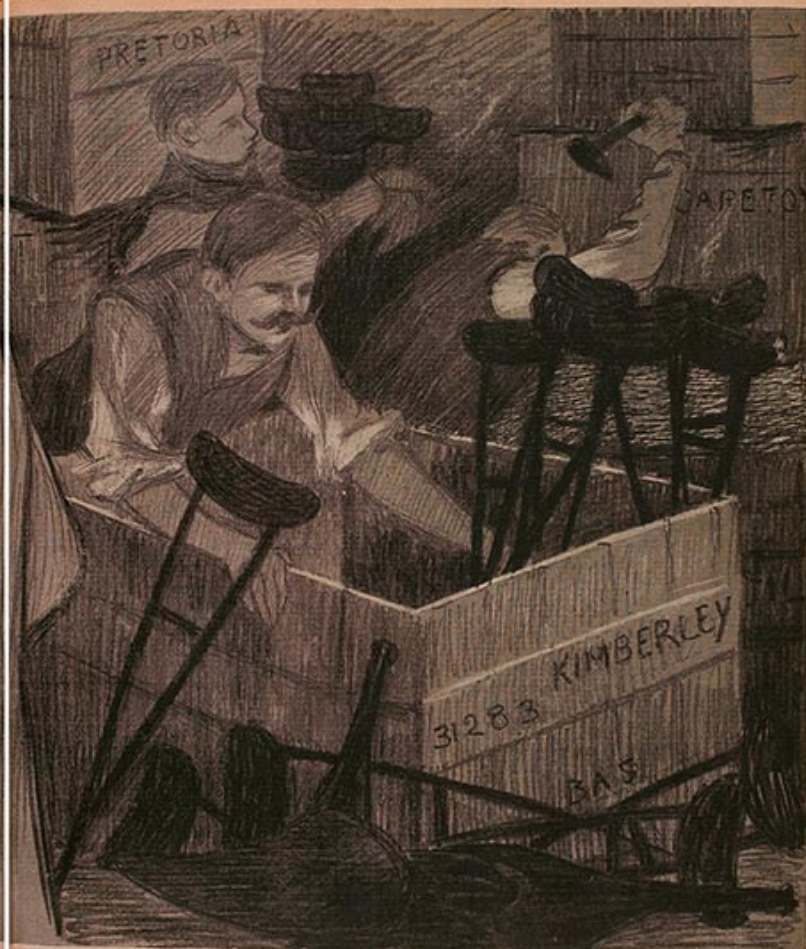
— *Moi aussi, je m'balladeraï bien à cheval sut les routes
pout embêter l'pauvre monde, si on m'assurait qual' sous par jour.*



Les expéditions de l'orthopédiste.

— Eh! mais ça a l'air d'aller, les affaires?

— Mais oui, nous faisons énormément d'expéditions pour l'Angleterre en ce moment.



en ce moment.



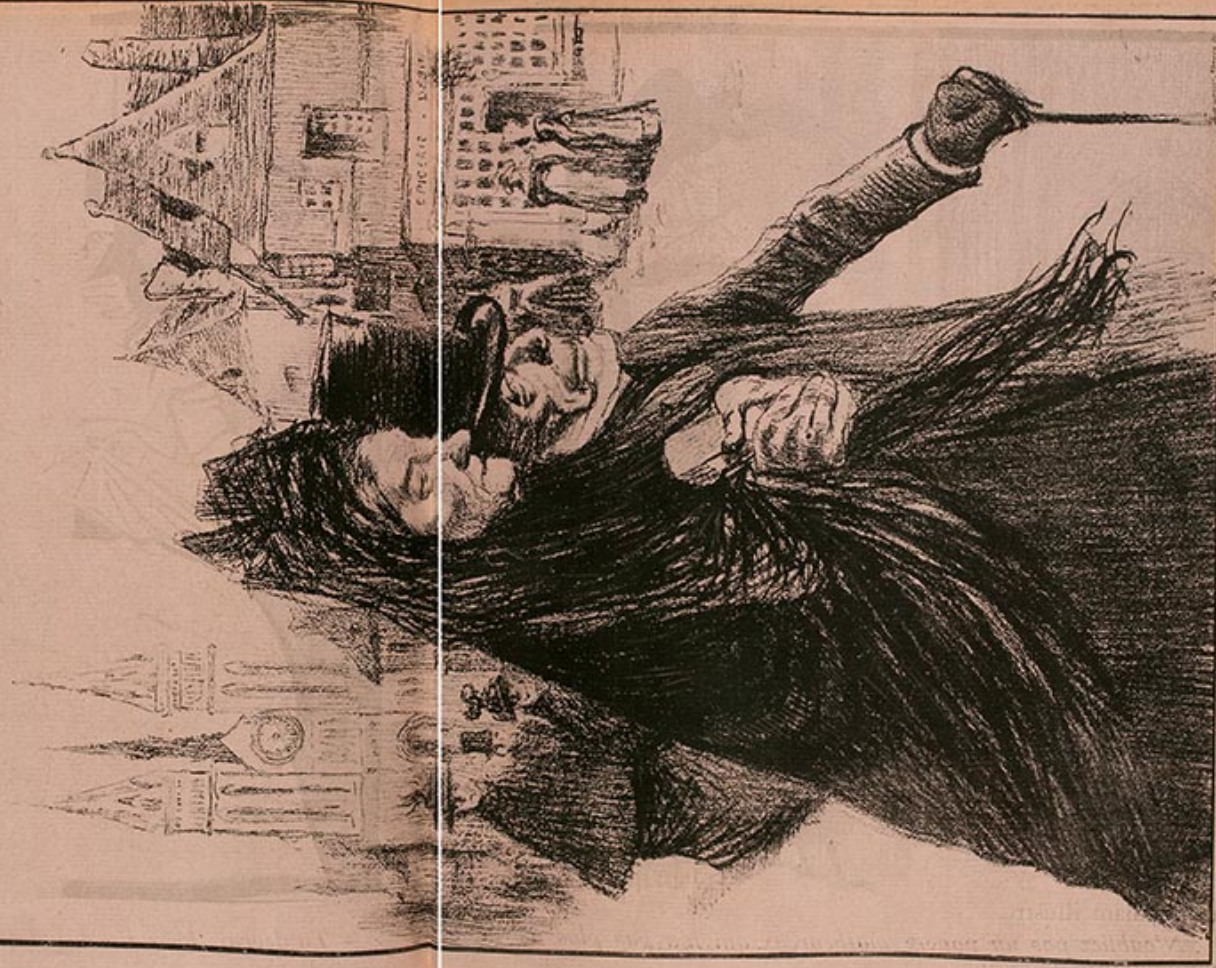
Jossot 1901

— Cette prévenue, quel aplomb!... Oser me rappeler notre liaison du quartier latin!... Ça lui coûtera cher.

LES TAPINOPHAGES (carnot, humble, papa, je sévère). (Voir les nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9)



— Tu devrais bien dire à ton mari de me faire nommer avocat général.

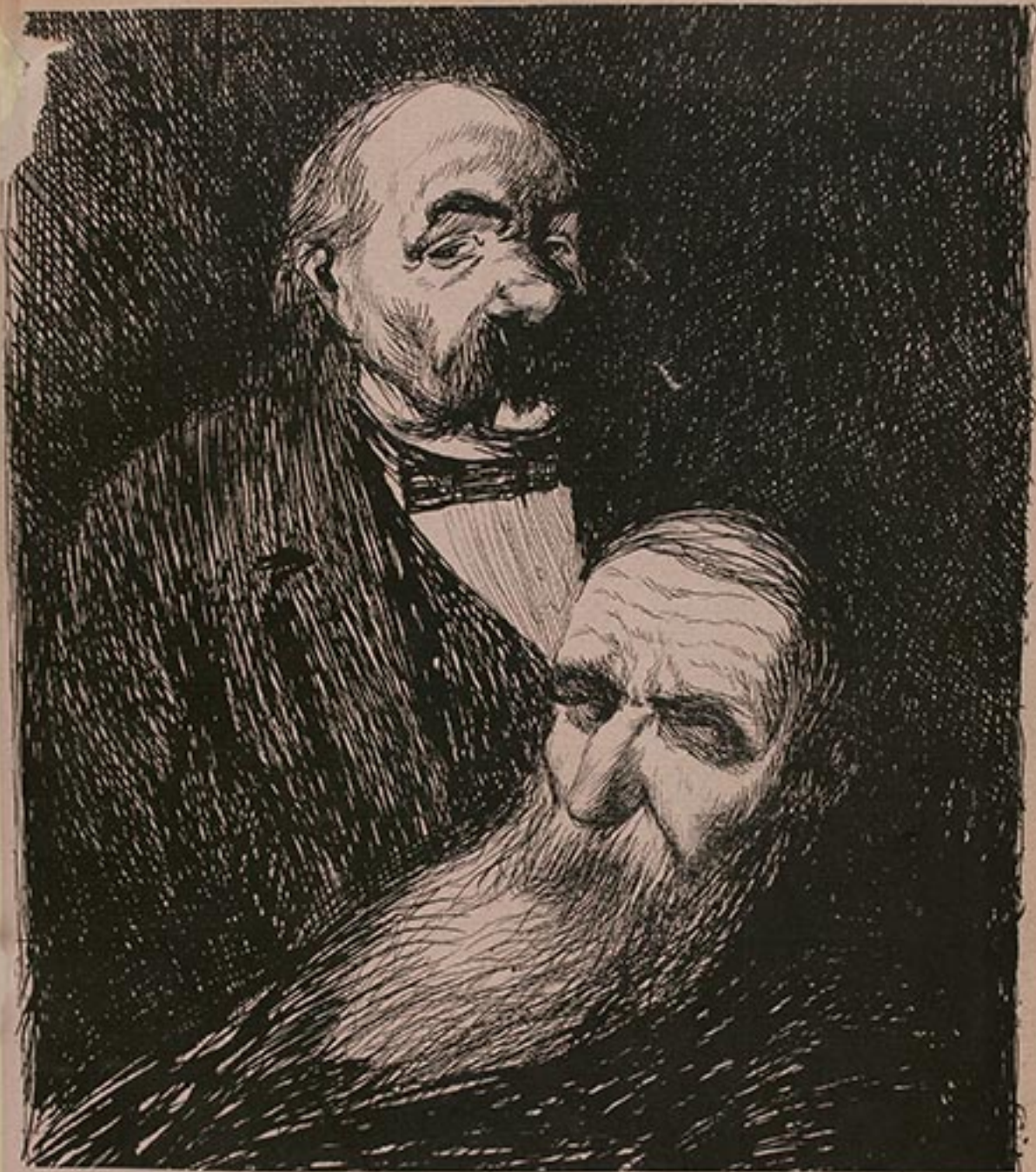


— Je n'aurais jamais pu aimer un homme sans religion.



Un mendiant illustre.

— N'oubliez pas un pauvre malheureux qui n'a pas plus de deux milliards de revenus.

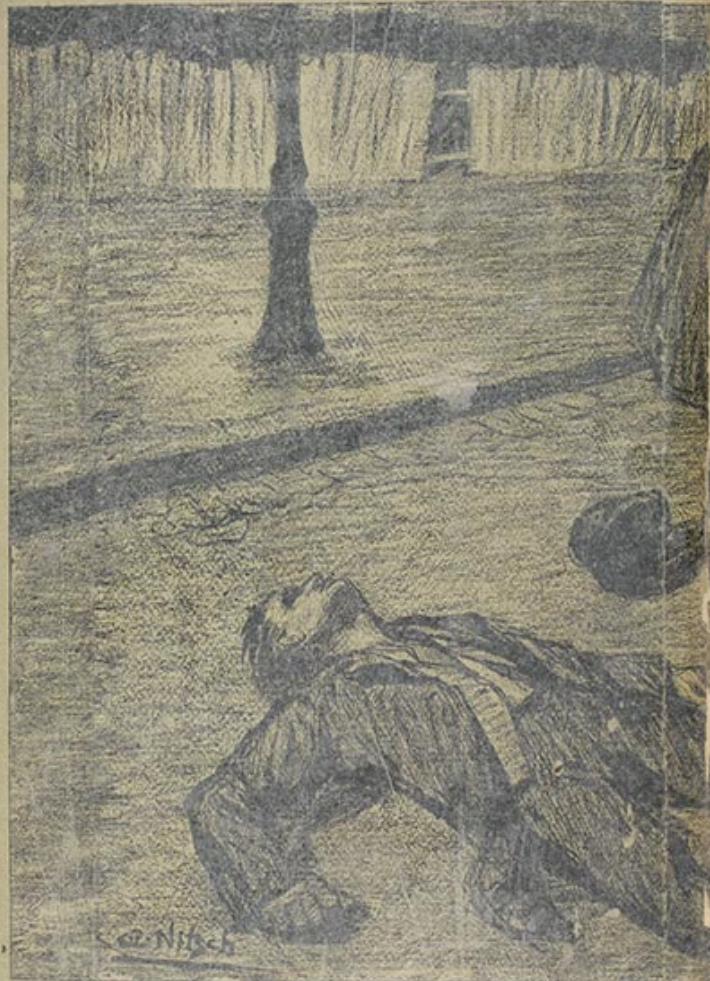


... Un homme intelligent, doué et travailleur arrivera toujours à force de volonté à se faire une situation dans la politique, les arts ou la littérature; dans la mégisserie ça ne suffit pas, il faut encore des capitaux.



Les imbéciles.

— Mon vieux, le Ministre veut bien s'intéresser à toi, il te donne le choix entre une augmentation et les palmes... tu préfères?
— Les palmes.



Ch. Steiber

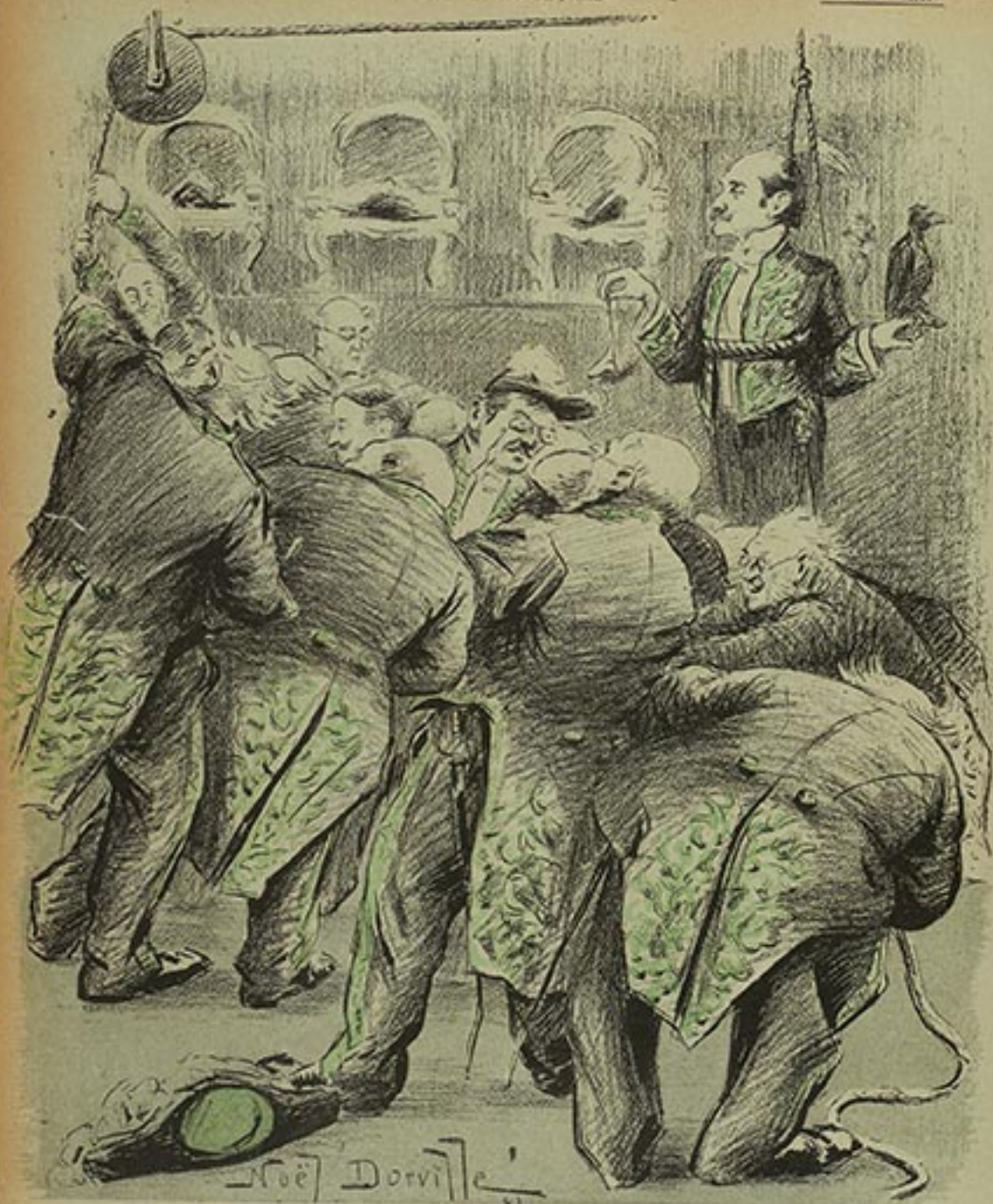


- C'est bien de sa faute aussi!... Pourquoi qu'y n'voulait pas nous suivre tranquillement.





— Vingt-deux sauv'tages! Et pas pu seul'ment m'placer comm' mall' baigneur! « Voyons, qu'i m'ont dit, vous n'vous voyez pas dans un bain d'dames! » — L'outquoi?



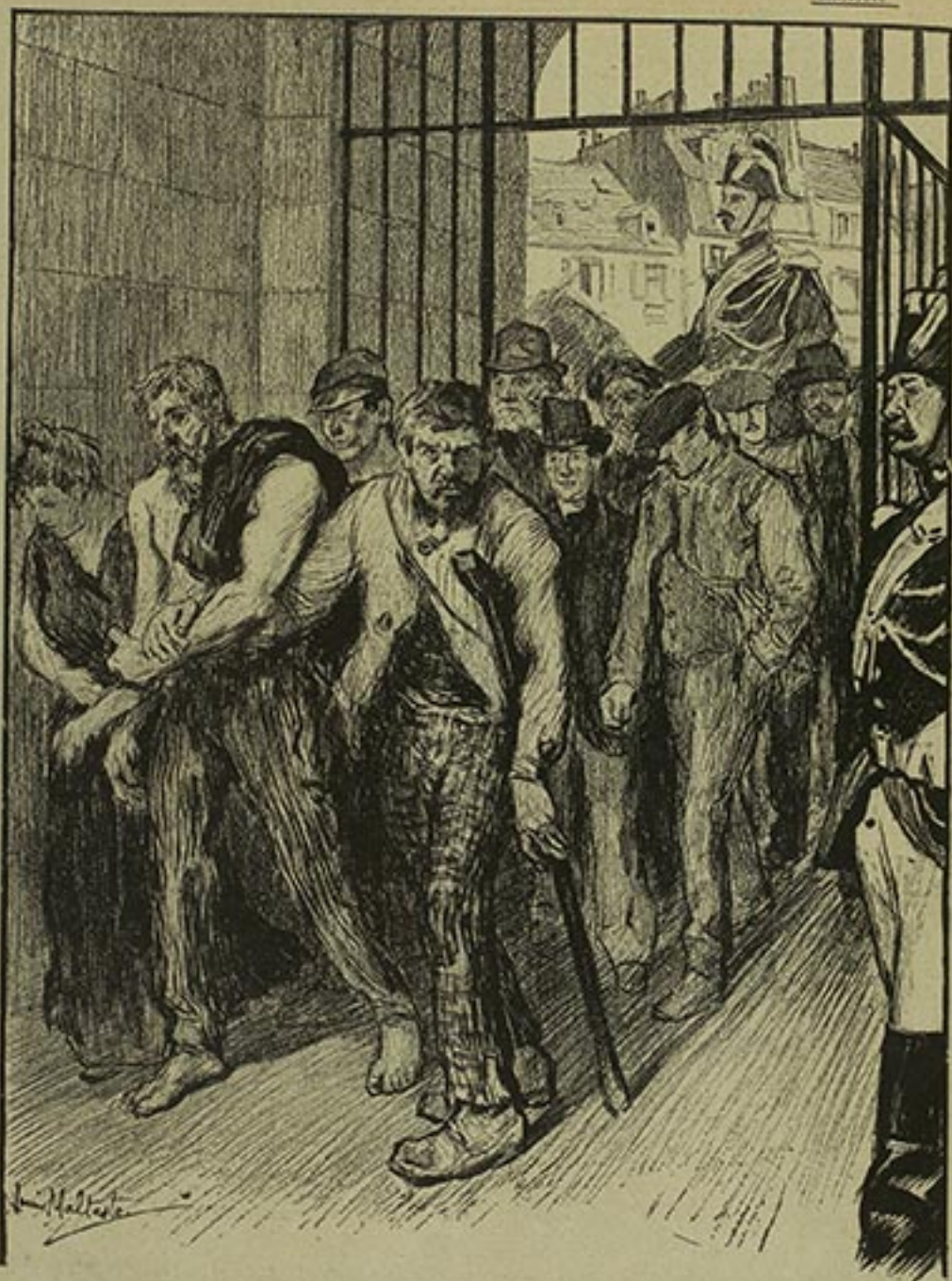
Rostand à l'Académie.

— Ce n'est pas précisément ce qu'on peut appeler "arriver comme dans un fauteuil".



— Si l'armée travaillait davantage dans les grèves, elle épargnerait bien de la besogne à la magistrature.

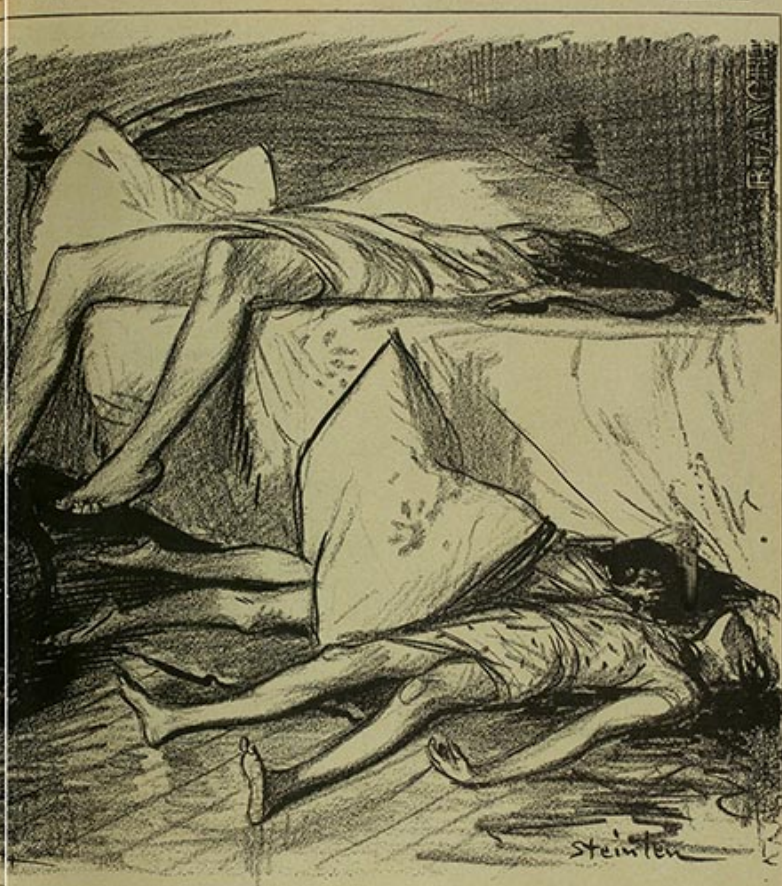
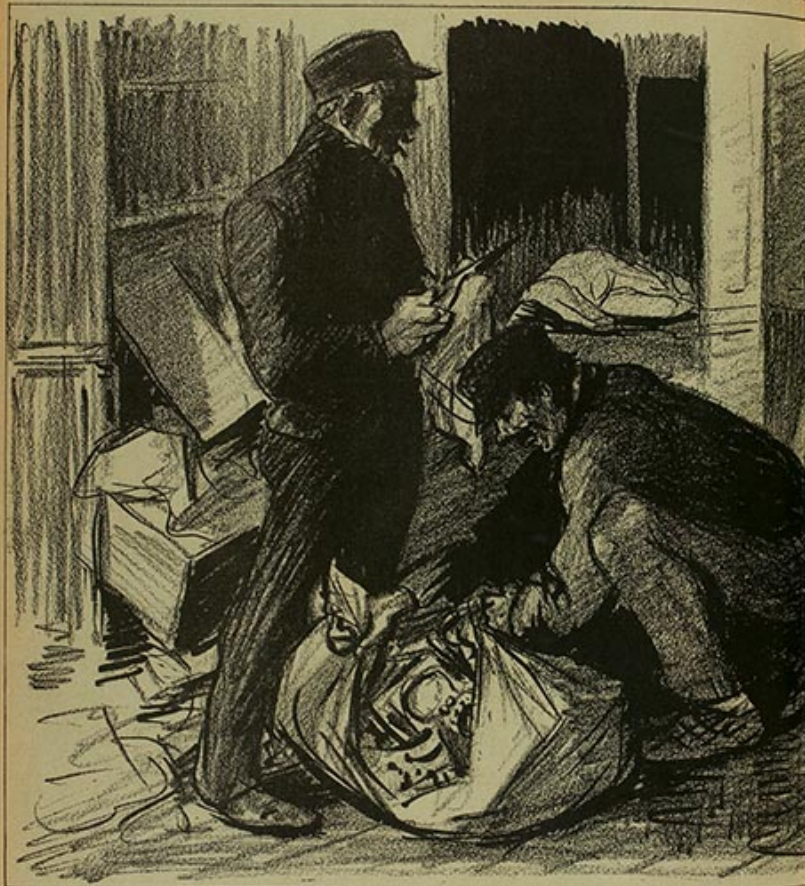
LES TAPENOPHAGES (ravage, humble, pays, je dévore). (Voir les dix premiers numéros.)



... La Justice s'occupe très activement de la séquestration arbitraire.



— Sa Majesté... dépouillée, La Reine Ranavalo.

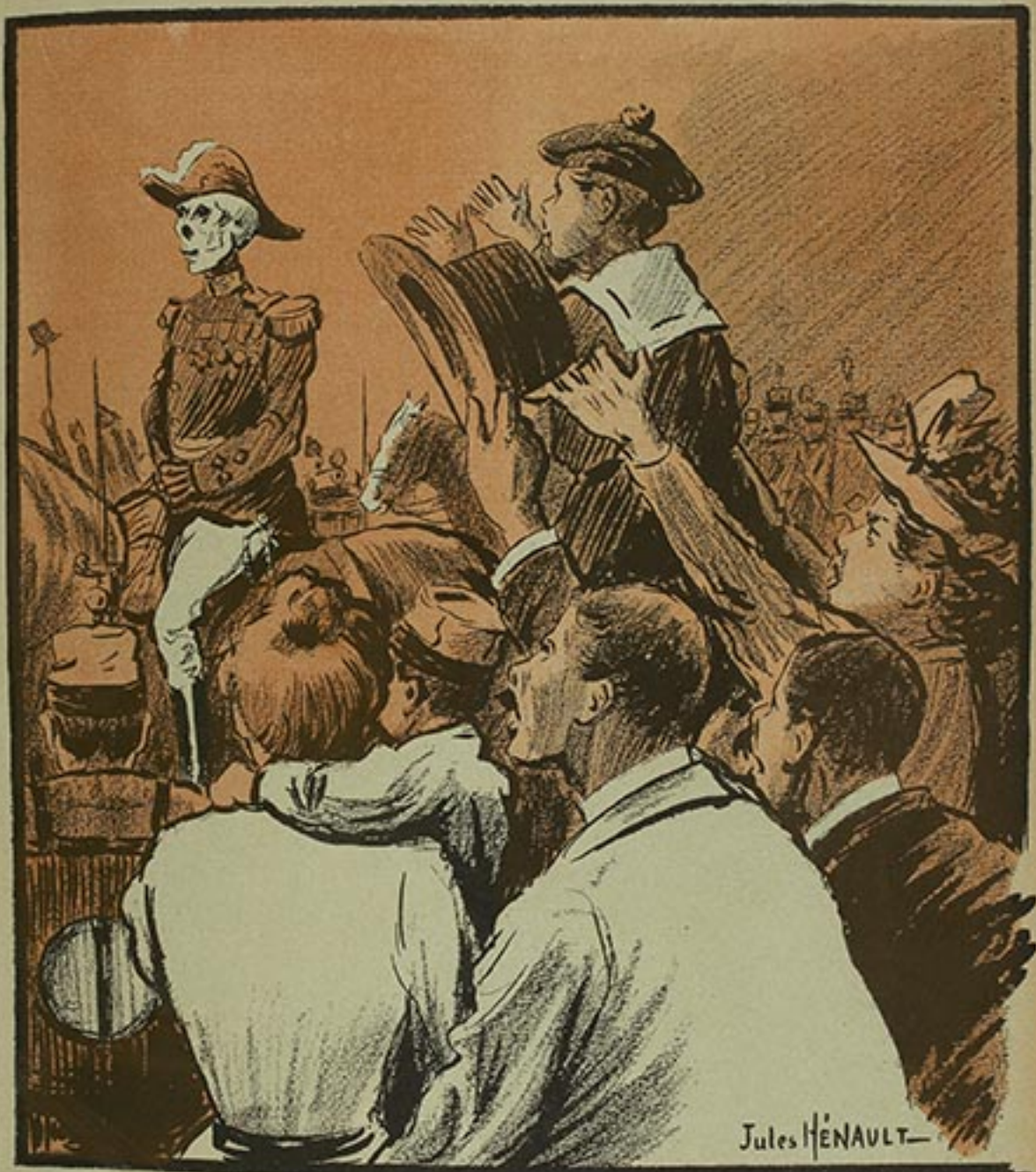


La bonne école.

— On s'dirait en Chine, tant c'est bien travaillé!



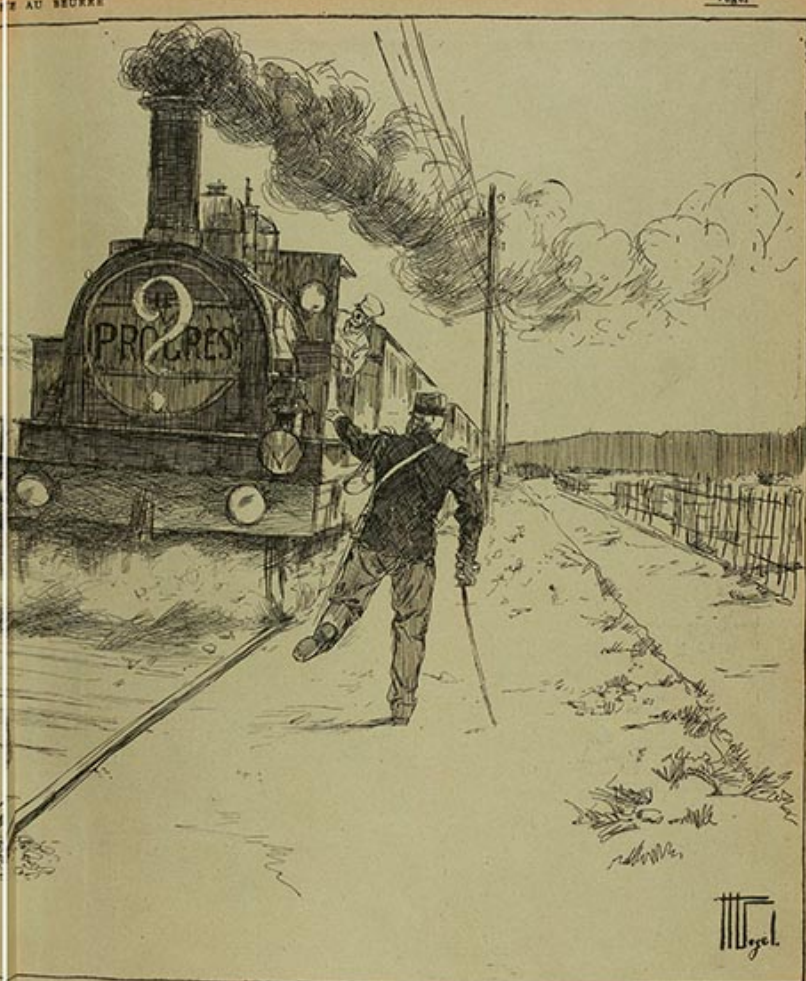
— Ma pauvre petite, comme ce serait triste ici sans moi!



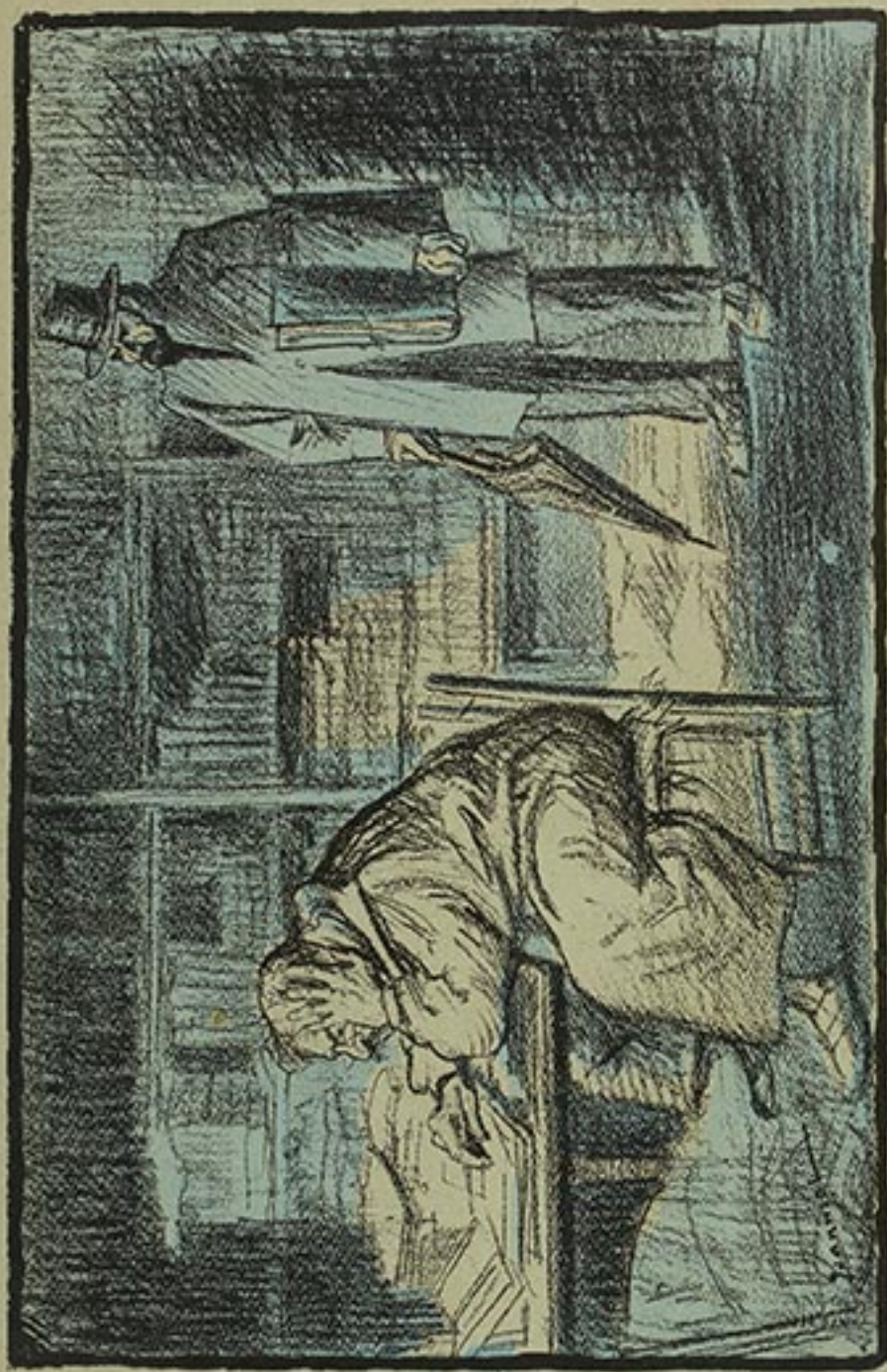
— *Vive l'armée!*



VI. — Danse macabre.
— Arrêtez-le!...



Yegol



Autres forçats...

— Il n'est jamais venu l'idée de tuer quelqu'un pour aller au bagne, se reposer?...

L'ASSIETTE AU BEURRE

N° 12.

20 JUN 1901.

30 centimes



A. Willette
Le Sultan devant subir une grave opération, et le docteur Puzi-Boy lui refusant le concours de sa science, la Porte s'est adressé à Lafonstre qui s'est empressé de lui indiquer le grand spécialiste Dribler. (Les Journaux.)

Noël Dorville



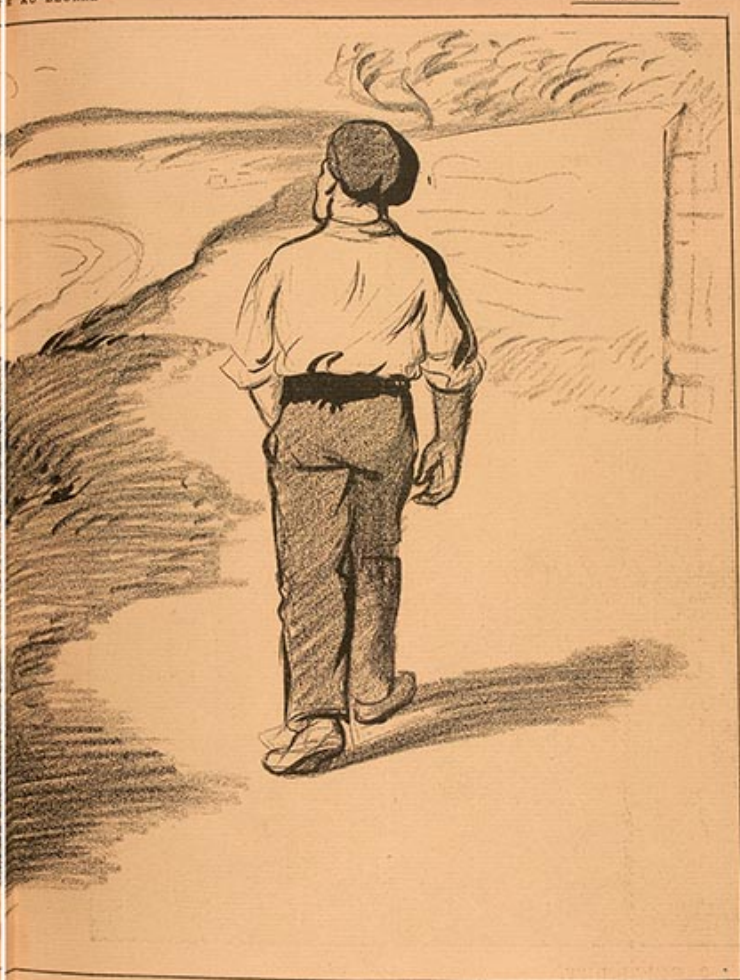
A Yldiz. — *C'est le malade qui tue son médecin.*



— *J'suis ni musicien, ni chanteur... Je suis crève-faim!...*



Hermann Paul



La vie de château.
— Il est mieux qu'un jockey !...

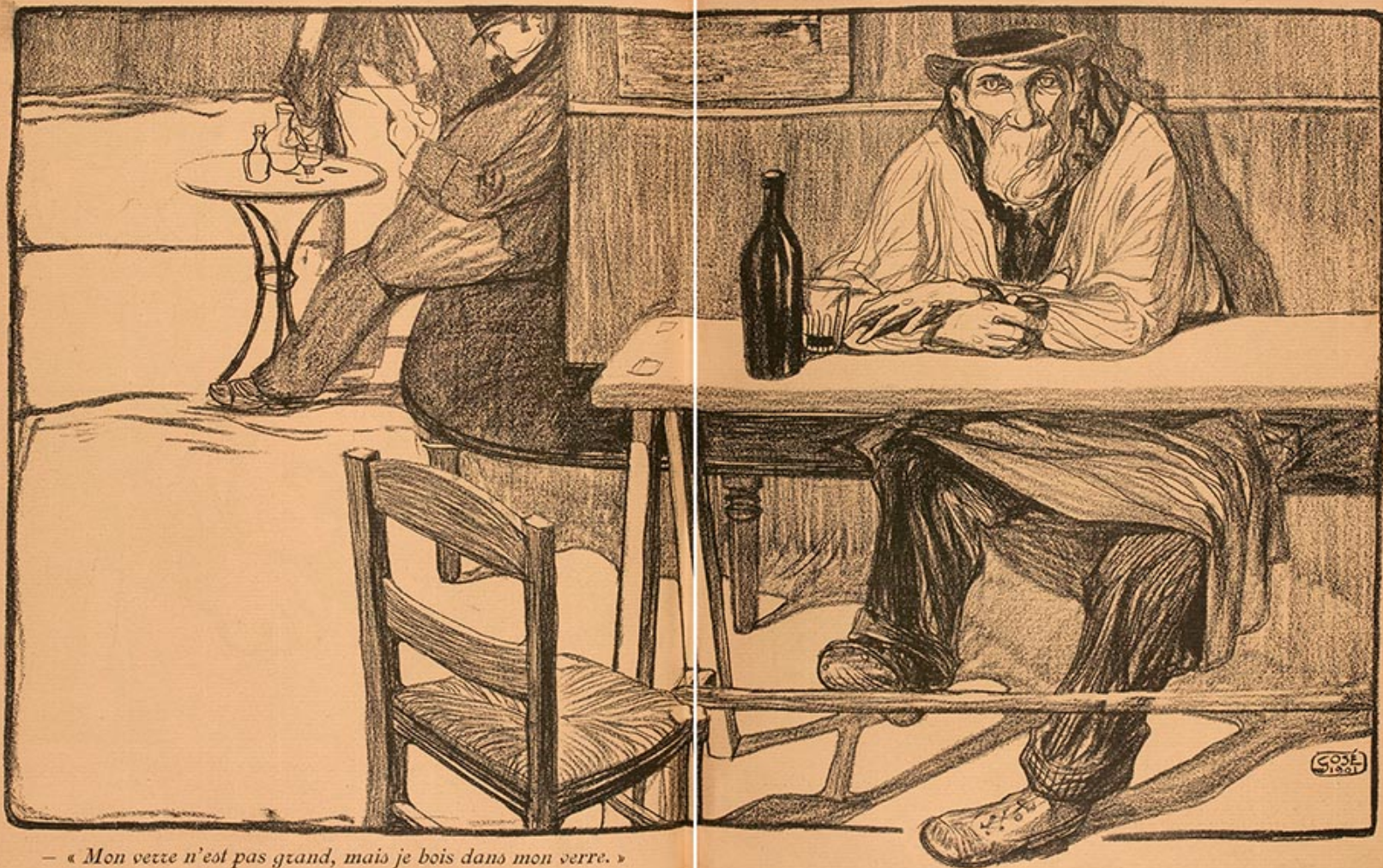


Le cauchemar.



— *Qu'importe à Monsieur le Juge l'innocence en fait si l'accusé est coupable en droit?*

LES TAPINOPIAGES (canotier, humble, pays, le dévot). (Voir les onze premiers numéros.)



— « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »



Un père pour ses employées.

- Vous savez qu'Angèle vient d'être augmentée par le patron ?...
- Allons donc... de combien ?...
- De dix francs par mois... et d'un enfant.



LE SULTAN. — *Sacrifiez 40 moutons et 100 chameaux! Oh! les pauvres bêtes!... Ne pourriez-vous pas obtenir le même résultat avec 2,000 Arméniens?...*



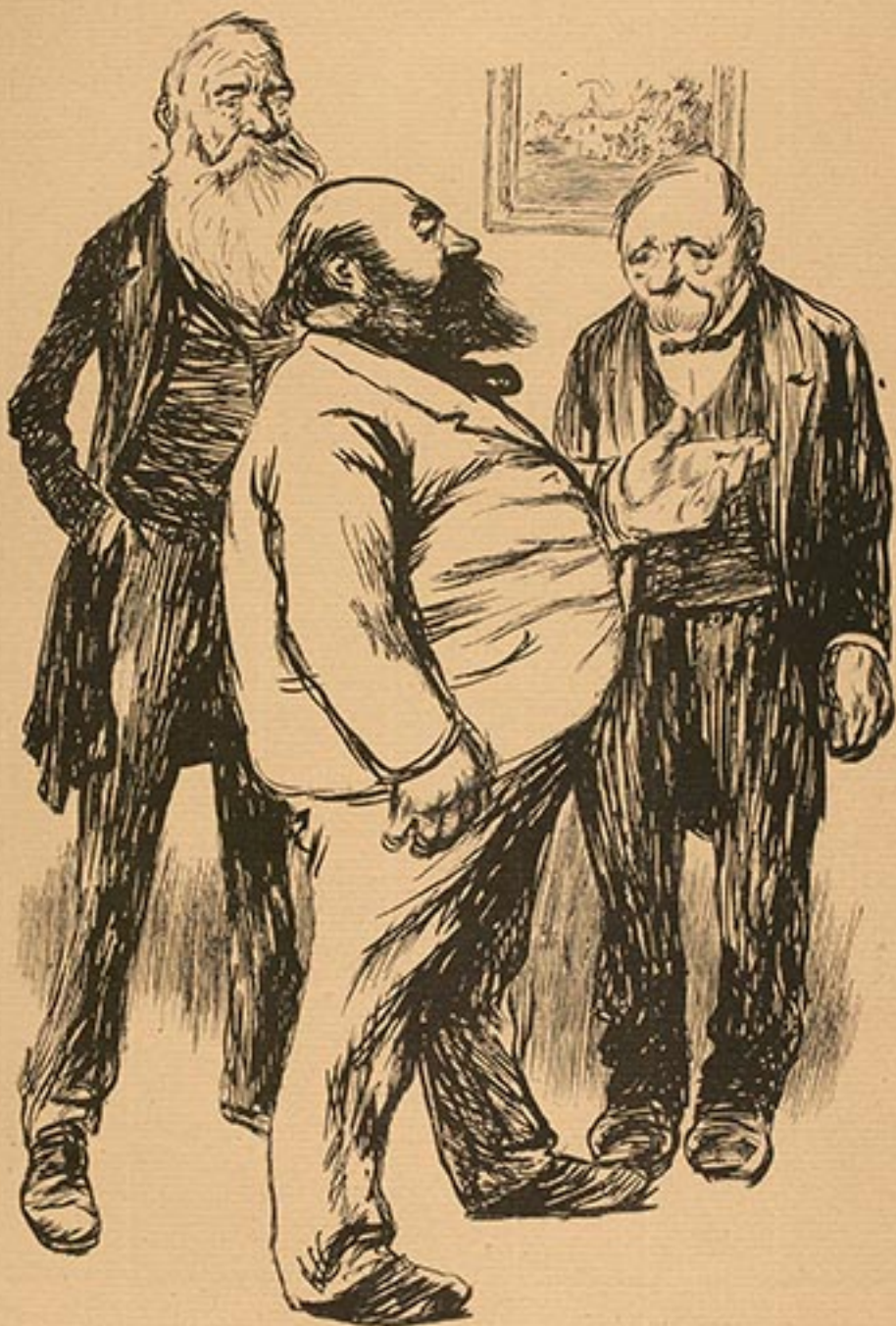
C. Léandre 1901



Saison des eaux. — *Chacun va aux eaux suivant ses moyens!*

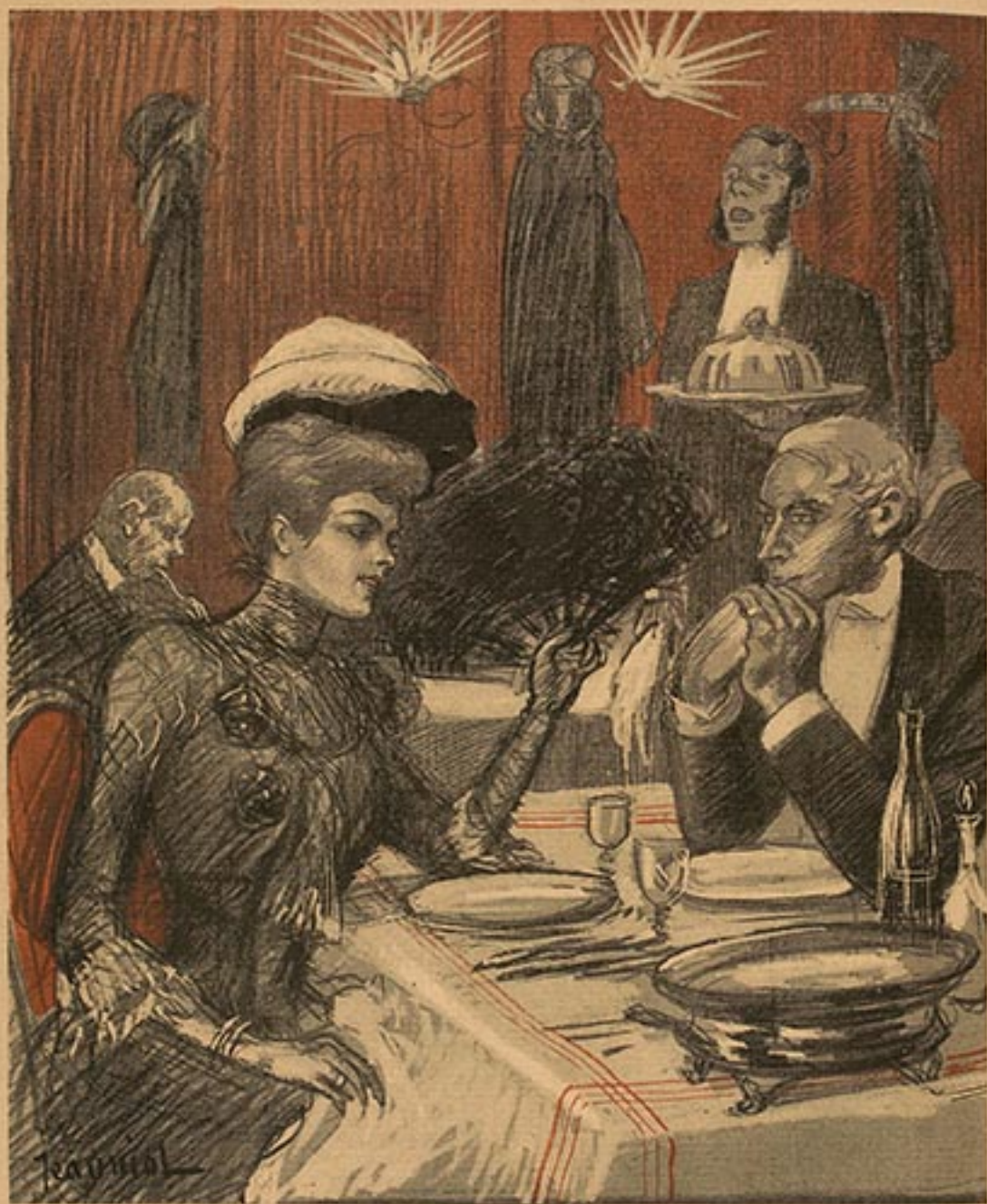


— Pensez donc, madame, un hérétique!... Voilà bien le doigt de Dieu qui se manifeste par cet orage...



Les mots.

— *Nous sommes les solides piliers de l'édifice républicain.*



— Est-ce que tu étais encore à Saint-Lazare, lorsque j'ai été nommé président?...

L'assiette au BEURRE

N° 13.

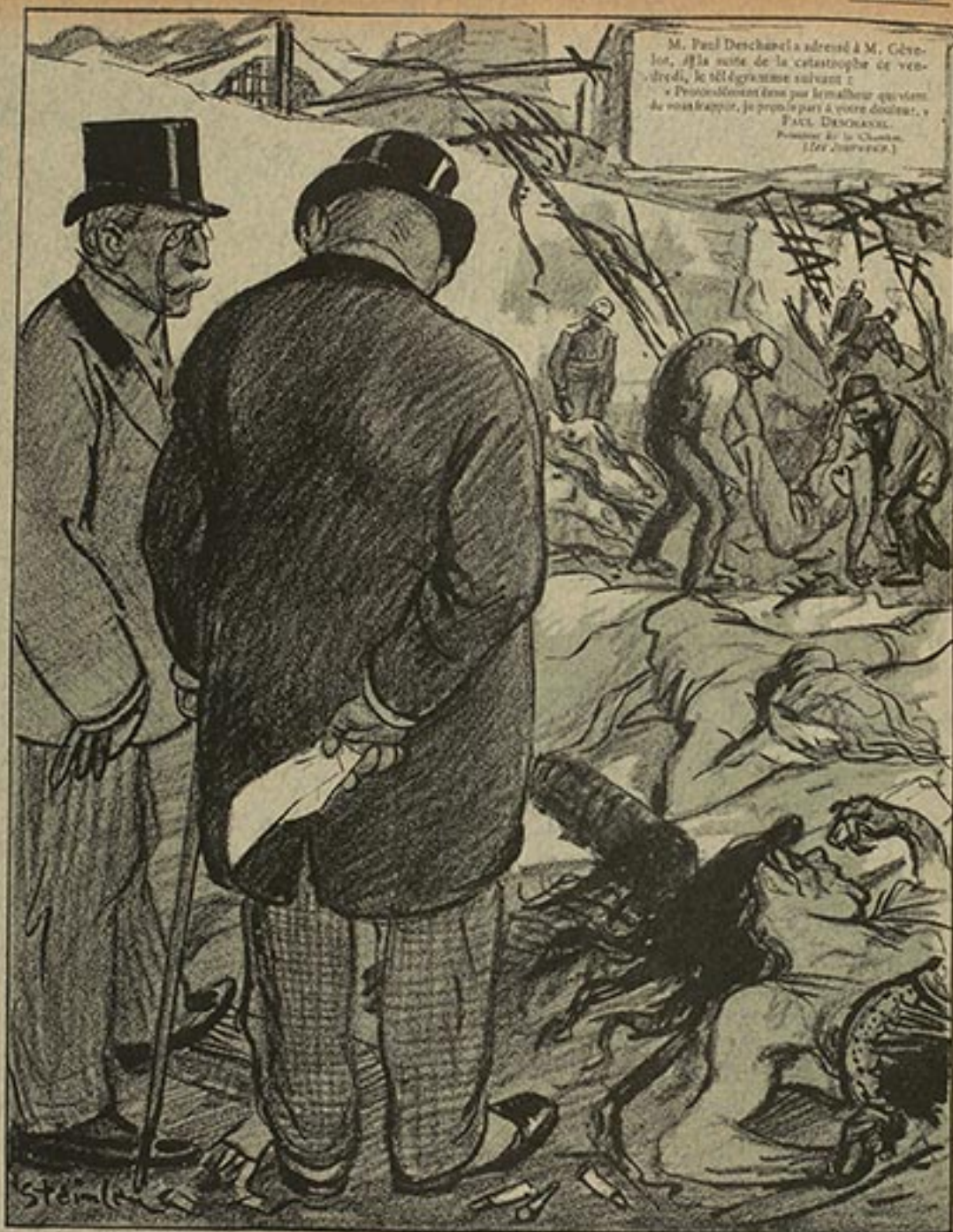
30 Centimes

27 JUIN 1901.



La Catastrophe d'Issy.

La poudre a parlé.



M. Paul Deschanel a adressé à M. Gély-
lot, à la suite de la catastrophe de ven-
dredi, le télégramme suivant :
« Provoqué par le malheur qui vient
de vous frapper, je prends part à votre douleur. »
PAUL DESCHANEL.
Président de la Chambre.
(Le Journal.)

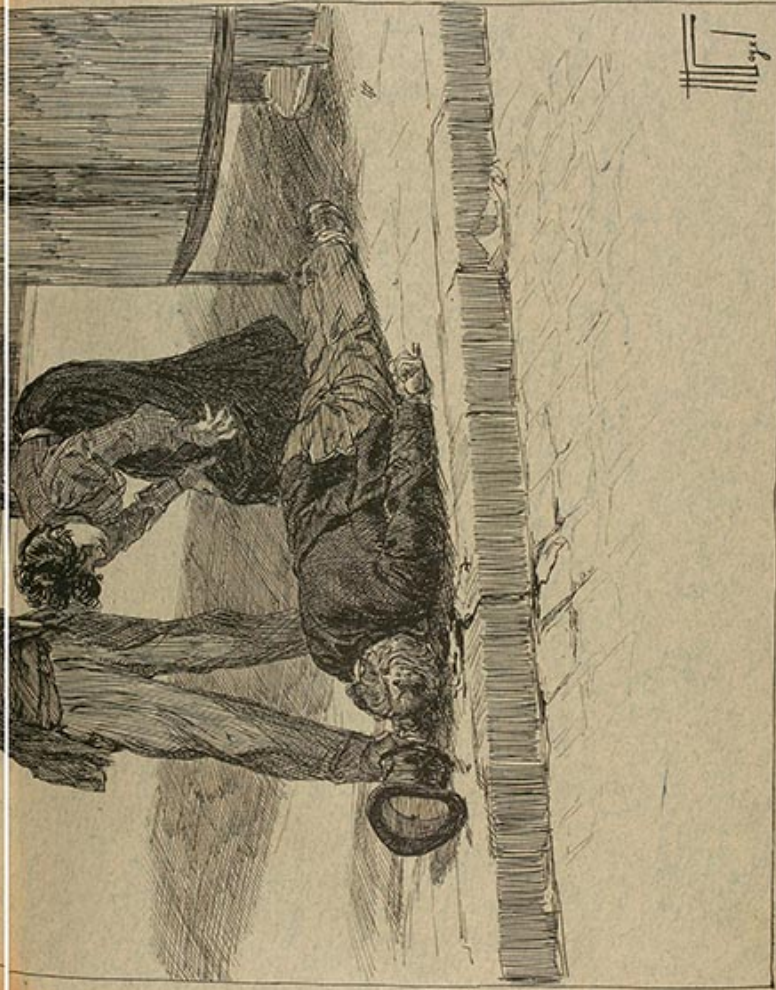
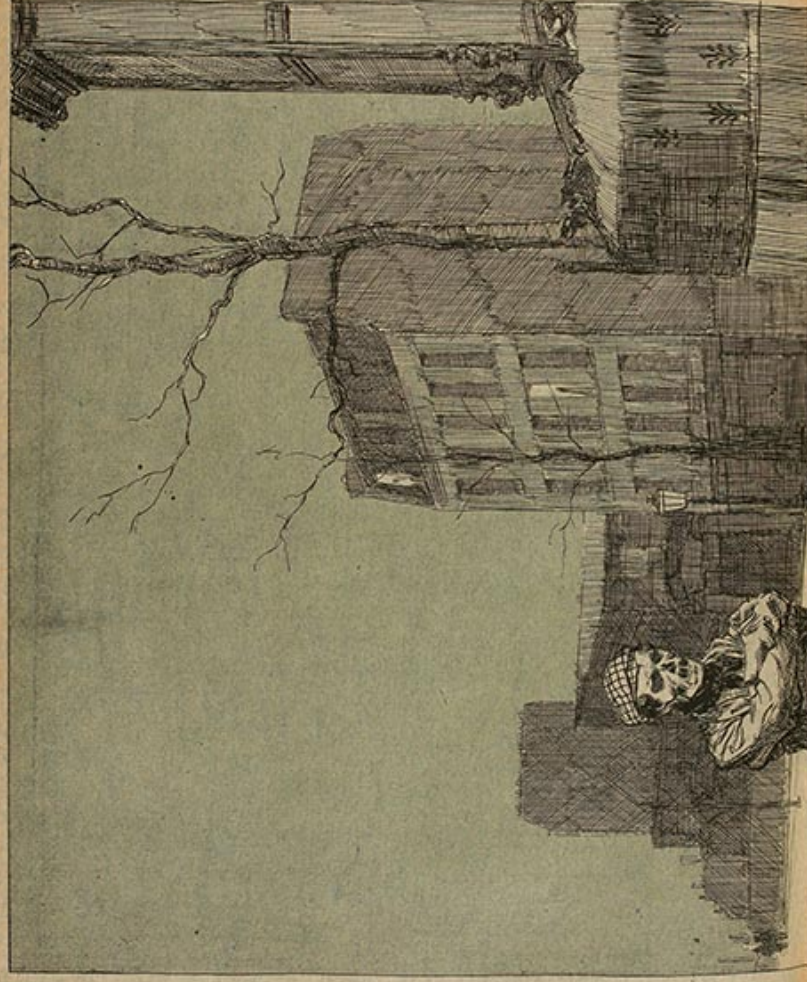
La Catastrophe d'Issy. (Ripolin parle).

LE PATRON. — *Toujours aimable, ce chef président!.. Le fait est que notre douleur sera grande! C'est une affaire qui va peut-être nous coûter cher!*



• Illustration des événements d'après, sur la version de Tolstoy. •

Tolstoï chassé par l'église orthodoxe.



vii. — Danse macabre.
L'Amour.



Jehan Testevuide.

Les Jeux de l'Amour.

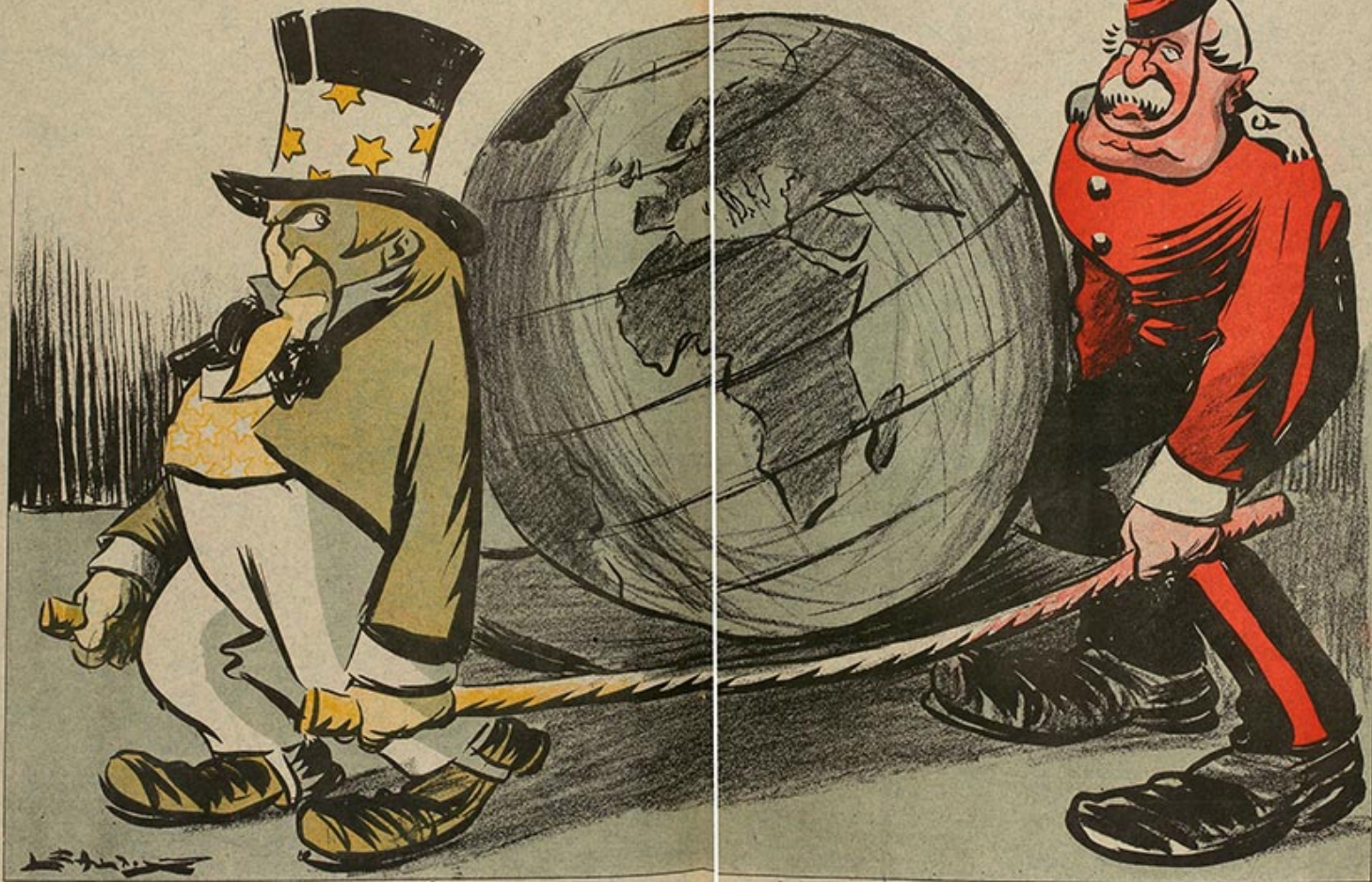
— Pas çui-là, il est trop loc!.. Je veux pas l'appeler papa!



Emmanuel Barct.

Doux instinct.

— Viens vite, on va rigoler!.. C'est un cheval qui est en train de crever.



Leur rêve.

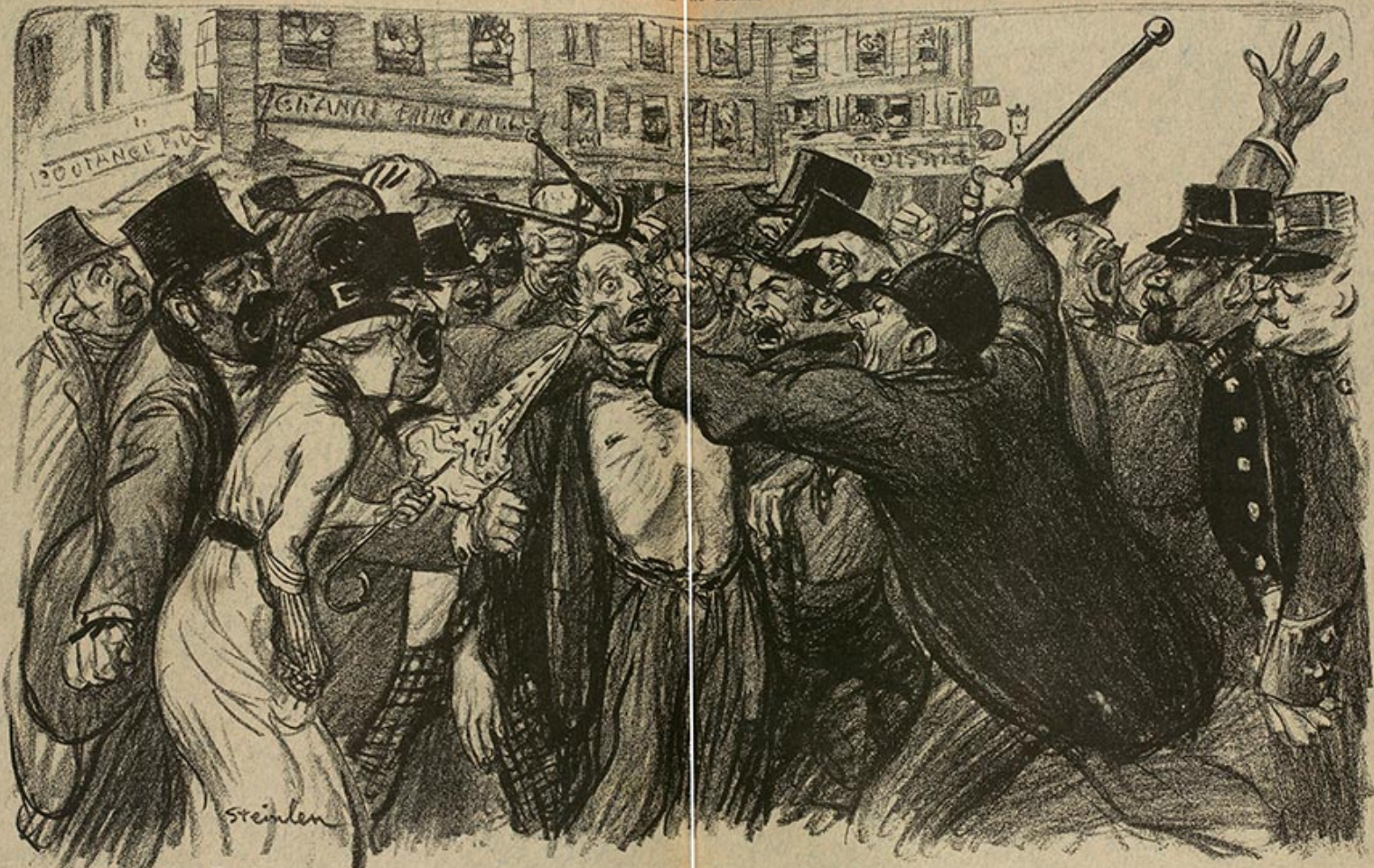


LE COQ. — *Je suis déplumé, c'est possible... mais tu l'es encore plus que moi.*



— Il est impitoyable pour les braconniers... Portez-lui donc un lièvre.

LES TAPINOPHAGES (rassuré, humble, pays, je dévore). (Voir les deux premiers numéros.)



La Foule.

I. LE VOLEUR. — *Crapule, il a essayé de voler un pain!... Heureusement nous l'avons vu à temps!*



Civilisons!

— *L'humanité nous a confié une mission civilisatrice et nous devons l'exécuter jusqu'au bout.*

— *Mais c'est verser trop de sang!*

— *C'est justement pour ne pas verser trop de sang que nous les noyons.*



Les Accapareurs.

— Mon ami, laissez donc un peu de place à Monsieur l'Abbé.



— Faudrait écrire ça, sans trop l'écrire, à d'façon qu'i s'torment point..., en se tormentant tout d'même... de c'que j'i d'mandons... sans i d'mander!...

— 30 centimes —

La
Gazette

13

Lithographies

par
Hermann-Paul

L'Assiette
au Beurre

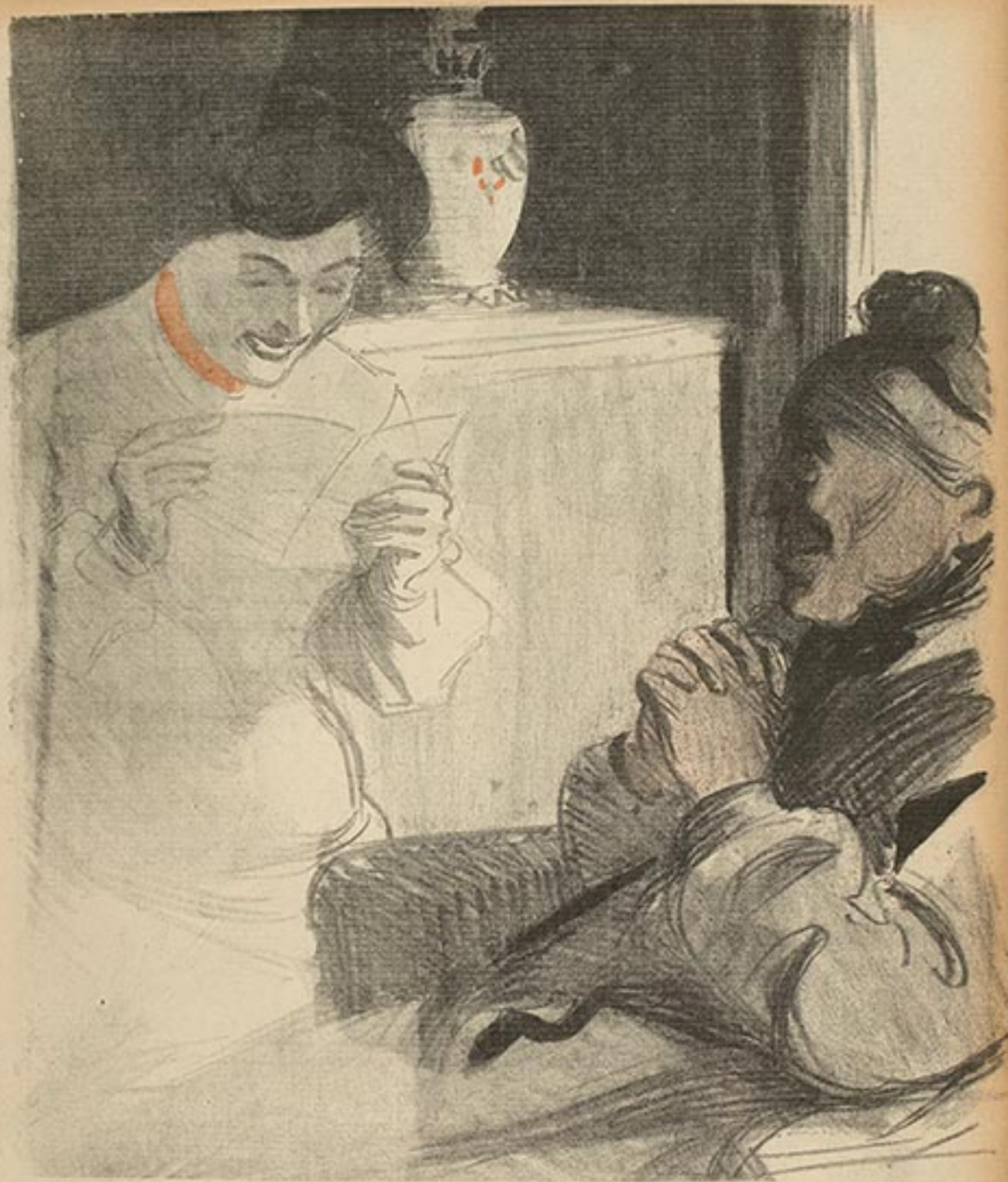
N° 14

4 Juillet 1901.

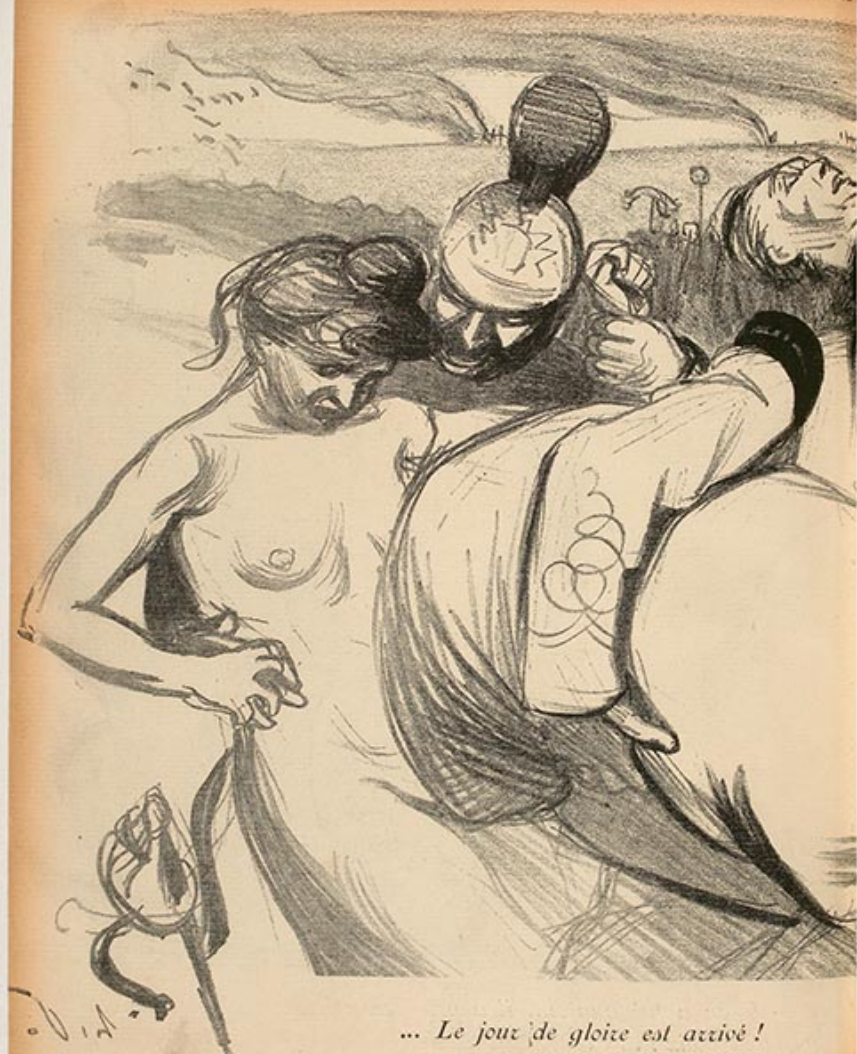




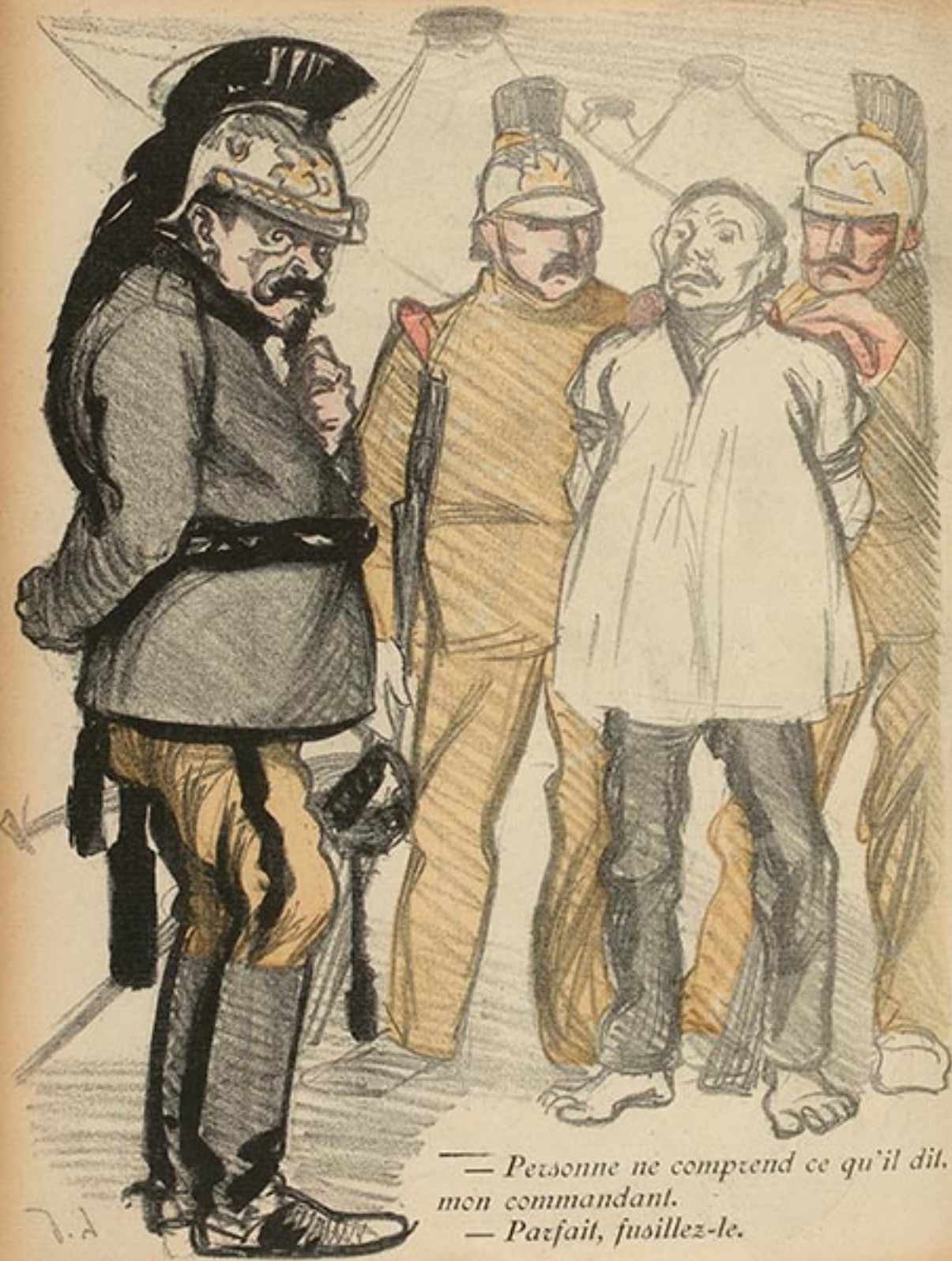
En route pour la gloire.



— Il en a tué quatre... il a pris des fourrures et des bijoux... il va avoir la croix!



... Le jour de gloire est arrivé !



— Personne ne comprend ce qu'il dit,
mon commandant.

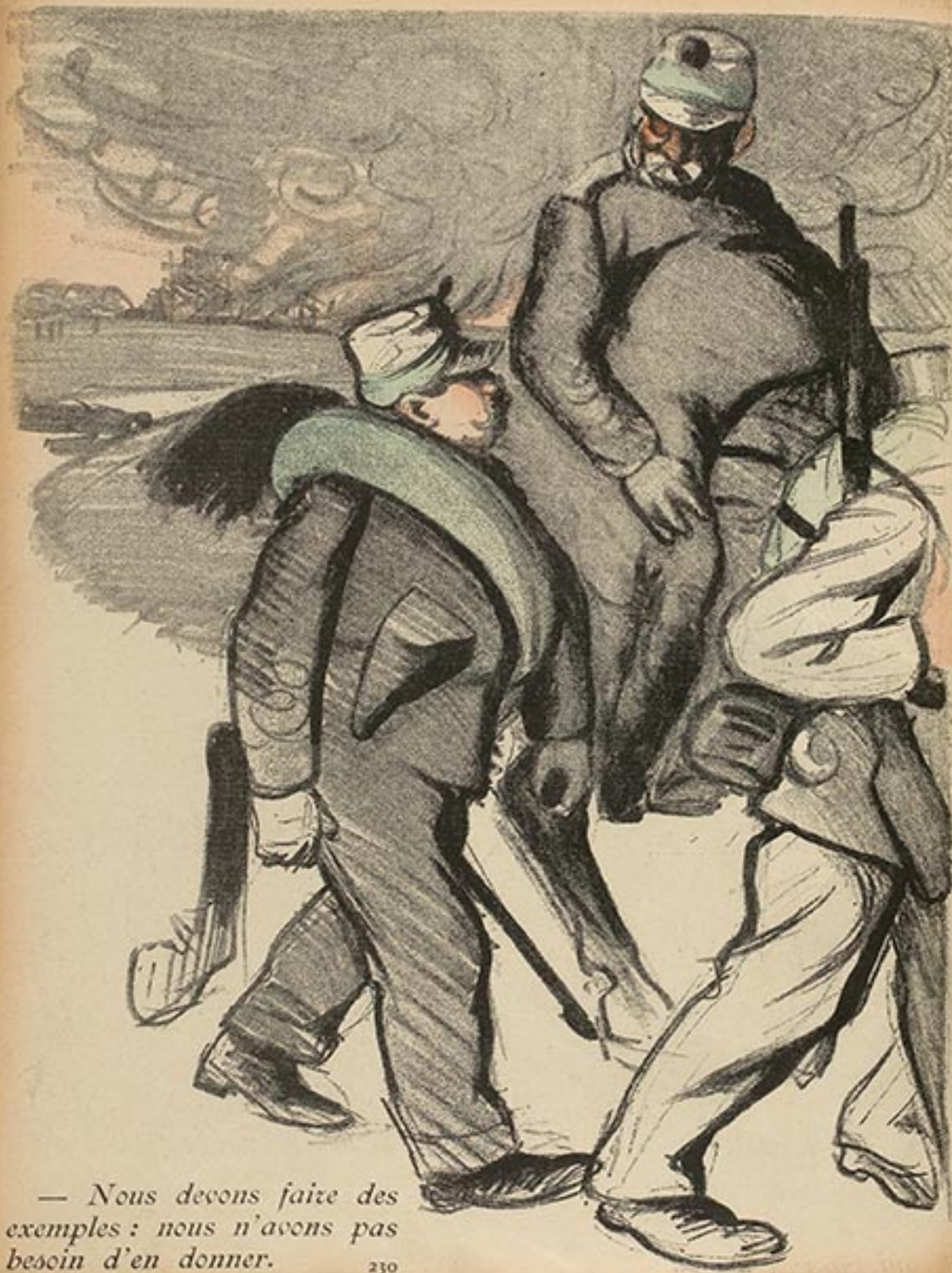
— Parfait, fusillez-le.



Passe-temps de héros.



« Saluez, c'est l'amour qui passe... »



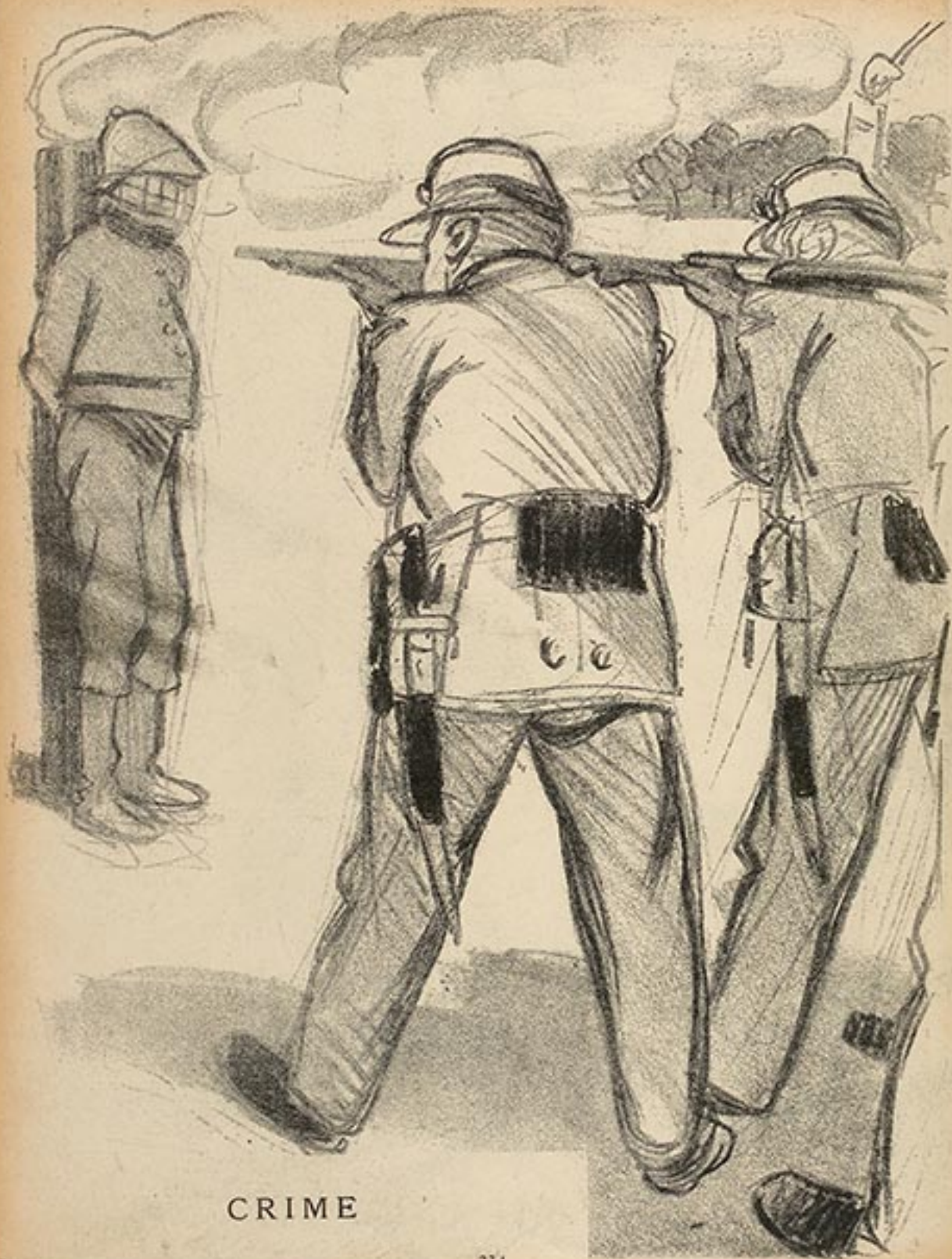
— Nous devons faire des
exemples : nous n'avons pas
besoin d'en donner.



— Dites donc : Si le Christ voyait tout ça, il ferait une tête . . . !



— En voilà des papas ! . . .



CRIME



CHATIMENT



C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !...

14 Juillet par

1789
1901

steinlen



S. E. le Grand Electeur, héros du jour, prépare les canons.

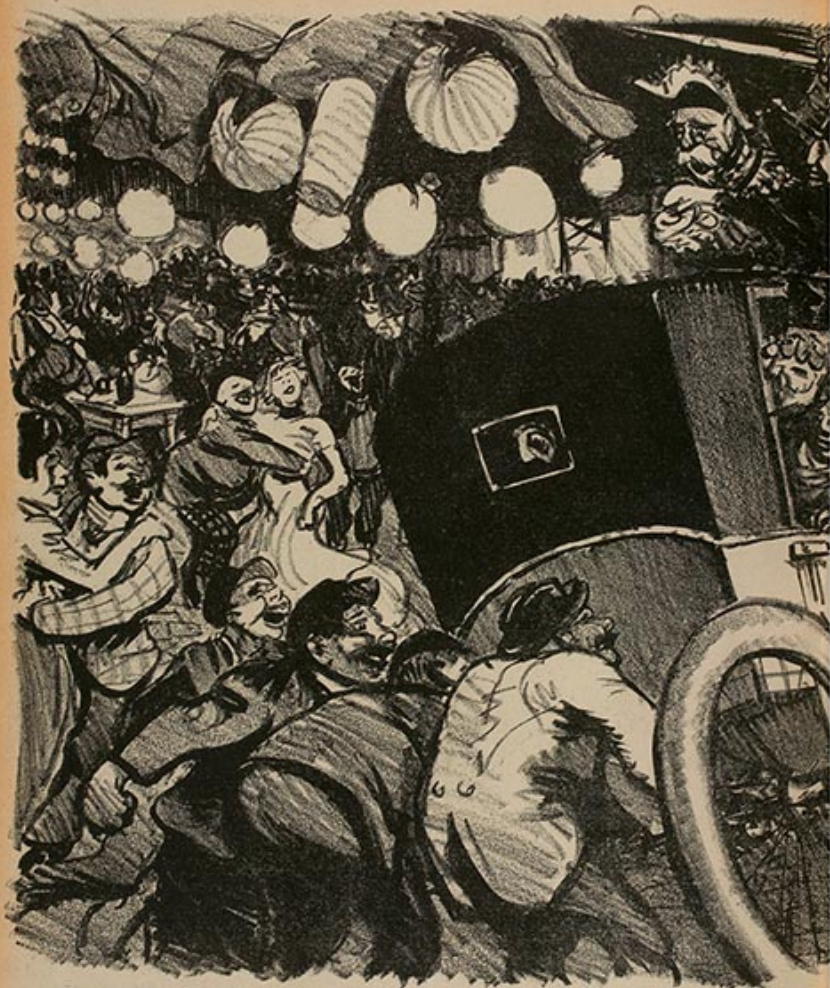
Fille à soldats.



Femme à curés.



— Il vous sera beaucoup pardonné, mon enfant, parce que vous avez beaucoup aimé (qui aime bien, paie bien) les curés et les militaires.



— Calmez-vous, général, laissez le peuple nous secouer un peu, ça l'amuse et tant qu'il s'amuse, nous ne sommes pas par terre.



— Peut-on compter sur vous aujourd'hui, Joseph?
— Madame la baronne me ferait-elle l'injure de me prendre pour un sale républicain ! Comme tous les
gens de bonne maison, je suis membre de la P. F.



COLLOQUE NOCTURNE

— Enfin, voilà un bon revolver mis sous le nez de la guense ! — Ce peuple imbécile ne s'est jamais douté que notre Eglise était une forteresse, sa crypte une casemate. — Nous sommes forts.

Comme en quatre-vingt-treize.



LES GENS DE BIEN à la brute ignorante : « Ne crains rien, nous sommes là! » — L'OFFICIER : « Moi pour l'armée... » — LE RICHE :
« Moi pour te payer. » — LE JUGE : « Moi pour t'acquitter. » — LE PRÊTRE : « Et moi pour t'absoudre. »



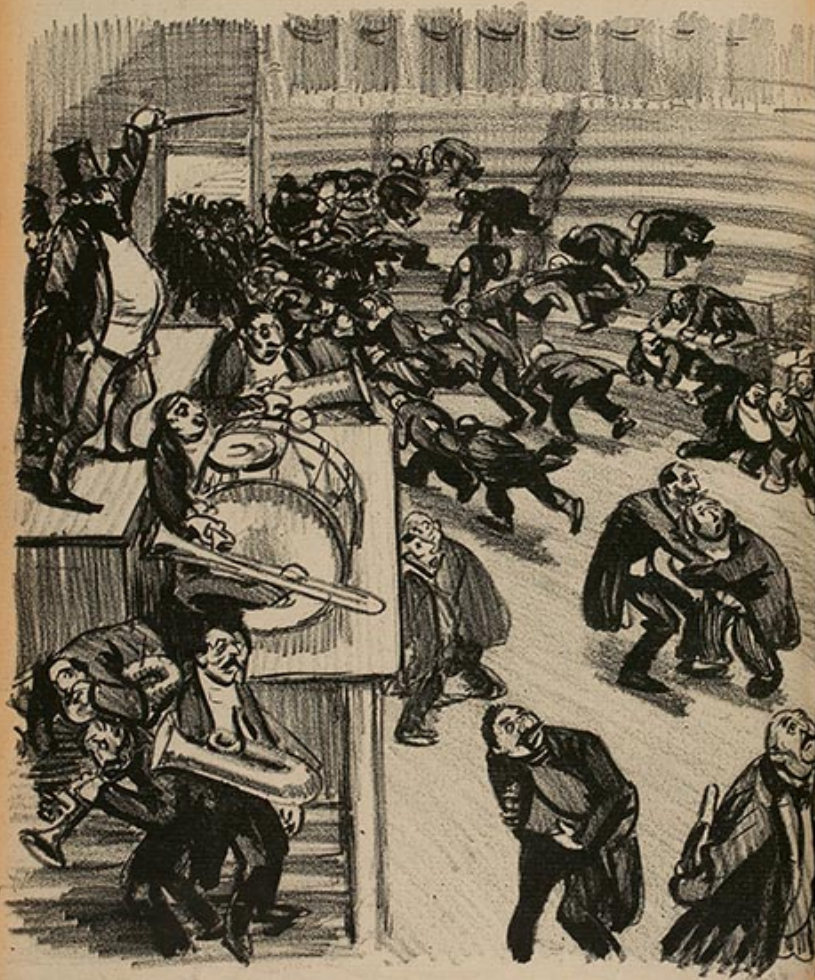
4 heures du matin... plus que 9 heures à attendre !
— Pauv' populo, ça ne l'entrera-t-il jamais dans la tête que c'est toi, toujours toi, qui paies même le spectacle gratis.

Représentation gratuite.



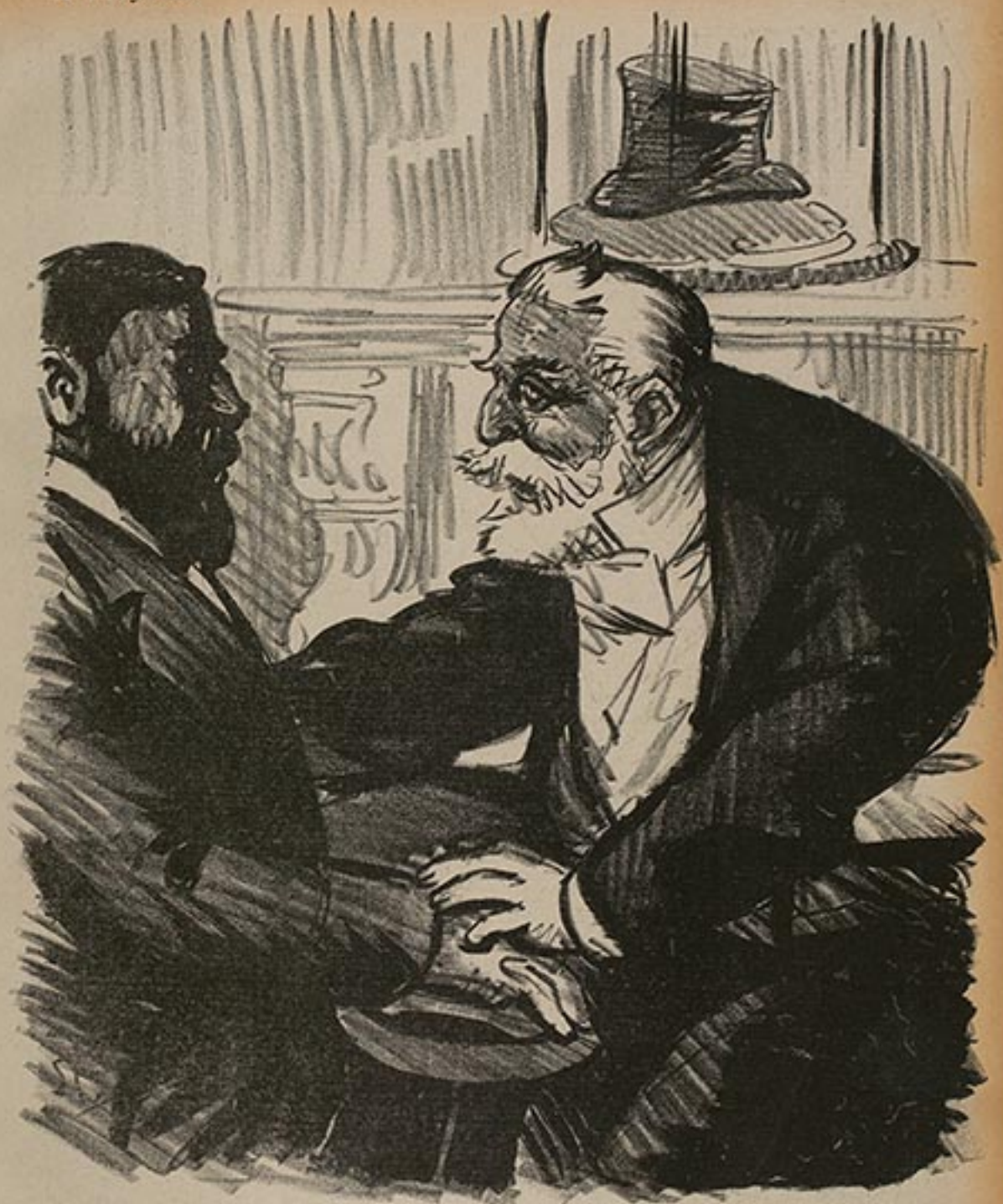
FOYER DE LA DANSE

— Qu'est-ce que notre petit Georges va donner à ses pouppoules qu'ont bien gueulé la Marseillaise pour





— Sachez que j'ai trouvé votre petite farce de Montélimar bien spirituelle...



— Que m'apprenez-vous là? Les capitaux émigrent? A ma place, que feriez-vous? — Je suivrais l'exemple que donnent tous les bons Français: je ferais filer ma fortune à l'étranger.



— Je les retrouve, mes pharisiens, mes marchands du Temple, battant monnaie avec mon pauvre cœur de vagabond et de révolté. 252

N° 10
15 Juillet 1901

L'Assiette au Beurre

30 centimes.



Ave César, Nourritivi le salutant.



Jules HÉNAULT —

Sainte propriété.
Pour un lapin.



Confidences.

- *Epatant, hein!... Mon cher, celle qui fait ça me gagne 30 fr. par jour...*
- *Et tu la paies?*
- *Trente sous.*



VIII. — Danse Macabre.
L'eau-de-vie.



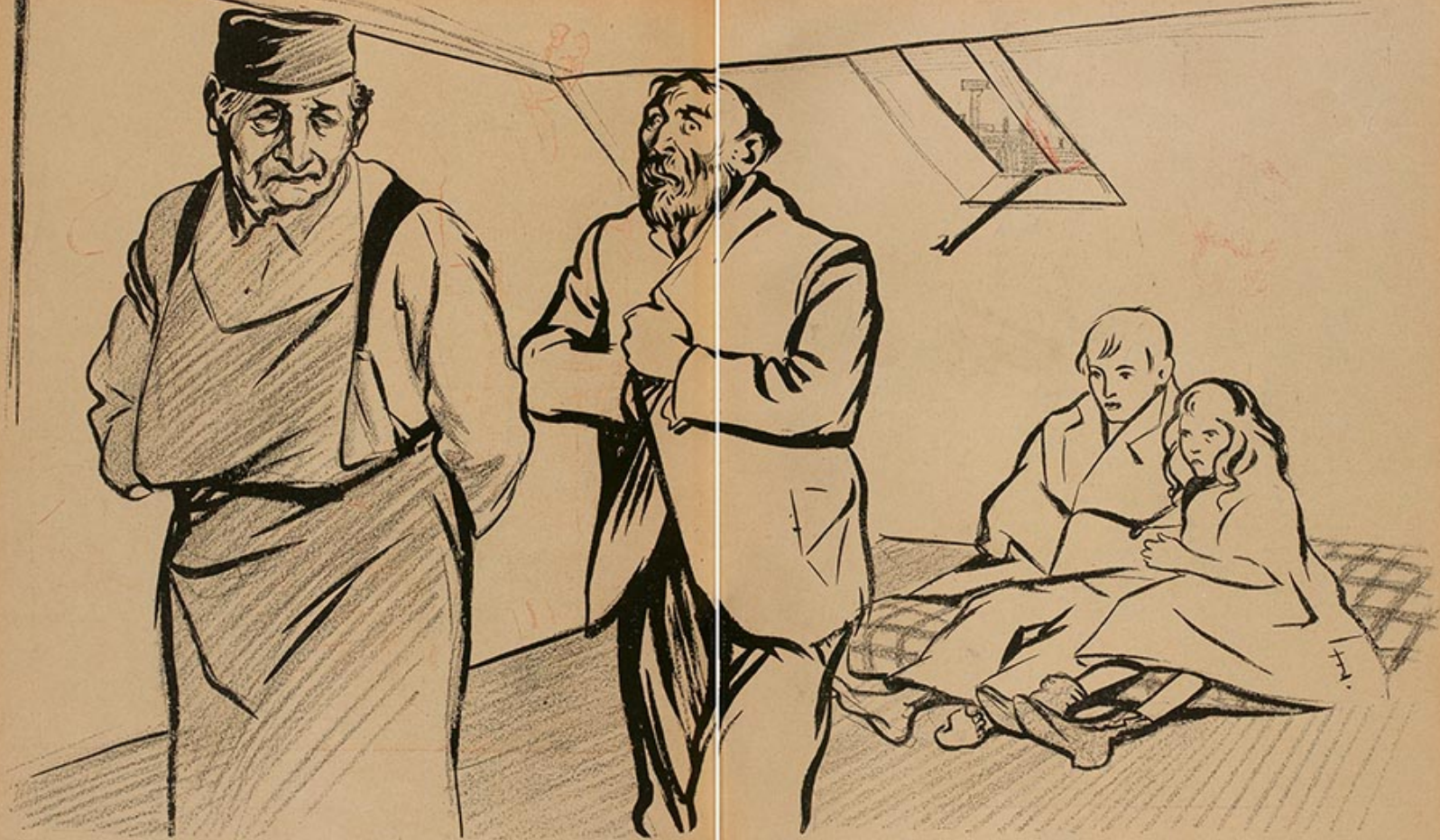
Nos Mécènes.

— *Cette vache-là, y va donc pas crever !*



Leurs Invités.

— C'est un bon petit vin qu'ils ont fait mettre en bouteilles l'année de leur faillite.



Pour le terme.
 — Laissez-moi voir le propriétaire, je suis sûr qu'il me laissera le temps pour payer le terme...
 — Le propriétaire n'a pas le temps de s'occuper de vous : il préside sa société de bienfaisance.



Entre Labadens.

— Tu n'as pas voulu te faire magistrat, tu as eu tort... c'est devenu un métier épatant.



— ... parent du *Garde des sceaux*... étouffons l'affaire...

LES TAPINOPHAGES (entrouvert, humble, pays, je divorce). (Voir les treize premiers numéros.)



Les deux mondes.

- Vos papiers sont-ils en règle ?
- Oh ! madame peut être tranquille...
- Alors portez-moi ça au Mont-de-Piété !

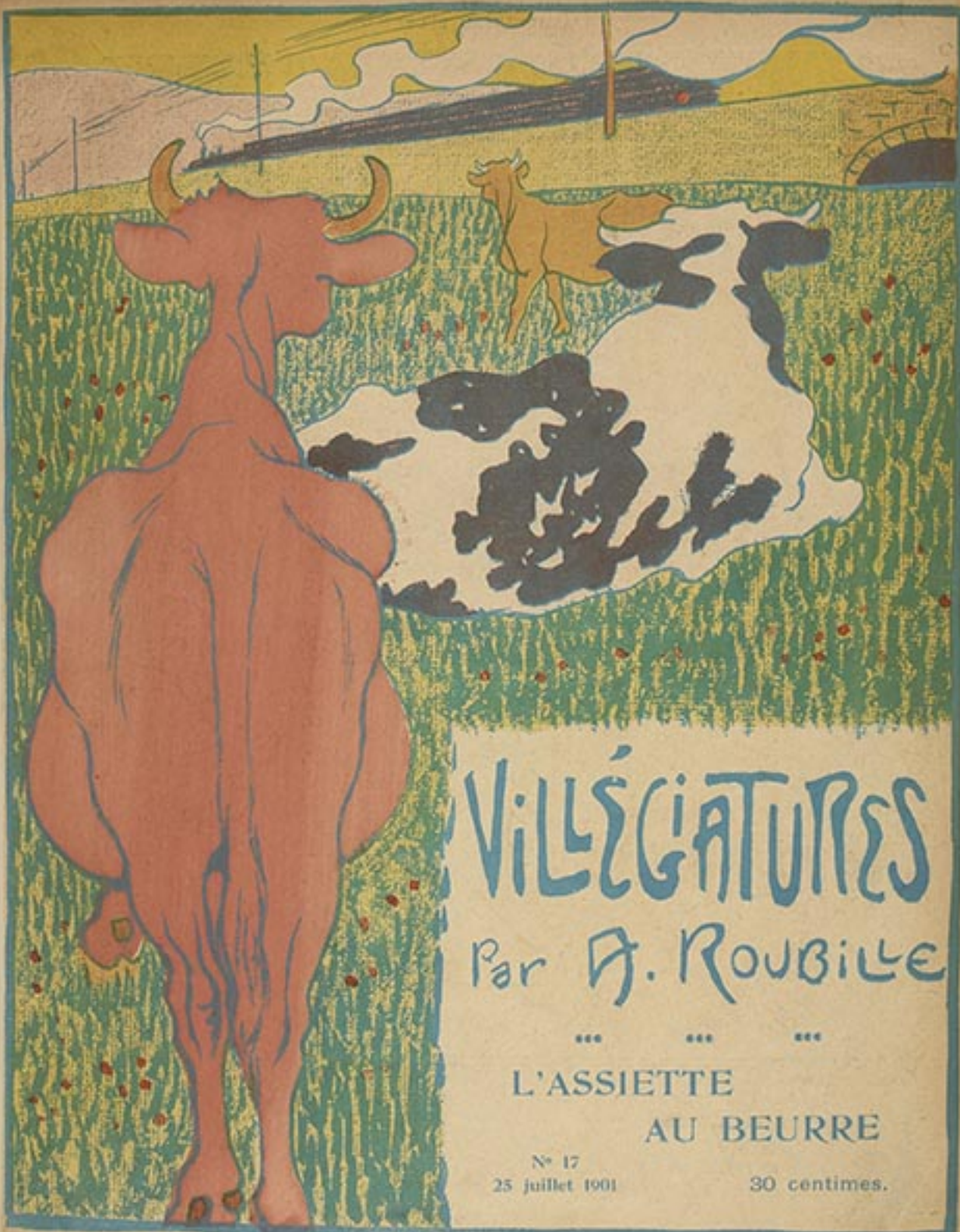


— *Votre situation vous crée des devoirs, Zéphirin : si vos électeurs vous ont envoyé au conseil municipal, c'est pour y défendre le trône et l'autel ; ne l'oubliez pas !*



Les pères.

— Ne te désole pas, petite bécasse! Ça ne te fera pas de mal! Je connais le bon truc, je le dis; j'en ai assez condamné quand j'étais du Jury.



VILLÉGIATURES

Par A. ROUBILLE

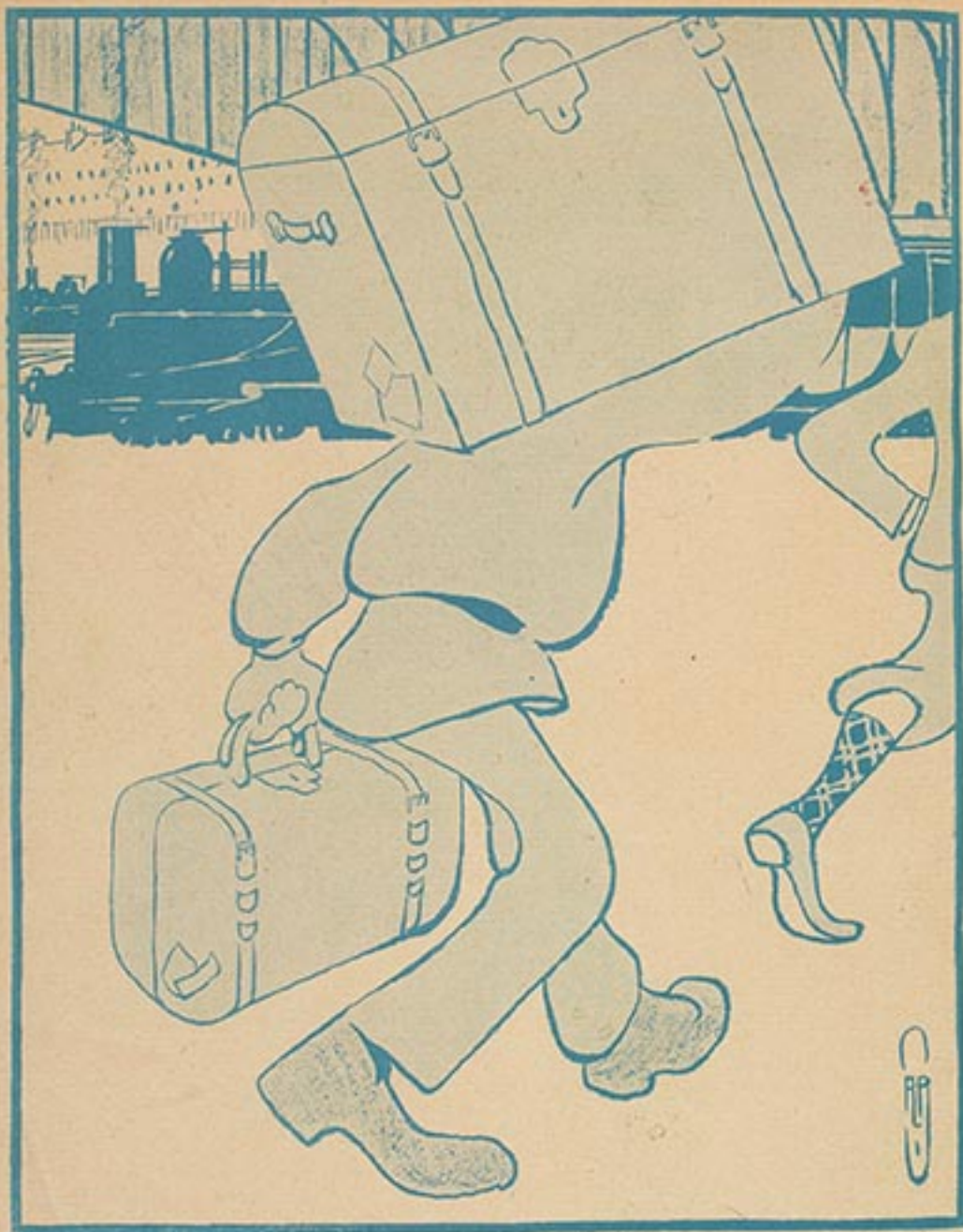
... ..

L'ASSIETTE

AU BEURRE

N° 17
25 juillet 1901

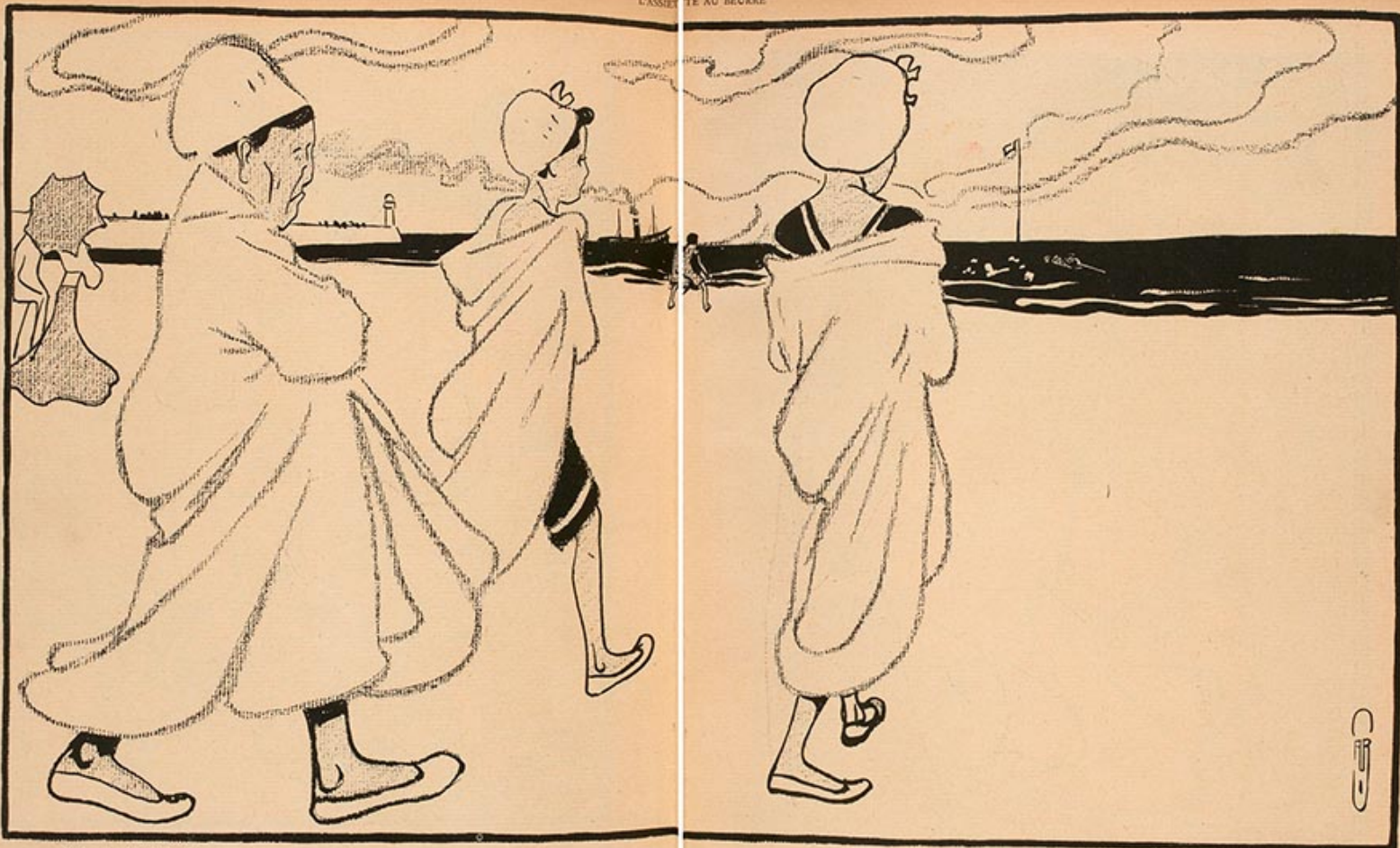
30 centimes.



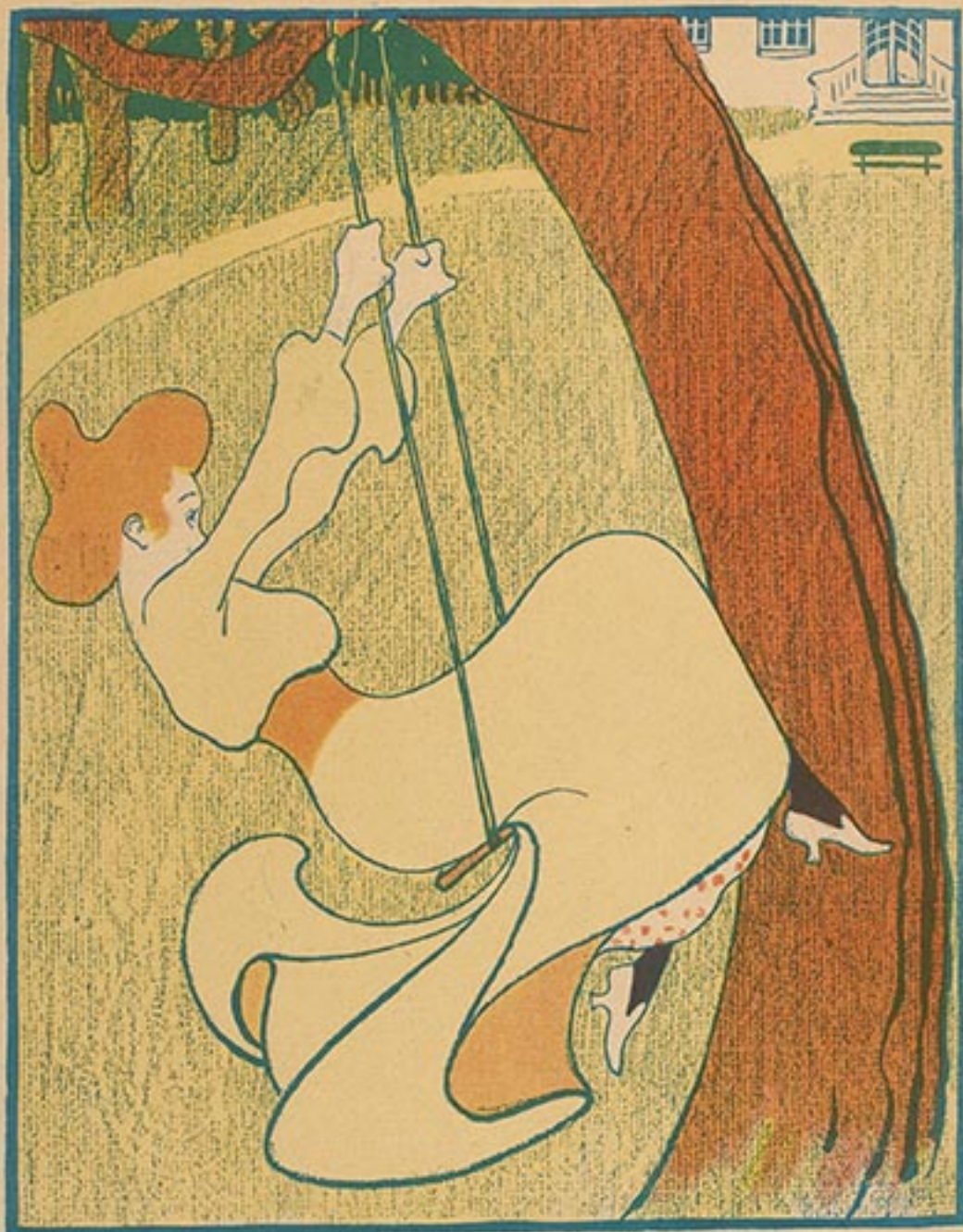
Quand la belle saison
Fait son éclosion,
Alors le renté
Se sent fatigué.
« Tiens, si nous allions villégiaturer ! »



Quant à l'ouvrier,
Comme le nègre connu,
Sans trêve continue,
Lui jamais reposer.



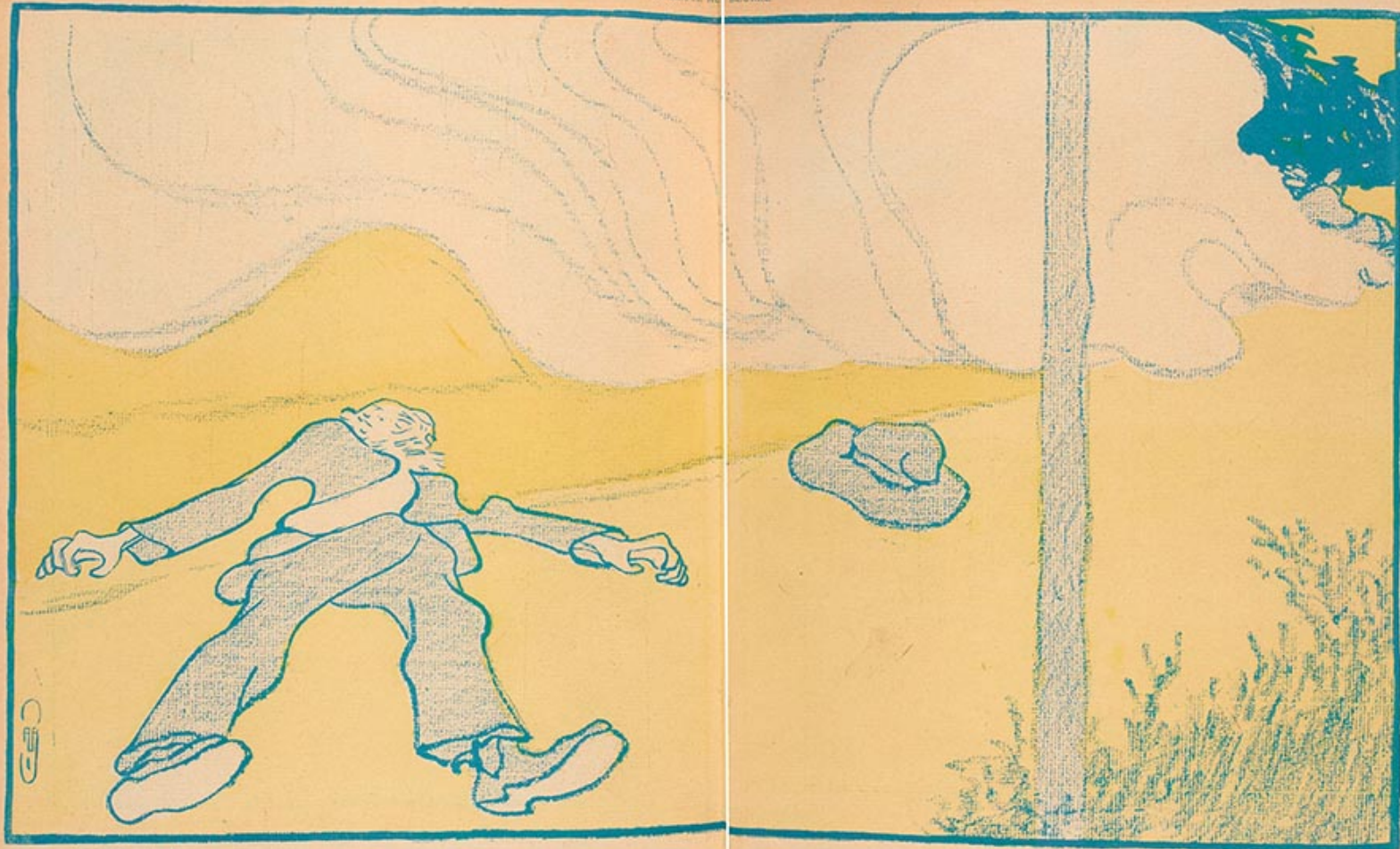
Puis, au bord de l'eau
 La mère va chercher
 Un mari pas beau
 (Blason à redorer)
 Qu'sa fille épousera
 Pour la galette qu'elle a.



*Sous la feuille verte
Se balanceront
La jeune fille alerte...*



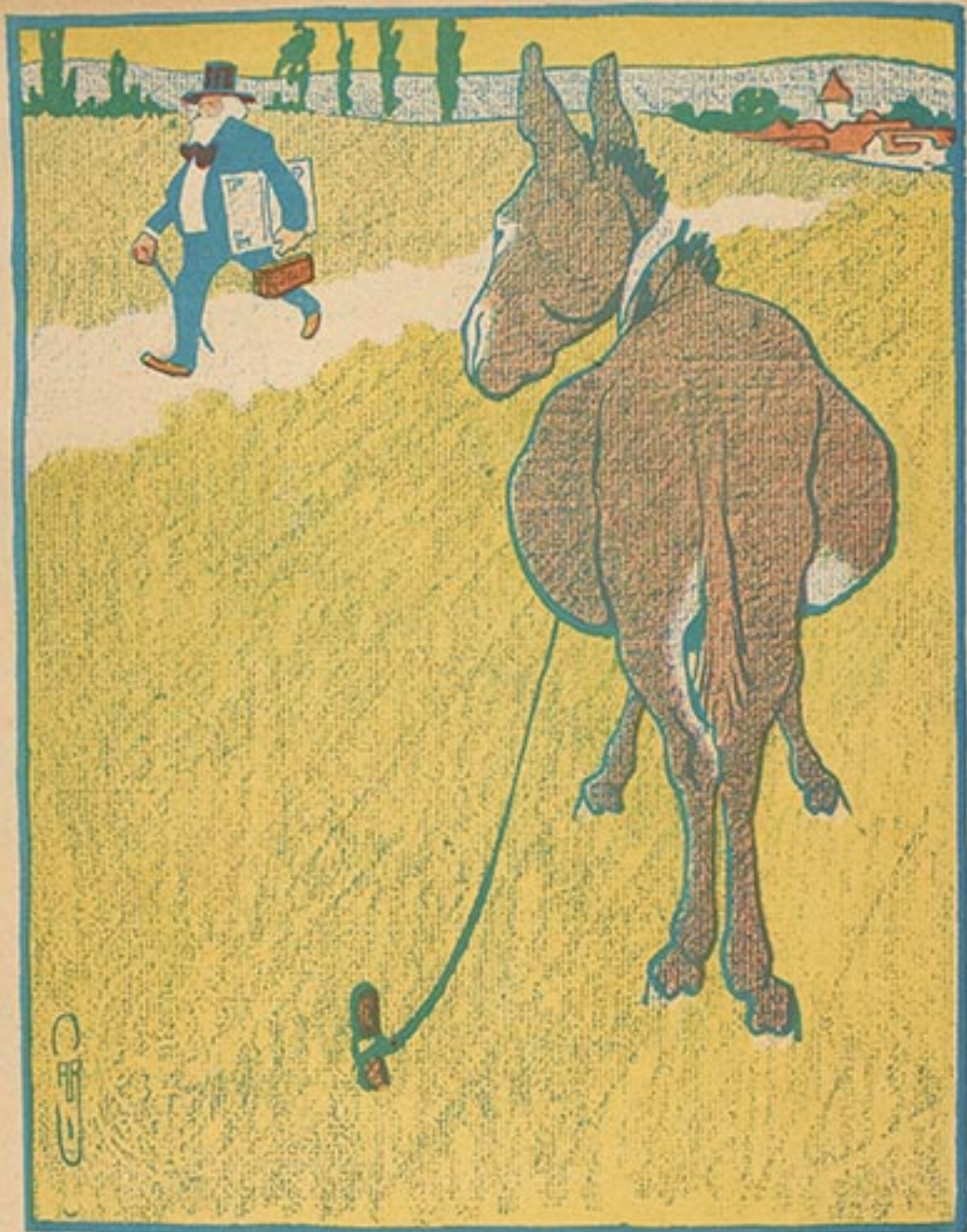
..... *Le pauvre vagabond.*



*Puant le pétrole,
Les rich's pas pressés,
Font des macchabées.
Oh! là là, ce qu'on rigole!*



*Au bord de la mer,
Le bon vaudevilliste
Cherche la scène à faire.
Faut être arriviste!*



Nos gloires artistiques,
 Dont les croûtes sont chères
 (Les affaires sont les affaires)
 Vont faire prendre l'air
 A leur esthétique.

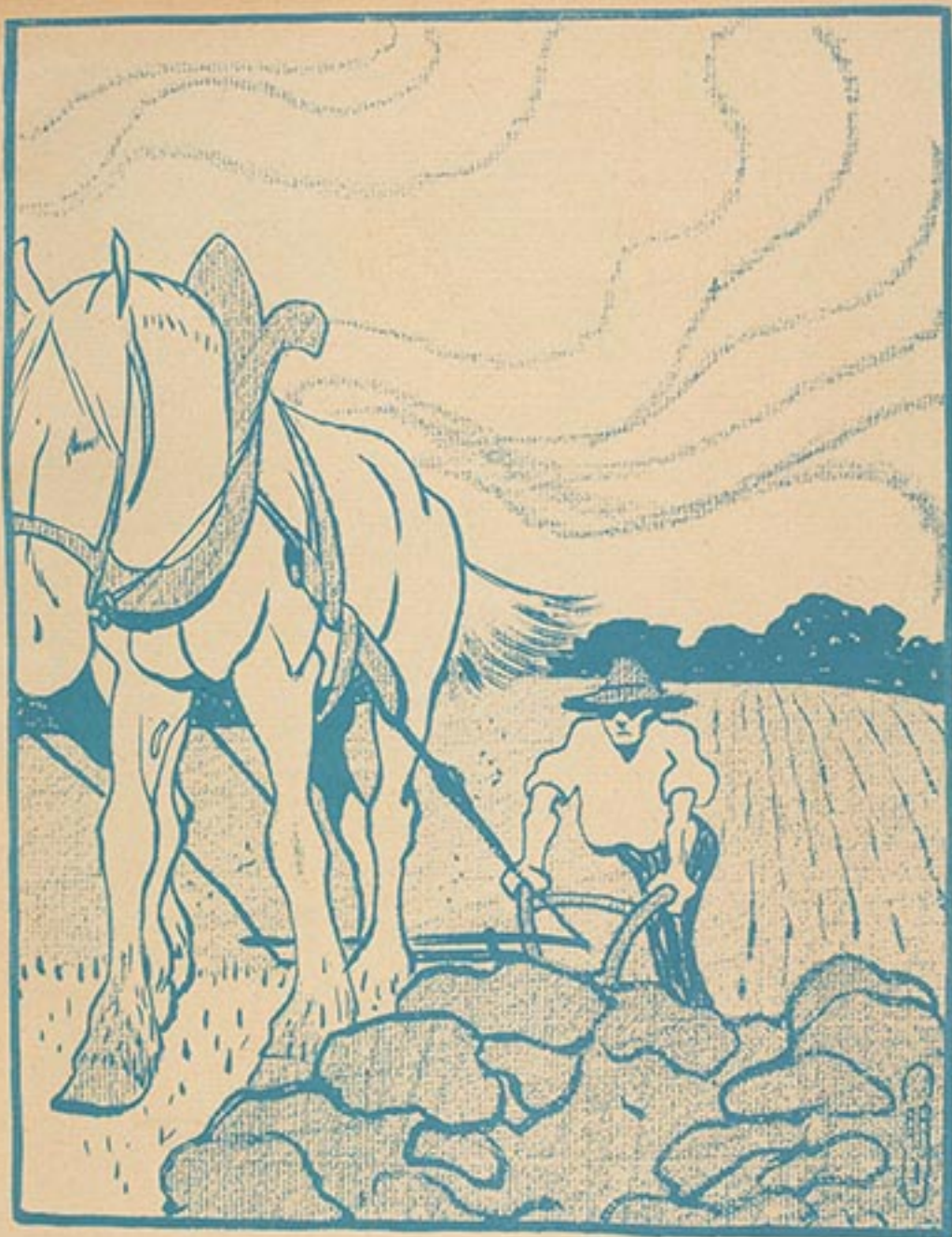


*Le gros chateain
Va excursionner,
Pendant que le vilain
Est emprisonné.
Sus au chemineau
Qu'a pas de château!*

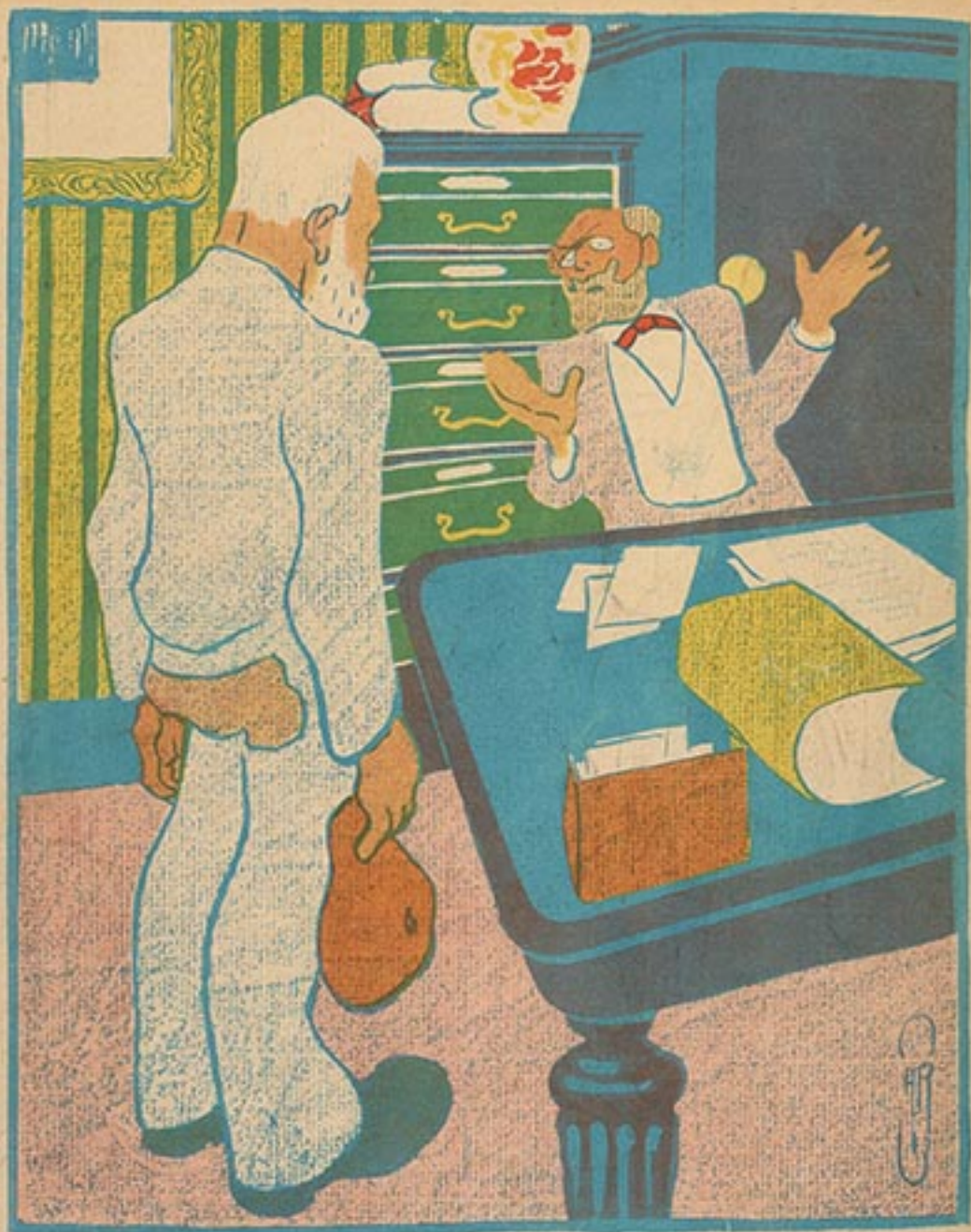




*L'atmosphère est pure,
Il fait bon se promener.*



*Mais la terre est dure;
Il faut peiner.*



Et quand, au retour de son bon patron,
 L'ouvrier demande de l'augmentation :
 « Oh! mon ami, ce n'est pas le moment ;
 « Les affaires n'ront pas et n'ai pas d'argent. »

L'assiette au beurre

Pour faciliter aux jeunes écrivains et artistes dont le goût va aux œuvres satiriques, nous leur consacrons chaque semaine un supplément. L'ASSIETTE AU BEURRE sera heureuse de provoquer ainsi l'éclosion de quelques talents qui n'attendent que définitivement à se faire voir. Adresser les demandes à M. l'administrateur de L'ASSIETTE AU BEURRE. Les œuvres recommandées sont priées.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO SPÉCIAL :

EN VILLEGIATURE, Par ROUBILLE

PARAITRA LE 25 JUILLET

NUMÉROS SPÉCIAUX EN PRÉPARATION :

Les Emancipés, par WILLETTE. — *Louises*, par HERMANS-PAUL. — *Le Président Ripolin*, par STUNGEN. — *Les cabots*, par GERRAUDY. — *Les D'Artois*, par VALLEY. — *L'Héritage*, par HEDRICK. — *L'Assistance Publique*, par NOËL DORVILLE. — *Le Mariage*, par HERMANS-PAUL.

Le Tour de grandes routes (des chauffeurs), par WERLOG. — *La Geste*, par CAROL. — *Les Snobs*, par MICHAËL. — *La Terre*, par JEANOTT. — *La Catherine*, par ROUBILLE. — *Les Masques*, par LOUIS MORIN. — *Les Souverains*, par LEAL DE CAPARA. — *Le Tout-Paris*, par CARILLON. — *Les*

Associations, par HENAUET. — *Les Avocats*, par MAUSTE.

D'autres numéros spéciaux, dont le titre n'est pas définitivement arrêté, seront exécutés par JEAN VIER, VILON, LEANRE, JOSSOT, HILL, BEARD et BALLEREAU.



AU PAYS DES GUEULES NOIRES. Dessin de A. DELCOURT.

— Ça s'plaint d'avoir le ventre creux!... Nous sommes fatigués de leur faire des enfants.

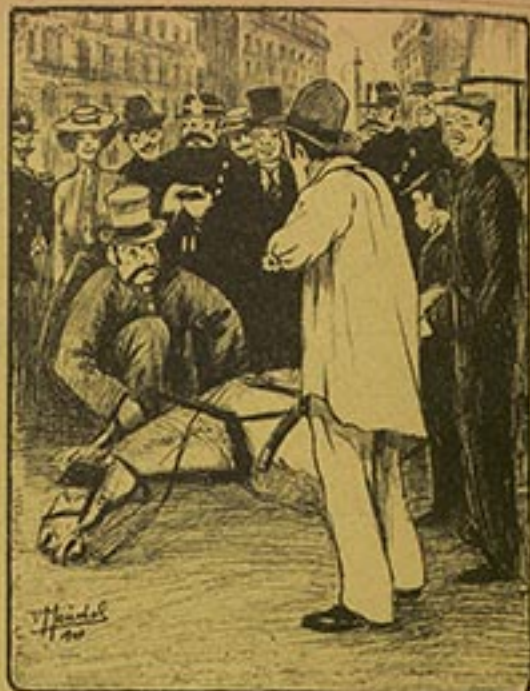


AU PAYS DES GUEULES NOIRES.

— La grève générale? On mettra le temps pour en recueillir. Besly n'disait : « Ça s'rait idiot d'annuler Millereand! »



— On vous a déjà donné dimanche dernier !



— Dis, vicax! Faut pas t'gêner... si tu veux un coup de main...



— Pardon, monsieur, pourriez-vous me donner l'adresse de votre fabricant?... J'aurais besoin d'une paire de mollets comme les vôtres.



— Il m'a dit : « Tu verras, je te fais une réclame épalante! Tout le monde te reconnaîtra dans mon prochain roman ». Et il ne donne même pas son adresse!

MODERNE PYGMALION

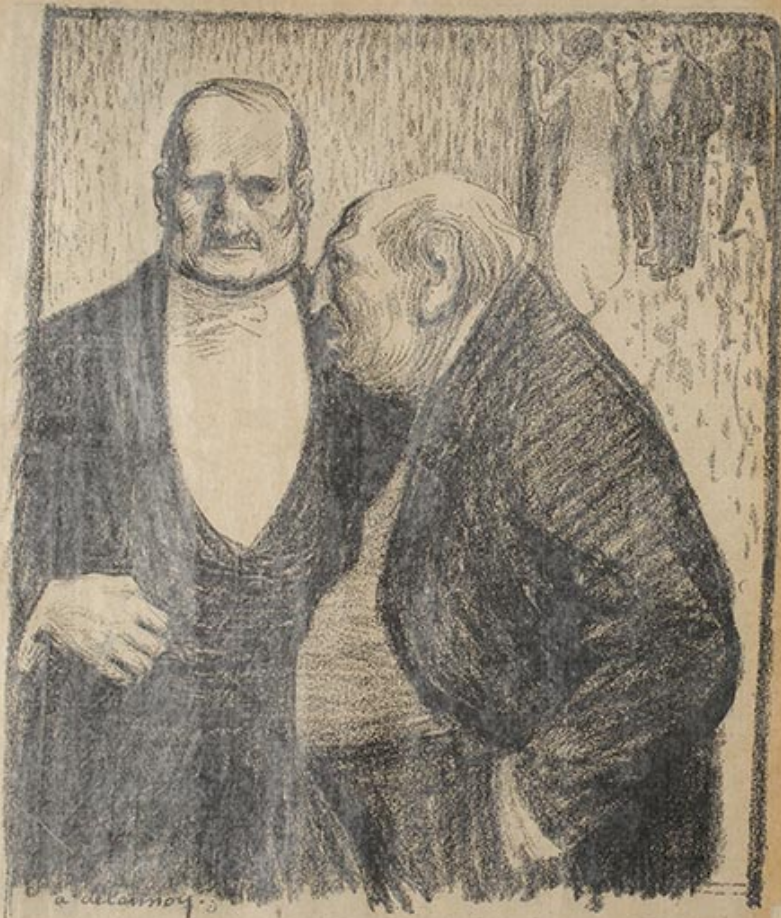


N° 18.
1^{er} Août 1901.

L'Assiette au Beurre 30 centimes.



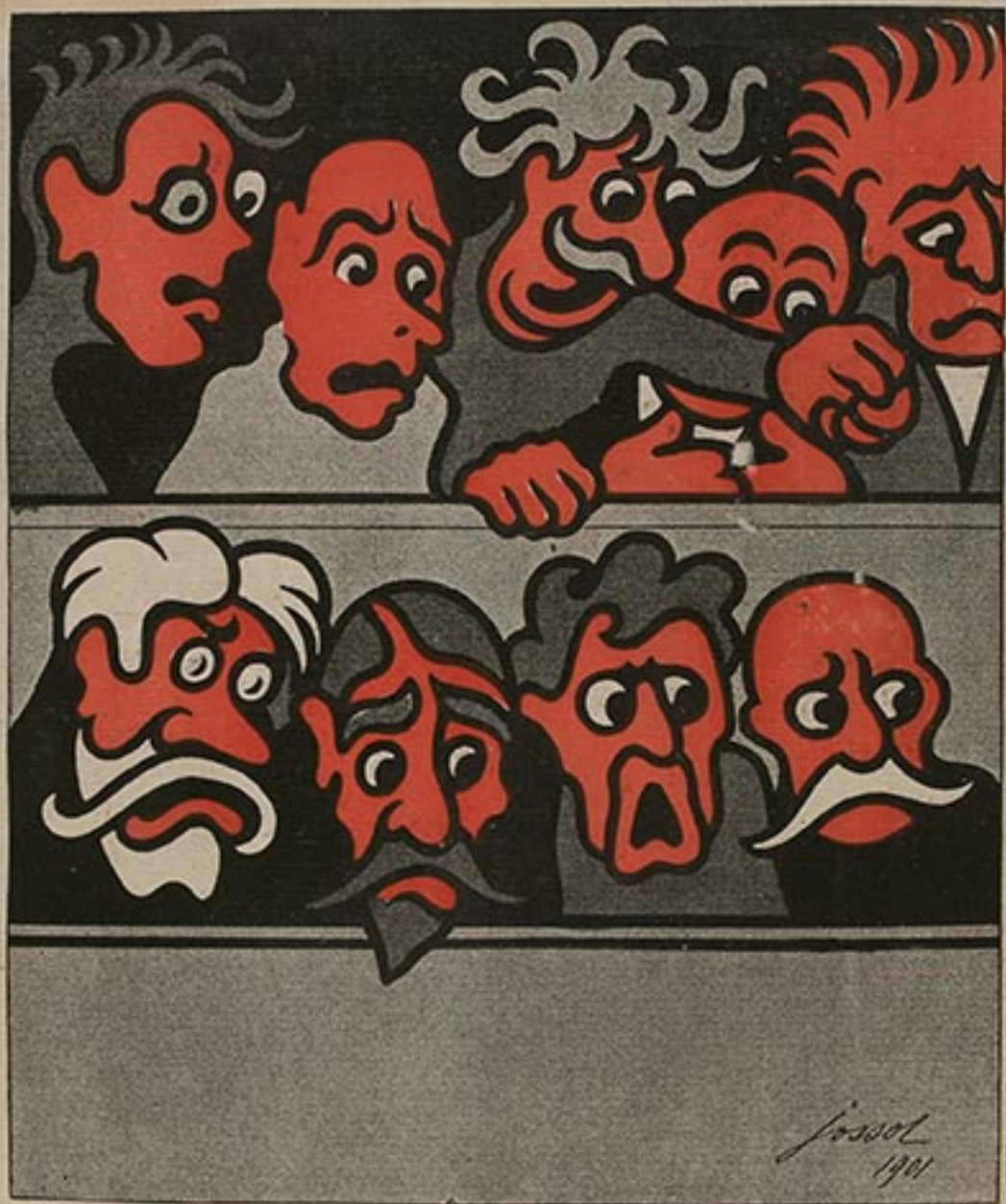
— Ceux qui ne l'ont pas.
— Depuis quinze ans qu'on trime, ça va toujours en montant.



—J'ai une vieille maîtresse gênante... Épousez-la et je répons de votre avenir politique.



Le pétrisseur de cerveaux.
Breveté avec garantie du gouvernement.



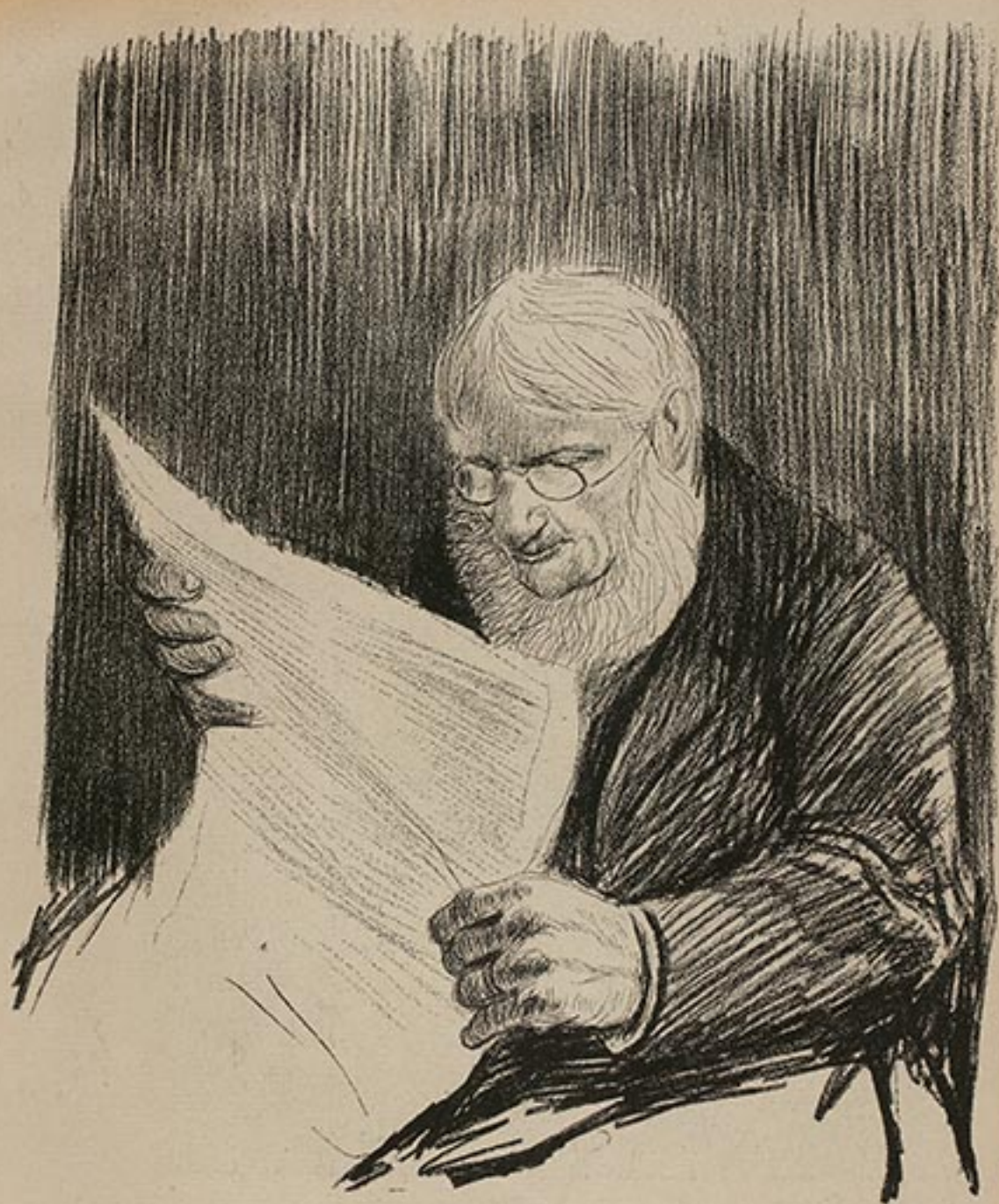
— Vous avez devant vous, messieurs les jurés, un de ces énergumènes qui parlent de supprimer le Capital!...

LES TAPINOPHAGES (timide, humble, gras, je dévore). (Voir les précédents numéros.)



L'Article.

— Comment ! monsieur l'Avocat général, nous avons, profitant de votre expérience, donné à nos jeunes filles des conseils d'hygiène, et vous venez parler d'avortement ! Voulez-vous donc, au nom de la loi, interdire la propreté la plus élémentaire à nos épouses, à nos filles, à nos fiancées et à nos sœurs ?

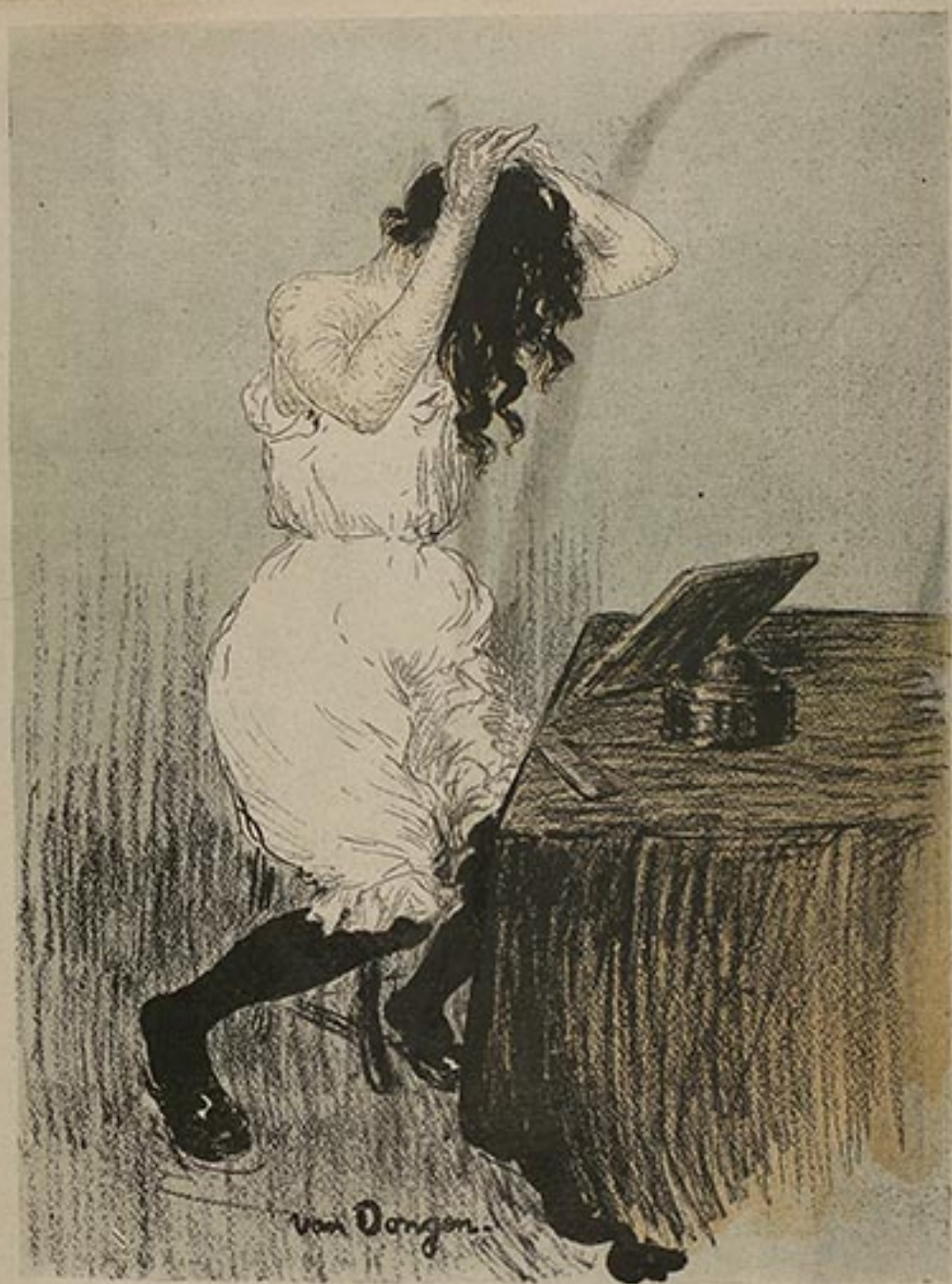


—J'aurais du plaisir à voir fusiller quelques milliers de ces gens-là.

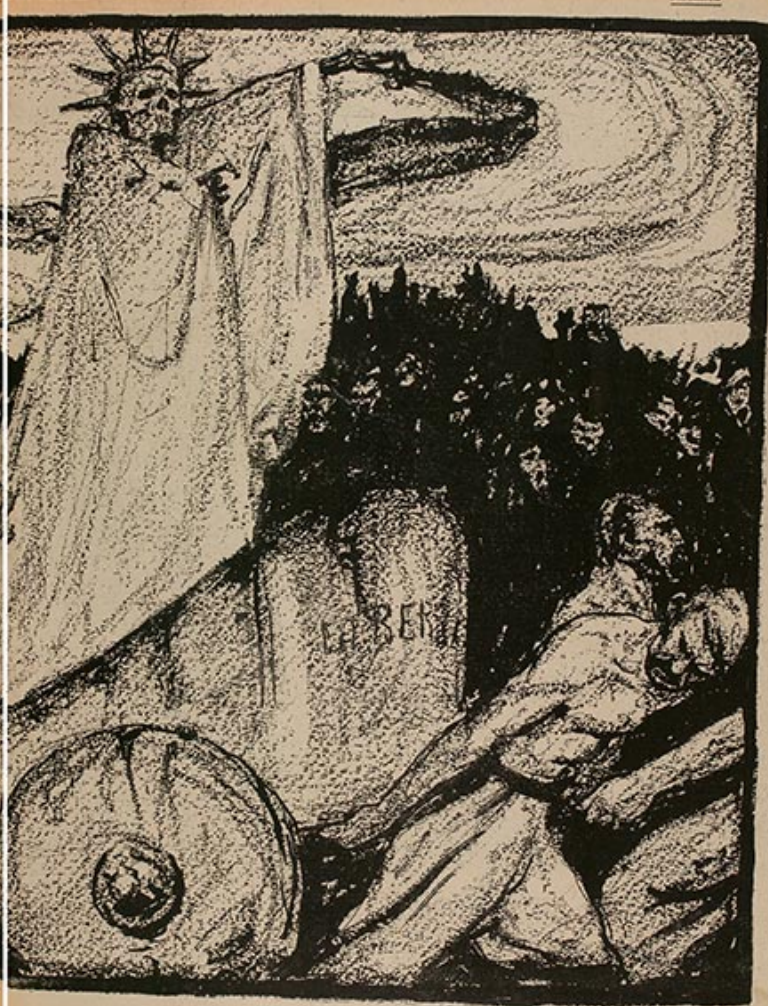
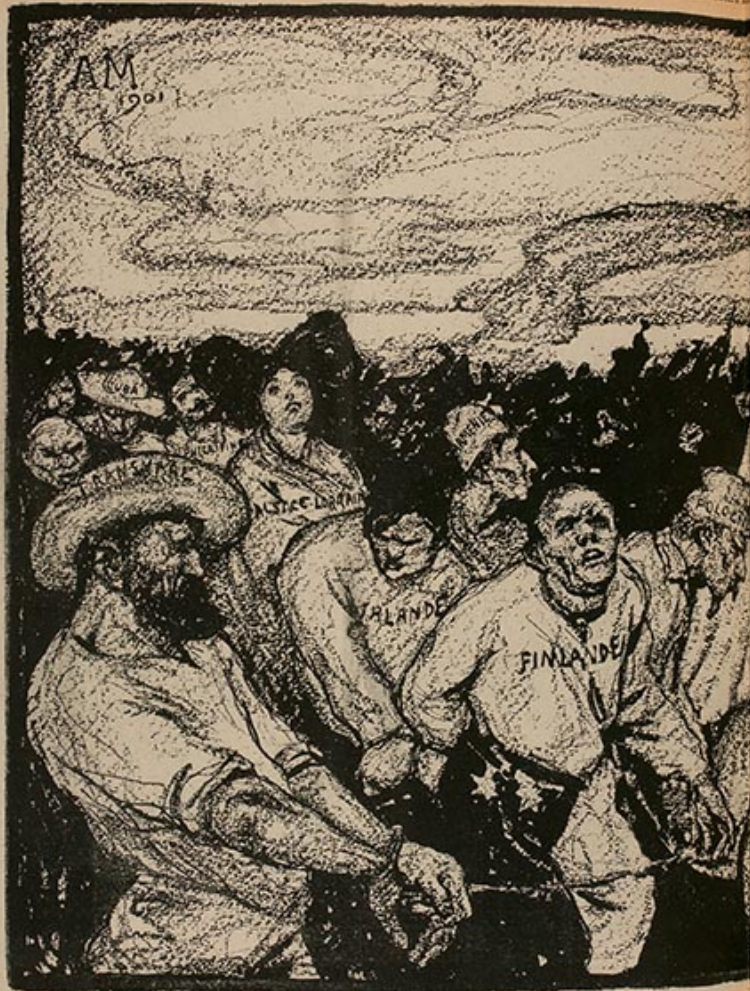


Le Veau d'Or.

— *Les malins sont ceux qui attendent pour grimper qu'il y ait un escalier de cadavres.*



Traite des blanches.
— *Encore 20 francs... et tu auras fini ta journée!...*



Le Char de la Liberté!



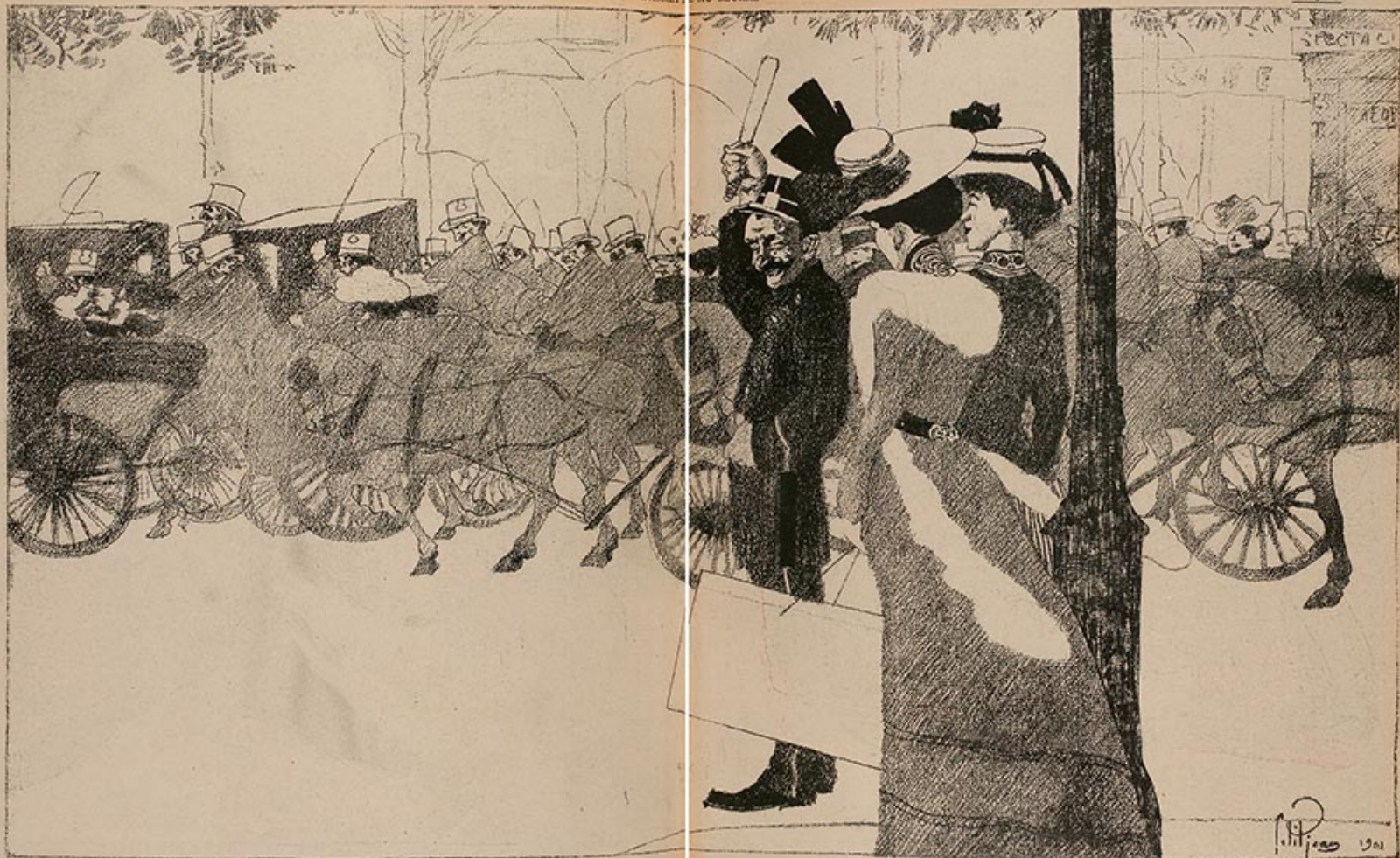
Visite de Noces.

—*Nous nous sommes fiancés au bal que papa et maman ont donné le jour de leur quatrième faillite.*



Graine de cocotte.

— Pauv' petite ! C'est encore toi qui seras le pain de ses vieux jours !



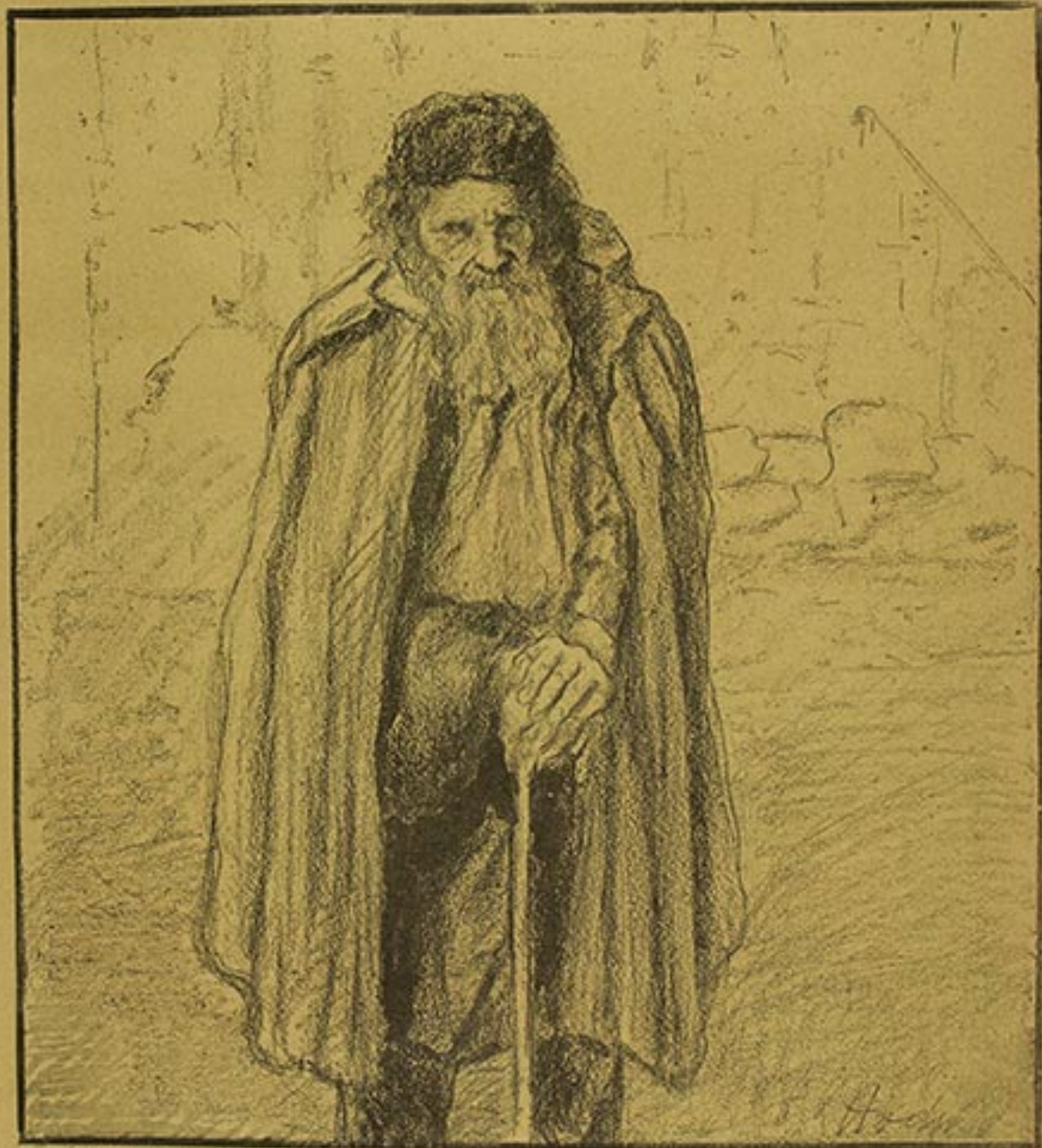
— Oui, m'sieu l'agent, mais c'est pas nous; c'est les aul's, là-bas, qui ne demandent qu'à marcher!



*Jacques Bonhomme n'est soumis qu'à ses ennemis :
au curé, à l'huissier et au gendarme.*

L'assiette au beurre

Pour faciliter aux jeunes
détenteurs et amateurs
de la gastronomie
natif, nous leur soumettons
chaque semaine en
supplément, L'ASSIETTE
AU BEURRE, ayant pour
but de provoquer ainsi
l'éclosion d'œuvres artistiques
qui n'arrivent que difficilement
à se faire jour. Adresser
les dessins à M. l'admini-
strateur de L'ASSIETTE
AU BEURRE. Les œuvres
recommandées sont publiées.



LES MISÈRES HUMAINES.

A Monsieur Jean Béraud.

Ce vieux, pauvre comme un lapin,
qui s'en va mendiant son pain,
Clap-clap, clap-clap,

Où va-t-il? Où va-t-il?... Où va-t-il?
Saisant le hasard qui l'emporte,
Il chemine de porte en porte.

(La Chanson des pauvres.)



— Pour le salut de votre âme, ma fille, Dieu vous ordonne de laisser vos biens à notre mère la Très-Sainte-Eglise.



— Je ne la bats que deux fois par an.

— Il ne vous dit pas, le chausseau, qu'il ne revient que tous les six mois!



MÉNAGE DE SAINTES

Donné de Kharra's



UN ACTE DE COURAGE

Donné de Mervan.

LES JOURNAUX TURCS : « Les chefs les plus redoutables de la Jeune Turquie furent intrahits auprès de S. M. Le Khalif: l'Ombre de Dieu sur la terre a reçu les révolutionnaires avec sa bienveillance babélique ».

LES

SOUVERAINS

L'ASSIETTE AU BEURRE

N° 19 — 8 Août 1901.

30 centimes



par

LEAL DA
CAMARA



GUILLAUME II
Empereur d'Allemagne

— Par les mânes de
mon impérial grand-
père, je ferai le krach
des coiffeurs! *

* « L'empereur a décidé de laisser pousser sa
barbe et de la tailler en pointe, ainsi
que de laisser retomber sa tresse
toute. »

Le Journal.





ABDUL-HAMID II.

Le plus spirituel de tous les tyrans.

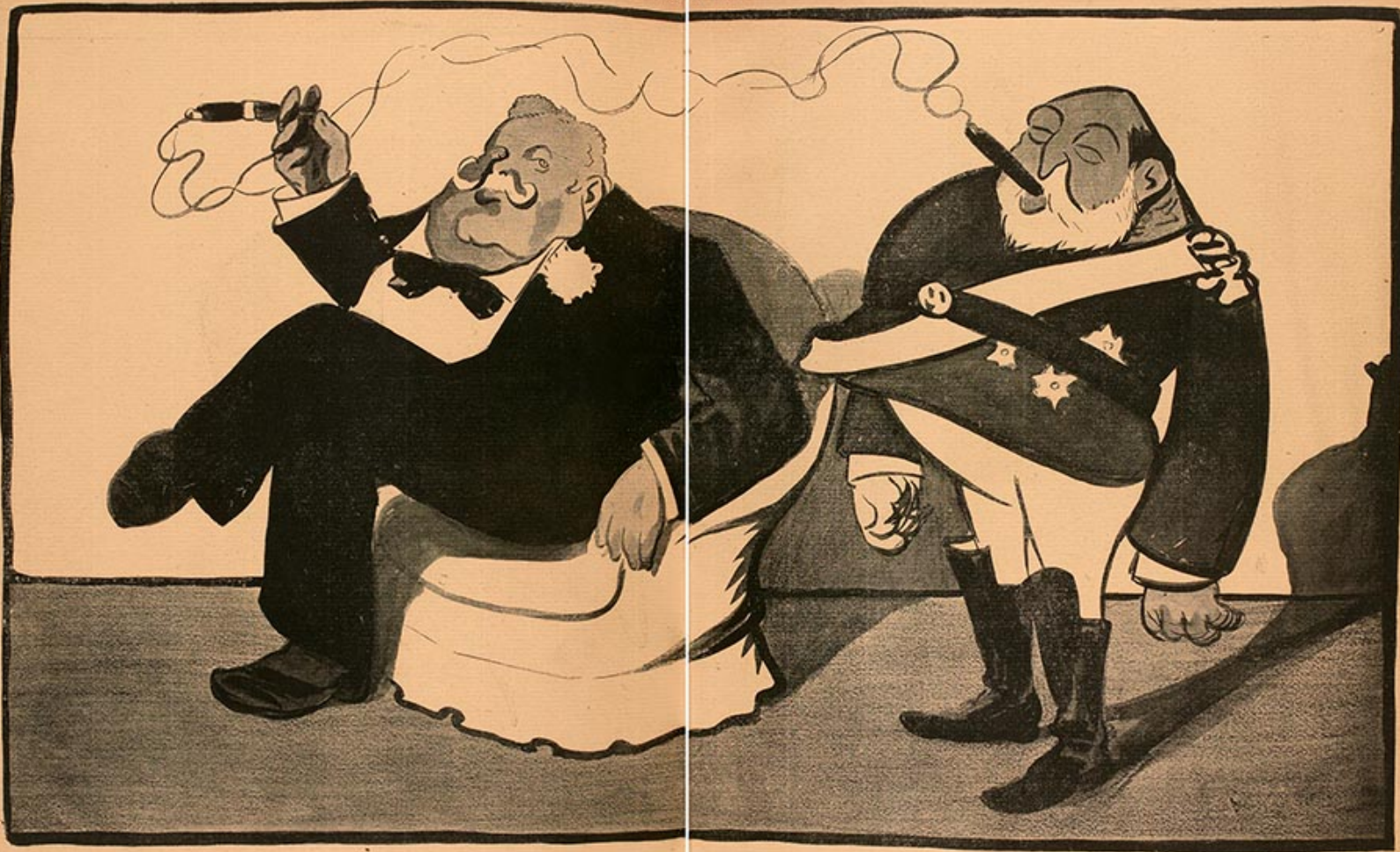
Spécialité : Vapeur d'eau à détacher les lettres (vente réservée).



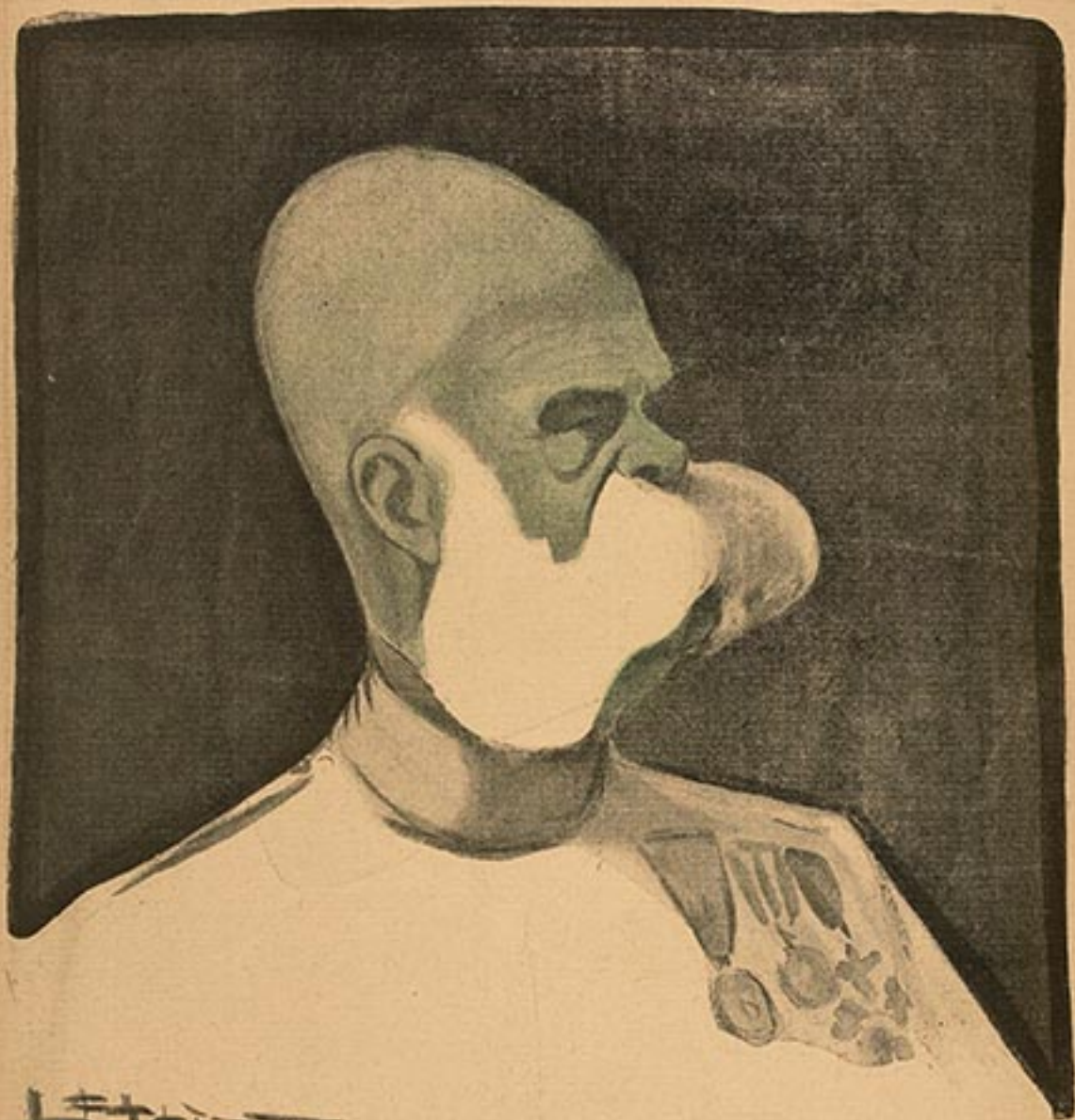
NICOLAS II, empereur et autocrate de toutes les Russies.

Le moins spirituel de tous les tyzans...

(Voir le bilan de la Conférence de La Haye).



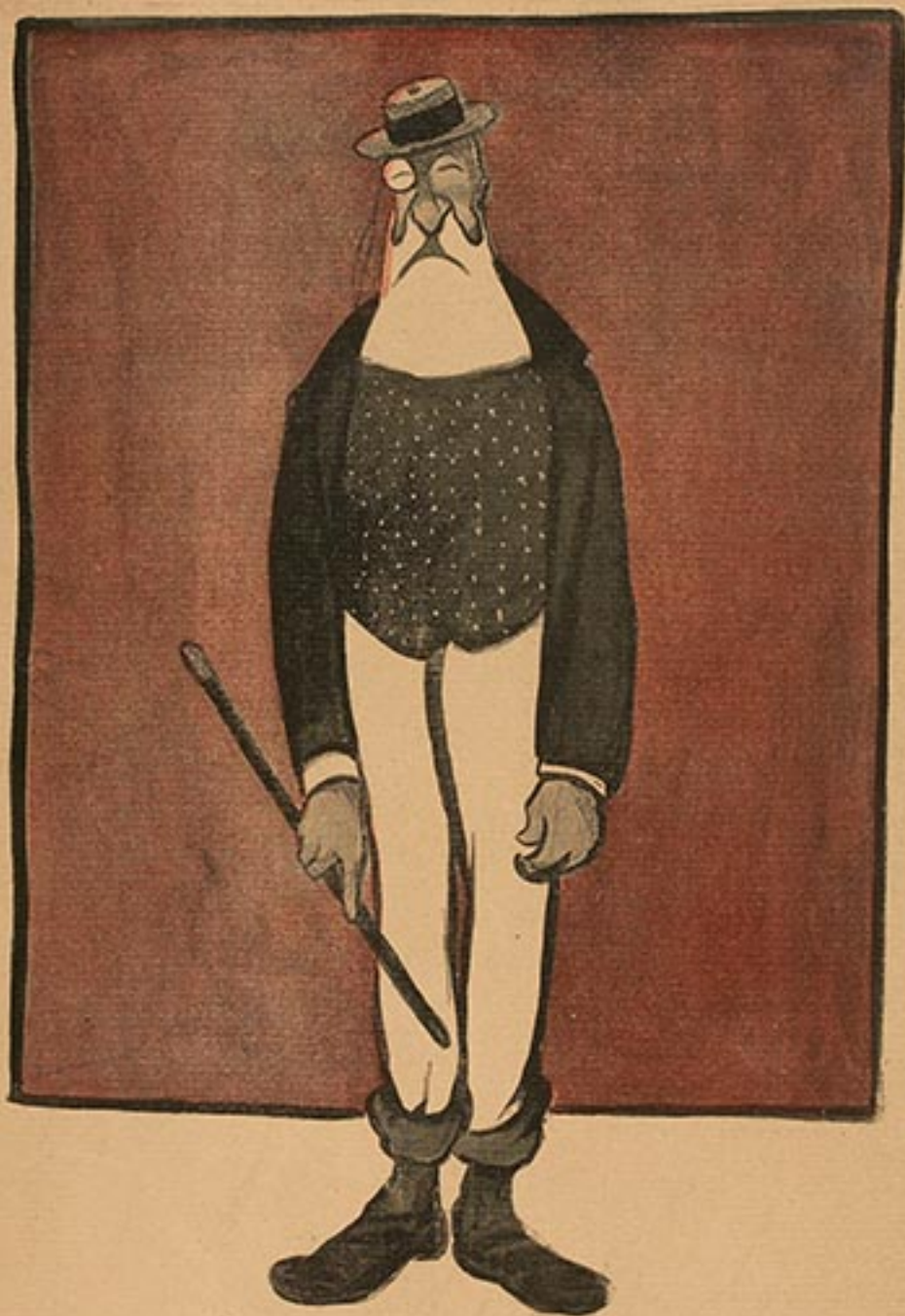
LE ROI DE PORTUGAL et L'EX-PRINCE DE GALLES.
A point pour l'abattoir.



K. H. M.

FRANÇOIS-JOSEPH I^{er}, empereur d'Autriche-Hongrie.

L'empereur de Babel.

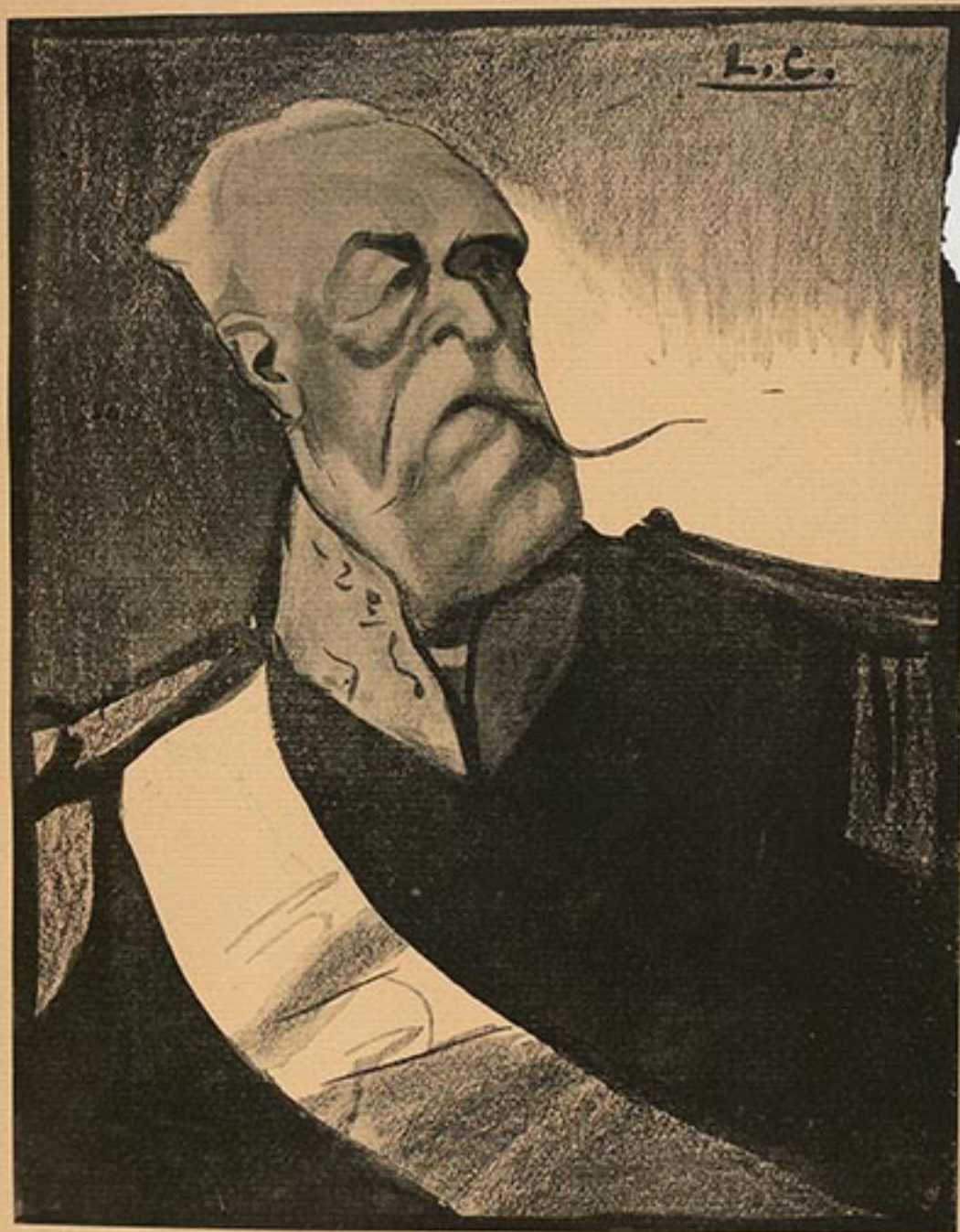


LÉOPOLD II, roi des Belges.

*Que voulait-il dire le député Evenshon en s'écriant : « Allai donc dîner à la cour avec Salgado II » ?
(Séance de la Chambre des députés belge, du 18 juillet 1907.)*



CHRISTIAN IX, roi de Danemark.
Inventeur de l'art de gouverner avec la minorité.



OSCAR II, roi de Suède et de Norvège.
Signe particulier : notre seul et unique hôte royal en 1900.



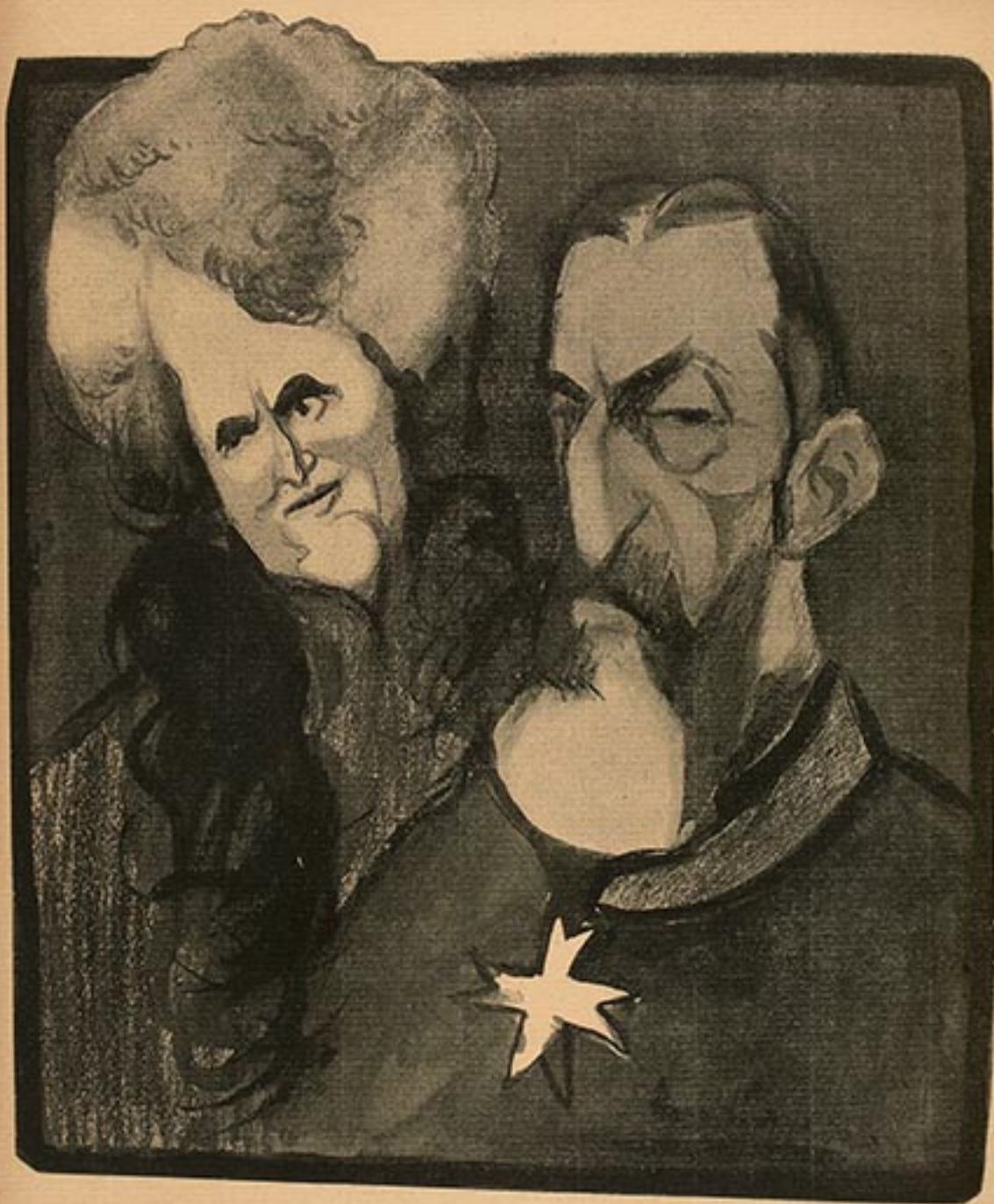
WILHELMINE, reine des Pays-Bas.

La jeunesse, quelle excuse!



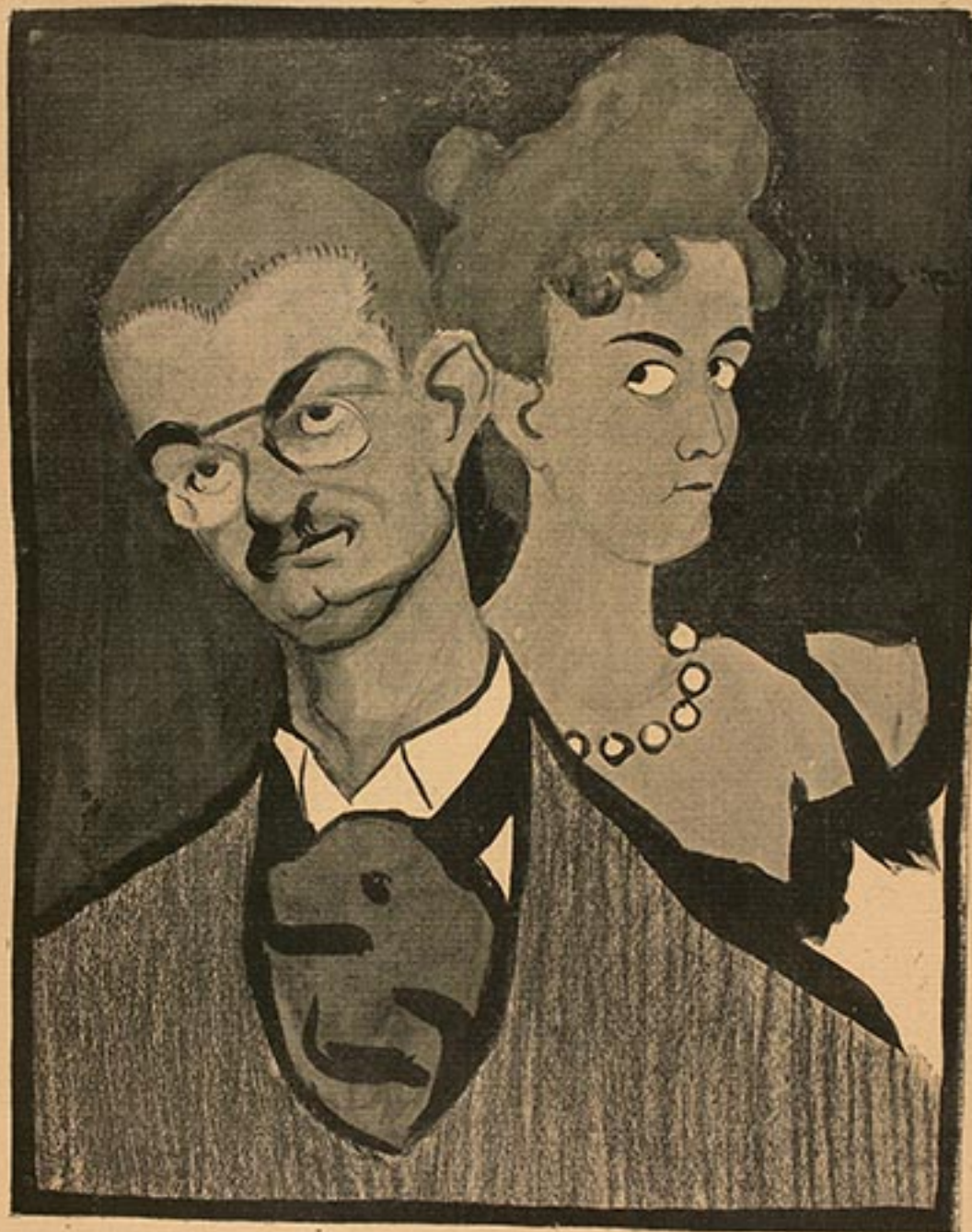
VICTOR-EMMANUEL III, roi d'Italie.

L'héritier de son père.

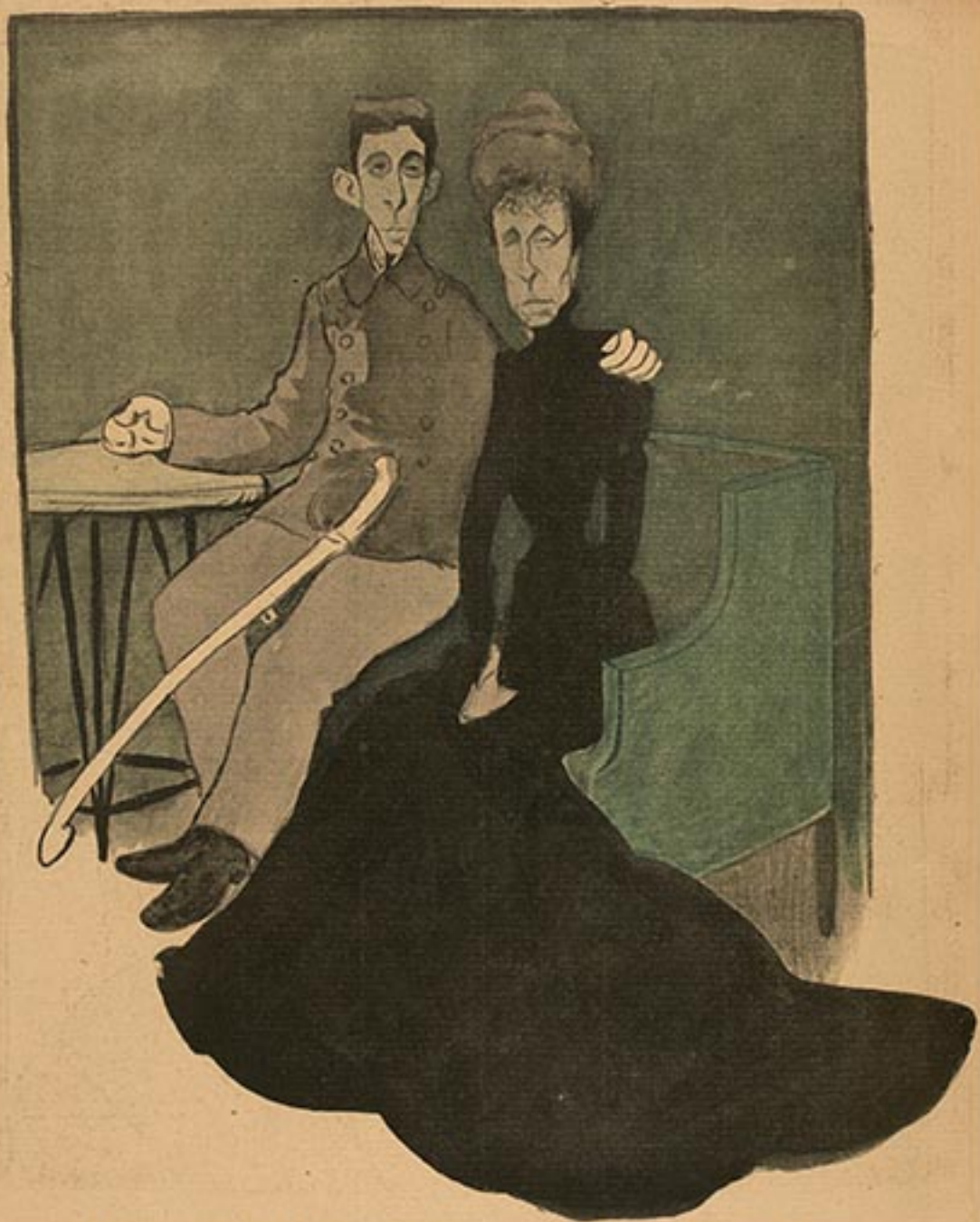


CHARLES I^{er}, roi de Roumanie.

Vers libres, vers blancs et ver solitaire.



ALEXANDRE I^{er}, roi de Serbie.
Petit père putatif et petite mère dubitative.



ALPHONSE XIII, roi d'Espagne, Majesté Catholique.
Héritier de Ferdinand et Isabelle !! héritier de Charles-Quint !!!
(N.-B. — On demande un remède contre la chute.... des colonies.)



La reine RANAVALO.

Elle partit... choyée de la France entière.



M. KRÜGER, président de la République du Transvaal.
La seule chose qui m'embête, c'est d'être leur collègue.

L'assiette au beurre

Pour faciliter aux jeunes
dévotés et amateurs
dont le goût va aux desserts
sévères, sous leur cosse-
crons chaque semaine ce
supplément. L'ASSIETTE
AU BEURRE serait heu-
reux de provoquer ainsi
l'attention de quelques talents
qui n'arrivent que difficile-
ment à se faire jour. Adres-
ser les devises à M. l'Admi-
nistrateur de L'ASSIETTE
AU BEURRE. (Les envois
recommandés sont préférés.)



A. Clément

AMOUR BRISÉ.

Si, selon mes goûts, on m'avait fait entrer au théâtre quand j'étais jeune, je serais aujourd'hui une Sarah-Bernhardt, au moins.



Denis de BADA.

— Et vous, de Londres... que pensez-vous du peuple?
 — Le peuple, voyez-vous... ça sent mauvais!



Denis de J. TINT.

— Ah! m...! Ma chique qu'est remontée!



Denis de LATTÈS DE BISMARCK.

CRUELLE MOINE



— Un hano, c'est bien! Mais faudrait une table devant et quelque chose d'estas.



H. Ottmann 01

... Votre droit?... laissez-vous, n. de D...! Quand on n'a pas de papiers, on n'a aucun droit!...



« TOUT S'ARRANGE. »

Deutscher de Paris.

— Ne vous découragez donc pas, puisque je vous dis que si un ami qui a failli, ce qui ne l'a pas empêché d'être ministre!



Deutscher de Berlin.

— Tu sais que je ne turlépine plus, le soir... Maman trouve que ça me creve de trop!

Les Snobs

PAT
Author *Michael*



L'Assiette
au Beurre
N° 20

30^c

Les Snobs

Pat Michael
Arthur Michael



30c

L'Assiette
au Beurre
N° 20



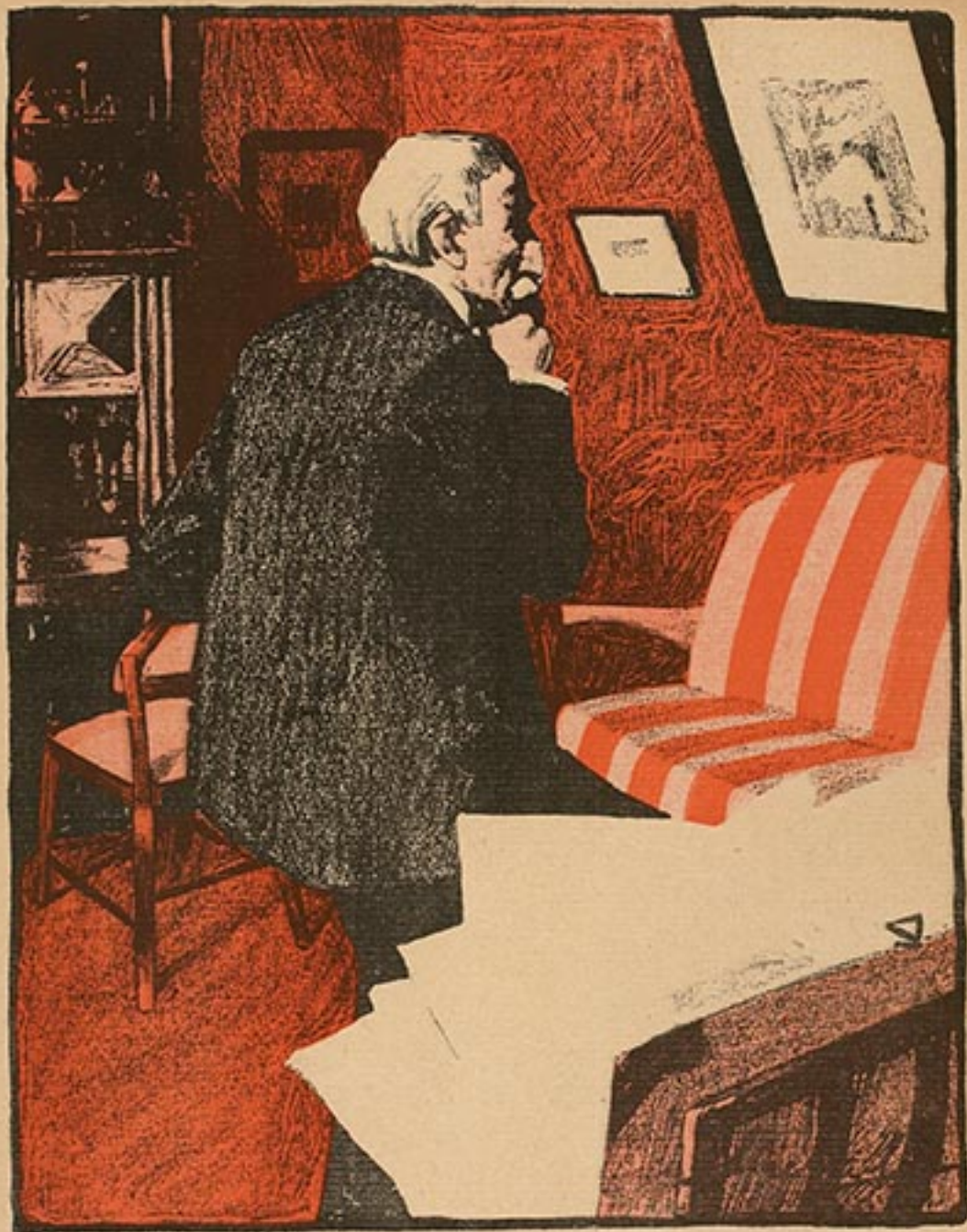
Le Snob amoureux.

— Elle avait du cœur... Son mari l'a tuée... Elle n'a pas dit mon nom...



Le Snob épateur.

— Elle est bête comme ses pieds, mais elle me coûte deux cents francs par jour.

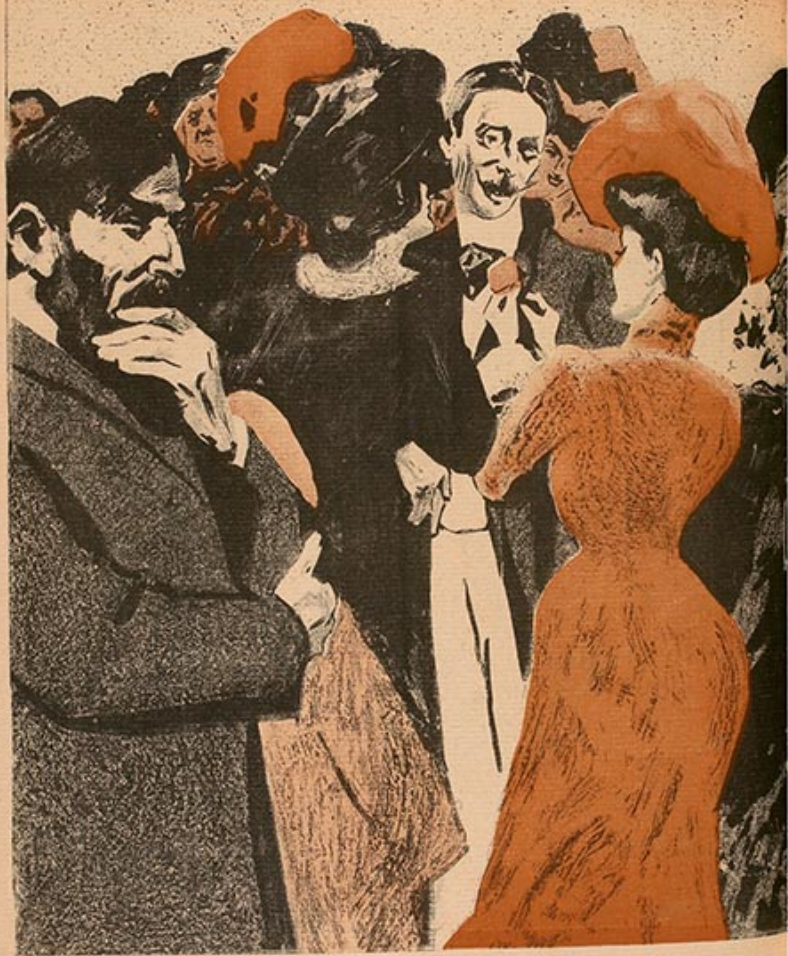


Le Snob artiste.

— Il serait peut être temps de vendre mes Dégas...



Le Snob Mécène.
— J'ai payé ce Millet un million!



Le Snob charitable.
AU BAZAR. — Un louis pour une rose!

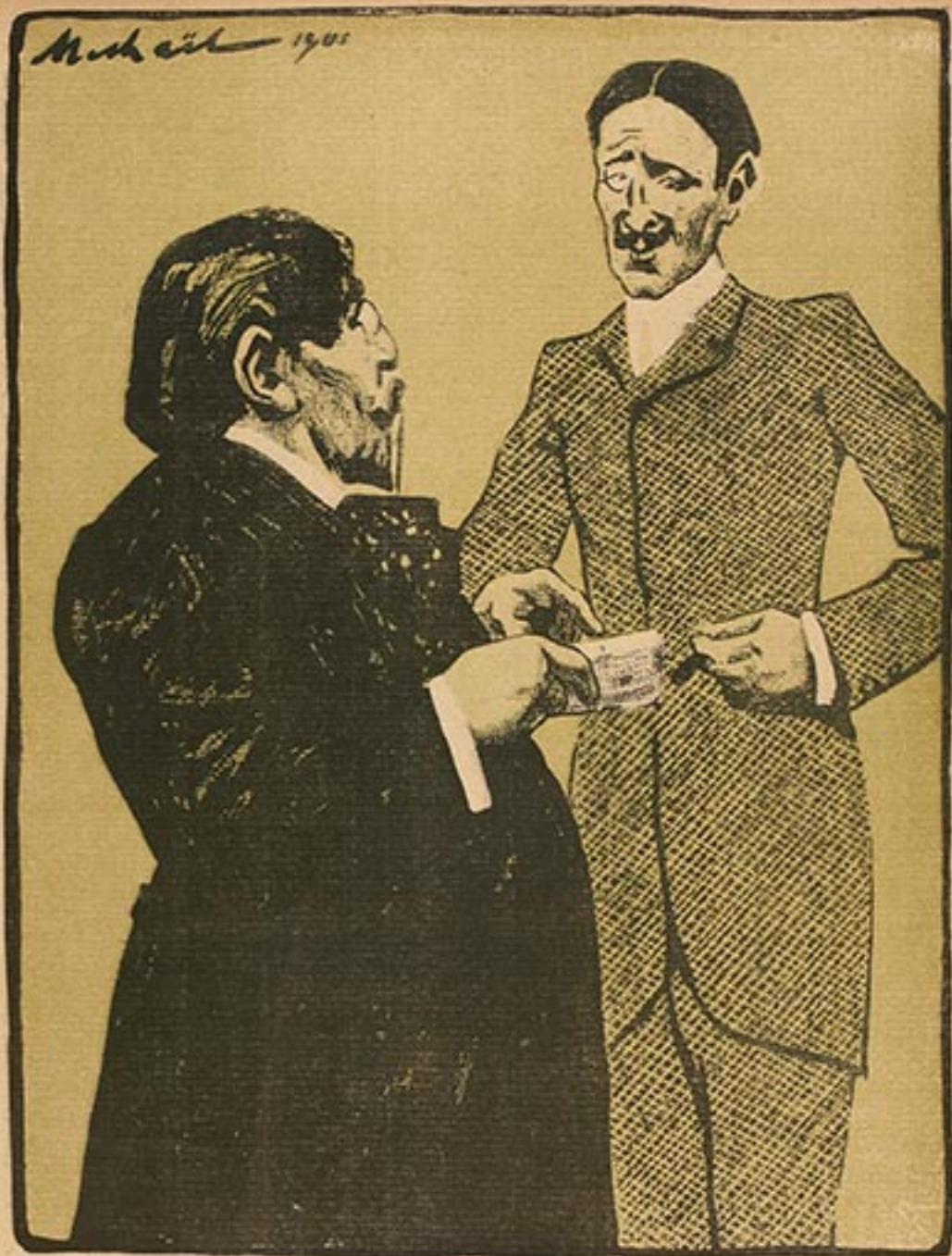


DANS LA RUE. — Quatre sous?... Trop cher!



Le Snob fétard.

— Cinquante centimes!... Comme tu es bon!...



Le Snob littéraire.

— Je garde mes « princeps » non coupés, ça leur donne de la valeur.



Le Snob connaisseur.

— Faites-moi donc quelque chose dans les tons verts... Le sujet m'est égal... c'est pour aller dans un salon mauve...



Le Snob politique.

— J'ai soutenu X... Il est riche, il donne des fêtes.



Le Snob humanitaire.

— 200 morts dans une mine, à Cardiff!

ELLE. — Ce ne sont que des ouvriers... Mais ce pauvre baron qui s'est cassé le poignet en auto !...

Tout le Monde Chasseur

LE "FOUDROYANT"

Merveille de Solidité + Garantie de Sécurité

Équipement complet
POUR RIEN



2 ANS DE CRÉDIT
1^{er} Versement un Mois après
Réception du Fusil



La chasse la chasse! Sport délicieux!

offert, même que ce n'est pas un jeu, une arme véritable, précise, absolument infaillible?

MERVEILLE D'ÉLEGANCE, de PORTÉE, de SOLIDITÉ, de PRÉCISION.
UN CRÉDIT de 23 MOIS
C'est inouï! Stupéfiant!

Pour une somme de 200 francs, vous pouvez vous procurer un fusil de chasse qui vous servira pendant 23 mois sans aucune interruption de service.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage. Vous pouvez également vous procurer un fusil de chasse qui vous servira pendant 23 mois sans aucune interruption de service.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

Vous le recevrez à domicile, avec son étui, son sac, son fusil, son sac de munitions, et son sac de nettoyage.

2^o UN CARNIER À ÉTOFFES, 2 RUCES, 2 BOUTES À DÉTOILER, 2 BOUTES À DÉTOILER, 2 BOUTES À DÉTOILER.

3^o UNE CEINTURE CARTOUCHÈRE, pour 20 cartouches, avec son étui.

4^o UN EXTRACTEUR, pour nettoyer les cartouches.

5^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

6^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

7^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

8^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

9^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

10^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

11^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

12^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

13^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

14^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

15^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

16^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

17^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

18^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

19^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

20^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

21^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

22^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

23^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

24^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

25^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

26^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

27^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

28^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

29^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

30^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

31^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

32^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

33^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

34^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

35^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

36^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

37^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

38^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

39^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

40^o ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, pour nettoyer les cartouches.

Primes Gratuites
POUR RIEN

1^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

2^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

3^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

4^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

5^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

6^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

7^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

8^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

9^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

10^o UN FOURREAU AVEC BRETÈLLES, en cuir, pour votre fusil.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je souscris, comme ci-dessus, à la SOCIÉTÉ DE FABRICANTS FRANÇAIS, 2, Rue Villiers, à Paris, le Fusil de Chasse "LE FOUDROYANT" avec ses primes, et je m'engage à verser, dans les délais indiqués, la somme de 200 francs, en trois versements de 66 francs 66 centimes, le premier versé en 10 jours après la réception du fusil, les deux autres en 10 jours après la réception de chacun des versements.

Nom et Prénoms : _____
Profession ou qualité (à remplir) : _____
Rue : _____
Ville : _____
Département : _____

Je joins à cet envoi de 10 francs de plus, en vue de la prime de 10 francs.

AVERTISSEMENT. Les personnes qui voudront recevoir le fusil sans retard sont priées de faire leur commande immédiatement, sans attendre l'ouverture de la chasse, époque à laquelle l'affluence de demandes pourrait entraîner un retard dans l'expédition de leur commande.

Voie la Chasse et Tous Chasseurs!
Précieux ouvrage offert gratuitement, en plus, à tous les abonnés.

Assiette au Beurre

N° 21

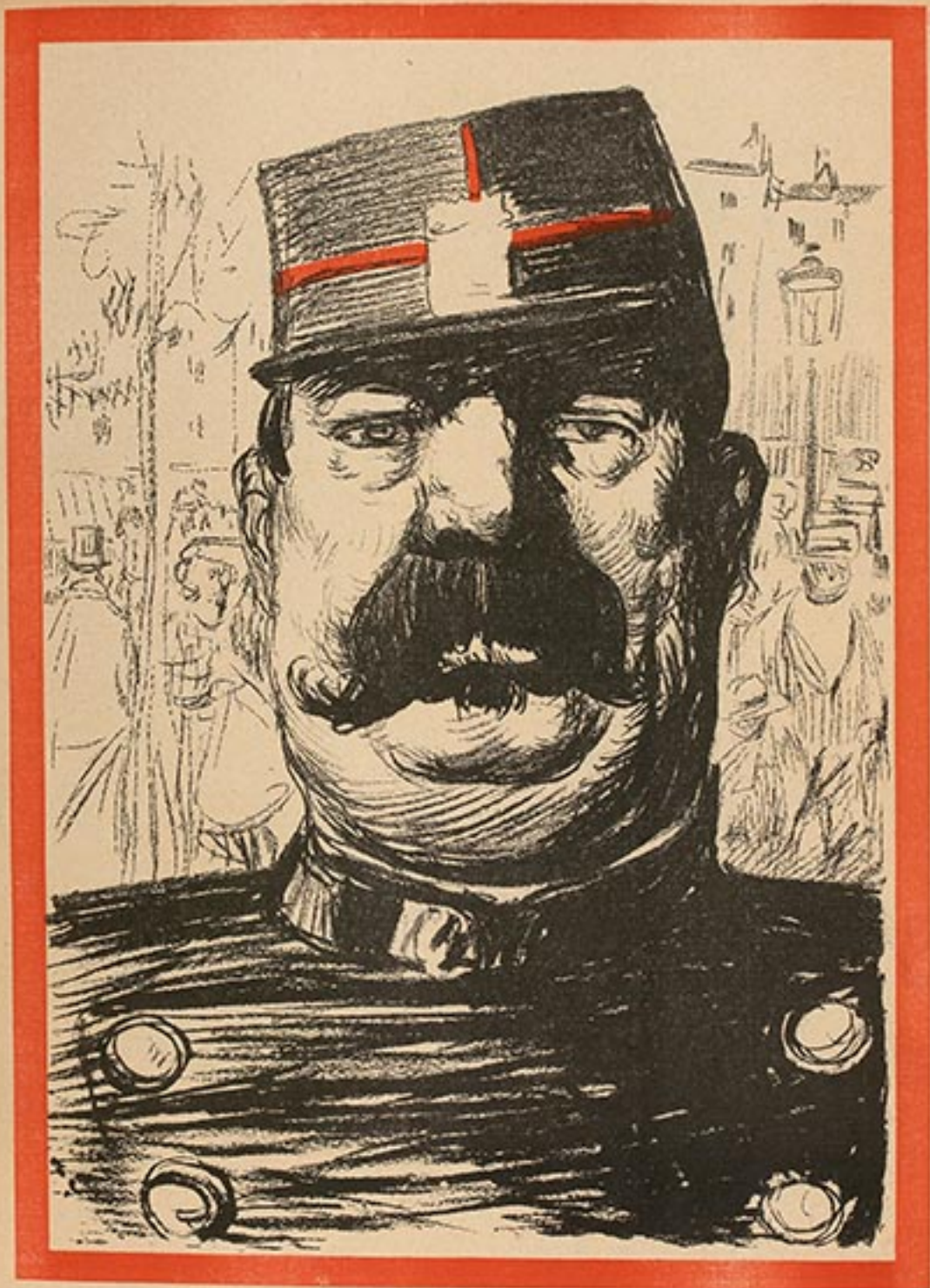


Ramasse !...



Vue prise au Transvaal ou en Chine, à moins que ce ne soit aux Philippines, au Maroc ou ailleurs, de 19 ans après la conférence de La Haye.

(D'après le croquis de feu Dick de Lonlay, envoyé spécial de *L'Assiette au Beurre*.)



— On ne gouverne pas avec la douceur !



— C'est le commandant X..., d' la Société Protectrice, qui m'a fait coller ma dernière contravention pour avoir cogné Cocotte.

— Bon sang! J'ai été son ordonnance. Il a eu deux chevaux crevés sous lui aux manœuvres!



Fumisteries!

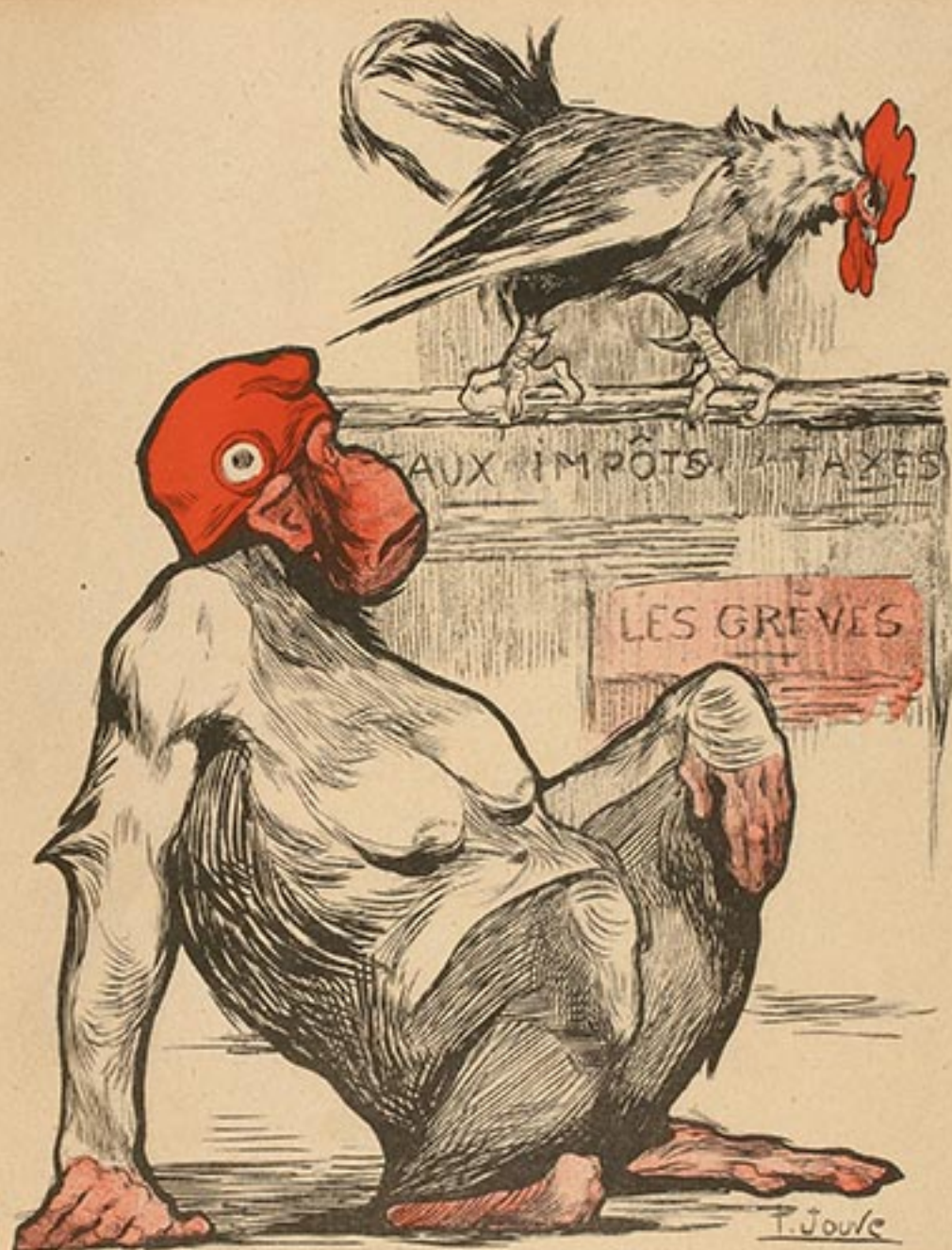
— Par la persévérance nous obtiendrons l'intégralité de la capitulation patronale et la coopération effective et insurrectionnelle des travailleurs, syndicats internationaux, circulaires, tangents et giratoires.



Les remplaçantes.
— Où sont les mamans ?



— Voilà qu'on nous augmente encore les impositions, sous prétexte qu'on a supprimé le droit d'entrée sur le vin... et tout le monde ici boit de l'eau... par économie!



— Mon pauvre coq gaulois est bien déplumé, il ne chante plus... Mauvais signe!



Charité.

— Depuis que j'ai vu un pauvre, à qui j'avais donné deux sous, aller s'enivrer avec, cela m'a dégoûtée de faire la charité.



— Ça m'étonne que, malgré la fermeté de vos arguments, chère madame, votre client n'ait pas gagné en première instance.



Les Deux Mondes.

- Alors, vous tenez absolument à me marier ?
— Oui, mon petit, car c'est le seul moyen de te garder.

L'assiette au beurre

BUREAUX, 9, rue Sainte-Anne, 9, PARIS



Tout le Monde Chasseur

LE "FOUDROYANT"

Merveille de Solidité + Garantie de Sécurité

Equipement complet
POUR RIEN



2 ANS DE CRÉDIT
1^{er} Versement un Mois après
Réception du Fusil



La chasse! Le sport... Sport délicieux...

De tous temps, l'homme a aimé la chasse. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

La chasse est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays. Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays. Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays. Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays. Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays. Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays. Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays. Elle est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Offrez, chose qui se fait toute rare, un super foudroyant, merveilleusement perfectionné.

**MERVEILLE D'ELEGANCE,
de PORTÉE, de SOLIDITÉ.**

UN CREDIT de 23 MOIS
C'est inouï! Stupéfiant!

Pour les braves qui aiment la chasse, un super foudroyant, merveilleusement perfectionné, est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

Un tel foudroyant est une chose qui se fait toute rare. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

2- UN CANNIER SERVI, à fillet, mailles doubles, toutes pièces, deux poignées.

3- UNE CEINTURE CARTOUCHIÈRE, pour 30 cartouches, deux poignées.

4- UN EXTRACTEUR.

5- ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, comprenant une brosse en crin blanc, une grande valveuse, une brosse à dents, une brosse à ongles, une brosse à dents, une brosse à ongles, une brosse à dents, une brosse à ongles.

6- UNE PAIRE DE MOLLIÈRES en toile tannée, à boutonnières, boutons de cuir.

7- CENT DOUILLES VIDES, antidérapantes de sûreté et de confort.

8- UN CANNIER SERVI, à fillet, mailles doubles, toutes pièces, deux poignées.

9- UNE CEINTURE CARTOUCHIÈRE, pour 30 cartouches, deux poignées.

10- UN EXTRACTEUR.

11- ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, comprenant une brosse en crin blanc, une grande valveuse, une brosse à dents, une brosse à ongles, une brosse à dents, une brosse à ongles.

12- UNE PAIRE DE MOLLIÈRES en toile tannée, à boutonnières, boutons de cuir.

13- CENT DOUILLES VIDES, antidérapantes de sûreté et de confort.

14- UN CANNIER SERVI, à fillet, mailles doubles, toutes pièces, deux poignées.

15- UNE CEINTURE CARTOUCHIÈRE, pour 30 cartouches, deux poignées.

16- UN EXTRACTEUR.

17- ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, comprenant une brosse en crin blanc, une grande valveuse, une brosse à dents, une brosse à ongles, une brosse à dents, une brosse à ongles.

18- UNE PAIRE DE MOLLIÈRES en toile tannée, à boutonnières, boutons de cuir.

19- CENT DOUILLES VIDES, antidérapantes de sûreté et de confort.

20- UN CANNIER SERVI, à fillet, mailles doubles, toutes pièces, deux poignées.

21- UNE CEINTURE CARTOUCHIÈRE, pour 30 cartouches, deux poignées.

22- UN EXTRACTEUR.

23- ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, comprenant une brosse en crin blanc, une grande valveuse, une brosse à dents, une brosse à ongles, une brosse à dents, une brosse à ongles.

24- UNE PAIRE DE MOLLIÈRES en toile tannée, à boutonnières, boutons de cuir.

25- CENT DOUILLES VIDES, antidérapantes de sûreté et de confort.

26- UN CANNIER SERVI, à fillet, mailles doubles, toutes pièces, deux poignées.

27- UNE CEINTURE CARTOUCHIÈRE, pour 30 cartouches, deux poignées.

28- UN EXTRACTEUR.

29- ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, comprenant une brosse en crin blanc, une grande valveuse, une brosse à dents, une brosse à ongles, une brosse à dents, une brosse à ongles.

30- UNE PAIRE DE MOLLIÈRES en toile tannée, à boutonnières, boutons de cuir.

31- CENT DOUILLES VIDES, antidérapantes de sûreté et de confort.

32- UN CANNIER SERVI, à fillet, mailles doubles, toutes pièces, deux poignées.

33- UNE CEINTURE CARTOUCHIÈRE, pour 30 cartouches, deux poignées.

34- UN EXTRACTEUR.

35- ACCESSOIRES DE NETTOYAGE, comprenant une brosse en crin blanc, une grande valveuse, une brosse à dents, une brosse à ongles, une brosse à dents, une brosse à ongles.

36- UNE PAIRE DE MOLLIÈRES en toile tannée, à boutonnières, boutons de cuir.

37- CENT DOUILLES VIDES, antidérapantes de sûreté et de confort.

38- UN CANNIER SERVI, à fillet, mailles doubles, toutes pièces, deux poignées.

**Primes Gratuites
POUR RIEN**

1- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

2- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

3- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

4- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

5- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

6- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

7- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

8- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

9- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

10- UN FOURREAUX AVEC BRETCELLES, toutes pièces, pour fusil FOUROYANT, avec fermeture à glissière.

SOCIÉTÉ DE FABRICANTS FRANÇAIS
9, Rue VIGIÈRE, PARIS.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je souscris, de suite, à la SOCIÉTÉ DE FABRICANTS FRANÇAIS, 9, Rue VIGIÈRE, le Fusil de Chasse "LE FOUROYANT" avec ses Primes, comme il est défini en Catalogue, aux conditions énoncées, en versant un seul versement de 200 francs, et de plus, en versant, par mensualités de 10 francs jusqu'à complète liquidation de 200 francs, plus taxes.

Nom et Prénoms : _____
Profession ou qualité (avec adresse) : _____
Domicile : _____
Département : _____

(EU) et à la fin de chaque versement de 10 francs, veuillez adresser la somme à l'adresse ci-dessous.

Les personnes qui voudront recevoir le fusil sans retard sont priées de faire leur commande IMMÉDIATEMENT, sans attendre l'ouverture de la chasse, époque à laquelle l'affluence de demandes pourrait amener un retard dans l'exécution de leur commande.

Vous pouvez profiter de cette occasion, en achetant un super foudroyant, merveilleusement perfectionné, à un prix très avantageux. C'est un sport qui a été pratiqué par tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les pays.

LES ONZE PERFECTIONNEMENTS OU QUALITÉS DU PETIT BOB



Le Petit Bob est le plus petit appareil photographique existant. Le Petit Bob est le plus léger et le plus solide. Le Petit Bob est le plus robuste et le plus précis. Le Petit Bob est le plus simple et le plus agréable à utiliser. Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Le Petit Bob est le plus utile et le plus indispensable. Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Le Petit Bob est le plus parfait et le plus accompli.

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE 9X12 DANS UN PORTEFEUILLE

Un homme avec appareil photographique, c'est un homme qui a le monde en sa poche. L'appareil doit être petit, solide, simple, agréable à utiliser, et surtout, pratique. Le Petit Bob est le seul appareil qui réunit toutes ces qualités.

Le Petit Bob est le plus petit appareil photographique existant. Il est si petit qu'il peut tenir dans une poche de portefeuille. Il est si léger qu'il ne pèse que 130 grammes. Il est si solide qu'il résiste à toutes les épreuves.

Le Petit Bob est le plus simple et le plus agréable à utiliser. Il n'a que deux boutons à actionner : l'un pour ouvrir l'appareil, l'autre pour faire fonctionner le mécanisme. Il est si pratique qu'il peut être utilisé partout, à tout moment.

Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Il est si robuste qu'il ne nécessite aucune réparation. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Il est si sûr et si fiable qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

une poche d'habit. Est-il nécessaire d'ajouter que l'appareil est si petit qu'il peut tenir dans une poche de portefeuille. Il est si léger qu'il ne pèse que 130 grammes. Il est si solide qu'il résiste à toutes les épreuves.

Le Petit Bob est le plus simple et le plus agréable à utiliser. Il n'a que deux boutons à actionner : l'un pour ouvrir l'appareil, l'autre pour faire fonctionner le mécanisme.

PETIT 130 francs, et avec un CREDIT DE 26 MOIS

Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Il est si robuste qu'il ne nécessite aucune réparation. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Il est si sûr et si fiable qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

d'ensemble, portraits, groupes, monuments, paysages, sujets en mouvement, etc., etc. Avec l'usage de quelques accessoires, il donne de 1 à 25 clichés, au gré de l'opérateur et surtout ses amis. Quel que soit leur nombre, les clichés sont d'une grande netteté et d'une grande précision. Il suffit de les développer dans un bain spécial d'un photographe, ou dans un bain spécial de l'appareil, pour les avoir en quelques minutes. Les clichés sont d'une grande netteté et d'une grande précision. Il suffit de les développer dans un bain spécial d'un photographe, ou dans un bain spécial de l'appareil, pour les avoir en quelques minutes.

Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Il est si robuste qu'il ne nécessite aucune réparation. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Il est si sûr et si fiable qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

en un format le croissant ou le rectangle. Pour donner la mesure, on mesure les lignes en dehors et la largeur en dedans. Les clichés sont d'une grande netteté et d'une grande précision. Il suffit de les développer dans un bain spécial d'un photographe, ou dans un bain spécial de l'appareil, pour les avoir en quelques minutes.

Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Il est si robuste qu'il ne nécessite aucune réparation. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Il est si sûr et si fiable qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

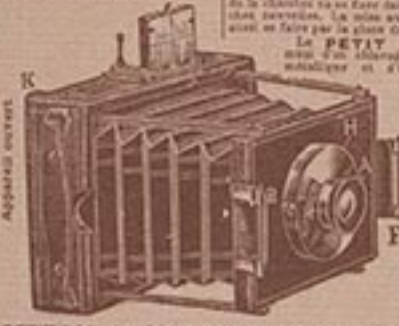
Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".



Le PETIT BOB est facile en toute circonstance, et vous n'avez rien à apprendre. Il est si simple et si agréable à utiliser qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

PRIMES MAGNIFIQUES

Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Il est si robuste qu'il ne nécessite aucune réparation. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Il est si sûr et si fiable qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Il est si robuste qu'il ne nécessite aucune réparation. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Il est si sûr et si fiable qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

AVANTAGES DU PETIT BOB

Vous êtes un voyageur, Vous placez dans une poche l'appareil et, sans l'ouvrir, il est prêt à fonctionner. Il est si simple et si agréable à utiliser qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus économique et le plus pratique. Il est si robuste qu'il ne nécessite aucune réparation. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus moderne et le plus perfectionné. Il est si sûr et si fiable qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.

Le Petit Bob est le plus agréable et le plus amusant. Il est si utile et si indispensable qu'il est devenu un véritable compagnon pour tous ceux qui aiment la photographie.

Le Petit Bob est le plus beau et le plus élégant. Il est si parfait et si accompli qu'il est le seul appareil qui mérite d'être appelé "le plus petit appareil photographique existant".

Le Petit Bob est le plus sûr et le plus fiable. Il est si robuste qu'il résiste à toutes les épreuves. Il est si fiable qu'il vous donne toujours de bons résultats.



Le PETIT BOB est l'appareil idéal. Grâce à ses dimensions réduites, à son poids léger et à la façon dont il se manipule, il est si agréable à utiliser qu'il est le meilleur choix pour tous ceux qui veulent un appareil pratique et agréable.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare adhérer à la Société de Photographie Française, à son Titulaire, l'appareil **PETIT BOB**, avec les primes prévues par le règlement, sur condition d'être inscrit dans le Bulletin de la Société de Photographie Française, et de verser le montant de la cotisation de 100 francs.

Je paie de _____ 190 _____

Nom et Prénoms _____ Signature _____

Profession ou qualité _____

Domicile _____

Département _____

L'ASSIETTE AU BEURRE

LOURDES

ENVOIS
D'EAU
EX-VOTOS
LAMPES

TRAINS DE
PLAISIR

MESSES
ET
DONS

ABONNE
MENTS
OBJETS
PERDUS

TECHINAGES

TARIFS



dessins d'après
nature par
hermann-saut

— « Je désire qu'il vienne du monde. »
(Paroles de la Vierge à Bernadette.)



— Laissez venir à nous les petits CENT FRANCS!



— Regardez-nous... Hein! ça donne confiance?

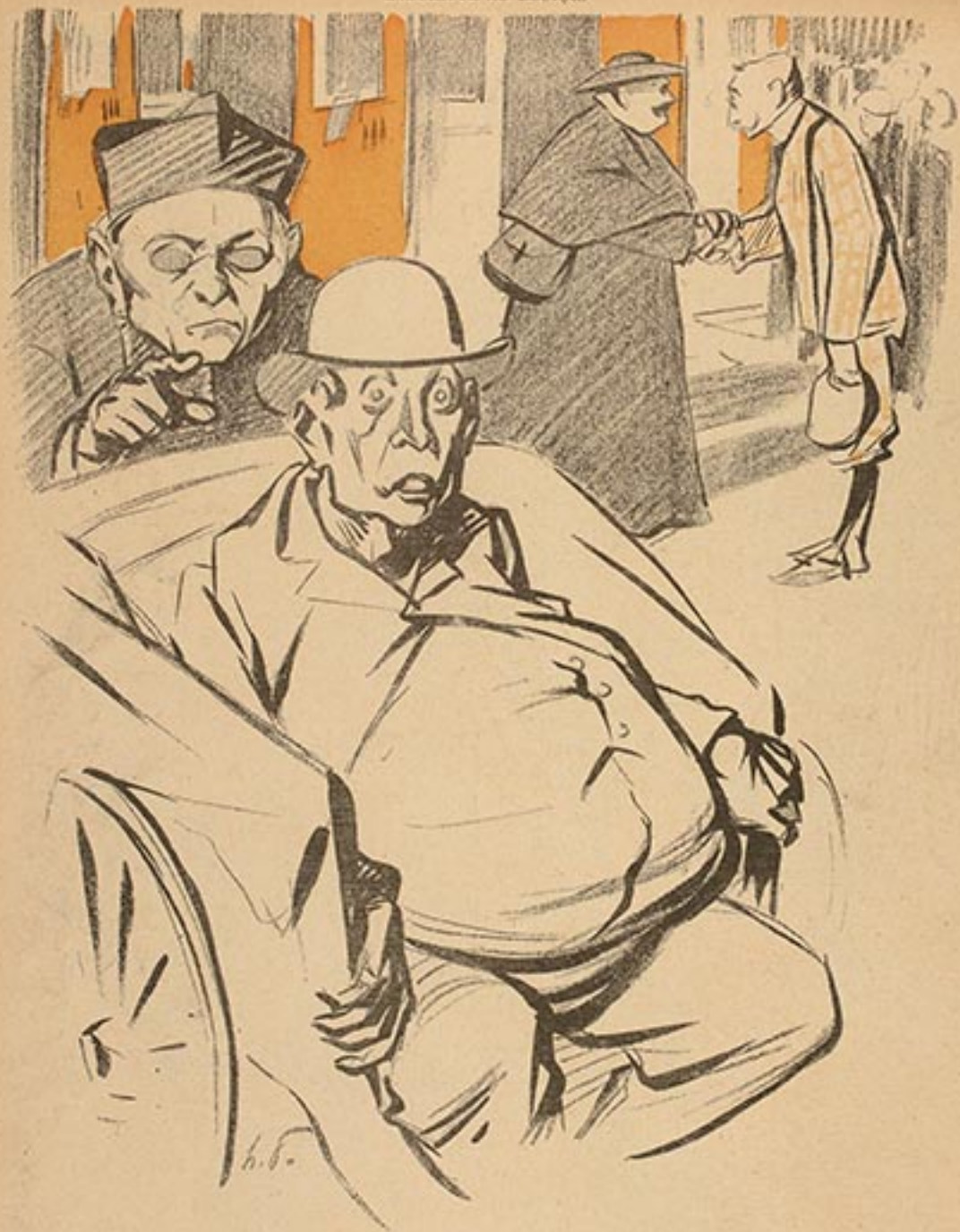
ALLEZ MANGER DE CETTE
HERBE QUI EST LÀ."

LE 25 MARS LA
VIERGE " JE SUIS L'IN
QU' (C) N



Le troupeau.

• Allez manger de cette herbe qui est là! » (Paroles de la Vierge à Bernadette.)



Miracle!

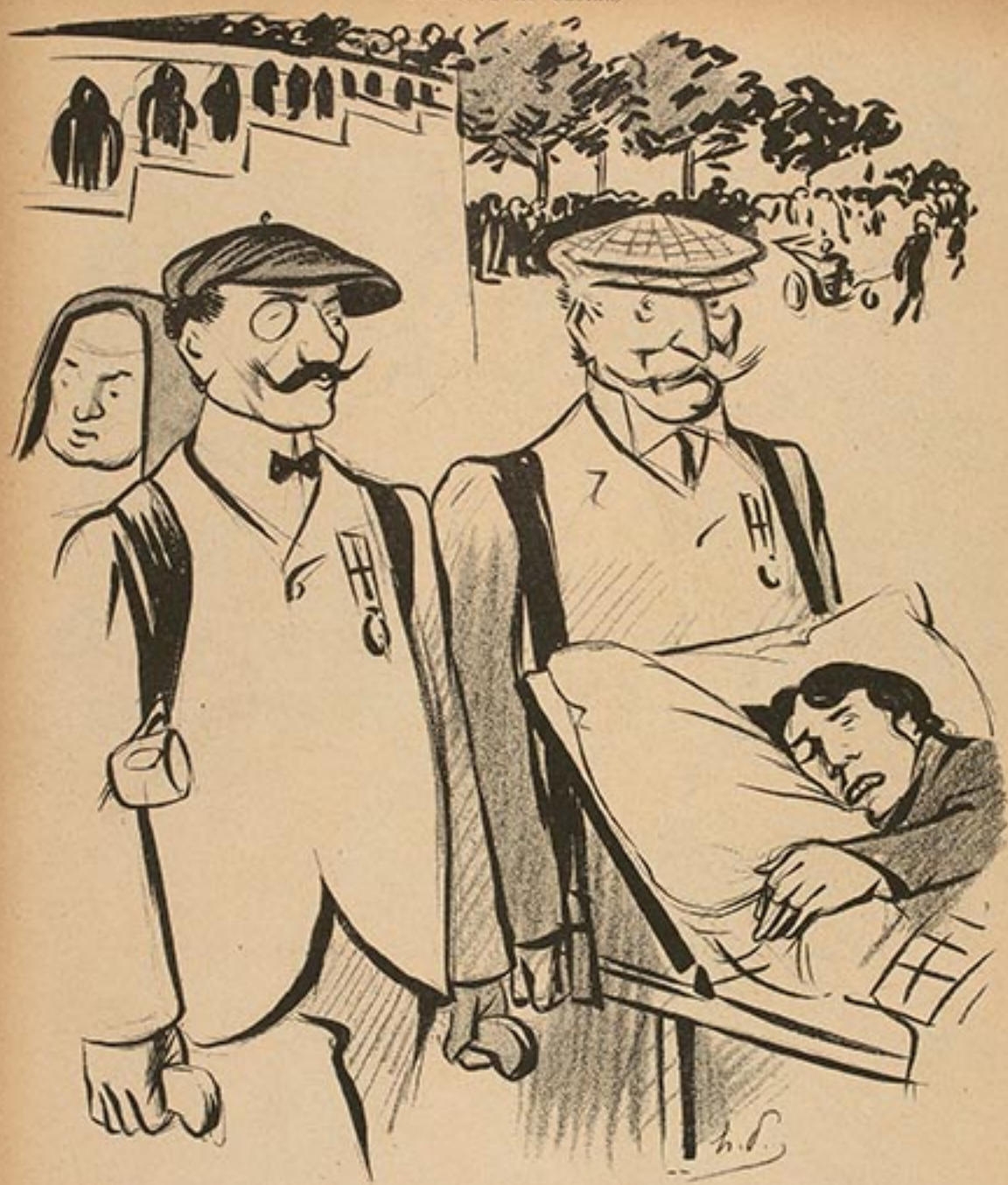
— Vous voyez cette dame... Elle est arrivée avec une laryngite... et, hier, elle a marché derrière la procession !



— Voilà un petit gaillard qui va devenir comme papa et maman!!!



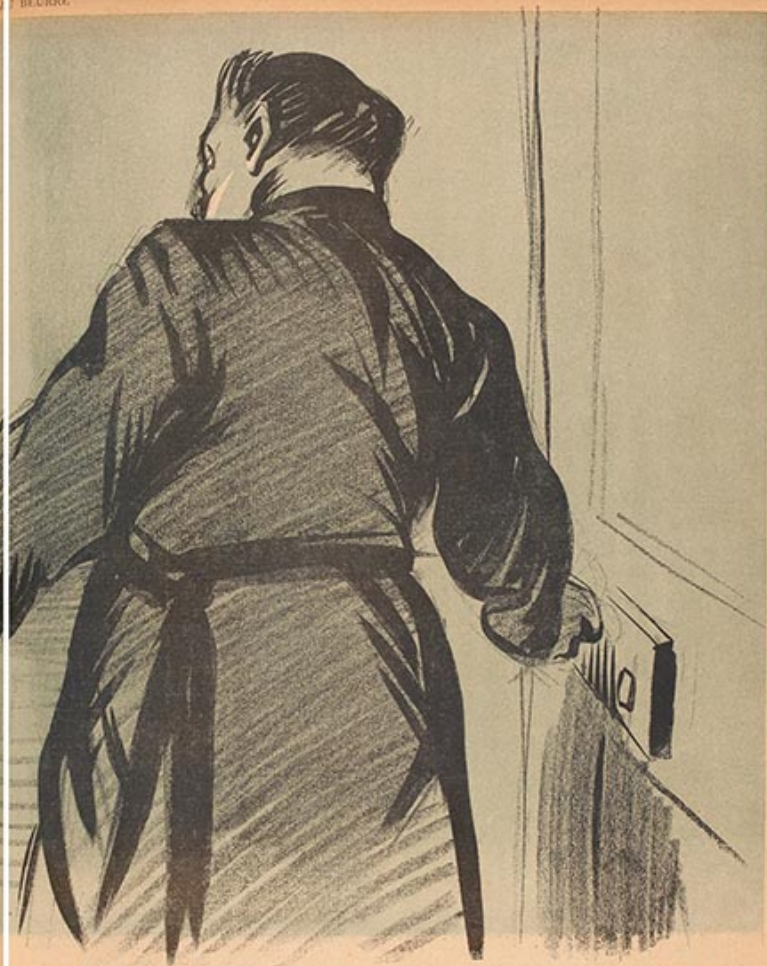
La Crise.



I^{er} Brancardier. — *Quel métier, hein!*
II^e Brancardier. — *Un peu de patience!... Nous finirons bien par le décrocher, le beau mariage!*



- Eh ! bien, père Abraham, ça marche, votre petit commerce ?
— Pas si bien que le vôtre, m'sieu l'abbé !



— Allez-vous-en!... On ne meurt pas ici!



— Voyons, ma bonne dame, vous ne voudriez pas être guérie pour deux messes!...



— Au revoir!... A l'année prochaine!



Hosannah au fils de David!

L'Assiette au Beurre



Eug. (ind)

Dominus... vobiscum.



Les deux mondes.

— Vos titres sont authentiques. On se trouvera à la mairie, et puis... vous filerez.



Fragment d'histoire romaine.

... Dans l'arène, des bêtes fauves, spécialement dressées pour la chasse et le massacre de l'homme, attendaient leurs victimes, les prunelles injectées de sang!



Les Vaniteux.

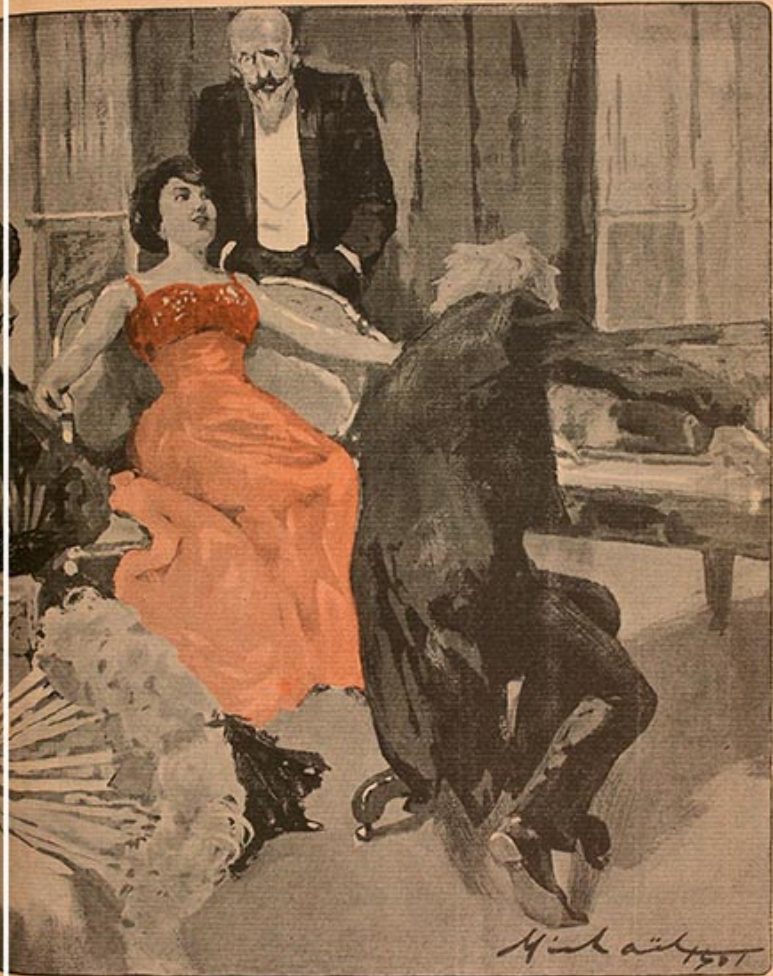
— A quoi bon inviter les journalistes, s'ils ne nous nomment pas ?



— Qu'on me traite de fainéant, ça, je m'en f...! Mais c'est tout de même pas des curés qui devraient me le reprocher !

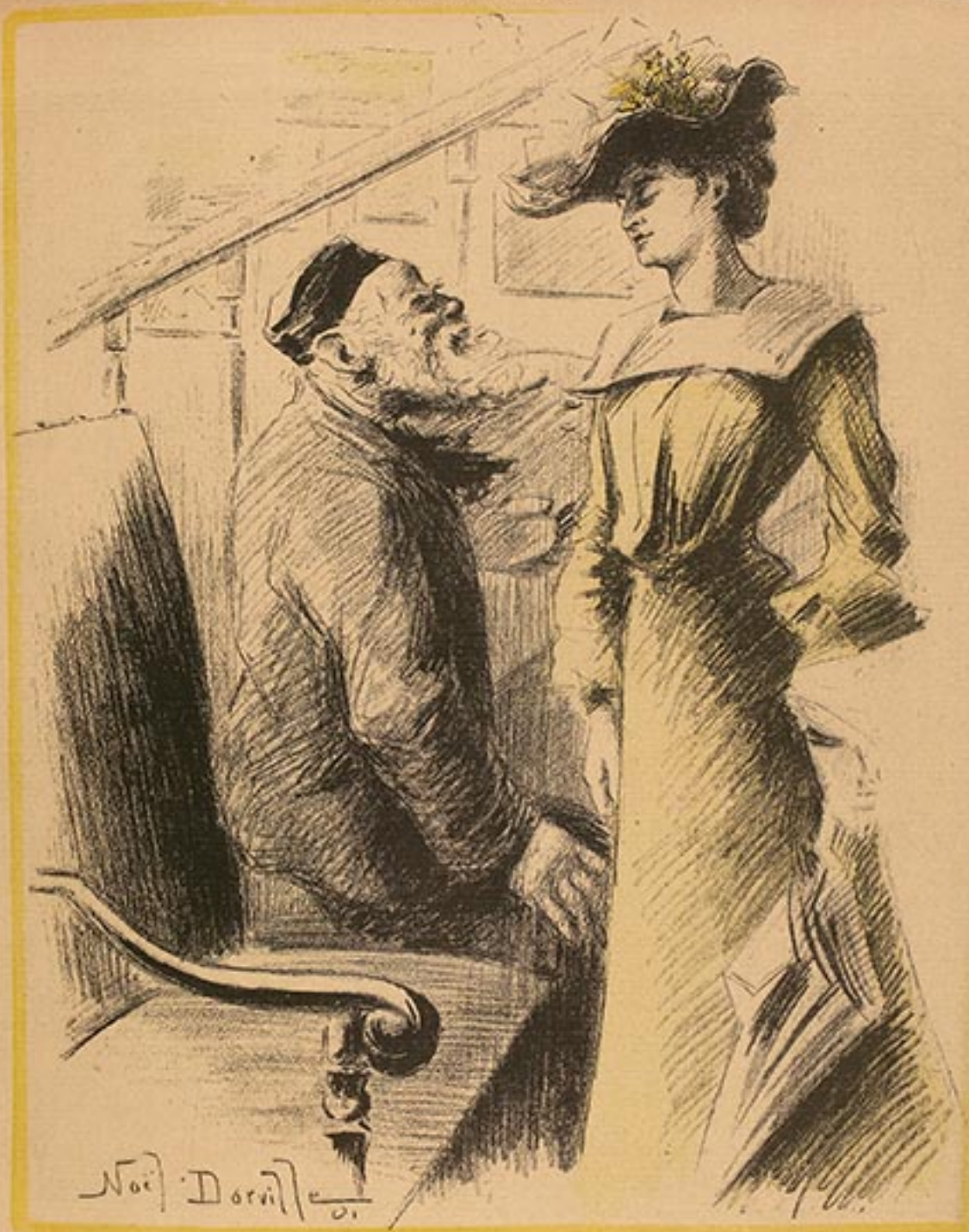


— C'est embêtant, mais c'est si original!...





— Jésus a dit : « Aimez-vous les uns les autres »... mais il n'a pas dit où...



Vierges peintres.

— Voyons, ma petite fille, mais qu'est-ce que vous faites?... Voilà cinq ans que vous avez quitté l'atelier, et pas un membre du jury ne marche pour vous!



— J'ai encore trois sous à recevoir... Madame la duchesse, un sou... la maîtresse d'école, deux sous!



Larbins.

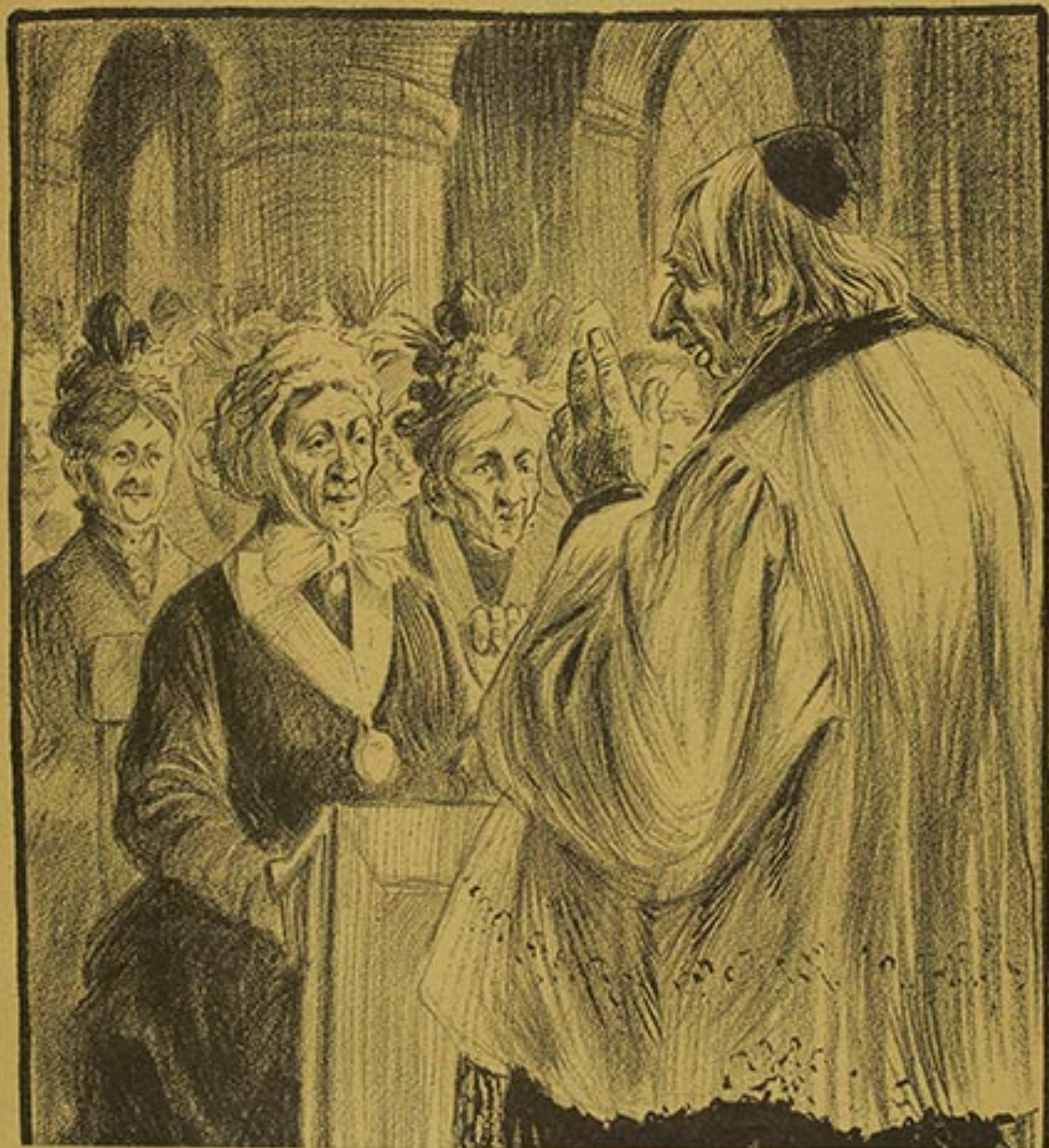
— Madame râle...



- Quel est ce monsieur, derrière moi ?
— Un député, monsieur.
— Il me dégoûte !

L'assiette au beurre

Pour faciliter aux jeunes
semineurs et amateurs
tout le goût va aux desains
satiriques, nous leur consei-
rons chaque semaine ce
supplément. L'ASSIETTE
AU BEURRE serait heu-
reuse de provoquer ainsi
l'éclosion de quelques talents
qui n'arrivent que difficile-
ment à se faire jour. Adres-
ser les desains à M. l'admini-
strateur de L'ASSIETTE
AU BEURRE. Les envois
recommandés sont préférés.



DESSIN DE JEAN FÉLIX

— Courage! mes chères filles. Notre Saint-Père le Pape a dit à Monseigneur qu'il comptait sur notre archi-conférioré pour sauver la France et le denier de Saint-Pierre.



L'UTILITÉ DES FORTS DE LA HALLE.

N'oubliez que, sans nous, Paris pourrait se mettre une double ceinture.



LES PÉNITENCES.

— Pendant un mois, vous mettrez tous les jours une pièce de vingt sous dans le tronc des pauvres.



CRI DU CŒUR.

— Jean, les chevaux n'ont pas de sal, au moins?

DUBOIS et WAZARÉ



Illustration d'Arbus.

BON CŒUR.

— *Reviens-y un peu voir, colle ta gueule à ma vitrine, bé ! traîne-guilles !*



SOUVENIR DE LA COURSE PARIS-BERLIN.

L'épouse infidèle.

*L'assiette
au beurre*

30 Cent.



- La loi Béranger à un gaillard dont l'imprudence a fait trois cents victimes!...
- Il m'a formellement promis de ne plus recommencer..



— Comment! vous faites banqueroute et vous ne pouvez pas fournir une caution pour votre mise en liberté provisoire?..



— La justice égale pour tous!... Ils ne doutent de rien, ces utopistes!



— Plus que vingt minutes pour mon train ! A demain votre non-lieu, mon brave.



— Un irrégulier... un être entré dans la société sans répondant légal... un enfant naturel!...



— Mais, mon bon ami, la justice a marché depuis Salomon!...



— Son ardent patriotisme et sa piété exemplaire lui vaudront sûrement des circonstances atténuantes.



— J'ai bien connu monsieur votre père... C'est pour lui que j'ai prononcé mon premier plaidoyer aux assises... Nous n'avons pas eu de chance, ce jour-là!



— S'il ne s'agissait que d'acquitter les innocents ou de condamner les coupables, le premier venu remplirait nos fonctions.



— En dehors de nous, du clergé et de l'armée, je ne vois guère que des inutiles.



L'assiette au beurre

30 Cent.



— Mon cher Crozier, à titre de souvenir, je voudrais bien vous en accrocher une, mais il n'y a plus de place!

— Par derrière, Sire...



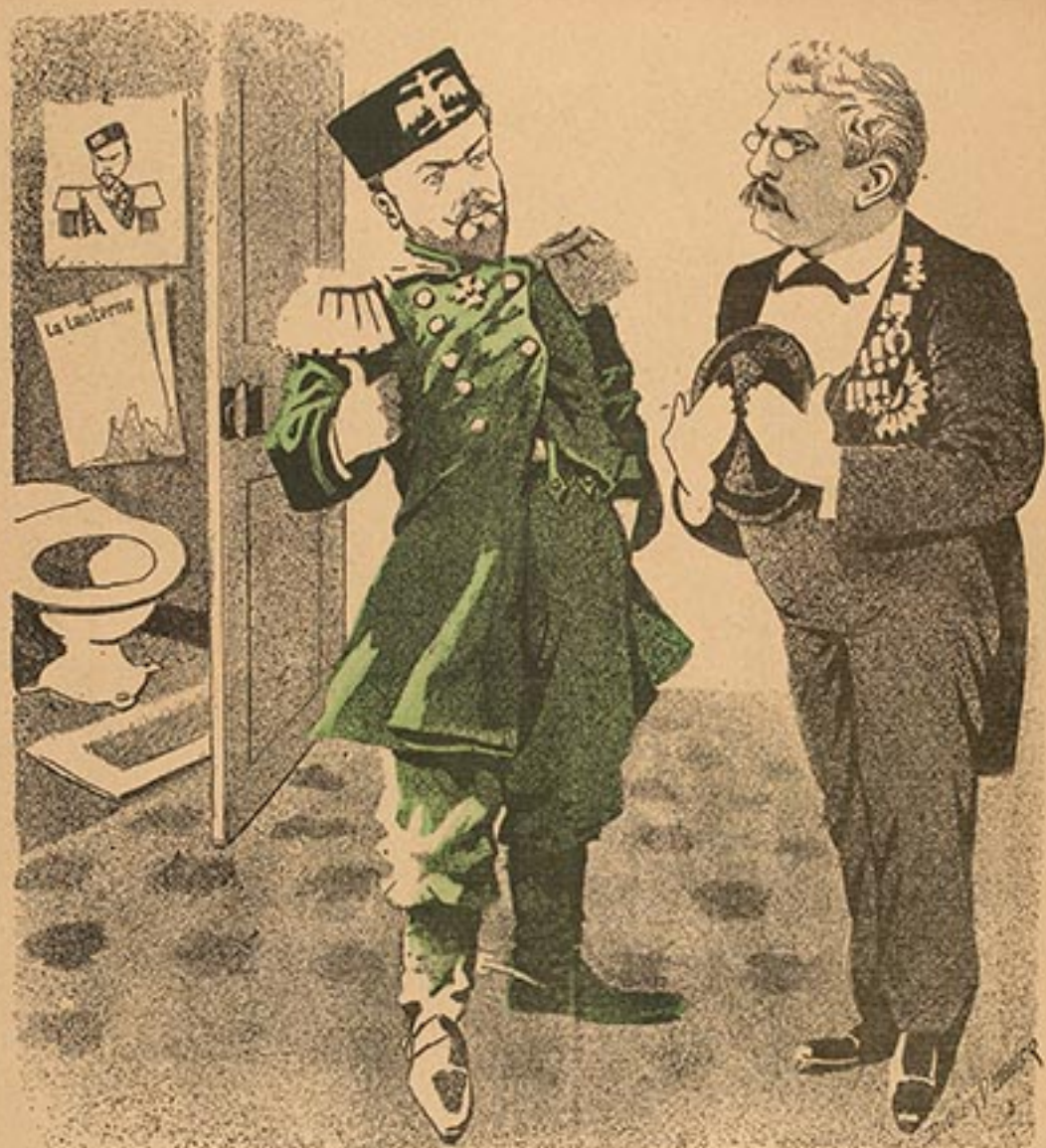
A Dantzig.

— Mon très cher Guillaume, ma première visite devait être pour vous...



Après le Banquet.

— Allons, mon cher général, un peu de tenue... le Tsar nous regarde !



— *Devant moi, vous êtes charmant, et, derrière moi, vous accrochez mon portrait dans ce chalet de....*

— *Nécessité électorale, Sire!... Comme ministre, je dois vous respecter; mais, pour mes électeurs, je dois vous emmener....*



— A qui donc expédiez-vous ce superbe lapin ?

—



— Hélas! Sire, je n'ai que vingt millions... de déficit!



Loubet. — Nous allons le baptiser « L'Alliance russe »... C'est notre plus grand bateau...



- Vous y tenez donc absolument ?
- Sire, ma place de Président en dépend !



Les Deux Mondes.

— Madame est bien bonne de s'intéresser à nous. Oui, elle s'est laissé prendre, la gueuse!... et encore rien que par amour!



Les Deux Mondes.

- M'accompagnes-tu, pour aller voir le nouveau Murillo?
— Oh! quelle horreur! Je déteste le jardin d'acclimatation.



La Vie pratique.

— C'est l'un ou l'autre : 40 francs par mois ou ma fille illico !!



Le marchand de fleurs pour cimetière.
 — C'est l'année, l'influenza n'a pas donné.

L'Assiette au Beurre

LES CAMPS DE RECONCENTRATION AU TRANSVAAL

0,60 cent.

PAR
JEAN VEBER

1^{re} Edition

N° 26. — 28 Septembre 1901.

Tous droits de reproduction réservés

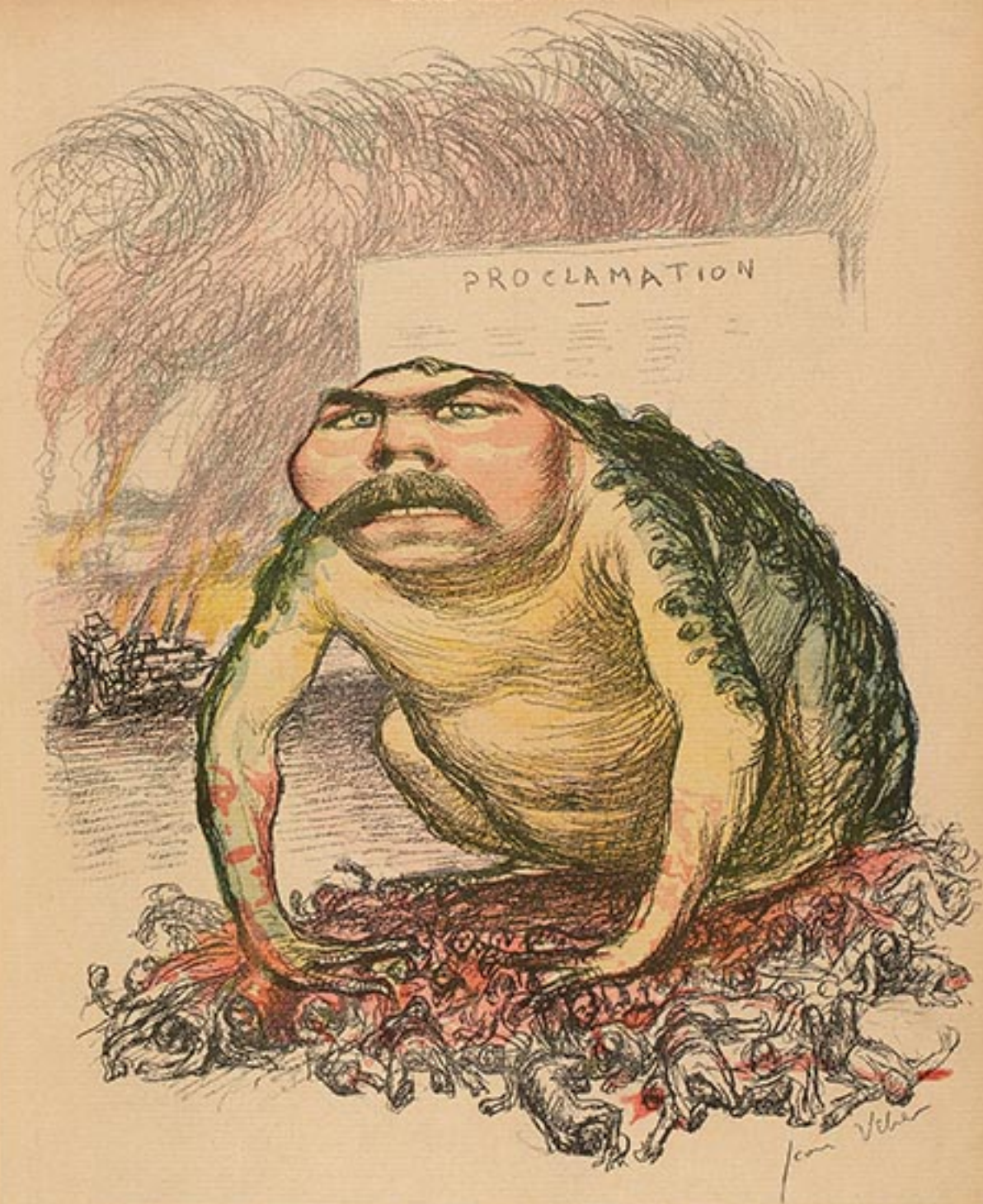


LE SILENCE



Monde pourri ! N'arriverai-je donc pas à te soulever !

LORD KITCHENER



... Je puis dire qu'à présent la guerre du Transvaal est terminée. Le pays est tranquille et j'y suis arrivé en évitant toute effusion de sang. Les camps de reconcentration où j'ai réuni les femmes et les enfants font rapidement leur œuvre de pacification...

(Rapport officiel du général Kitchener au War Office.)

LES PROGRÈS DE LA SCIENCE



... Les prisonniers boers ont été réunis en de grands enclos où depuis 18 mois ils trouvent le repos et le calme. Un treillage de fer traversé par un courant électrique est la plus sûre des clôtures. Elle permet aux prisonniers de jouir de la vue du dehors et d'avoir ainsi l'illusion de la liberté...

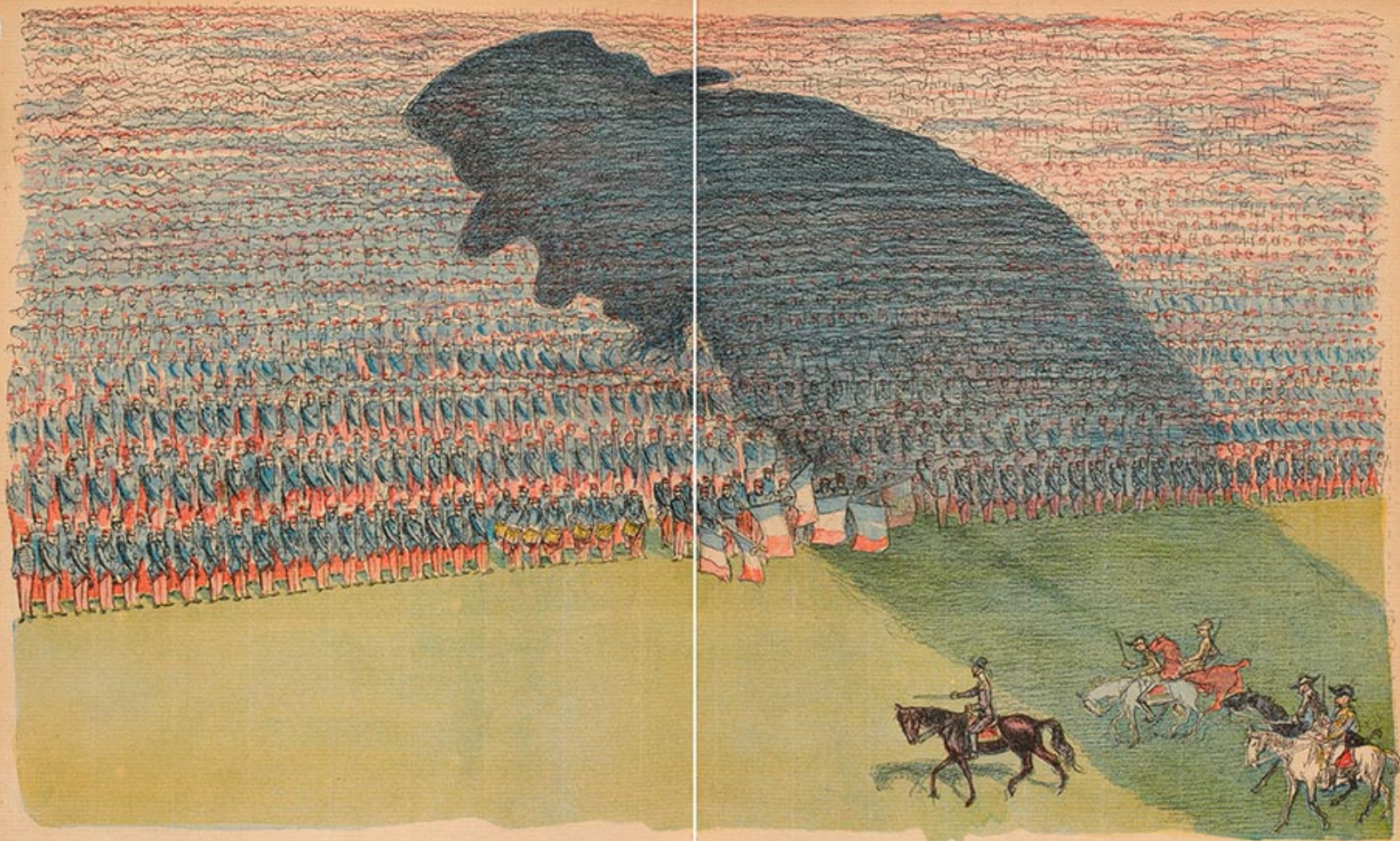
LE VERGER DU ROI ÉDOUARD



Je l'ai fait appliquer partout avec régularité. — Cela est du meilleur effet. . . .
la proclamation dans laquelle je déclarais rebelle tous les hommes pris les armes à la main a donné les meilleurs résultats.

Un rapport officiel du général Kitchener au 22e 100 West

Le 20e 100 West



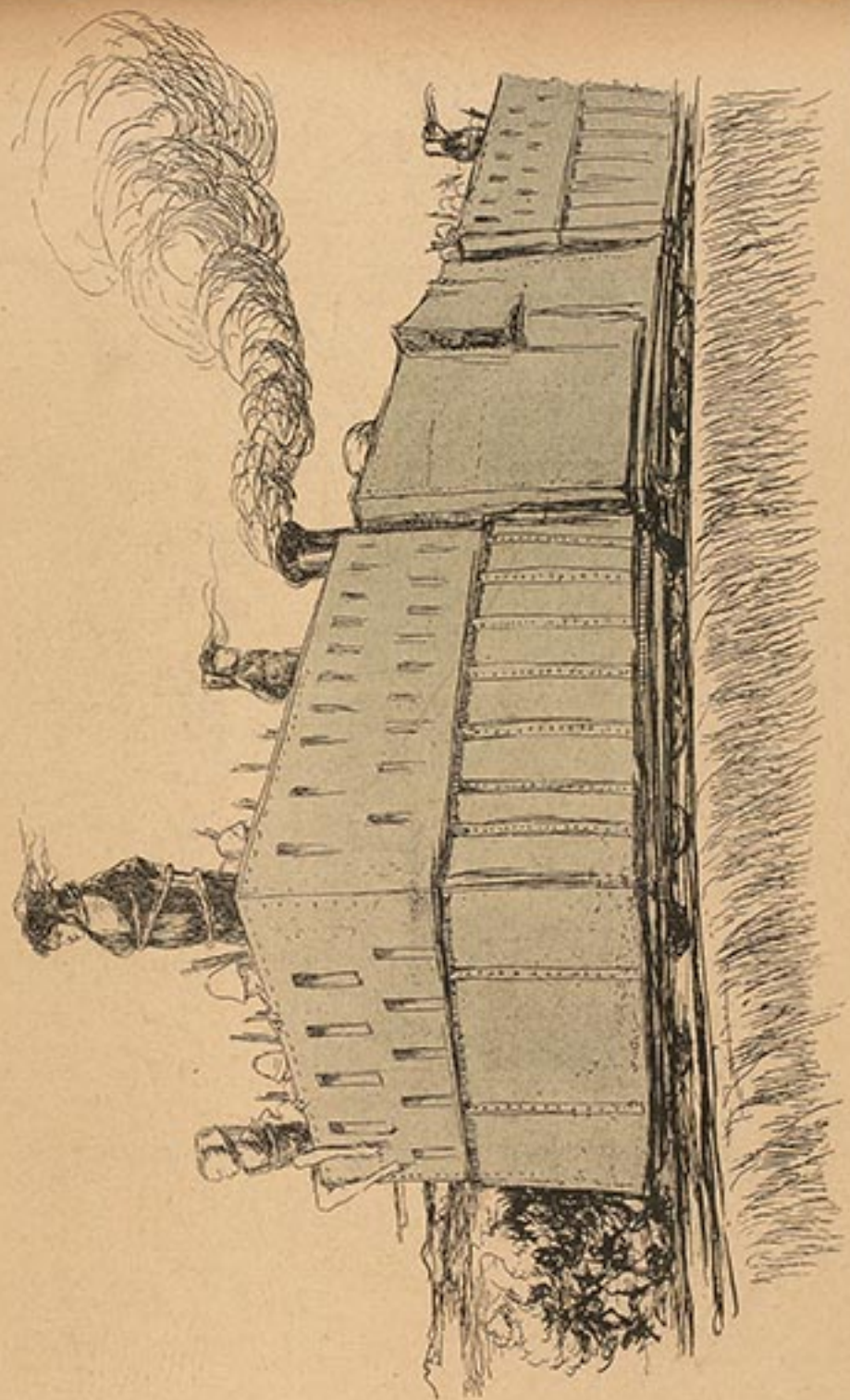
VERS LE CAMP DE RECONCENTRATION



... hier encore nous avons pris un important commando. Je l'ai fait reléguer sous bonne escorte.
L'humanité de nos soldats est admirable et ne se lasse pas malgré la ferocité des Boërs.

(Rapport officiel au War Office.)

BRAVOURE BRITANNIQUE



..... les voies de communications sont rétablies et le chemin de fer fonctionne régulièrement. Les accidents qui étaient si fréquents il y a quelques mois ne se produisent plus.



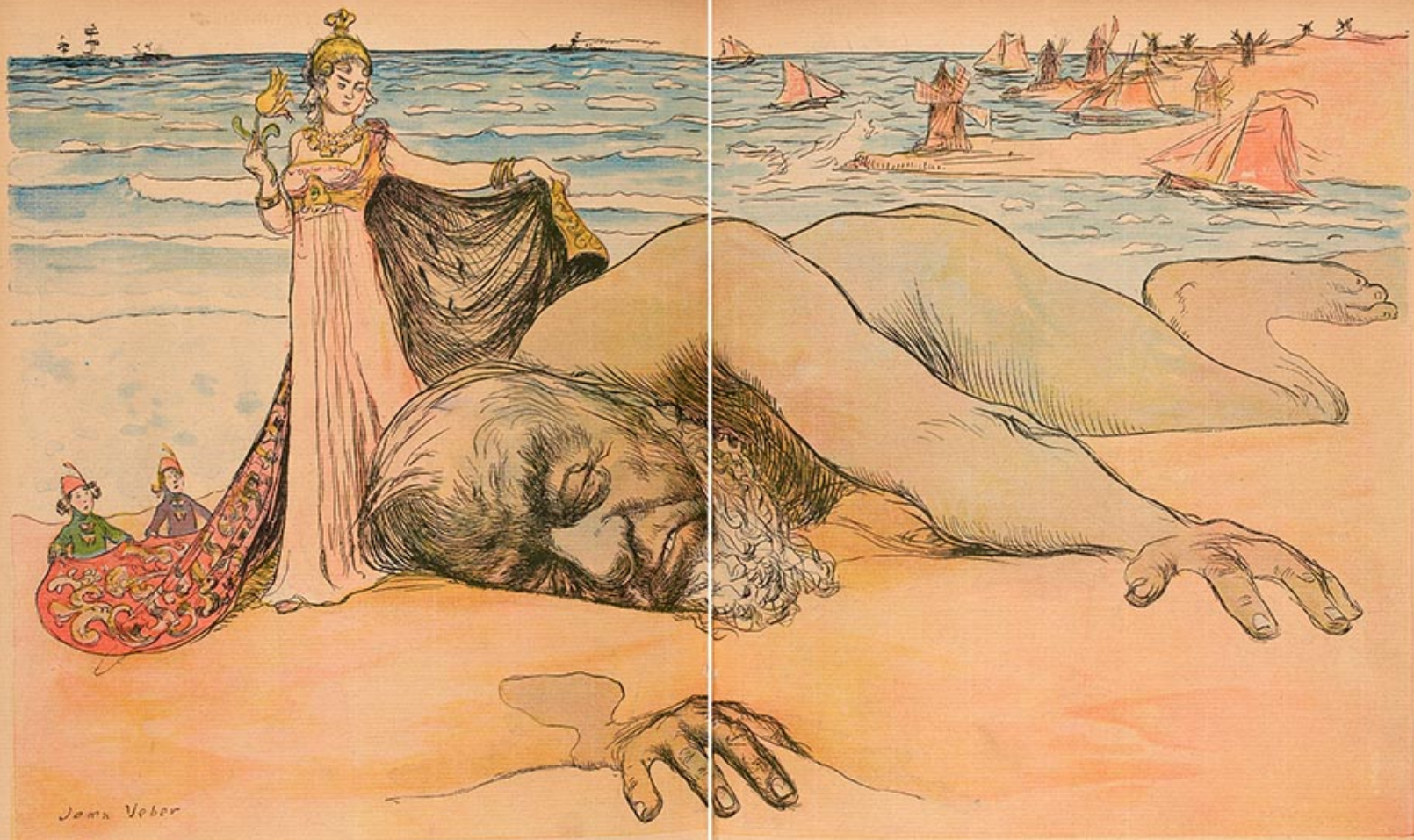
... Seul un misérable fou refuse jusqu'ici de se rendre. C'est lui qui porte l'ESPÉRANCE des derniers rebelles.

(Rapport Officiel au War Office.)



.... Je dois reconnaître la galanterie proverbiale du soldat anglais et lui rendre hommage. Chaque jour j'en ai sous les yeux de nombreux et naïfs exemples. Il est touchant de voir avec quels égards, quels soins les femmes boërs sont traités...

(Rapport officiel de lord Roberts.)



John Vebber

L'ÉPRAVE

VERS LE CAMP DE RECONCENTRATION



.... Ces femmes boërs sont peu dignes d'intérêt, beaucoup abandonnent leurs enfants et de ce côté elles ne sont sensibles à aucune remontrance. Aussi leurs enfants sont-ils heureux de trouver nos soldats et acceptent-ils avec empressement leur protection...

(Rapport officiel du général Kitchener au War Office.)



Le Foudre de Guerre

LES CAMPS DE RECONCENTRATION



... Arrivées au camp de reconcentration les femmes boères trouvent de spacieuses tentes où l'air ni la fraîcheur ne manquent. Tous mes soins tendent à y faire pénétrer l'hygiène et le confort anglais si réputés... Certaines de ces tentes ont un air d'intimité vraiment charmant...

LE DEEP-LEVEL



...LAIN

LA REINE VICTORIA ET MADAME KRUGER



Jean Vaber

Bonne Madame Kruger! Pourrez-vous jamais obtenir le pardon de cette reine cruelle!



Le baiser stérile

LES ACHETEURS DE BIENS



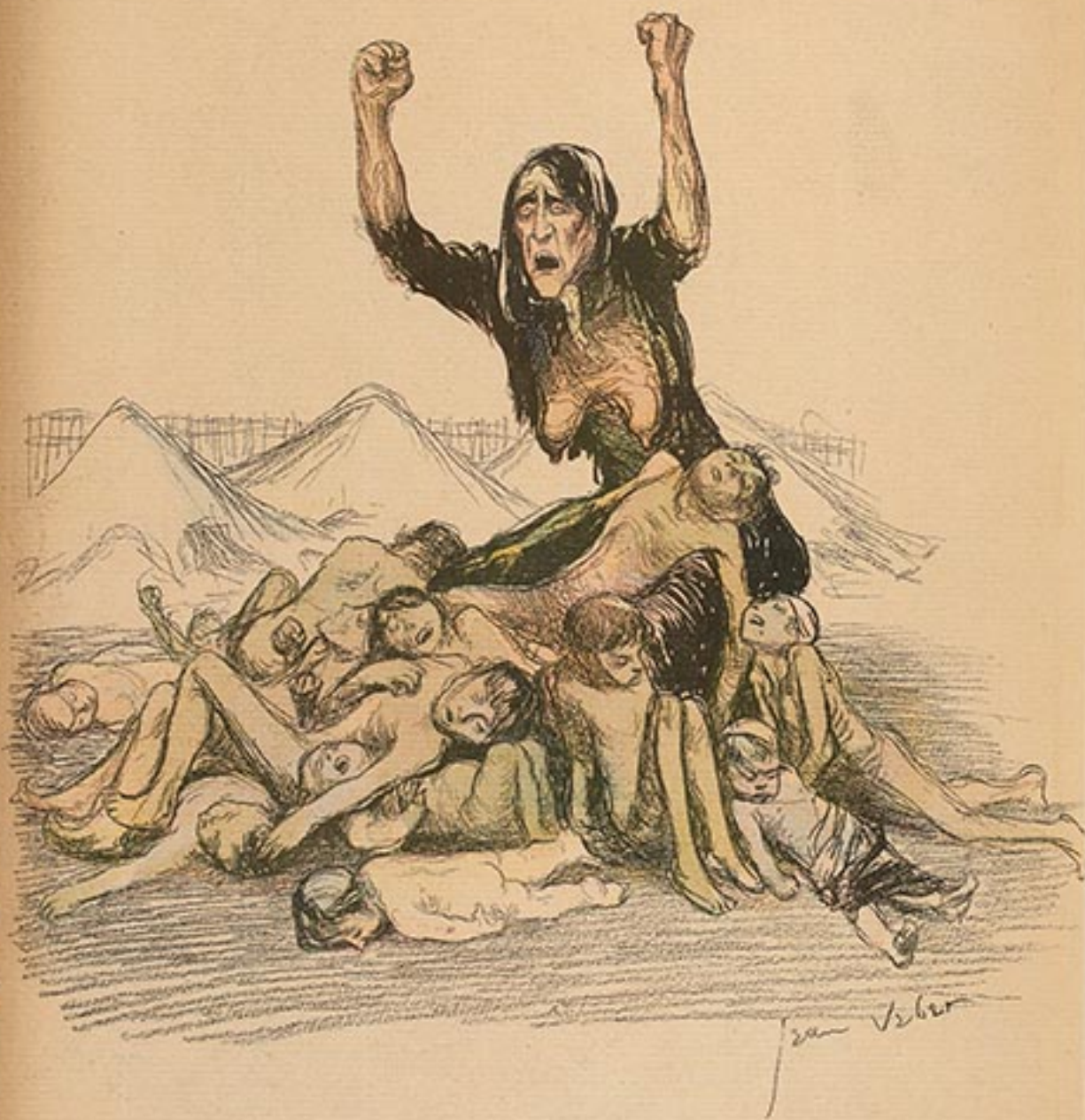
Toute ferme confisquée est immédiatement vendue et trouve facilement un nouveau propriétaire qui



s'empresse d'aller prendre possession de sa nouvelle propriété.

(Rapport au War Office.)

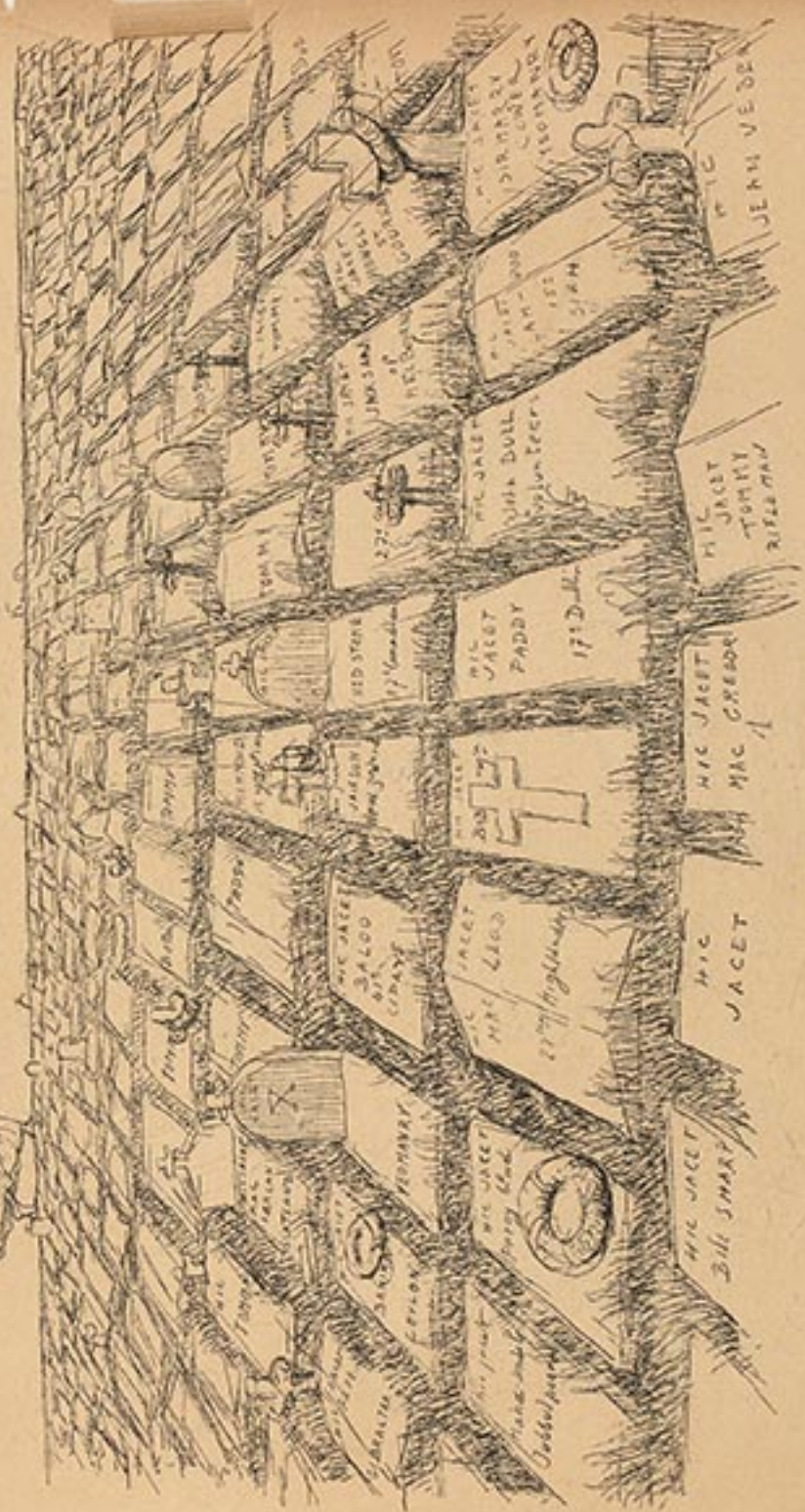
LES CAMPS DE RECONCENTRATION



..... Grâce à la bonne organisation des camps de reconcentration l'abondance et la santé y règnent. C'est un véritable plaisir de voir les enfants courir et jouer innocemment entre les tentes sous l'œil souriant de leurs mères qui oublient ainsi un moment la mélancolie de leur position.....

..... Les mesures de précaution que nous avons prises ont abaissé la mortalité des enfants à 380 pour mille.

(Rapport officiel au War office.)



LE ROYAUME-UNI



L'Impudique Albion

les "tumas lu!"

tune m'as pas regardé?

PAR

ERNEST LA JEUNESSE



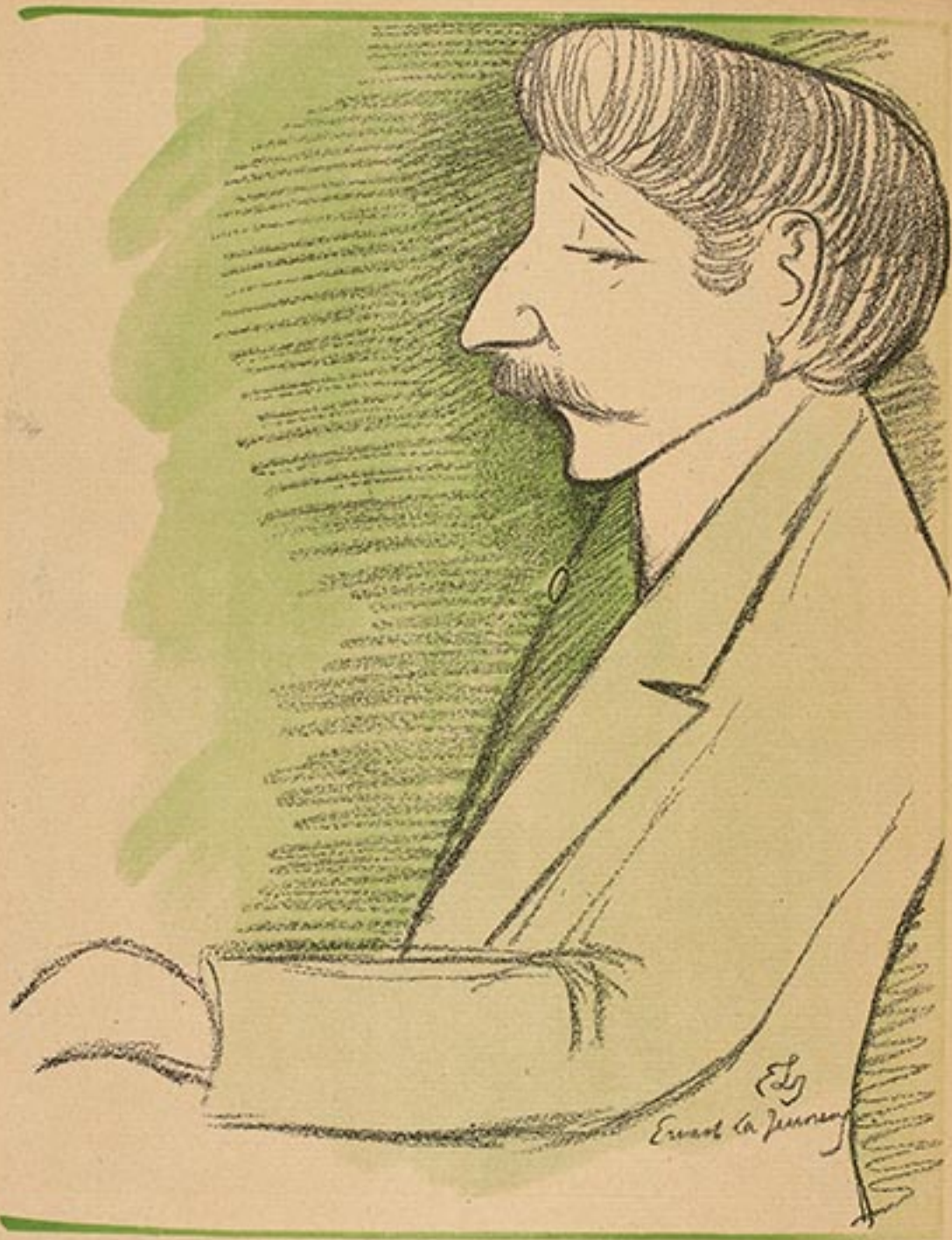
Ernest La Jeunesse



Le même la Ruse, duc de la Force et père de l'enfant d'Austerlitz. (P. 100)



Le cabinet de Monsieur Courteline (service de l'Abandon des Droits).



Le Loys du plaisir. (Pierre Loys)



Tire-Lyre. (Hustard)



La Bretonne. (d'après Lacroix.)



Boule de Neige. (Basse)



L'homme qui rit. (Tristan Bernard et Dorey)



L'Etat, c'est mon moi ! (BARRIS)

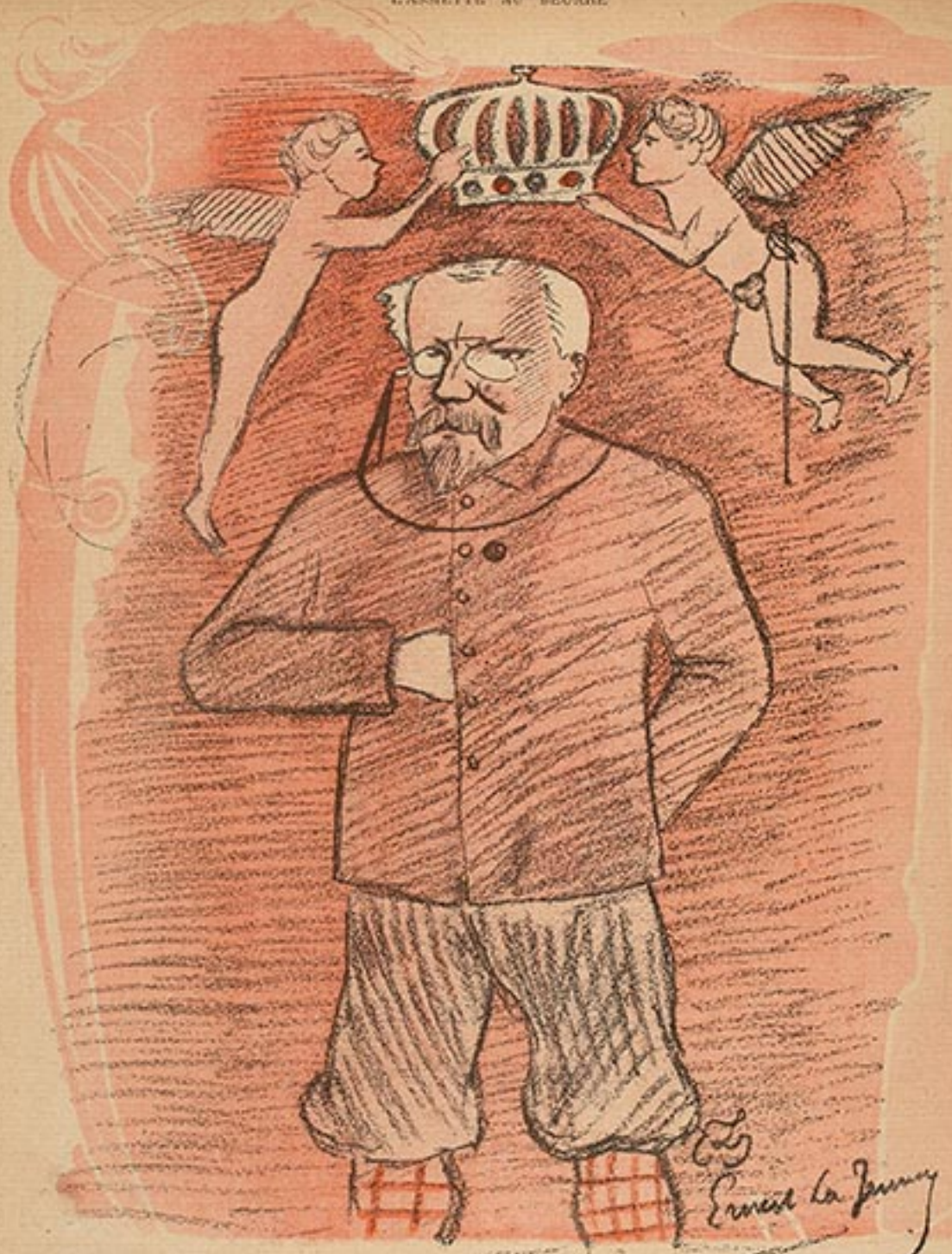


Boum ! Poum !!! (Paul et Victor Marguerite)



Ernest La Jeunesse

La terreur de Saint-Sulpice. (Assiette)



Impression de théâtre. (Voir le maître)

Les Enmerdeurs

Numéro spécial
de L'Assiette
1901

au Beurre. A. Willotte



«... Ne sont pas ceux qui sentent le plus, la pite mère!»



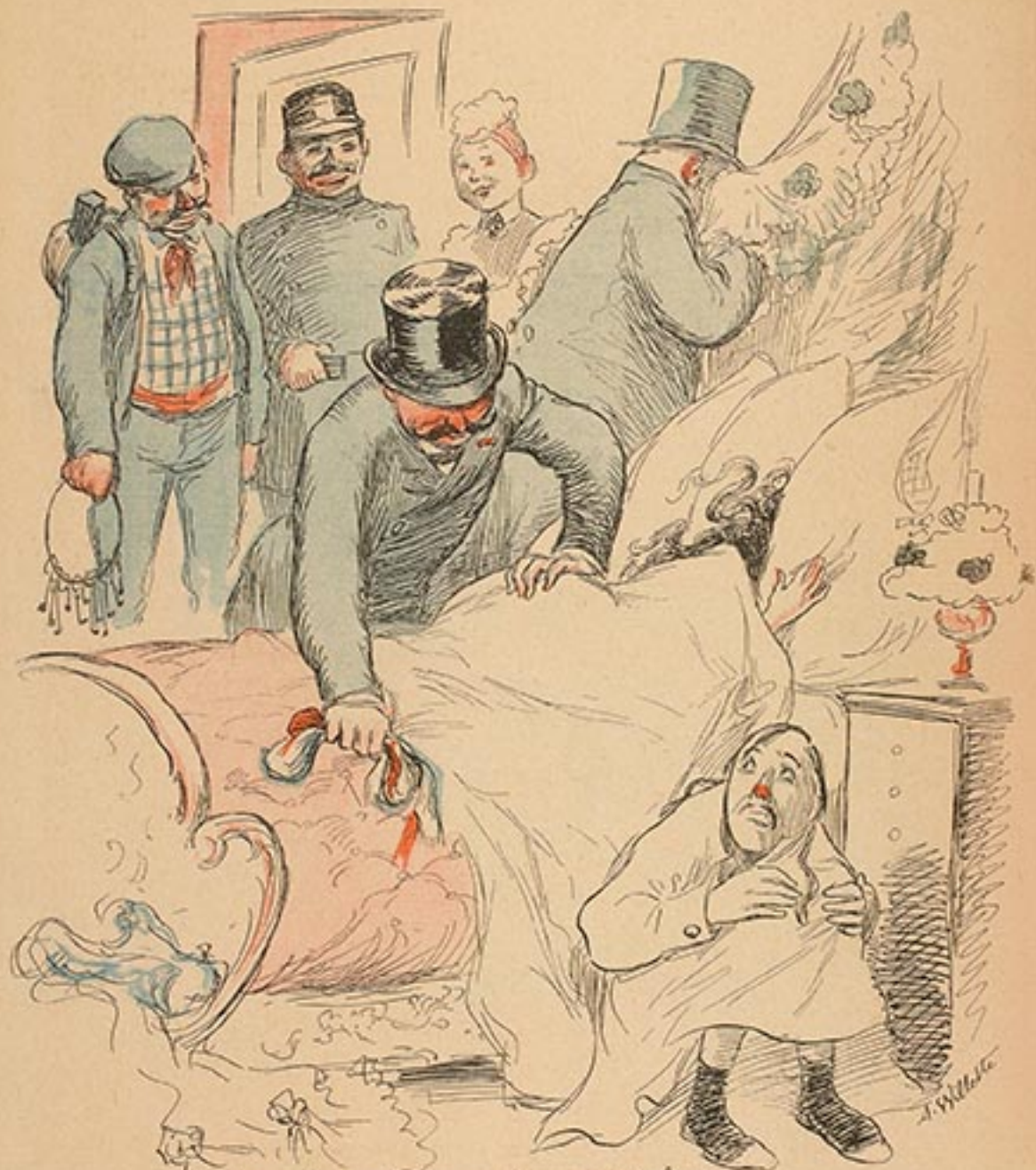
A. Helleu

À tout Seigneur,
Tout honneur.



Le sergent

Au nom de la Loi !



" Inutile, monsieur, de vous cacher...
" Je suis le commissaire de police... "



Sa MAJESTÉ PIPELET



A. W. Blatte

Je viens, avec ces messieurs, déclarer
la naissance d'un enmerdeur.....



Bon appétit m'sieur et dames...
n'oubliez pas un pauvre ouvrier infirme...

Les amis !



Eh ben, mon salaud !... tu ne vas pas t'embêter !



A. Willer

PARIS S.P.O.R.

Andouilles
Vermicelli

SAUCISSES
LULU

OMELETTE

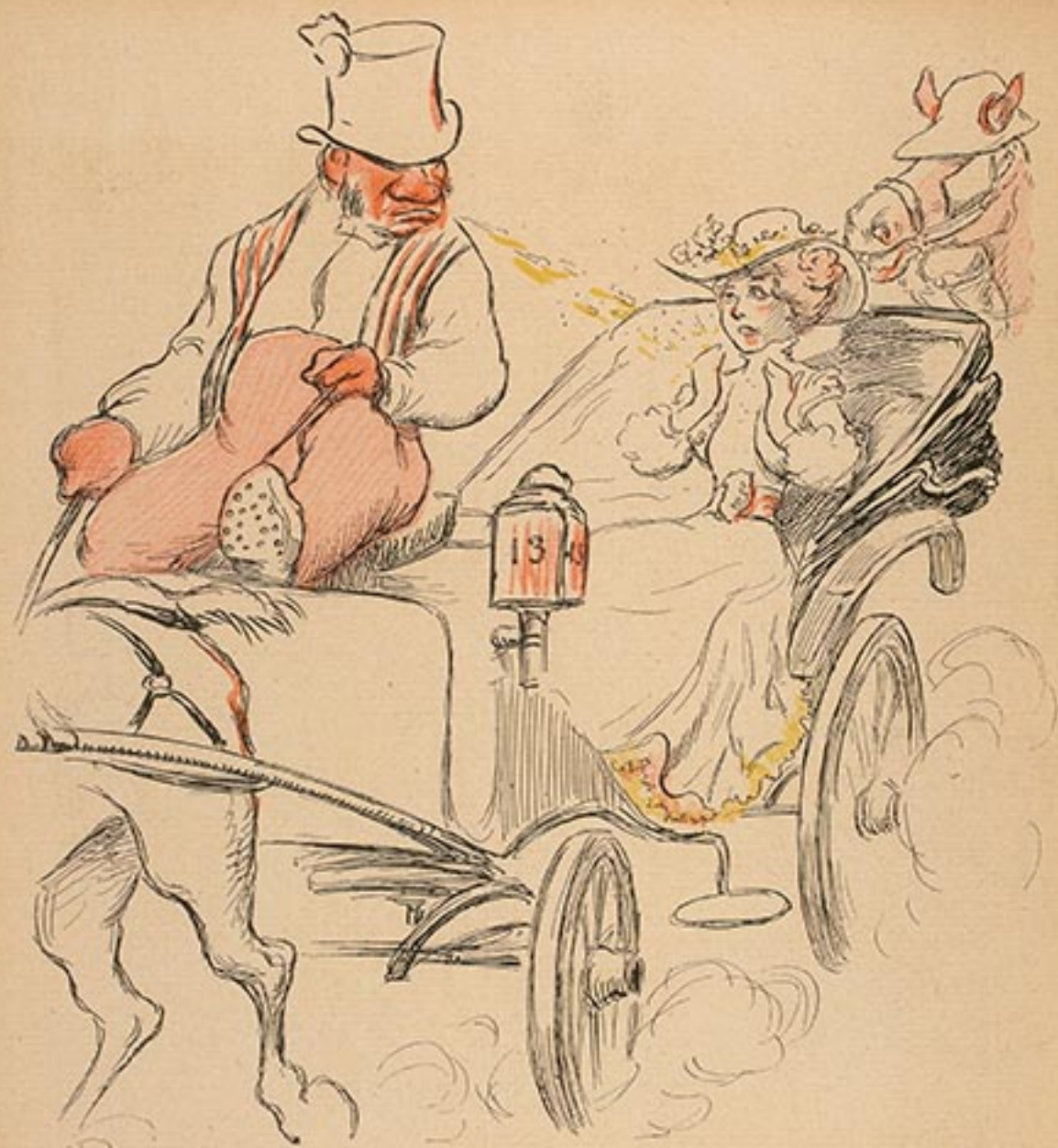
CACA



A. S. 1900.
Ah! celui là est plus emmerdeur
que Mousieur Cuzot.



L'ennemi c'est notre maître
Te vous le dis en bon français.



Le Collignon.



A. Willette

Bien sur ?



Monument élevé à la mémoire du GRAND ENMERDEUR
GÉNÉRAL ET NATIONAL.



Aux bureaux de postes



IL EST 3 HEURES!



Est-ce un conseil de guerre?... Non, c'est un contrôle de théâtre!



Syndicat des amateurs

C'est le flic

C'est Bazouge

C'est le spirituel maçon qui vous blanchit en passant

C'est p'Anglais

C'est l'ouvreuse (je l'ai mise parcequ'elle est biquetouse)

C'est le mec et il y en a bien d'autres mais je crains de vous ennuyer

A. Willelle

J'allais oublier le chien!

A Berlin

A B...

LES MONTMART

VIVE

AVACHOU

A MORT

Rancavallo

Vive Deroulide

A BASLA CALOTTE

Vivent les Bons Pères

Vive Dreyfus!
à Bos Dreyfus

Vive Beremp
un père de famille

GALIFAIT
SUR LE

Vive
le Roy

mort à
à Bas Goudeau
A William

le pais le moite

M^e Crozier se lèche les doigts

VIVENT LES ANGLAIS
IVRE GUYOT

UN
CHANG

Professeur de Flûte
ICI A 8 h
Brouardet

CACA
POPO
PIPI
Bierempers

Vive l'empereur
E. Fallieres

MORT AU
LACHES

Vive Philippe
Dufaget



POUR LA VIE

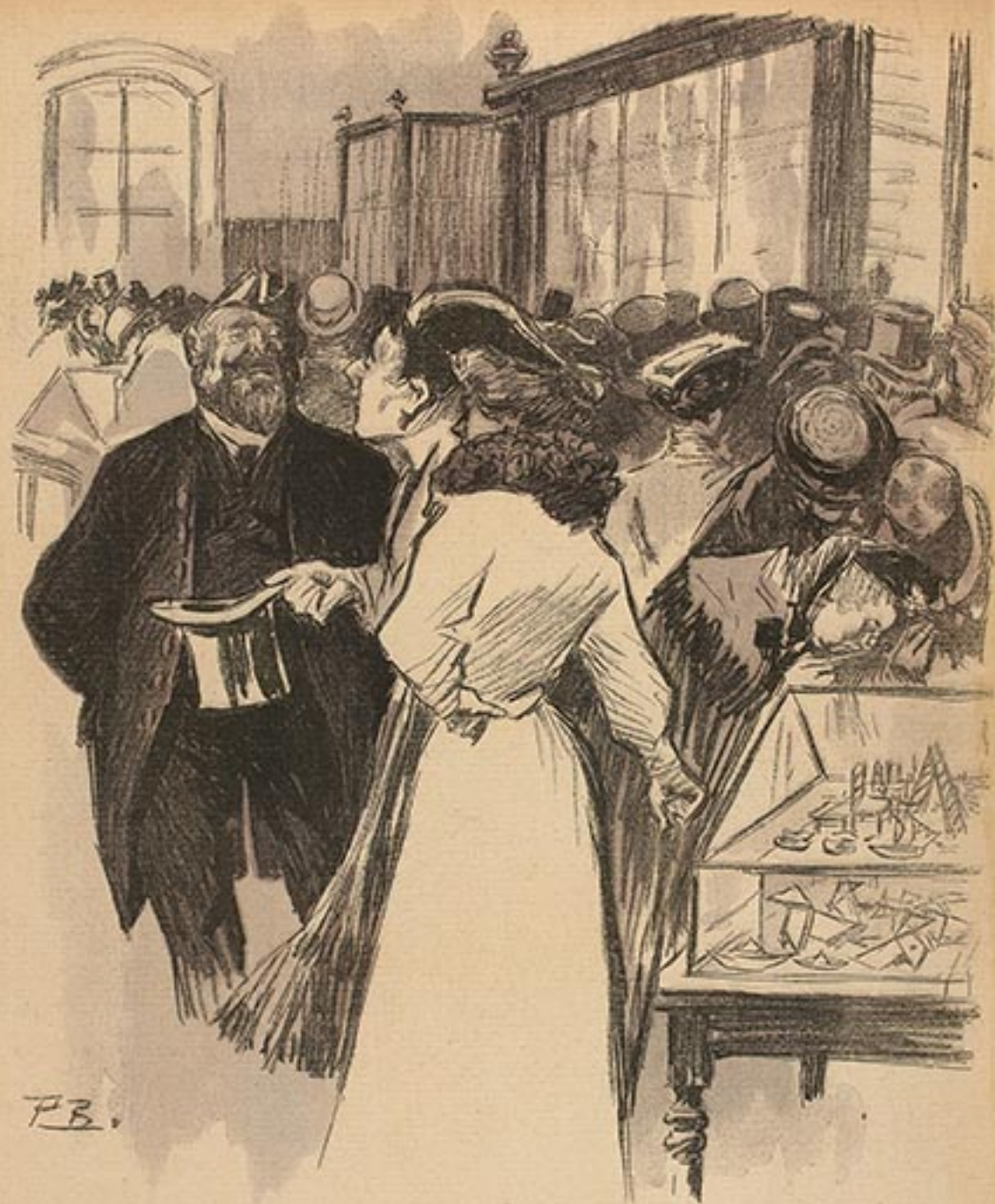
L'ADMINISTRATION

AFFAIRES COURANTES

REPOTLEGAL
ENTRÉE
N° 20
1902

L'ASSIETTE AU BEURRE





Exposition annuelle des travaux d'art « sinécuriens ».

— A présent, monsieur, voudriez-vous avoir l'obligeance de nous indiquer la vitrine des... chinoiseries administratives ?



Les « Sinécuriens » travaillent.

— Messieurs, le Chef fait appel à notre bonne volonté pour ces expéditions absolument urgentes.

— Ah ! non, alors... Il nous l'a déjà servie le mois dernier, celle-là ! Ça devient du... surmenage, à la fin !



Section des services... rendus.

— C'est entendu. Dites-lui qu'il est nommé inspecteur aléatoire au bureau des latitudes administratives. Le service n'existe pas, le bureau non plus; sa présence n'est pas nécessaire et il émargera le 2 de chaque mois... Allez...



73

Bureau restant.

— L. P. 240, S. V. P.

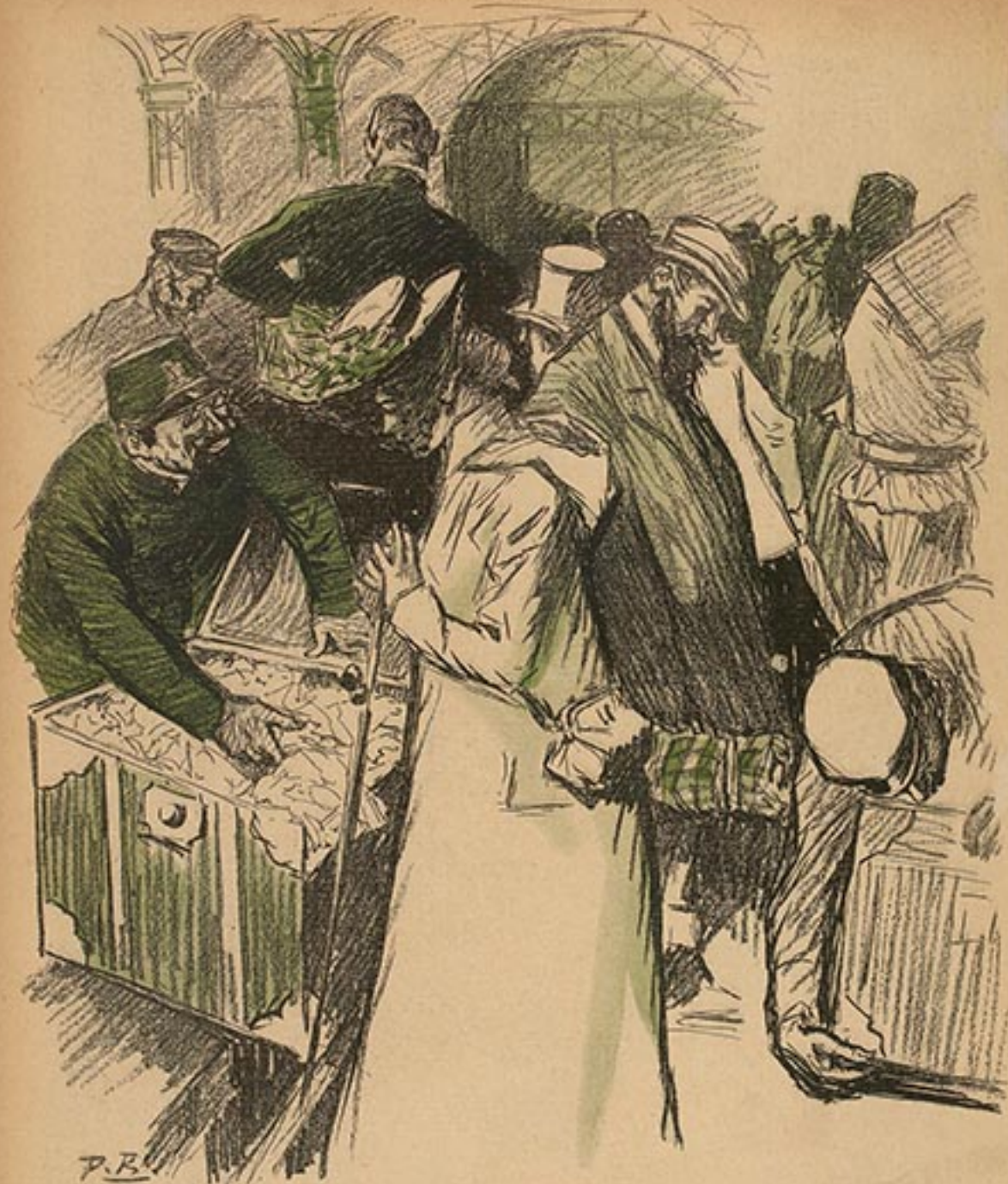
— Il n'y a rien.

— Vous... êtes sûr?

— Rien, vous dis-je, et je ne comprends pas que l'Administration condescende à jouer ce rôle suspect. Il y a des feuilles mondaines pour la correspondance amoureuse... mademoiselle.



Réception officielle.
Le contribuable paie, mais il s'amuse.



P. B.

A la douane.

- Mais, ces dentelles, ce sont mes chemises, mes pantalons...
- Mazette! On ne doit pas s'embêter avec vous...
- Combien je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous en dire autant!



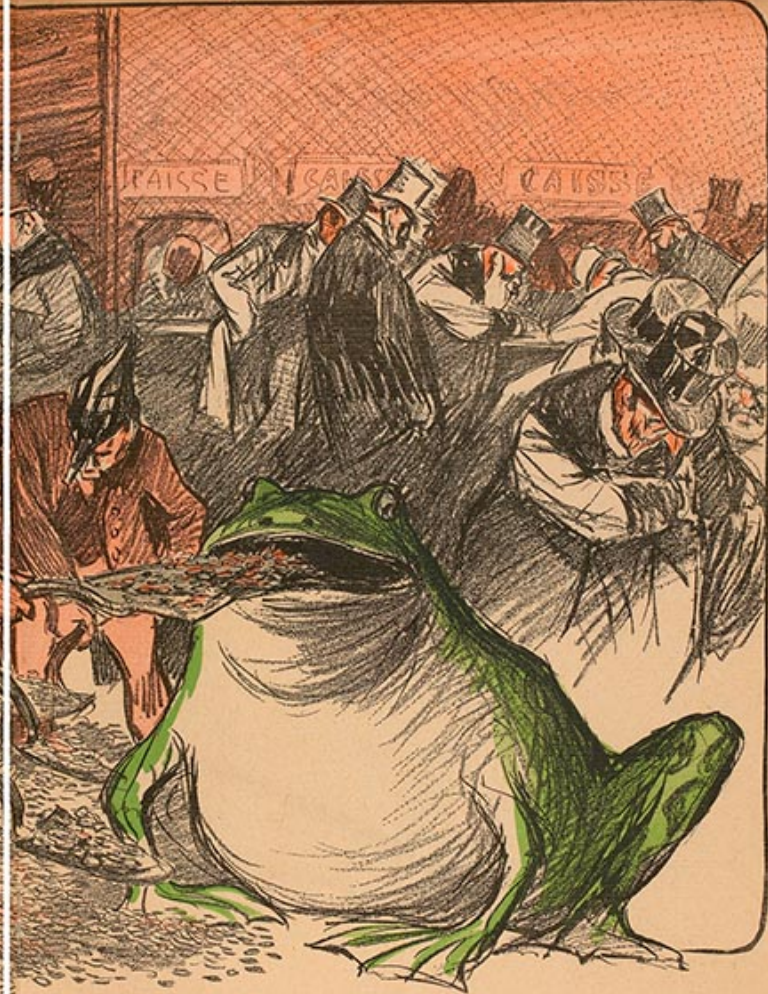
F.B.

Saisie fiscale.

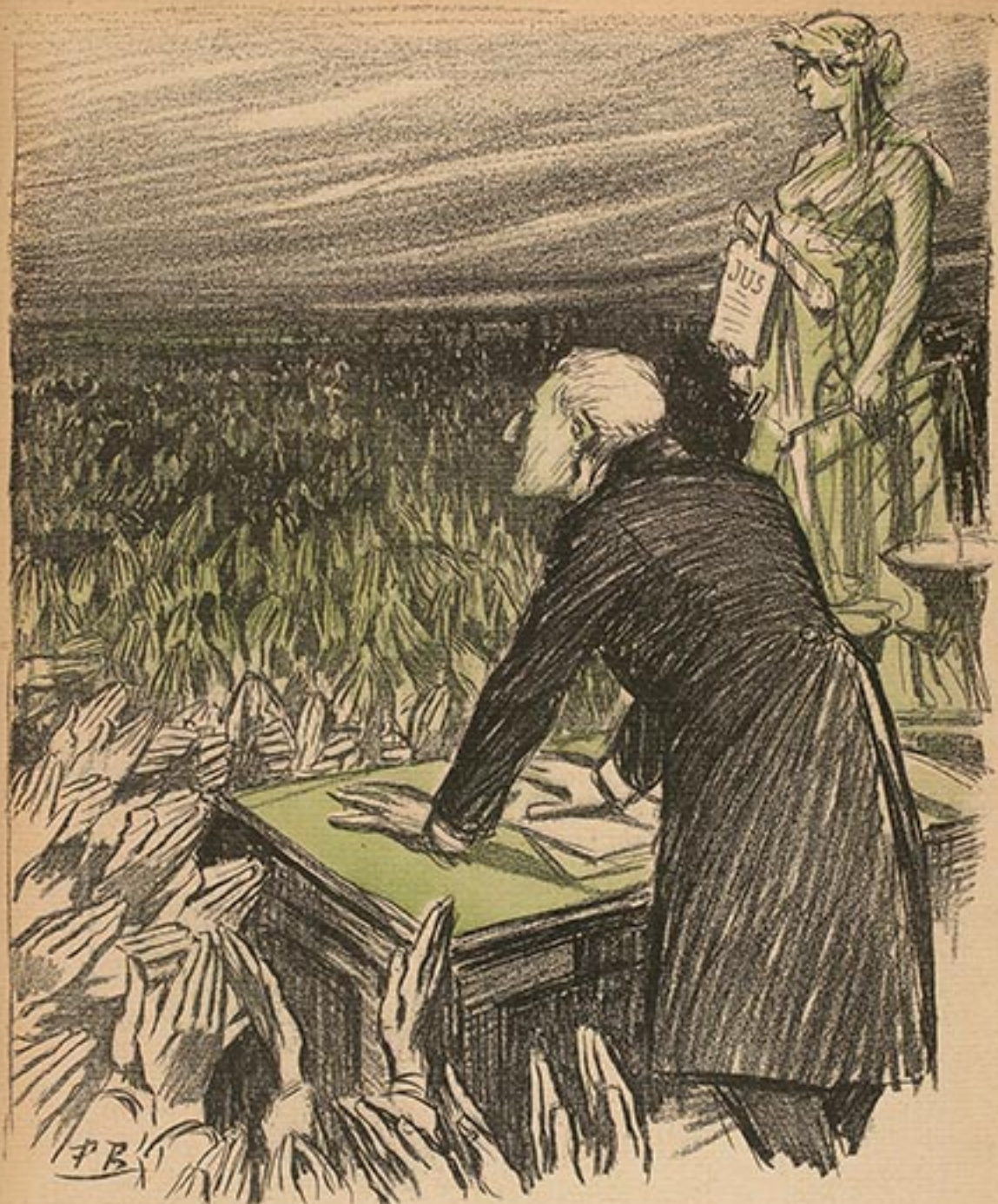
— Emportez encore ce fauteuil, mais vous laisserez le canapé... On ne reste pas éternellement veuve...



Paul Bonjean



Grenouille administrative.
Plus elle s'empit, plus elle se vide, c'est la grenouille des... Danaïdes.



La justice gratuite (Circulaire publique).

« Les frais de justice vont être l'objet d'un sévère contrôle et révisés dans la forme la plus propre au soulagement du contribuable ».

(Arrêté ministériel 4 décembre 1900.)



La justice gratuite (suite) (Circulaire confidentielle aux compagnies d'avoués).

« Nous n'ignorons pas, messieurs, les sacrifices que vous a imposés l'acquisition de vos charges. Croyez que nous n'avons jamais eu l'intention de porter atteinte aux légitimes prérogatives de votre belle institution, etc., etc. »



A l'office.

— Le coin administratif redemande du beurre...

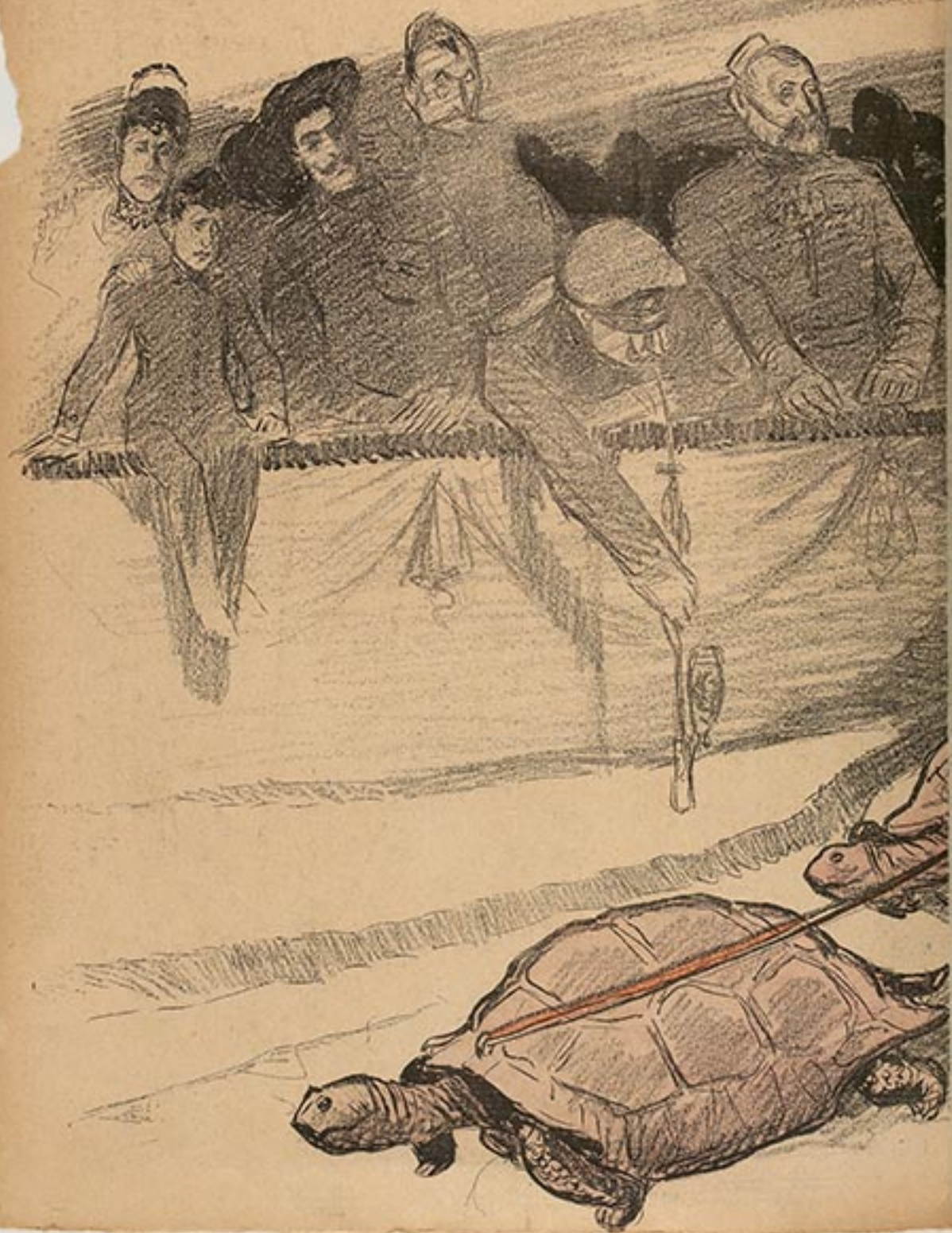
— Encore ! Il graisse donc ses « rouages » avec ?... Enfin ! Porte-lui ce douzième provisoire et non définitif... hélas !



L'ère des assommoirs

et du delirium tremens.

Il entre à Paris pour 67 millions d'alcool par an et les cabanons d'alcooliques, avec leurs tristes pensionnaires ne coûtent que six millions... Concluez !.



l'Assiette au beurre

*petite histoire
pour petits et
grands neufs*



REPRODUCTION
N° 1002

N° 30
26 Octobre 1901
30 CENTS.



van Dongen

Premier fantôme (Le Mépris).

L'amant part. La fille reste... avec son enfant!



Deuxième fantôme (La Pauvreté).

L'enfant a soif. La mère a faim. Le lait est tari. L'argent s'est enfui!



Le père, relancé, donne cent sous à condition qu'on ne vienne plus l'embêter.



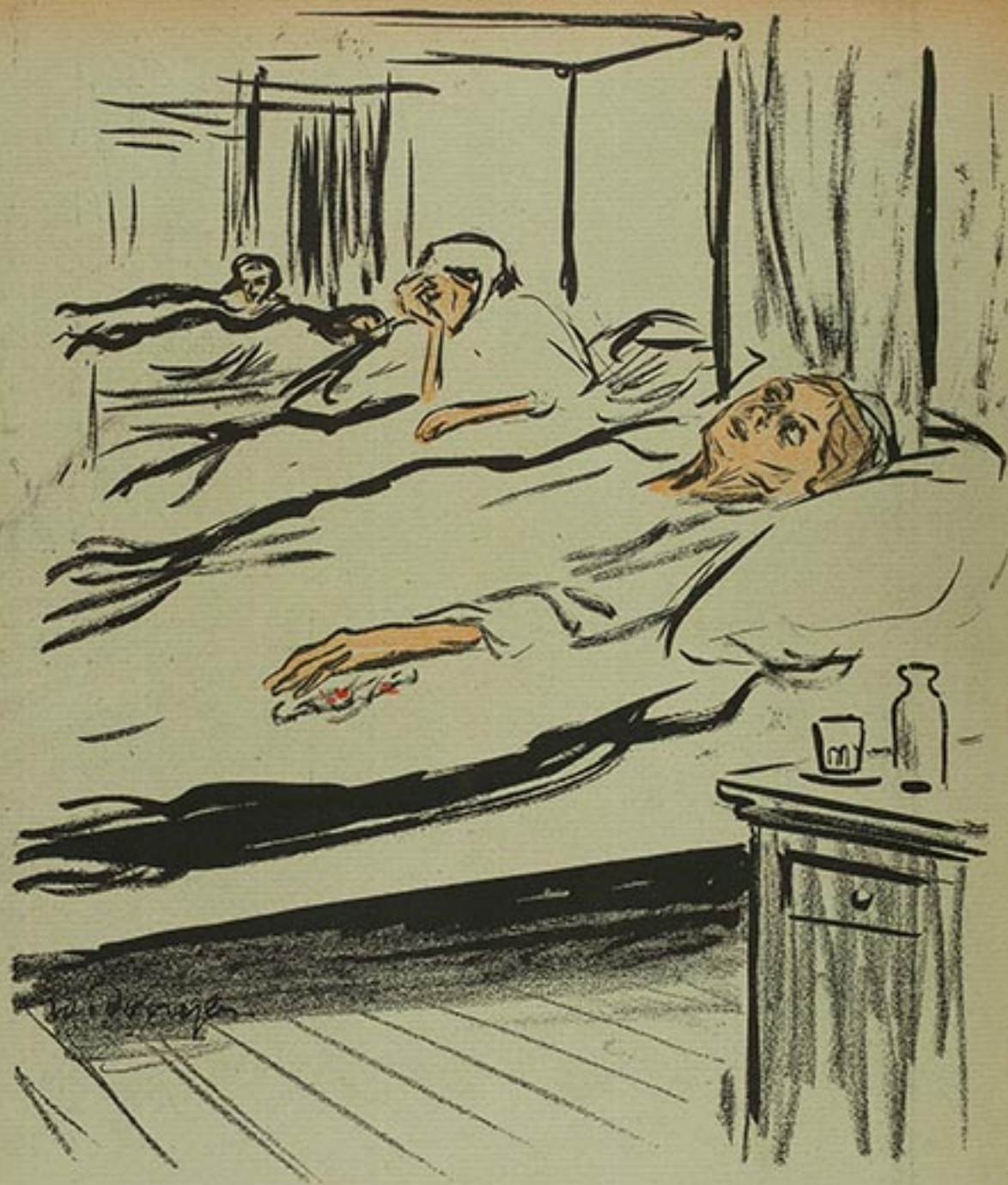
Il y a bien le macadam... mais... des flics aussi!



Il faut bien vivre pourtant!



Elle finit par gagner des vingt francs... qu'elle dépense.



Troisième fantôme (La Malade)

Ohé!



Quatrième fantôme (La Mort).

Elle s'en est allée un jour à Saint-Ouen.



Il faut bien que j'fasse, s'est dit l'enfant, comme a fait maman!...



Kees van Dongen.

Et elle a eu aussi des amants!

La marchande de quatre saisons.



Raymond Chanay.

A son printemps, à l'âge de vingt ans, elle en avait beaucoup.

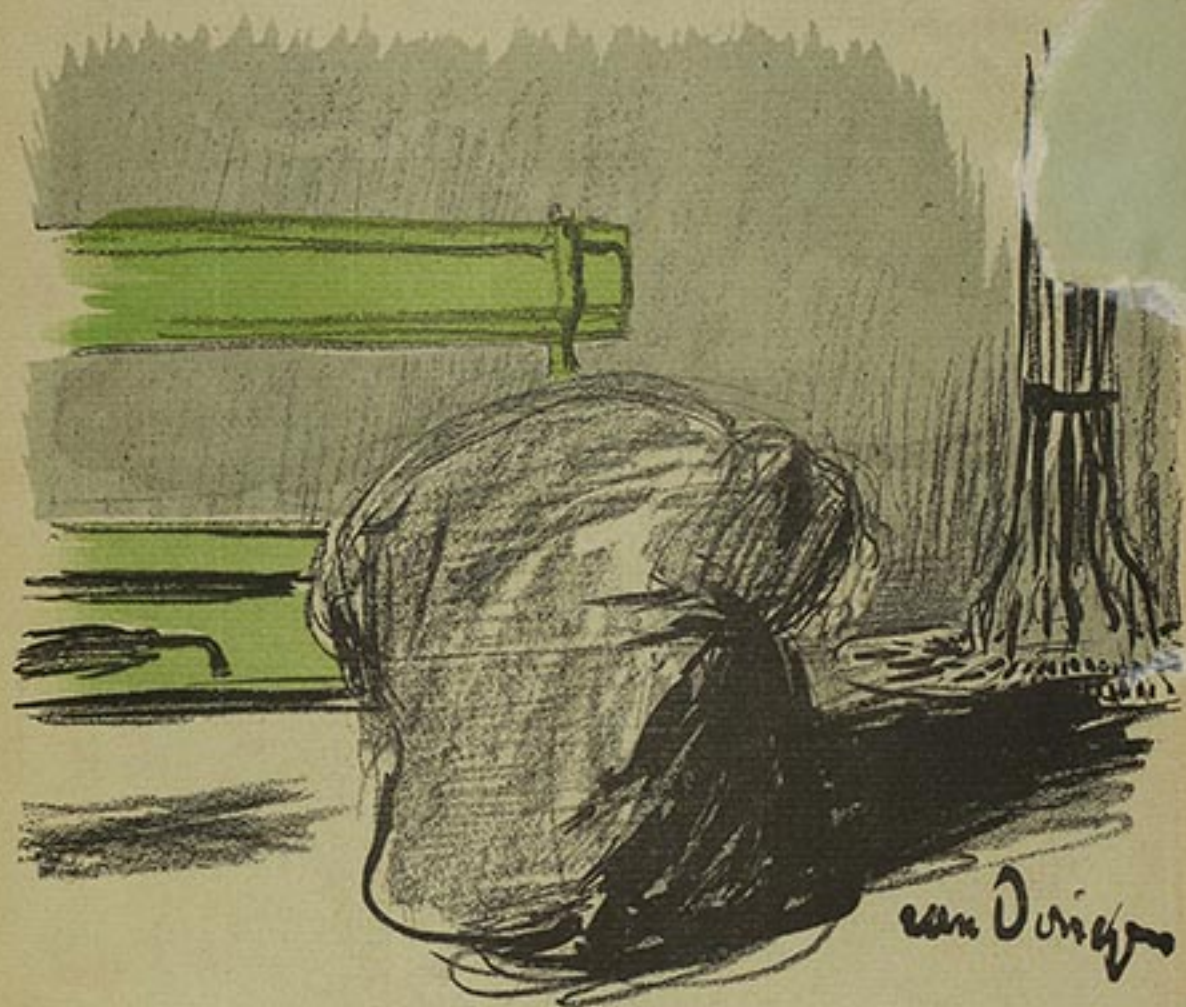


A son été, par centaines on les comptait!

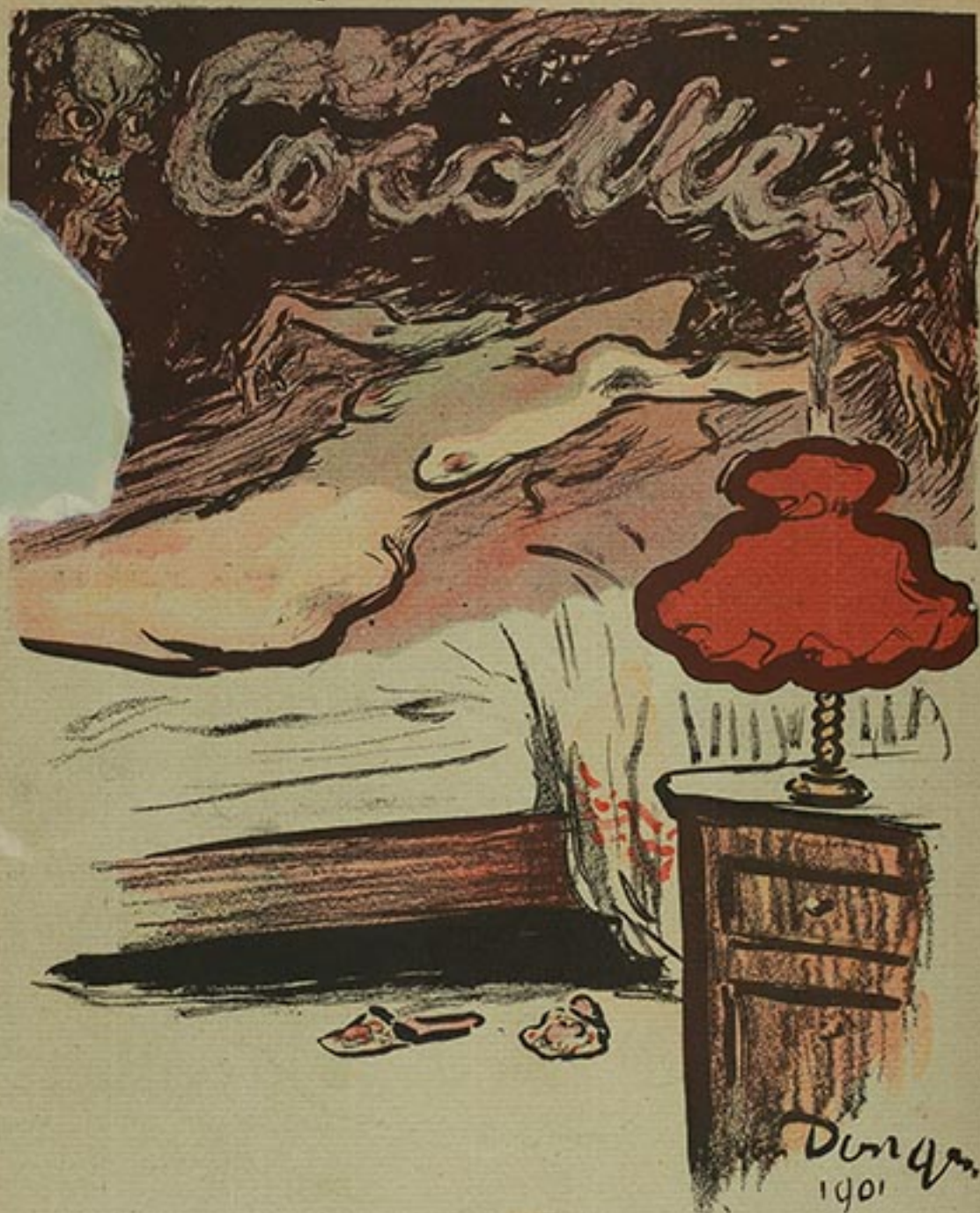


Van Dongen

Le feu consumé, vint l'automne... On n'en voulait plus.



L'hiver étant venu, c'est fini, la chanson d'la marchande des quat'saisons!

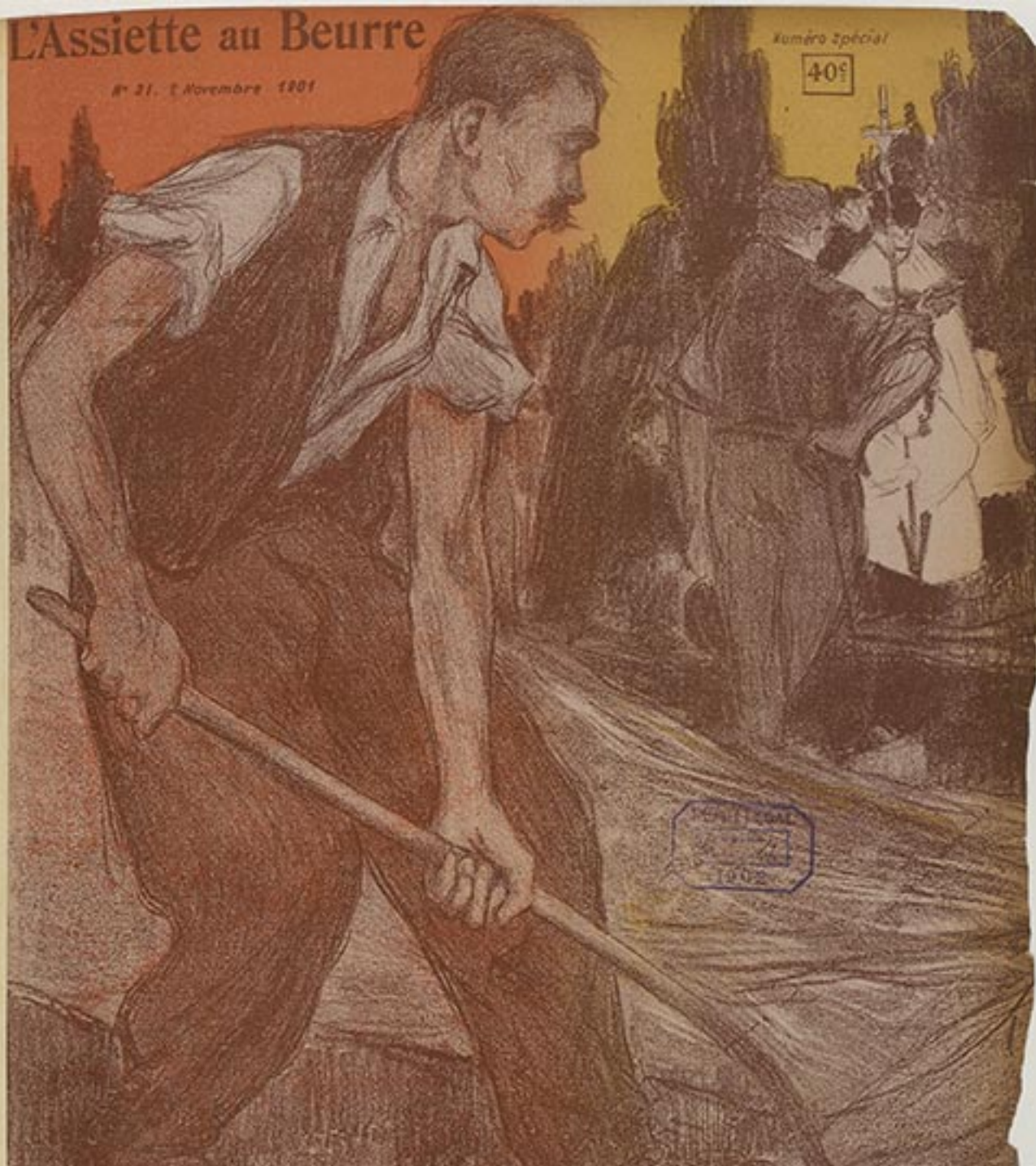


L'Assiette au Beurre

N° 21. 1 Novembre 1901

Numéro Spécial

40¢



EXPOSITION
UNIVERSELLE
1902

Les Pompes funèbres
13 LITHOGRAPHIES PAR F. Cottolero

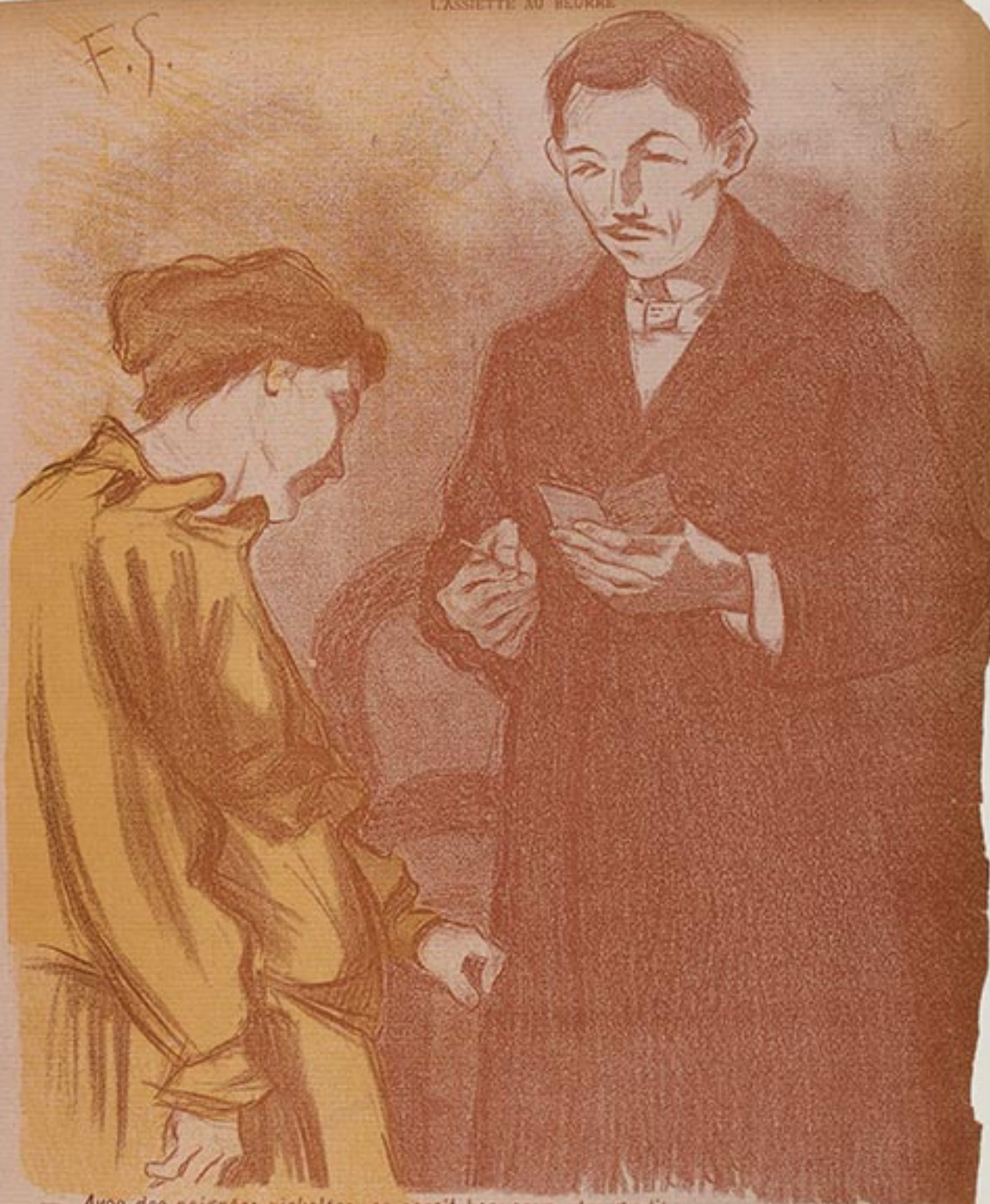
CONGERGE



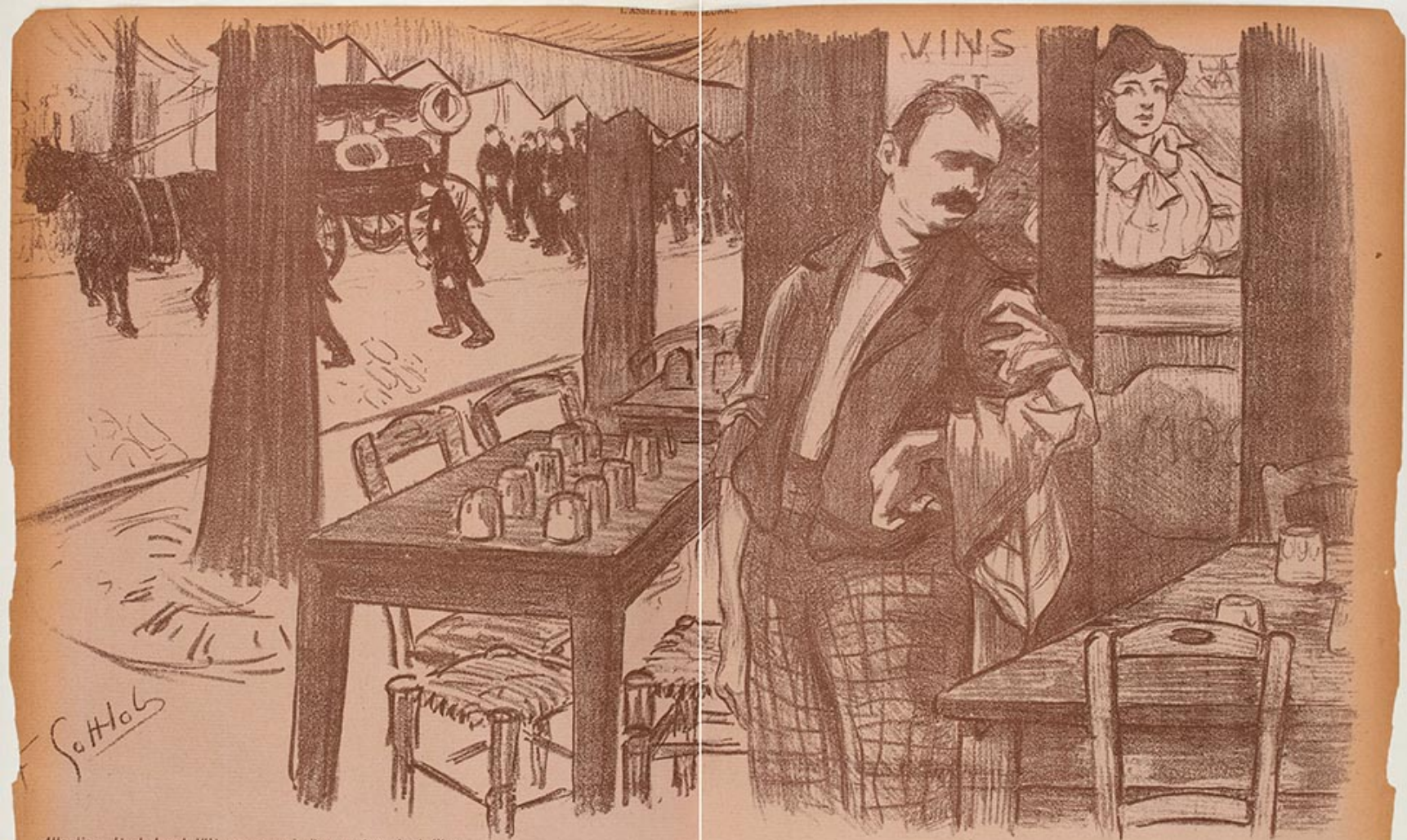
Courtier mortuaire.

Comment !... il a passé la nuit ?...

F.S.



— Avec des poignées nickelées, ça serait beaucoup plus gentil.

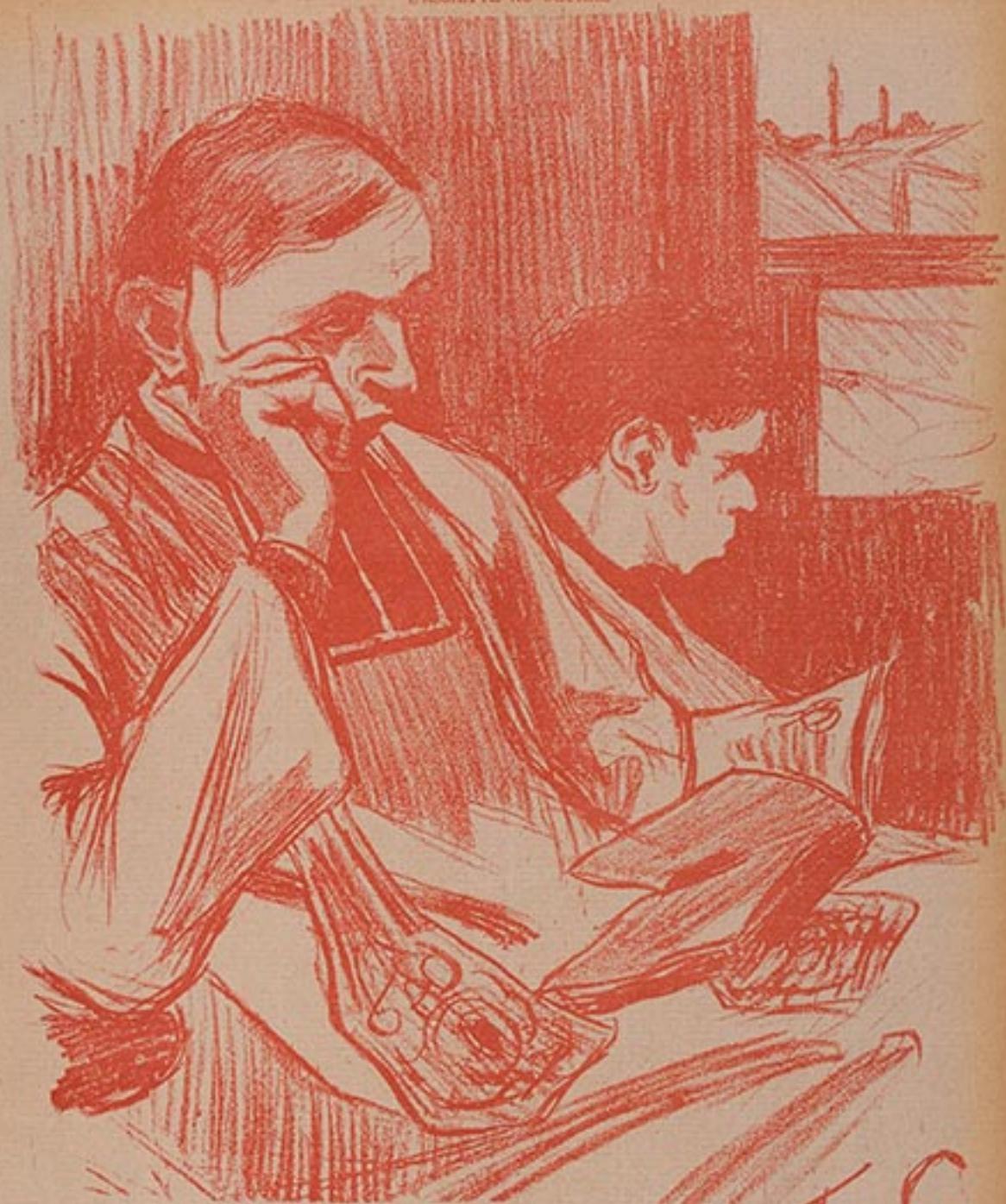


Attention, là dedans! V'là un convoi d'au moins vingt litres.



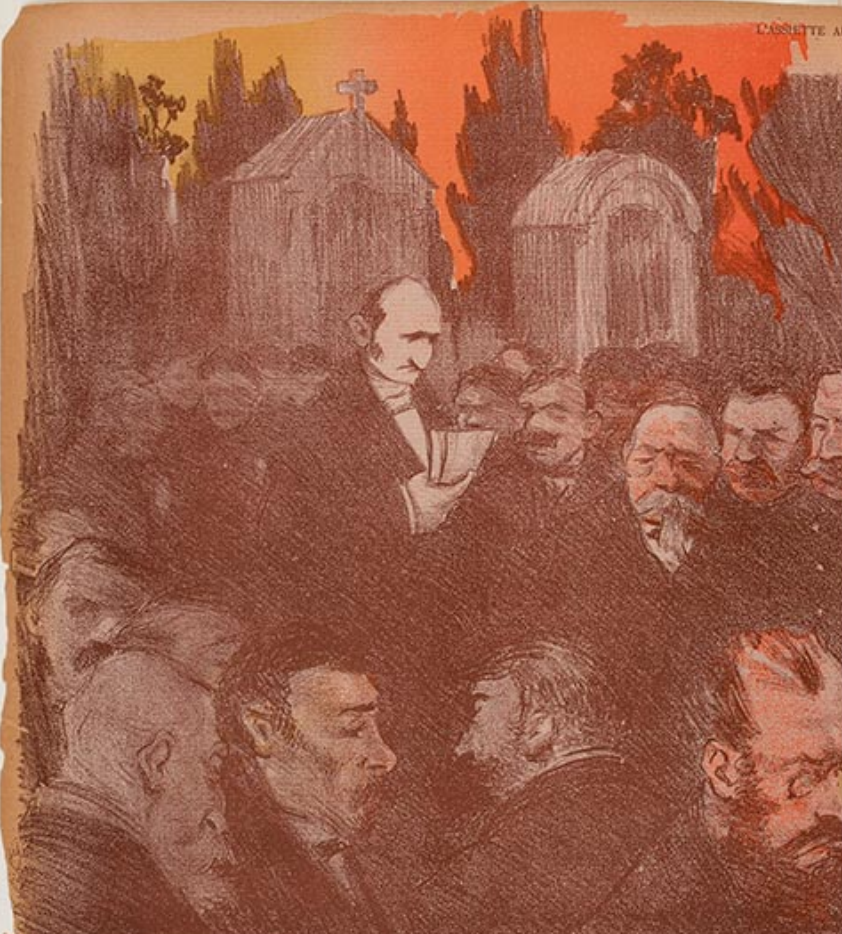
Les Faire-part.

- Non, non !... pas à Valard, ça lui rappellerait sa note.



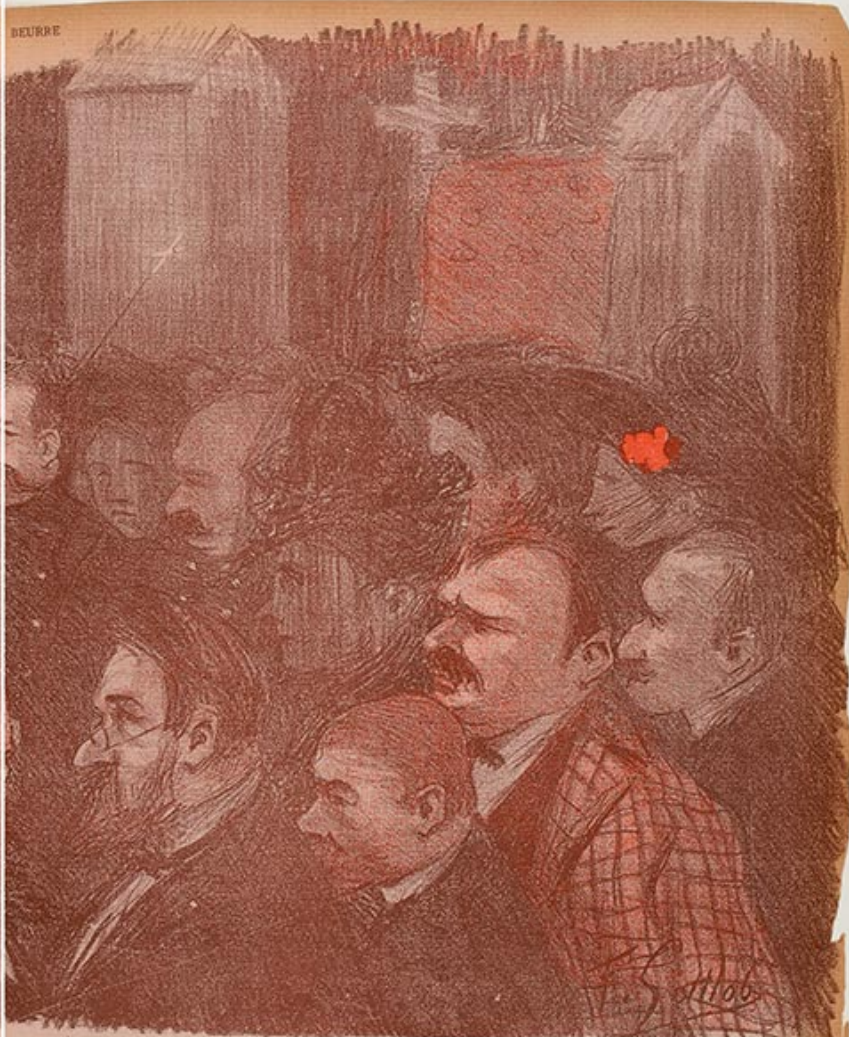
Toujours en fiacre !... J'ai pas d'veine, N... d. D...!

F.S.

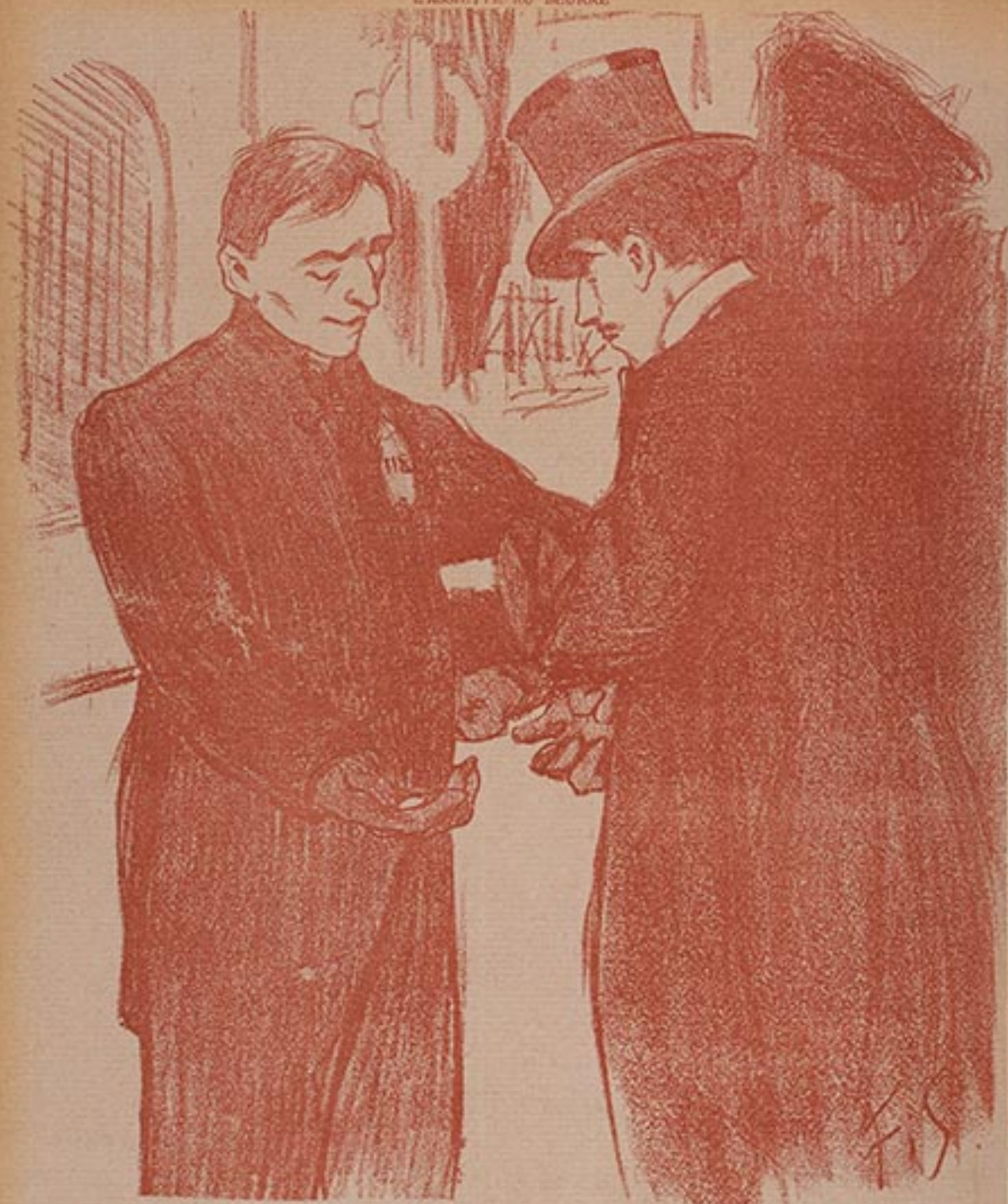


Victime du devoir.

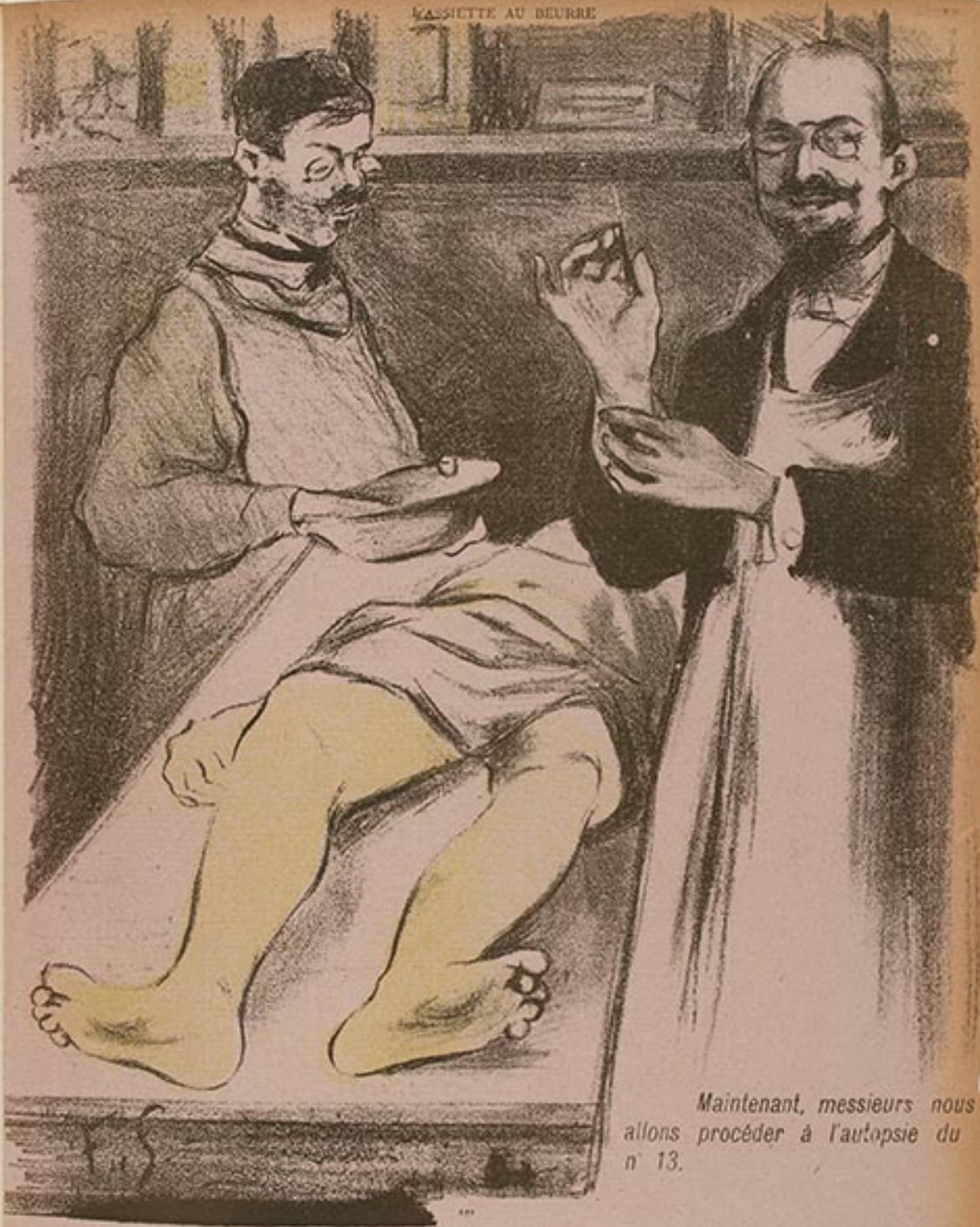
Agent de la force brutale, il a, durant toute sa vie, au milieu des manifestations, provoqué des bagarres en faveur du gouvernement !...



11106



J'vous remercie bien, monsieur, à la prochainel...



Maintenant, messieurs nous
allons procéder à l'autopsie du
n° 13.



Le Cortège.



F. Sottol

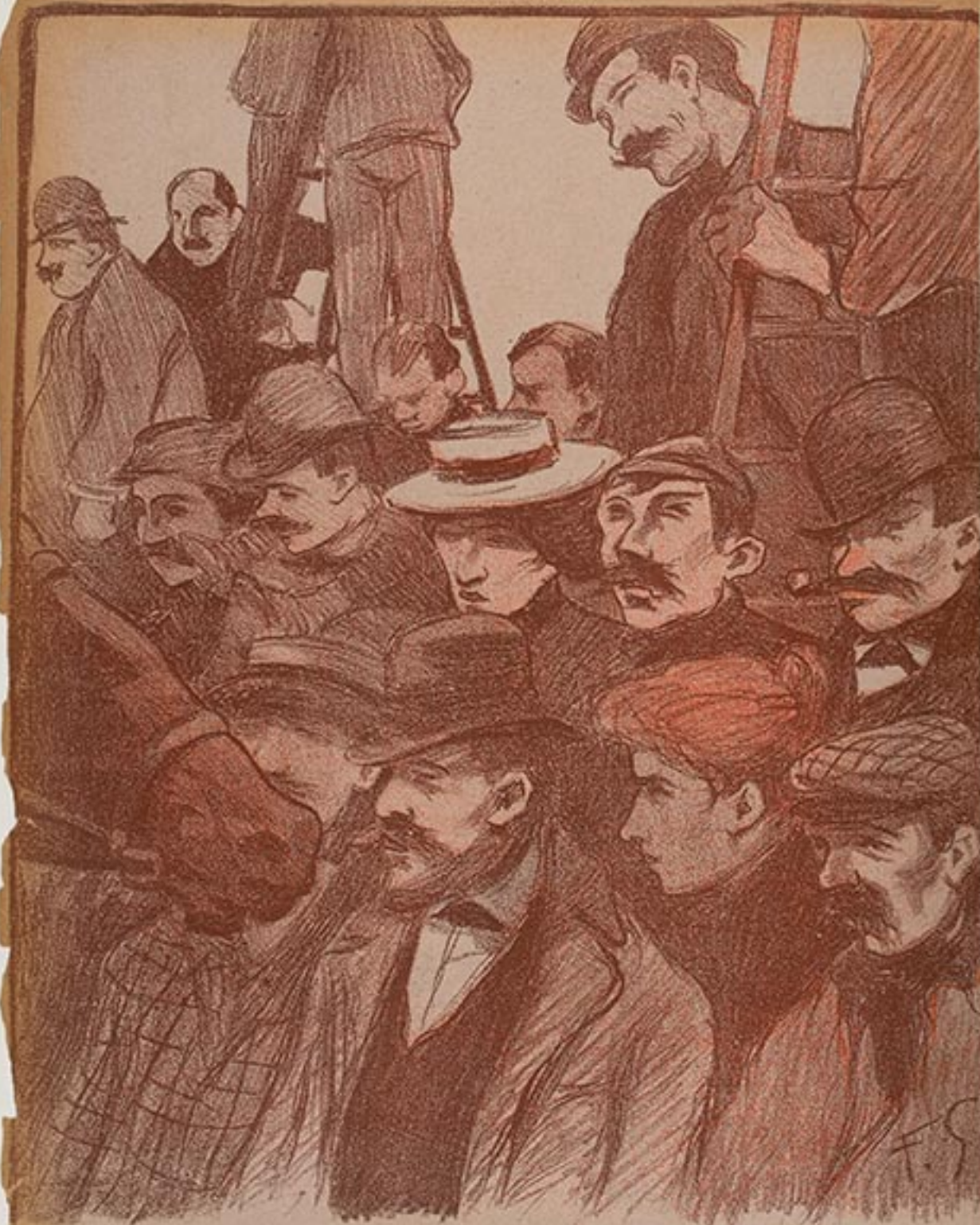


J.S.

Ah ! l'pau' cher homme, il était si bon !... N'oubliez pas, surtout, de me mettre
ceux choux à gauche, ça m'avantage !...



— Souviens-toi, Léon, qu'à l'enterrement de ton père, y avait une société de gymnastique et un député.

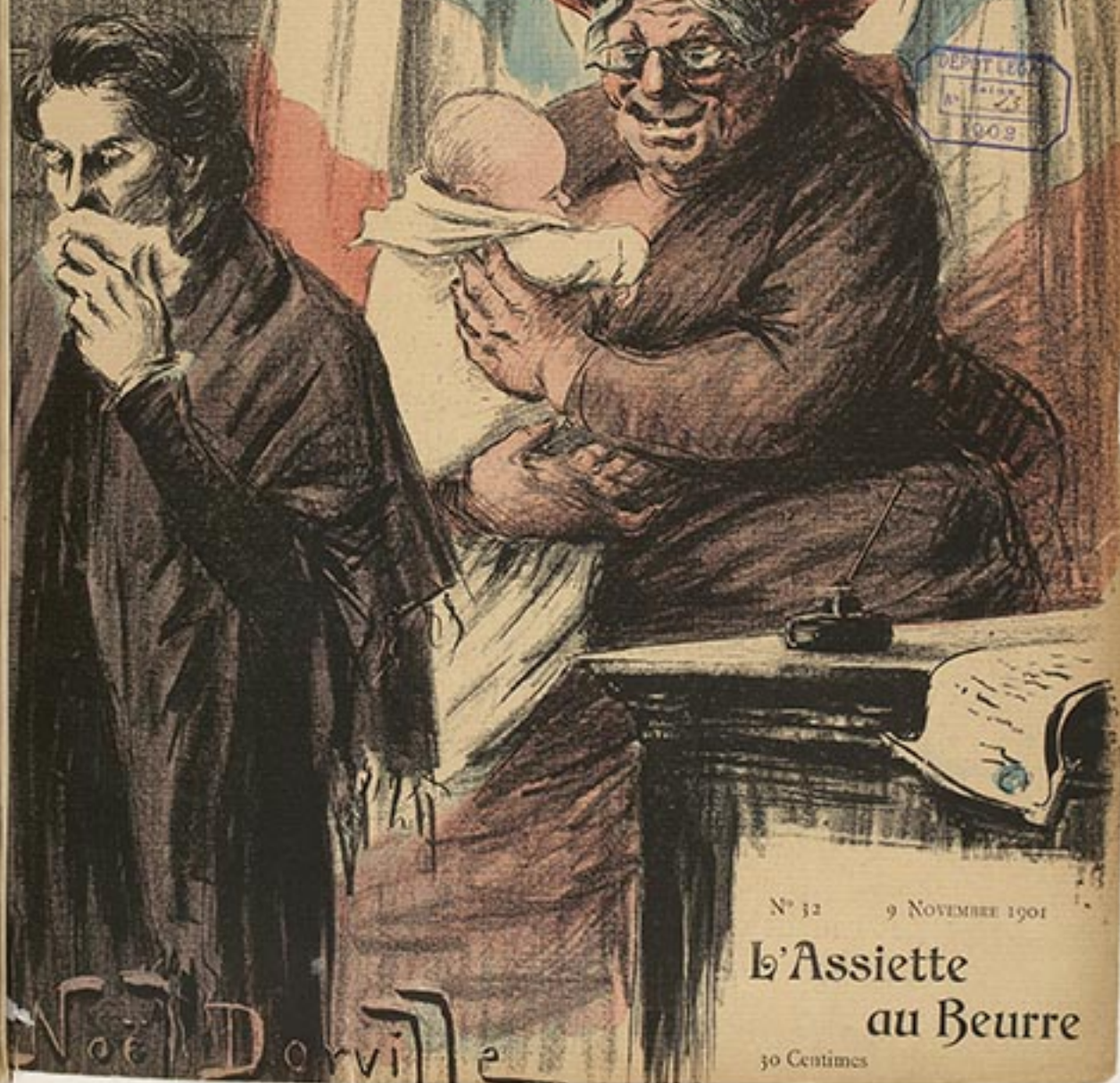


L'enterrement du Ministre.

C'est pas lui qu'aurait f... quarante sous pour m'voir passer.

L'ASSISTANCE PUBLIQUE

par



N° 32 9 NOVEMBRE 1901

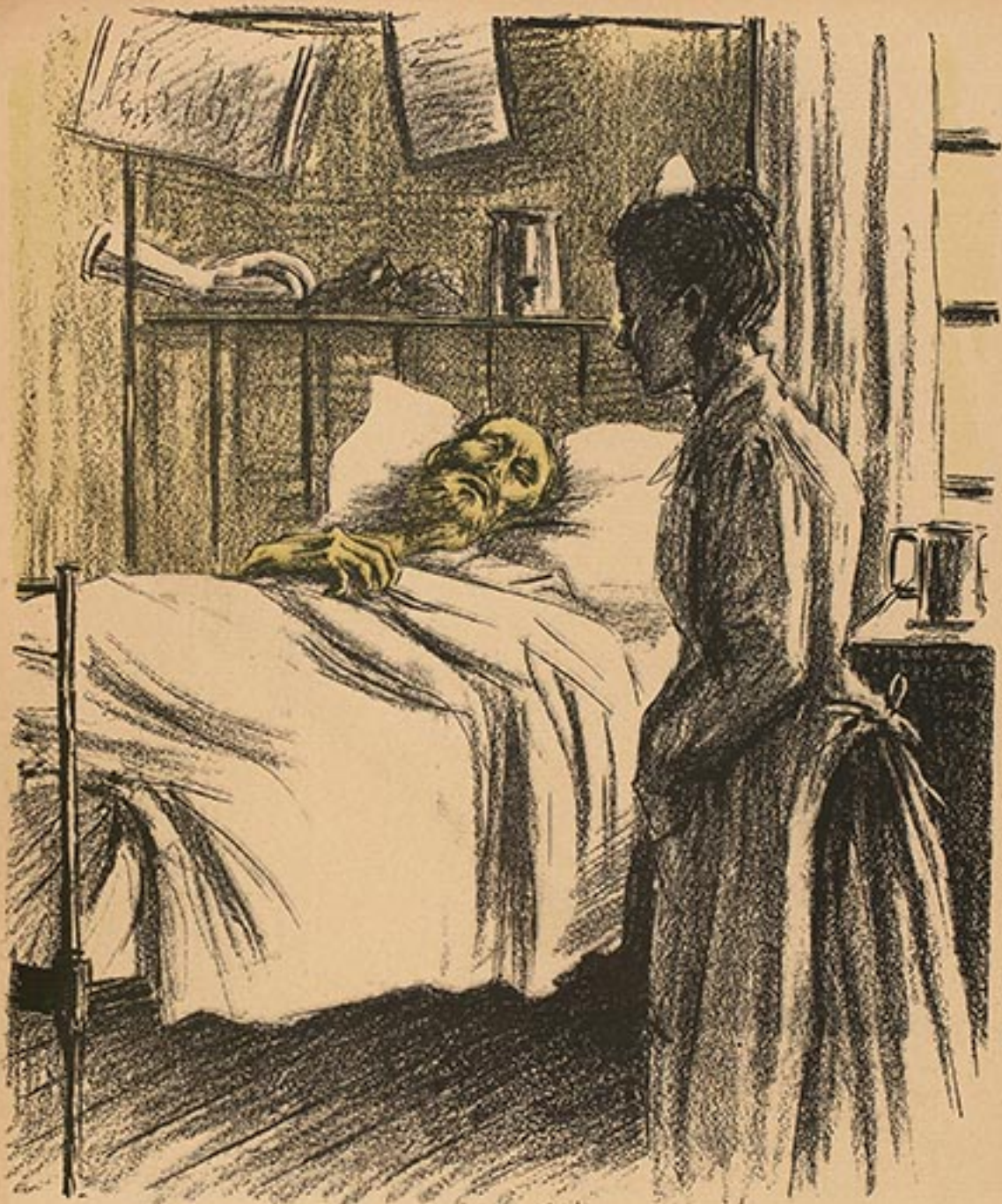
L'Assiette
au Beurre

30 Centimes

Noël Dorville



L'Enfant et le Bain.
— N... de D...! il est cuill...



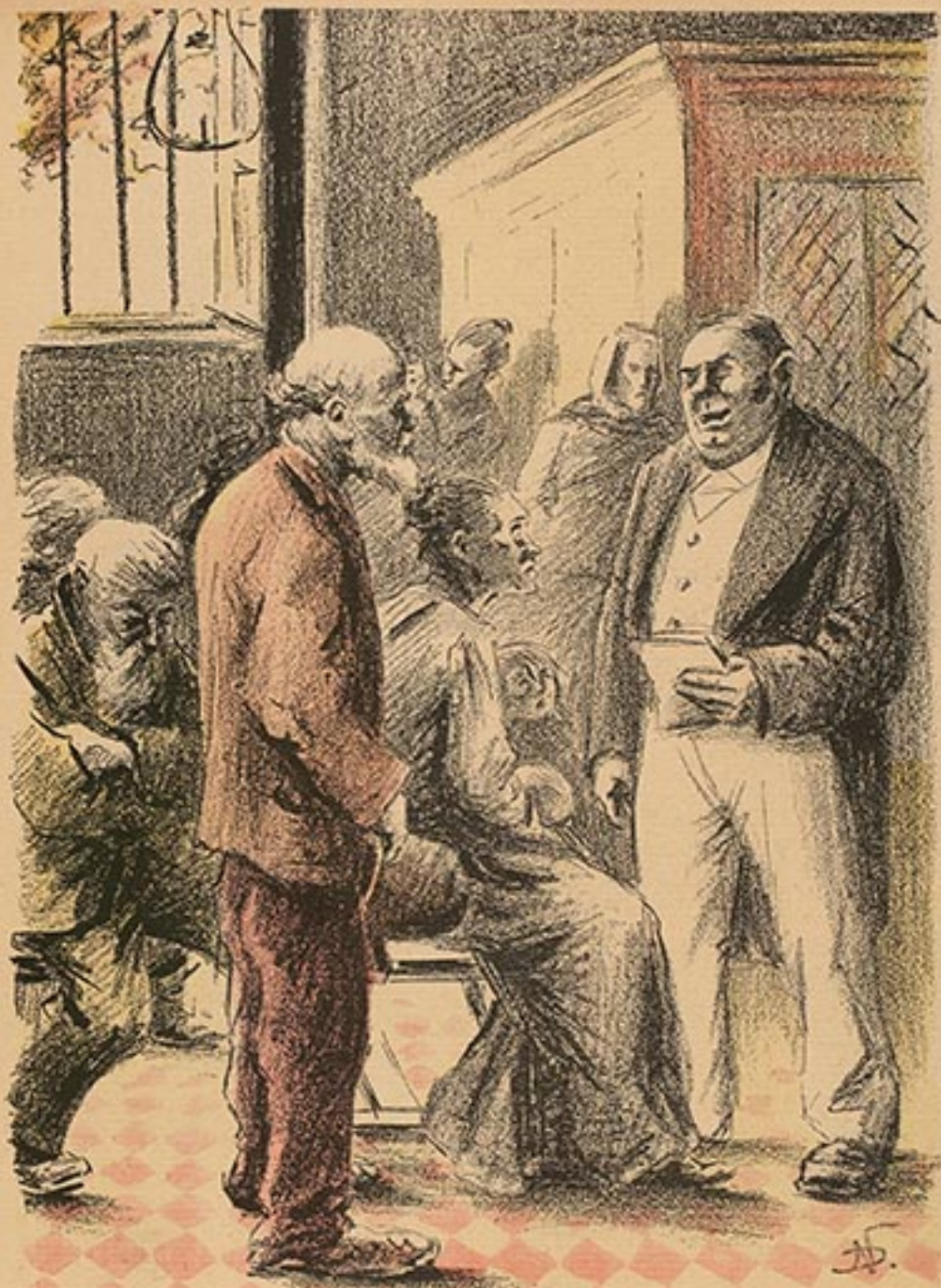
Le Typhique.

- Le bassin... vite!
- C'est dix sous... avec vous y a trop de risques!...



Requiescat in pace.

— Encore un peu d'illiterature, Eugène! Mossiou n'est pas plein!...



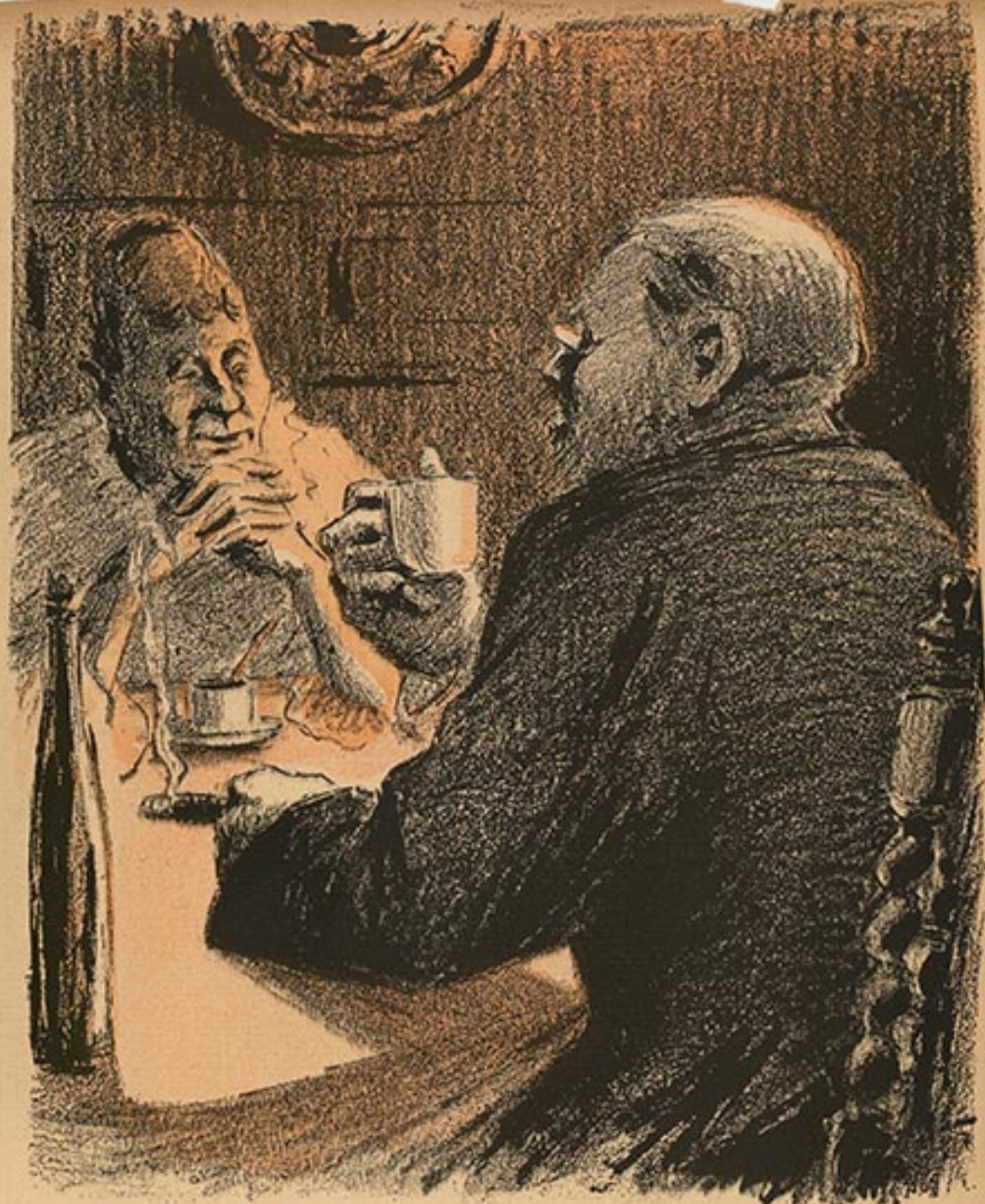
Bureau des Secours... immédiats.

— On n'a pas encore tous les renseignements sur vous... faudra revenir dans huit jours.



Les Fournitures.

— ...Voici, madame, notre modèle de l'Assistance à 24 fr. 50, en bois blanc ciré...
C'est très convenable et d'un bon usage! Votre garde en sera content...



Aux frais de la Princesse.

— Pour tes frais administratifs, mon ami : j'ai donné, ce matin, dix francs aux Petites Sœurs des pauvres et vingt francs aux tuberculeux d'Ormesson.

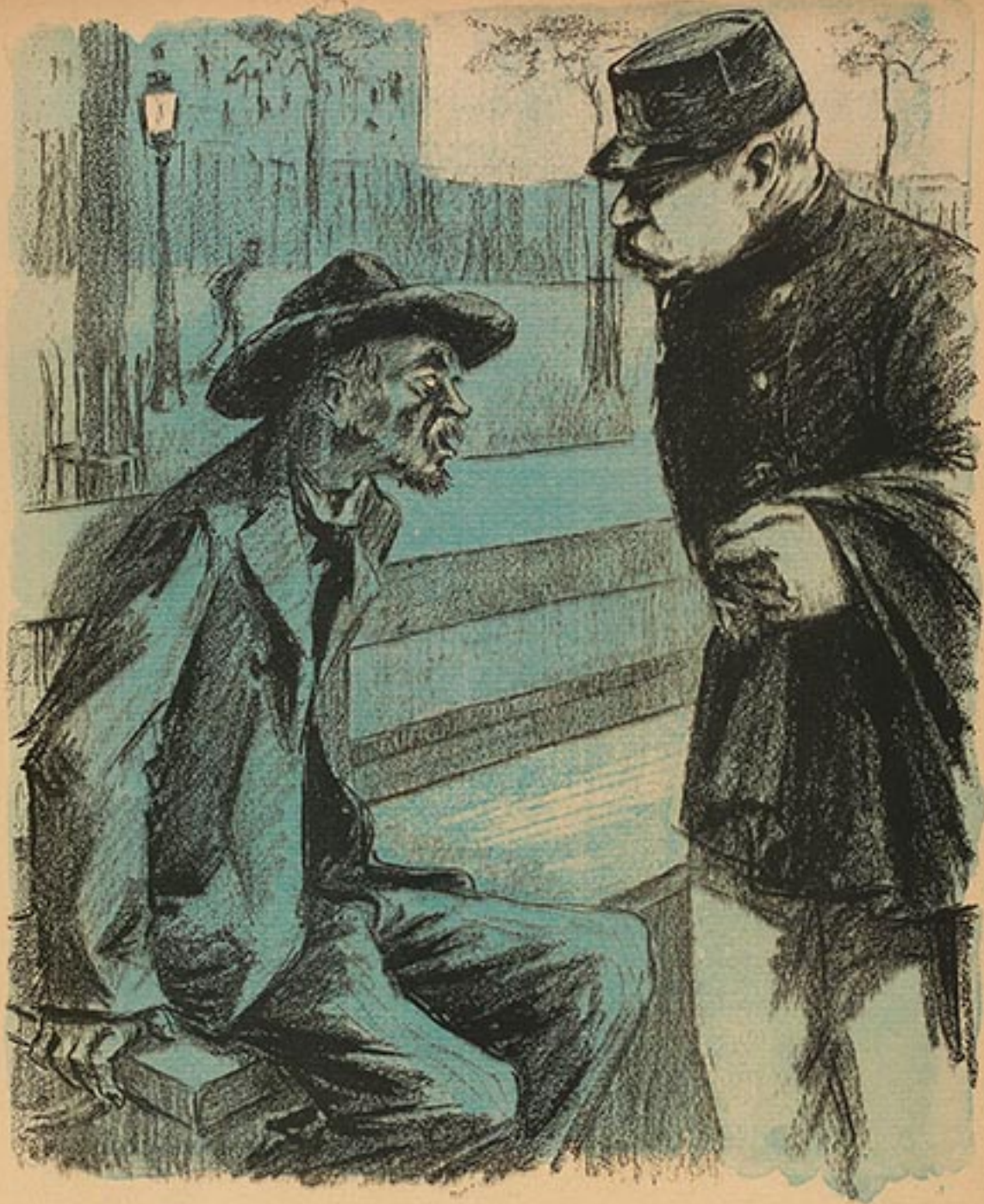


Son Excellence le Visiteur du Bureau de Bienfaisance, courtier aux élections municipales.
— Pas d'électeur là-haut?... Mince! alors, j'ai grimpé six étages pour rien...



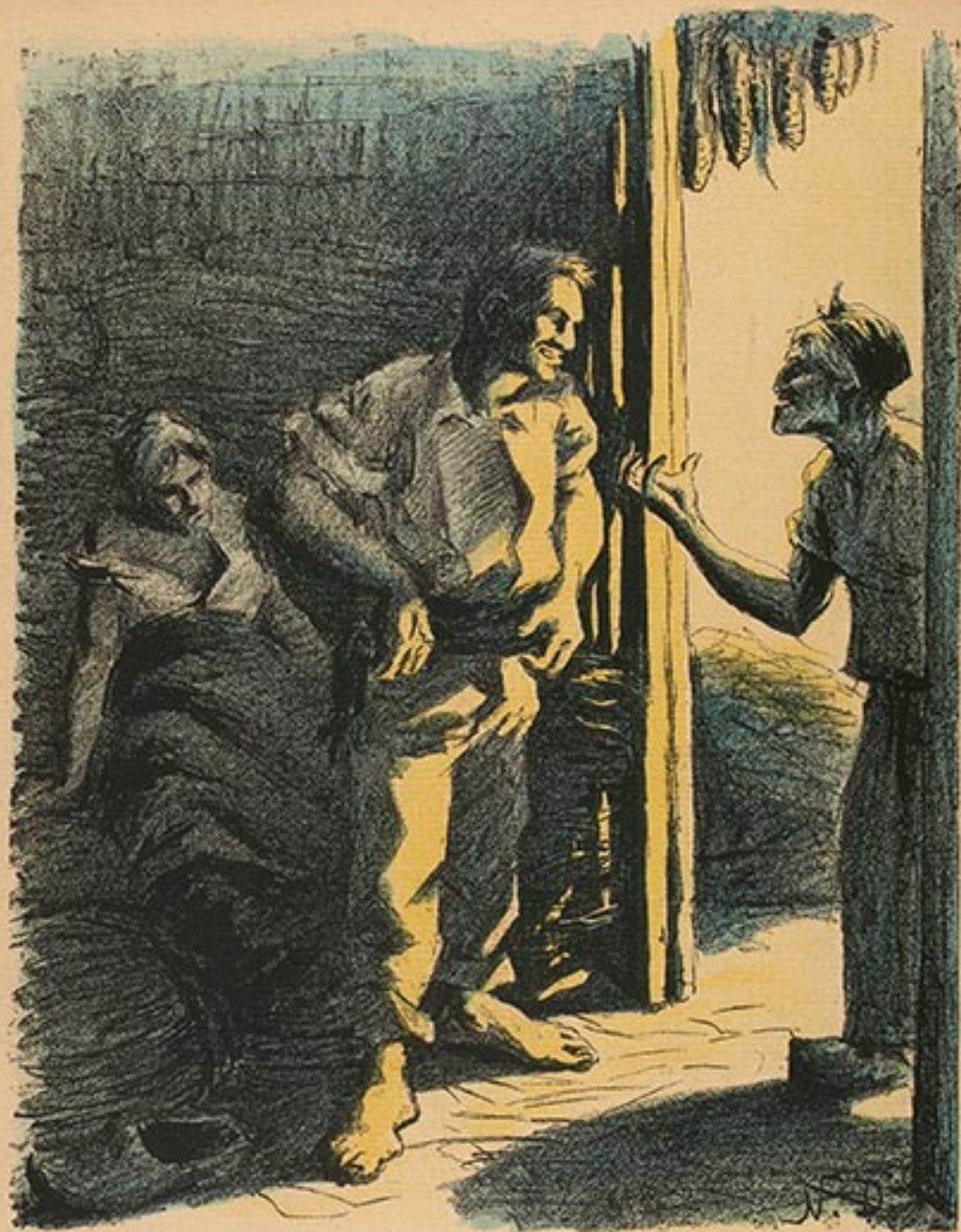
Commission d'Enquête.

— *Oui, ma petite, admise à Lariboisière comme indigente... j'y suis restée quarante jours sans dépenser ça!...*



Dilemme.

— A l'hôpital de mon quartier paraît qu'y a plus de place... Dans les autres y disent que j'suis pas d leur circonscription...



Fille assistée...

— C'est l'assistée, la mère! Si j'l'ons enceintée... y a point de frais!...



Assistance... après décès.
La plus facile à obtenir...; aucun certificat n'est exigé!



L'Exeat.

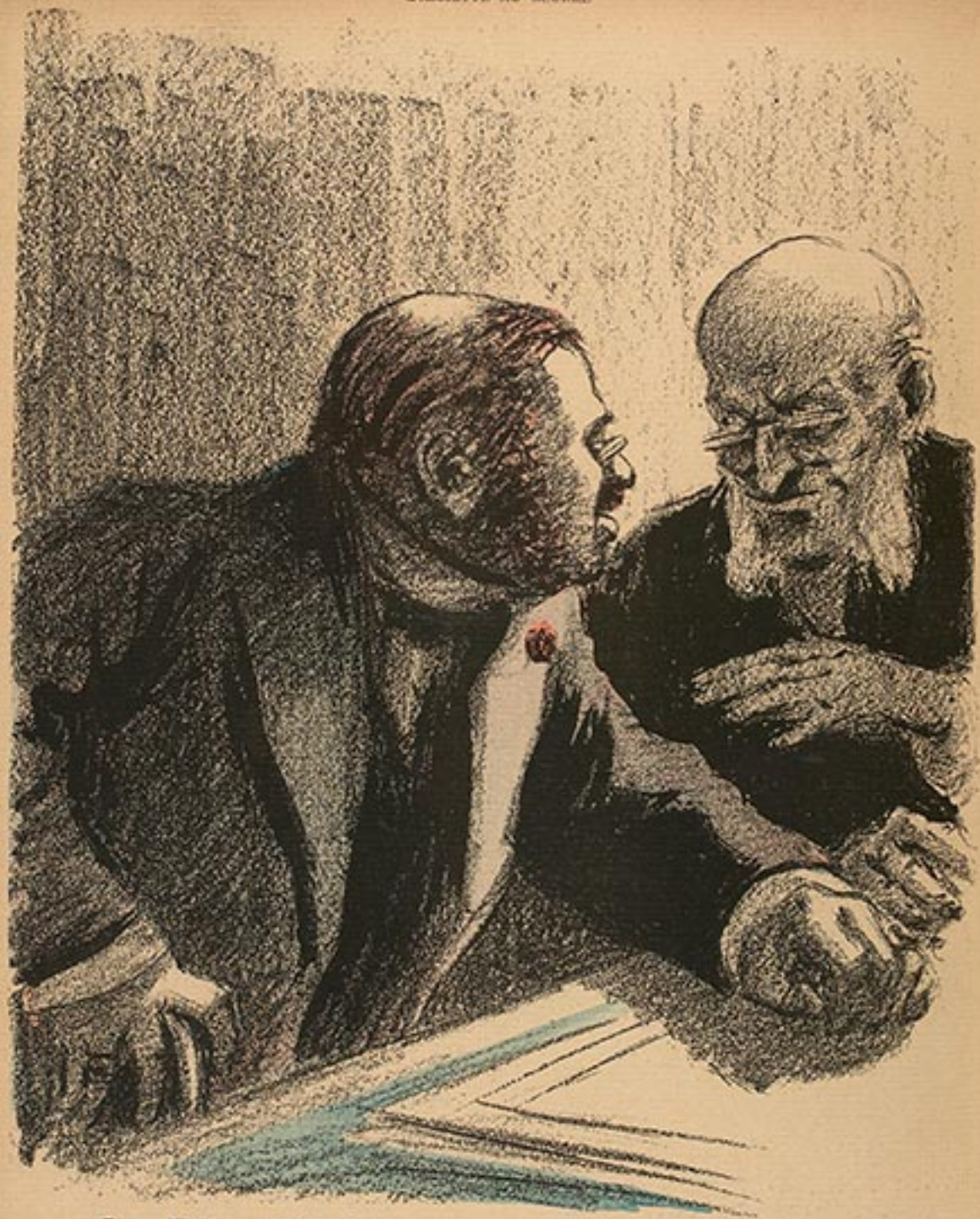
LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. — *Votre feuille est signée... administrativement; pour moi, vous êtes guéri!*



Directeur et Fille.

— On ne veut donc pas avoir son beau ruban d'infirmière...⁽¹⁾

(1) Les infirmières ont seules le ruban.



Les Fuites d'A. P.

- L'enquête est muette sur l'emploi de six années d'intérêts de ce legs...
- Imitiez-la, maître!...

L'Assiette au Beurre

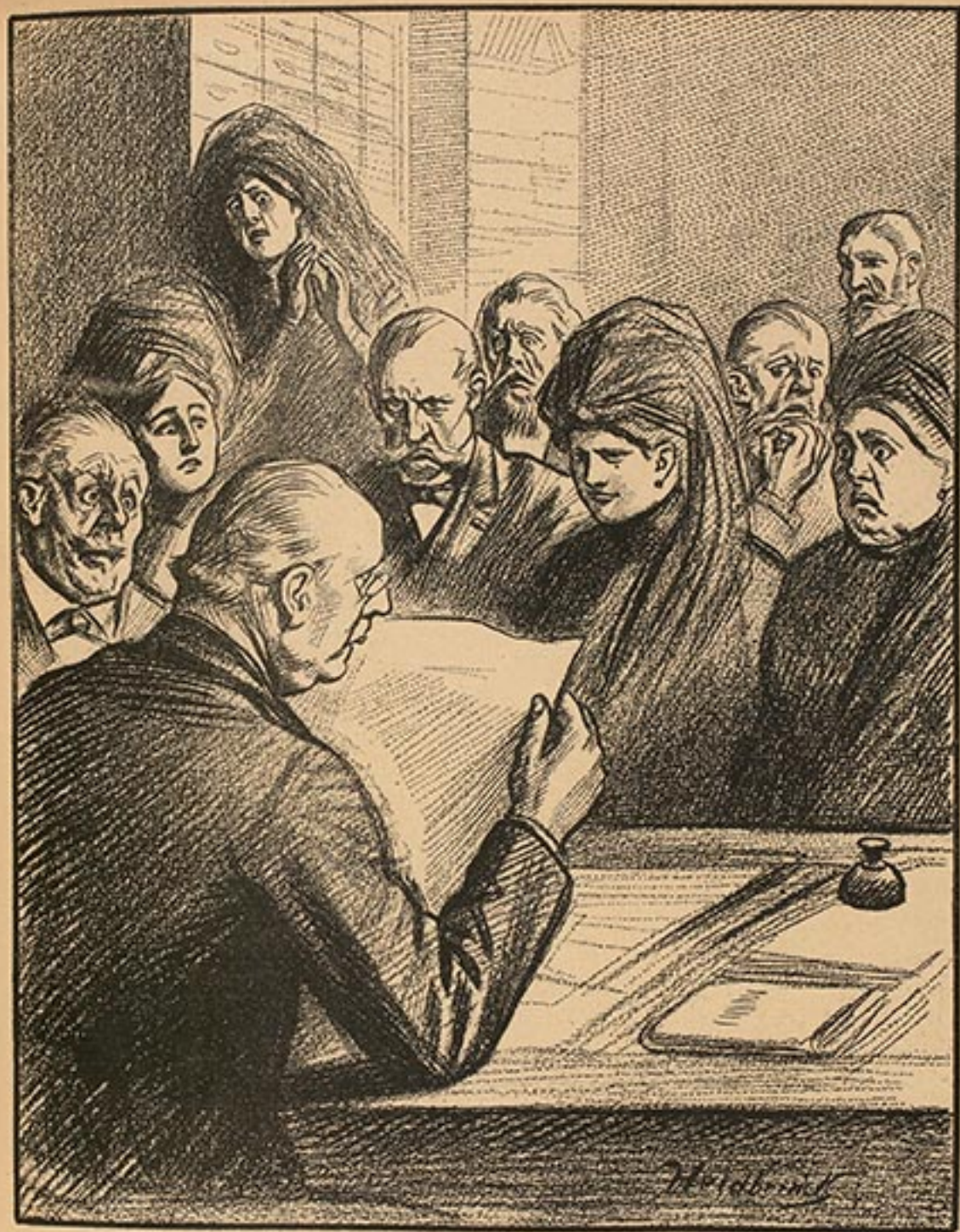
L'HÉRITAGE



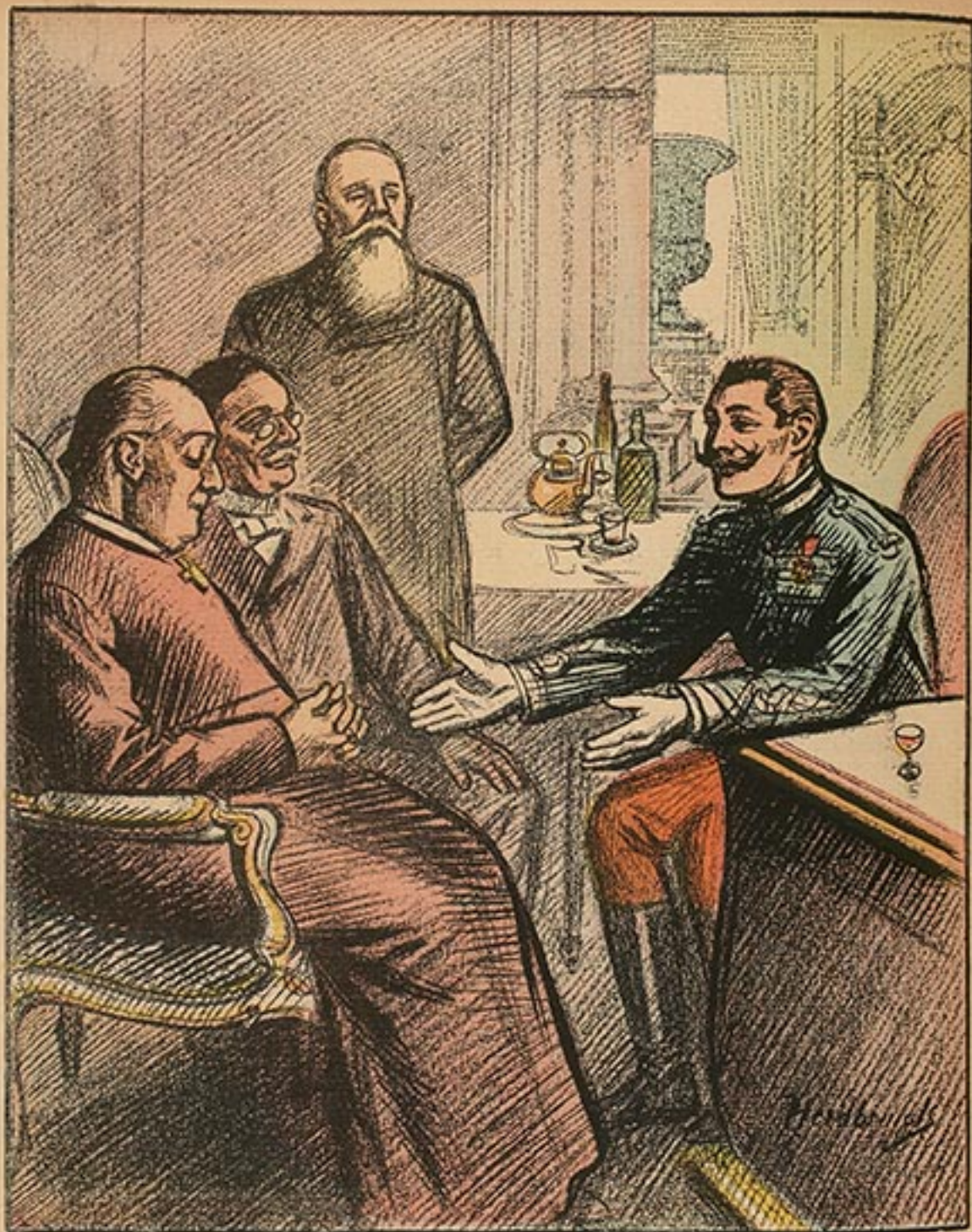
DEPOT LEGAL
N° 16
1902



— Il n'est pas prudent à vous, ma chère sœur, de confier vos fonds à un notaire sans religion.



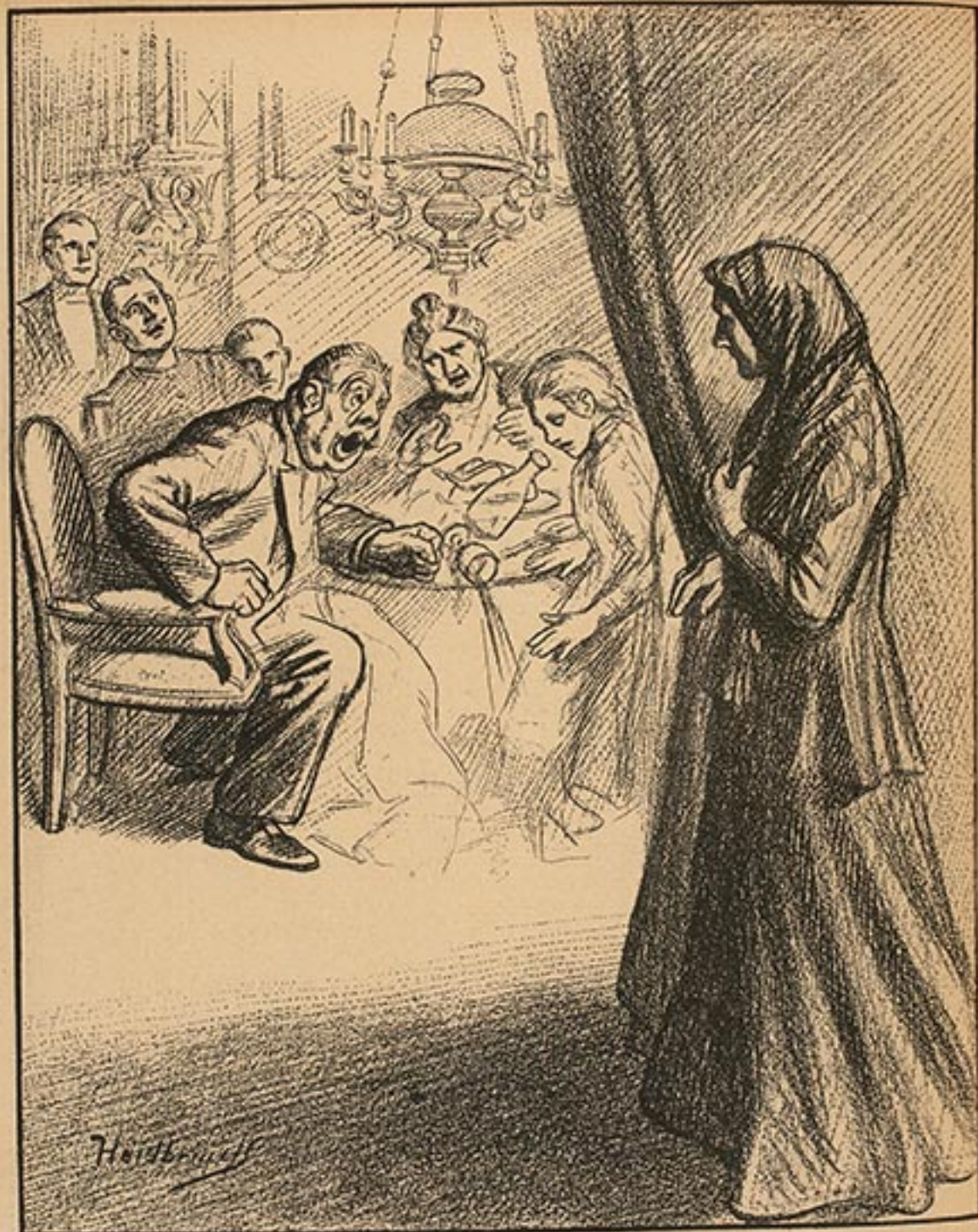
— Pour vous assurer le Paradis, votre sainte parente lègue sa fortune entière à une communauté religieuse.



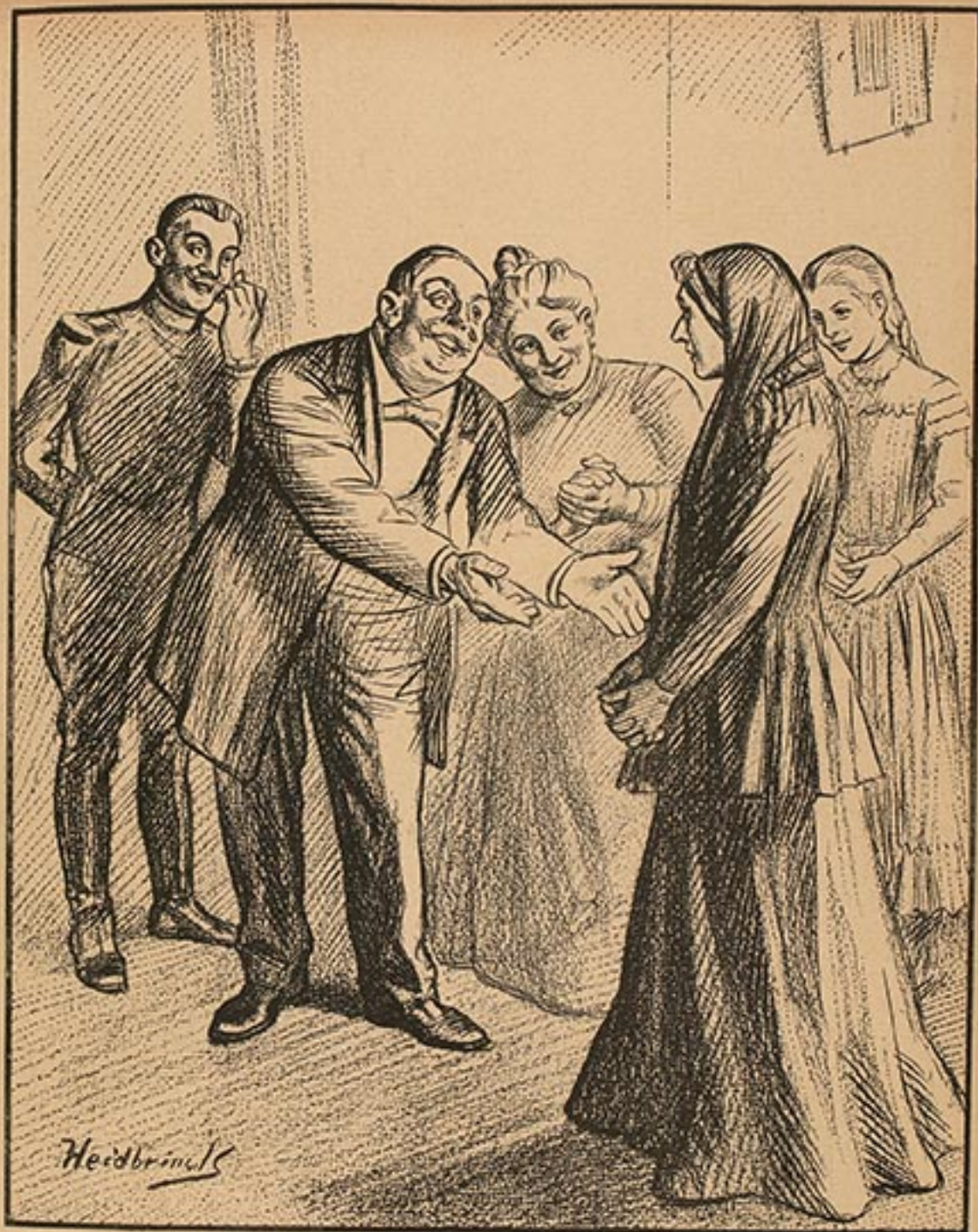
— J'ai un frère naturel qui vient pour un million dans la succession de mon père. Monseigneur, Monsieur le ministre, et vous, cher docteur, je me recommande à vos... bons soins pour le faire admettre dans une maison... de... santé.



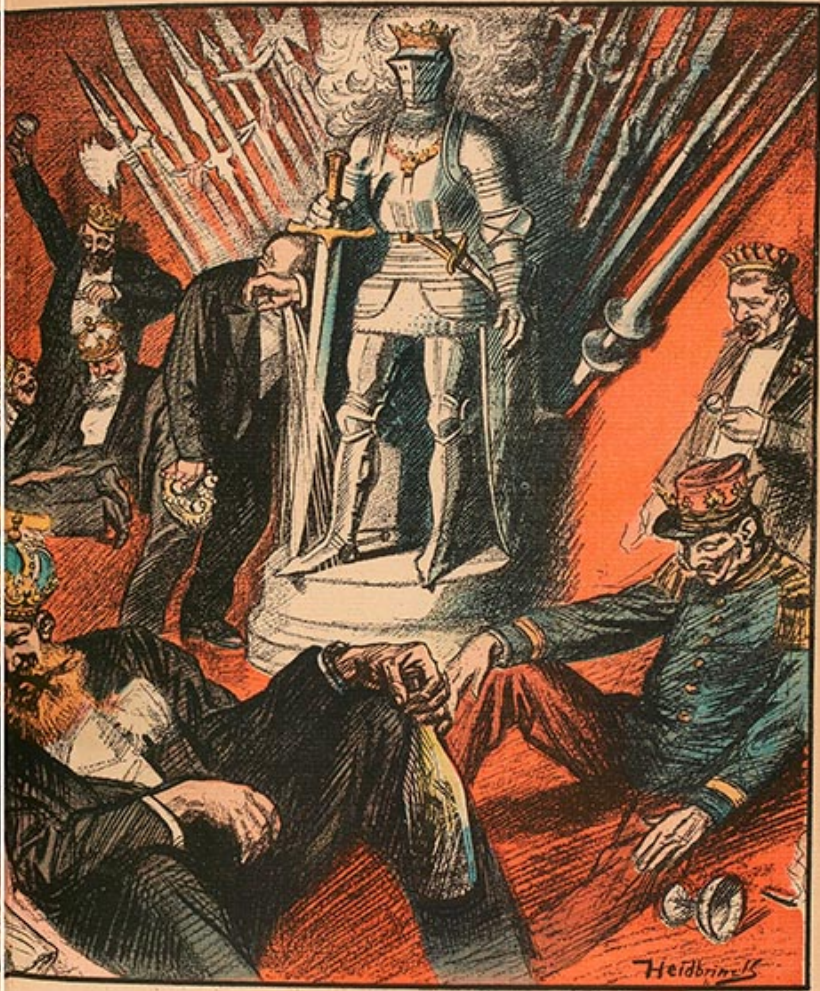
— Je crois que je ferais bien de ne pas attendre pour lui parler de son testament.



— Nom de D... femme Poirot, sachez que je ne reçois mes ouvrières qu'à l'usine!
 — Pardonnez-moi, monsieur, je viens vous dire de ne plus compter sur mon travail... Je viens d'hériter 700,000 francs.

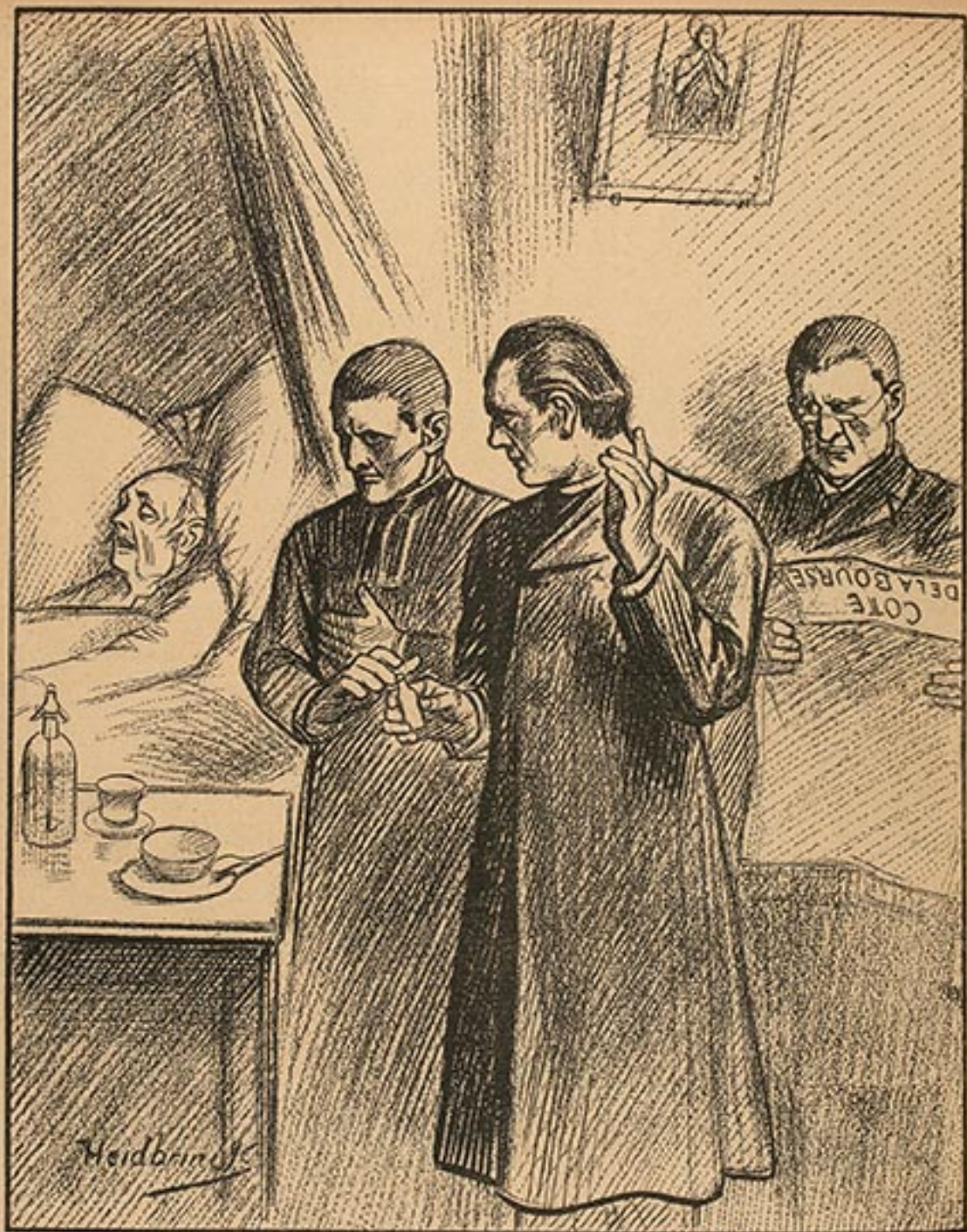


— Oh! chère madame Poirot, venez donc dîner ce soir... en famille, avec votre charmante fille... Je me ferai un plaisir de lui présenter mon fils...

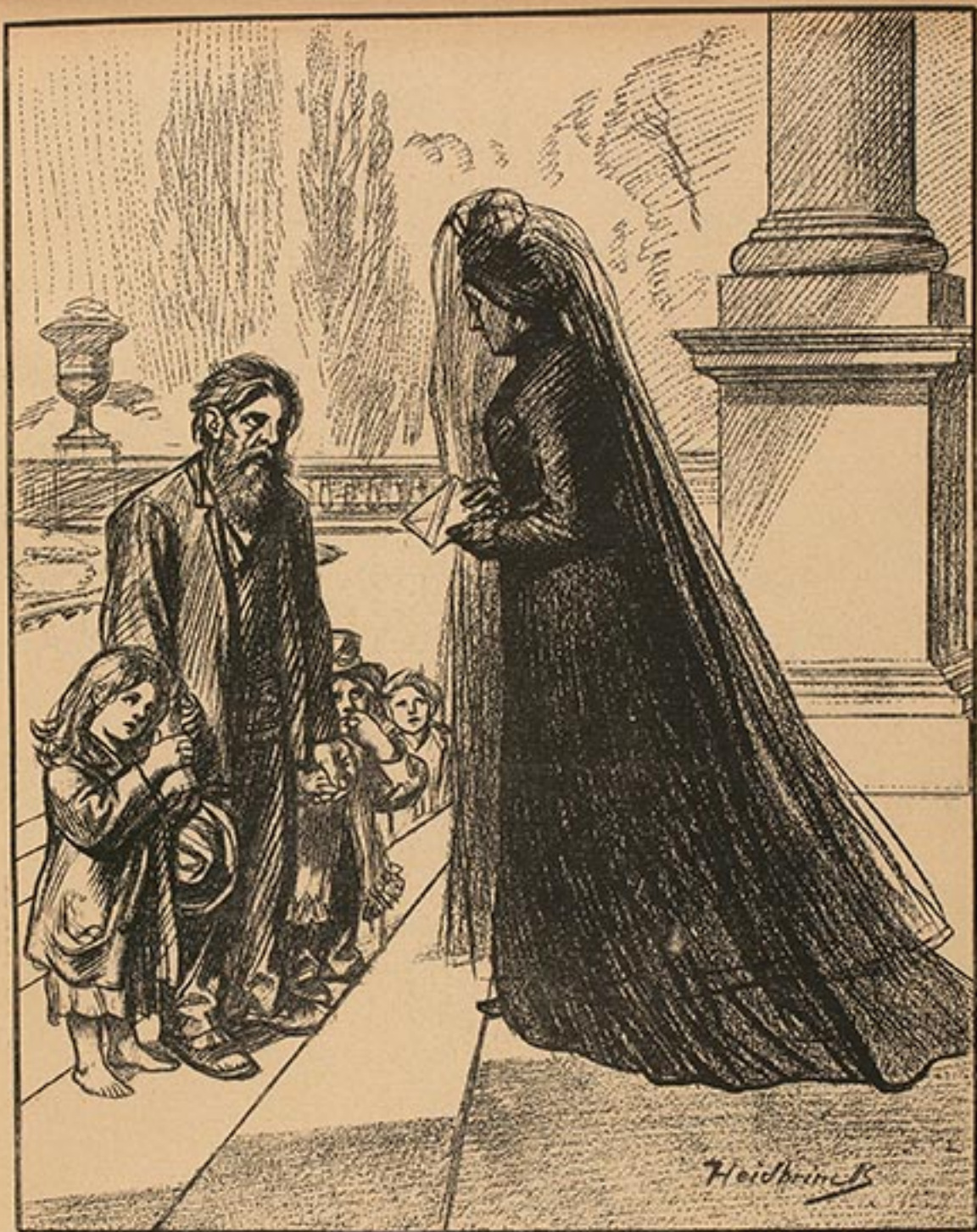


— Vois ce que j'en fais... de tes héritiers.

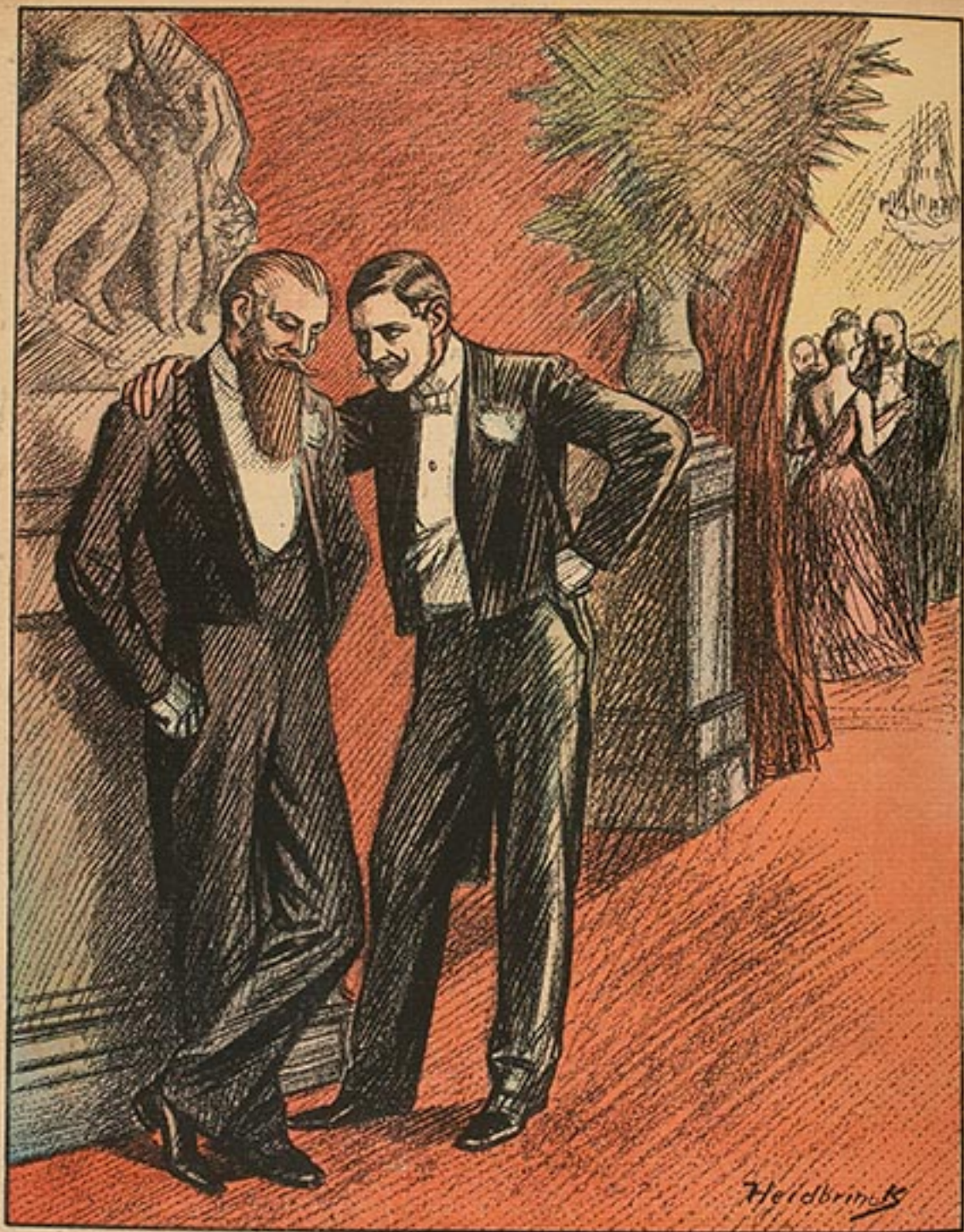
Heidbrink



— Les valeurs de votre cher oncle tombent tous les jours... Si Dieu ne le rappelle pas bientôt à lui...



— Je n'oublie pas que vous avez sauvé mon fils. Voici une lettre qui vous assurera un secours après ma mort.



— La voilà comtesse, la proxénète! Mon vieux docteur, tu auras soin de lui combiner un petit régime... Moi je soignerai le testament!...



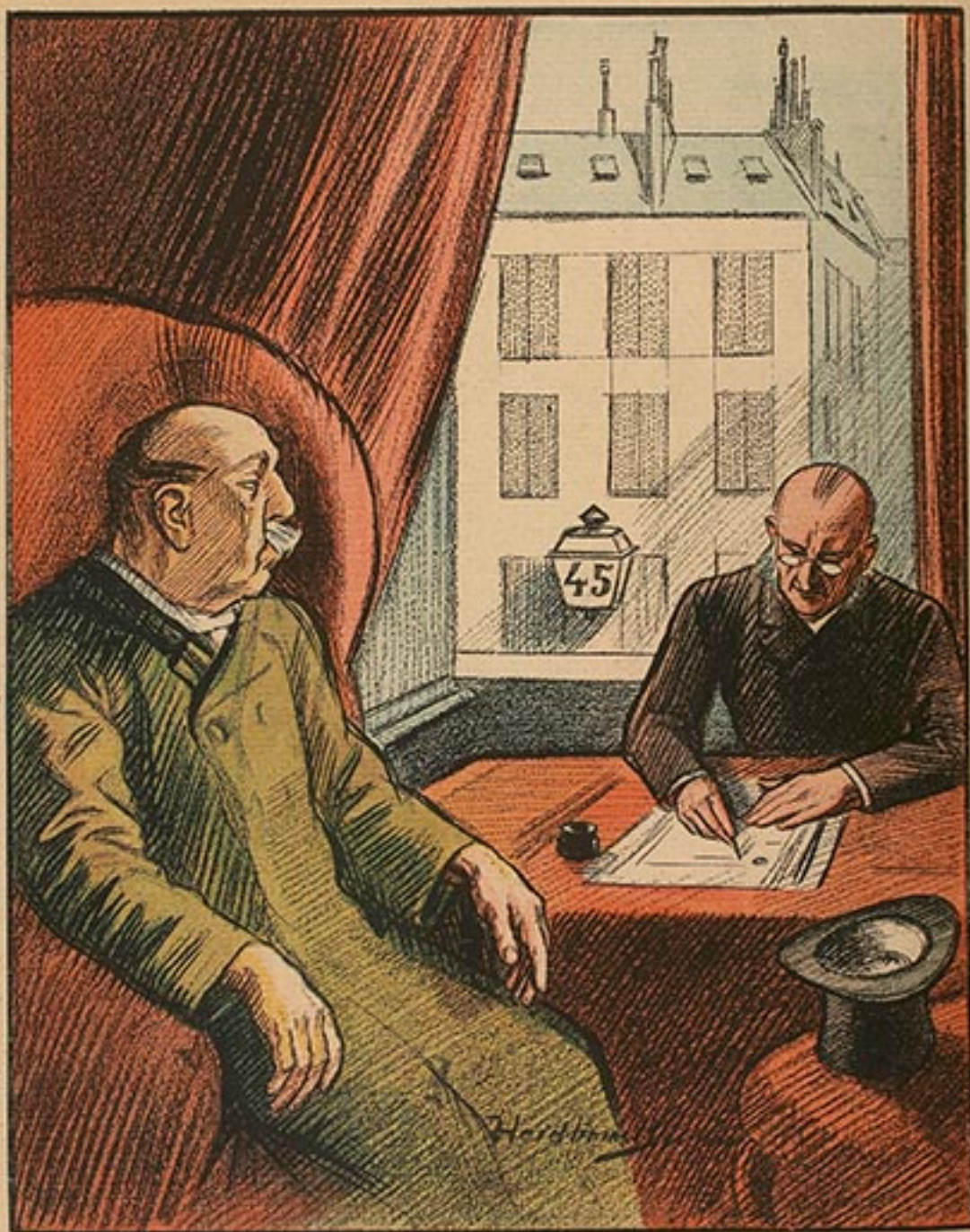
— Les héritiers sont à Nico...



- Je ne trouve que cinquante mille!...
- Eteignons les cierges.



— Quelle tempête, ma chère enfant ! tu penses à ton mari qui est en mer ?
— Et à notre contrat... qui n'est pas au dernier survivant.



— Je lègue la moitié du rapport de ma maison d'en face à la Ligue des Patriotes.

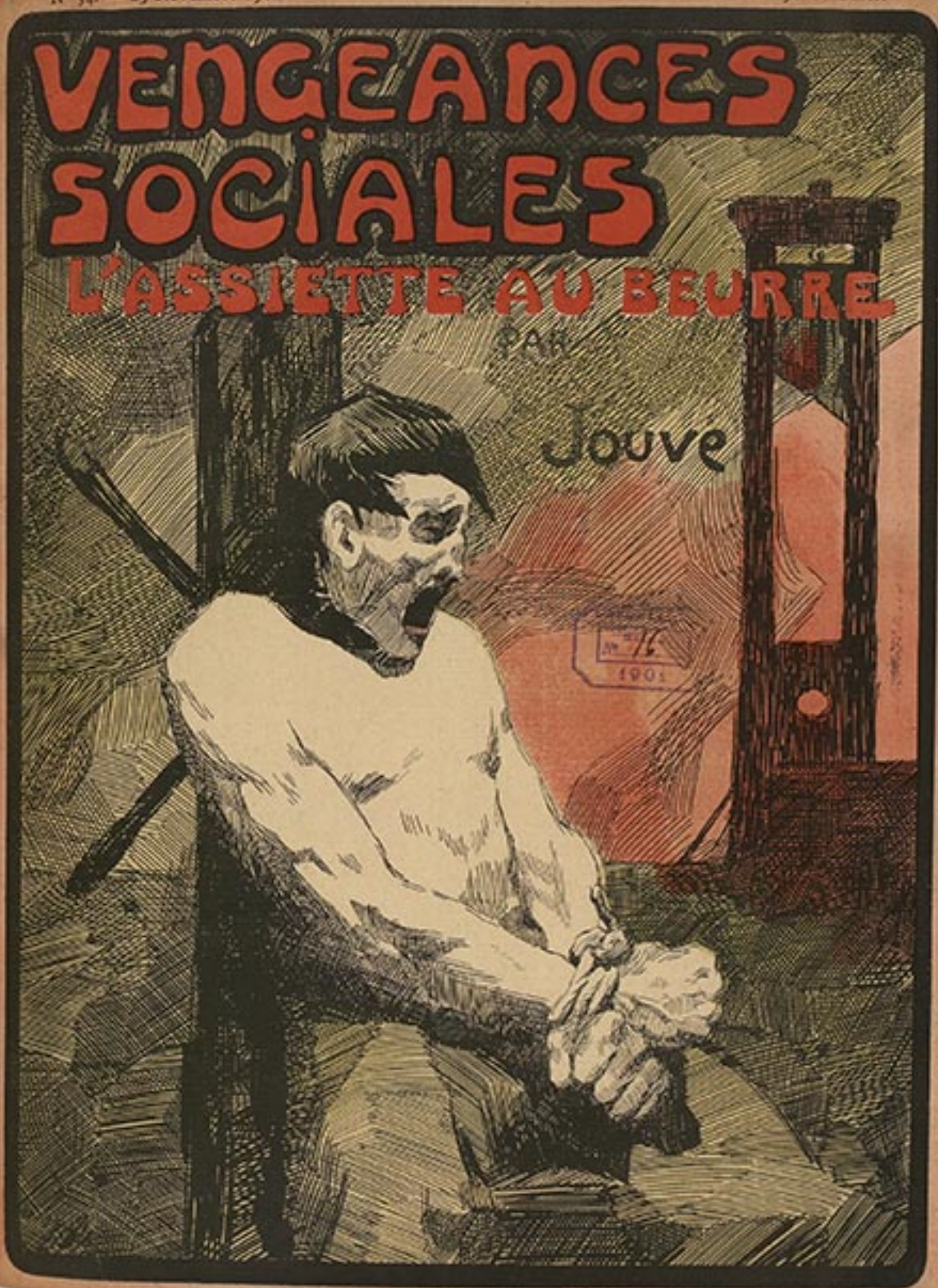
VENGEANCES SOCIALES

L'ASSIETTE AU BEURRE

PAR

Jouve

1901





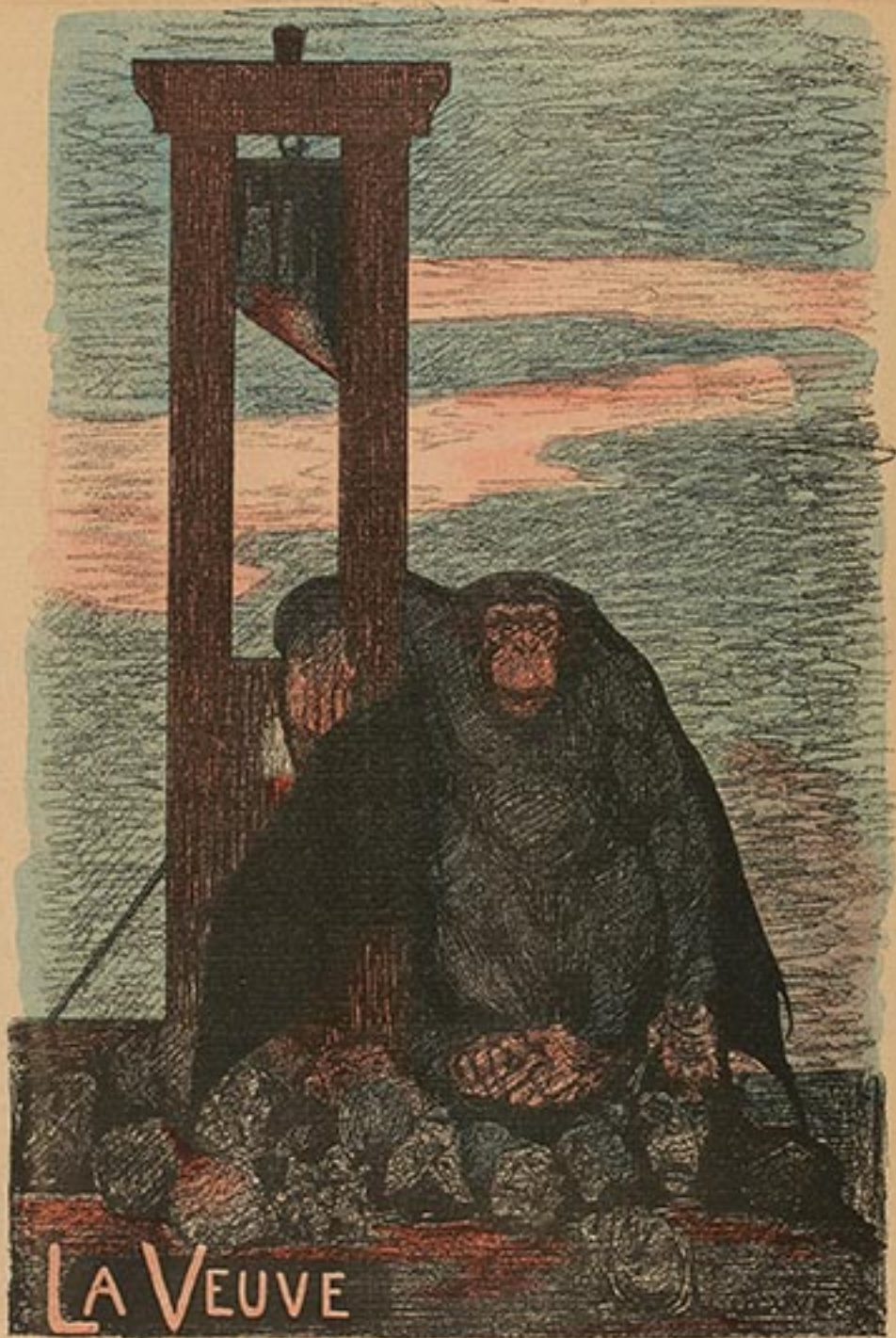
L'Œuvre.

Est-il nécessaire que la justice des hommes aboutisse au charnier? 5.

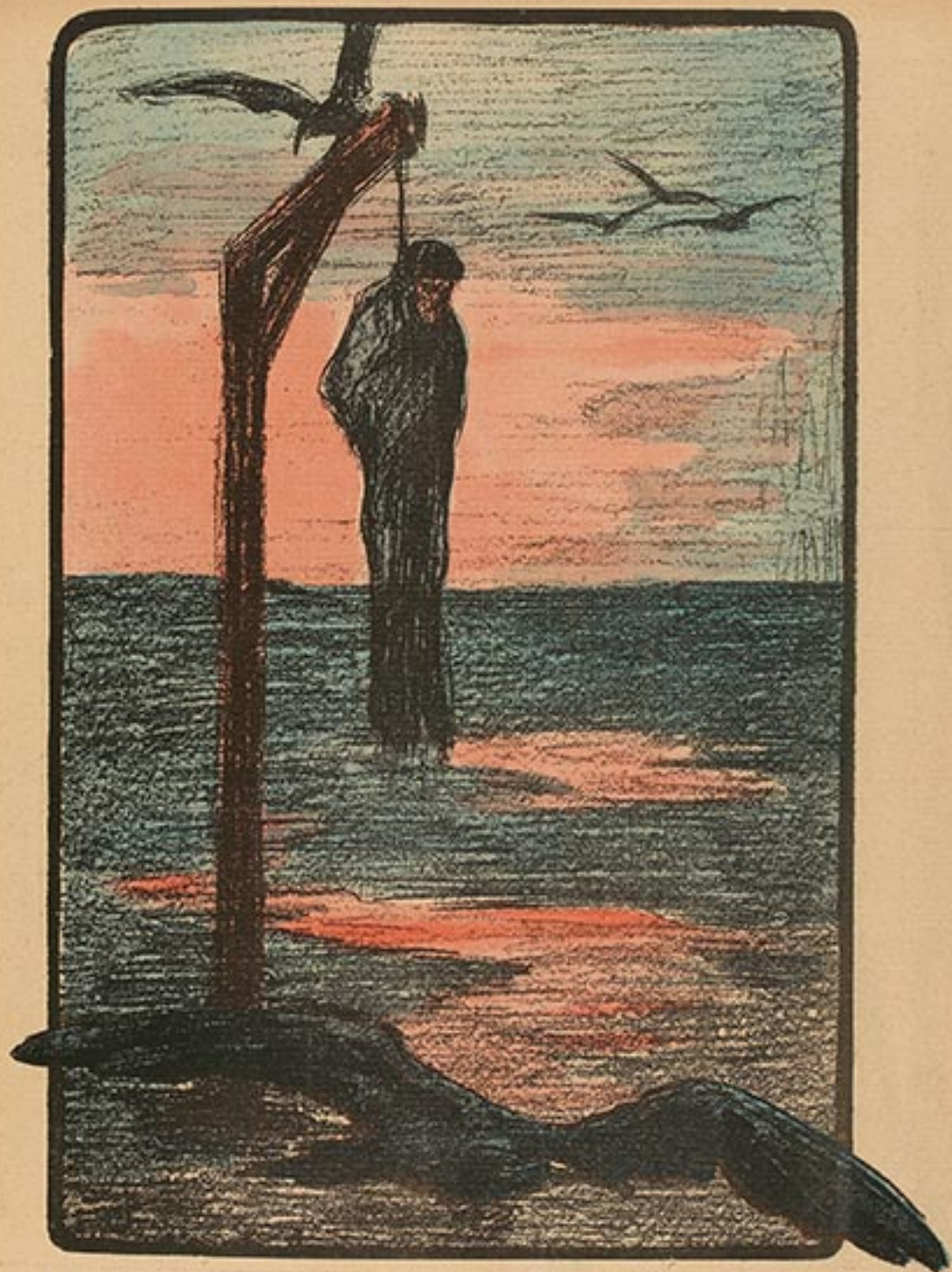


L'Exemple?

Reste donc, on va rigoler, y en a deux.



Vingt siècles de science et de civilisation pour produire un pareil outil!



« ... Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir, sans cesser, nous charrie.
Plus becquelez d'oiseaulx, que dez à couldre. »
(VILLON.)



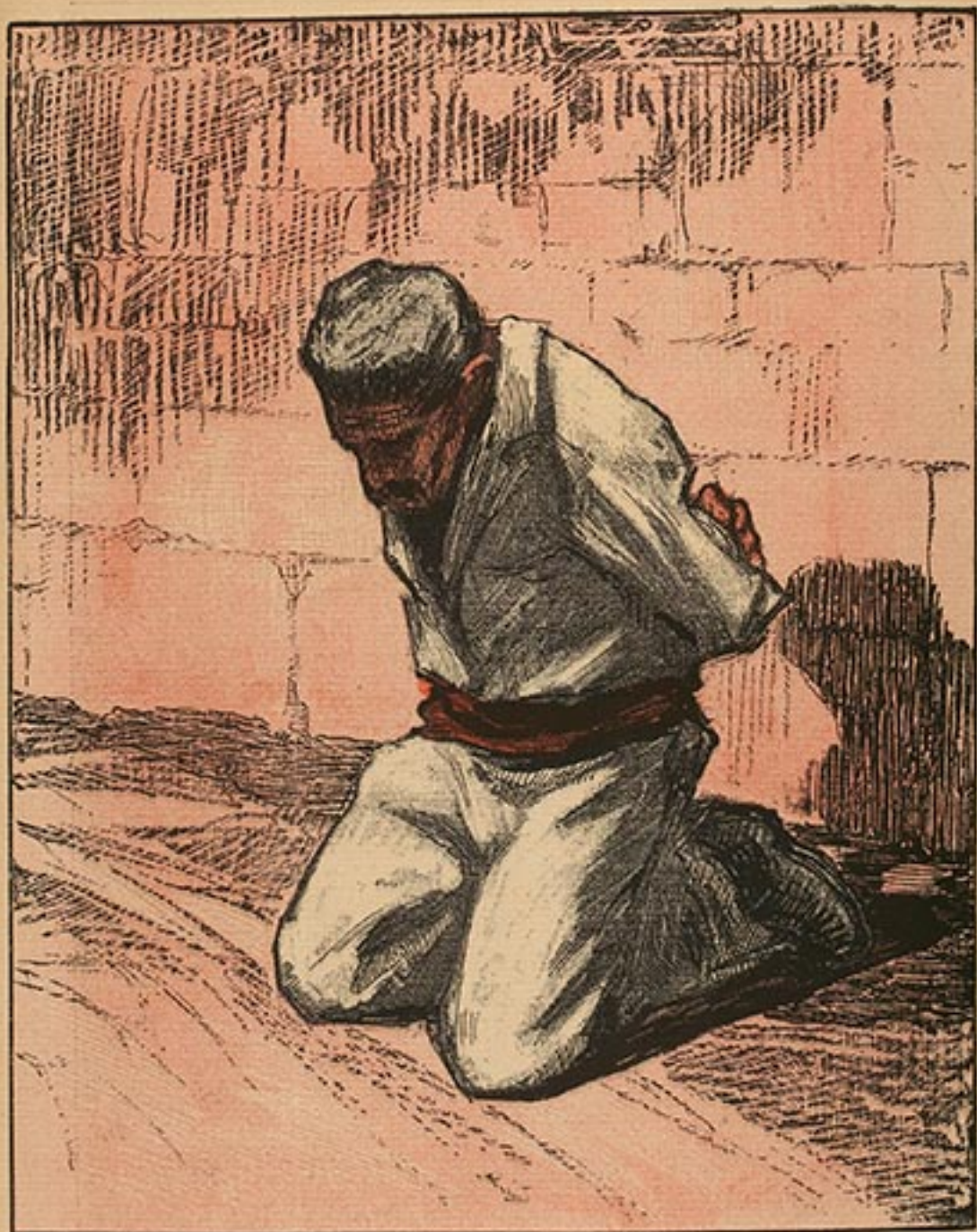
En Russie. — *La-bas, c'est lentement que la justice progresse.*



Au pays des gens pressés.



Au pays des Corridas. — Ils osent maudire l'Inquisition!



Vengeance militaire.
En attendant la revision du code.



Au Transvaal. — Le sang, c'est de l'argent.



La Sibérie.
Et, tout le long du calvaire, d'autres encore seront semés.

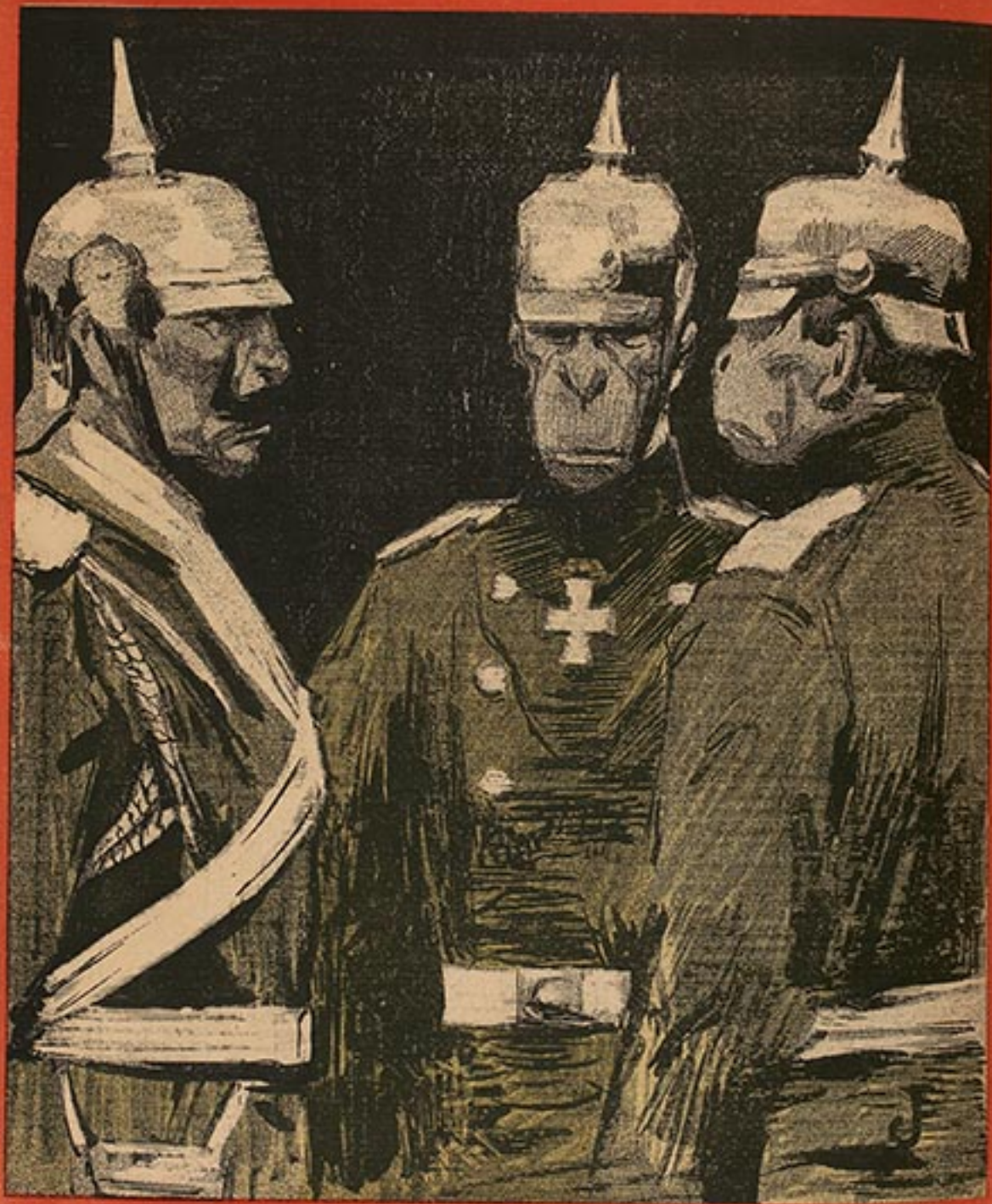


En Chine.
Les alliés sont passés par là.

(D'après une photographie reprise par un grand journal.)



— Supprimer la peine de mort, à quoi bon? Il y a si longtemps qu'elle existe!



L'affaire Kzozick (logique militaire).

— Coupables ou innocents, condamnons-les ! Il est impossible que le meurtre d'un capitaine reste impuni.

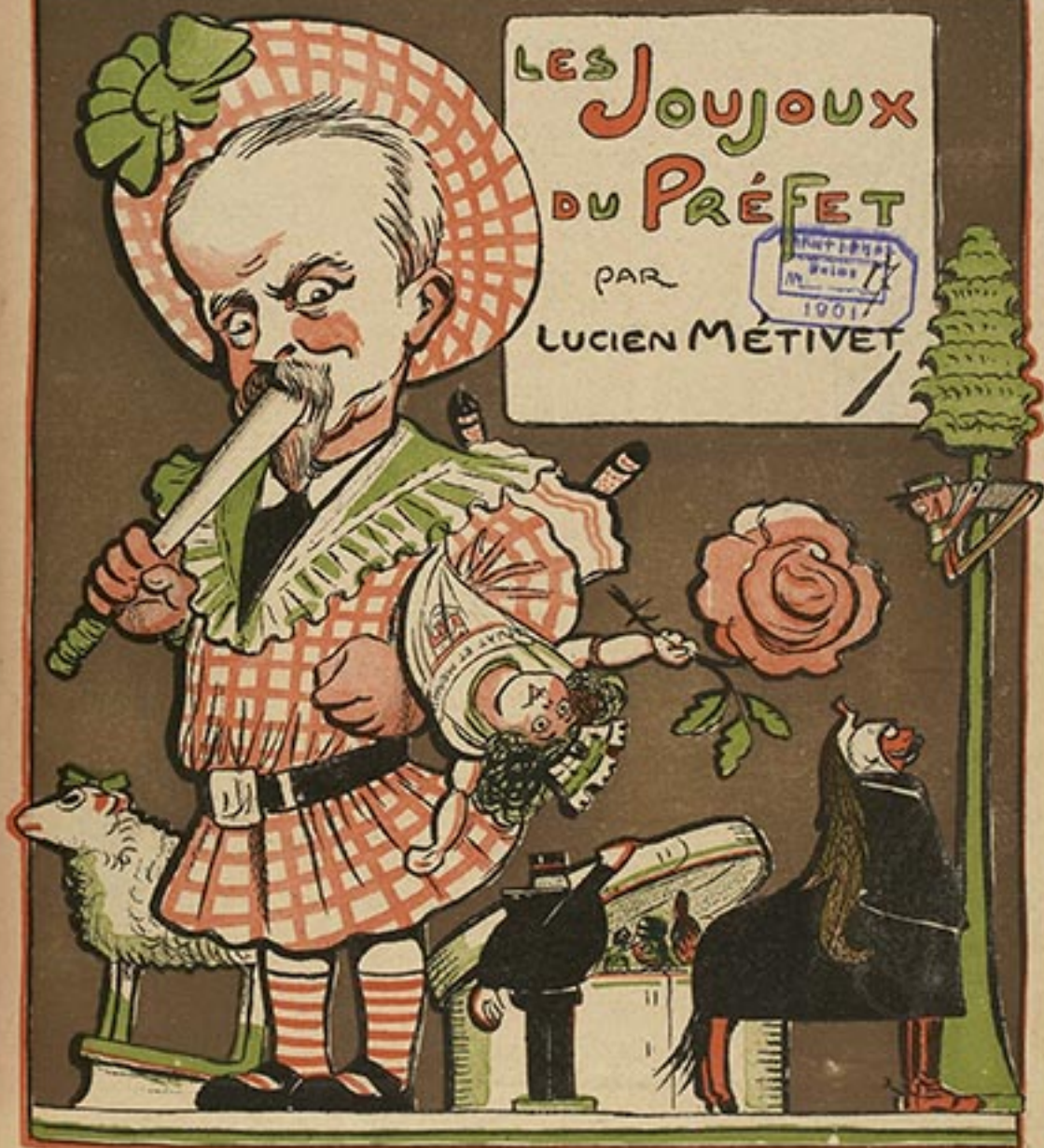
Herpin

l'assiette au beurre

N° 35. - 30 Novembre 1901

TABACS

PRIX EXCEPTIONNEL DE CE NUMÉRO :
50 centimes.



BALLADE DES JOUJOUX DU PRÉFET

*Aux ducs, aux pousseurs de charrue,
Aux bourgeois comme aux bousingots
A chacun sa coquecigrue.
Aux soldats ce sont les flingots,
Les fanfreluches aux margots,
Aux buveurs les coups de chopine,
Les perlimpingins aux gogos;
Ce sont les joujoux à Lépine.*

*Sans porter sa mine bourrue
Jusqu'en de lointains Tabagos,
A Paris n'a-t-il pas la rue
Où, gueulant en divers argots,
Tout un peuple de mendigots
Chopin chopant, clopin clopine
Et se traîne ainsi qu'escargots?
Ce sont les joujoux à Lépine.*

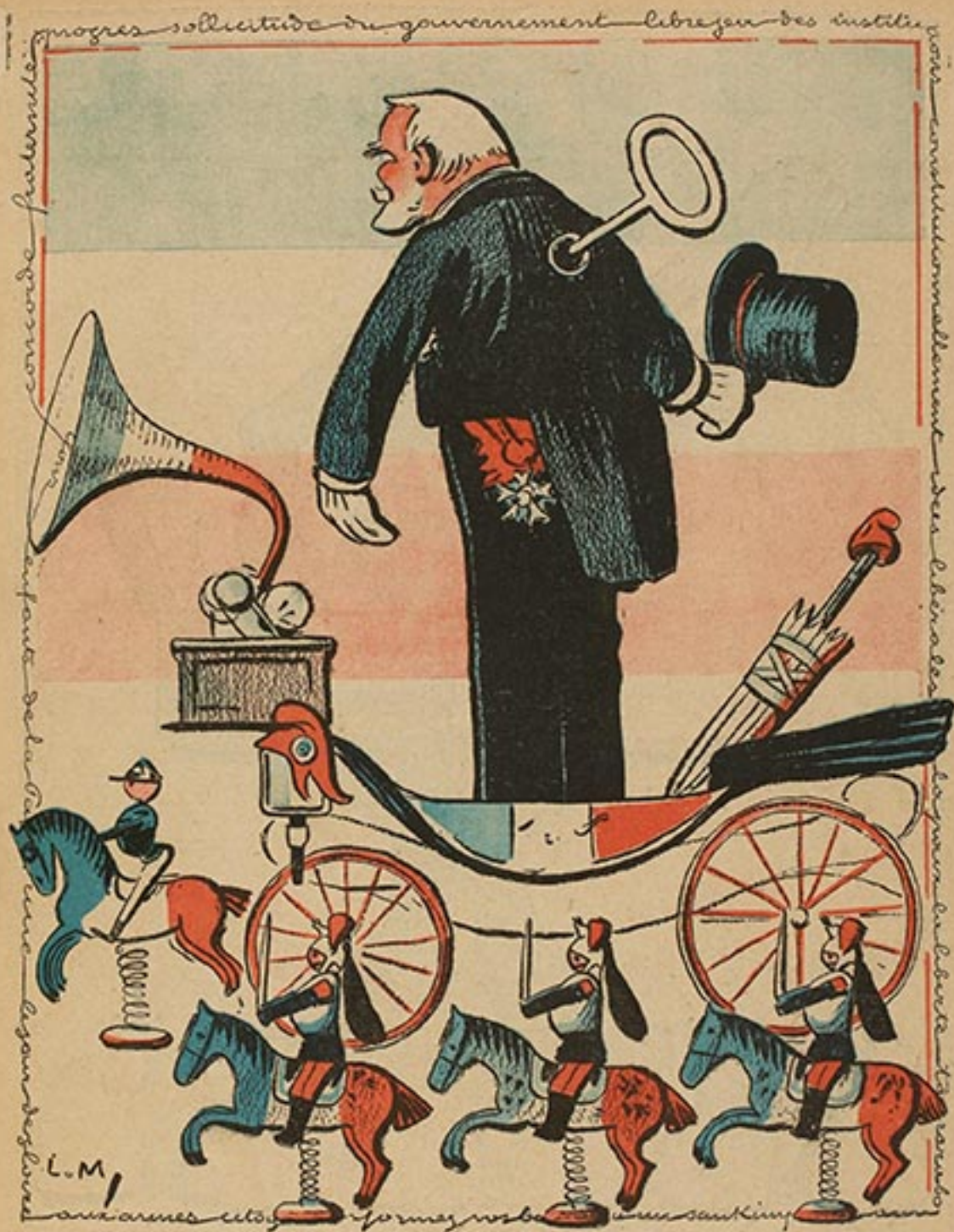
*Et la bande sans cesse accrue
Des moutons aux maigres gigots,
Des agents pêcheurs de morues
Qui, redressés sur leurs ergots,
Plus morgueux que des hidalgos
Vont cueillant les fleurs de popine
Et les râlisseurs de mégots,
Ce sont les joujoux à Lépine.*

ENVOI

*Roi des fûes, Prince des sergots,
Vas-y galment, et turlupine
Ces bons pantins de Parigots;
Ce sont les joujoux à Lépine.*

Lucien MÉTIVET.





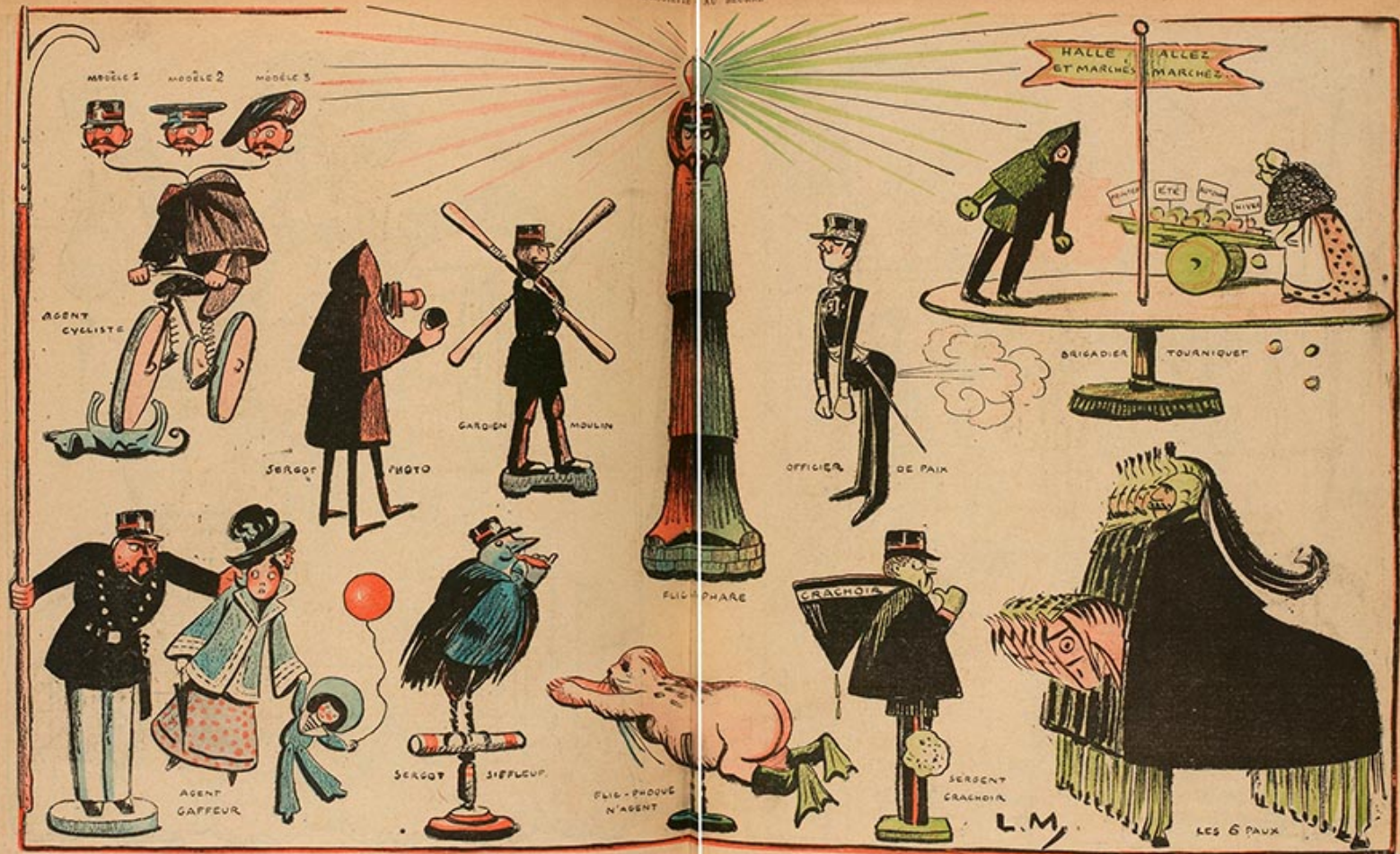
L'AUTOMATE



LE CAMELOT



AUTRE CAMELOT



LES CHOUCHOUX



MAISON DE POUPÉES



LE TIROIR AUX POLICHINELLES



LA PA-PE-TE-RIE

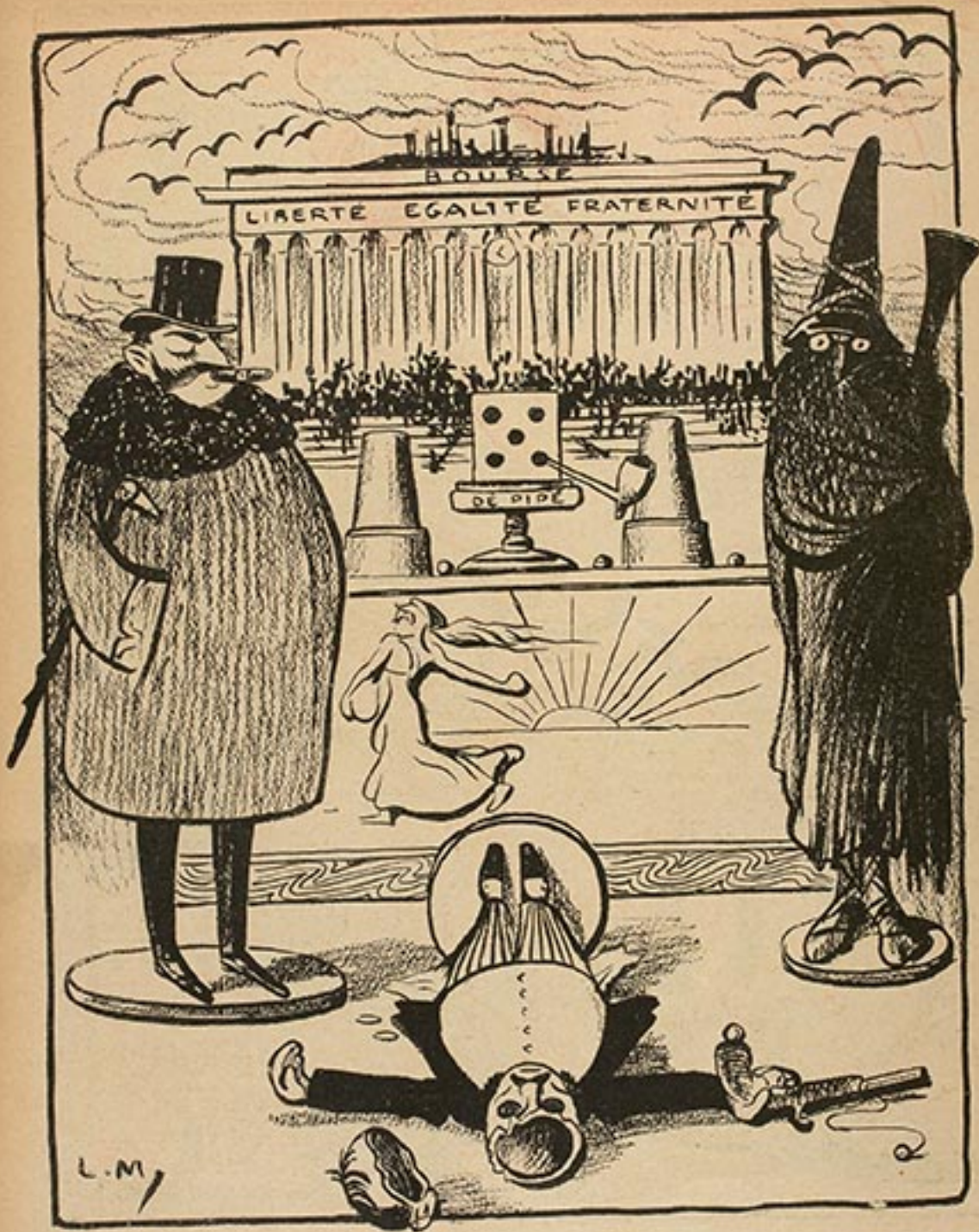


LES BOITES A MUSIQUE



L'ARCHE DE NOË

Le petit Rat, les grands Lamas, la Vache, le Serin, la Grue et le Daim. — Le Demi-Castor. — La Pécaasse et son Cochon, les Grenouilles et le Maquereau, les Grands-Ducs, l'Oie et Monsieur Vautour.



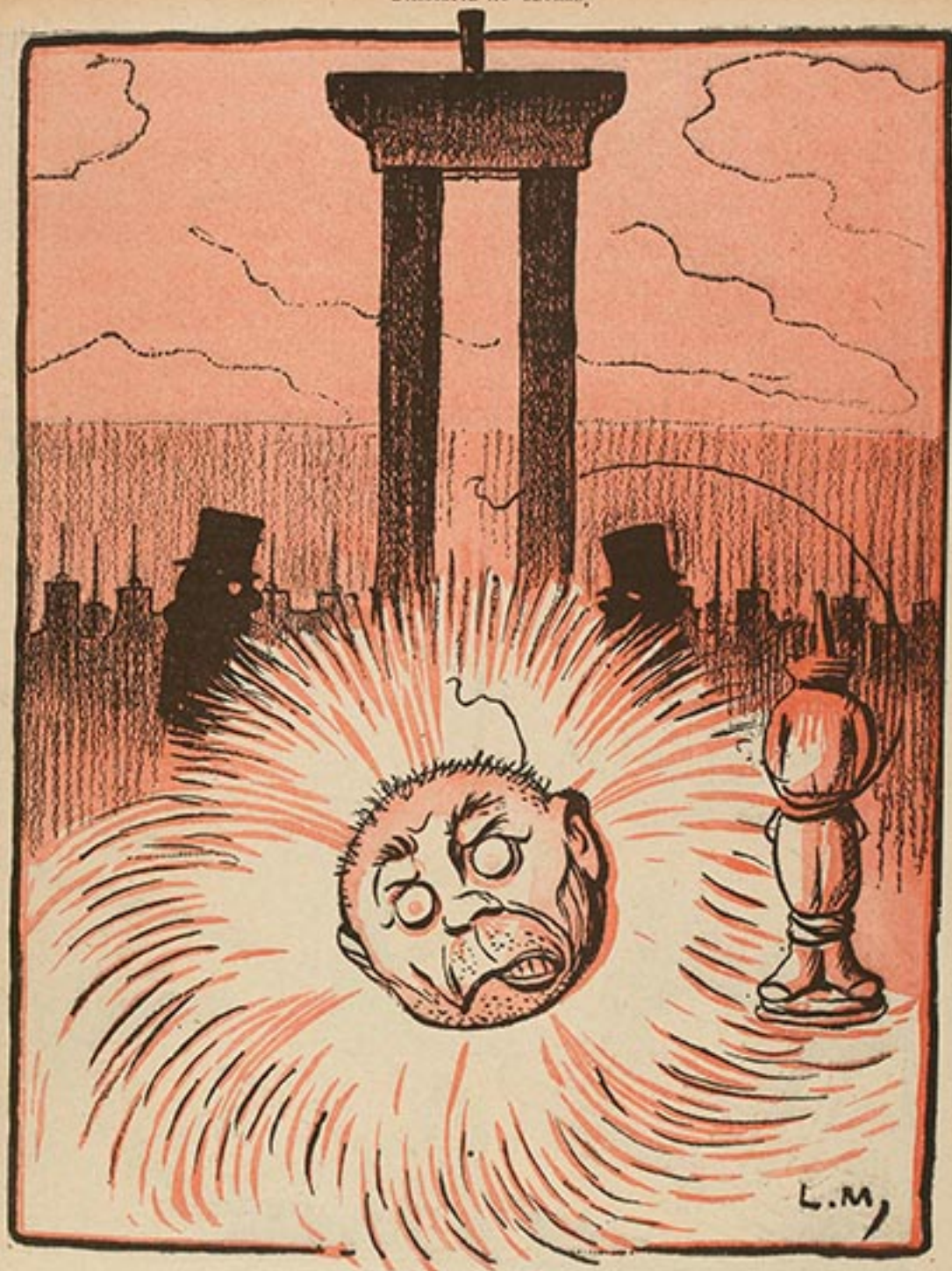
LA BOITE D'ESCAMOTAGE



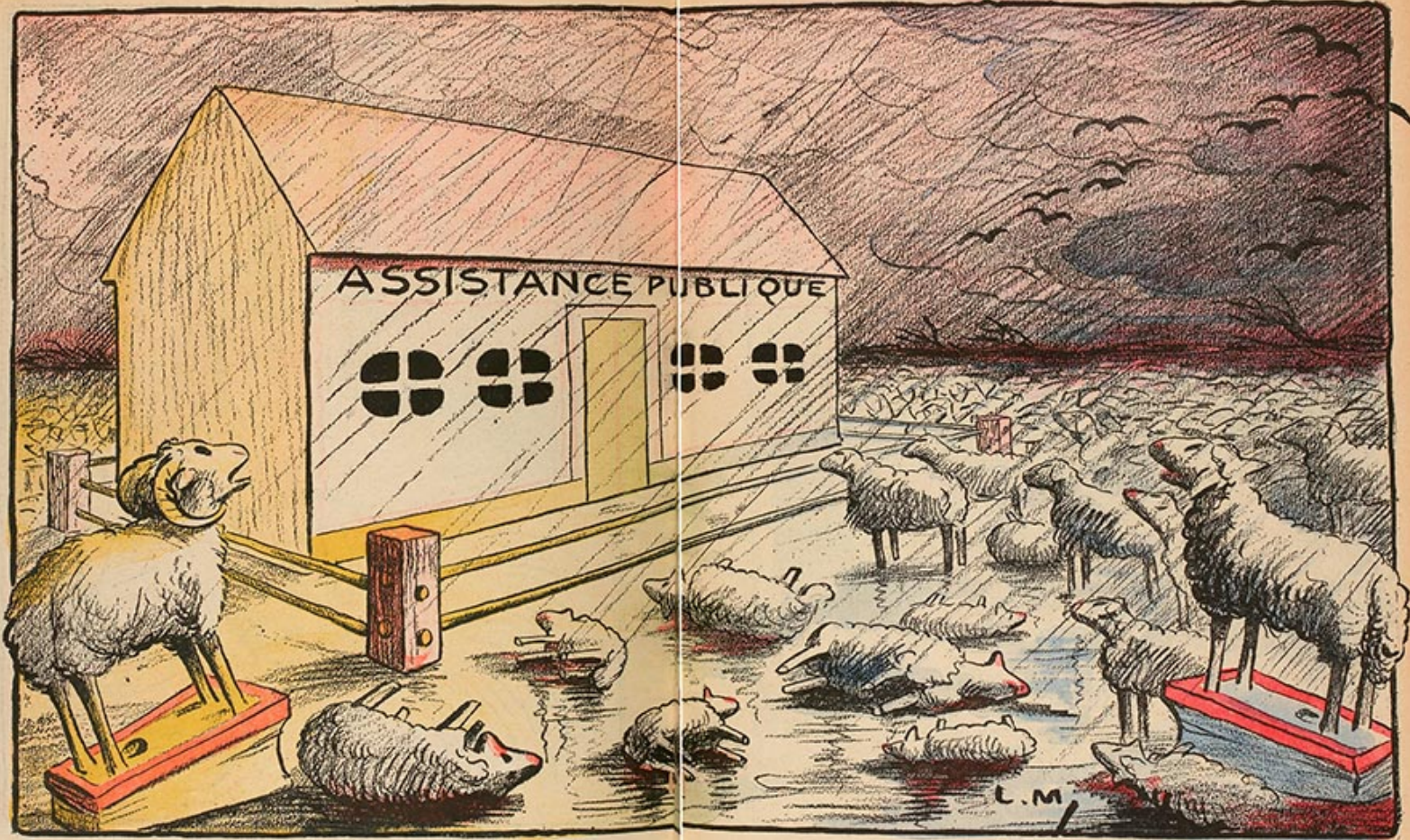
LA LOTERIE



JOUJOUX DÉFENDUS



LE BILBOQUET

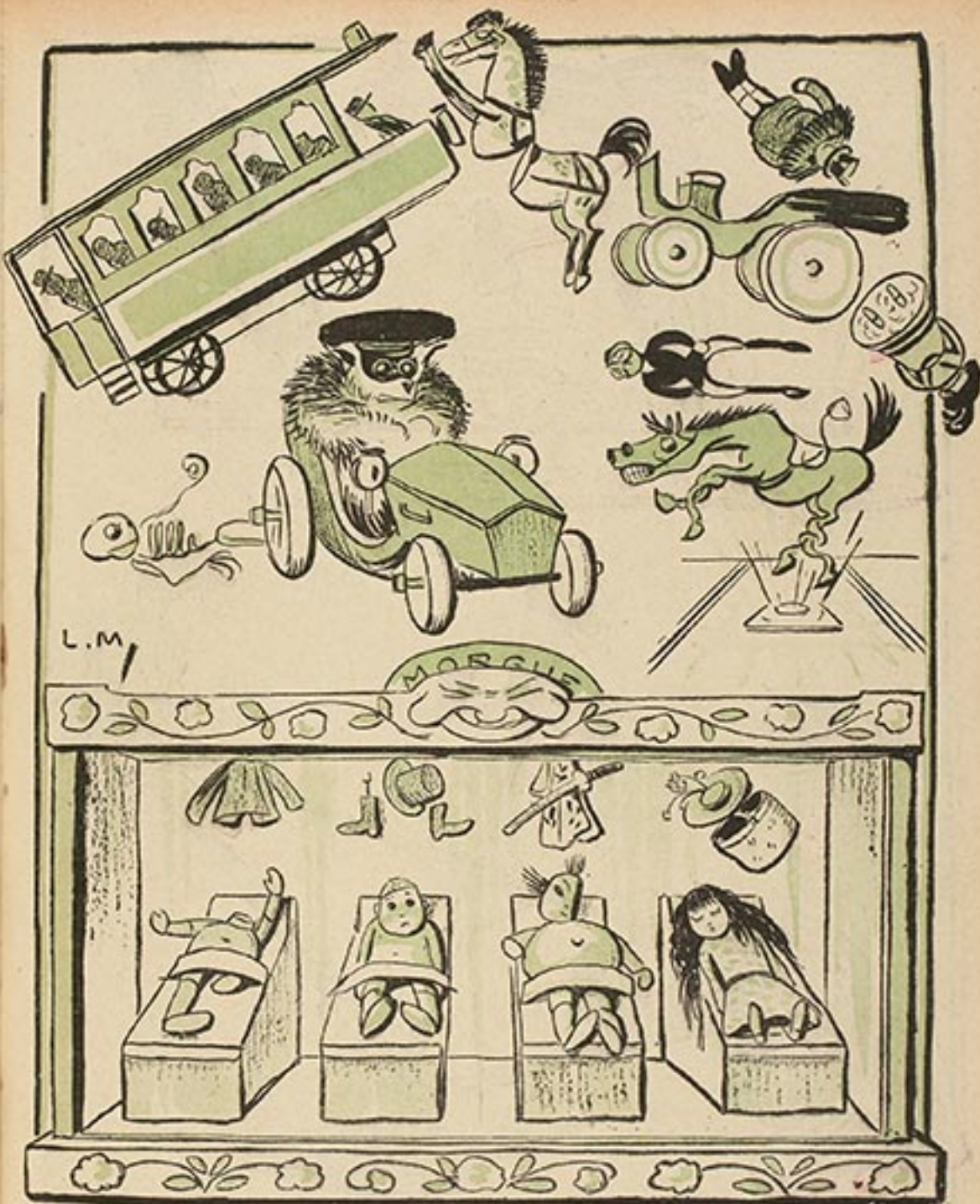


LA MAUVAISE BERGERIE

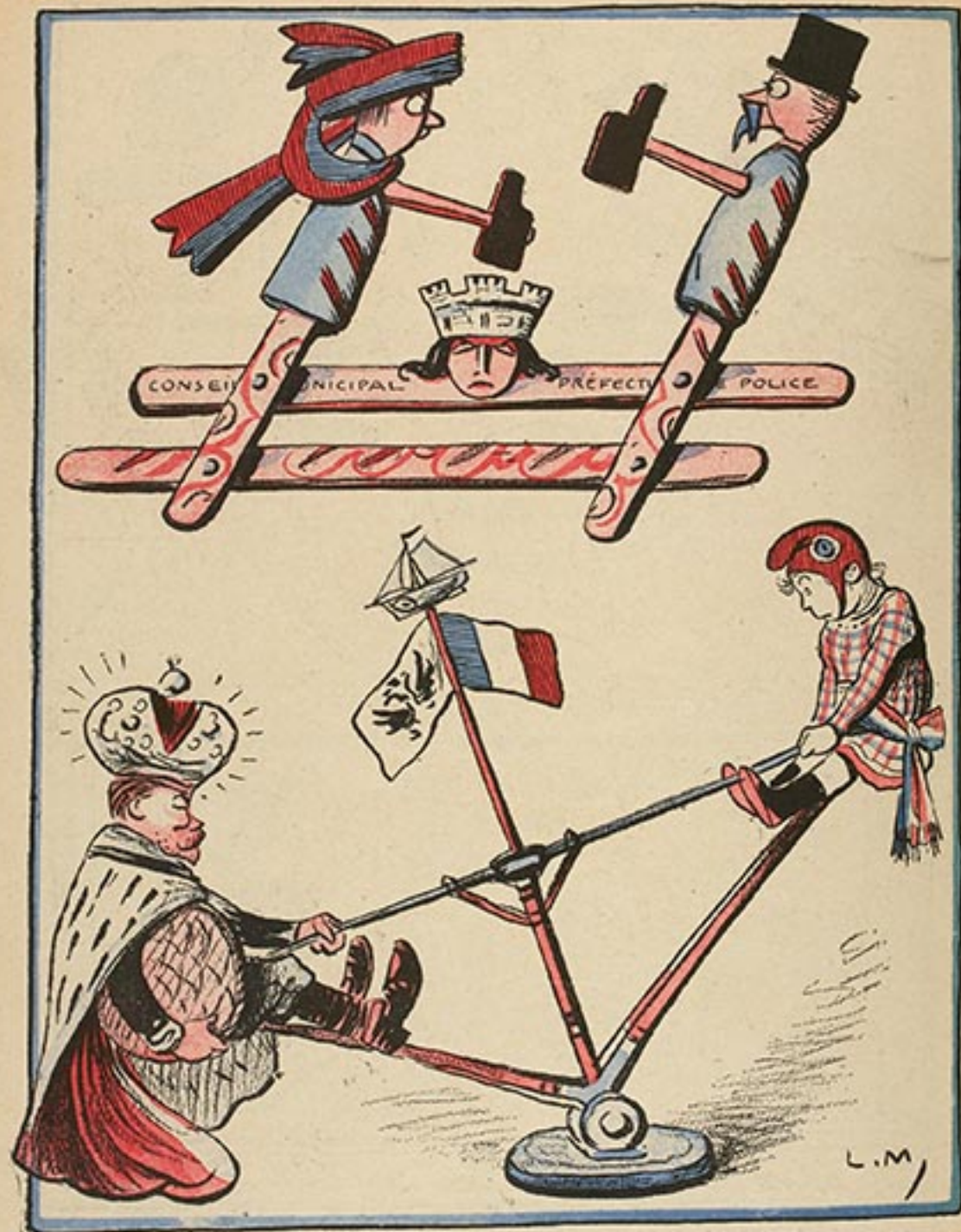
L.M.



LE BÉBÉ PARLEUR ET LES JONCHETS



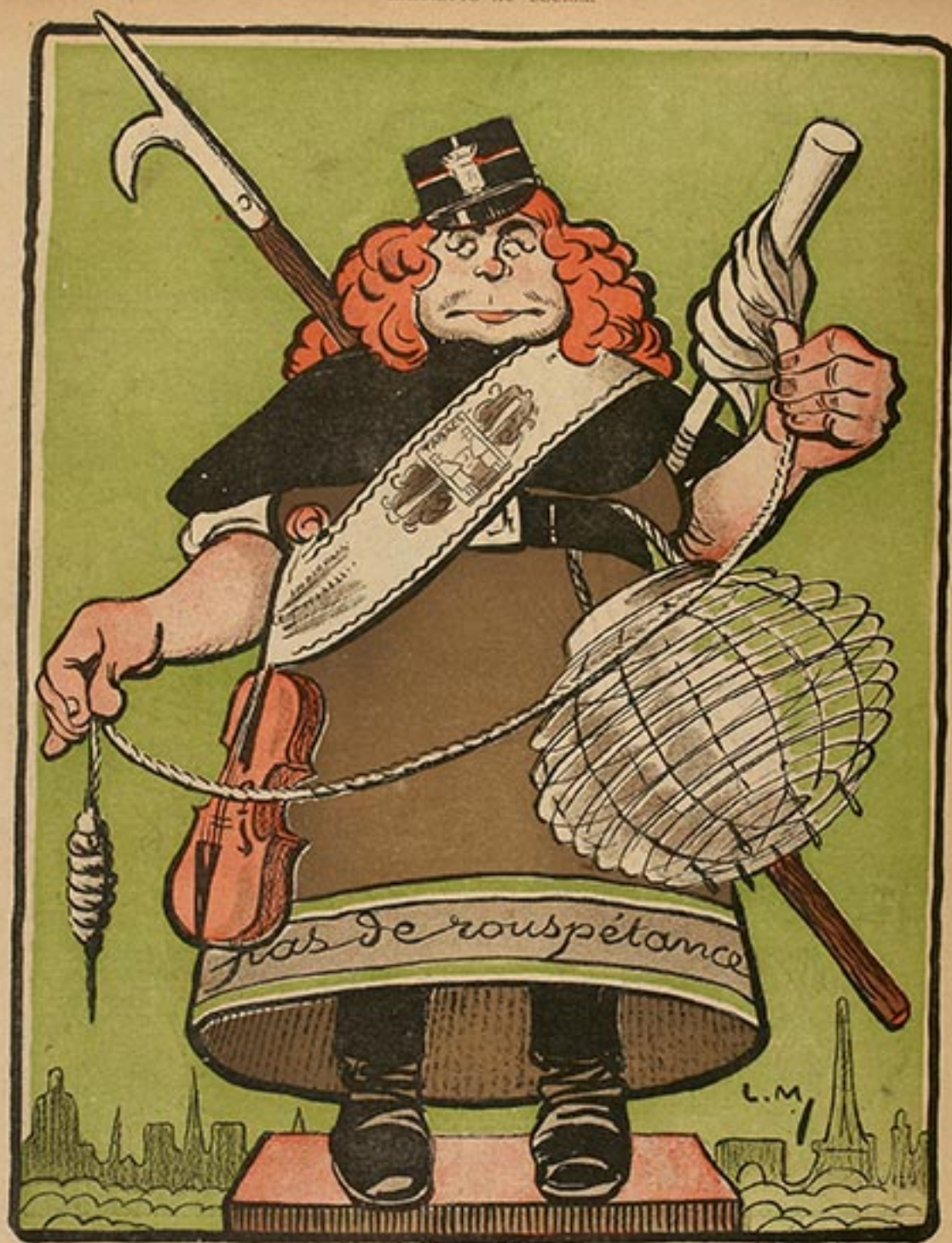
JOUJOUX DANGEREUX ET JOUJOUX CASSÉS



LE JACQUEMART ET LA BALANÇOIRE



MARIANNE



LA MARCHANDE DE TABAC

L'ASSIETTE AU BEURRE

I. = Les Cafés-
Concerts

par
Ibels



Romance sans paroles

Les Chansons reproduites dans ce numéro ont été visées par la Censure



ORCHESTRE



Chanson & Nison.

Revue.

Ne me dit pas tout, non, non
Ma Nison!
L'avez-vous eue, non, non
Ma Nison!

Genre romance

VOISÉ
PAR
LA CENSURE



A Saint-Lazare.

C'est de la peine que j'étais
Mon pain? Polzin,
Blas, je n'étais pas ce qui se prit
À la table;
C'est des malades qui s'occupent pas,
Quand ça va mieux,
N'importe que j'aie le 'cho' dans l'air
À Saint-Lazare.

Reproduction 1911 des Œuvres de... sous le patronage de...
ou d'autre... après... avec... de la... sans... pour... de...
conscience.

**VISÉ
PAR
LA CENSURE**

Genre réaliste



L'Espagnole de Belleville

Tout comme qu'on l'a le chef baissé,
 Quand j'ai été C'est vint' années!
 On ne se frotte au sein' galant
 Le rebelle se s' d'ou' pas

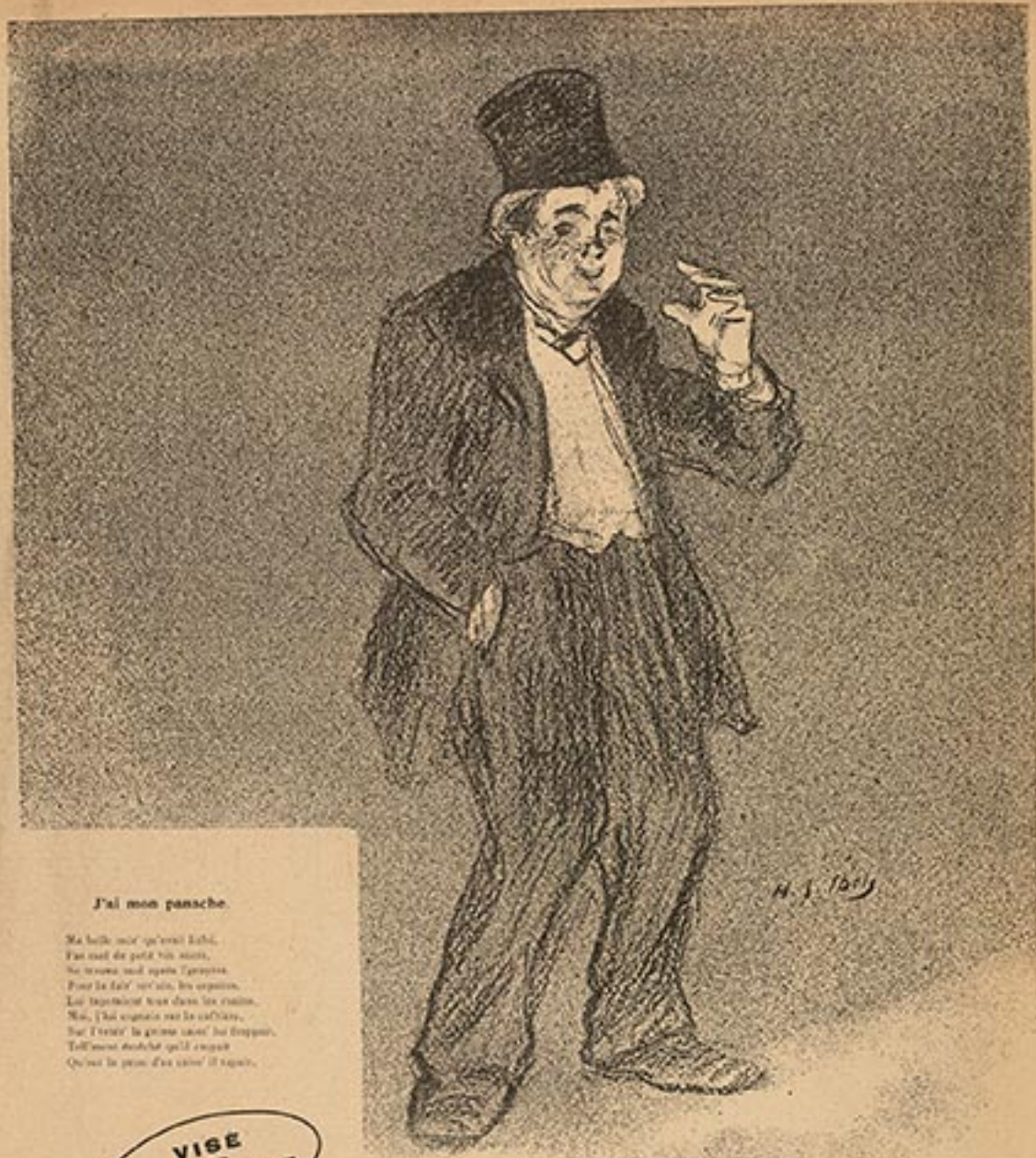
Refrain

On ne voit de la vie de Belleville,
 Non plus tout d' la machine à l'ordre
 Et nous ne dit' de voir

(Parti et l'étranger) Monsieur galant!
 J'ai fait d'aller et d'aller: Ah!
 De son point, pour voir
 Oh!

**VOIR
 PAR
 LA CENSURE**

Genre espagnol



J'ai mon panache.

Ma belle robe qu'on voit là-bas,
 Fait tout de suite voir mes os,
 Se trouve tout après l'opéra.
 Pour la faire voir aux hommes,
 Lui disaient tout dans les rues,
 Non, j'ai regardé sur le café,
 Sur l'entrée la porte ouverte au troupeau,
 Tu n'as pas de chat qui aigrit
 Qu'on le prenne d'un coup d'oeil.

**VOIR
 PAR
 LA CENSURE**

Genre bachique



Je n'ai qu'un chat.

Il est gentil, le gros Tomon,
On peut le câliner...
Mais pour qu'il fasse bonne figure,
Faut pas trop l'exciter.
Ce n'est pas un chat ordinaire,
Il s'écroule pas le soir.
Ah ! bien ! Que voulez-vous y faire ?
On n'déroule pas les griffes !...

Genre grivois

VOIS
PAR
LA CENSURE

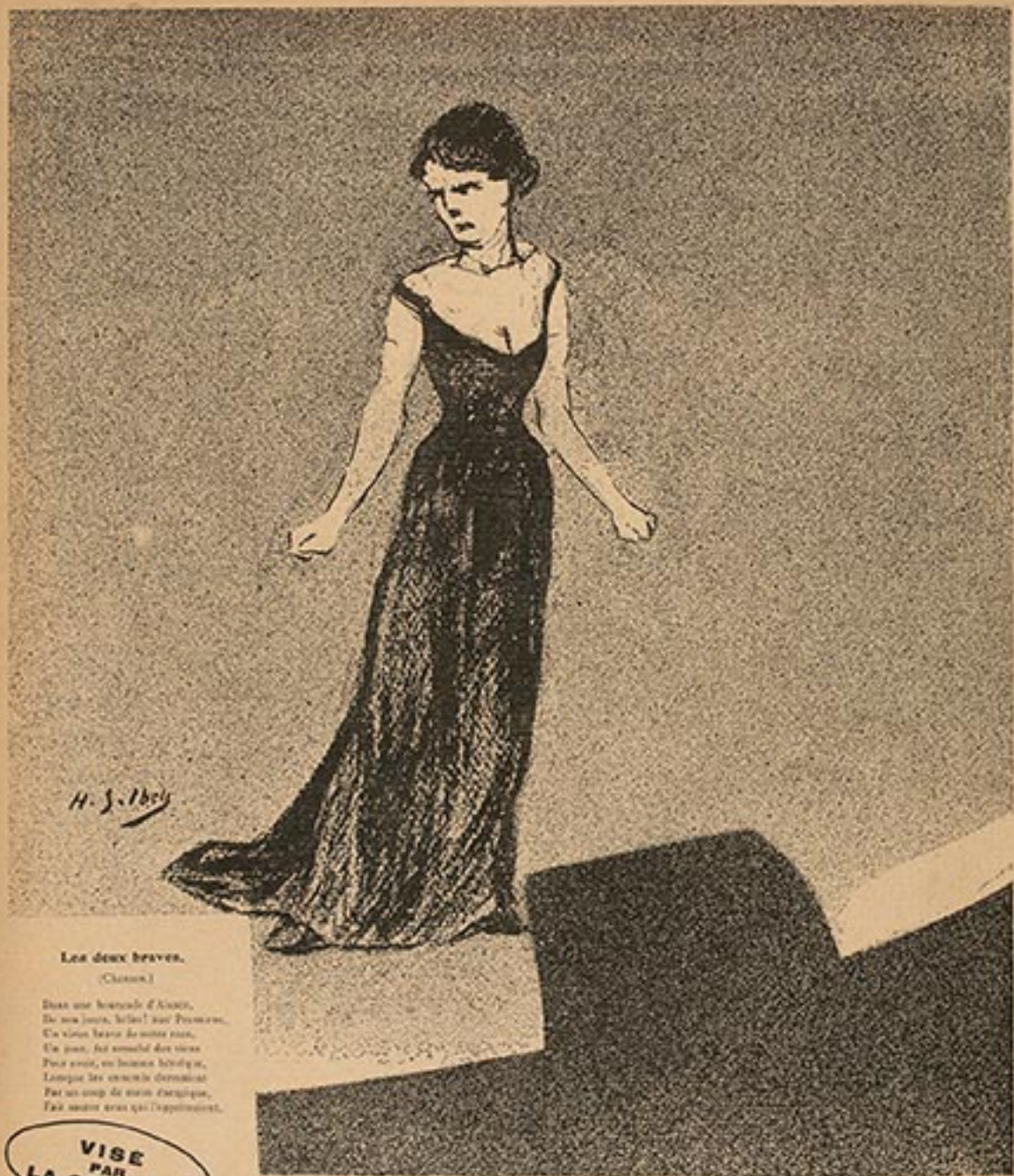


Les Sisters Machinson's.

Yuck-yuck-oué d'abord en bon, bon, bon,
 Yuck-yuck-oué des d'abord en bon, bon, bon,
 Car j'ai un petit chien,
 Car j'ai un petit chien,
 Qui n'a pas mangé ça, ça, ça!

**VISE
 PAR
 LA CENSURE**

H. S. Ibels



Les deux braves.

(Chanson.)

Dans une boutique d'Alsace,
 De nos jours, hélas! sur l'estrade,
 Un vieux brave de notre race,
 Un jeune, lui remplit des vers
 Pour avoir, en l'honneur de l'orgueil,
 Lorsque les ennemis défilent
 Par un coup de main étonnant,
 Fait sauter avec lui l'oppression.

**VOISE
 PAR
 LA CENSURE**

Genre patriotique



Guigne en haut, guigne en bas.

L'adjud' avait en sa poche,
 Guigne en haut, guigne en bas,
 Guignonne le bon guignin,
 Et le surnom' d'un gros nichon,
 Guigne en haut, guigne en bas,
 Guignonne les balachons.

Mais elle vint son plaisir,
 Guigne en haut, guigne en bas,
 Guignonne l'idi' rouquin,
 Et dans son coin à son insu,
 Guigne en haut, guigne en bas,
 Guignonne le p'tit gaudin!

Mais, c'c'c' avait pas moyen!
 Guigne en haut, guigne en bas,
 Guignonne qu'ça se litait de bon,
 Pourquoi l'air' s'élève se fait son...
 Guigne en haut, guigne en bas,
 Guigne tout le grand saumon!

Genre militaire

Ils sont en or

D'un la nuit de son sommeil
 De son cœur ses plus folles
 De l'opulent la mort,
 Après de son plus riche or,
 Il n'est d'abord en or
 Comme un or d'or au plus beau,
 Plus, se recule et plus
 Il n'est comme un or d'or
 Or de son or d'or de son or
 Or de son or d'or de son or

VISE
 PAR
 LA CENSURE



Genre excentrique

La Leçon de couture.

[Conseils d'une mère.]

Si ton époux est un gâché,
 Tu n'as qu'à te tenir bien sage !
 Mais, si tu es, comme moi, une femme
 Qui, quand il y a du pain, se met à gémir,
 Et qui se plaint par trop de son
 Et d'avoir manqué de tout...
 Alors sa langue va-t-elle à la merde !
 Et tu seras déshonorée !...

**VOIS
 PAR
 LA CENSURE**



Genre diction



Je n'use rien aux femmes.

*Agité, dont j'heis les délices,
 M'élance : J'en us qu'à janté's les sports,
 Pour que les porteurs d'assiette
 Et qu'us s'ingent d'assiette plus heis,
 Malgré qu'us s'assiette d'assiette,
 J'en us qu'à heis des ports à heis d'assiette,
 Et en us, j'en us qu'à heis d'assiette,
 Et des d'assiette que se vendent.*

Refrain.

*J'ai janté avec d'assiette assiette,
 Tant, quand je m'assiette avec d'assiette
 J'en us des ports d'assiette d'assiette
 Et, après les assiette assiette,
 J'en us avec la tête d'assiette,
 Et c'est avec assiette.*

**VISÉ
 PAR
 LA CENSURE**

Genre vieux marcheur



Vive la Grève!

Quand je vois ces pauvres mineurs de pionschou,
 se vider en s'ôtant un seul morceau!
 En s'amusant, jadis de lire et de demander,
 Faire travailler qu'ils soient au train d'acier,
 Moi, se frotter de la poudre,
 Se lever d'acier d'acier et des trous,
 A leur place, dans le siècle,
 J'aimerais bien être les parents.

**VISE
 PAR
 LA CENSURE**

Genre socialiste



Le Flageolet de Nicolas.

Quand, vers sa fin qu'on se vante,
K'pouit son flageolet?
Dés, non, c'est tout, pour tout ce monde
J'ai pas mon fin, mon gros, mon bel,
J'ai pas mon flageolet.

VISE
PAR
LA OENGURE

Genre paysannerie

l'Assiette au Beurre

A. Guillaume

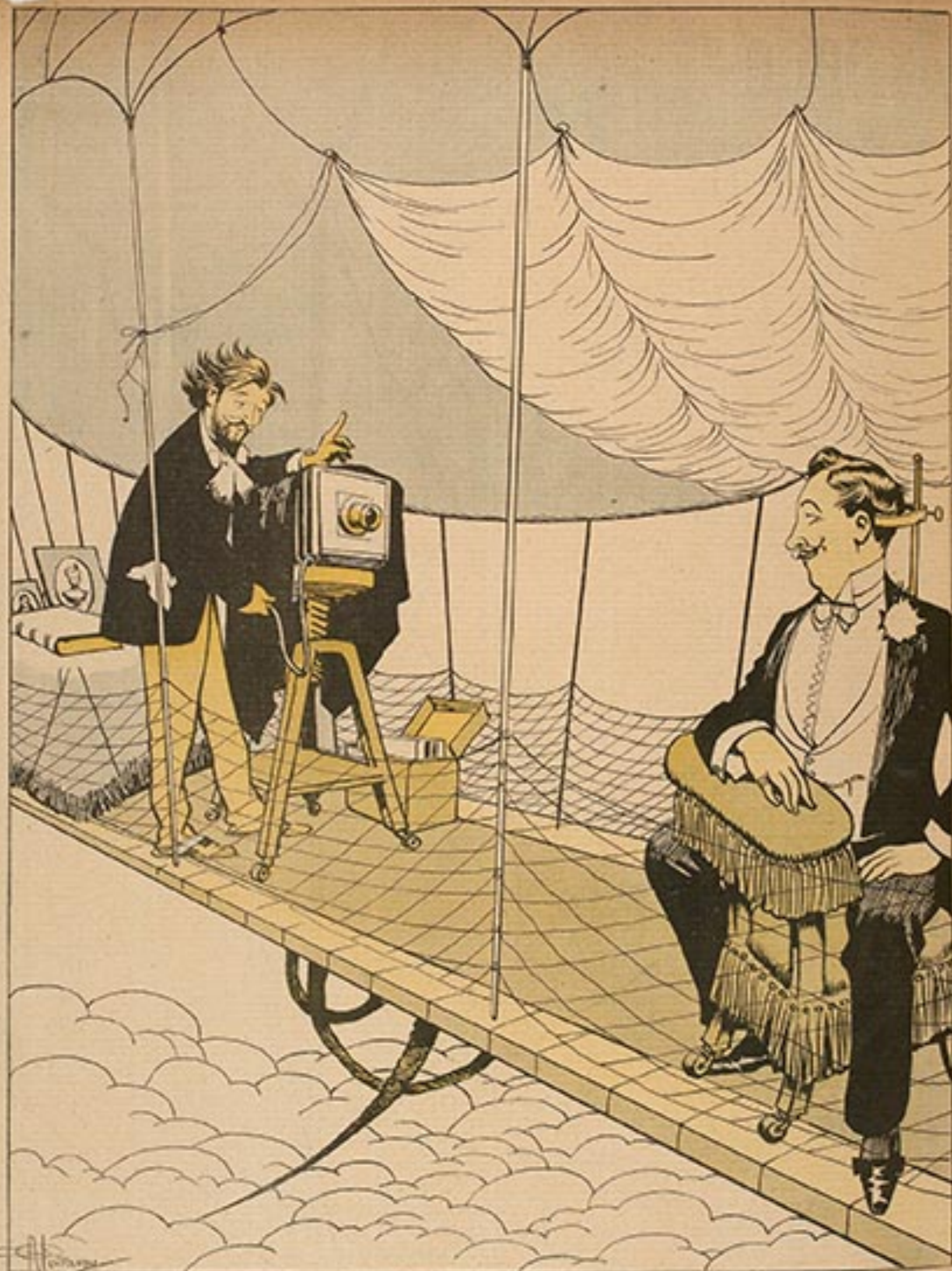
50 Centimes

Dépôt Legal
1901

A NOUS L'ESPACE!

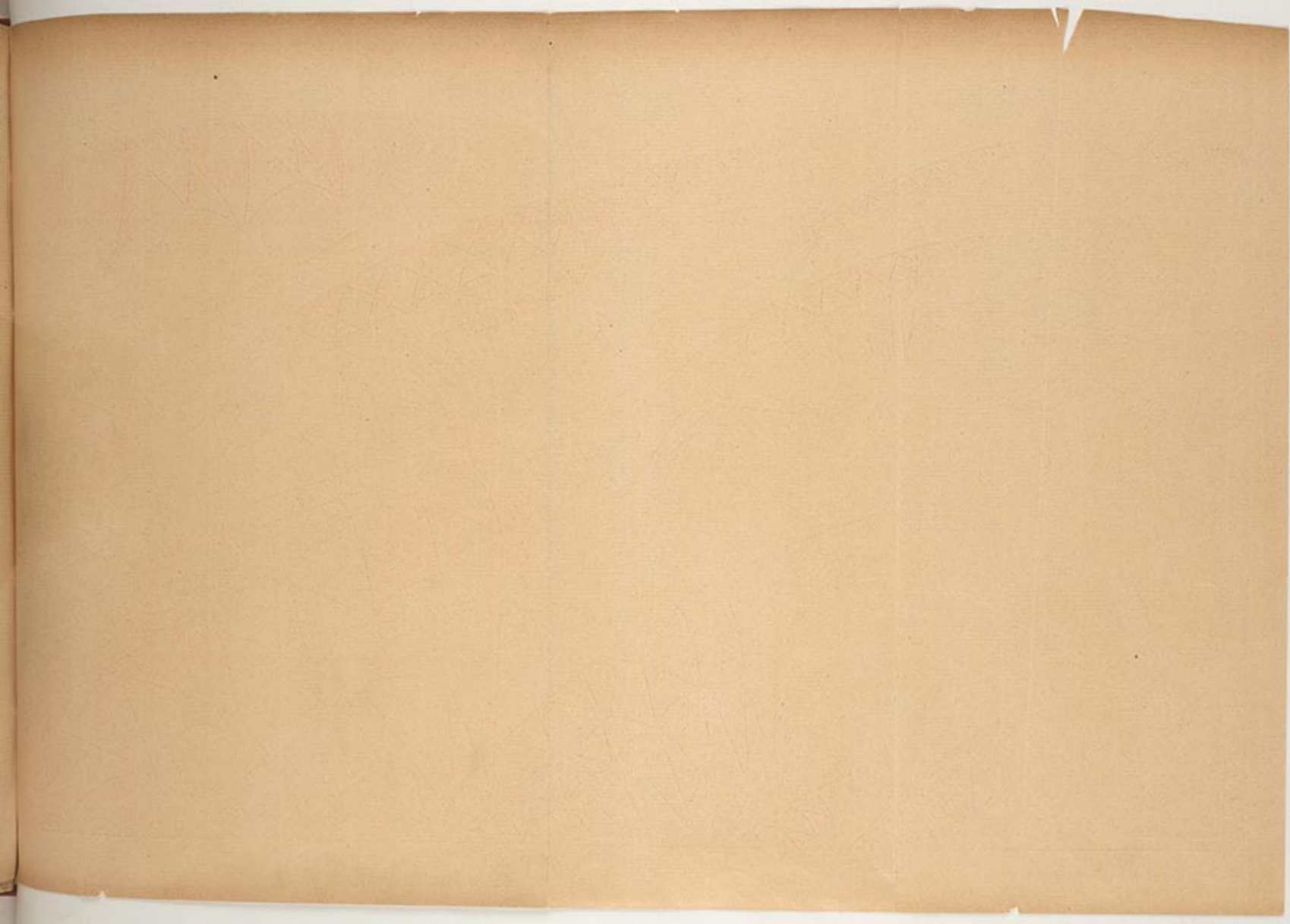


Guillaume



Semper sub sole.

— Par les temps les plus brumeux, cartes-portraits instantanées; superbes épreuves obtenues grâce à la limpidité de l'atmosphère. 15 fr. 50 la douzaine, ascension comprise.





La nouvelle Chasse à courre. — ÉQUIPAGE DU MARQUIS DE L'AIGLE. - Attaqué au-dessus de l'engrillagement des Essarts, un aigle rembuché par Jolibois, passe par dessus du bois Leblond, fait un retour, puis prend son parti, refuit sur la Malnière devant les faucons d'attaque, etc., etc.



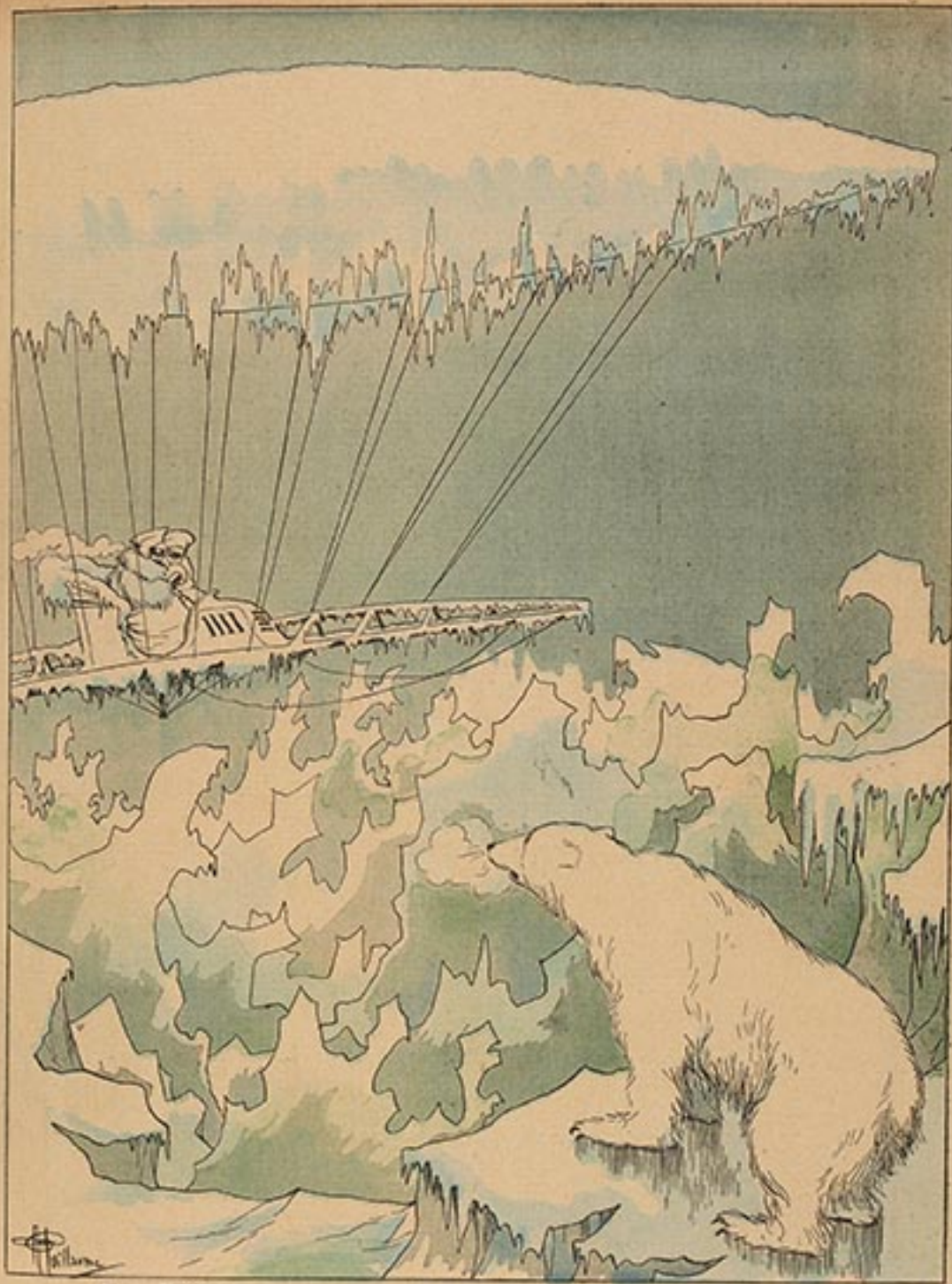
Paris la nuit.

La publicité lumineuse destinée aux aéronautes donne au panorama de Paris, la nuit, un aspect très particulier.



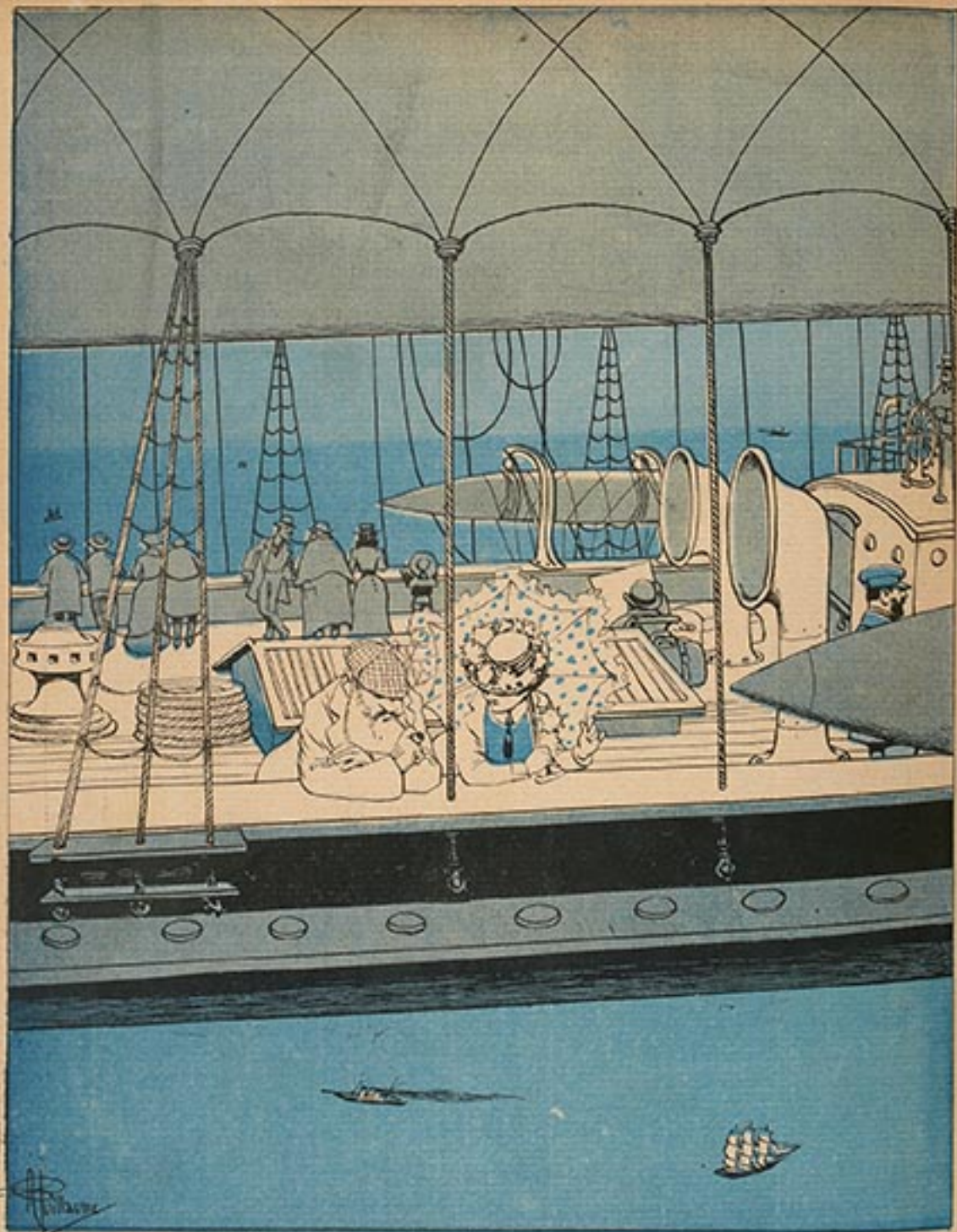
Le septième ciel.

.....



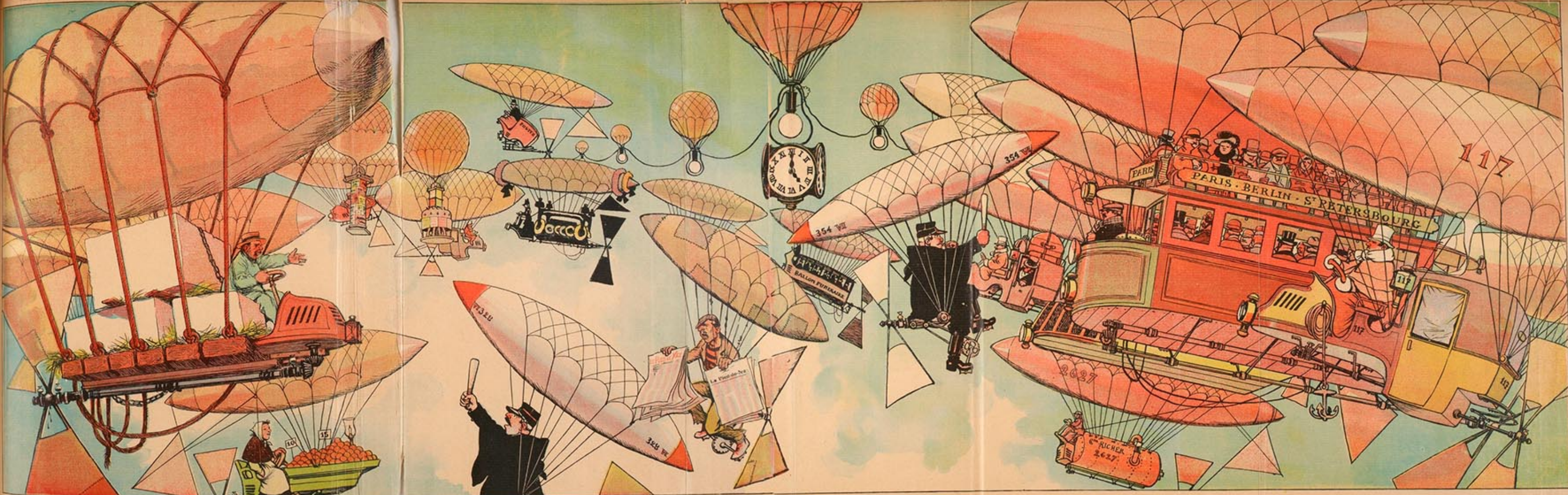
Au Pôle.

— Ne nous mettons pas en retard, mon ami... tu sais que nous allons aux Français ce soir, il faut que j'aie le temps de m'habiller avant dîner...

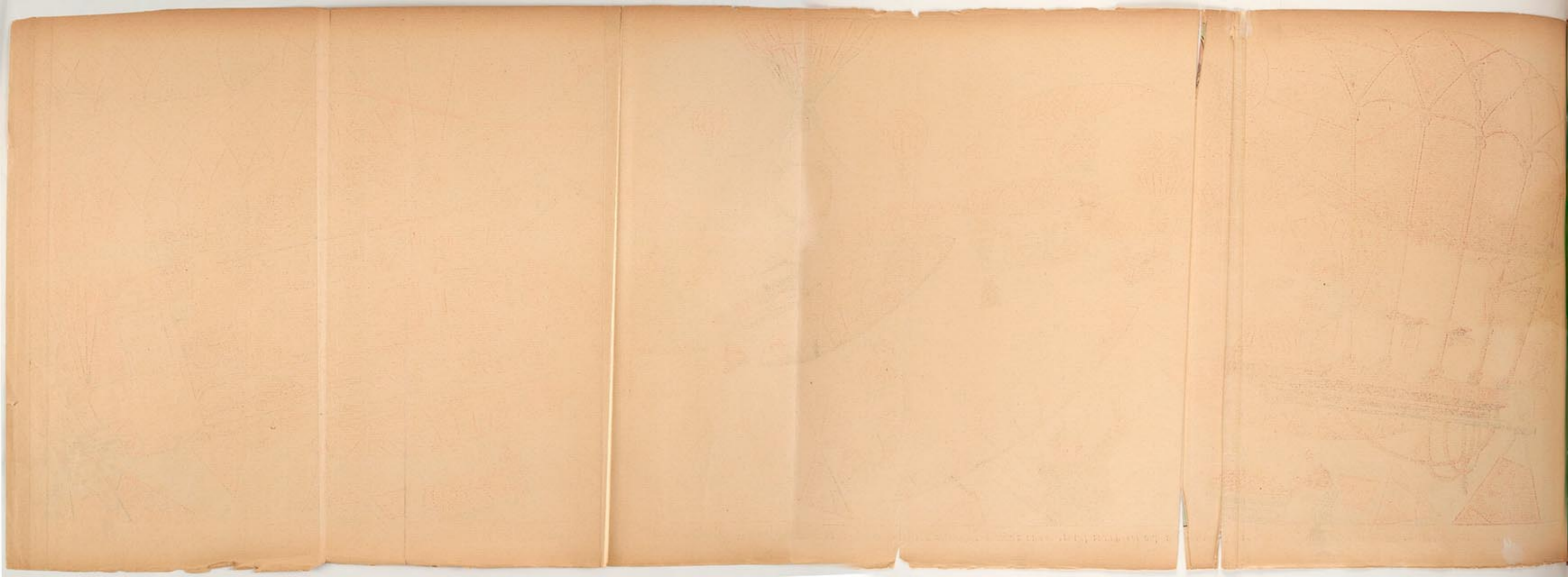


Les ballons transatlantiques.

— Ces ballons anglais ont toujours du retard... c'est absurde... Nous allons encore mettre près de quatre heures pour aller du Havre à New-York!...



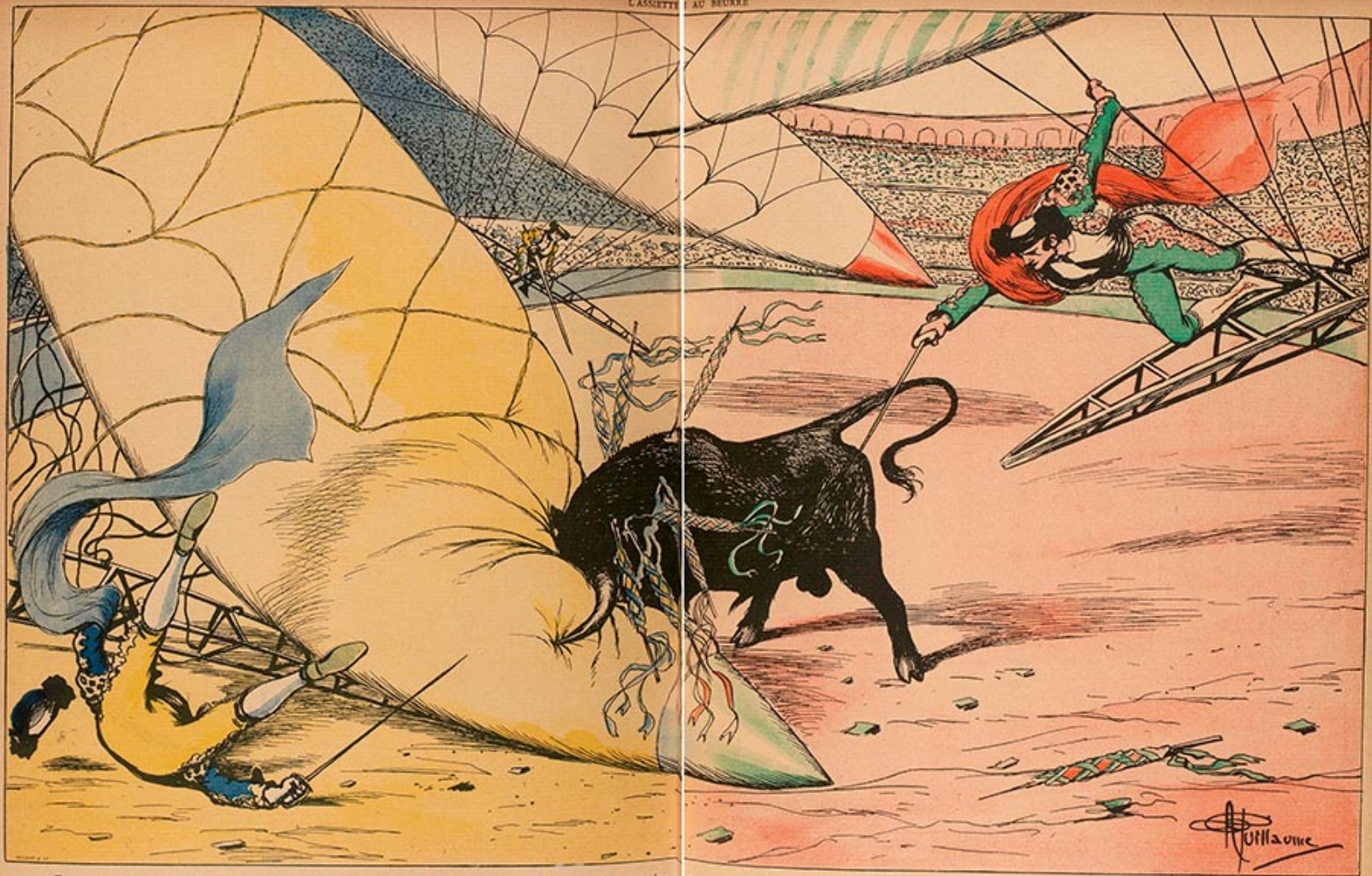
Les Encombres. — Malgré les remèdes tous plus ingénieux les uns que les autres que M. Lépine s'efforce d'apporter aux inconvénients de la circulation, les encombrements sévissent encore dans les grands centres de la capitale.



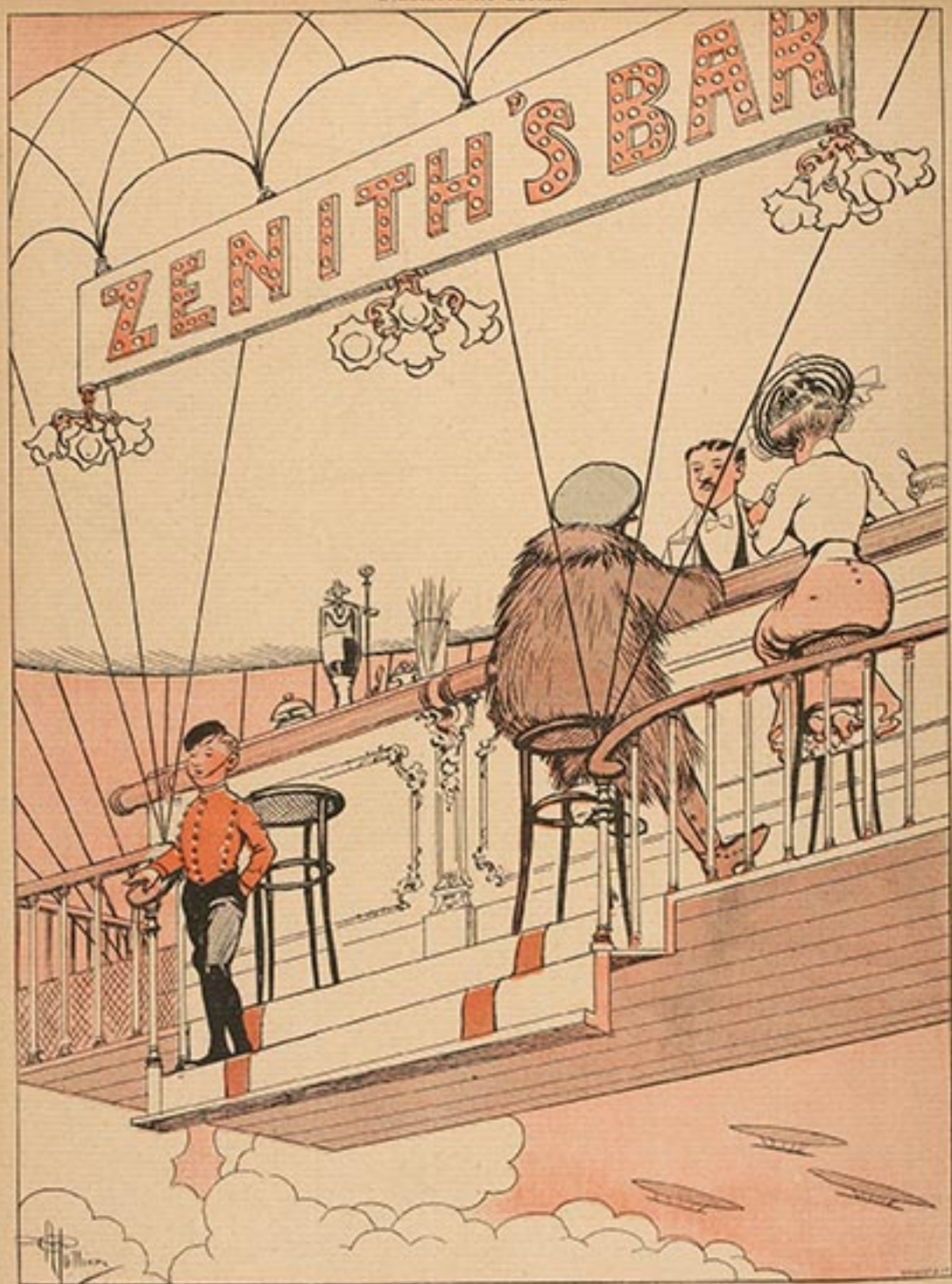


La Peinture transformée.

Les peintres aéronautes, comme tout le monde, peignent la nature ainsi qu'elle se présente maintenant à leurs yeux.

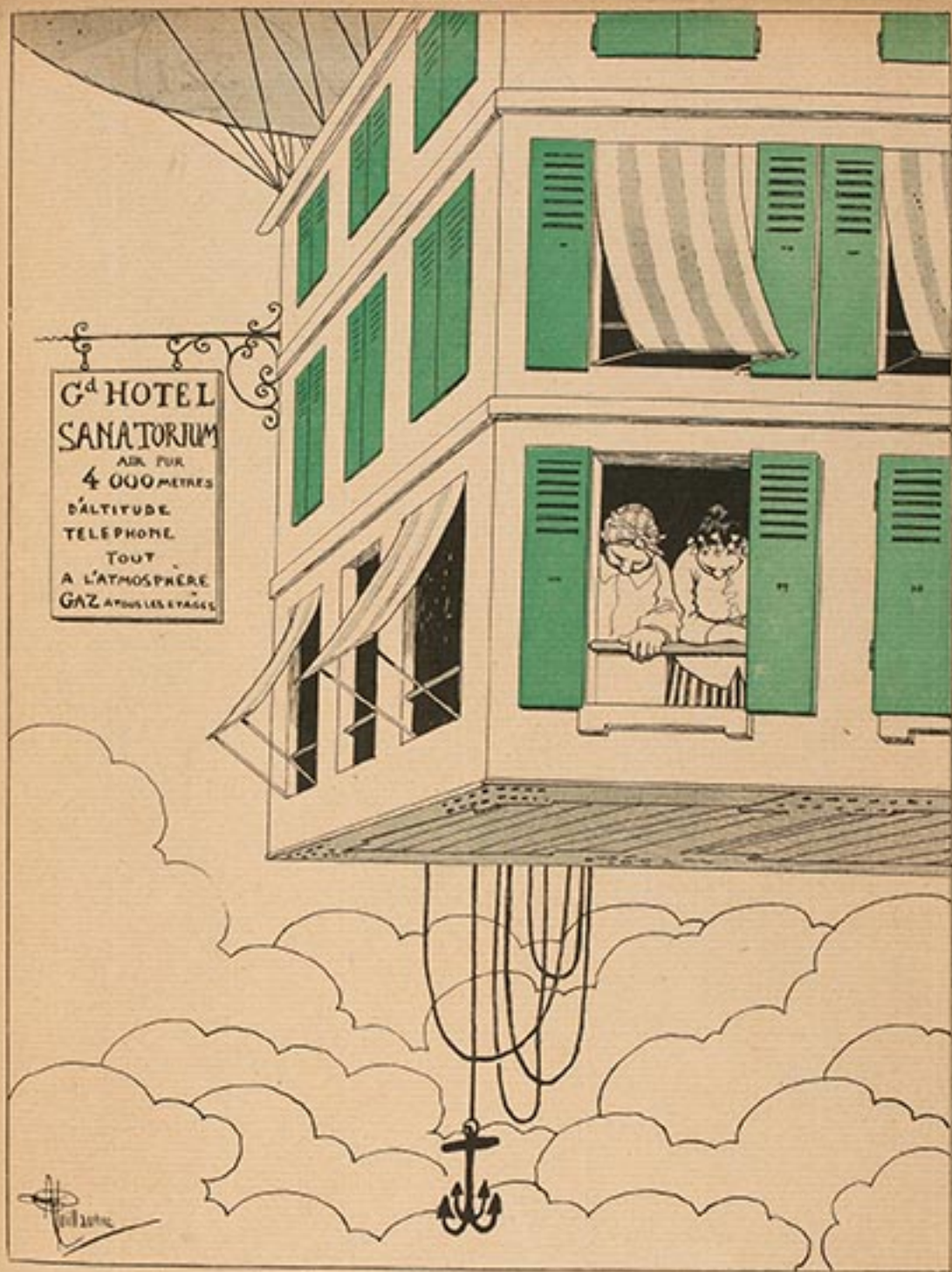


Les courses aéro-tauro-mobiles. — Très grand succès dimanche dernier, pour la brillante corrida organisée par M. Moselle (de la Deutsch).



Le Bar à la mode.

Tous nos élégants et nos élégantes se donnent rendez-vous vers 5 heures au Zenith's-Bar.

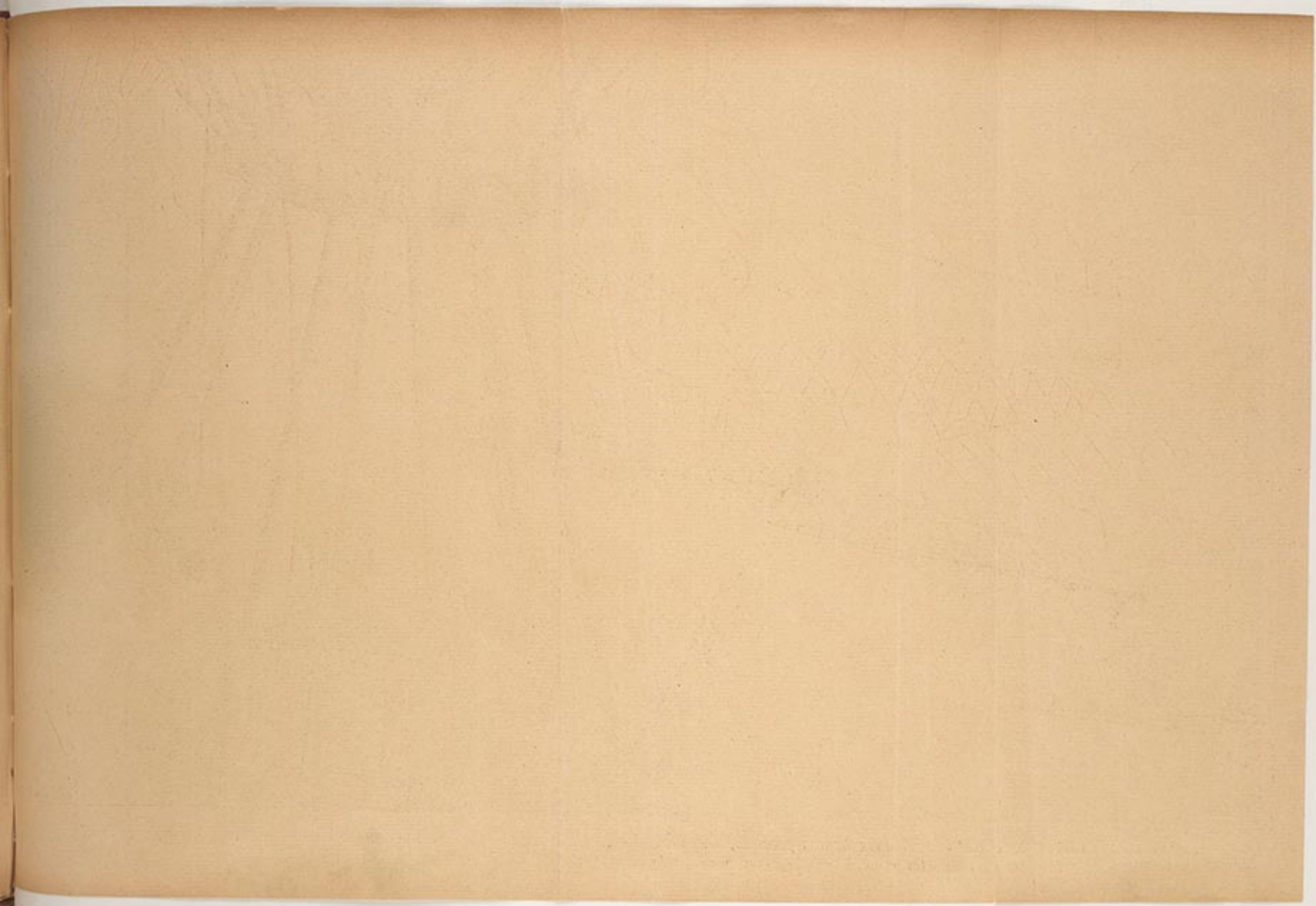


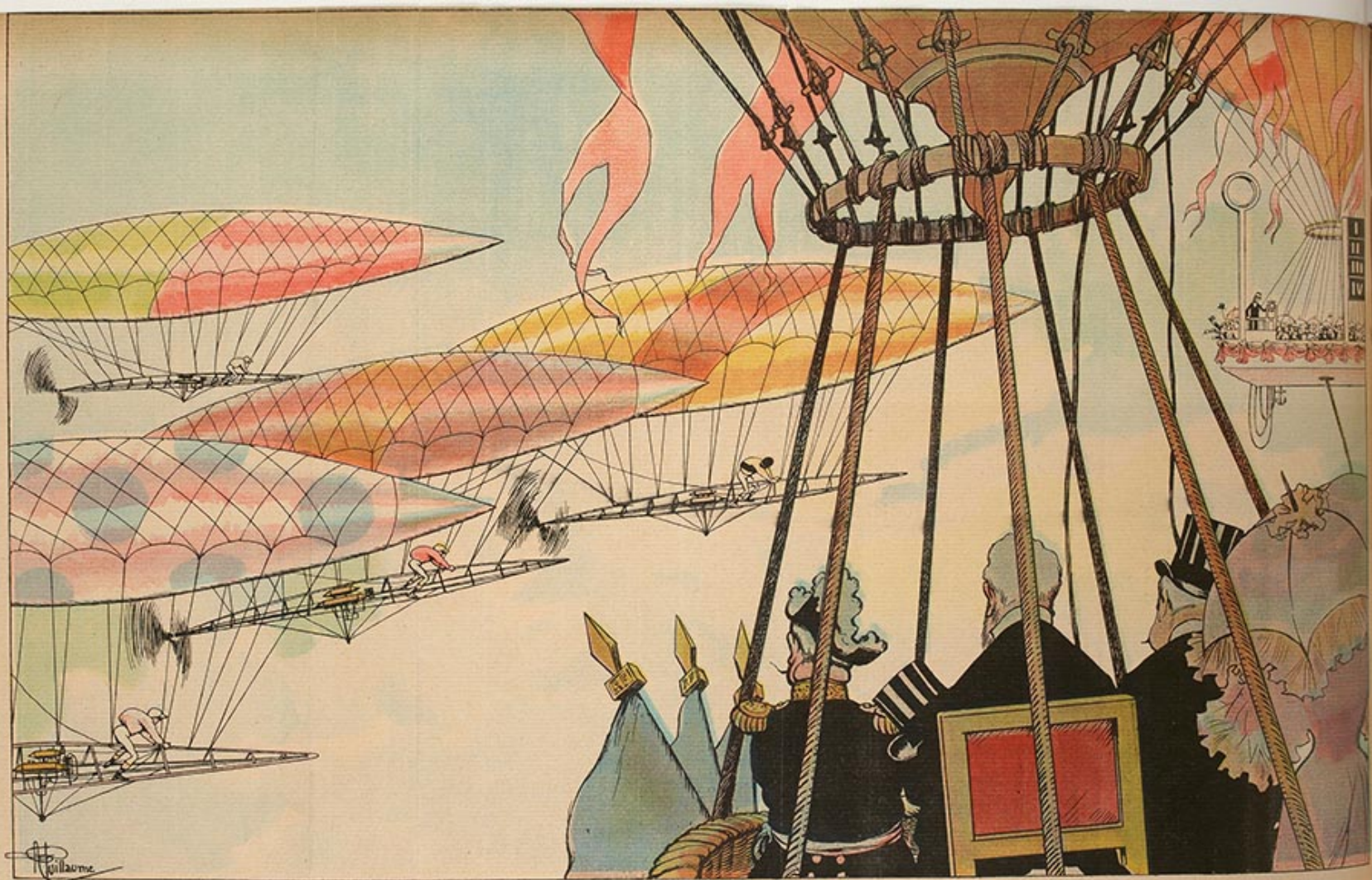
Au-dessus des intempéries.
— La terre est bien couverte, ce matin...



La brigade des agents-aéronautes.

Les agents aéronautes armés du canon porte-amarres surveillent, contrôlent et même interrompent les vitesses excessives.





Le Grand-Prix de Paris. — A deux heures précises, M. le Président de la République fait son entrée au pesage et peu d'instants après le ballon présidentiel s'élève dans les airs pour assister à notre grande épreuve nationale, etc., etc.



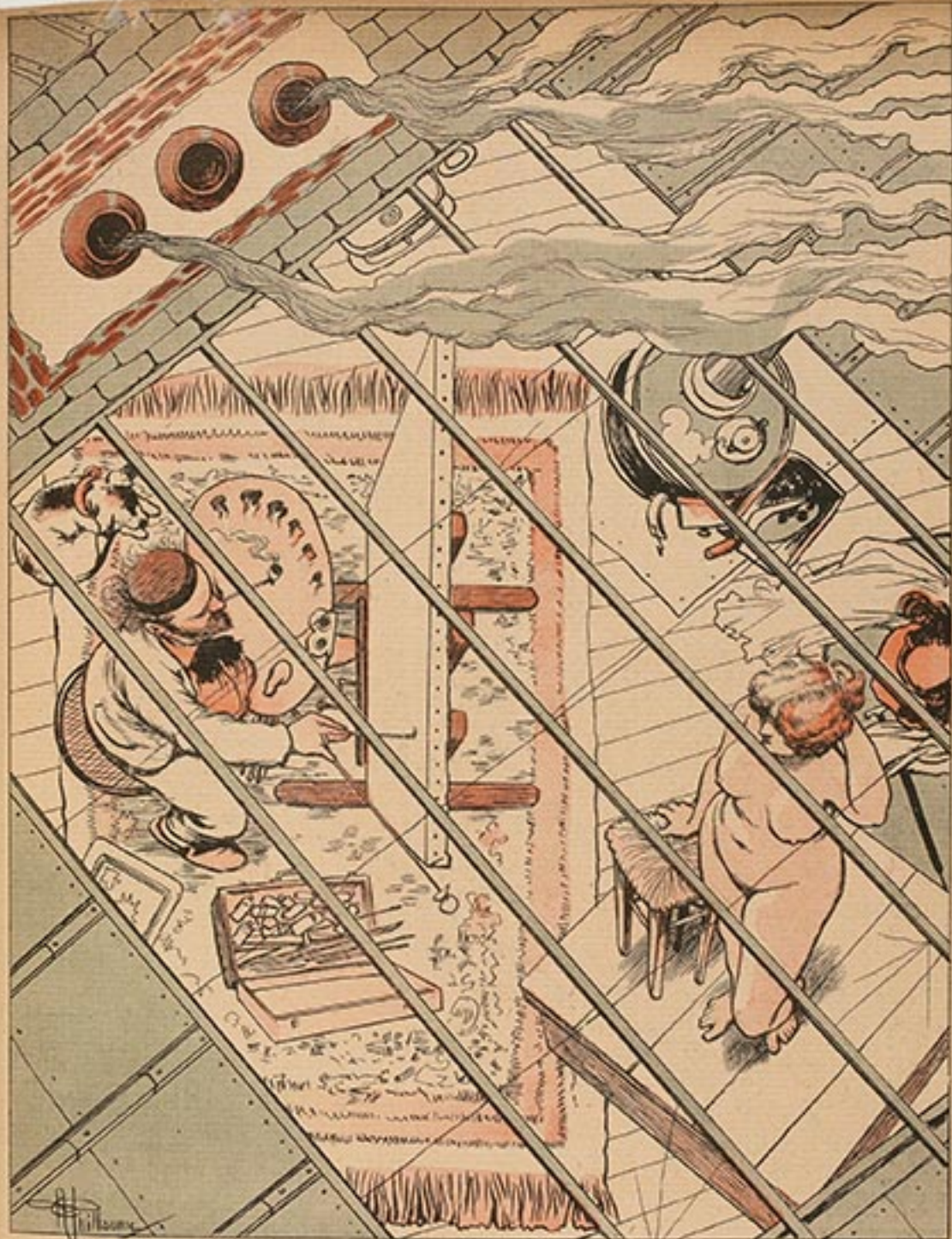
Sauvetage émouvant.

Grâce à la télégraphie sans fil, l'aéronaute en danger prévient instantanément le poste de pompiers le plus voisin et tout péril est bientôt conjuré.



La lutte contre le lesté.

Le président de la Ligue contre la licence des airs, l'intrépide voyeur, M. Bérenger, surveille et dénonce au parquet les aéronautes qui s'attardent au-dessus des...



La lutte contre le leste (suite).

... ateliers d'artistes travaillant d'après le modèle nu.



Solennité mondaine.
— En route pour la fête des Fleurs!

H. Gilman

Les
* *

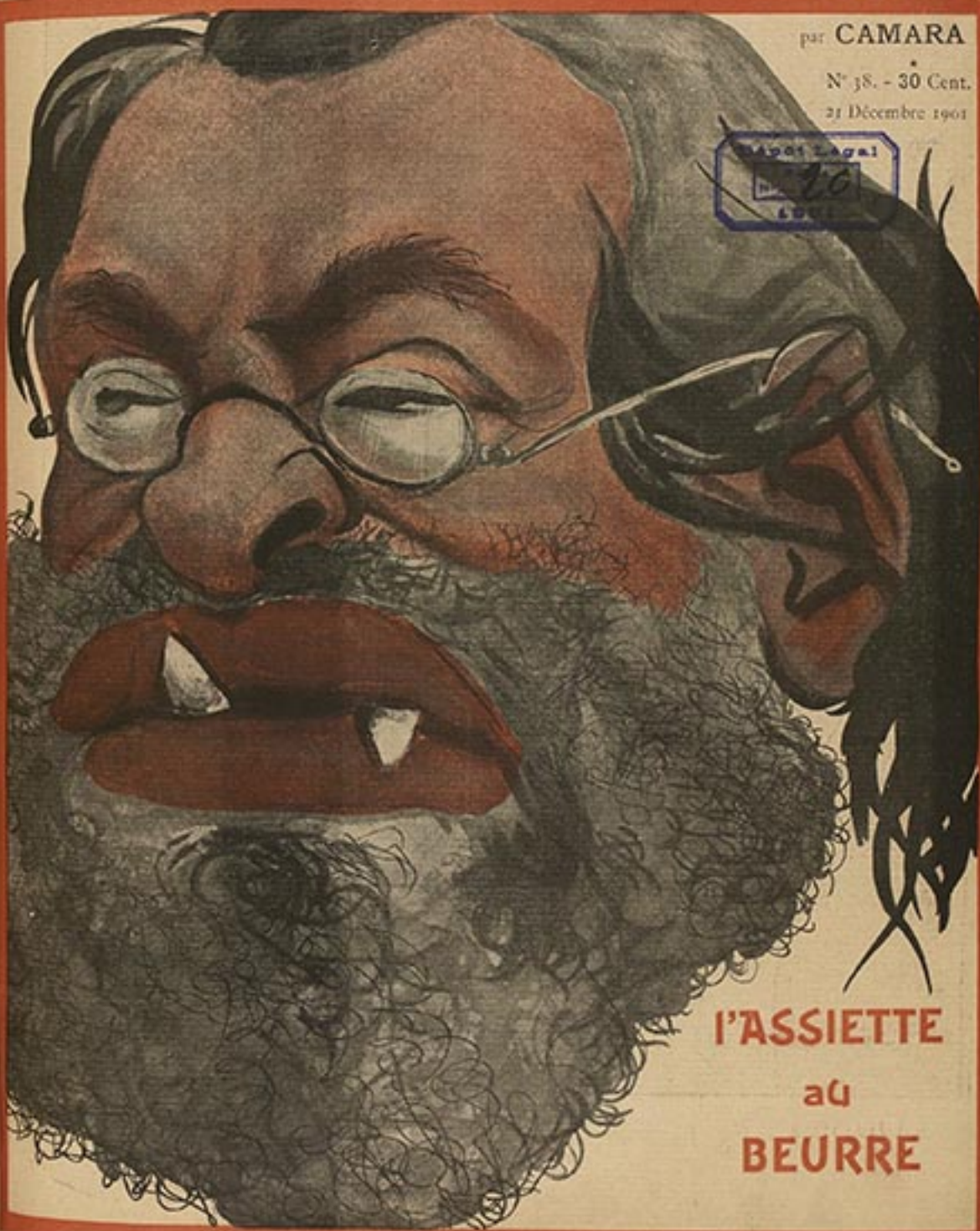
Baudouin

de nos
Jours

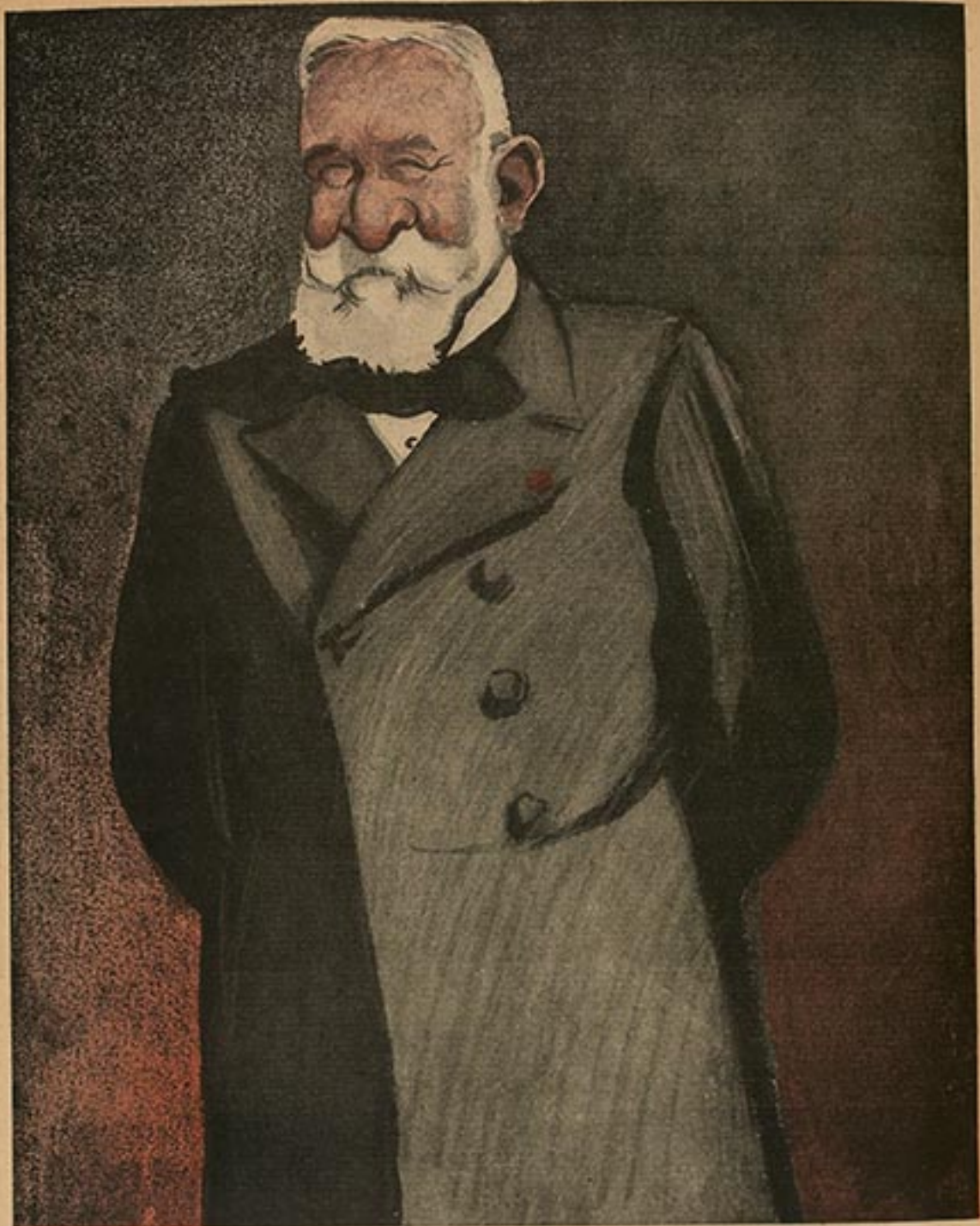
par CAMARA

N° 38. - 30 Cent.

21 Décembre 1961



L'ASSIETTE
au
BEURRE



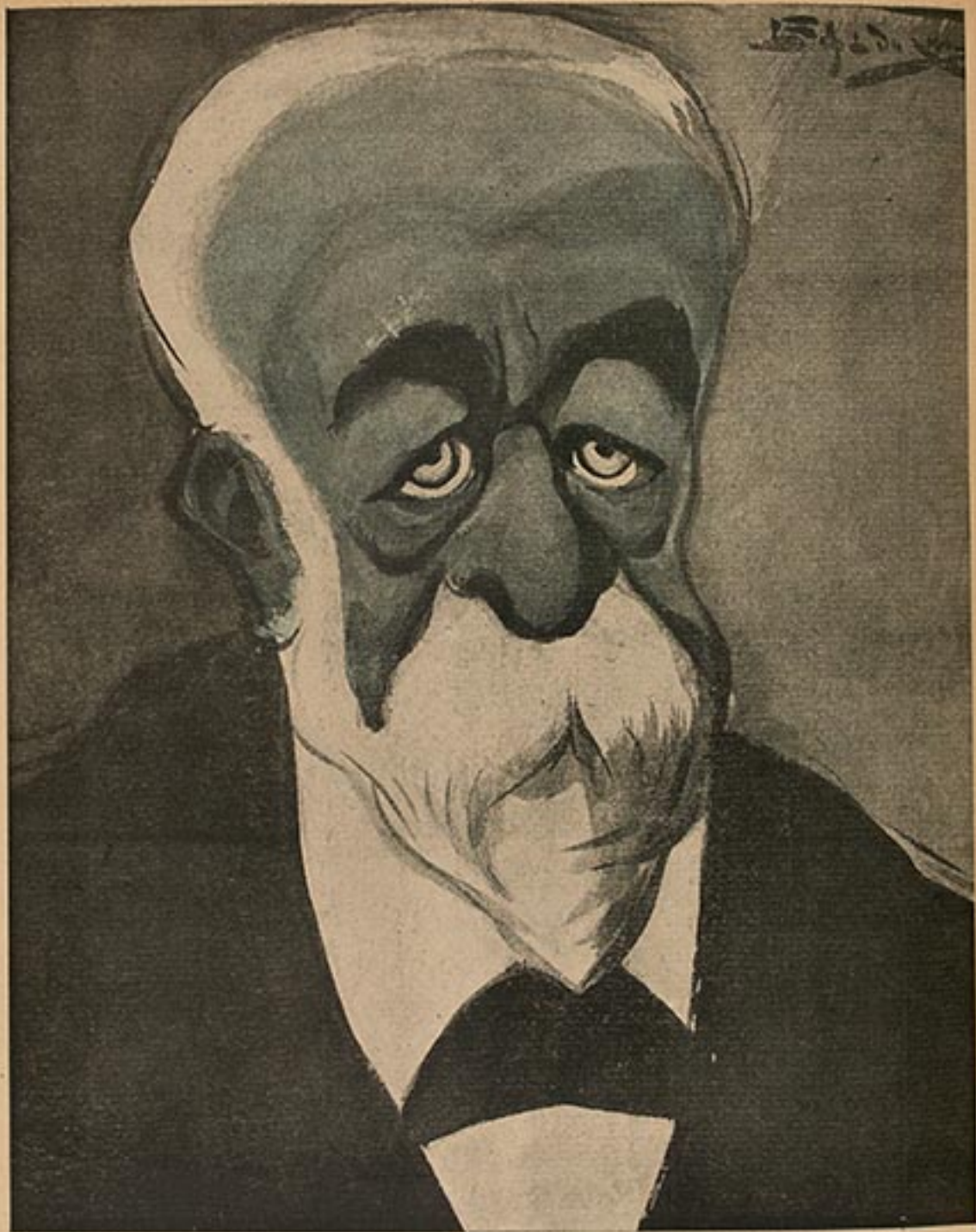
LOUBET

Vivre avec vingt-cinq francs par jour, quel triste sort.
Je comprends que Dieu ait prêté la mort
Et je plains la famille ainsi que la victime.
Pour moi je tiens à vivre encore quelque temps
Car j'ai par jour trois mille trois cent trente-trois francs
Et trente-trois centimes.



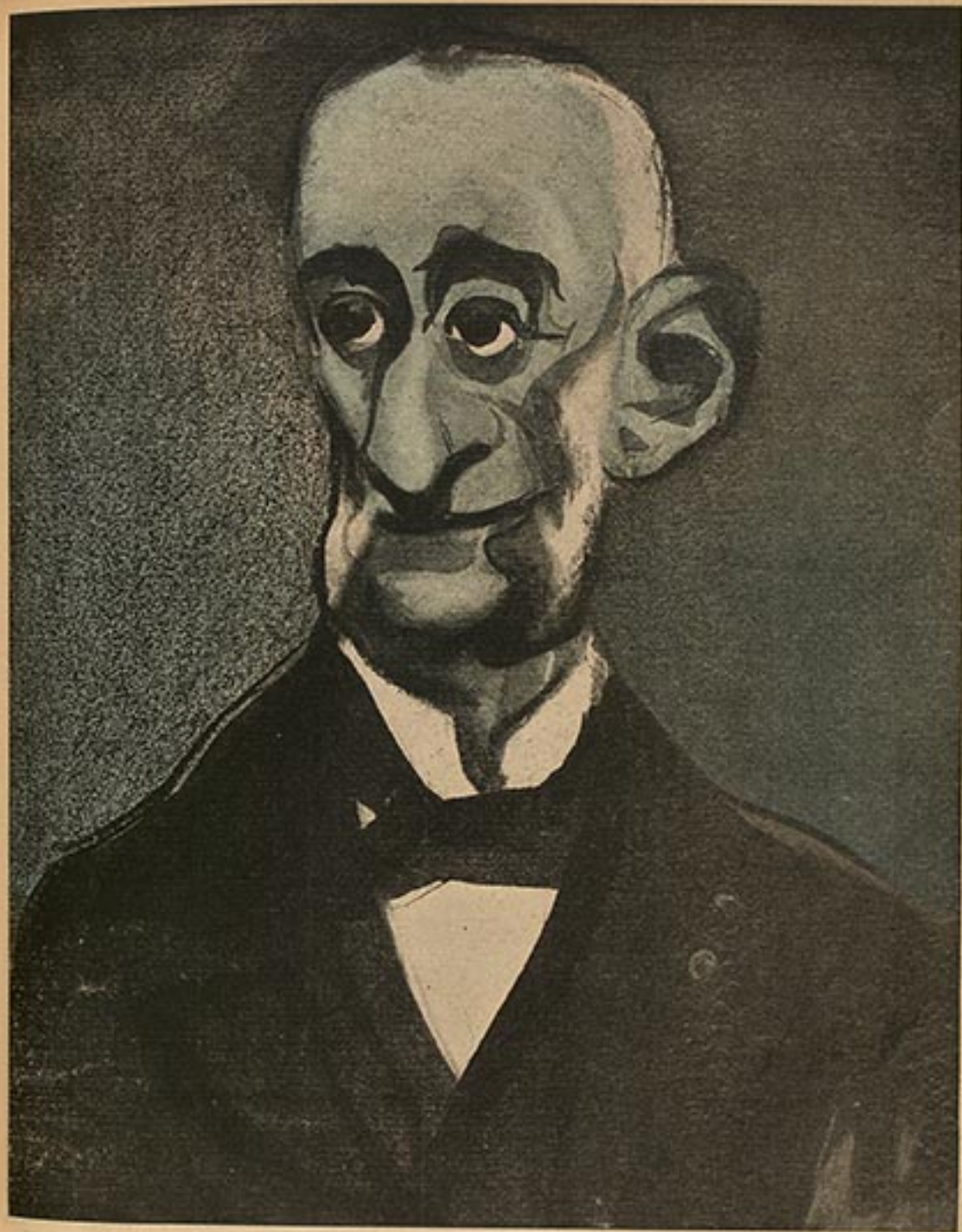
DESCHANEL

*Ce que vous voyez là mes bons messieurs mesdames:
Manuel du plus que parfait homme de chambre,
C'est un mélange, il sent le cosmétique et l'ambre,
C'est le nommé Dubreuil (Nipolis pour les dames).*



BRISSON

*De la vieille gaîté secouant les priéts
Brisson — le grand Brisson — un fameux nom
A fait preuve souvent d'une jambe assez forte
Et d'une verve énorme en ses charants de goître.*



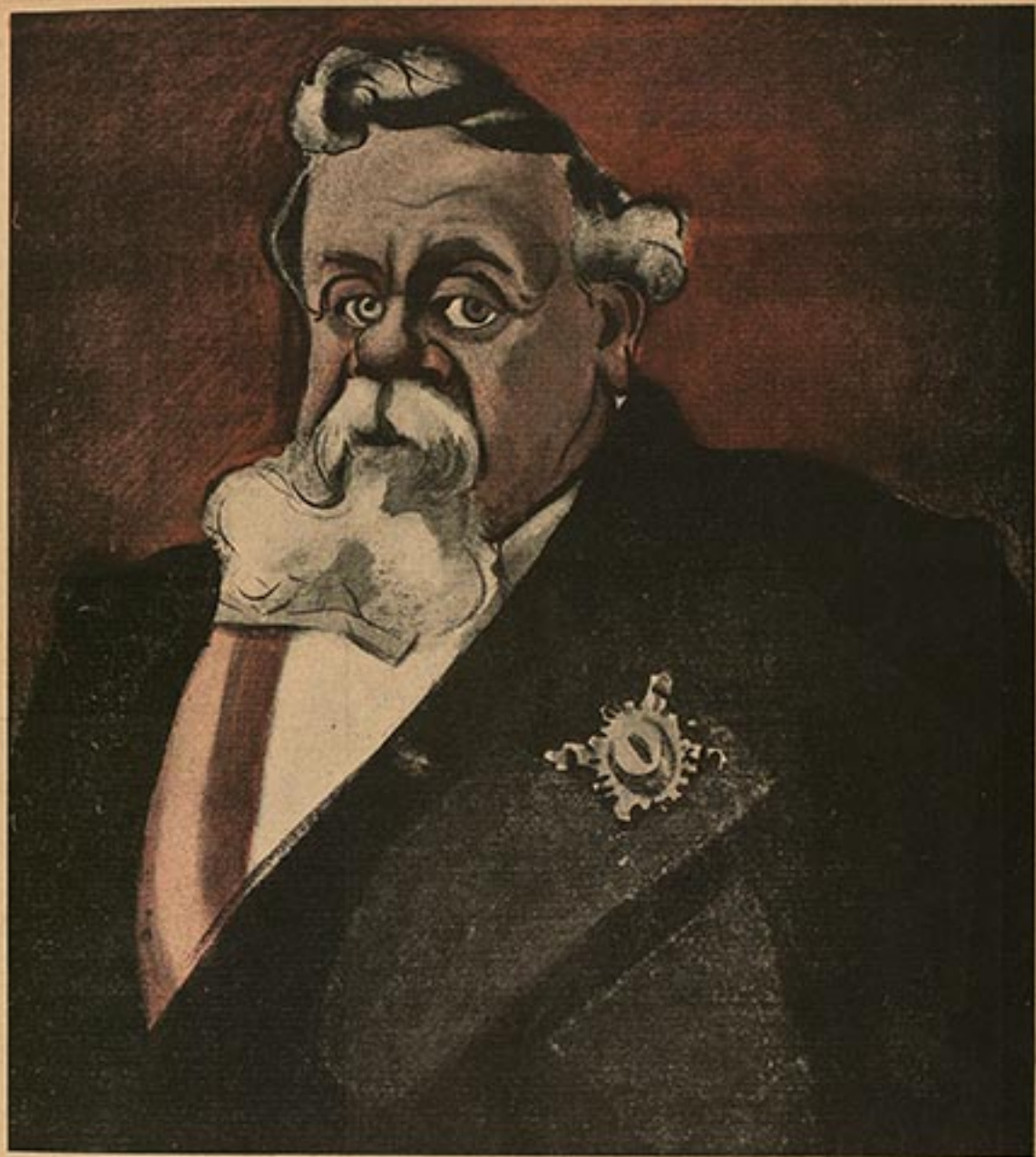
MÉLINE

Sucre, safran, — voyez l'écriture ! —
Méline vient, gras et repus.
De ses prétendues effluces
Les sauteurs point ne se lassent,
Méline est cependant toujours dans la mélasse,
Mélasse !



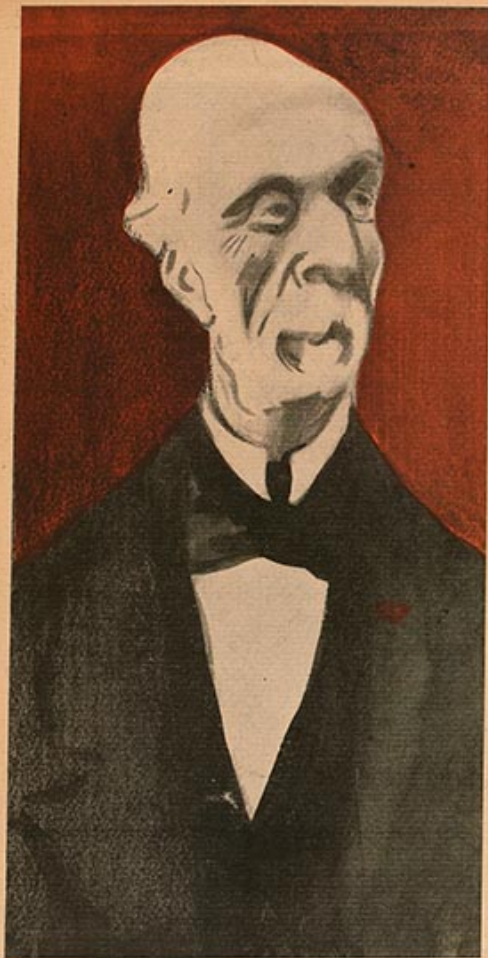
CAVAIGNAC

Cavaignac, fils de Cavaignac,
Et petit-fils de Cavaignac ;
Son origine dans la nuit
Des temps se perd, car il n'y a qu'
Lui.



FALLIÈRES

*Le peintre a bien voulu vous peindre une figure.
C'est même celle de Président du Sénat.
S'il en eût montré plus, peut-être de ce pas
iriez-vous maintenant appeler la Censure.*



FREYGINET

En voyant les heureux du jour dans leur trompage
Si confortablement installés et moarvris,
Son esprit se reporte à de lointains ravages,
Il ne dit rien, mais il sourit.



DUPUY

Patron d'un saloon, il a le monopole
Du charbon, de la glace et du mâle malade.
Et respecte le bien. Sans savoir l'air de rien
Il change son fusil d'épaule.



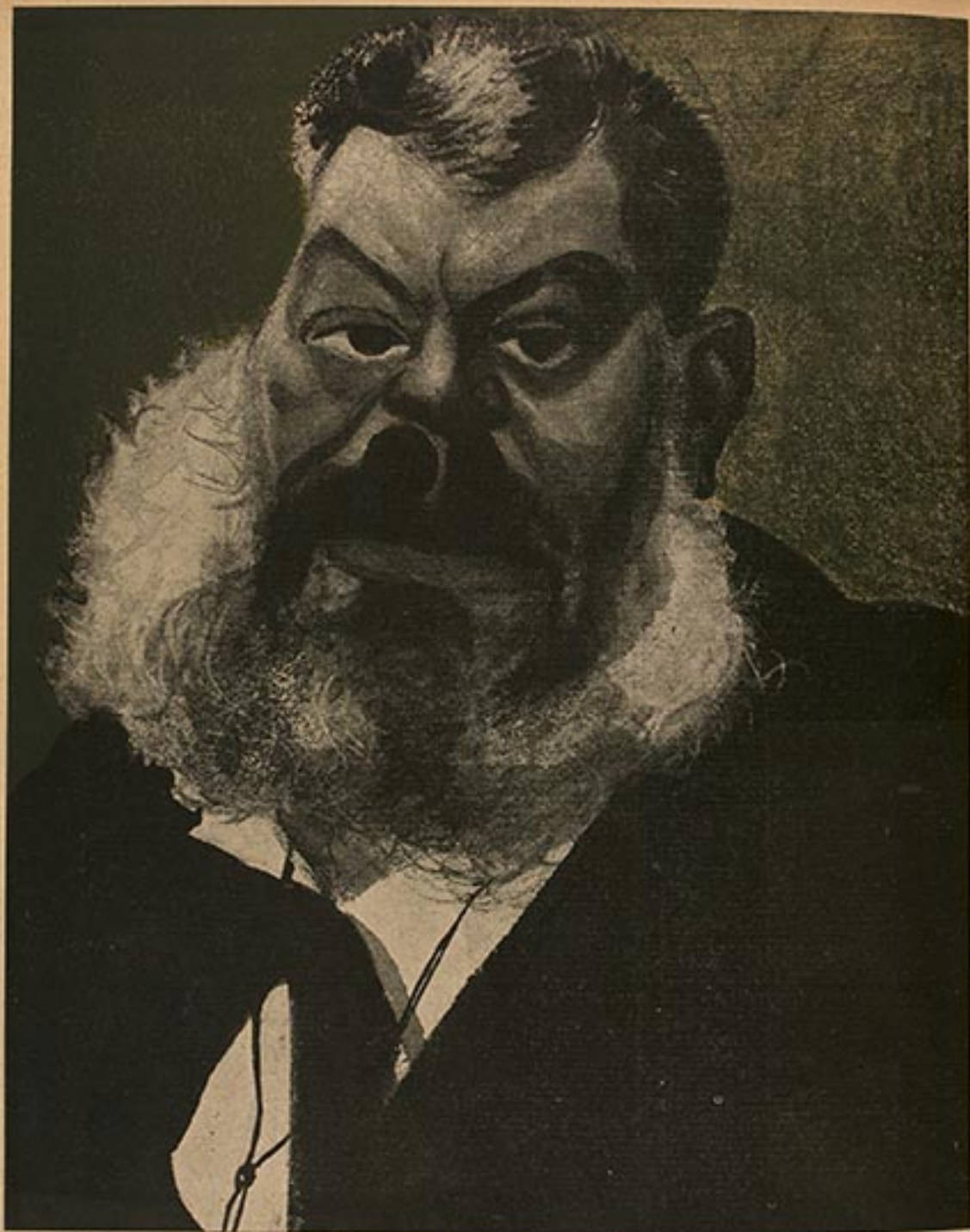
MONIS

Dernier grand comptoir il est au vaste siège,
Il fait mais si, souriant. On le voit
Par lui à leur au client qui l'assiege
Le p... je remman et l'alcool, d'âne de droite.



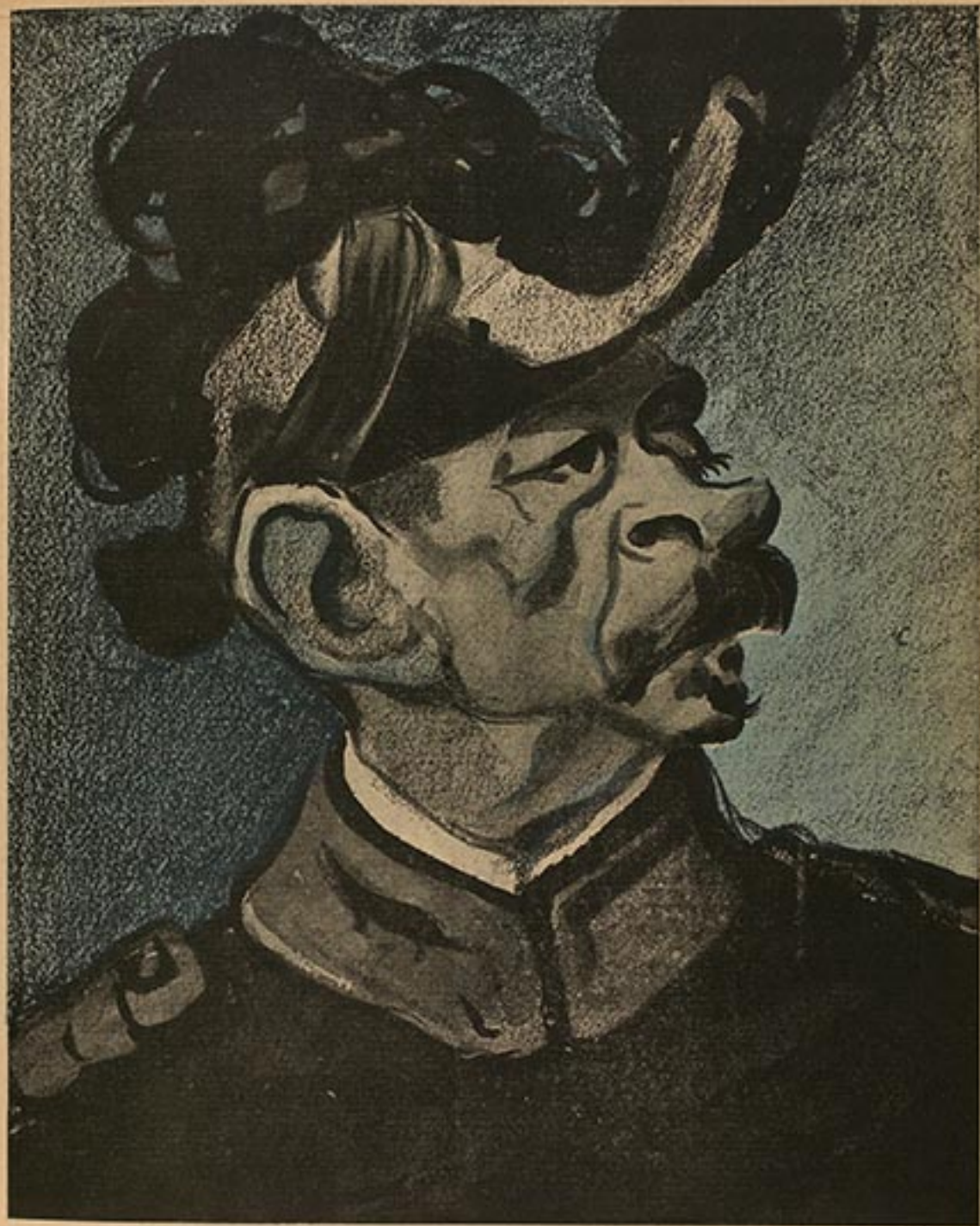
MESUREUR

Pour faire un budget vous prenez un trou,
Vous mettez autour quelques petits trous...
Et les petits trous où les prenez-vous?...
Mais j'en ai tous!
Je reste tranquillement dans mon trou.



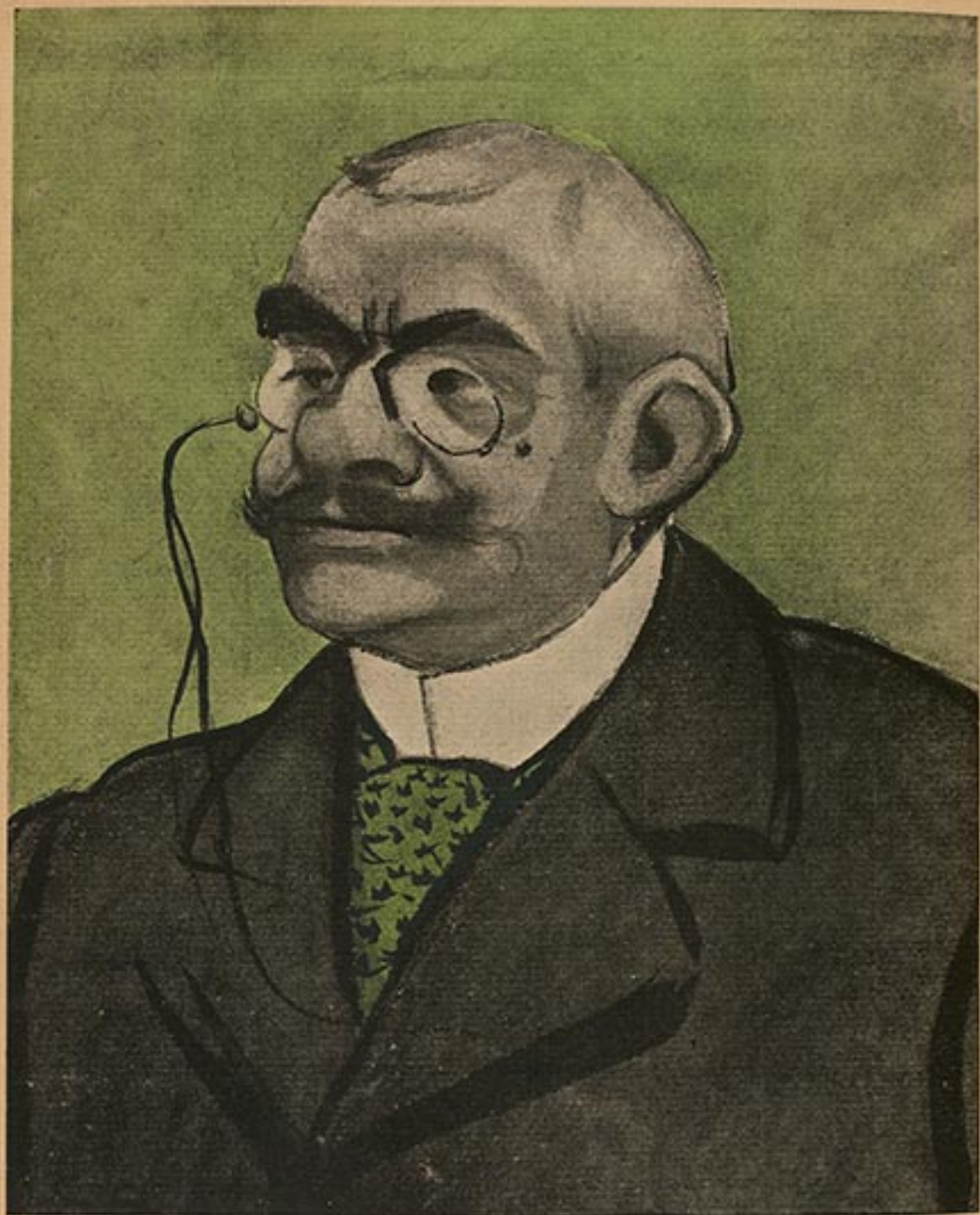
PELLETAN

C'est moi le p'tit Sir Pelletan
Qui m'en vaie toujours embêtant
Les ministres de la marine.
Quand je demande à Lottinot
Un tout petit bateau marchand,
Rumet son doigt dans sa narine...
Ah ! Monsieur ! Quel cochon d'effant !



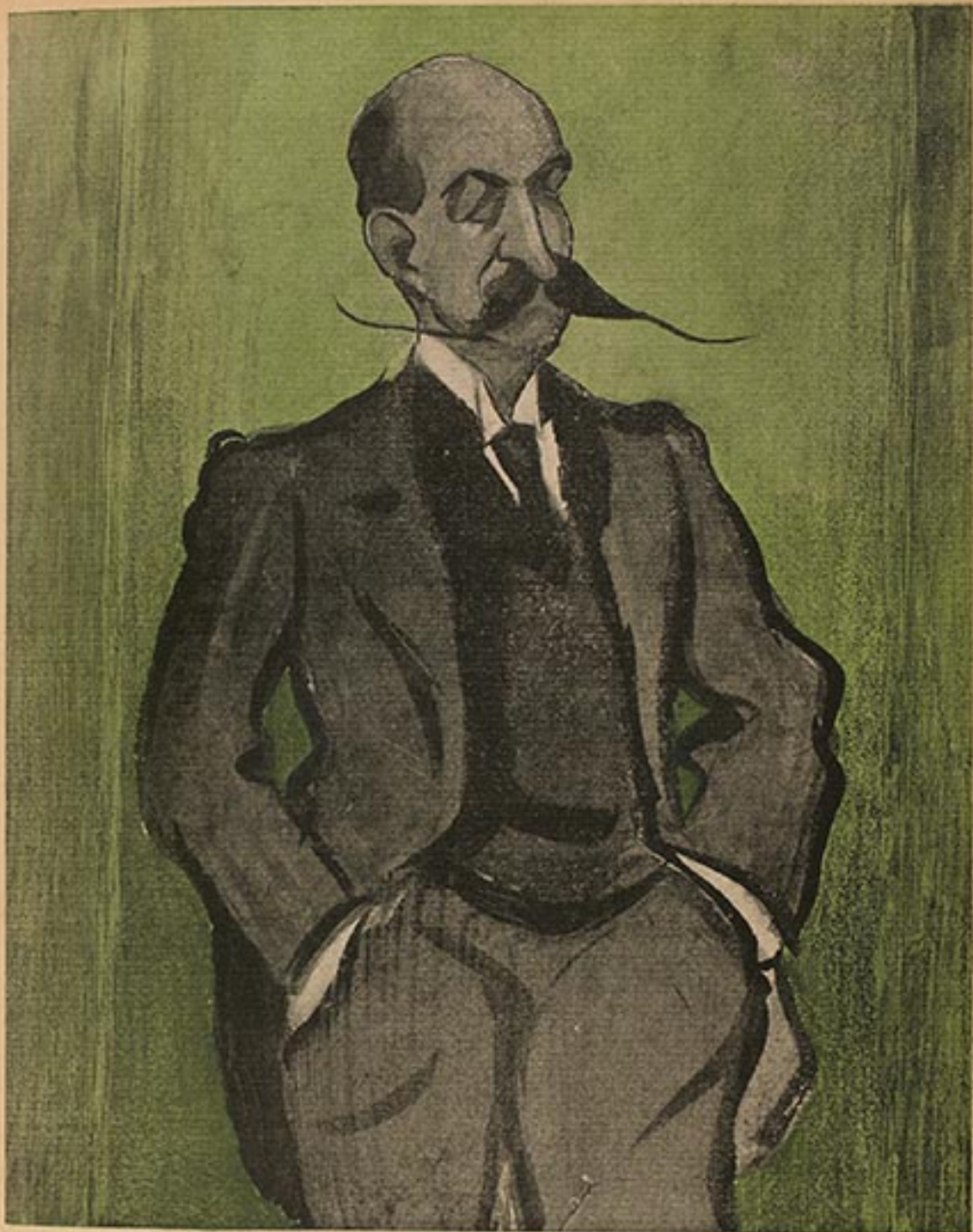
ANDRÉ

Qu'cockant au levant, il va les pieds devant
 Enfourchant fièrement ses cheval de bataille,
 En vrai foudre de guerre il nous taille et relaille
 Des bavettes on bouettant,
 Puis il s'en va les pieds devant.



DELGASSÉ

Ne prononcez ni Déclassé ni Goulcastré
Il a reçu, pour nous, des maux de l'Angleterre
Un nombre tel de coups de pied dans le derrière
Qu'on peut (au figure) le nommer G. K. C.



LEYGUES

*A moi Leygues, deux mots! — Beaucoup plus lourd que l'ai!
Tu veux tout chambarder dans l'instruction publique;
De commettre des vers on dit que tu te piques
Mais tu n'es pas piqué des vers.*



CASSAGNAC

*Si l'âne dort dans son fourreau,
Cependant sachez qu'il en sait
De lui fouler ses croqueuses,
Il vous coupe en quatre, en six, en huit !
Foi de Cassagnac !
Fic ! Fic !*



VAILLANT

*Qu'un ennemi ose barricauder
On vivra si je sais mourir,
Mais il n'est plus de barricades,
Restez ! et je ne puis mourir !*



LASIES

*Bonne, pareil, tilleul, camomille, anémone,
S'il est en mon lieu deux fois le poids,
Ah ! dites, n'est-ce pas le doux nom de Lasies.*



BERNARD

*Tel est celui qui est méler de sel attique
Toutes les spécialités pharmaceutiques.*



WALDECK

Toujours malade — jamais mourir!

*Waldeck il est bien malade.
 Ah! plaignez son sacré cœur
 Il est dans la limonade
 Et ça lui fait mal (bis)
 Qui bien mal à l'intérieur.*



DÉROULÈDE

Les yeux tournés vers l'Est, les pieds vers l'Elysée.
Moultimes suprêmes et suprêmes pensées!
C'était un grand enfant dans les faubourgs
Mais non pas de ceux-là que suivent les tambours.

(Les dessins de « nombre cent de Camara, le texte est de E. V. Ruysser.)

L'ASSIETTE AU BEURRE

NOËL

DEPOT LEGAL
Seine
N° 11
1901

14 Lithographies de
PAUL HALLUPIAL

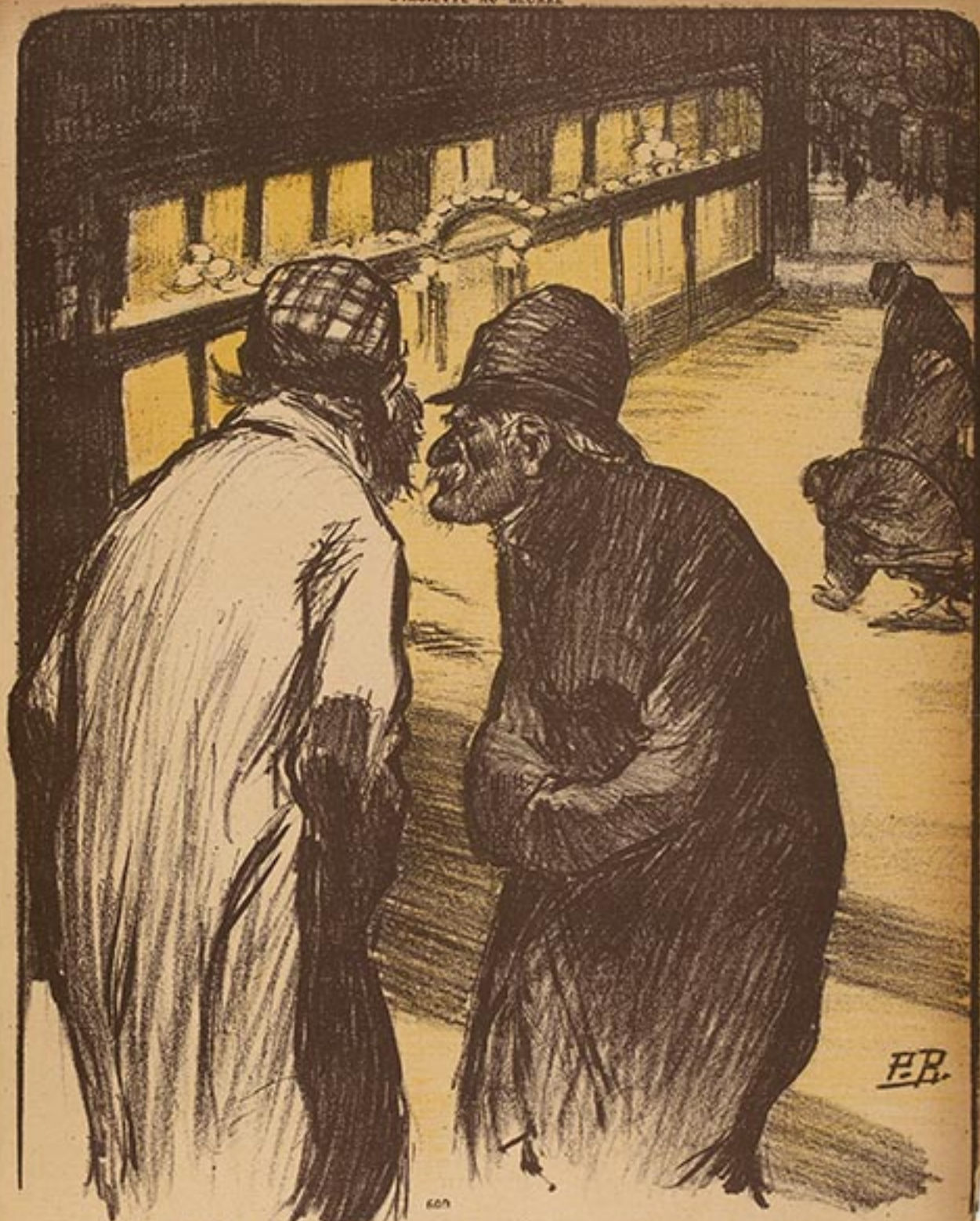


Devant les oies, dodues comme les filles, devant les filles, bêtes comme des oies, l'homme sent frémir en lui le... chose... qui sommeille.

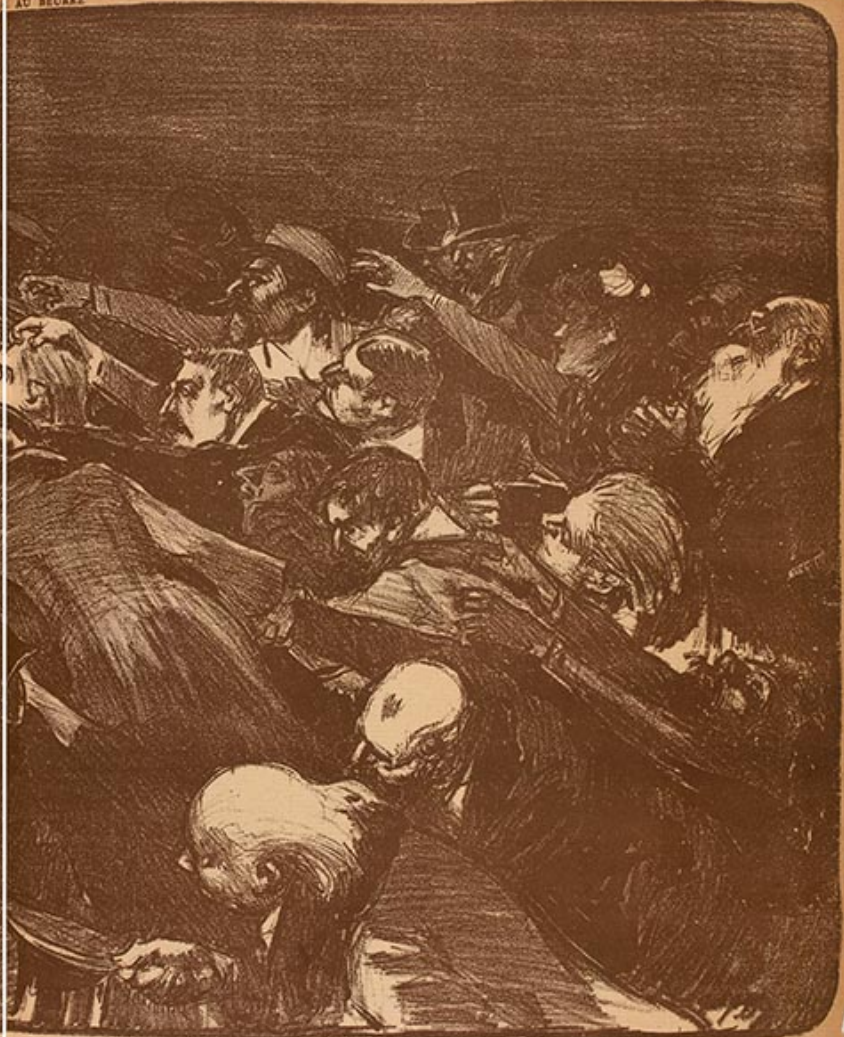
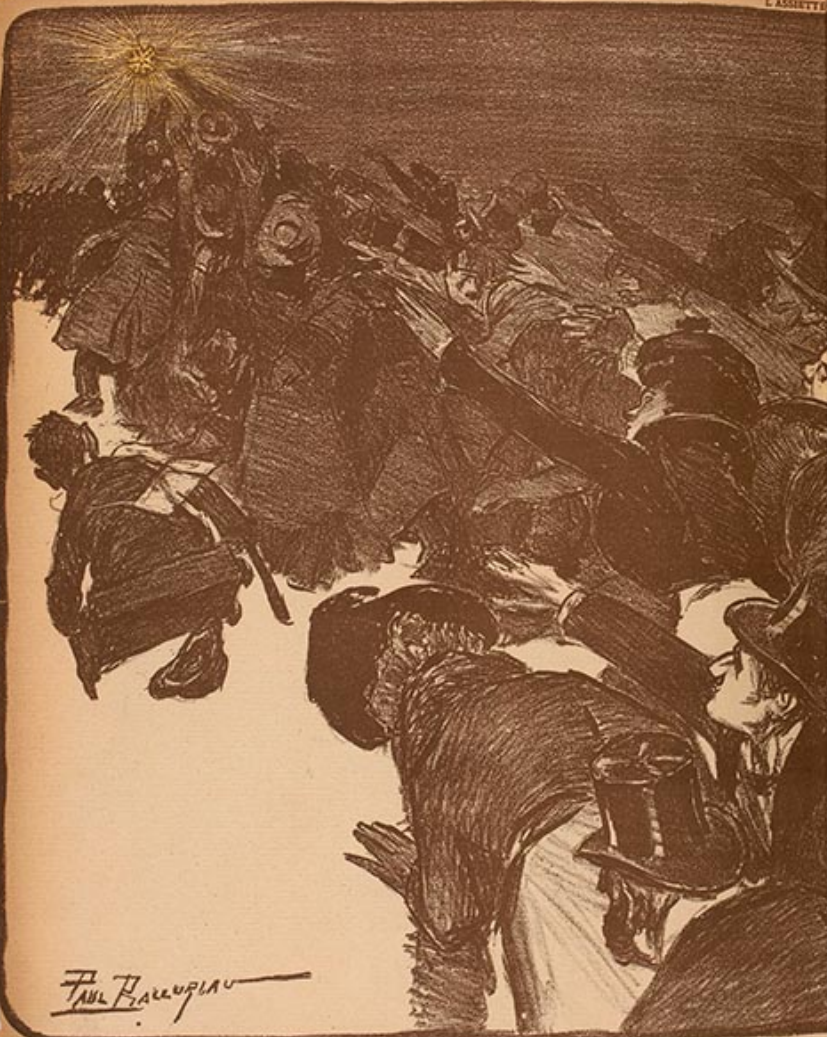




— Madame ne préfère pas plutôt le petit salon rose?
— Oh! inutile, je suis avec mon mari.

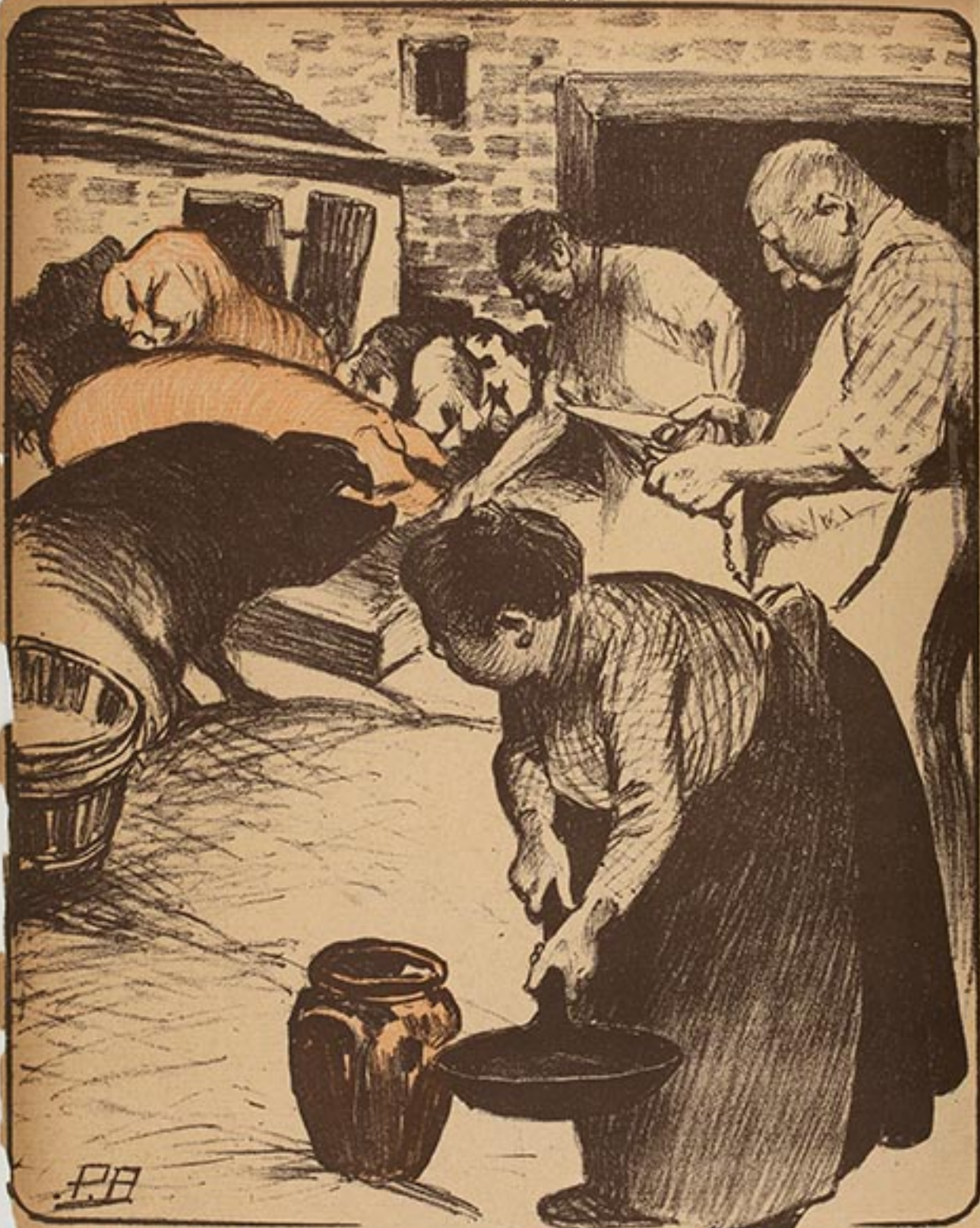


— Moi, c'est pas d'faire la bombe avec des gonzesses, qu'ça m'tente, mais faudrait, au moins, pouvoir bouffer à des jours pu réguliers!

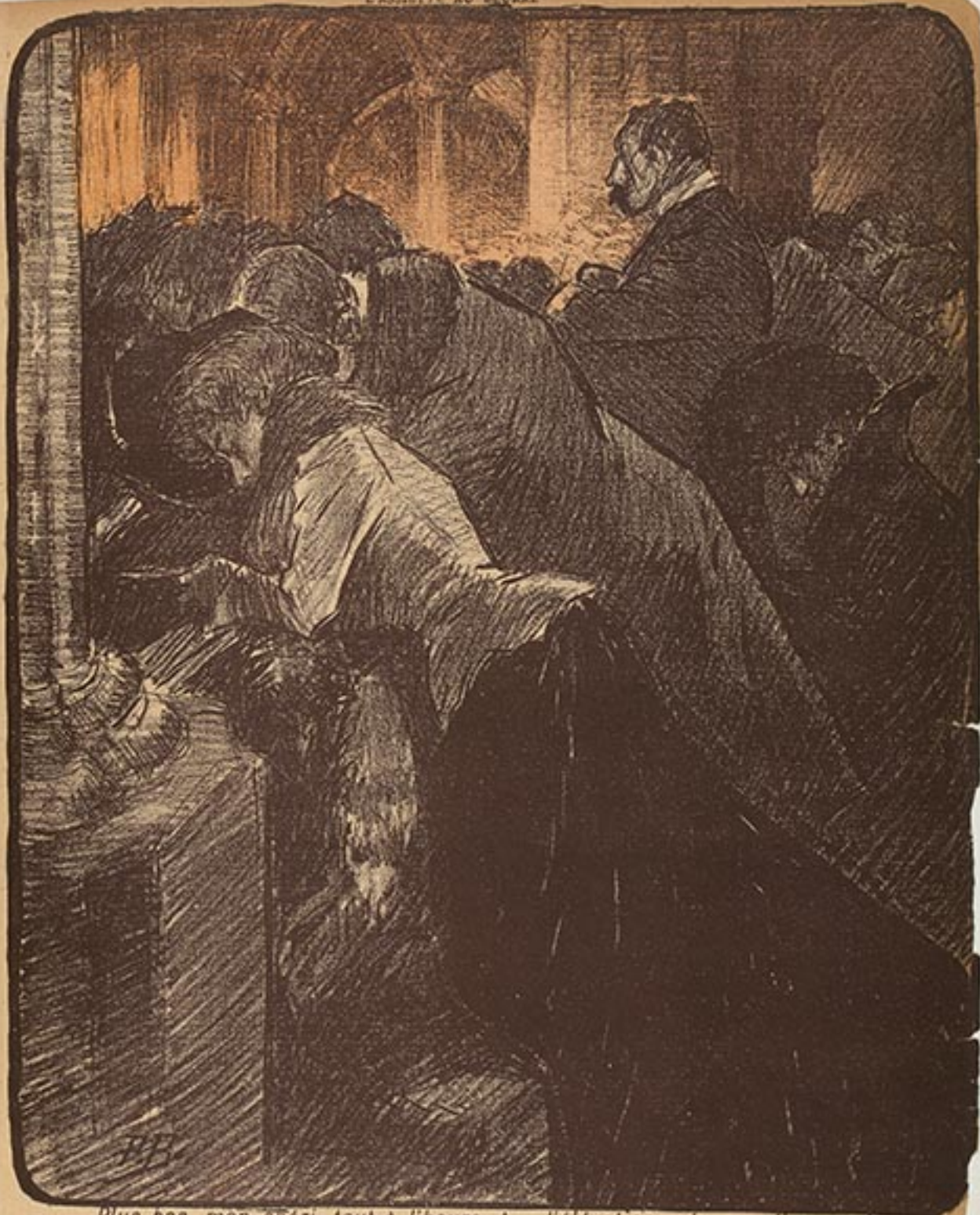


Paul Falloupiou

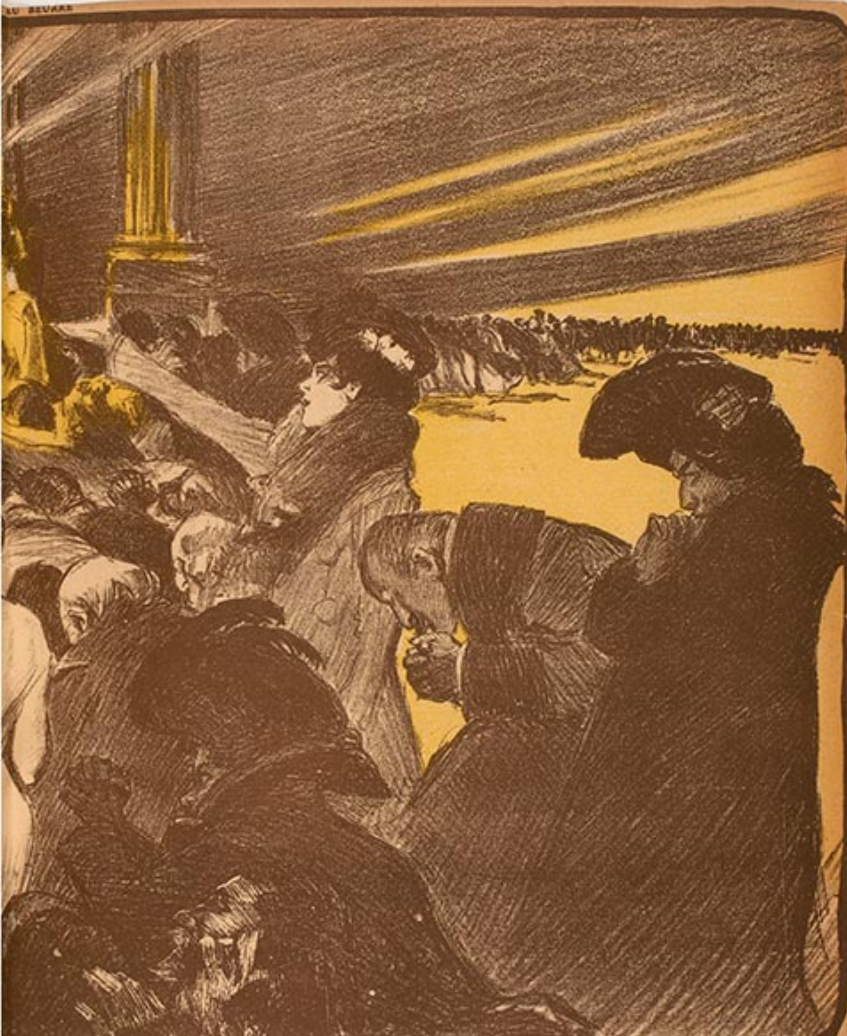
La marche à l'étoile. - « Puis, une étoile apparut, manifestation mystérieuse et tangible d'un bonheur antérieurement promis, d'où sans doute le nom de... promotion... »



Certains animaux ne virent pas d'étoile, mais,
des signes certains « ils connurent que les temps étaient proches. »



— Plus bas, mon chéri, tout à l'heure, à... l'élévation... tu me glisseras le menu.

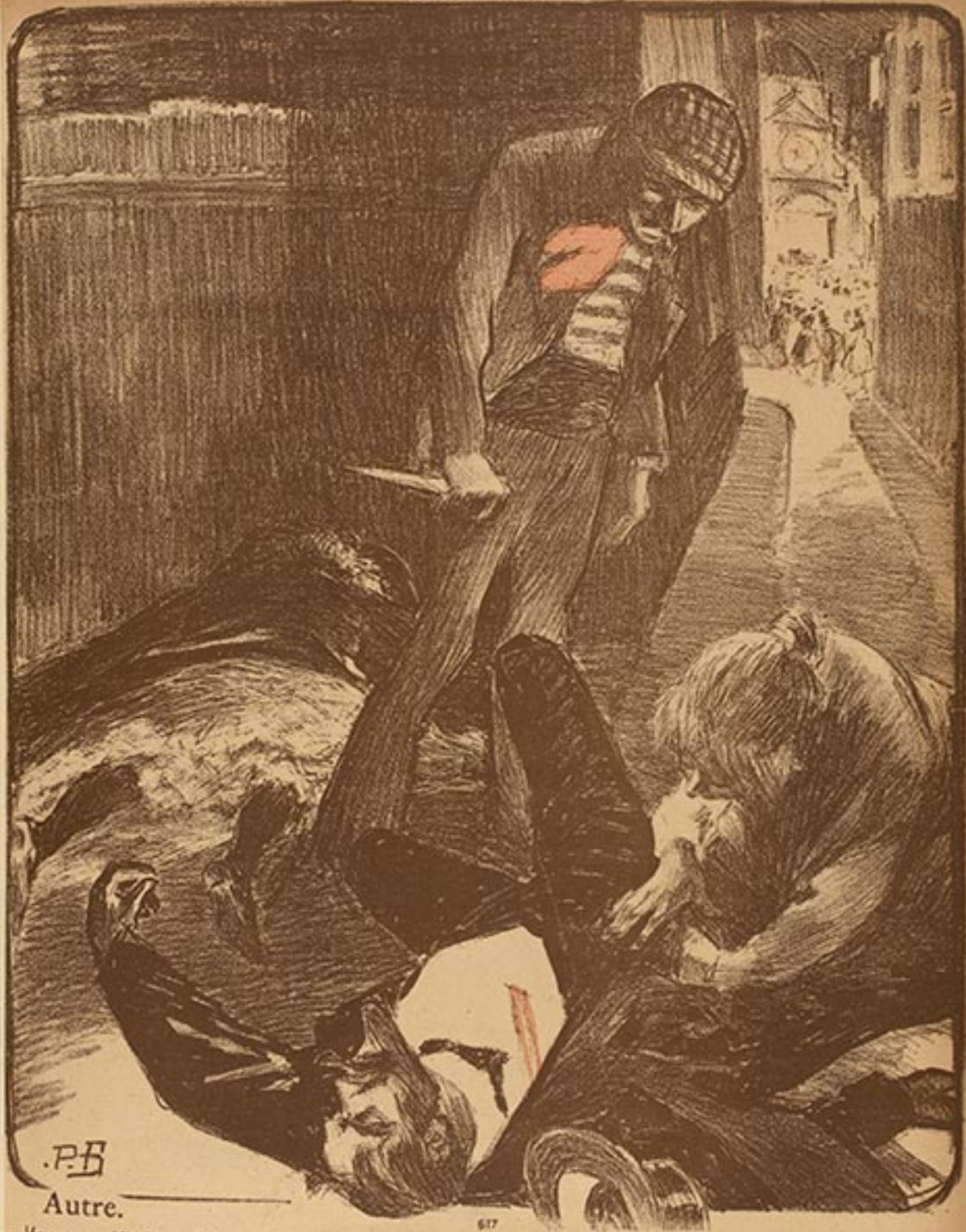


Deus, ecce Deus. — « Mes fidèles se prosterneront devant ma puissance infinie et la manne bienfaisante s'étendra sur mes élus. »



Sortie de messe de minuit.

Braves gens à la foi naïve, que les crêpes vous soient légères et la paix soit avec vous!



.PB

Autre.

Voyons, Mèlie, paline, Monsieur et Madame vont réveillonner froid...



P. 5

— Monte avec moi, joli brun, il y a du feu là-haut.



J'ai renoncé à apporter des verges... ils sont trop à fouetter!...

P.B.



P.B.

Petit Noël, donnez à ces bouches gourmandes à chacune selon sa capacité.

Les Empoisonneurs Patentés

LES FALSIFICATEURS

DE LAIT



SPIT LEGAL
 N° 4
 1062

51 DESSINS

DE :

Paul Bellurino, E. Barcet, Bayard Bou-
 lot, Braus, Burret, Camara, Cabel,
 Cappiello, Caran d'Ache, Carré, Car-
 rier, Clément, Delaunoy, Doës, Noël
 Derville, Abel Faivre H. Ger-
 baud, Gossé, Grandjean, Grun,
 Heibrisck, Hoard, Hols, Iribe,
 Jassot, Jouve, Kupka, Lami,
 Léandre, Camille Lefèvre, Lu-
 cien Métyvet, Georges Meu-
 nier, Michall, Mirande,
 Louis Moris, Ostoya (d'),
 Petitjean, Plumat, Ben-
 jamin Rabier, Ricardo
 Floris, Saacha, Seinen,
 Van Dongen, P. Valle-
 ton, Jacques Villon,
 Vogel, Wély, Weiler,
 Willette, Zier.



Couverture de Camara

LE BÉNÉFICE DE CETTE
 PUBLICATION SERA VERSÉ
 A LA CAISSE DE LA

Ligue pour la Défense de la Vie humaine

Numero Spécial (sans titre)

L'Assiette
 au
 Beurre

Prix : UN FRANC



— Du vrai laid?... en voilà



Cam. Lefèvre.

- L'eau du ruisseau à votre enfant... Vous êtes folle!...
- Mais non, m'sieur, c'est plus pur que le lait qu'on nous vend.



C. Léandre 1902

LE MAUVAIS LAITIER ET LA BONNE LAITIÈRE



La vache abandonnant ses pis
 A tous les enfants enrégimentés
 Mèreure ou mait attendris :

« Têtu, tête, mes chers petits,
 Fais ce qui n'est plus permis
 « Aux pauvres lâches de Paris ! »

(Cher An enfant.)
 Vivent les vaches !



—*« Laisse-moi t'embrasser, j'ai trouvé le moyen de me fabriquer du bon lait avec de l'eau pure et quelque chose qui est mon secret; il me vient à deux centimes le litre. »*



Abel Faivre

— Il ne nous reste plus qu'à falsifier les vaches!



— Paie-moi mon fond: 10,000 francs de plus et je te donnerai le secret de faire 3,000 litres de lait par jour avec une seule vache!



— Bravo, camarade! Ah! pardon, camarade, ceux qui t'échapperont, moi j'm'en charge.



RÉGIME LACTÉ

— Vous pouvez en prendre en toute sécurité, c'est du lait cacheté.



LES VRAIS COMPLICES

- Madame, c'est monsieur Robert qui vient encore de vomir son lait...
— Ah!... cet enfant nous empoisonnera l'existence.



— Il faut avoir été 35 ans marchand de lait à Paris pour goûter tout le charme de cette nature.



LES INNOCENTES

— As-tu bientôt fini d'bouëre? tu vas nayer ton lait, pis on dira 'oor qu'o'est moué qu'a mis
v'l'eau d'dans.

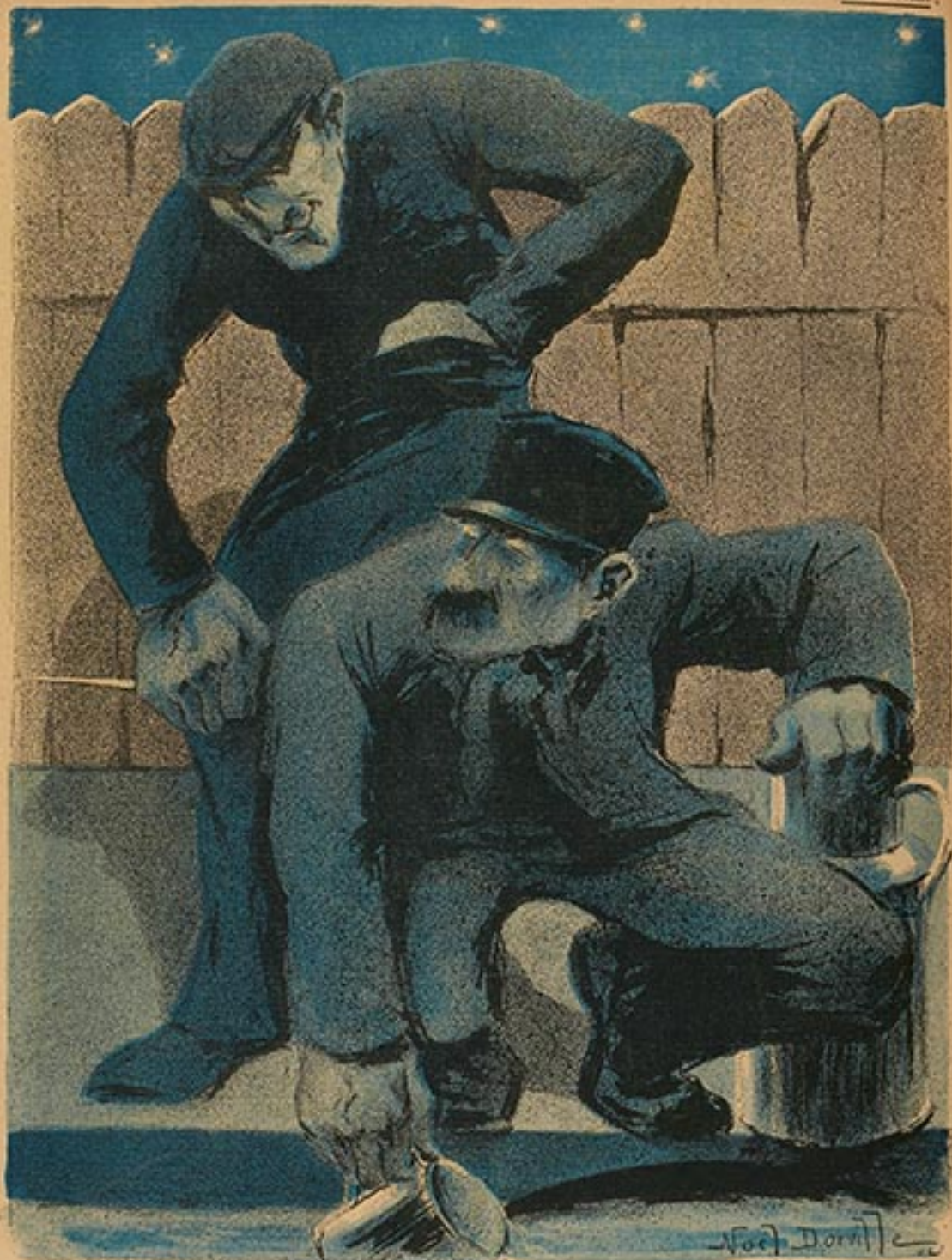


- Docteur, c'est du lait garanti!...
— Une seule goutte, et je n'en répons plus!



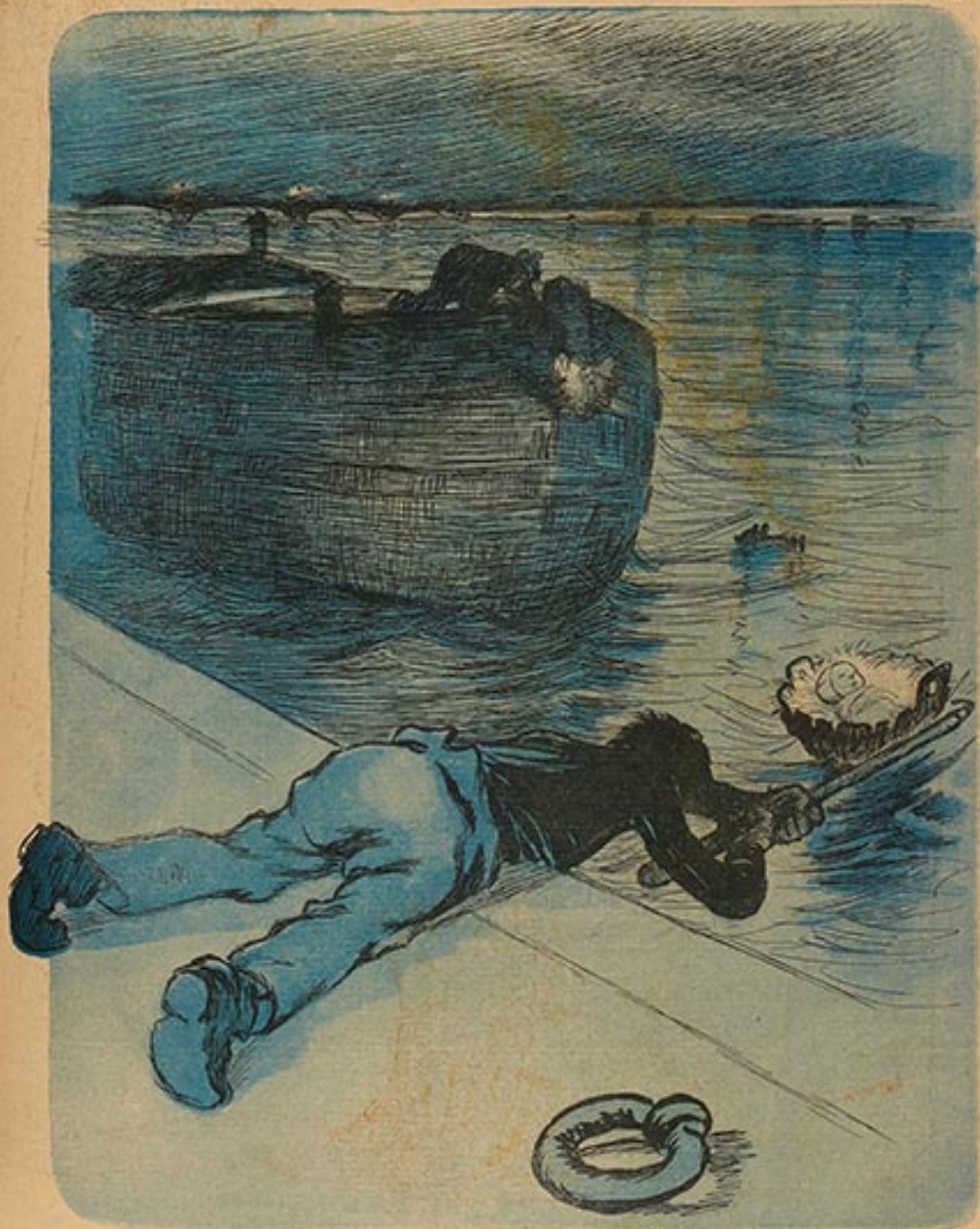
Cappiello

Le vrai, le seul, l'unique produit du lait véritable : le lait maternel.



UN FRÈRE!.....

— Alors... toi, parait qu' c'est les mômes que tu r'froidis!..



LES PETITS MOISE

— Tu échapperas peut-être aux eaux (?); mais tu n'échapperas pas au lait.

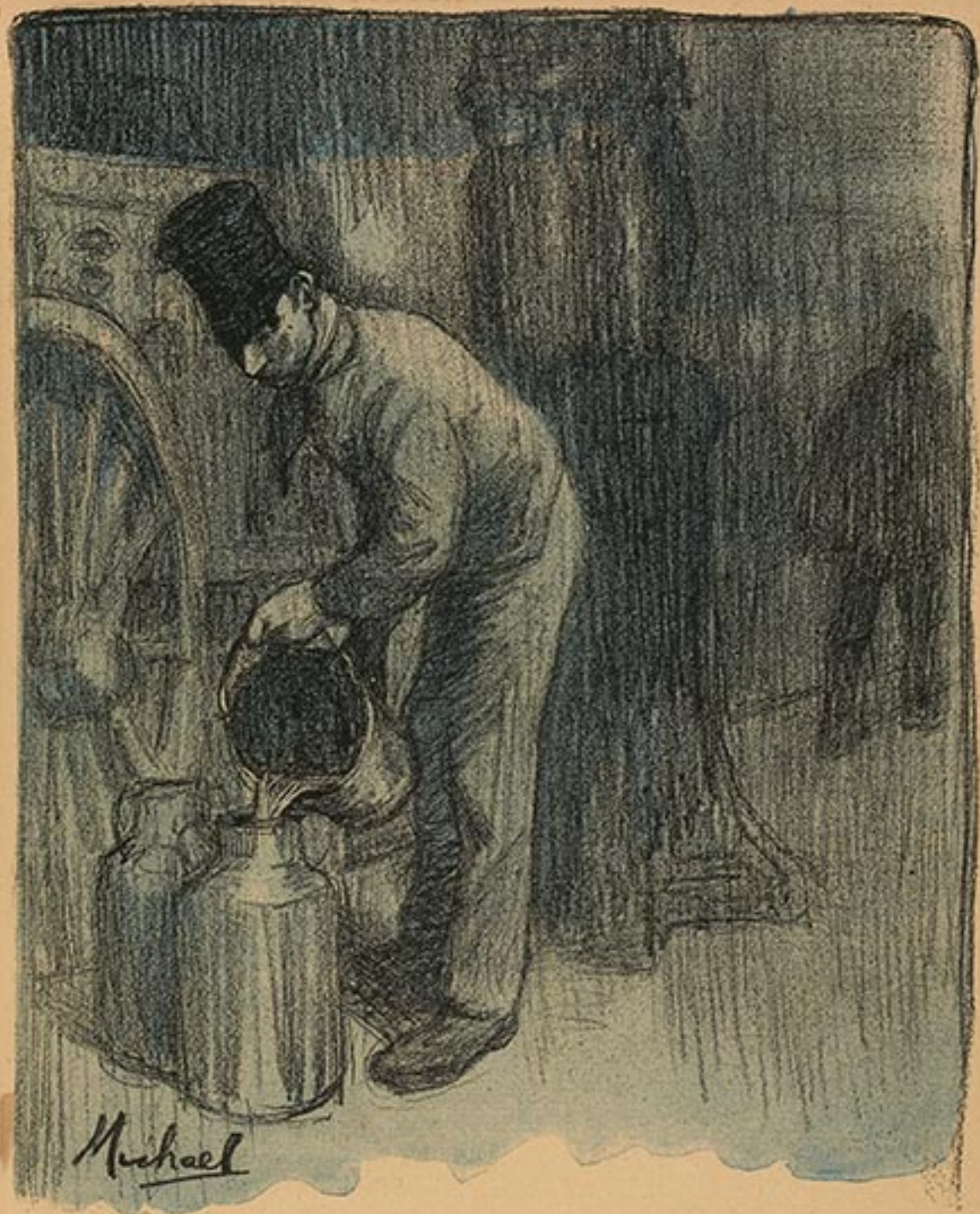


LA DÉNATURALISATION DE L'EAU PAR LE LAIT
(Projet de plan d'usine décoratif)



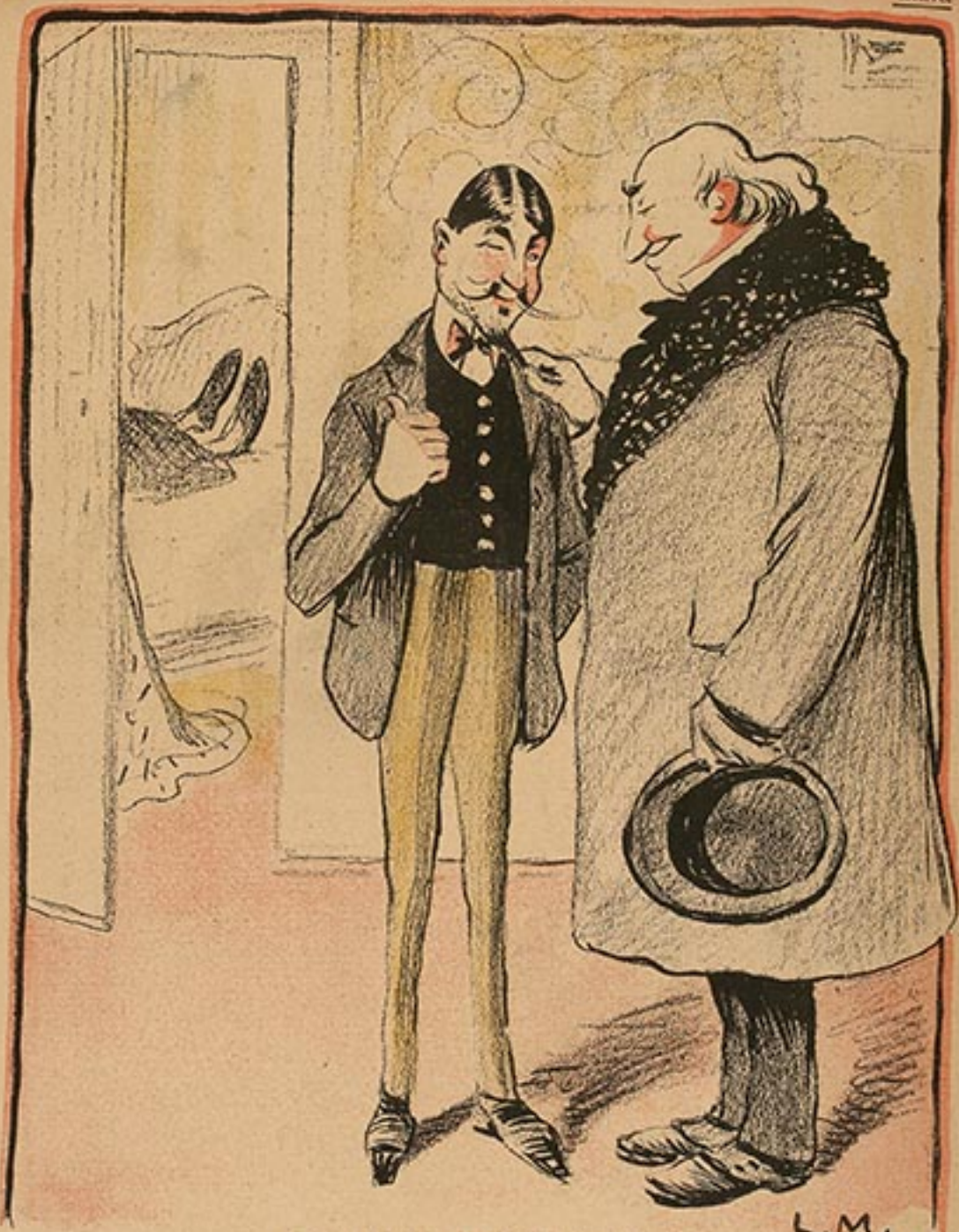
LE SUICIDE

— Décidément, je préfère le lait... C'est plus sûr!...



Michael

MORT AUX VACHES!

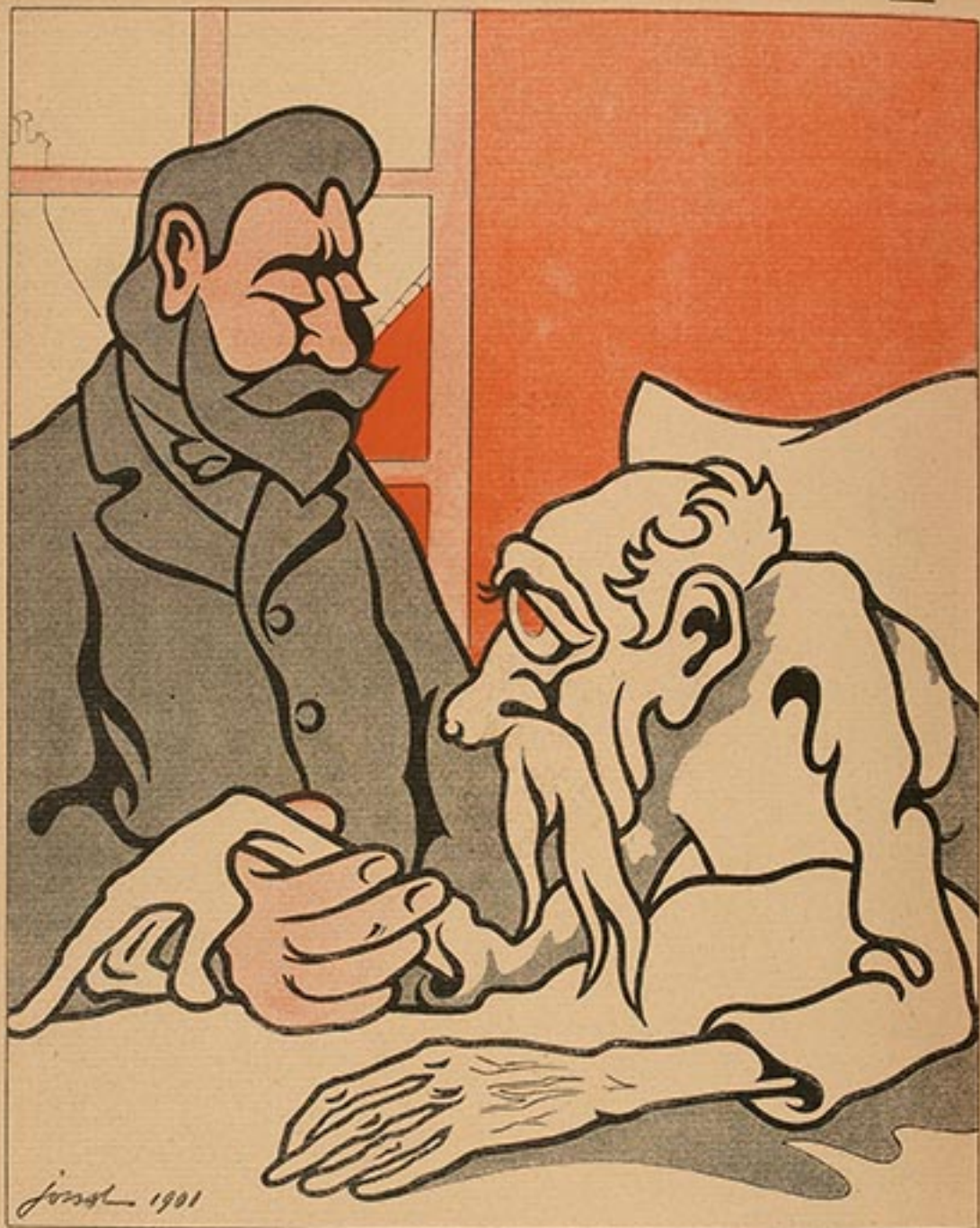


LE FATAL CONTREPOISON

- Docteur, c'est ma belle-mère qui a failli s'empoisonner... Alors je lui ai vivement fait avaler une tasse de lait.
— Bravo! Vous pouvez être tranquille... elle est fichue!



Béni plutôt les laitiers... pour ce qui attend dans la vie les enfants des pauvres!



— Docteur, le régime lacté ne me réussit pas : mettez-moi donc à l'absinthe !



LA VACHE ENRAGÉE DES TOUT PETITS



— M... ! le robinet est gelé.



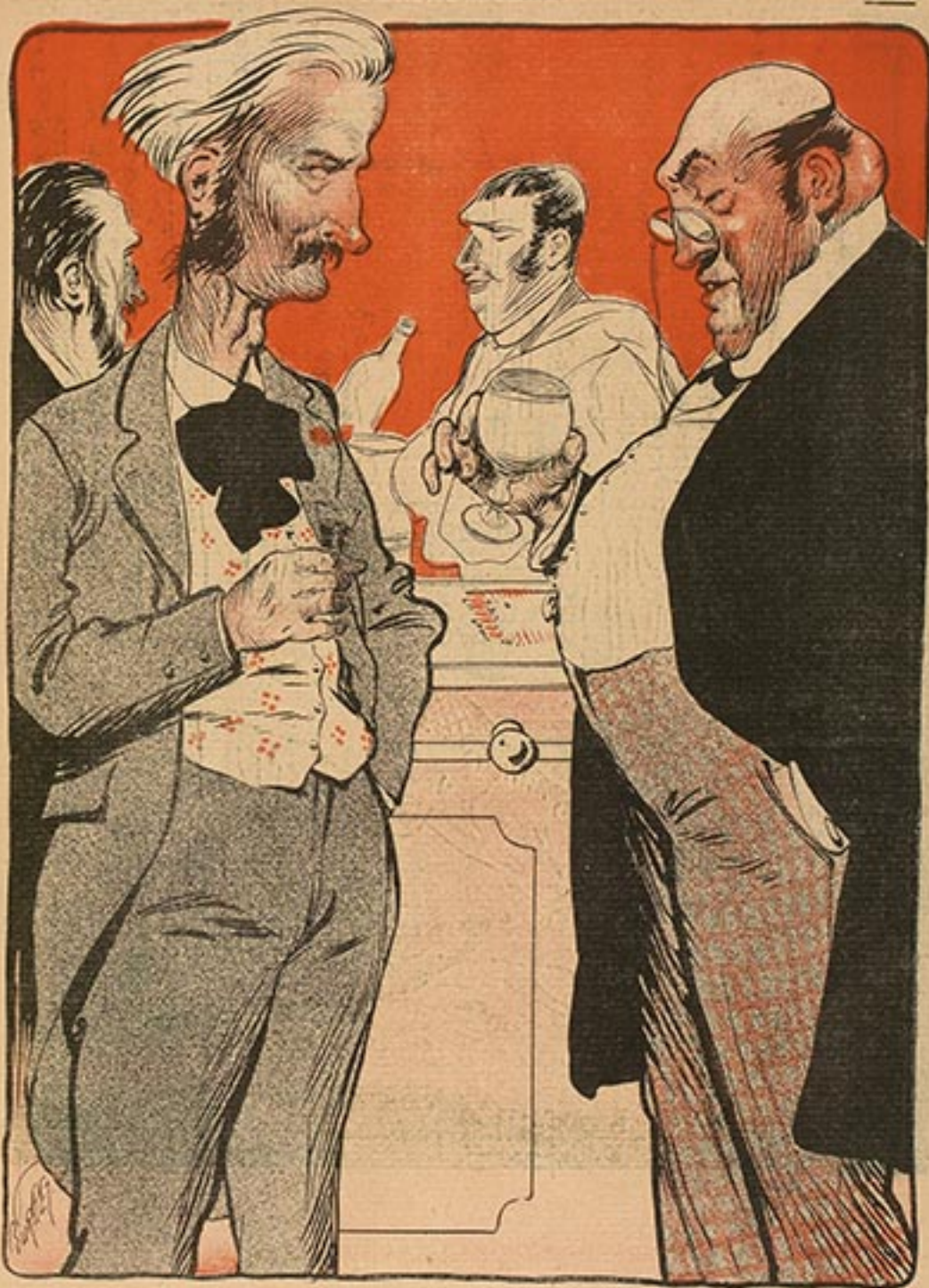
LE MINISTRE. — Monsieur, vous n'êtes pas chimiste, vous êtes un honnête homme. (Bravo!) L'analyse de votre produit a donné 95 0/0 d'eau pure sur 5 0/0 de lait de vache, mixture qui n'a jamais empoisonné personne. Vous êtes donc un bienfaiteur de l'humanité et l'État vous doit quelque chose. Voici! (Applaudissements.)



Jean Bontet

LE BAIN DE LAIT

— La seule façon de le consommer pour qu'il n'empoisonne pas.



AU PALAIS BOURBON

— Vous demandez des mesures exemplaires contre ces falsificateurs qui empoisonnent la nation ?
— J'ai fait analyser le lait de la buvette. — Il est excellent !



LES DEUX GOUJONS

Deux goujons s'aimaient d'amour tendre !...

Quelle étrange saveur, cré matin
 Dit l'autre, la Seine à ce matin....
 Mais avant qu'il ne pût achever son histoire,
 Il tomba foudroyé !
 Or, on sait que le Laboratoire
 Avait ordonné de jeter dans le fleuve
 Tous les laits falsifiés !
 Des dangers que l'on court, ce drame n'est-il la preuve ?



Sont-ce bien des voleurs?



— Monsieur, c'était pour notre petit frère malade.



ALLAITEMENT MATERNEL

— Oh! maman!... voyons... ne pleure pas... Toi aussi tu veux
« mouiller » le lait de mon petit frère?

Il ne faudrait faire aux nourrices mal choisir,
(même très léger,
(Conseils du docteur.)



— Et pourtant, du lait de chaux ou du lait de vache, c'est toujours du lait.



VACHES & VACHES

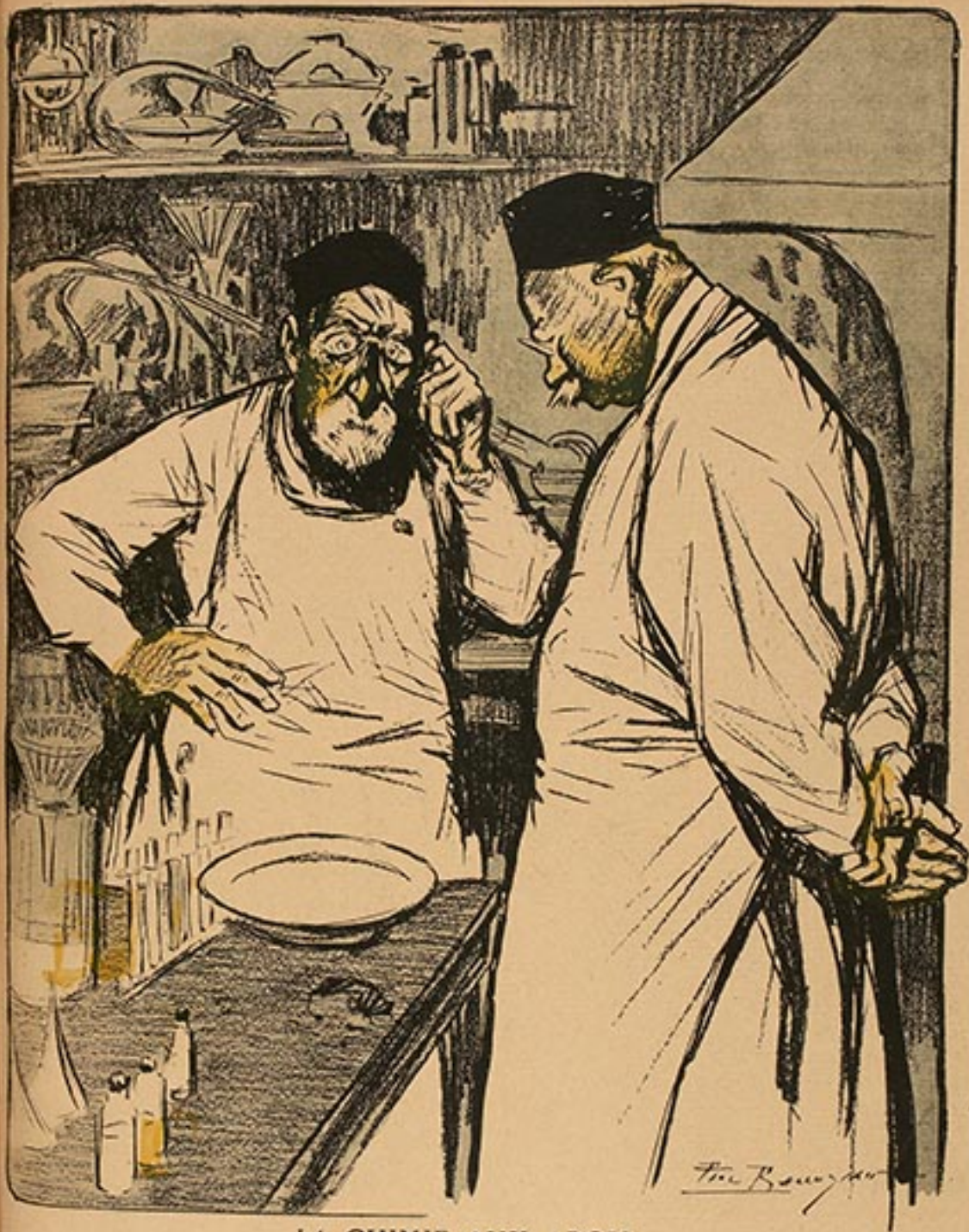
— La police surveille trop les unes et pas assez les autres.

« Les vaches de Paris n'ont jamais d'air et ne peuvent jamais sortir. Il arrive qu'au bout de quelques années, ces vaches deviennent imbécilles et les patrons des vacheries continuent pourtant à traire le lait des bêtes malades. » (Les Journaux.)



RIVALES

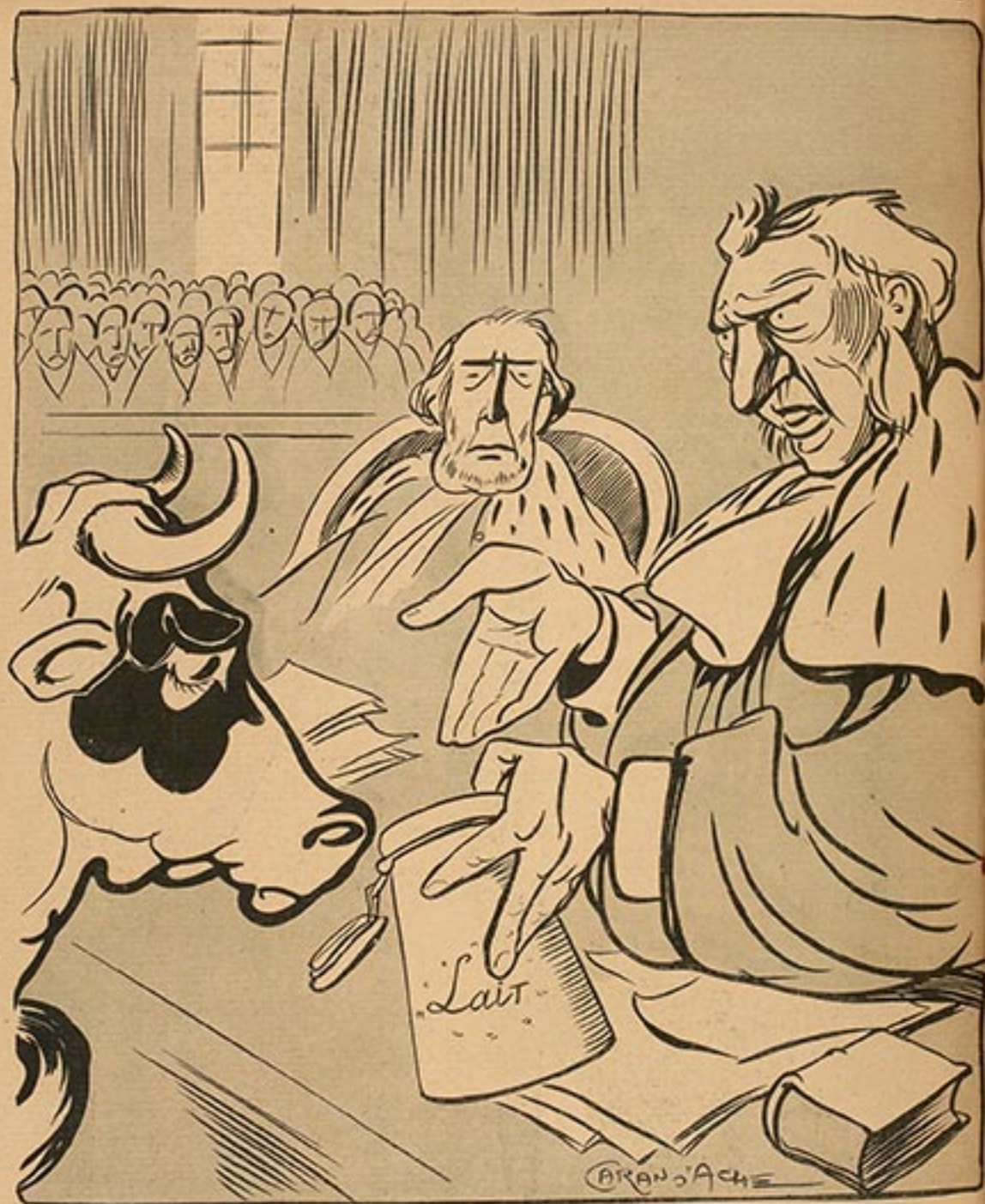
- Un peu de lait... chérie?...
— Non... merci. (A part-J Ça y est, défilons-nous... elle veut m'empoisonner...



LA CHIMIE AUX ABOIS

— Voyons, sacrédié! que faut-il en somme pour faire du lait pur? Un corps gras, des sels phosphatés, de l'albumine, quelques matières organiques, et puis...

— Et puis une vache!



UNE DÉPOSITION ÉCRASANTE

- Qu'est-ce que c'est que ça ?
 — Je n'en sais rien, monsieur le Président.



Il but du lait !



— J'arriv' pas à joind' les deux bouts... à moins d'truquer mon lait. Mais y a coro deux gosses de morts dans la commune... Ça fait gueuler l'monde.
— On leur répond qu'c'est les biberons qui sont en mauvais caoutchouc.



— Et surtout, n'oublie pas de réserver le lait de l'inspecteur!



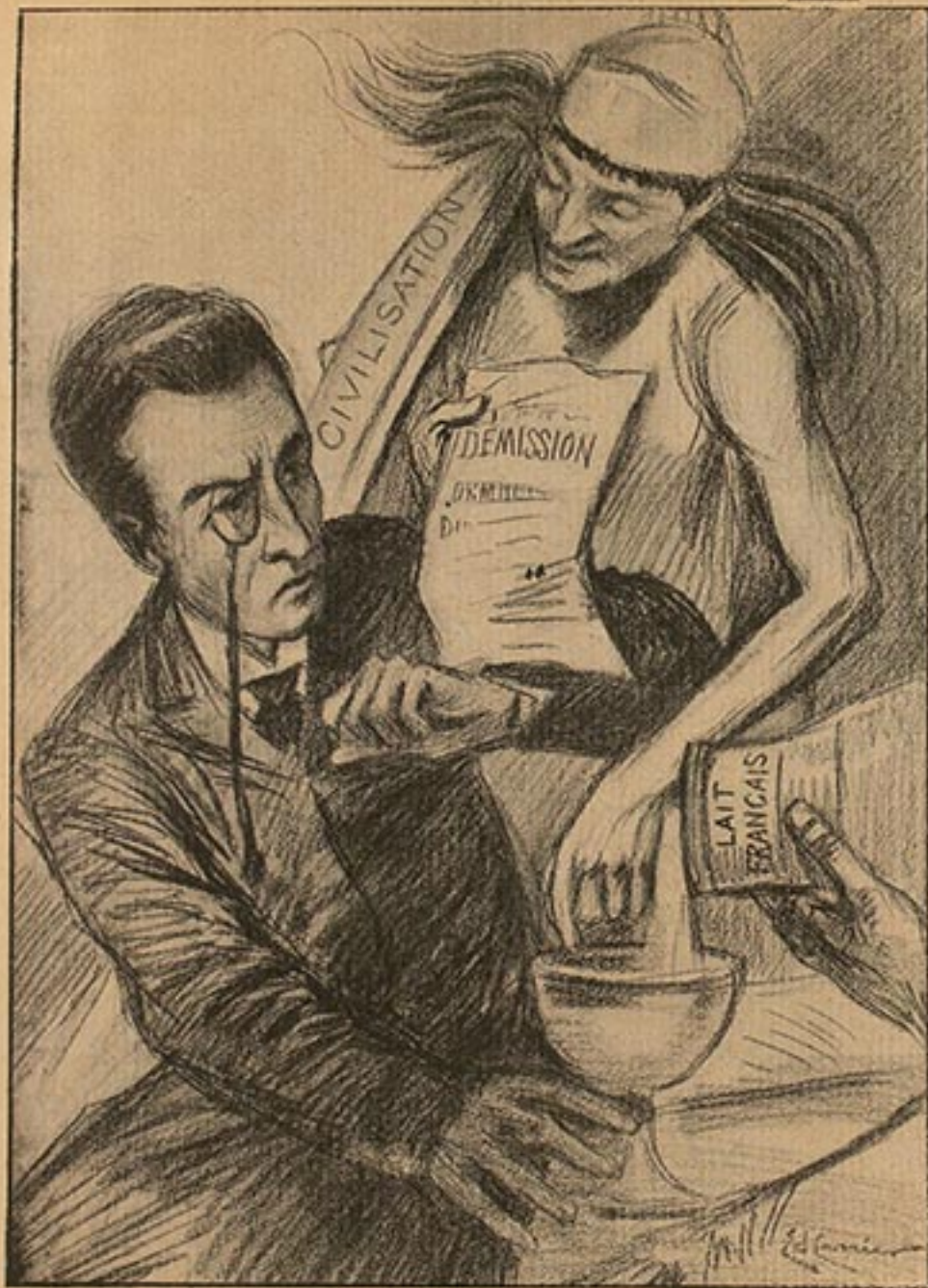
Emmanuel Barcet

GLORIA VICTIS!



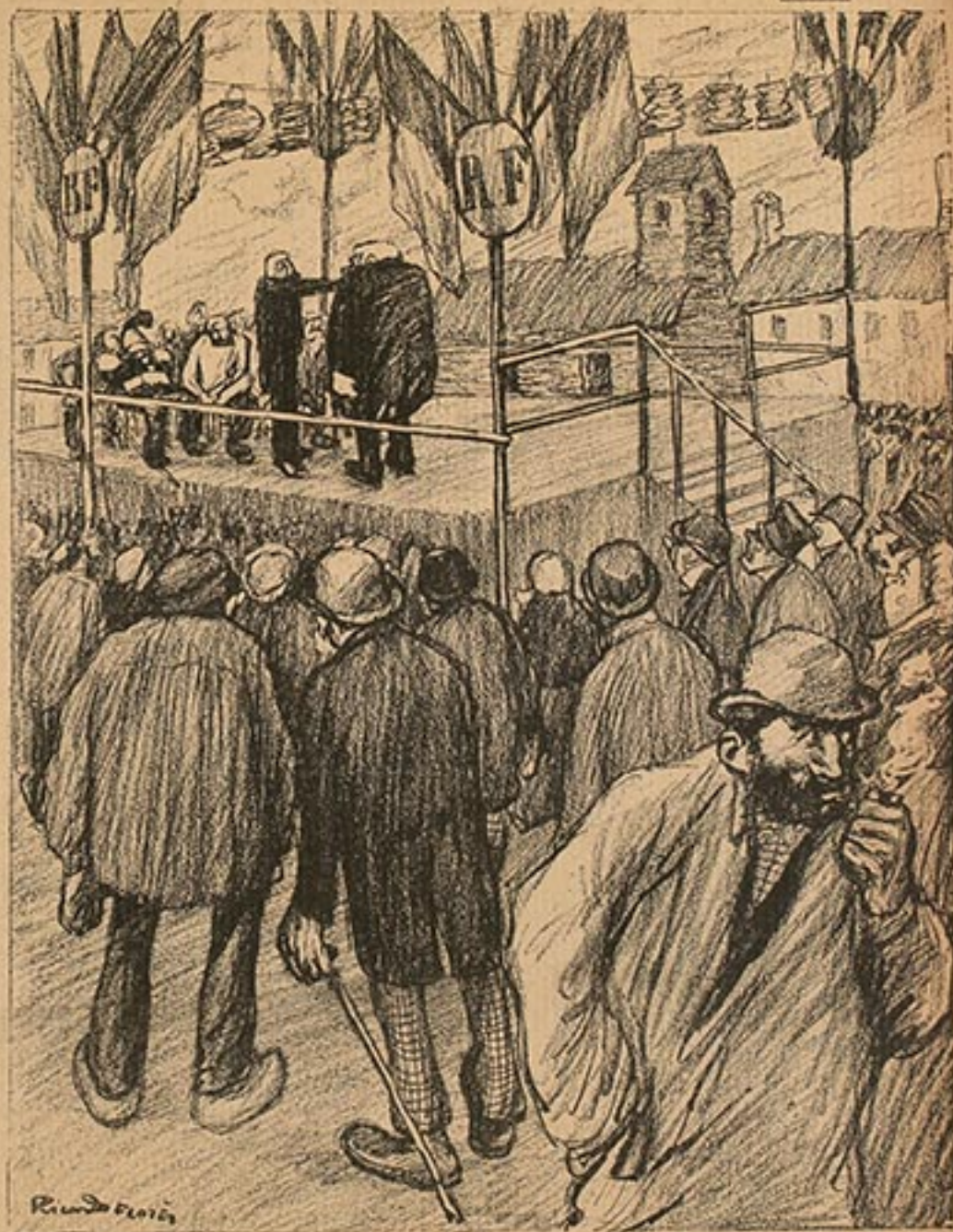
LES FAISEURS D'ANGES

Les diverses situations nous indiquent que la mortalité chez les "tout petits" augmente dans des proportions alarmantes. De l'enquête faite par le célèbre docteur X... il faut en attribuer la cause aux falsificateurs de lait. (Les Journaux.)



LE GRAND MOYEN

— Buvez ou signez!



Le mérite de l'eau de chaux.



— En voilà un qui s'en f... de tout ça!



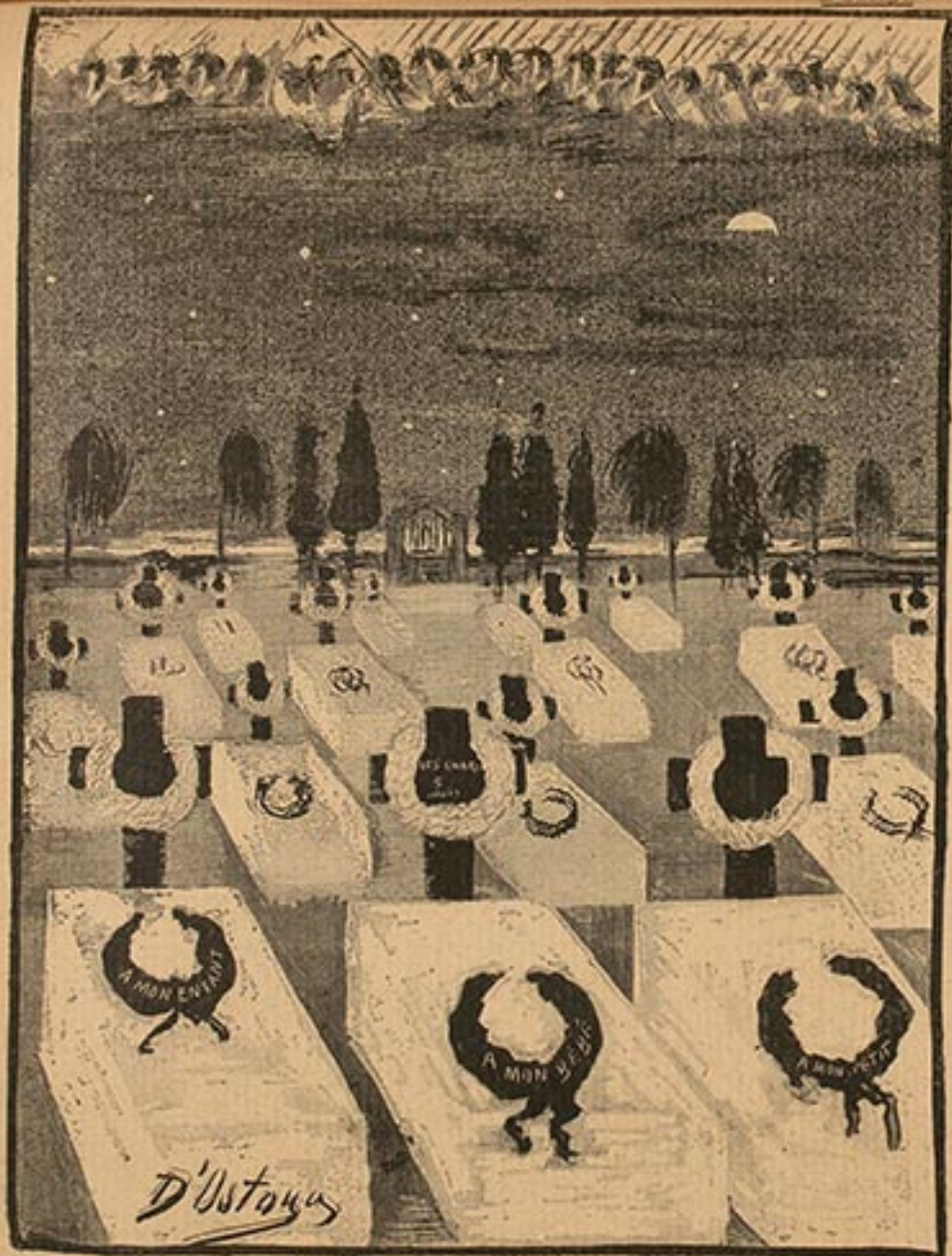
AU THÉÂTRE

THÉODORA (sur la scène). — Où trouver un contre-poison?... Une coupe de lait...
UN TITI (du poulailler). — Ah! la rosse!



PRÉMÉDITATION ÉTABLIE

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — ... Enfin, messieurs, l'autopsie nous a révélé des traces de lait dans les organes de la victime...



POUR LA DÉPOPULATION (d'après Detaille)

Le rêve du bon patriote et honnête fabricant de lait qui, prévoit les débâcles prochaines.



CHÉRUBIN

— M'man! Tous ces bébés qui meurent, par où vont-ils au paradis?
— Par la voie lactée, mon enfant!



— En ce moment, je fais venir mon lait de la prison de Saint-Lazare: mes vaches ont toutes les pis démis.



L'appartement d'un lecteur assidu du "Matin"



Emile Bayard

— Sous pis... cachetés...



LES " MORT AUX GOSSÉS "

KITCHENER. — Aoh, vous m'épatez, vous travaillez mieux que moi...

L'ASSIETTE AU BEURRE

LOURDES

ENVOIS
D'EAU
EX-VOTOS
LAMPES

TRAINS DE
PLAISIR

»

TRAIN
DE

TECHINAGES

MESSES
ET
DONS

TARIFS

ABONNE
MENTS
OBJETS
PERDUS



dessins d'après
nature par
hermann-saut

— « Je désire qu'il vienne du monde. »

(Paroles de la Vierge à Bernadette.)



— Laissez venir à nous les petits CENT FRANCS!



— Regardez-nous... Hein! ça donne confiance?

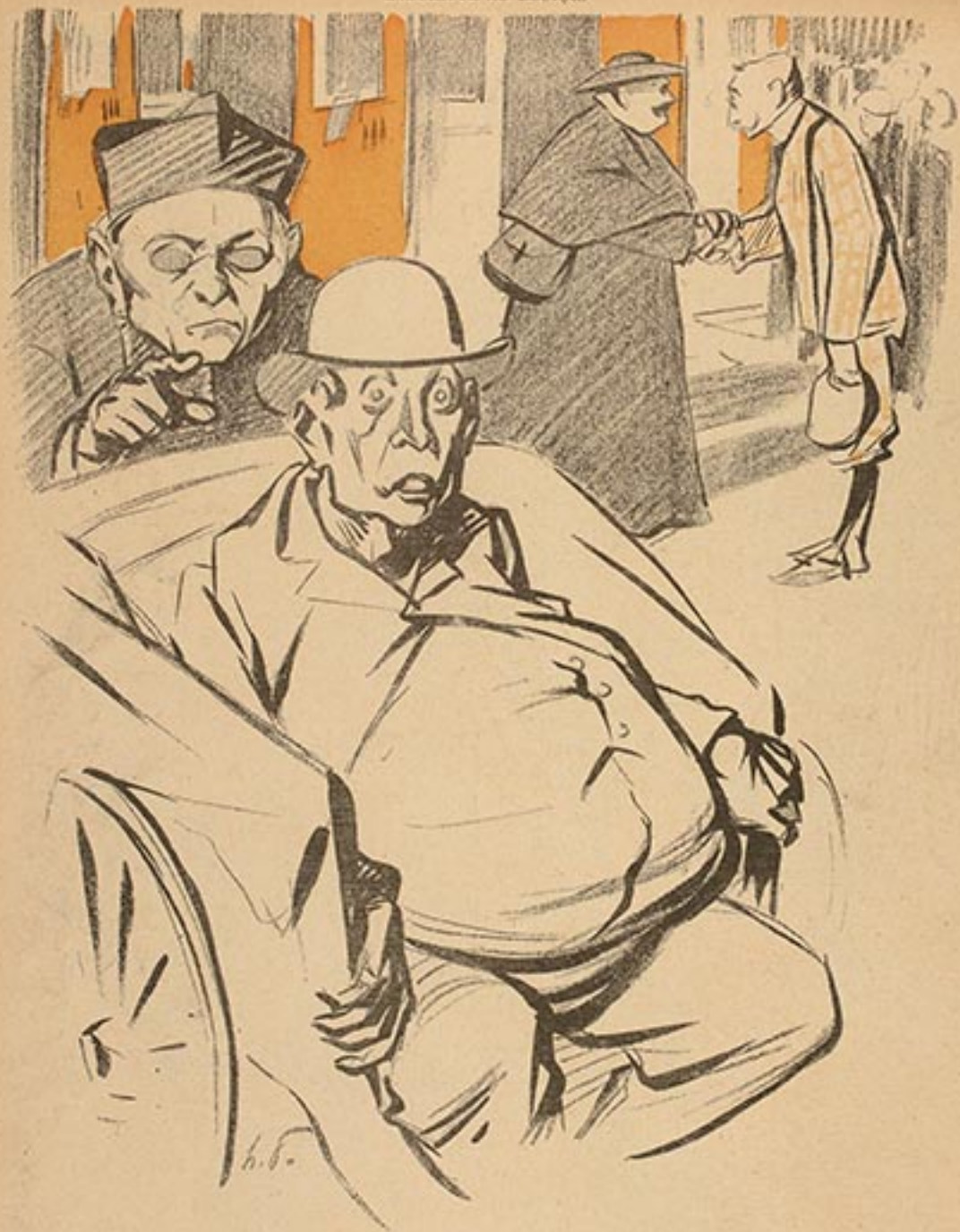
ALLEZ MANGER DE CETTE
HERBE QUI EST LÀ."

LE 25 MARS LA
VIERGE " JE SUIS L'IN
QU' (C) N



Le troupeau.

• Allez manger de cette herbe qui est là! » (Paroles de la Vierge à Bernadette.)



Miracle!

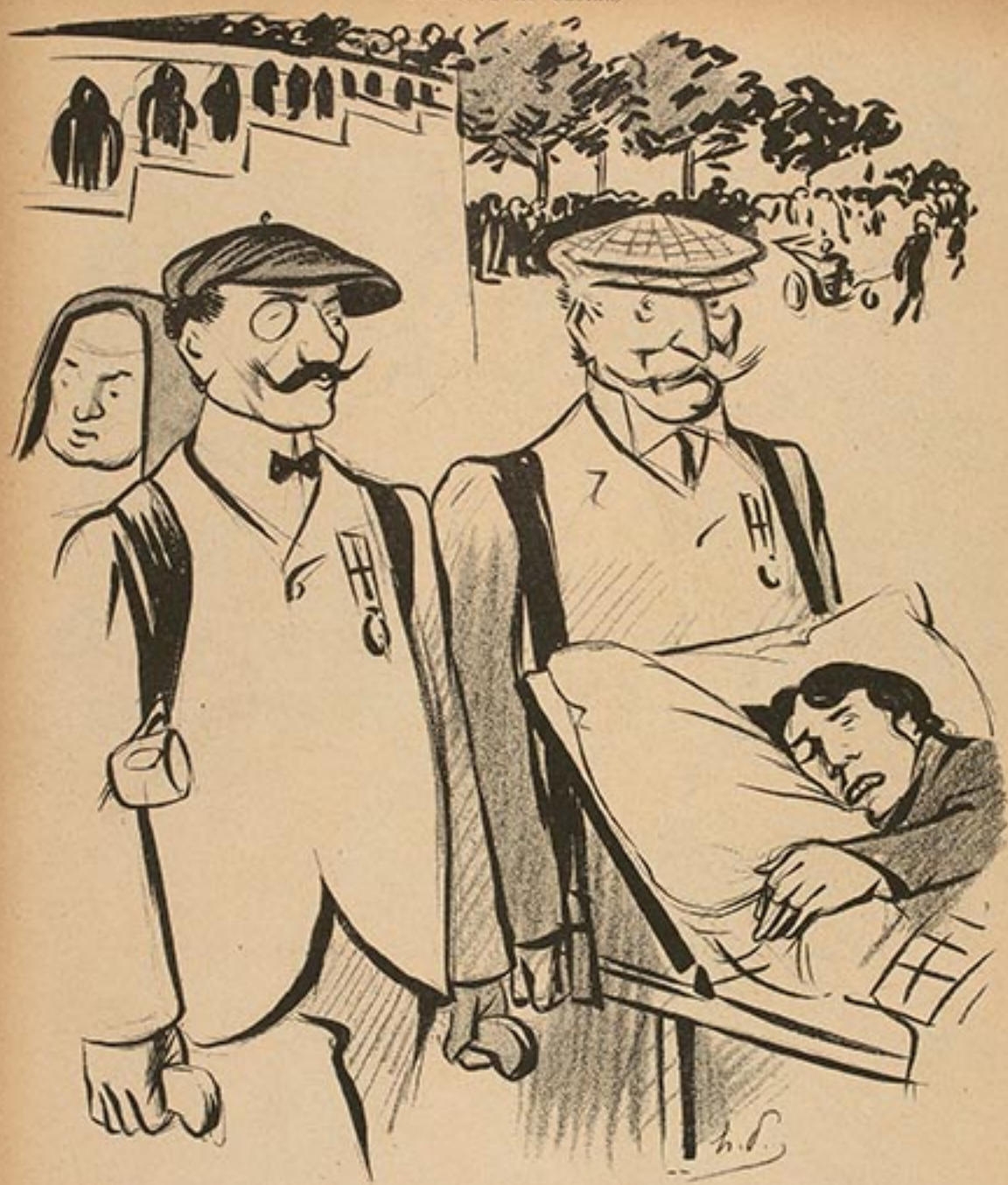
— Vous voyez cette dame... Elle est arrivée avec une laryngite... et, hier, elle a marché derrière la procession !



— Voilà un petit gaillard qui va devenir comme papa et maman!!!



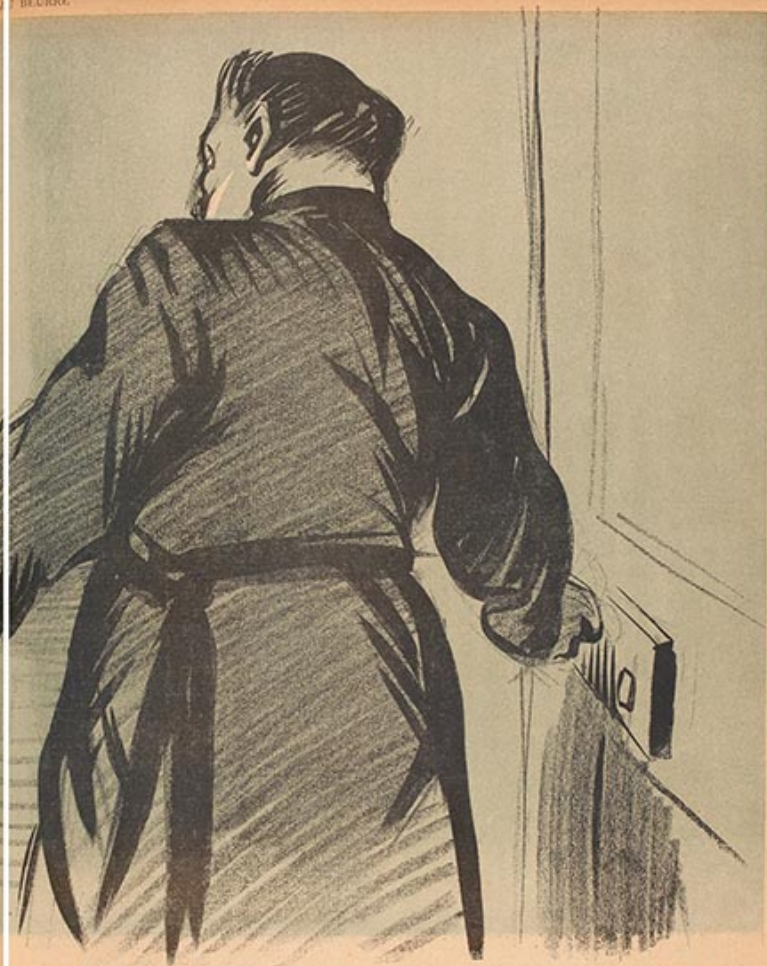
La Crise.



I^{er} Brancardier. — *Quel métier, hein!*
II^e Brancardier. — *Un peu de patience!... Nous finirons bien par le décrocher, le beau mariage!*



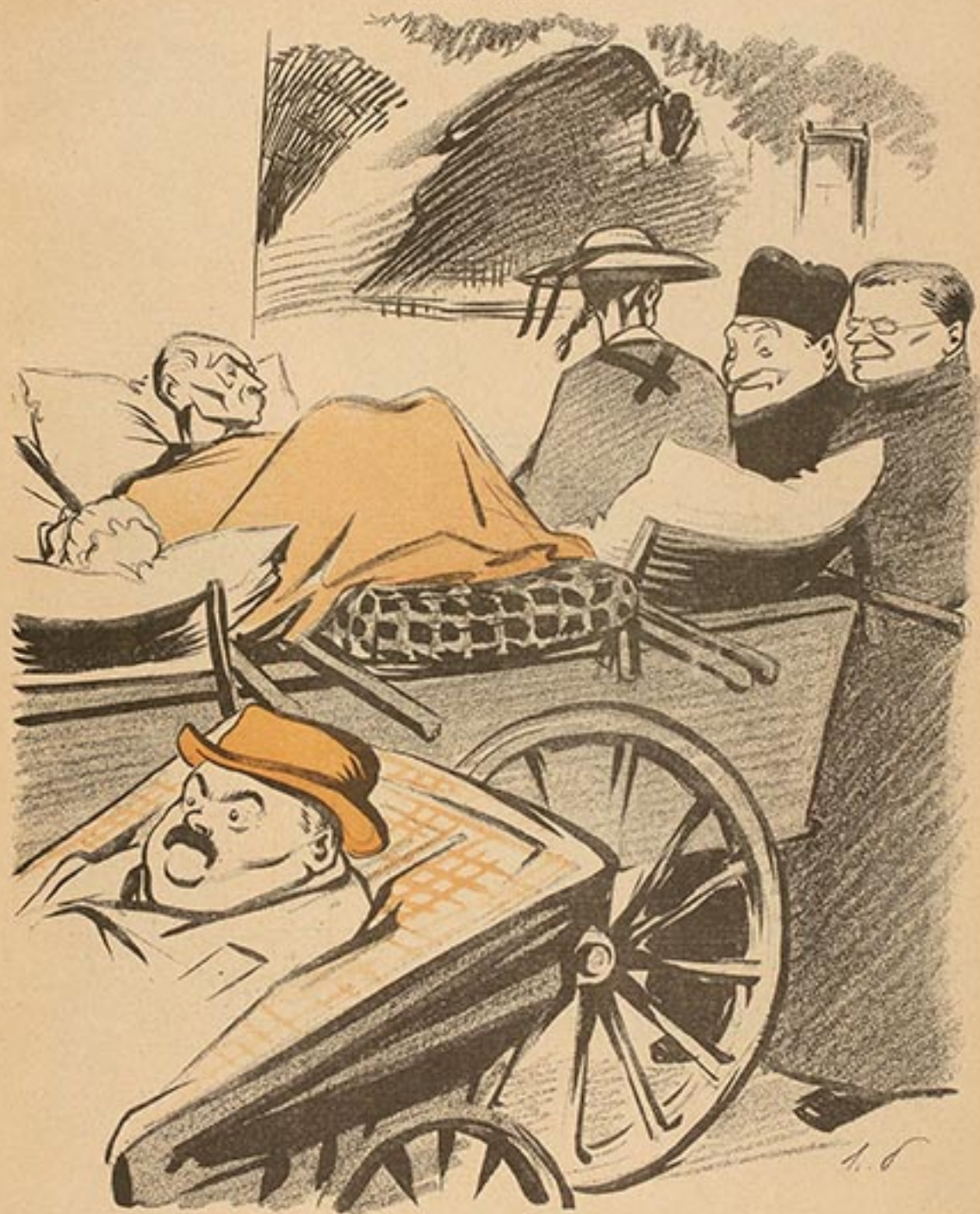
- Eh ! bien, père Abraham, ça marche, votre petit commerce ?
— Pas si bien que le vôtre, m'sieu l'abbé !



— Allez-vous-en!... On ne meurt pas ici!



— Voyons, ma bonne dame, vous ne voudriez pas être guérie pour deux messes!...



— Au revoir!... A l'année prochaine!



Hosannah au fils de David!

L'Assiette au Beurre

Supplément littéraire

Pour tout être humain vraiment digne de ce nom, la guerre, depuis longtemps, n'est plus qu'un anachronisme, une surréance de notre animalité primitive. Par les extraits que nous donnons, les signatures qui les illustrent, on peut voir que tout ce qui pense, est, à été pour la disparition de cette surréance de la barbarie dans nos mœurs, et que, pour combattre l'infâme, on n'a pas attendu notre époque.

Nous donnons quelques pages, mais nous aurions pu donner des volumes; aussi nous sommes-nous attachés à ne prendre nos extraits que dans les ouvrages d'hommes plutôt enclins à approuver ce qui existe.

Non pas que les arguments de ceux qui ont entrepris de combattre le meurtre et son école, l'armée, soient moins solides, mais pour faire voir que le dégoût gagne tout le monde, et qu'il n'y a plus, aujourd'hui, à désirer la guerre que ceux qui en vivent ou espèrent en vivre.

L'ASSIETTE AU BEURRE.

Opinions

Un homme prend un sac ou un pot, il dit à un autre : Mon ami, tu vas poser la main dedans, et si tu prends un des cent premiers numéros, je t'ôterai ton habit, ta veste, ta culotte, ta chemise; bref, je te mettrai nu comme un ver et je l'examinerai de la tête aux pieds; si tu es infirme, invalide, propre à rien, je te renverrai chez toi pour y continuer l'espèce.

Si, au contraire, tu es bien conformé, bien portant, en un mot, si tout annonce que tu sois un membre utile de la société, un artisan robuste, un homme capable de vivre et de faire vivre les tiens par ton travail, et ensuite d'avoir de beaux enfants et de les nourrir, alors je te mettrai une corde autour du cou et je l'enverrai tuer.

(Bismarck et Chomel.)

DESSIN DE FANTON.



Si quelqu'un oserait proposer de mettre à mort, dès leur naissance, à l'exemple des Spartiates et des Indiens Peaux-Rouges, les pauvres et chétifs enfants, auxquels on peut à coup sûr prophétiser une vie misérable, plutôt que de les laisser vivre à leur grand

dommage et à celui de la collectivité, notre civilisation soi-disant humanitaire pousserait avec raison un cri d'indignation. Mais cette « civilisation humanitaire » trouve tout simple et admet sans murmurer, à chaque explosion guerrière, que des centaines et des milliers de jeunes hommes vigoureux, les meilleurs de la génération, soient sacrifiés au jeu de hasard des batailles, et pourquoi, je le demande, cette fleur de la population est-elle sacrifiée? Pour des intérêts qui n'ont rien de commun avec ceux de la civilisation, des intérêts dynastiques tout à fait étrangers à ceux des peuples qu'on pousse à s'entre-tuer sans pitié. Or, avec le progrès constant de la civilisation, dans le perfectionnement des armées permanentes, les guerres deviendront naturellement de plus en plus fréquentes. Nous entendons aujourd'hui cette « civilisation humanitaire » vanter l'abolition de la peine de mort comme une « mesure libérale »!

H. KANT.

(Histoire de la création des deux organismes d'après les lois naturelles, 1 vol. 12 fr. 50, chez Schélicher frères, 13, rue des Saints-Pères.)



... Dans tous les pays où existent des armées permanentes, la conscription enlève les plus beaux jeunes gens, qui sont exposés à mourir prématurément en cas de guerre, qui se laissent souvent entraîner au vice, et qui, en tout cas, ne peuvent se marier de bonne heure. Les hommes petits, faibles, à la constitution débile, restent, au contraire, chez eux et ont, par conséquent, beaucoup plus de chances de se marier et de laisser des enfants.

(La Descendance de l'Homme, p. 140-146, Schélicher frères.)

DARWIN.



Les armées de terre et de mer, qui distraient du travail la plus robuste jeunesse et la plus forte somme d'impôts, disposent l'élite jeunesse à la dépravation, en la forçant à sacrifier à une fonction parasite les années qu'elle devrait employer à se former au travail dont elle perd le goût dans l'état militaire.

(Théorie de l'Unité universelle, t. III.)

FOUCAULT.



La vie de garnison est fatale, même aux natures les mieux données; c'est la source de l'abrutissement militaire, là que se mijote la débauche, que se mijote la paresse, que se développe l'ivrognerie.

C'est là que les nez s'enflamment, que le regard s'hébéte et que rougit la togue. Bien boire, bien manger, bien vivre, tel est l'ordre du jour. Mais aussi dans ce bien-être, dans cette large vie toute à la matière, le divin rayon disparaît. L'âme s'encrasse comme le cœur, et le cerveau s'enveloppe d'une sorte de lie. A travers les lourdes vapeurs du rogomme et des vins, on n'a plus qu'une idée confuse des devoirs de la vie et des choses de ce monde. On regarde l'humanité du haut de son cheval de bataille et l'on est tout disposé à traiter le genre humain comme un *pioupou* récalcitrant.

— Au pas, nom de Dieu, au pas!

Et puis, pas d'avancement, et c'est là le terrible. « Si un tel cloquait, ça ferait une place! Chose passerait, je n'aurais plus que *Machin* devant moi et je pourrais, à l'inspection prochaine, être porté à l'avancement. Mais il ne *crèvera* pas, je n'aurai pas cette

veine. — Ah! bon Dieu! Quand viendra donc une guerre qui fera tomber quelques gros bonnets! »

C'était justement ce que nous disions.

(*L'Homme qui tue*, 7^e partie, Chap. IV.)

HÉCTOR FRANCE.



Les vides peuvent se combler avec le temps, la sève peut redevenir forte et vivifiante. Il n'y en a pas moins de la vie abolie, et de la vie qui aurait créé de la vie. Avec les hommes disparus a disparu une descendance à venir.

Il est également acquis, à première réflexion, que la perte d'une foule, la perte d'une collectivité n'est pas la seule à enregistrer. Dans le hasard de la guerre, par la fatalité de la bataille, ce qui a pu également disparaître, c'est telle énergie particulière, telle individualité, qui serait devenue représentative, dans le domaine de la pensée ou de l'action, d'une foule de désirs, de vouloirs, qui peuvent se trouver, sinon annulés, du moins retardés et affaiblis, faute de moteurs utiles, prêts à l'heure juste.

De combien de grands, beaux et bons esprits, de combien d'œuvres à jamais fécondes, l'humanité a-t-elle été privée par les catastrophes qui font entasser les morts dans les plaines, au soir des combats, cela, c'est la question sans réponse, l'affreux et insoluble mystère.

(*Journal, 21 février, 1905.*)

GUYOT GUYOT



« ... Après un fusil tirant dix coups par minute, on en inventera un qui tirera vingt coups; après les canons portant à deux kilomètres, on en imaginera qui porteront à quatre kilomètres, et, dans cette sorte de frénésie de destruction, on devra maudire le génie meurtrier des peuples, au nom de l'humanité.

Et alors il arrivera que les nations s'armeront pour ne pas combattre; on aura des armées nombreuses, bien vêtues, bien équipées, mais comme les armées coûtent cher et épuisent les peuples, il y aura à côté d'elles des populations misérables et dont les souffrances finiront par faire explosion. »

(*Corps législatif, séance du 21 décembre 1867.*)

JOHN FAVER.



... Pourtant, dans cette bataille, il ne se trouvait pas cent hommes sachant pour quelle cause ils combattaient, et, parmi les vainqueurs il n'y avait pas cent hommes pouvant expliquer les joies insensées que fit naître en eux la victoire. Il ne s'en est pas trouvé cinquante auxquels elle ait porté profit. A cette heure, on n'en trouverait pas, parmi les vivants, six d'accord sur les causes et les résultats de cette affaire. En un mot, personne n'a jamais rien su de certain à ce sujet. Il n'y a que ceux qui ont pleuré les victimes qui ont bien su pourquoi... Hein! comme c'est sérieux! Quel système!

CH. DICKENS.

(*Contes de Noël. — Contes de Noël, Trad. français, Libr. Hachette, 76, boulevard des Capucines.*)



Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi! Ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeurez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer

de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

(Pensées.)

PASTAL.



Voilà un petit globe qui tourbillonne dans le vide infini; autour de ce globule végètent 1,400 millions de mites ramoneuses, sans savoir ni d'où elles viennent ni où elles vont; chacune d'elles, d'ailleurs, ne naissant que pour mourir assez vite, cette pauvre humanité a résolu le problème non de vivre heureuse sous le soleil de la nature, mais de souffrir constamment par le corps et par l'esprit. Elle ne sort pas de son ignorance native, ne s'élève pas aux jouissances intellectuelles de l'art et de la science, et se tourmente perpétuellement d'ambitions chimériques. Etrange organisation sociale! Elle s'est partagée en troupeaux, livrés à des chefs, et l'on voit de temps en temps ces troupeaux, atteints d'une folle furieuse, se déchaîner, les uns contre les autres, et l'hydre infâme de la guerre moissonner les victoires, qui tombent comme des épis mûrs sur les campagnes ensanglantées: quarante millions d'hommes sont égorgés régulièrement chaque siècle pour maintenir le partage microscopique du petit globule en plusieurs fourmilères.

(Astronomie populaire, libr. Flammarion, 9, rue Racine.)

CAMILLE FLAMMARION.



Si l'on disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré, de part et d'autre, neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas: Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais entendu parler? Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements! quelle boucherie! Et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, ne ririez-vous pas de l'ingénuité de ces pauvres bêtes.

(Général.)

LA BAYONNE.



La paix est le temps où les fils enterrent leurs pères; la guerre, le temps où les pères enterrent leurs fils.

HAASDORF.



Dimanche 21 janvier. — Aujourd'hui la visite de Bonnetain, que je n'ai pas vu depuis son retour du Soudan.

Il proclame qu'on peut aller d'un bout de l'Afrique à l'autre, avec une canne, en courant moins de dangers que dans la banlieue. Mais, ajoute-t-il, quand il y a des militaires envoyés pour ces promenades, ils veulent absolument des coups de fusil pour avancer, et c'est d'eux que viennent toutes les complications.

(Journal des Goncourt, année 1894, 15, Faubourg, 11, rue de Gerardo.)

E. DE GONCOURT.



Le général wurtembergeois qui, après Reichshoffen, avait établi son quartier général à Jeandhaus, disait à Rattier, quand il quitta le château: « Oh! priez Dieu pour vous

que nous rencontrions l'ennemi loin d'ici, parce que le soldat qui s'est battu, devient une bête féroce pendant trois jours... »

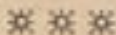
(*Journal des Goncourt.*)



Une demande de récompense faite par le général Rossignol pour Canuel, consacré par l'implacable *Moniteur*, est motivée sur la manière dont il avait, non pas combattu, mais puni les brigands, et cet acte héroïque était le massacre des Vendéens dans l'hôpital de Fougères, auquel Canuel avait prêté son bras. Pendant l'empire, sa vie fut obscure. A la restauration, il protesta de son zèle. Le général Canuel, voulant faire étalage de sa fidélité, tint un jour cet horrible propos : « J'ai marché, disait-il, dans le sang jusqu'à la cheville pour la République; pour les Bourbons ce sera jusqu'aux genoux. »

(*Mémoires*, t. VII, p. 233.)

MARCEL MAHOUT.



Le maître de conférences à la Faculté des lettres poursuivait toutefois :

— Et comment un acte aussi naturel et fréquent que le meurtre produirait-il des effets rares et singuliers ? Tuer est ordinaire à l'animal et surtout à l'homme. Le meurtre a été longtemps estimé dans les sociétés humaines comme une forte action ; et il subsiste encore dans nos mœurs et dans nos institutions des traces de cette antique estime.

— Quelles traces ? demanda M. de Terremonde.

— Elles se trouvent, répondit M. Bergeret, dans les honneurs qu'on rend aux militaires.

— Ce n'est pas la même chose, dit M. de Terremonde.

— Assurément, dit M. Bergeret. Mais toutes les actions humaines ont pour mobile la faim ou l'amour.

La faim instruit les barbares au meurtre, les pousse aux guerres, aux invasions. Les peuples civilisés sont comme les chiens de chasse. Un instinct corrompu les excite à détruire sans profit ni raison.

La déraison des guerres modernes se nomme intérêt dynastique, nationalité, équilibre européen, honneur. Ce dernier motif est peut-être de tous le plus extravagant, car il n'est pas un peuple au monde qui ne soit souillé de tous les crimes et couvert de toutes les hontes. Il n'en est pas un qui n'ait subi toutes les humiliations que la fortune puisse infliger à une misérable troupe d'hommes. Si toutefois il subsiste encore un honneur dans les peuples, c'est un étrange moyen de le soutenir que de faire la guerre, c'est-à-dire de commettre tous les crimes par lesquels un particulier se déshonore : incendie, rapines, viol, meurtre.

(*L'Œuvre au Mail*, éd. Calves Lévy, 3, rue Anker.)

ANDRÉ FRANCE.



J'ai voulu voir quels crimes peuvent bien acheminer des hommes à ces répressions. Hélas ! le code militaire est impitoyable. Il n'y a ici ni meurtriers, ni grands voleurs, ni scélérats perdus. Toutes ces aventures sont pareilles. L'homme avait l'humeur farouche. Un peu de vin lui brouillait la raison. Il a répondu à un sergent, en état d'ivresse ; il a levé la main sur un caporal ; dans une heure de rage, il a détricoté des effets militaires ; il a tenté de défoncer une porte de prison. C'est fini de lui. Car la condamnation, le

régime des travaux publics ne feront que l'exaspérer. Il retombera dans les mêmes fautes chaque fois plus sévèrement punies. Il accumulera trente, quarante années de condamnation. Alors voyant sa vie perdue, il recourra à un parti désespéré : selon son tempérament, il essayera de la fuite ou du meurtre.

(*La Tente indienne, dans le Journal, 15 avril 1895.*)

HENRI LA ROCHE.



Un mot, singulièrement typique, d'un général en chef, à qui on venait annoncer qu'une nouvelle tribu demandait l'aman et qui répondait : « Non, il y a là, sur notre gauche, ce brave colonel X..., qui n'a encore rien eu. Laissons-lui cette tribu à éreinter; cela lui fera un bulletin; on donnera ensuite l'aman ! » Ce mot résume, dans sa simplicité... à faire peur, beaucoup des épisodes de la conquête. En combien d'occasions laissa-t-on des soulèvements, faciles à éteindre au début, grandir jusqu'à ce qu'ils fussent devenus dignes d'une répression éclatante, l'armée regardant le sol qu'elle occupait, comme un champ fertile où poussaient rapidement les fortunes militaires !

(*La Guerre en Algérie, 1^{re} Française, II, rue de Grenelle.*)

PAUL GONNET.



« C'est donc là votre chemin vers l'immortalité ! Détruire les cités, dévaster les territoires, exterminer les peuples libres ou les asservir. Plus ils ont ruiné, pillé, tué d'hommes, plus ils se croient nobles et illustres; ils parent leurs crimes du nom de vertu. Celui qui donne la mort à une seule personne est fêté comme un criminel. Massacrez des milliers d'hommes, inondez la terre de sang, infectez les fleuves de cadavres, on vous donne une place dans l'Olympe. »

(*La Gloire.*)

LE... 1898



L'armée moderne est un corps séparé du grand corps de la nation, et qui semble le corps d'un enfant, tant il marche en arrière pour l'intelligence et tant il lui est défendu de grandir. L'armée moderne, si tôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie; elle se sent comme honteuse d'elle-même et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle est; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'Etat; ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas !

(*Général et servitude militaires, 1^{er} Calmas Lévy, 3, rue Anker.*)

ALFRED DE VIGNY.



On a, paraît-il, le secret du rappel du général Dods. Son crime, assure-t-on, était de se refuser à organiser de feintes expéditions destinées à l'extermination de feints pirates, qui ne demandaient qu'à se tenir cois et que nos soldats allaient, selon la célèbre expression de Gambetta, chercher jusque dans leurs repaires.

Ces « montages de coups » sont, en effet, de tradition et d'usage dans les armées coloniales où a beau mentir qui télégraphie de loin. On saccage un certain nombre de villages et l'on tue à bout portant quelques indigènes auxquels on persuade qu'ils étaient

en pleine révolte. Et ces exploits, faciles à pratiquer même en voyage, valent la croix à celui-ci et la graine d'épinards à celui-là.

Dans un livre excessivement remarquable, intitulé : *L'Homme qui tue*, Hector France nous donne sur ces expéditions préméditées des détails à faire frémir. Or, à en juger par ce qui se passait en Afrique, au temps où Hector Franco y servait, on devine ce qui doit se passer au Tonkin.

Car, le métier militaire étant l'art d'avancer sur des cadavres, il faut bien faire des cadavres afin d'obtenir de l'avancement. Aussi, quand le Tonkin joue à ses envahisseurs le mauvais tour de se tenir tranquille, vite une colonne se forme dans le but d'aller l'agiter — avant de s'en servir.

(*Démocrate*, 20 juillet 1896.)

RENÉ ROCHFORT.



Je n'avais jamais conçu de la profession de soldat l'idée que j'en ai prise dans ce moment. C'est celui d'un mépris mêlé d'indignation pour les brutes qui ont appelé un art celui d'égorger, et d'une profonde pitié pour ces moutons habillés en loups, dont le métier, comme dit si bien Voltaire, est de tuer et d'être tués pour gagner leur vie. Cette opération machinale de charger une arme, de lancer cette foudre terrible qui éclate entre leurs mains, sans qu'ils aient l'air de se douter de ce qu'ils font, forme un triste spectacle pour un cœur qui n'est pas tout fait de pierre.

Il eût révolté d'une autre façon des hommes comme Alexandre et César, si on leur eût dit que ces automates, abaissant méthodiquement leurs fusils et les déchargeant au hasard, sont des gens qui se battent.

Où est la force, où est l'adresse, dans ce stupide jeu ? Quoi ! vous venez vous planter devant un autre animal tout aussi intimidé que vous, et, à distance raisonnable, vous envoyez philosophiquement des balles de plomb et de fer, sans aucune défense contre ces coups qui vous sont envoyés, et vous persuadez à votre troupeau à plumets et à épaulettes que c'est là se couvrir de gloire ?...

(*Journal d'Émile Delacroix*, tome II, Fin, éditeur.)



Ils marcheront, comme des moutons à la tuerie — mais, sachant où ils vont, sachant qu'ils quittent leurs femmes, sachant que leurs enfants auront faim, anxieux et grisés pourtant par les mots sonores et menteurs claironnés à leurs oreilles ; ils marcheront sans révolte, passifs et résignés, alors qu'ils sont la masse et la force, et qu'ils pourraient, s'ils savaient s'entendre, établir le bon sens et la fraternité à la place des romeries sauvages de la diplomatie. Ils marcheront tellement trompés, tellement dupes, qu'ils croiront le carnage un devoir et demanderont à Dieu de bénir leurs sanguinaires appétits. Ils marcheront, piétinant les récoltes qu'ils ont semées, brûlant les villes qu'ils ont construites, avec des chants d'enthousiasme, des cris de joie, des musiques de fête. Et leurs fils élèveront des statues à ceux qui les auront le mieux massacrés !...

(*Le vice de la Vie*, 115, Faupelle, 11, rue de Grenelle.)

EMILIO RE-



Spencer dit : La guerre a donné la victoire et la survie au meilleur, donc opéré une sélection favorable. Au meilleur, dans quel genre ? Là est le point. Le meilleur pour la

guerre est-il nécessairement le meilleur pour la paix? Spencer ne le démontre pas. Comme la guerre est le rebours absolu de la paix, il est plutôt vraisemblable, *a priori*, que les conditions bonnes pour la guerre sont mauvaises pour la paix; que ce qui est qualifié pour l'une est défaut pour l'autre. Expérimentalement on pourrait s'en tenir, je crois, à un ou deux exemples. Sparte était évidemment pour la guerre meilleure qu'Athènes, puisque, finalement, elle l'a vaincue. Où en serait cependant l'humanité, si tous les peuples grecs eussent été modelés sur le patron de Sparte? La Grèce a été vaincue et conquise par Rome, meilleure évidemment, et toutefois il n'y a, n'est-ce pas, nulle comparaison à faire de ce que la Grèce nous a légué, avec ce que nous tenons de Rome — qui ne fut pas la meilleure pour tous les arts de la paix.

(La Guerre et l'Homme, p. 209-210, chez Bellais, éditeur, 17, rue Coqno.)

PAUL LACROIX.

A nos lecteurs.

Nous informons nos lecteurs qu'un tirage spécial à 100 exemplaires sur papier d'Archies à la forme a été exécuté par nos soins sur les 13 lithographies de Hermann-Paul.

Réunies en albums numérotés et signés par l'artiste, ces 13 lithographies seront vendues 25 francs l'exemplaire.



Notre prochain numéro sera consacré au " 14 Juillet " et signé STEINLEN.

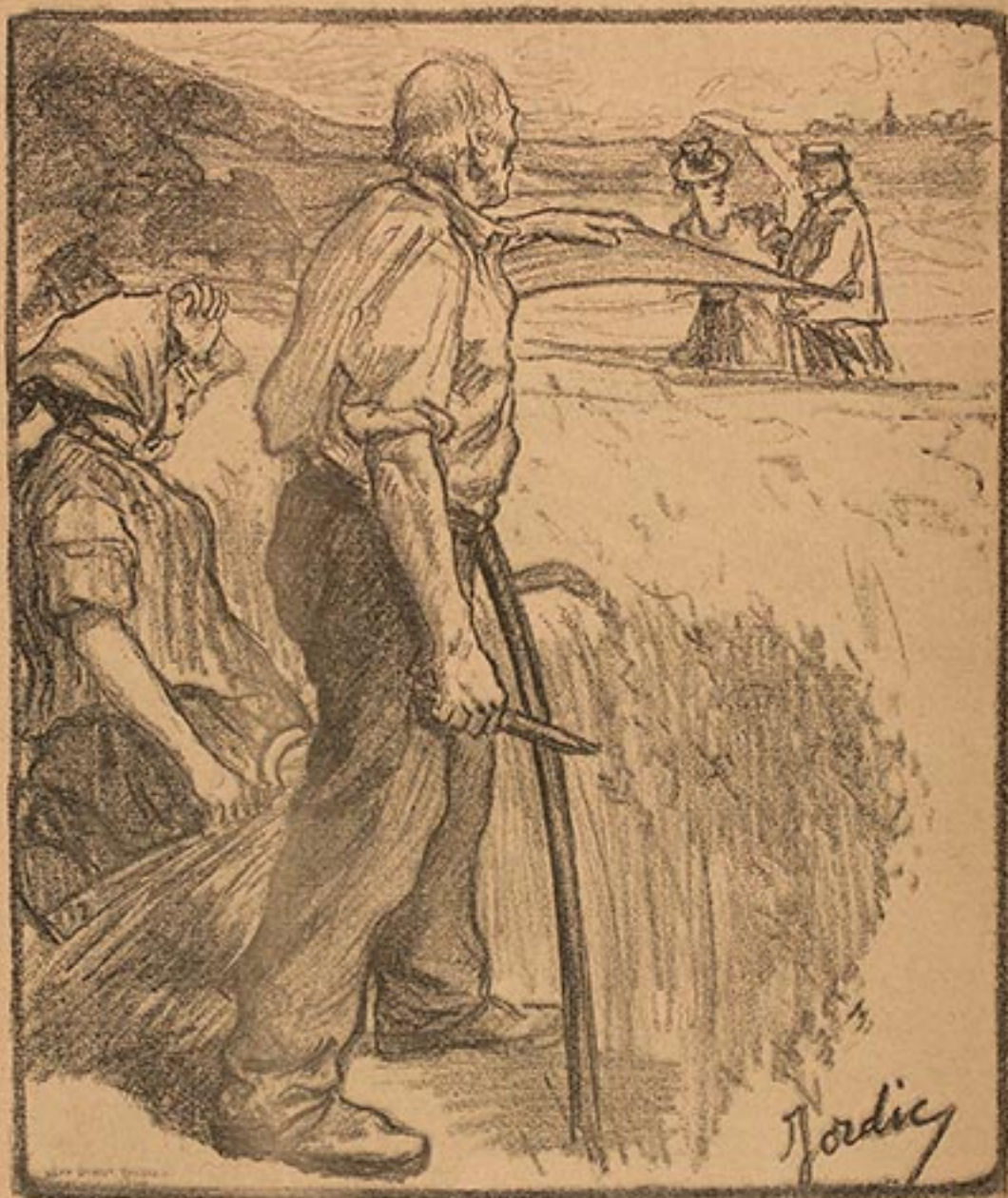


Tartines de l'assiette au beurre

Rédacteur en chef des « TARTINES DE L'ASSIETTE AU BEURRE » : CAMILLE DE SAINTE-CROIX.
Illustrations de MAURICE FEUILLET, SPADA, TESTEVUDE, etc.



— J'en f... mon père est magistrat.



— Y en a qui se reposent en été.
— Oui, ceux qui ne font rien en hiver.

LES MÈRES

où

l'on s'ennuie

LA BONNE HÉLÈNE

Si Nicolas s'occupe un peu trop de la géographie des Gaules et des modifications à y apporter, il est une toute douce, toute modeste petite femme qui passe le meilleur de son temps à tirer des plans sur la carte de l'Europe centrale.

Cette petite femme, c'est la bonne Hélène.

Vous connaissez les clichés-réclames des gazettes courtoises, qui représentent la reine d'Italie comme une souveraine timide et sage, épouse sérieuse et mère de famille avant tout, femme d'intérieur et bonne ménagère.

Eh! bien, cette brave dame n'en rêve pas moins, dans le recueillement matinal de son cabinet de toilette, les plus bar-

rait-on aboutir à une alliance des Monténégrins et des Albanais, alliance qui amènerait certainement l'absorption de ceux-ci par ceux-là?

Mais, avant tout, l'ambitieuse et rusée comédienne s'est dit que la meilleure garantie des plans bien conçus, c'est d'être ouverts en silence.

Et voilà pourquoi, en soignant les journaux, elle se laisse volontiers appeler la bonne Hélène et représenter comme une tendre et simple femme, confinée entre ses pots de confitures et son métier à broder.

Ce faisant, elle prend doucement un ascendant énorme sur l'esprit débile du Roi.

Elle joue adroitement avec ce caractère mou et cruintif, sans qu'il s'en aperçoive, et lui fait accomplir les actes les plus diplomatiquement hardis. Elle lui fait mettre de l'argent italien dans la formation d'une banque nationale monténégrine, dans la création d'un chemin de fer qui doit relier le Monténégro, l'Albanie et la Serbie. Par elle, il impose aux autorités turques un bureau de poste italien à Saint-Jean-de-Medua; il prépare le maintien d'une flotte italienne dans les eaux albanaises; et, toujours en Albanie, on fonde des écoles italiennes, on bâtit des églises romaines, etc., etc. impératrice!

Et berçant l'enfant, et étant la laise,
Elle écoute un bruit venu du Balkan,
C'est le pot-au-feu de la bonne Hélène
Qui bout sur un volcan!

LA POITRINE ET L'ESTOMAC

bares bouleversements internationaux. Pendant qu'on la soiffe, elle médite sur son atlas et ne songe à rien moins qu'à faire couler des torrents de sang.

Princesse de Monténégro, élevée pour être la femme d'un grand duc de Russie et, qui sait? peut-être tsarine, elle n'a pas accepté sans arrière-pensée de n'avoir été que la fiancée du prince de Naples, devenue humble reine de la médiocre Italie.

Mais, en des apartés froidement rageurs, elle tire des plans à la Médicis.

De même que son petit pays d'origine, le liliputien Monténégro ne rêve à rien moins qu'à absorber peu à peu la Macédoine, la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine et la Dalmatie, de même la bonne Hélène se dit que cet ensemble pourrait constituer un sceptreux empire romain. C'est toujours comme cela que l'on fonde les bonnes maisons. Qu'étaient les Hohenzollern? Moins que rien; bien moins que le Monténégro. Que sont-ils devenus? Empereurs de toutes les Allemagnes.

Il y aurait un obstacle: la sauvage et résistante Albanie. Eh! bien, avec de la douceur et de la violence, du temps et de l'argent, de la diplomatie et des troupes italiennes, ne pour-

rait-on attendre qu'il abdique en faveur du comte de Flandre ou de la République, on le retrouve dans les moindres détails, toujours prêt à faire plaisir à son peuple, pourvu qu'il en retire quelque bénéfice ou quelque amusement.

Ainsi, la quinzaine dernière, en lieu en Belgique une exposition aussi originale que pratique.

Il s'agissait de combattre le mal de mer. Et la Ligue qui a entrepris cette tâche humanitaire n'avait reculé devant aucun



sacrifice. Elle a fait appel à l'expérience de tous les savants du monde, et aussi à l'imagination de tous les inventeurs. Elle a même décidé le roi des Belges à honorer de sa prési-

dence et de sa présence. L'Exposition qui devait couronner ses efforts, et faire connaître ses travaux.

Or, Léopold consentit à cette corvée avec un souriant empressement. Un de ses habitués confidents ne lui avait-il pas affirmé qu'à cette Exposition, seraient tentées de curieuses expériences sur les jolies femmes ? On devait rechercher celles qui, pour combattre le mal de mer, montreraient le plus d'estomac ! Et Léopold, clignant de son oeil royal et fatigué, s'avouait aussitôt très intéressé. C'est qu'il avait confondu, pour une fois, la qualité de « bon estomac » avec celle de « forte poitrine ».

Et il se voyait déjà membre d'un jury de peloteurs.



« GRENNELLE TRANSFORMÉE »

C'est encore de l'avenue du pauvre Félix Faure qu'il s'agit. Les gazettes mondaines en avaient déjà annoncé le baptême avec une triste ironie. Ce qu'on n'avait prévu, c'est que cette voie de communication présenterait une étrange particularité.

Il n'y devait jamais passer personne.

Vraiment, Félix Faure n'avait pas été gâté.

Mais que Carnot à son avenue tout près de l'Arc-de-Triomphe, lui, Félix, était relégué dans les quartiers perdus, loin, là-bas, à Grenelle. Et, dans cette rue, pas un immeuble, à peine un mur. Seuls, deux chantiers de bois y dressent leurs échafauds. C'est même sur des palissades, comme au pilori, que



la plaque bleue devait porter le nom de Félix Faure. Lui qui ne sortait qu'en grand attelage, précédé du bourdonnement des policiers, et suivi du fracas des cuirasses ! Avant dix ans, les cochers narquois ne connaîtraient même pas sa rue.

Or, au faubourg Saint-Germain et dans les grands cercles on aimait tant feu Félix qu'on s'est ému. Des comités se sont formés en vue d'installer là-bas des rendez-vous de chasse, des kiosques à thé et des petites maisons de thé, qui donneront au quartier quelque animation. Le *Gambus* et le *Gil-Bias* s'y emploient de tout leur zèle. Et, grâce à eux, Grenelle va devenir un petit Hanelagh... dédié à Félix, roi des Saabs, par la tribu des Smoos reconnaissants.



« GENTILS GAMINS »

Les sénateurs avaient bien eu leur salle d'armes et leur lavatory. Pourquoi les députés n'auraient-ils pas eu leur jardin ? Pour la rentrée, on prépare, en effet, aux honorables

du Palais-Bourbon, un délicieux coin de verdure, où ils pourront se reposer de la lourde chaleur et des longs ennuis des séances.

Une gradation en appelle une autre : de même pour les rétroactions.

Ainsi, quand les sénateurs reviennent aux Joies de l'âge



mûr, les députés se rapprochent des plaisirs de la jeunesse. Car vous pensez bien qu'un pareil jardin n'ira pas sans joyeux ébats. Ce sera la récréation après l'étude.

Et le tableau ne sera pas sans charme. Sur la tendre pelouse, entre les bosquets, on pourra, entrevoir Millevoys se surpassant au saut de kangourou, ou Georges Berry jouant à la touppie et l'abbé Lemire aux billes, tandis que le gros Aynard, le sage Brisson et le petit Méline se poursuivront, en d'interminables parties de barres, avec des rires bruyants et inaccoutumés.

Les ministres eux-mêmes ne dédaigneront pas de se mêler à ces joyeuses manifestations, tout en y apportant l'air de supériorité inhérent à leurs fonctions.

Quant à Deschanel, seul il se tiendra, avec soin, éloigné de tous ces jeux : toujours la peur d'abîmer sa redingote et de déranger sa coiffure.



« TÊTES TIMBRÉES »

Les philatélistes sont dans la joie et sur les dents. Chaque semaine, il tombe sur le marché de nouveaux timbres. Quand ce n'est pas de quelque contrée lointaine d'Afrique ou d'Amérique, c'est du Portugal. On finit même par se demander s'il n'y a pas une raison secrète à cette avalanche de binettes royales de toutes les couleurs et dans toutes les positions.

Or, l'explication est des plus simples. Chaque fois que paraît un nouveau timbre, les collectionneurs se jettent dessus. S'ils prévoient, surtout, que ce timbre ne sera que passager et peu répanda, ils le recherchent d'autant plus et le payent d'autant mieux.

Les rois avarés et les roitelets emetités n'ont pas tardé à comprendre les avantages de cette petite spéculation et à



en toucher les bénéfices. Et voilà pourquoi certains souverains sont représentés si souvent, et parfois de façon si étrange, dans les albums de timbres. Ils exploitent leur haute situation et vendent leurs grimaces au détail.

Çà et là

« DOUBLE GARDEX »

Il ne se passe pas un dimanche qui ne soit sanctifié par le couronnement d'une rosière. A ce propos, l'en nous raconte l'histoire suivante. Dans une charmante localité des environs de Paris — pas Nanterre — au 14 juillet de l'année dernière, on couronna une rosière avec une solennité inaccoutumée.

Robe de chez le grand faiseur, fanfares retentissantes, discours bien appris, rien n'y manqua. Or, un an après, la rosière ainsi distinguée accouchait d'un superbe bébé... et n'était pas mariée. Ce fut un scandale à la mairie. Jamais pareille aventure n'était arrivée dans la commune. On pouvait remonter le cours de l'histoire des rosières de la localité. Toutes celles qui, dans la suite, donnèrent des enfants à la République, le firent avec l'autorisation et, probablement, l'encouragement d'un mari.

Les conseillers municipaux, qui avaient chanté les louanges de la rosière-mère, s'arrachèrent les cheveux et se jurèrent bien que jamais pareil scandale n'arriverait plus. Maintenant, lorsqu'une jeune fille aura mérité d'être distinguée, en raison de sa virginale conduite, elle sera placée jus-

Sur le bateau, on entendit bien le jeune prince dire « qu'il l'aimait fine et bien en chair » mais on ne put jamais savoir s'il parlait de la grouse ou de la princesse.

Sa situation est, en tout cas, propre à l'alibi et telle qu'en



la croirait préparée par un vieux diplomate de la cour. Si le prince manque la fille, il fera entendre qu'il venait pour la grouse ; si, au contraire, il rate la grouse, il répondra qu'il s'est dérangé pour la fille.

— Et s'il manque les deux ?

Il dira que c'est la faute des rabatteurs.



« SAGE ÉDUCATION »

On a bien dit que les Jésuites allaient acheter, aux environs de Tunis, un superbe palais, celui construit jadis par Khereddine, le ministre du boy.

On a même indiqué comment ils comptaient transformer cette merveilleuse demeure en une maison d'éducation. Mais l'on a glissé très discrètement sur l'existence du sérail et sur les intentions des bons Pères à ce sujet. Qui vous dit qu'ils



n'ont pas vu, là, un de ces heureux hasards, ou plutôt une de ces indications de la Providence qu'il ne faut pas dédaigner ?



qu'à son mariage sous la surveillance de deux conseillers à tour de rôle. Au besoin, on la mettra sous les verroux.

Mais pourquoi « deux » conseillers ?

Sans doute parce que, tandis que l'un surveillera de près la jeune personne, il aura besoin d'un collègue qui fasse le guet.



« EN CHASSE ! »

Entre la fille et la grouse son cœur balance. C'est du cœur du jeune prince impérial d'Allemagne qu'il s'agit.

Il parcourt, en effet, en ce moment l'Angleterre et l'Ecosse. Or, la moitié des gazettes européennes affirme qu'il y est amené par le secret désir d'épouser l'une des filles du duc de Gonaught, tandis que l'autre moitié prétend qu'il vient simplement pour chasser la grouse dans les bruyères des highlands.

Les Jésuites n'ont jamais hésité devant le choix des moyens, lorsqu'il s'agissait d'étendre leur influence sur la jeunesse.

Or, quelle subaine que de pouvoir offrir à celle-ci les discrètes récréations d'un docteur tout garni !

Il y aurait même, là, des sujets d'émulation entre élèves nouveaux et vétérans, des occasions de concours et de récompenses tout à fait engageantes. Et tel qui aura obtenu, dans sa première année, un accessit de gymnastique vaudra redoubler, pour conquérir, à la distribution suivante, un prix de langues... orientales.

« MÈRE PRUDENTE »

Notre vieille amie... et concierge, cette bonne Mme Température, va marier sa fille avec le poète Follemèche, officier d'académie.

Parmi les préoccupations que lui crée cette future et imposante cérémonie, celle des cadeaux à donner n'est pas la moindre. Il s'agit, en effet, de mêler l'utile à l'agréable, autrement dit de faire de sages folies.

Or, Mme Température est inquiète de l'avenir. Elle n'a pas été sans entendre parler des grands accaparements qui se multiplient en Amérique, et comme rien de ce qui se rapporte à la cuisine ne lui reste étranger, elle a surtout été



frappée par l'annonce du nouveau trust des épices. Est-ce que l'on va revoir les mêmes abominations que sous le Premier Empire, où le poivre était plus rare que l'argent ?

Mme Température se promet de prémunir ses enfants contre la crise qui se prépare.

Voilà pourquoi, le jour du mariage de sa fille, cette mère prudente et dévouée comblera son gendre de provisions complémentaires de poivre et de cannelle. Attention charmante, dont le poète aurait vraiment tort de se montrer fâché.

Et, donnant le bras à sa belle-mère portant des épices, Follemèche marchera à l'autel couronné de lauriers... et de thym.

« AUTOUR DU BOCAL »

Bien qu'en Amérique, il faille s'attendre à tout, le jeune William B... ne fut pas médiocrement étonné de trouver, huit jours de suite, miss Beckwith dans un grand bocal rempli d'eau, où elle plongeait jusqu'au menton. Sa surprise redoubla, quand il s'aperçut que la jeune femme était toujours dans son bocal, quelles que fussent l'heure et la durée de ses visites.

William B... alla aux informations, et apprit que miss Beckwith avait résolu de franchir à la nage les rapides du Niagara, et qu'elle s'entraînait ainsi aux surprises de la submersion. Et le jeune homme, qui s'intéressait vivement à

l'intéressante nageuse et eût bien désiré la voir un peu moins « fraîchement », continua ses visites, pendant quarante jours



consécutifs, sans être parvenu à faire sortir la jeune femme de sa réserve... ni de son réservoir.

Ce qui prouve que les cornichons ne sont pas toujours dans le bocal, mais quelquefois... à côté.

« ZOUAVES ET NOUVOUS »

Paris compte, maintenant, des zouaves dans sa garnison. Parmi tous les militaires, le zouave est bien l'un des plus curieusement déguisés. Sa petite veste écriquée et sa large culotte font la joie des enfants et l'admiration des nourrices. C'est dire si l'on parlait de l'arrivée des zouaves, dans les jardins publiques de Paris. Et, vraiment, ils ne se montrèrent pas à côté de leur réputation.

Dès les premiers jours, ce fut, sous les grands arbres des Tuileries, un branle-bas inquiet. Finies les conversations amoureuses et languissantes de Pison, qui ne trouvait plus que de gros soupis à pousser, en allongeant ses gants blancs.

Les zouaves, c'est la blague et l'aplomb du Midi. Ces grands enfants ont des façons presque primitives d'amuser les nourrices. Ce ne sont que gambades et renforcements, boarrades et sauts de chèvre.

Il ne faudrait pas que M. Lockroy s'avisât de faire jouer le vau-deville de sa jeunesse, qu'il avait injurieusement in-



titulé : « Le Zouave est en bas. » Les nourrices lui arracheraient les yeux. Le zouave est plus en haut que jamais !

Sous le second empire, on chantait :

Qu'est-ce qu'il fait, London ?
L'égal de nosseus
En traits d'faire joujou,
Avec son zouaou !

C'est bien la peine d'être depuis trente ans en république, pour que les refrains de la garde césarienne soient encore d'actualité !

Menus Clics-Clacs



— LE TZIGANE DE L'ARCHIDUCHESSÉ —

Tandis que la pauvre Clara Ward se voit infliger un définitif conseil judiciaire, au moment de déguster un nouvel héritage avec ce bon Riggo, il nous revient une petite histoire de naguère, dont la moralité comporte que l'on peut très bien, tout en étant Altesse, montrer du goût pour les trépanes, sans sombrer, pour cela, dans les extravagances de la ruine et de la déconsidération.

Tenez, par exemple, cette excellente archiduchesse Marie-Dorothée, aujourd'hui duchesse d'Orléans, n'est-elle pas aussi son petit roman bohémien ?

Mais si chaste ! Si prudent !

Un soir d'avril 1899, un violoneux errant se présentait au château archiducal et contait sa détresse : les routes défoncées par l'inondation, l'hiver très rude, la difficulté de musiquer sur les routes, devant les auberges, la rareté des auditeurs, etc., etc.

Le pauvre homme avait rêvé d'aller à Paris pour l'Exposition de 1900 ; mais il voyait ce voyage impossible, faute d'autres ressources que son costume et son instrument.

Marie-Dorothée, qui se promenait dans le parc, enten-

dit les doléances de l'artiste ambulancier et s'approcha, intéressée. Dans un kiosque tout proche, il y avait un piano et des instruments à corde. L'heure était propice aux rêveries d'art et Son Altesse se fit jouer quelques airs de violon.

Quant la séance prit fin, l'archiduchesse, très artiste, demeura profondément impressionnée. Toute émue, toute vibrante, elle ne se décida à congédier le tzigane qu'après lui avoir laissé des marques sères de sa gratitude et de sa charité.

Ici, la difficulté.

Que donner à ce charmeur ? Une rose ? Un ruban ?

Sentimentalement c'eût été trop ; et, matériellement, trop peu.

Alors, quel ? Un bijou ? L'archiduchesse ne disposait que des siens, et elle y tenait.

De l'argent ? Un chèque ? — Hum !

— Tenez, dit-elle.

Et elle lui offrit... un exemplaire de certaine valise qu'elle venait de composer :

— Ceci est pour vous, mon ami, avec l'autorisation de percevoir les droits d'auteur de cette musique, quand vous la jouerez.

Et voilà!

Allons, si la prédestination n'est pas un vain mot, cette archi-ducale Marie-Dorothée était vraiment marquée pour devenir une d'Orléans!... Et comme elle nous fait paraître sympathique cette toque de Clara Ward, avec ses réclames naïves, ses millions envoyés, son Rigo romanesque et la vaine rigueur de son conseil judiciaire!

— TZARIANA —

Après son voyage en France et la revue de Reims, le tzar ira chasser en Pologne.

— Voilà un pays pour lequel les tzars ont toujours réservé leurs coups de fusil.

Tous les chefs de service ont exposé, dans plusieurs conseils directoriaux, les dispositions spéciales qu'ils ont prises en vue de la visite du tzar. Seuls, les directeurs du ministère des finances n'ont rien dit.

Le silence est d'or!

A Compiègne, on est naïvé. Il paraît que le lit de Napoléon 1^{er}, réservé à Nicolas II, est beaucoup trop petit. Si M. Millevoye offrait le sien?

— LE PREMIER VIN DU SIÈCLE —

De pampre en grappe, la voilà la jolie vigne! Les vendanges s'annoncent joyeuses et superbes et l'on prévoit, pour cette année, une aussi belle récolte de vin que celle de l'an dernier. Puisse au moins le premier vin du siècle couler pour celui qui l'a bien gagné, pour le travailleur et l'ouvrier.

N'est-ce pas une honte que de toutes ces belles grappes qui s'épanouissent en terre de France chacun n'ait pas sa large part? Ce que la nature offre généreusement et ce que le travail recueille avec amour, tout cela est à moitié perdu pour le bon plaisir des spéculateurs, législateurs et autres carottiers. Et pourtant, il faut bien boire. Comme disait le bon Babelais: « Encore moins se passe-t-on de boire qu'on ne fait de sac.



Et icy maintenons que non rire, ains boire est le propre de l'homme; je ne dis boire simplement et absolument, car aussi bien boivent les bestes: je dis boire vin bon et frais.

Souhaitons donc que ce premier vin du siècle soit bon et frais pour être bu autrement que comme par des bestes.

— ASSUZ DE CARNAGE —

Il paraît que des Anglais, et non des moins connus, commencent à trouver qu'en voilà assez. Ils se souviennent, peut-être, de la poule aux œufs d'or et voudraient bien qu'on ne la leur étrangle pas tout-à-fait. Le sous-secrétaire du Foreign Office a fait lui-même entendre, à ce sujet, de sages et bonnes paroles.

Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'il s'agit, en l'occurrence, non pas des Boers, mais du gros gibier africain!

Au moment où, de tous les côtés, s'élève contre Edouard et Chamberlain des protestations indignées, alors qu'on s'é-



teigne que ces bouchers du Transvaal osent garder si longtemps leurs mains rouges de sang, à la chambre des communes, une voix autorisée, celle de lord Granborne s'écrie: « Nous avons assez tué! » Mais c'est aux buffles, aux zèbres, et aux girafes qu'il pense! Et cet homme pratique demande solennellement qu'on crée, sur le territoire de l'Afrique, des réserves immenses où la chasse soit rigoureusement interdite et où certains animaux trouvent un refuge assuré contre la cupidité des hommes.

Voilà un trait qui a sa place dans l'histoire de la guerre sud-africaine et qui donne une fière idée de la civilisation, au début du XX^e siècle.

On cesse le carnage du gibier africain, mais les balles des fusils n'en seront pas pour cela perdues: on les réserve pour le massacre des peuples libres.

C'est à la fin du mois dernier qu'a eu lieu la tentative de débarquement sur les côtes de l'Atlantique, opération à laquelle, paraît-il, on attachait la plus haute importance.

Et, pourtant, un seul ministre s'est annoncé comme devant y prendre part.

— Un débarquement, cela n'a rien de bien séduisant pour des ministres, qu'ils s'appellent Leygues ou Monis.

M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, s'est fait opérer d'un anthrax. Il souffrait même de plusieurs clous dont un placé de façon aussi indiscrete que gênante, et ceci nous a valu une dépêche qui fait encore la joie des bureaux.

Comme notre ambassadeur, M. Constans, télégraphiait à son ministre que « la situation en Orient n'était pas encore bien assise », M. Delcassé, que son clou lancinait, répondit: « C'est absolument comme moi. »

CHOSSES & GENS

de

THÉÂTRE

SHAKESPEARE ET LECOMTE

L'adaptation d'*Othello* n'aura pas été seulement l'occasion d'une mise en valeur, devant les spectateurs estivaux,



de ce que la *Revue Franco-Allemande* appelle : le travail des deux célèbres frères Mouret.

Elle nous aura valu l'absolue consécration de la très grande artiste qu'est Mlle Lecomte, malgré la Critique.

M. Larroumet n'a pas compris, naturellement. M. Fouquier n'a dit que ce qu'il a voulu dire. M. Mendes a dit n'importe quoi de demi-peloteur et de demi-rossard. Ces messieurs ont d'autres soucis que de s'occuper sérieusement d'une véritable artiste. Cela n'entre pas dans leurs combinaisons.

Or, ce qu'il y avait à dire, c'est que, désormais on peut jouer le Shakespeare en France; et non pas le Shakespeare des pâles adaptations, mais le vrai Shakespeare, celui que nous ont révélé, ni François Hugo, ni Montégut, ni Aicard, ni tant d'autres; mais le grand, le beau, le pur Shakespeare, qui n'existe en français que dans l'édition populaire, si libre et si parfaitement anglaise, de ce grand traducteur méconnu qu'est Jules Lermina.

Oui, nous avons l'actrice shakespearienne que nous aurions pu être, ni l'artificielle Mme Bernhardt, ni la prudente Mme Bartet, ni la rétive Mme Daillay, ni aucune autre que nous forgèrent le Conservatoire et ses succursales.

La shakespearienne française, la première que nous ayons pu saluer, c'est Marie Lecomte, c'est la felle, l'énergique, la fantaisiste, la tragique et la tendre Marie Lecomte.

Elle fait pleurer, comme elle fait frémir, rire et sourire avec le naturel le plus intense, ce naturel qu'elle fait passer de la vie à la scène, sans transition sensible, tout simplement parcequ'elle n'y met pas de transition et qu'elle joue comme elle est.

Un trait qui la définit toute, c'est celui que nous contait Martel, à son sujet.

On répétait les *Deux Orphelines*, à la Porte-Saint-

Martin, et il faisait très froid. La salle n'était garnie que des amis de la maison; et pourtant, presque vide. Marie Lecomte jouait l'aveugle. Le directeur, M. Richard, craignant que sa pensionnaire ne s'enrhûmât, l'interrompit pour lui conseiller de prendre un manteau, un châle. Mlle Lecomte refusa, assurant qu'elle n'en avait pas besoin, qu'elle irait bien jusqu'au bout comme cela. Mais elle le fit d'une voix si touchante, avec un si doux et si triste sourire, que les assistants ne distinguèrent plus si cela était ou n'était pas dans la pièce, et fondirent en larmes.

C'est bien d'elle, ceci, n'est-ce pas? Et c'est pourquoi, si j'étais capitaliste, j'emploierais utilement mon argent et celui des autres, en créant à Paris un théâtre Shakespeare, ou l'on monterait, non point des adaptations de poètes vagues et académiques, mais la franche et crue traduction de Lermina, et j'y engagerais Mlle Lecomte avec la certitude de produire une femme capable d'être Juliette et Desdémone, Ophélie et Cordélia, et d'apparaître entièrement shakespearienne, elle qui le fut dans Casimir Delavigne et dans d'Ennery, entièrement juste d'accent, de geste et de figure, dans les plus subtils comme dans les plus brutaux symboles du sublime féerisme.



VOYAGES ET TOURNÉES

Il ne suffit pas que Mme Sarah Bernhardt rêve de s'installer à Londres ou à Berlin, ni que la Comédie-Française se soit dispersée, au hasard des plages et des villes d'eau, en de provinciales tournées.

Voilà qu'à son tour Mme Réjane compte ouvrir à Athènes, en décembre prochain, le théâtre de la Comédie-Grecque. C'est-à-dire que nos actrices passeront bientôt le meilleur de leur temps en province ou à l'étranger et ne joueront plus à Paris que par hasard, entre deux tournées.

A ce jeu-là, elles perdent vite le parisianisme des manières et la correction d'une bonne prononciation. Elles rapporteront du fond de l'Occident ou de l'Orient des gestes

plus exotiques, une démarche moins personnelle et... de l'accent.

Elles seront, sans doute, encore très applaudies, à Lou-



res, à Berlin, à Athènes et à Concarneau, mais on ne les apprendra plus à Paris.

Il est vrai que ce sera peut-être une raison pour que nos snobs les apprécient mieux.

WAGNER CONTRE WAGNER

Wagner à Bayreuth?... Hum!

Wagner à Munich?... Hé! Hé!

La grande querelle des hôteliers s'élève à la hauteur d'un conflit d'art, grâce aux adroits efforts des Munichois pour débayerthuiser leur dieu.

Le nouveau théâtre wagnérien de Munich (*Prinz Regenten Theater*), fait quelque bruit dans le monde. A Paris, les wagnériens de chez Poussot se montrent piqués de n'avoir pas été consultés, tout en faisant semblant de l'avoir été.

Nous avons hâte de connaître ce qu'en pensent Jules de Brayer et Robert Godet. Celui-ci est, d'ailleurs, à Munich, où il travaille pour son compte. Nous lui demandons quelques détails sur la question; et si, vraiment, toutes les places du *Prinz Regenten Theater*, ont été aussi vite louées qu'on le dit avant l'ouverture, nous le saurons par lui... Dans ce cas, nous verserons sur le sort des hôteliers de Bayreuth le pleur des regrets éternels.

De la Bavière nous viennent d'ailleurs, mille bruits divers. Tandis que la chronique allemande de MM. A. Lantoin et Henry, nous promet, pour son prochain fascicule, un article



détaillé sur les cabarets d'art à Munich, nous apprenons que la Compagnie des « Onze Bourgeois », sorte de *Chat Noir* bavarois, vient d'accomplir une tournée triomphale à travers l'Allemagne du Nord.

Décidément, Munich s'agite comme dix Berlin. C'est mieux qu'une capitale politique. C'est une capitale d'idées et d'action.

JARDIN DES GRACES

La danse n'est pas seulement un plaisir, c'est un art: surtout lorsqu'il s'y ajoute le charme du geste et l'élégance du maintien. Les gens d'outre-Manche trouvent, sans doute, que ce talent précieux est difficile à acquérir, surtout pour leurs femmes; et ils multiplient, dans leurs pensions de jeunes filles, les cours de danse et les classes de maintien. Il s'est même fondé, à Kingsfield, un véritable institut esthétique, d'où doivent rayonner sur toute l'Angleterre les belles manières, les grâces et les ris.

Sur les pelouses bien vertes et les allées finement sablées, de longues Anglaises, à la taille plate et aux grands pieds, s'essayant aux finesse de la gavotte et à la jolie cadence des menuets, à la noble allure des pavanes, aux prestesses des passe-pieds et des rigodons.

Mais la science ne remplace pas le don natif.

Sans professeurs et sans leçons, et aussi sans prétention, la moins déflurée de nos grisettes se tirera toujours



mieux d'une danse à figures et à révérences que toutes les ladies les plus studieuses des instituts esthétiques de Kingsfield et autres lieux.

La danse est peut-être, de tous les arts, le seul vraiment national en tout pays.

Jamais une Française ne valsera avec l'aisance d'une Viennoise ou d'une Absacienne. Il faut une Andalouse pour la fandango et le tango. De même, les Anglaises et les Ecosaises sont infiniment pour la cadence des gigue.

Qu'elles s'en contentent et nous laissent le cancan et la bourrée, le quadrille et le menuet.

LES COURS SIMPLES

De brillantes propositions sont faites par un théâtre de New-York à la jolie Varsoivienne pour qui deux altesses Russes viennent d'échanger des balles avec résultat mortel. A cette nouvelle, une brave fille sortie du Conservatoire avec un accessit de tragédie, fond brusquement en larmes.

— Quoi donc, mon chat? demande son ami inquiet.

— J'arriverai jamais! Je suis trop bonne! J'hésiterai toujours à faire tuer un homme pour avoir un bel engagement!

La Vie des Lettres & des Arts

« L'ÉCOLE DES BÊTES »

La nouvelle de l'arrivée prochaine de l'empereur des Cosaques a été, pour tous les professionnels et tous les amateurs de généralisations, comme un pavé dans la mare aux grenouilles. Il ne manque pas de plats valets en disponibilité, depuis Félix Faure, dans le monde des académies et des coulisses.

Tous ces pantins se demandent avec anxiété si, devant le Tsar, ils seront à la hauteur de la situation, « à la hauteur » est une façon de parler, car, ce qu'ils craignent le plus, c'est de ne pas savoir s'humilier selon les règles, le plus bas possible.

Le protocole fournit bien les formules; mais il faut savoir y joindre l'aisance dans la pratique.

C'est pourquoi l'on peut voir, depuis quelques jours, tout un public choisi se glisser à travers les allées mystérieuses du jardin d'Acclimation et demeurer attentif devant la grande volière, où se tiennent, sur leurs longues pattes, les grands flamants roses. En voilà qui savent sauter avec toute la grâce



révée! Il n'est pas un mouvement de ces jolies bêtes qui ne soit accompagné d'un balancement du col et d'une inclination prolongée. Nos courtisans ne perdent pas un de ces saluts d'oiseau, qu'ils s'essaieront ensuite à traduire en révérences de cour.

S'ils s'en allaient ensuite moins préoccupés, ils pourraient entrevoir, derrière les grillages, les singes, qui leur font de petits signes d'amitié, où se devine toute une fraternité d'allure et de grimaces.

« PEINTURE DE CHARITÉ »

Et pendant que leurs maris renforcent, de leurs votes au Parlement et de leurs apports dans les banques, l'honorable politique de l'honorable Chamberlain, les belles ladies se dévouent en efforts de charité pour les pauvres blessés.

Ce serait peut-être l'occasion de remettre en loterie, au profit des victimes de l'inflame boucherie sud-africaine, le fameux tableau de la princesse Victoria, sœur d'Édouard, qui fit récemment retour dans les collections royales et dont voici l'histoire :

Au lendemain de la campagne de Crimée, l'aristocratie anglaise organisa une tombola de bienfaisance.

La Queen et sa petite famille participèrent à ce mouvement de charité en... le patronnant. Seule, la princesse Victoria donna vraiment quelque chose.

Mais ce ne fut ni un bijou rare, ni un chèque important, ni rien qui lui eût coûté le moindre penny. Elle apprenait le dessin; et ce qu'elle offrit, ce fut un de ses devoirs d'écolière, vague barbouillage insipide qui fut qualifié « tableau » et qu'on appela : *Le Guerrier*.

Or le snobisme britannique s'en mêlant; ce qui au fond ne valait rien valut soudain quelque chose.

Le hasard ayant fait tomber ce lot entre les mains d'un ouvrier de Londres, un noble lord crut devoir faire acte de bonne courtoisie, en l'achetant très cher au brave compagnon qui s'en montrait embarrassé. Du coup le prix du tableau était monté à 500 guinées.

Or le noble acquéreur mourut, il y a quelques mois, et sa collection tomba aux enchères. Quand on produisit le *Guerrier coléon*, ce fut une risée générale devant l'énormité de la mise à prix; et la cassette royale, craignant le ridicule, dut racheter elle-même cette sombre croûte.

Ne serait-ce pas l'occasion de refaire le coup de la tombola.

« CHEZ TOLSTOÏ »

M. Paul Bourget s'est-il trompé en allant voir Tolstoï, ou Tolstoï s'est-il trompé en recevant M. Paul Bourget?

M. Paul Bourget a-t-il cru, d'après les clichés de journaux, que Tolstoï était vraiment un pape; et Tolstoï a-t-il cru, sur la foi des annonces bibliographiques, que M. Paul Bourget était vraiment un psychologue, travaillant pour le progrès de l'âme humaine en général?

Quand M. Paul Bourget se sera aperçu que Tolstoï ne portait aucun insigne élégant de souveraineté pontificale, il se sera dit :

— Comment! Ce monsieur n'a ni trône, ni sceptre, ni tiare, ni diamants, ni décorations, ni manteau protocolaire, et l'on dit qu'il « règne » spirituellement sur la jeune Russie? Si j'avais su que ce n'était qu'un brave homme comme il y en a partout — sauf dans les mondes où je fréquente — je ne me serais pas dérangé!



Et quand Tolstol aura vu que M. Paul Bourget n'avait d'un psychologue que l'étiquette et le costume, il se sera dit :

— Cet académicien travaille pour les snobs, ne vit que par et pour le snobisme. Si j'avais su, j'aurais consigné ma porte.

Reste à savoir ce que, poliment, ils se sont dit, l'un à l'autre.

Apparemment, ils se seront tirés d'affaires en gens du monde, retranchés dans les banalités du langage courant. M. Bourget aura demandé à Tolstol s'il était encore souffrant de sa récente agonie; il l'aura questionné sur son



degré de fièvre, sur l'état de son pouls et aura voulu voir s'il avait la langue chargée, en témoignant du plus grand intérêt.

Et Tolstol aura peut-être refusé de se laisser tâter le pouls, mais il ne se sera certainement pas fait prier pour tirer la langue à l'indiscret psychomane.



— « GRAND HOMME DE PROVINCE » —

Romancier, poète et dramaturge, M. Peyssonnié fut, quel que temps, l'aigle d'Orléans, où il fonctionnait comme avocat à la Cour. On l'y trouvait « bien parisien ».

Son pseudonyme P. Sonyés jouissait d'une déjà passable réputation littéraire; et cela le désignait pour un avancement. Il fut nommé avocat-général à Paris et ses débuts eurent lieu dans la seconde session d'août, aux Assises. Comme par un fait exprès, cette session était très chargée de crimes passionnels, belle occasion pour un esprit fin et littéraire de se distinguer d'emblée.

C'est le contraire qui advint: le grand Parisien d'Orléans se montra, à Paris, atteint d'une provinciale agitée. Lourd, emphatique, prudhommesant, ce bon monsieur parut d'autant plus fantoche oratoire que rien, dans son physique, ne le désignait d'avance à la malice des confrères: grand, fort, rond, barbe en pointe, blond grisonnant, il ne fut signalé à la blague des *judiciaires* que lorsque sa voix forte éclata, dans une tempête de gestes excessifs, soulignant consciemment les effets archi-pompieux de tous les clichés les plus mirobolants d'une éloquence à la Henry Monnier.

Des épigrammes circulèrent. M. Peyssonnié le sut et, en homme avisé, se dit: « J'ai fait four. Je me rattraperai. »

Vint l'affaire Grotzinger, le drame le plus « parisien » de la session. C'était l'occasion, ou jamais, de se montrer « bon boulevardier ».

Et, alors, durant un réquisitoire de deux heures, le nouvel avocat-général ahurit l'assistance sous une avalanche des termes les plus orduriers, cueillis dans les lettres de Grotzinger et débités avec un organe claironnant qui les mettait puissamment en valeur, tous les mots qu'on n'imprime que par leurs initiales: « Me..., va..., co..., eh..., ma..., pa..., » etc., etc.

Après l'Henry Monnier des petits salons de province, c'était l'Henry Monnier des pires lupanars de Charonne et de Javel.

Et voilà comment M. Peyssonnié, désormais immortalisé par un réquisitoire inoubliable, est devenu, selon ses vœux, bien parisien!

Ce qui n'a pas empêché que Mme Ormond, de la *Fronde*, l'ait baptisé, indélébilement:

— Le « plus sot » d'Orléans.



— « COOPÉRATIVES BOURGEOISES » —

Avez-vous lu qu'on allait installer au quartier latin, pour la rentrée, un vaste restaurant coopératif? L'idée n'est pas neuve du reste, et fut appliquée avec succès en certaines grandes villes d'Europe.

Mais, en France, on est assez routinier pour que de pareilles innovations surprennent. Elles ont surtout pour effet d'inquiéter profondément ceux qui sont chargés d'en prendre l'initiative.

Ainsi, parmi les vieux professeurs et sages moralistes, qui eurent à se prononcer sur cette question du restaurant coopératif, si tous approuvèrent l'idée, il n'y eut pas la même unanimité pour son exécution.

Certains exigeaient que la nourriture fût non seulement soignée, mais surtout copieuse. D'autres répliquaient qu'il fallait surtout envelopper la jeunesse de fraîcheur et de gaieté.

Les uns insistaient sur le poids des rotsbeefs, les autres sur la largeur des fenêtres et la décoration des murailles.

Ces derniers partisans du plaisir des yeux, ne voulaient



surtout, pour le service, entendre parler que de gentilles et accortes servantes.

Puisque c'est pour plaire aux petits bourgeois que l'on travaille, il ne faut pas oublier qu'il leur faut le dessert après dîner, et après le dessert, le rince-bouche!



LE MONDE OU L'ON JUGE



« MAGISTRATS SÉVÈRES »

Tous les ans, au Palais de Justice, l'habituelle est de consacrer aux procès d'adultère le temps des vacances et des chaleurs. C'est toujours un charme spécial de voir, par les lourds après-midi, les petites inculpées comparaitre à leur banc d'angoisse, toutes languissantes, et plaider l'occasion, l'herbe tendre et le diable aussi les poussant! Le plus souvent, jadis, elles s'en allaient punies par une légère amende. La pénitence étant douce, tout faisait croire qu'elles recommenceraient.

Et rien qu'à l'air dont elles quittaient le prétoire, en souriant discrètement, on sentait qu'elles en avaient eu pour leur argent.

Mais tout est bien changé, depuis les nouvelles promotions.

Voilà que, maintenant, il pleut de la prison sur les adultes.

Quelle est donc la raison de ces sévérités subites et inattendues?

On en indique deux principales.

La première, que l'on avoue très haut, c'est qu'il se

trouve des magistrats qui ne sont pas fâchés de se poser, devant leur clientèle réactionnaire et cléricale, en vengeurs de la morale et en défenseurs du mariage.

La seconde, que l'on se murmure tout bas, c'est qu'il est arrivé, dernièrement, à l'un des présidents du Tribunal une aventure de cocuage des plus amusantes et des mieux comées.



Vous savez bien : l'histoire de cette gentille présidente qui, voulant se faire offrir une belle fourrure par un de ses soupçonnés, suggéra à celui-ci de mettre cette fourrure en loterie et de la faire gagner par M. le Président. Or, celui-ci, par un coup imprévu, ayant caché sa veine à madame, était allé porter la fourrure à une petite actrice de sa connaissance.

De quoi, madame, rageuse et désappointée, s'était durement vengée, en accordant à son sigisbée vingt fois plus de faveurs qu'il n'en sollicitait et en racontant tout, effrontément, dans un cercle d'amies.

Et voilà pourquoi, dans leur sympathie pour leur collègue, messieurs les juges de la correctionnelle se montrent,

« LES PLAIDEURS PAIERONT »

Comme s'ils voulaient se faire pardonner les misères qu'ils infligent au pauvre monde, par devoir professionnel et par intérêt, les grosses toques du Palais de Justice font, de temps en temps, semblant de s'occuper des plaideurs malheureux.

On crée, par exemple, tout un service d'assistance judiciaire et l'on parle en toute occasion, surtout dans les discours de rentrée, de justice gratuite.

Puis, le bruit a couru que l'on préparait en haut lieu une nouvelle réforme judiciaire. L'Etat allait consentir un nouveau sacrifice dans l'intérêt d'une bonne et prompt justice.

Aussitôt, l'on s'empresse de se renseigner sur ce précieux bienfait. Et l'on apprend que l'on allait augmenter les revenus... des avoués! Il paraît que cela ne leur suffit pas de gagner chacune trente à cent mille francs par an sur le dos des pauvres gens.

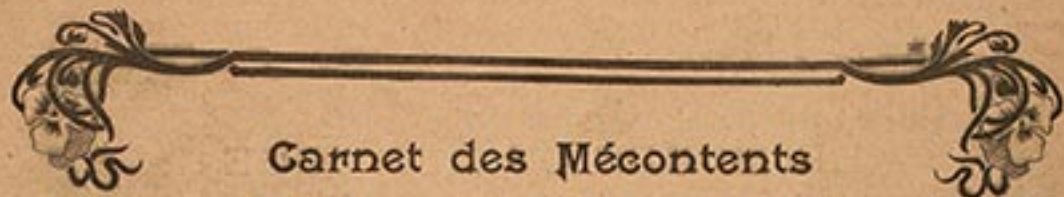
L'idée est d'autant moins heureuse qu'elle arrive juste au moment où l'on demandait et attendait impatiemment la suppression de certaines charges.

Comme charge, c'est réussi. D'autant mieux qu'en vient de nommer conseiller à la Cour d'Assises l'ancien juge d'instruction Edmond Aubry, qui s'est acquis une juste célébrité en déclarant la guerre



aux officiers ministériels et en réclamant à tout propos la réduction des frais de justice.

Et, partout au Palais, on se demande si, par cette nomination, on a voulu intimider les avoués ou immobiliser le rôle de M. Aubry.



Garnet des Mécontents

« L'ÉCRITEAU »

S'il est quelque chose d'agaçant, c'est bien la difficulté que l'on éprouve à connaître le nom des stations, sur les lignes que l'on parcourt pour la première fois. On a beau tendre l'oreille aux cris inarticulés que poussent les employés ou s'arracher les yeux pour découvrir quelque inscription lisible, on n'entend pas grand chose et l'on ne voit rien du tout.

Pourquoi, là encore, ne pas imiter ce qui se passe en certain pays ?

Il suffirait d'installer dans chaque wagon des petits écriteaux, sur lesquels viendrait automatiquement s'inscrire le nom de la station où l'on arrive. Les voyageurs auraient tout le temps de faire leurs préparatifs et ne seraient pas poursuivis par le souci de laisser passer leur lieu de destination.

Les couples surtout, qui bercent leurs rêves et leurs desirs, au bruyant roulement du train, pourraient s'abandon-



ner aux joies du tête-à-tête sans le souci des arrêts imprévus.

Même dans les moments de la plus douce expansion, l'on aime bien savoir où l'on va et où on en est.



« LE TIMBRE UNIVERSEL »

Lorsque l'on écrit à un correspondant dont on désire la réponse, on met un timbre dans la lettre. Mais quand ce correspondant demeure à l'étranger, on n'a plus d'autre moyen de lui payer le port de la réponse, qu'en lui envoyant un mandat de vingt-cinq centimes, ce qui est une bien grosse complication.

L'on nous demande s'il ne serait pas possible de découvrir une solution pratique à ce petit problème postal.

Mais elle est trouvée depuis longtemps... en théorie. Dans tous les pays adhérents à l'Union postale, on s'est déjà entretenu de la création d'un timbre international, qui servirait également à l'affranchissement des lettres dans tous les pays de l'Union.

La question a même été, à plusieurs reprises, discutée dans la presse, et toujours on fut d'accord pour applaudir à une solution aussi simple et aussi avantageuse.

Il ne reste plus qu'à passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique, et le plus tôt serait le mieux.

Nul doute que, si la proposition était faite aux pays adhérents à l'Union postale, elle passerait... « comme une lettre à la poste. »



« DE QUOI ÉCRIRE »

Vous voulez écrire un mot ? Ce n'est certes pas les cafés qui manquent à Paris, mais il n'en faut pas moins prendre une consommation, ce qui peut vous revenir cher au bout de la journée. Il y a bien les bureaux de poste, mais ils sont assez rares et les plumes qui s'y trouvent le sont encore plus.

Alors, le public demande, et il a joliment raison, que l'on mette à sa disposition, aussi bien dans les gares que dans certains endroits publics, des salles où il trouverait « de quoi écrire ».

Cette exigence n'a rien de bien extraordinaire. En Amérique, par exemple, on trouve un peu partout ces salles couvertes à tous et fort bien aménagées, avec journaux, papier, encre, etc.

Et tout s'y passe le mieux du monde. Il n'en résulte aucun trouble ni aucun désordre, et le public a un sujet de mécontentement de moins.



« PAUVRES ROSSÉS »

Qui n'a vu, grimant mélancoliquement la rue des Martyrs ou luttant le long des boulevards extérieurs, quelque une de ces rosses efflanquées et poussières que les Compagnies s'efforcent à stériliser à d'invasibles saïns ? Devant ce spectacle grotesque, on est pris à la fois de rire et de pitié. On se demande surtout comment l'on tolère semblables cavalcades, dont souffrent à la fois les bêtes et les gens.

Il existe, en effet, une inspection vétérinaire des chevaux de fiacre, chargée justement de veiller à ce qu'on ne traîne pas, dans les rues, les rosses trop étiques. Or, savez-



vous combien cet arcopage de vétérinaires à réforme de chevaux de fiacre à sa dernière inspection ?

Cent dix sur près de cinquante-deux mille !

Etonnez-vous, après cela, que les ombres mélancoliques de bêtes souffrantes et décharnées continuent à traîner des fiacres séculaires dans les rues de Paris !

Ce ne serait peut-être pas trop de demander aux inspecteurs vétérinaires un peu plus d'attention et de sévérité dans l'exercice de leurs fonctions.

On bien, c'est eux qu'il faut réformer !



CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

Le dur et la duchesse de Cornwallis viennent de débarquer au Cap. La ville est en fête, on y chante et l'on y danse.

(Le Times)



C'est notre armoir, c'est notre botte que le Tsar vient saluer.

(Le Gaulois)



CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

Les aristocrates parisiens habitent directement la majorité de l'aristocratie européenne et des deux amandes.

(Le Cri de la mode)



Les prochaines élections législatives se feront, sans que la question de la forme gouvernementale soit en jeu.

(L'Autorité)



CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

Le roi Victor-Emmanuel s'acquitte à la popularité. Il n'est pas d'ambassadeur qui ne prodigue au paysan des cadeaux.

(Le Journal)



Les grandes Alpes exercent une fascination sur l'esprit et les sens du véritable touriste.

(Le Figaro)
Échos de partout



CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

Le roi Édouard a voté un vaste projet financier. Il veut payer les Gètes par annuités par annuités annuités annuités annuités.

(Le Rappel)
Nouvelles de Londres.



Tous les éléments du parti nationaliste se sont réunis en un grand banquet, pour imposer, par une éclatante manifestation, etc., etc.



Tartines de l'assiette au beurre

Rédacteur en chef des « TARTINES DE L'ASSIETTE AU BEURRE » : CAMELOT DU SAINT-CROIX.
Illustrations de MACRUS FEUILLET, SPADA, TESTEVUIDE, etc.

CAMELOT



Dessin de Jacques Georges.

— Demandez, l'Art de bien manger, dix centimes!



— Il paraît que c'est un beau temps pour l'agriculture.

LES MORDUS

où
l'on s'ennuie

— CENT MILLE FRANCS EN PANNE —

En 1889, M. Ouiris, ce richissime et vaniteux Mécène (qui ne donnerait pas cinquante centimes à un pauvre, mais qui distribue des billets de banque à de « grosses fondations » parce qu'il récolte, en réclame personnelle, la valeur de ses écus), mettait à la disposition du syndicat de la presse parisienne une somme de cent mille francs, pour être « décernée » comme prix, à l'auteur de l'œuvre la plus remarquable de l'Exposition Universelle. La somme fut attribuée aux architectes de la galerie des machines et à leurs collaborateurs.

En 1900, le même M. Ouiris (qui avait vu son nom trompé par les journaux du globe entier et estimait en avoir eu pour son argent) offrit une nouvelle somme de 100,000 francs, avec même destination qu'en 1889.

Qu'est devenue cette somme ? Le syndicat de la presse parisienne est dirigé, nominativement, par M. Jean Dupuy, actuellement ministre de l'Agriculture. Comme M. Jean Dupuy a d'autres graves soucis, il s'en remet aux soins d'un sous-ordre pour ce qui concerne le syndicat en question.

Le sous-ordre, M. Georges Rossy, s'occupe de botanique et cueille des « simples ». C'est ce qui explique, sans doute, qu'un an après la fermeture de l'Exposition, le prix Ouiris ne soit pas encore attribué.

— PETITS PLATS SUCRÉS —

Les délicates et voraces gentlewomen ont décidé de jurer de s'attacher nationalement et de retenir, pour leur seul compte, tous les hommes valides d'Angleterre.

On s'était déjà étonné de les voir, en des académies de danse et de belles manières, s'initier aux rythmes gracieux de la gavotte et du menuet. Voilà que, maintenant, on leur



créer de nouvelles écoles, où leur sont enseignés les secrets culinaires et les soins du ménage, tout comme dans nos cours professionnels.

Il ne s'agit même plus, pour elles, de cuire l'énorme rosbif à point, ou de dresser victorieusement le lourd pudding, mais bien de confectionner mille petits plats sucrés et de les savoir servir le plus gracieusement du monde. En un mot, elles s'initient à tous ces petits riens qui font la joie charmante du « home » et de l'homme.

Pour que les respectables « misses » de Londres aient consenti à attacher ainsi lord Capidon au fond des casseroles, il a fallu de bonnes sérieuses raisons.

Il en est une, en effet, qui pèse chaque jour davantage sur la femme anglaise. C'est que les fiancés se font de plus en plus rares. Il en résulte, au point de vue matrimonial, tout un bouleversement dans la grande loi de l'offre et de la demande.

Toutes ces jeunes « misses » s'aperçoivent décidément qu'elles sont moins demandées. Elles s'en prennent aux contagions de l'immoralité continentale, qui donnent à leurs petits amis le goût du célibat à la française ou de la polygamie à la don Juan.

Elles seraient peut-être mieux de voir que, si elles sont moins entourées de jeunes hommes, c'est que la guerre indienne leur en a déjà consommé beaucoup.

C'est Chamberlain qui leur vaut cela ; qu'elles s'en prennent donc à lui !

Peut-être est-ce une émeute de *Grandes Mademoiselles* et de frondeuses londoniennes qui mettra fin aux horreurs du Transvaal !

— LA SOURICIERE NATIONALE —

Si M. Déroulède revient, où ses admirateurs le porteront-ils triomphalement ?

Ma foi, au *Drapeau*, sans doute, puisque le *Drapeau* est l'organe de M. Déroulède, et moins que quand M. Déroulède reviendra, le *Drapeau* n'existe plus, car, en somme, cette disparition est presque une condition de grâce.

— Bah ?

— Mais oui !... Tenez, causons un peu de cela, si vous le voulez bien !

Lorsqu'il fut décidé, dans la classe anti-républicaine, que le *Drapeau*, au lieu de végéter comme un canard médiocre, deviendrait un organe important, les fonds furent fournis, chacun sait cela, par MM. de Cast... et Arch... plus une troisième personne qu'il ne convient pas de désigner.

Le gouvernement s'inquiéta, et, comme par hasard, certain homme politique, qui est plutôt une sorte d'agent à tout faire, s'entreprit pour mettre dans la tête de Déroulède qu'il était bel et bien responsable des variations de son parti, et qu'il n'avait rien à voir avec les politiques de réaction monarchique, s'il voulait paraître au moins correct.

Cet agent persuada à Déroulède de rompre avec les

Orléanistes et de devenir, à lui tout seul, le chef d'un parti expurgé.

Cette rupture est pour résultat le retrait des premiers bailleurs de fonds. Le *Drapeau* allait périr, lorsque parurent deux sauveurs.

Ces deux gaillards, dont l'un cache sous un pseudonyme très gallois un nom très israélite, mais n'en participa pas moins à la création de la *Libre Parole*, ces deux gaillards parurent tout à fait des hommes providentiels.

Ils montraient la perspective d'une somme rondelette, qui permettrait de donner quinze cents francs mensuels à Déroulède, mille à Habert et des appointements sérieux aux rédacteurs, MM. Galli, Barrès, Bonnamour, etc., etc. Cela marchait tout seul. On loua des locaux très chers; on les meubla luxueusement et l'on fonctionna.

Or, voici que, bientôt, cela n'alla plus guère.

Les dernières échéances ont été pénibles; il y a eu des retards dans les paiements, pour ne pas dire pis. Bref, le *Drapeau* menace d'être en berne.

Un rédacteur a déclaré :

— Je vois ce que c'est. Si je reçois mes appointements le 6, je serai fixé.

Il existe, en effet, un... préjugé dans les salles de rédaction. Ce préjugé consiste à croire que le 5 est le jour où les fonds de la place Beauveau récompensent leurs mercenaires occultes... Pure invention, cela va sans dire.

— Nous verrons bien d'où vient l'argent, s'il vient! ajouta le même rédacteur rebelle.

Mais il n'y a pas que cela.

Il y a que Déroulède meurt d'envie d'avoir sa grâce. Or, une des conditions de cette libération possible, c'est qu'il se désintéressera de la politique d'agitation qu'on pratique au *Drapeau*. Et, depuis ce temps, les mauvaises langues prétendent qu'il n'y a pas d'effort que Déroulède ne tente pour rompre son traité, chicanes, vexations, menaces, etc., etc. Devant cette situation, comment le *Drapeau* pourrait-il flotter? M. Galli est aux îles de mer et prétend n'en pas revenir avant longtemps. M. Barrès prend l'excuse d'un deuil récent pour lâcher son bureau le plus possible.

Donc, c'est tout l'un ou tout l'autre.

Où Déroulède tend des pièges à son journal; ou c'est son journal qui lui prépare une aventure.

Un fait semblerait confirmer cette seconde hypothèse.

Quand on visite les bureaux du *Drapeau*, on trouve un véritable appareil de siège. L'intérieur est aménagé d'une façon redoutable. A peine y est-on entré que l'on se trouve enclos par une grille de forte épaisseur qui, une fois fermée, forme cage et laisse, loin en arrière, comme architecture du genre, les puits blindés de l'ex-fort Chabrol.

Aux visiteurs seuls, on explique que c'est un refuge, ainsi créé pour que la rédaction trouve un abri en cas d'émeute et d'invasion, soit populaire, soit policière.

N'est-ce pas plutôt autre chose?

Au commencement de cet écho, nous demandions où le martyr de Saint-Sébastien serait conduit à son retour, si la manifestation, suscitée en son honneur, prenait les proportions d'une vaste bagarre.

— Au *Drapeau*!... disions-nous.

Parbleu! oui. Et la fameuse grille de défense, en se refermant sur le grand marlinton chahuteur, révélerait alors sa destination véritable :

Une souricère, ni plus ni moins!

Nous montrions récemment quelques contrastes extraordinaires dans le caractère du tigre de Yildiz : son amour de la femme et son horreur de la caresse sexuelle, son goût pour la massacre et sa peur de la mort.

Faut-il ajouter que le tourmenteur des Arméniens est fortement soupçonné — comble du contraste! — d'être lui-même un Arménien par sang?

Il l'est, en tous cas, au moins un peu par sa mère qui l'était. Mais les gens bien renseignés affirment que cette épouse d'Abdul Medjid aurait eu un faible pour un joli garçon de sa race, cuisinier au Palais, neuf mois avant la naissance de ce sinistre et stupide Abdul-Hamid.

Ce monstre à turban ne se sera pas contenté de commettre toutes les infamies. Il aura eu aussi tous les ridicules. Sa lâcheté, entre autres, lui suggère les plus abracadabrantes lubies.

Infiniment cruel, comme tous les lâches, voilà cinq médecins de suite qu'il fait chahuter, à la suite de soupçons



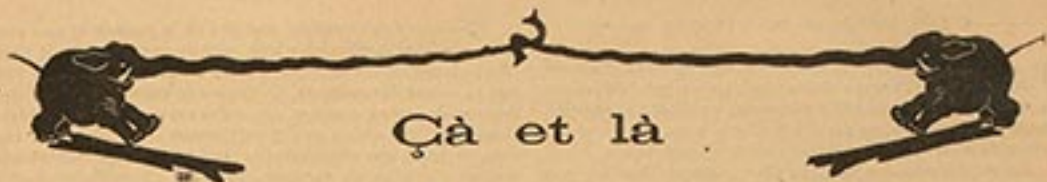
imbéciles, reposant sur le goût amer d'une tisane ou la couleur trouble d'une potion.

Depuis des mois, il n'a pas pris un médicament qu'il n'en eût essayé l'effet sur quelqu'un de son entourage.

Après Néron, essayant les poisons de Locuste sur des esclaves, voici Hamid essayant ses sudorifiques, ses purgations et ses vomitifs sur ses parents et sur ses amis.

Aucun d'eux, en arrivant frais et dispos, le matin, au palais impérial, ne saurait dire si, dans un quart d'heure, il ne va pas être obligé d'absorber une drogue contre la toux, les coliques ou la migraine.

Enfin! Lasse d'être purgée par lui, sa troupe d'esclaves finis peut-être bien par éprouver sincèrement le besoin d'être purgée... de lui.



Çà et là

« POUR LE CAPITAINE »

Est-il besoin de dire qu'au régiment, l'on continue à employer à mille besognes, qui n'ont rien à voir avec la défense du pays, tous ceux des militaires qui font preuve de quelque intelligence, d'une certaine adresse et de diverses aptitudes professionnelles ?

Dans une récente circulaire, l'administration a rappelé qu'il fallait, autant que possible, éviter cette main-d'œuvre



militaire, qui avait, en outre, le grand inconvénient de faire concurrence à la main-d'œuvre civile.

Il n'y a plus qu'à souhaiter que cette circulaire soit connue et comprise de messieurs les officiers.

A peine, en effet, les « vingt-huit » et les « treize jours » sont-ils réunis dans la chambre, que le capitaine les interroge sur leur profession.

— Ah ! vous êtes peintre, et vous, photographe, et vous, musicien, et vous, journaliste ? Exemptez-moi ces hommes-là du service, sergent, et envoyez-les moi.

Et, le lendemain, au lieu de les expédier aux manœuvres, pour lesquelles on les a dérangés de leurs foyers, on envoie le peintre retoucher les plafonds du capitaine, le photographe tirer les portraits de sa famille, le musicien transposer des valses pour sa femme, et le journaliste copier des rapports...

La période d'exercices terminée, les hommes ont perdu leur temps, mais le capitaine a de beaux plafonds, de jolies photographies, etc. Il est vrai que, quelquefois, sa petite femme y gagne un petit ami.



« LES DIRIGEABLES »

Actuellement, le prix Deutsch, s'il se maintient, met en concurrence trois nouveaux champions.

M. Louis Rose, dont l'appareil se compose de deux ballons de 45 mètres de long sur 2 m. 50 de diamètre, avec un volume total de 2.800 mètres cubes, maintenus par une armure en aluminium.

M. Louis Capazza et son lieutenant, qui doit synthétiser les deux théories adverses, du plus léger et du plus lourd que l'air.

M. Sautter, dont l'aérostat est tout en soie. L'appareil porte à son équateur une ceinture, soutenue par une charpente solide et légère, qui porte l'axe de deux grandes hélices, tournant, l'une à babord, l'autre à tribord, et mises en rotation par des aéronautes assis dans la nacelle.

M. Sautter, qui est âgé de 77 ans, construit lui-même son ballon, à raison de quinze heures de travail par jour.

Quant à M. Santos-Dumont on répète qu'il a placé sa prochaine expérience, sous certaines influences sacrées. N'a-t-on pas raconté qu'après son accident, il montra une médaille à quelques amis, en leur disant : « Voilà ce qui m'a préservé de tout mal. »

Cette médaille aurait été envoyée par la comtesse d'Eu, et accompagnée d'une lettre en portugais, dont voici la traduction :

« 7, boulevard de Boulogne.
« Boulogne-sur-Seine.

« 1^{er} août 1901.

« Ci-joint un médaillon de saint Benoît, protecteur des accidents. Acceptez-le et portez-le en breloque, dans votre porte-monnaie, ou dans votre portefeuille.

« Je vous l'envoie en souvenir de votre bonne mère, priant Dieu qu'il vous protège et qu'il vous fasse travailler pour la gloire de notre patrie.

« Croyez à toute ma sympathie.

« ISABELLE, comtesse d'Eu. »

Il est à souhaiter que le courage et l'intelligence de M. Santos-Dumont, donnent un viril démenti à cette légende de bonne femme.

Charles Gros avait imaginé de faire diriger un aérostat



par un attelage de vautours. L'inventeur brésilien en est-il à rêver un attelage de séraphins fourni par les écuries de Saint-Benoît ?

— « LES DESSOUS DU VATICAN » —

On a bien parlé de la grève du Vatican, mais le silence a été fait sur l'étrange façon dont on y a remédié. Vous savez de quoi il s'agissait? Le personnel, préposé à l'entretien quotidien des salles, se plaignait d'être trop peu payé, et surtout de n'être pas traité avec tout le respect voulu.

Le majordome, ne sachant plus comment dominer son monde, alla consulter, en toute hâte, un des grands vicaires, le suppliant d'user sur ces rebelles de son influence morale.

— Je n'y puis rien, mon fils, répondit le grand vicaire, en soupirant. En ce siècle mauvais, les hommes nous échappent de plus en plus. Nous ne pourrions bientôt plus compter



que sur nos sœurs en J.-C. Elles seules sont demeurées à l'abri de l'esprit de révolte et d'insubordination.

Ce fut pour le majordome un trait de lumière. Il remplaça aussitôt les plus indisciplinés des gardiens du Vatican, par de petites béguines, à l'allure discrète et au pas léger.

Et, depuis, la paix règne dans les salles du palais pontifical. On dit même que certains vicaires et abbés, qui se plaignaient, jadis, de faire trop longtemps antichambre, s'y complaisent maintenant, au point de n'en plus vouloir sortir, lorsque leur tour vient d'être annoncé.

— « LES IRIS D'OR » —

Dans une rue, qui pourrait bien être la rue Portalis, au rez-de-chaussée et au premier étage d'une maison discrète, de jeunes femmes ont ouvert un cercle où nul homme n'est admis.

Ces jeunes femmes sont, d'ailleurs, des jeunes filles, la plupart à peine majeures, orphelines et de riche bourgeoisie.

Révoltées contre le mariage, mais prévenues par éducation contre l'union libre, elles ont fait le serment de ne jamais se marier et de prendre toutes leurs distractions entre elles, dans une association quasi-phalanstérienne, où elles mettent tout leur avoir en commun, argent, meubles, linge, livres, bibelots, etc., etc.

Inutile d'ajouter que ce refuge est aménagé avec le goût le plus exquis et selon les plus rigoureuses exigences de confortabilité le plus absolu : salons de conversation, de jeux, de lecture, de toilette, gymnase, bibliothèque, réfectoire, etc. etc.

Chacune a sa chambre, une clef de la maison et une clef de sa chambre particulière, car, autant que possible, il faut être indépendante les unes des autres. Mais ne croyez pas que ce soient des recluses. Deux de ces personnes sont des femmes de lettres connues, une autre est soprano de concerts classiques, il y a cinq ou six peintresses et sculpteurs. On compte même une commerçante, qui dirige une importante maison d'articles de voyages. Elles ne s'interdisent nullement d'aller dans le monde. Plusieurs même ont des amis très avancés; mais elles s'en tiennent là. Et quand elles sont poussées dans leurs derniers retranchements, elles trouvent, pour désespérer ou désillusionner le soupireux trop pressant, cent prétextes, sauf le seul intéressant, qui serait de révéler l'inflexibilité de leur vœu et l'existence de leur club. Leur présidente a posé l'ironie et la bravade jusqu'à se fiancer deux fois, recevoir tous les cadeaux d'accordailles et renvoyer brusquement le tout à la veille du contrat.

Entre elles, elles appellent leur club les *Iris d'Or*. C'est, paraît-il, ainsi que l'on nomme, en Chine, des associations de jeunes filles (*Kinlan-Hoï*) dont les jeunes adhérentes ont fait vœu de se tuer plutôt que de se plier aux horreurs du mariage, tel qu'on le pratique là-bas, véritable trafic où les filles sont vendues, plusieurs années d'avance, sans leur consentement.

Pour les *Iris d'Or* de Paris, il n'est pas question de suicide; ces iris-là ne sont point destinés à être trempés dans le sang.

On se borne le plus souvent à les broder sur de jolis bas bleus.

— « BU, C'EST L'ENFANT BARBU » —

La « barbe fait l'homme » disaient les anciens. Et voilà que le port de cette barbe, tant désiré, va être autorisé dans certaines écoles, comme dans les collèges et les lycées. Cela



fera rougir bien des coasines et pester les pauvres pions châtiés, qui perdront ce qui leur restait d'autorité, parmi ces grands diables d'élèves effrontés, avec leur poil plein les joues.

Mais celles qui profiteront le plus de cette nouvelle mode seront, sans contredit, les cuisinières entreprenantes et les audacieuses matrones. Chaque fois qu'elles instruisaient un collégien pour leur plaisir et à son profit, elles gadaient un secret remords d'avoir corrompu la sainte enfance. Grâce à la barbe, il n'en sera plus ainsi. Qui sait si M. Loygués, qui pense à tout, surtout à ces choses-là, n'avait pas prévu expérimentalement ce remède charitable aux troubles mystérieux de la conscience féminine?

Menus Clics-Clacs

« LA BONNE PRESSE »

On ne dira plus que la presse ne sert à rien. On s'arrange, maintenant, en Amérique, pour que le journal, après lecture faite, rende une foule de services quotidiens. Il est des feuilles publiques dont l'intérieur est en taffetas vraiment précieux pour la guérison des coupures; d'autres contiennent des grains de moutarde et deviennent ainsi, à l'occasion, les plus merveilleux des sinapismes.



En France, où tout finit plutôt par des parures que par des médicaments, il faut nous attendre à voir utiliser la presse dans le costume. Les journaux serviront, d'abord, aux trimardeurs, pour boucher les trous de leurs hardes usées. Puis, ce qui n'était que pratique deviendra vite, en passant par les mains habiles de la Parisienne, un objet de luxe, même un amusement de l'imagination et de l'esprit. On mettra une certaine coquetterie à bien choisir les gantons dont on égayera sa toilette. Les vieilles femmes éviteront avec soin de se mettre le

Siècle sur l'estomac, les arrivistes se banqueront la Croix sur la poitrine, les grossiers personnages s'afficheront la Libre Parole au bas des reins et les rosières se poseront discrètement l'Intransigeant au bon endroit.

« TZARIANA »

Le train de luxe, affecté au transport du Tsar pendant son séjour en France, porte l'écusson républicain sur les panneaux de ses voitures.

Le R. F. avait été remplacé par le prétentieux F. F. de feu Félix Faure, et cela a subsisté.

— Pourquoi ne pas mettre K. L. ?

— Dame, cela pourrait se traduire : « Encore Lui ! »

On prépare, pour Nicolas, un Livre d'or, qui sera couvert de milliers de signatures.

— Il aimerait mieux une seule signature, et beaucoup de milliers de livres d'or.

On sait que pour habiller les postiers, qui seront attelés à la voiture de gala, aux cris de la foule et aux fanfares, on les a familiarisés avec tout ce tapage.

Pendant quinze jours, on les a conduits devant une musique militaire, exécutant la *Marseillaise* à grand orchestre, tandis que des gaillards à pompons solides leur criaient dans les oreilles : « Vive le Tsar ! Vive le Président ! »

En somme, on prend plus de précautions avec les postiers qu'avec nous.

— Faut-il que nous soyons devenus rosses !

Le Tsar est tenu, chaque jour, au courant des programmes qui se dressent laborieusement en son honneur. On le consulte aussi bien sur le jour de la revue que sur l'heure du dîner, et rien n'est arrêté sans son consentement. Mais il n'est pas le seul consulté.

L'autre jour, l'ex-ambassadeur Morenheim, en villégiature dans le royaume de M. Gaillard, à Luchon, fut spécialement questionné sur les idées de Nicolas au sujet d'une représentation dramatique et lyrique. On sait que le palais de Compiègne renferme un coquet théâtre. La dernière pièce qu'on y représenta, en 1869, fut même *La Consigne est de souffler*. Elle est loin, cette consigne ! Aujourd'hui, tout le protocole est sur les dents.

M. Mollard a donc fait soumettre au vieux diplomate russe quelques titres de pièces, au cas où il lui prendrait fantaisie d'applaudir, à Compiègne, les artistes que l'on ferait spécialement venir de Paris.

Et M. de Morenheim est intervié par téléphone.

— Que diriez-vous d'un acte de l'Honneur et l'argent ?

— Hum ! Dans la circonstance, ce titre a l'ironie d'un pléonasme.

— Et de la scène si dramatique du *Jail Polonais* ?

— Ne parlons pas de la Pologne, monsieur !

— Et du *Flibustier* ?

— De Witte sera, du voyage !



- Et de *La Cigale chez les Fourmis*?
- La Cigale! Une emprunteuse? Jamais!
- Mais alors...

- Ecoutez, mon cher monsieur, tâchez donc de faire comprendre habilement à votre administration des Beaux-Arts, que le Trar ne va pas à Compiègne pour s'amuser. Préparez des pièces en son honneur, soit! Mais dites-vous bien que les seules acceptables sont les pièces sonnantes et trébuchantes, où il est à la fois question d'alliance... et d'alliage.



— TIMBRES ET BINETTES —

On prépare à Paris un nouveau musée. Ce sera celui, à la fois moderne et rétrospectif, des postes, télégraphes et téléphones.

On y verra, à côté des sceaux et parchemins, la série des uniformes d'agent de la poste, et aussi tous les chiffres d'affranchissement, timbres et documents.

Mais ce musée serait vraiment incomplet si l'on n'y donnait l'explication des procédés employés pour l'ouverture des lettres, avec l'outillage complet dont on use au cabinet noir. Il y faudrait joindre la série des faux télégrammes, dont les gouvernants accompagnent leurs échos électoraux et aussi celle des télégrammes chiffrés adressés aux préfets sûrs; la traduction en serait édifiante.

Enfin, il resterait à parfaire la collection des directeurs des postes depuis Louis XIV, en reproduisant la tête et la silhouette de tous les ministres des postes jusqu'à nos jours.



Mougeot compris. On les représenterait, suivant leur tempérament, en habit brodé ou en veston de travail, en bicorne emplumé ou en bonnet de nuit. Il ne leur manquerait que d'être reliés à leurs fils télégraphiques pour devenir de parfaits pantins.

Ce serait le côté intime du musée et, sinon le plus esthétique, du moins le plus amusant.



— ENROLEMENTS —

Les agents de Chamberlain commencent à se trouver singulièrement embarrassés. Il ne savent vraiment plus quel langage tenir à leurs recrues, pour les décider à aller voir ce qui se passe en Afrique.

Ce fut, d'abord, une suite de solides raisonnements sur la richesse de l'Angleterre compromise et son honneur commercial à sauver.

Puis, vinrent les plus belles promesses. On offrait aux recrues, par annonces et par affiches, des neuf et dix shillings par jour, avec « nourriture à discrétion, copieuse et choisie ».

Les promesses devenant à leur tour insuffisantes, John Bull usa de supercherie.

Il envoya des agents, à travers l'Allemagne, recruter les ouvriers sans place qui ont été soldats. On leur racontait qu'il s'agissait de superbes emplois chez des sportsmen, désireux de faire la « chasse au lion » dans l'Afrique australe. Une fois débarqués, il était toujours temps de leur faire connaître le vrai lion, le Boer!

Mais il paraît que cela sent encore trop le poudre anglaise et les recrues se font de plus en plus rares.

Il ne restera plus qu'à leur promettre, en Afrique, un bon petit terrain, près des mines d'or et bien à eux. Or, cette dernière promesse, l'Angleterre la tient presque toujours à ses recrues. Malheureusement, ce terrain-là, on reste dessous et... à perpétuité!



Détail peu connu : c'est dans la chambre à coucher de Marie de Médicis qu'est installée la nouvelle buvette du Sénat.

— Drôle d'invention, disait un père conscrit, de mettre une buvette dans la chambre à coucher d'une reine!

— C'est une idée de la ligue anti-alcoolique, répliqua un collègue paillard.

— ??

— Ça nous fera venir l'eau à la bouche!



Le « Livre Bleu » sur les affaires de Chine a paru. Il contient plus de deux cent cinquante documents, mais assez mal présentés.

— Ce qui est désolant, expliquait un diplomate russe, c'est que quelques-uns de ces textes sont noyés dans des détails théologiques.

— C'est grave, sans doute; mais, ce qui l'est davantage, c'est d'avoir noyé une théorie de six mille Chinois!



M. Macdonald, duc de Tarvate, vient d'adresser au duc de Chartres quelques vers, modestement dédiés à la mémoire de Henry d'Orléans. Ces vers représentent le Destin saisissant le jeune prince au milieu de sa carrière et l'entraînant prématurément.

Ce symbole, d'une haute nouveauté, comme vous voyez, n'a d'égal en mérite lyrique que la sempiternité de l'image finale :

Mais pour la jeune Altéze au port de coiffable,
La France fait grandir dans un chant souverain
Des paroles de cuivre en son dialecte d'airain.

Autrement dit : la France fait une musique de chandron.



CHOSSES & GENS

de

THÉÂTRE



ENTRE LES DEUX

La Porte Saint-Martin aura-t-elle cet hiver un Coquelin double, moitié grognard et moitié gentilhomme ? Le plus actif des comédiens ne le sait pas encore lui-



même et on l'entend murmurer des phrases comme celle-ci :

— Jamais on ne voudra me permettre de faire des galanteries en costume premier empire avec une jolie femme du XVIII^e siècle ?

La vérité est que, à peine revenu d'Amérique et presque considéré de l'acné d'un peu froid qu'il reçut là-bas, Coquelin hésite sur la nature du « grand coup » par lequel il frappera l'attention des Parisiens de 1902.

Le nez de Cyrano, c'est fini ! Et les moustaches de Flambeau sont presque conspuées...

Et cependant !

Cependant il y a un traité qui le lie à l'Aiglon et l'oblige à monter quelque temps encore sa garde de vieux grenadier sur la place du Châtelet.

Sarah ! L'Aiglon ! Comme c'est loin !

Et il y a justement ce joli rôle à la fois sentimental et comique du sire d'Étiolles, dans la *Pompadour* de Bergerat, ce rôle excitant qui ferait si bien l'affaire.

— De la tendresse et de la galté ! Tout mon tempéra-

ment ! s'était-il écrié en prenant connaissance du drame de son vieil ami.

Un moment il a vaguement songé à la possibilité de faire la navette entre la Porte-Saint-Martin et le Châtelet, quitte à ne pas changer de costume et à prévenir le public par une annonce.

Le talent ne fait-il pas tout passer ?

Quoi de plus simple que d'être d'Étiolles dans le costume de Flambeau au pied de la Pompadour, ou d'être Flambeau devant Marie-Louise sous la perruque de d'Étiolles ?

Ce serait aussi piquant de voir la culotte courte et les talons rouges chez l'ex-impératrice, que de contempler le bonnet à poil chez la marquise Louis XV.

Malheureusement, il y a, chez les auteurs, ce sacré préjugé de l'exactitude historique, qui les empêchera toujours de consentir à de tels arrangements.

Et, dans ce cas, lequel des auteurs sera sacrifié ?

Rostand à Bergerat ? Ou Bergerat à Rostand ?

Si M. Coquelin voulait bien consulter le public, il s'apercevrait, peut-être, que celui-ci n'est venu à l'Aiglon que sur



la foi des réclames et que le succès ne saurait se maintenir au-delà de cet effort de publicité.

Tandis que le public se montre fort pressé de connaître l'œuvre nouvelle de l'auteur de *Plus que Reine*.

Ce serait évidemment une indication.

Mais est-ce que cela compte, le public ?

* LISETTE ET LIQUETTE *

Le *Mystère de la rue Pasquier*, dévoilé il y a quelques jours, trouvera, cet hiver, un écho sur les scènes de nos plus piquants music-halls.

Depuis qu'ont été publiés tous les documents établissant le voisinage intime de la *Ligue contre la Licence des Rues* et de la dame Ch..., consolatrice de vieux messieurs en folie, les chansonniers s'exercent et les rondeaux s'aiguisent.

Naturellement, les parallèles parodiques sont faciles



entre la Lisette de Béranger et la... liquette de M. Béranger. Voici un couplet inspiré par cette double et piquante homonymie, à l'un de nos plus avisés confectionneurs de couplets pour revues de fin d'année.

Air de la LISETTE DE BÉRANGER

Vieux messieurs, je suis la liquette,
 La liquette de m'sieu Béranger
 Je ne suis bell', jeune, fraîche, ni coquette
 Mais je saurai tout d'meur' vous arranger
 Dans nos ball' d'ins, j'occup' la trait' des blanches
 Et la ligne d' la prose et du dessin,
 Dans l' pain du vie' je m' tall' de larges tranches
 Et j'prends d' vos maist' commentair' maitain...
 Et j'faisais d' vos maist' commentair' maitain !
 Allons ! approchez-vous, vieux paillasses, snobs et gracs !
 Voulez-vous, en tout temps,
 Des tableaux digoyants,
 Des propos évoltants,
 Des rictus exaltants ?
 Achetez mon ball' d'ins de la *Ligue des Rues* ! (bis)

* AUGIER, DÉROULÈDE, ETC., ETC. *

— Ah ! vous êtes donc dans le secret ? demandait, l'autre semaine, quelqu'un de la Comédie Française à un critique qui s'honore de quelque indépendance.

— Le secret ?

— Hé ! oui, l'affaire « Augier »

Notre chroniqueur se rappela avoir écrit dernièrement quelques lignes un peu vives à propos de la reprise des « *Ilfontés* ». Il y constatait que le répertoire d'Emile Augier

a odieusement vieilli, que ses prétendues grandes qualités de style et de moralisme se réduisent à fort peu de choses, qu'il serait temps de rendre ce répertoire à l'ombre des archives et qu'il ne saurait, en aucun cas, entrer dans la glorieuse phalange, où brillent Corneille, Racine, Molière, Beaumarchais, Marivaux, Regnard, Balzac, Musset, Hugo et de Vigny. Or, sans le savoir, le chroniqueur avait favorisé des vues secrètes.

Quelque temps auparavant, M. Claretie et quelques directeurs de grands journaux avaient été avisés que l'« on » verrait avec plaisir la suppression ou, du moins, la suspension du répertoire d'Emile Augier.

Pourquoi ?

Parce que les droits d'auteur de ce répertoire, quand il fonctionne, constituent l'une des principales ressources de M. Déroulède, neveu d'Augier, et que l'on sait bien que, quand M. Déroulède a de l'argent, il recommence aussitôt ses bêtises !

— Diantre ! fit le critique, interloqué. Ce n'est pas que j'aime beaucoup M. Déroulède, mais je vais immédiatement écrire un article en faveur d'Emile Augier ! Je ne veux pas qu'on me soupçonne d'entrer dans des combinaisons pour ruiner le « *Martyr de Saint-Sébastien* ». Ce sont là des besognes qu'il faut laisser à M. Larroumet.

Et voilà, comme on fait de la mauvaise critique... indépendante.

* MANQUE D'HARMONIE *

On verra, sans doute, bientôt des femmes parmi les musiciens de l'orchestre. Et ces nouvelles exécutantes ne se contenteront plus de pincer de la harpe ou de jouer du violon. Elles aborderont les instruments de cuivre et ne reculeront même plus devant la grosse caisse. Déjà, en Angle-



terre, elles sont admises dans les orchestres et dans les orchestres qui jouent sur les places publiques.

Seulement, les musiciens ne voient pas cet empiètement avec tout le sang-froid désirable. Le souci professionnel leur fait oublier les règles les plus élémentaires de la galanterie.

Ils ne montrent pas, envers les femmes qui doivent venir prendre place parmi eux, leur habituel souci de l'harmonie et les menacent même du bâton du chef d'orchestre. Pour des musiciens, c'est doublement perdre toute mesure.

Comme, de leur côté, les femmes poursuivraient leur bat avec un patient empiètement, il ne restera plus qu'à les protéger contre les manifestations un peu trop vives de leurs voisins. Une petite valière préservatrice s'impose pour la sauvegarde de ces oiseaux menacés.

La Vie des Lettres & des Arts

« MUSIQUE POUR RICHES! »

Dans le monde des jeunes douairières et des vieux gamins du snobisme, on est désolé de voir les grands concerts devenir de plus en plus populaires. Ne voilà-t-il pas que le peuple, lui aussi, se met à comprendre la grande musique et à l'aimer!

— Hé! quel! A la Bourse du Travail, on s'avise d'avoir un choral de grande musique! On projette d'y joindre, pour les mercredis et les vendredis de la salle Bondy, un orchestre complet et des quatuors et des sextuors!

- C'est scandaleux, mon cher!
- C'est infect, ma chère!
- C'est à dégoûter de l'art!
- C'est à ne plus mettre les pieds dans un concert et à



rester chez soi pour faire de la musique de chambre, tout simplement.

— Bravo! nous ne ferons pas autre chose, cet hiver!

Hé! bien, qu'ils restent chez eux! L'art n'en souffrira pas! D'ailleurs, ils sont aussi bêtes qu'ignorants; car, précisément, quand ils parlent de se réfugier dans la musique de chambre comme dans un domaine à eux, ils ne savent pas que, précisément, l'idée, la conception et la création de la musique de chambre est due à un homme du peuple, simple charbonnier.

L'histoire vaut donc d'être rappelée.

Britton naquit, vers 1650, d'une famille de paysans, garda les bêtes, puis fut envoyé chez un de ses parents, charbonnier. Là, il trouva dans un coin une vieille basse de violon, s'en amusa et devint musicien.

Etabli, à son tour charbonnier à Londres, Britton fit la connaissance de grands amateurs et d'artistes. Il alla même jusqu'à les inviter chez lui, dans son « club musical ». Et une réunion de mélomanes eut lieu dans son logement de charbonnier, en une petite salle basse, où l'on tenait à peine debout et où l'on ne parvenait que par une échelle raide.

La musique de chambre n'en était pas moins créée... et par des ouvriers. Cette première réunion chez le charbonnier Britton fut suivie de beaucoup d'autres, où vinrent assidûment les maîtres de l'époque, les Hart et les Homdel.

Voilà ce qu'il faudrait vous dire, en venant blâmer en l'honneur de Bach, de Schumann et de Wagner, messieurs les abonnés des jours « chic! »

« PALMES ET TUYAUX »

Quand le Tsar vint à Paris, les académiciens, guetteurs de décorations, sollicitèrent sa visite à l'Institut.

Mais il n'y a pas que l'Académie de Paris, il y a aussi l'Académie de province, c'est-à-dire : Chantilly.

Or, cette fois, c'est la province que Nicolas vient visiter. Et les mêmes académiciens font de leur mieux pour l'attirer dans le parc et le château que d'Annale leur légua.

Nous avons dit que c'est à Chantilly que sont conservés les drapeaux tristes et anti-français de l'armée de Condé. Le Tsar voudra, sans doute, les considérer, par égard pour les princes, Bourbon et Bonaparte, qui servent actuellement dans ses armées.

Mais Chantilly n'est pas qu'une cité académique; c'est aussi une station sportive.

Comme à Maisons-Laffitte, les jockeys y pullulent.

Homme d'écurie au moins autant qu'homme de lettres.



Nicolas pourra faire, là, une intéressante halte dans son voyage d'études, s'il sait profitablement partager son temps entre le monde des prix de vertu et le monde des gagnants de courses.

Sans autre pensée et sans brevets défilés,
Nicolas joindra-t-il l'agréable à l'utile,
Dans ce séjour du sport, et ce séjour du style?
La palme à des loucheurs; le tuyau, des profits!

* LERMONTOFF *

A propos de la rencontre récente, où un aide de camp du Tsar trouva la mort, on a parlé du duel qui coûta la vie au grand poète Pouchkine, tué d'une balle par son beau-frère, le lieutenant Heckeren. Or, trois ans après, un autre remarquable écrivain russe, Lermontoff, celui qu'on appelle volontiers le « Stendhal moscovite », périt dans des circonstances semblables.

Né à Moscou, en 1814, expulsé de l'Université, à la suite d'une révolte d'étudiants, Lermontoff entra à l'école des Cadets, à Saint-Petersbourg, et fut nommé, en 1834, officier des hussards de la garde. Au Caucase, il se lia avec un officier de Cosaques, Martynoff, qui avait des goûts bizarres, affectait de vêtir le costume circassien et portait, à toute heure du jour, sur la poitrine, un long poignard enrichi de diamants. Lermontoff l'en plaisantait volontiers. Ses railleries allèrent, un jour, si loin que Martynoff riposta par une provocation.

Il fut décidé qu'on se battrait sur l'heure. Pour témoin, Martynoff prit un ami, et Lermontoff, le premier venu. On se dirigea vers la montagne. Arrivés dans une gorge profonde, les deux adversaires s'arrêtèrent. Lermontoff se déclara prêt à une réconciliation, si son ancien ami voulait bien lui tendre la main.

— Non ! répliqua sèchement l'homme au poignard.

Le signal fut donné. Lermontoff tira en l'air. L'autre tira droit, et Lermontoff tomba frappé au cœur. Son cadavre, abandonné par l'adversaire et par les témoins, resta 24 heures



sur le roc sanglant. Les vautours et les corbeaux l'ayant déchiré, quand on le retrouva, il était méconnaissable.

Lermontoff avait vingt-six ans. Et, ce qu'il y a de plus frappant, c'est que son plus beau roman, *Un héros de notre temps*, qui est presque une auto-biographie, contenait à l'avance le récit d'un duel analogue à celui où il périt.

Emile Zola a plaisanté Barbey d'Aurevilly, qui disait que le génie était une flamme se promenant sur certains frontons. Il faut pourtant bien se souvenir que, souvent, le génie comporte certaines apparences magiques, qui le classent dans le domaine des facultés surnaturelles.

* JEUNES AUTEURS *

Que les jeunes auteurs se consolent et se rassurent, on va enfin s'occuper d'eux et de leurs pièces... en Allemagne ! On est en train, en ce moment, de créer à Berlin un théâtre nouveau, uniquement fondé pour permettre aux auteurs dramatiques et aux compositeurs de musique, ignorés du public, de faire connaître leurs œuvres. Ils n'auront à payer, pour

faire représenter leurs pièces, que les frais réels. Une fois la pièce jouée, l'auteur recevra le compte des recettes et des dépenses, et, s'il y a un déficit, il le payera. Il n'en aura pas moins été joué et il aura couru la chance d'un succès.

En France, dira-t-on, pareille entreprise est inutile, puisque l'Etat subventionne quatre grands théâtres, dans le but spécial d'aider à l'éclosion d'œuvres nouvelles et de noms nouveaux.

Les jeunes auteurs n'ont qu'à se présenter chez les directeurs et ils y seront comme chez eux... dans l'escalier ! C'est-à-dire qu'ils n'y seront pas reçus du tout !

Et, si leurs œuvres pénètrent, par impossible, jusque



dans le tiroir directorial, ce sera pour y être enfermées... ou pillées.

Quand une pièce, vraiment libre et originale, a dû être montée, pour parfaire aux engagements pris envers l'Etat, on s'arrange pour la laisser écraser sous la cabale ou pour la monter dans de mauvaises conditions. Demandez plutôt aux directeurs de l'Opéra et de la Comédie Française ?...

Qu'on se souvienne de la *Cloche du Rhin*, de *Meisidor*, et de la *Burgonde*, chez M. Gailhard, de la *Parisienne* et de *Manon Roland*, chez M. Claretie.

* SADA YACCO *

Sada Yacco reparait sur la scène parisienne, à l'Athénée. On conta mille choses sur cette puissante artiste, quand elle se révéla au public de l'Exposition. On a même dit qu'elle était la seule femme, au Japon, ayant le droit de se produire au théâtre. Ceci est une exagération. Elles sont cinq ou six qui jouissent de cette faveur, au pays des chrysanthèmes.

Cette autorisation n'en est pas moins très difficile à obtenir ; et en voici la raison. Elle ne date pas d'hier : en effet, vers l'an 1600, une comédienne, improvisatrice et danseuse, la divine Okarri, charma les spectateurs par la finesse de ses réparties et la volupté de ses poses, au point que beaucoup de nobles japonais en perdirent l'appétit et même la raison.

Dès lors, l'empereur décida qu'aucune femme ne pourrait, désormais, jouer la comédie publiquement, et que les rôles féminins seraient tenus par des sujets mâles.

Ce ne fut que près de 300 ans plus tard, en 1871, que cet édit fut rapporté. L'empereur actuel n'en est pas moins resté craintif à l'égard des comédiennes, et ne leur accorde audience qu'avec toutes sortes de réserves et de précautions.

LE MONDE OU L'ON JUGE

« QUAND MÊME ? »

Verrons nous, d'ici peu, figurer, dans la chronique des procès en flagrant délit d'adultère, une affaire qui touche d'assez près à la comédie franco-russe ?

Il y a quelques jours, un gros commerçant, membre d'une quelconque ligue nationaliste, était avisé que sa femme le trompait joyeusement. Une enquête de police privée l'amena à découvrir à quel jour et à quelle heure madame se rendait dans certain hôtel de certain quartier.

Notre mari prit ses mesures.

Au bon moment, le commissaire et lui firent l'irruption légale de rigueur dans le petit nid d'adultère. On constata ce qu'il y avait à constater.

Madame se rhabilla; l'amant aussi. Mais il fallut alors s'apercevoir que le dit amant portait l'un des uniformes militaires d'une grande nation amie et alliée.

Madame eut, alors, l'aplomb de dire au commissaire :

— Je ne sais ce que fera mon mari... Mais je vous fais juge, vous, monsieur le commissaire, de tout l'ennui que va



susciter cette affaire... Monsieur, qui est mon amant, en effet, est attaché à l'état-major russe. Il est venu, voici huit jours, chargé d'une mission auprès de M. Leygues, lequel, comme vous savez, s'occupait alors des aménagements de Compiègne. Un officier russe, en mission, entraîné sur les bords de la correctionnelle, au moment de l'arrivée du Tsar... Vous voyez quelle vilaine histoire !

— En effet ! prononça le magistrat perplexe.

Et il se tourna vers le mari.

— C'est à vous, monsieur de voir si vous persistez dans votre vengeance, en présence d'un scandale désastreux. Vous êtes un ardent patriote, je le sais... Et vous ne voudriez pas...

— Ah ! pardon ! répliqua le mari, non calmé ; cela se serait passé au moment de Cronstadt, dans la fièvre des premiers emballements, je ne dis pas ! Mais, aujourd'hui, ce n'est plus la même chose... Je suis encore patriote, mais je ne suis plus allié ! Veuillez poursuivre votre procès-verbal, monsieur le commissaire !

Et, le mari ne s'étant pas encore calmé depuis, il est très possible que ce petit procès soit l'un des événements judiciaires à succès de la prochaine série.

« SAUVAGES ET PRATIQUES »

Sans doute, ils ne sont pas, en ce moment, beaucoup d'avocats, qui plaident au Palais, mais il en passe encore

assez le long des couloirs pour qu'il s'y forme des groupes, et s'y échange des propos où s'étaient, en toute sa petitesse, l'esprit du Code et l'idéal restreint du robin.

L'un des faits, qui ont le plus agité cette gent chicanière, et qui la préoccupe encore, fut, sans contredit, l'exploit de la mère Lenclume. La mère Lenclume, c'est cette marchande de vins, qui, pour punir un pocharde trop habile à lui soustraire ses liqueurs sans payer, ne craignit pas d'emplir de vitriol une bouteille de chartreuse.

Le résultat attendu se produisit : le coupable vint, escamota le flacon, but, et eut les entrailles brûlées.

La-dessus, les discussions de s'élever ; et ce sera pour longtemps encore, au Palais, l'occasion de porter aux nues la sacro-sainte propriété, et surtout d'excuser tous les crimes qui se commettent en son nom.

Pour la plupart de nos gens de robe, la mère Lenclume eut cent fois raison.

Il en est, parmi ces avocats-propriétaires, qui ne craindraient pas d'empoisonner les lessons de bouteilles, dont ils défendent leurs murailles, afin d'en rendre le contact mortel, ou qui doubleraient volontiers les ressorts de leurs pièges à loup, pour que la jambe du demandeur y restât.

Mieux que cela, ces monomanes de la propriété se demandent par quels procédés ils pourraient bien rendre leurs femmes mortelles à ceux qui les oseraient toucher. Ils rêvent de plots électriques dans les corsets, et de machines infernales dans les chignons. Une seule considération les arrête dans l'exécution de ces lignes de défense matrimoniale : c'est



que ces bons robins ont souvent besoin des puissants. Et alors, l'intervention d'une épouse, gentille et intelligente, n'est pas à dédaigner.

Ces propriétaires pratiques seraient vexés d'être trompés sans le savoir. Mais ils ont intérêt, quelquefois, à être cocus, en le sachant.

Et alors...



Garnet des Mécontents



« POUR LES BIDONS »

Voici dans la période des manœuvres. C'est le moment d'insister pour que les abus, dont eurent à souffrir les malheureux soldats, durant tant d'années, ne se renouvellent pas.

Il est deux choses particulièrement pénibles à supporter pour le troupière en manœuvres : c'est la marche sous le soleil et le manque d'eau potable.

Pour les marches, il suffirait de se souvenir de certaines circulaires qu'on approuva plus qu'on ne les suivit. Elle :



priaient les officiers d'éviter, dans la mesure du possible, les étapes en pleine chaleur de l'après-midi.

Quant à l'eau potable, si indispensable à l'homme, on doit la leur procurer à tout prix.

Cela rentre du reste dans le service de l'intendance.

Il ne faut pas que le soldat, fatigué et altéré, soit réduit, pour tromper sa soif, à boire l'eau trouble des mares et des ruisseaux.

Les manœuvres sont déjà assez dures et assez inutilement pénibles pour qu'elles ne deviennent pas une source d'épidémies.

La guerre est un fléau meurtrier et stupide.

Soit !

Qu'on soit, au moins, préservé de ses conséquences macabres en temps de paix !

C'est déjà trop qu'on impose à des hommes libres, le ridicule de ses parades.

« ET PUIS APRÈS ? »

Cela fait des années que le public se plaint des retards dans les services des trains. Ces retards sont si bien passés dans les mœurs qu'ils s'effectuent maintenant avec une touchante régularité. On cite tel train qui doit arriver avec vingt minutes de retard, tel autre avec trois quarts d'heure... etc. C'est beau, l'exactitude !

L'État a lui-même compris qu'il devait intervenir. Il a décidé que, dans certaines gares, seraient tenus des registres,

sur lesquels on mentionnerait les retards, et que ces registres seraient mis à la disposition des agents du contrôle.

C'est le cas de dire : « Et puis, après ? »

Car, il ne suffit pas que tous les voyageurs fassent queue devant le fameux registre, toujours caché, d'ailleurs, pour y inscrire leurs réclamations. Ce sera de l'encre et du papier perdus, et encore du temps, si ces plaintes ne sont pas suivies d'effet.

Ce qu'il importe en pareil cas, ce n'est pas la menace vaine et ridicule ; c'est la sanction.

« VOITURES FERMÉES »

A peine les premières pluies de septembre ont-elles distribué quelques rhumes que le problème des voitures fermées se pose pour les voituriers parisiens. Voici les théâtres qui vont rouvrir, et dans quelques semaines, les promeneurs attardés vont commencer à bougonner contre les cochers, qui s'obstinent à ne sortir encore qu'avec des voitures découvertes, où il faut subir la fraîcheur des nuits. Or, les bourgeois ont tort de s'en prendre à l'insouciance des rouleurs.

C'est à la rapacité des Compagnies que les clients doivent s'attaquer.

En effet, sitôt que les loueurs deviennent que le public réclame des voitures fermées, ils en mettent à la disposition



des cochers, mais en exigeant d'eux le versement de plus fortes « moyennes ». Naturellement, ceux-ci se soucient peu d'augmenter ainsi leur versement quotidien ; et ils traitent leurs « sapins » découverts, le plus longtemps possible, dans les rues de Paris.

Est-ce qu'on ne pourrait pas prendre une mesure générale, qui, sans léser les cochers, leur permette de ne pas mécontenter leurs clients ?

JEUDI 19 SEPTEMBRE 1901.



Tartines de
L'assiette
au beurre

Rédacteur en chef des « TARTINES DE L'ASSIETTE AU BEURRE » : CAMILLE DE SAINTES-CROIX.
Illustrations de MAURICE PHILLET, SPADA, TESTEVUIDE, etc.

A NOS ABONNÉS & LECTEURS

Nous publierons, la semaine prochaine, un **NUMÉRO SPÉCIAL** consacré aux **Evénements sud-africains** et entièrement illustré par

Jean VEBER

En raison de l'importance de ce numéro qui contiendra

24 PAGES

dont 12 en **trois couleurs**, la mise en vente n'aura lieu que

le Samedi 28 Septembre

au lieu du Jeudi 26 septembre.



Dessin de Jannous Georges.

— Sa Grandeur, Monseigneur l'Evêque, ne pouvant venir présider notre Rite du Sacré-Cœur, vous envoie sa bénédiction par télégramme !!!

LES MORDUS

où
l'on s'ennuie

PRINCIPES EN VACANCES

Messire Levée compte évidemment parmi les membres les plus prestigieux de la majorité anti-socialiste et anti-intellectuelle qui rongent le sein de la municipalité parisienne.

Il flotte de Méline à Déroulède et de Drumont à Cassagnac, selon les bons vents ou les judicieux conseils qui poussent sa barque solennelle dans tel ou tel courant de réaction.

Mais M. Levée tient par dessus tout à sa réputation d'homme correct.

A Paris, M. Levée ne fréquente pas chez les israélites, et évite tout contact avec le monde des affaires.

Mais, à Cabourg, ce rigorisme prend ses vacances.

Il y a, sur cette plage charmante, un M. Levée qui participe à l'administration du casino; or, ce Casino à cagnotte est dirigé par l'un des frères Bloch et Emmanuel Arène y collabore comme commissaire des fêtes.

Le M. Levée du casino de Cabourg est-il le même homme que le nationaliste M. Levée de Paris?

Jusqu'à preuve du contraire, cela nous semble probable.

MONARQUE FATIGUÉ

On chuchote, dans l'entourage du gros Edouard, que la saison de Hombourg ne lui a pas fait tout le bien qu'on en attendait. Au contraire, le monarque anglais est revenu de cette ville, les traits tirés et la démarche lente. Sa vie, hélas, fut pourtant, d'après des témoins, des plus régulières et des moins agitées.

Dès le matin, Edouard prenait le frais en compagnie de ses fidèles « dames de service ». L'une, grande et superbe-



ment faite, avait la taille et les hanches moulées dans un costume tailleur très collant; c'était miss Chandos Pole.

L'autre, plus petite et plus sémillante, l'œil vif et le nez retroussé, avait l'air d'une méghisme; pensée moderne, en sa fraîche toilette de foulard; c'était mistress Batters.

Et, l'après-midi, Edouard recommençait sa promenade entre ses deux fidèles « dames de compagnie », leur causant un peu et leur souriant beaucoup.

Ce n'est vraiment pas un tel régime de promenades hygiéniques et de conversations calmes, qui puisse expliquer la fatigue royale, surtout, lorsque l'on compare cette allure honteuse avec les folles d'autrefois.

Il n'en est pas moins vrai qu'il garde très mauvaise mine. « Le Roi », dit un médecin de la Cour, est arrivé à un âge où il ne doit plus rien se permettre, pas même d'avoir des idées.

Donc, nul doute que, l'an prochain, à la saison de Hombourg, l'on ne s'arrange discrètement pour que le monarque ne se promène plus, entre la belle miss Chandos Pole et la sémillante mistress Batters.

LE NÈGRE DE MAC-MAHON

Vous vous rappelez l'horripilante scie qui traîne encore dans tous les mess de saboteurs: Mac-Mahon visitant Saint-Cyr, remarquant un élève au teint d'ébène et ne trouvant que ceci à lui dire:

— Ah! c'est vous, le nègre? Hé! bien... continuer!

Or l'anecdote était authentique: le nègre existe réellement et ne demande qu'à... continuer, pour le plaisir de ses amis qui sont nombreux, car c'est un charmant homme, de tous points sympathique.

Voulez-vous nous permettre de vous donner de ses nouvelles?

Il se nomme Liontel. Devenu officier, il dut démissionner, à cause de l'insupportable scie, qui lui valait à chaque instant les plaisanteries les plus insupportables de la part des beaux esprits de garnison. Sorti du régiment, il fit son droit et fut nommé procureur de la République au Dahomey.

Or, il vient d'abandonner la magistrature et de rentrer à Paris.

On peut le voir tous les jours à la Bibliothèque Nationale, où il compulse Marx.

Excellent socialiste, il se présentera, aux prochaines élections de la Guadeloupe, avec le programme collectiviste, contre M. Gerville Réache.

Au physique, c'est un homme petit, maigre, sec, l'œil vif, le geste rapide et nerveux, les cheveux blancs et crépus, chevalier de la Légion d'honneur (on n'est pas parfait!)

On eût bien nommé le maréchal Séré-Mayeux, si on lui eût dit qu'en adressant ces bizarres paroles d'encouragement à l'élève Liontel, il préparait un nègre militant de plus à la cause révolutionnaire.

COMME POUR LUI

Plus que jamais, par ces temps de fêtes, le souvenir de feu Félix devenait, pour ce pauvre M. Loubet, une agaçante obsession. Autour de lui, avec une indiscrette insistance, on rappellerait comment il saluait, il souriait, il embrassait. On redira Ses mots au Tsar. Et toutes ces anecdotes auront l'air d'autant de leçons.

Il est un souvenir peu connu, mais dont les bons moines et les fines religieuses ne cessent d'importuner la Présidence, c'est celui de la campagne religieuse menée en faveur de ce Félix, quand il n'était que candidat. Le jour de l'élection, alors qu'au palais de Versailles, certains sénateurs se faisaient tirer l'oreille, dans tous les couvents de France, on « marchait » pour Dieu et la Patrie. Dès la veille, sur un ordre venu de loin et de haut, tous les religieux se mirent en prière et firent des vœux pour Félix Faure qui, par des gages habilement donnés, était déjà l'élu de la droite et du clergé. Dans les couvents féminins aussi, tels que ceux de Chartres, on récitait des neuvaines. Et il n'était pas un de ces moines, aucune de ces religieuses, qui n'eût la certitude que l'élection serait le résultat de ses prières et de ses vœux. Et c'est ce qu'ils font dire, chaque jour, à l'hésitant M.



Loubet, lui promettant, s'il est bien sage et bien modéré, de tant et si bien prier pour lui qu'il sera réélu. Et l'on dit que M. Loubet se contente de sourire — ce qui ne l'empêche pas de prêter l'oreille.

RÉPARATIONS

Est-ce vraisemblable ?

M. Constant, nous affirme-t-on, n'a jamais cessé d'être dans les meilleurs termes avec le sinistre Hamid, et ils continuent de se tenir mutuellement au courant de leur petite santé.

L'affaire des quais était nécessaire ; et, si elle fut ourdie de consentement commun, c'est qu'il était indispensable qu'elle passât par ces phases, pour montrer, à la fois, la fermeté de notre ambassadeur, et les divers degrés de complaisance et de résistance de l'administration ottomane. On sait que M. Constant aime à proportionner la reconnaissance qu'on lui doit à l'étendue des services qu'il montre avoir rendus. L'honneur n'était donc pour rien dans le débat. On pourra en juger par le néant de réparations exigées pour tout ce dérangement.

En fait de réparations, d'ailleurs, on sait que Hamid n'est pas chiche.

Pour la plus légère vétille, il offre, en pareil cas, la

décapitation ou l'emprisonnement, au choix, de quelque haut fonctionnaire rendu responsable.

Il est vrai que celui-ci a toujours un moyen d'échapper ce désagrément personnel.

En versant une certaine indemnité à la caisse impériale, il obtient d'être, simplement et secrètement, emprisonné pour quelques semaines. Pendant ce temps, on tire d'un des bagnes d'Asie-Mineure un forçat quelconque. On le revêt des somptueux habits du pacha soi-disant sacrifié, et on l'exécute à la place du puissant seigneur, en présence des représentants des puissances étrangères, qui n'y voient que du feu et se déclarent satisfaits.

Aussitôt l'incident clos, le Pacha, sain et sauf, est tiré du cachot, envoyé dans quelque province lointaine, où il attend patiemment que l'oubli soit fait sur l'incident et qu'il puisse reparaitre sans danger.

En Chine, ce genre de substitution s'opère couramment. Il en aurait été ainsi, assure-t-on, pour le trésorier Young-Tehing et le tao-tai Pao, rendus responsables, par la diplomatie européenne, des massacres de Fou-Tchou.

Mais qu'est-ce que cela fait à notre diplomatie ? Homme de qualité ou homme de paille, pourvu que le sang coule, la civilisation est sauvée !

VA-T-EN GUERRE

S'il était un homme fait pour les douceurs de la paix, croyait-on, c'était bien le petit Méline. Il avait l'horreur de tout ce qui claque et fait du bruit. Il glissait dans la vie en pantoufles et avec des gestes craintifs, comme un perpétuel convalescent.

A la Chambre, dans les séances les plus tapageuses, il garda toujours son attitude timide et réservée, se contentant, au bon moment, de semer sans bruit la fausse nouvelle ou la calomnie.

Hé ! bien, ce petit homme paisible s'est changé tout-à-coup en foudre de guerre. Depuis plusieurs mois, il se hausse sur ses ergots et enfle sa voix pour qu'on distingue l'accentuation forcée de ses :

— Vive l'armée !

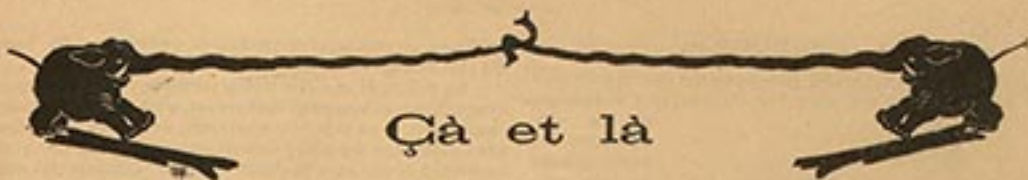
A l'entendre, il chaussait maintenant des bottes au lieu de pantoufles ; et son bonnet de coton serait devenu un... à poil.

C'en est pourtant pas l'influence des imageries de son cher Epinal qui le pousse ainsi à la caricature patriotique et transforme ce maigre politicien en grossier « va-t-en guerre ».

C'est plutôt l'ambition, une ambition sournoise, qui le fit passer des rangs de la Commune dans ceux des Versaillais, et le pousse aujourd'hui à chanter, indifféremment et selon les circonstances, la charrue ou le sabre.

Qui eût cru que ce morceau de pot-au-feu, tout au plus fait pour la carotte et le poireau, s'avisaît sur le tard de songer aux effets de lauriers.





Çà et là

LEURS MENTORS

Si vous rencontrez, dans les rues de Paris, une femme élégante, trotinant gentiment, suivie, à quelques pas de distance, par deux notables commerçants, leur patente à la



main, ne vous étonnez pas. La charmante enfant s'est tout simplement assurée contre les erreurs grossières et les brutalités, dont la police se rend, depuis quelque temps surtout, coupable envers les femmes de tous les mondes. Il suffit qu'un minois ne leur revienne pas — ou leur revienne trop — qu'une démarche les offense ou les allume, pour que ces brutes se précipitent sur leur victime et l'enferment au poste, sans plus de formalités ni d'explications.

Mais, ainsi accompagnée de deux commerçants patentés, la Parisienne a tout au moins chance de se faire reconnaître, et de sortir saine et sauve des griffes des policiers.

Or, avec leur habituelle roublardise, certaines personnes du demi-monde ont vite compris les avantages qu'elles pourraient tirer de ce nouvel usage. Elles aussi se font accompagner de leurs fournisseurs, mais ceux-ci ont demandé à porter sur eux leurs factures en même temps que leur patente. Et, si l'on rencontre l'ami fortuné, on lui présente incidemment le commerçant qui, à son tour, présente, comme par hasard, sa quittance.

C'est ainsi que, depuis quelques jours, la grande Irma de Saint-Siphon ne sort plus que suivie de son carrossier et de son bijoutier. Le premier pigeon qu'elle rencontrera pourra se vanter d'avoir reçu un beau coup de fusil.

SON PANTALON

Le baron Chauffard aimait, par dessus tout, deux choses : l'armée et son costume d'officier de réserve.

C'est dire avec quelle joie il apprit qu'il pourrait saluer

le Tsar, à la revue de Bétheny. Jamais plus belle occasion ne s'offrirait de revêtir ses habits militaires. On pensa avec quel soin il les fit sortir de l'armoire, brosser et astiquer. Mais, pour les mettre, ce fut une autre affaire.

Tout en restant patriote ardent et en approuvant les manœuvres et les marches forcées... pour les autres, le baron avait acquis, au bercement de son automobile, un ventre des plus respectables. Et ce ventre, il dut le confier à la baronne et à sa domesticité, afin que leurs efforts réunis le fissent rentrer et demeurer dans les limites, un peu restreintes, de son uniforme.

Après une lutte homérique, la graisse fat vaine, et l'officier Chauffard, sanglé et apoplectique, alla pénétrer le train qui devait le conduire aux glorieux champs de Bétheny.

Il fit un tel effort, pour s'enfouffler dans l'inconscience sapin, que le bel uniforme craqua de tous côtés. Mais, ce ne fut qu'à la gare, devant l'hilarité générale et les quolibets de la foule, que le baron comprit toute l'étendue du désastre. Il dut rentrer, tout pensant, au logis.

Il s'apprêtait à gourmander la baronne de n'avoir pas su prévoir une aussi ridicule catastrophe, quand, en arrivant chez lui, il aperçut, étendu sur une chaise, un superbe pantalon d'uniforme, aussi coquet, mais plus large que le sien.

A qui ce pantalon ?

Chauffard ne prit pas le temps de le demander. Il n'avait plus que tout juste celui d'enfiler le « grimpaire » providentiel et de se précipiter vers son train, non sans avoir embrassé la baronne, confuse et nerveuse, et l'avoir remercié de penser ainsi à tout.

Elle pensait si bien à tout, la petite baronne, qu'en attendant rentrer son mari, elle avait eu la présence d'esprit de lui laisser voir le nouveau pantalon d'uniforme, mais



d'en cacher avec soin le propriétaire. Celui-ci en fut quitte pour garder le lit plus longtemps, et la petite baronne pourrait témoigner qu'il fut loin de s'en plaindre.

« LE PAIN CHER »

Tout le monde s'est plaint, en apprenant que le pain était augmenté d'un sou, mais l'on criait bien davantage, si l'on connaissait les vraies raisons de cette augmentation.



C'est sans doute que la farine se vend plus cher sur le marché ?

Erreur. Consultez les cours et vous verrez que cette farine a diminué, au contraire.

Mais elle augmentera, puisque l'on

se plaint de la récolte qui sera mauvaise cette année ?

Sans doute, elle augmentera, mais dans quelques mois seulement. Et voilà où l'exploitation du public est flagrante et honteuse.

Les boulangers prévoient la hausse de la farine et, sans attendre qu'elle ait eu lieu réellement, ils surelèvent le prix du pain. De sorte que, pendant des mois, ils font insidieusement des bénéfices exagérés. Au lieu de gagner dix francs par sac, ils en gagnent trente et quarante !

Ce petit jeu de bourse, au détriment du peuple, n'est pas, du reste, spécial aux boulangers. Il se pratique sur presque toutes les matières de première nécessité.

On ne se contente plus de subir les krachs et de les faire ensuite supporter à l'acheteur : on les prévoit longtemps à l'avance, et l'on en tire d'insolents bénéfices !

« TROP FATIGUÉ »

Chaque jour amène sa fantaisie sportive. C'est devenu si naturel de faire le tour du monde qu'il faut bien se distinguer par l'originalité des moyens de transport ou, par, la



difficulté vaincue. Les uns partent sur des échasses, les autres, à cloche-pied et d'autres, en sabot. On a annoncé l'arrivée à Paris d'un globe-trotter à dos de chameau ; c'est dire

qu'il sera bientôt suivi de sportsmen, grimpés sur les bêtes les plus étranges de la création.

Au milieu de ce défilé tintamarresque, un type restait sympathique et vraiment intéressant, c'est ce grand Autrichien, parti, il y a déjà plus d'un mois, de Vienne, emportant sur son dos une des plus jolies femmes de la ville. Elle avait consenti à le suivre, à la condition qu'il la transportât ainsi de Vienne à Paris. Et lui, amoureux, avait accepté le défi. Or, depuis son arrivée dans le premier village après Vienne, on n'avait plus entendu parler du « porteur de femme » comme on l'appelait là-bas.

Le bel Autrichien avait passé la nuit à l'auberge avec son joli fardeau, et, le lendemain matin, au moment de se remettre en route, c'était la dame qui se déclarait fatiguée

« ELLE SE TAIT »

S'il est une Société qui fit du tapage ces temps derniers, c'est bien la Société protectrice des animaux. On n'entendait plus qu'elle. Il lui fallait des chapeaux et des ombrelles pour protéger le crâne des chevaux, des machines compliquées pour relever ceux-ci sur le pavé glissant, et des fontaines à leur portée, dans tous les carrefours, sans compter les hôpitaux pour les chiens errants, et les distributions de vi-



vres pour les pauvres petits piérotts, que les automobiles ont privés de leur crottin de chaque jour. Puis tout se tait. Les membres les plus distingués de la puissante Société ne disent plus un mot. C'est qu'ils ont la bouche pleine des gibiers les plus succulents. Et ils se trouvent partagés entre leur conscience et leur estomac.

Ils savent bien que toutes ces petites bêtes qui, chaque année, après l'ouverture de la chasse, font la joie des gourmets, souffrent mille morts avant d'être rôties à point. C'est non seulement les coups de fusil des chasseurs, mais aussi les pièges de toute sorte, collets et panneaux. Il y aurait là, pour la Société, bien des animaux à protéger, bien des souffrances à éviter. Mais ce serait, hélas ! des jouissances culinaires supprimées.

Il faut bien aussi soigner un peu sa pauvre petite pousse, et, d'une protection bien ordonnée commence par soi-même !

MENUS CLICS-CLACS

« DES LAMPIONS! »

Est-ce que cela compte, l'argent dépensé dans les fêtes? C'est si peu, auprès de ce qu'il faudra verser ensuite! Il n'en glisse pas moins un nombre très respectable de millions entre les doigts des organisateurs d'enthousiasme. Et les bems hypocrites se s'écrier: « Mais, au moins, les malheureux en profitent. » C'est-à-dire qu'on les amuse avec des défilés de bombonnes dorées et des feux d'artifice. Ça leur emplit les yeux dix minutes, mais pas l'estomac!

Le lendemain, allez donc un peu demander aux faubourgs ce qu'ils en pensent, de vos cavalcades et de vos fêtes. Si vous vous imaginez que la femme qui n'a pas de



quod nourrir ses gosses va couper dans votre enthousiasme, écoutez ce qu'elle dit de votre tsar et de vos lampions.

— Est-ce qu'il croit que nous sommes comme ses Cosaques et que nous donnons de la chandelle à bouffer à nos petits? »

« TZARIANA »

Comme en 1892, aux fêtes de Dunkerque, de Reims et de Béthény, on pourra voir de ces bilécots naïfs « où la badauderie courante aime à retrouver, sous une forme sensible, sa propre expression. »

La même mode existe, paraît-il, à Pétersbourg, où c'est, depuis quelques jours, une véritable floraison de cartes postales, de boîtes à bombons et de blagues à tabac.

La « blague » de l'alliance, voilà un joli cadeau à faire à un peuple enfant.

On a vu que le protocole avait permis aux poissonnières du Minek, d'offrir au Tsar, un poisson rare, tout vivant, en souvenir de son passage à Dunkerque.

Auparavant, on avait fait demander à M. de Witte, s'il n'était pas indiscret, presque inconvenant, d'offrir ainsi un animal au Tsar.

— Mais pas du tout, répliqua M. de Witte, le Tsar adore les bêtes, toutes les bêtes... sauf le lapin!

Les sénateurs, députés, conseillers généraux de l'Oise, sont dans la désolation. On les autorise bien à se présenter en corps devant le Tsar pour lui offrir leurs hommages, mais on leur interdit de construire une tribune spéciale, dans laquelle ils prendraient place.

Où leur permet la comédie... et on leur refuse les planches!

M. Crozier est dans la joie. Il a pu reprendre, à temps, son poste à la tête du protocole.

Il est, depuis une bonne huitaine, entièrement débarrassé de la limaille qui lui était entrée dans l'œil.

Tant qu'il n'était pas complètement guéri, son rôle protocolaire était impossible.

Recevoir le Tsar et avoir quelque chose... à l'œil, quelle prétention!

L'on a pu lire qu'à Dunkerque, à l'occasion des fêtes, une chambre avait été réservée à chacun des ministres, pour qu'il y passât la nuit. Les uns logeront à la préfecture, d'autres chez des particuliers.

Un seul des ministres, ne fut invité nulle part. Ce fut Monis.

On crut, sans doute, là-bas, que le Garde des Sceaux traitait après lui son « lit » de justice.

« PAUX NEMROD »

Comme l'on parlait de chasses, à Compiègne, l'un des officiers de l'escorte crut bien faire de vanter les passions cynégétiques de son patron. « Il faut le voir, narrait-il, passer des journées entières dans les coins les plus perdus des forêts séculaires de Bialowitz. Pas un gibier ne lui échappe, pas un fourré ne lui est inconnu. Il fatigue les cerfs et les chiens, et n'a jamais laissé échapper un sanglier ni un bison. »

La réalité est bien moins épique.

Quand Nicolas se rend à quelque'une des grandes chasses,

qui se donnent dans les forêts de Bialowięge, il n'a qu'un souci, celui de la table, et qu'un désir, s'y attarder.

Les autres chasseurs peuvent s'éclipser un à un, lui,



reste attablé avec satisfaction, préférant le cliquetis des vaisselles aux plus retentissants hallalis.

Sans doute il fatigue les cerfs, mais c'est avec son couteau à découper, et s'il fait disparaître les sangliers, c'est quand on les lui sert en pâté dans les terrines.

— RIDEAUX TIRÉS —

Quand le protocole commença à s'occuper de Compiègne, son premier soin fut d'envoyer ses petits attachés visiter le château en détail, pour s'assurer que tous les préparatifs seraient correctement achevés. Or, plusieurs de ces fonctionnaires ne reparurent pas de deux jours! C'était à les croire tombés au fond de quelque cabliette féodale du vieux manoir.

L'histoire était plus simple et moins tragique.

Parmi les dernières dispositions à prendre à Compiègne, celles qui concernaient les fenêtres ne furent pas les moins compliquées. Il y en avait

trois cent cinquante à garnir et celles des grands appartements mesuraient près de deux mètres. Ce fut un tel coup de feu que l'on dut faire venir de petites ouvrières parisiennes, qui apportèrent à la besogne leurs doigts de fée et leur joyeux entrain. Et, dans des chambres perdues au fond de longs couloirs, quelques jeunes attachés, ayant découvert les mignonnnes tapissières, l'aiguille à la main, la chanson aux lèvres, les avaient vues très embarrassées pour terminer leur travail, sans échelle.

Nos jeunes gens offrirent aussitôt le secours de leurs épaules et de leurs bras, sans plus se soucier des consignes de l'étiquette et jamais ils n'éprouvèrent, aussi délicieusement combien travail et plaisir sont voisins.



L'une des petites ouvrières, dans un frais éclat de rire, trouva le mot de la situation : « Il était joliment temps que vous arriviez, dit-elle aux jeunes gens. Nous avions bien des rideaux, mais ça manquait d'embrasses ».

— PETITES VOITURES —

Il est impossible de rêver réquisition, pareille à celle que nécessita le service des transports à la revue de Béthény. Non seulement tout ce que Reims comptait de vieux carrosses et de tapissières séculaires, fut sorti des écuries et des hangars, mais on dut surtout faire appel aux loueurs de Paris. Et comme les sapins qu'on avait pu envoyer de la capitale ne suffisaient pas encore, on eut recours aux véhicules les plus invraisemblables des verdurettes et de la marée.

Pour un peu, on aurait mobilisé les fauteuils roulants en disponibilité de l'Exposition et j'usqu'aux pous-pous



retraités depuis 1889 — voire les chaises d'invalides et les chevaux mécaniques des bazars de jouets d'enfants.

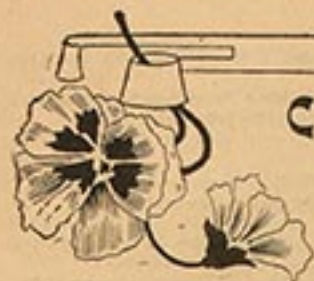
Pour les marchands parisiens, ça valait bien le voyage, et l'on mit en ligne jusqu'aux voitures à bras des vendeurs des quatre-saisons. Après tout, cela rapporte plus de traîner une famille de touristes en voyage que de ramener des Halles un tas de fruiteries.

Poires pour poires!

Et l'on peut voir, déjà, sur la grande route de Reims à Béthény, la file amusante des petites voitures à bras, où s'entassent des familles entières, le sourire sur les lèvres et les reins cassés. Puis, comme les ambulants de nos faubourgs, ne perdent jamais l'occasion de rire, ils emplissent les airs de leurs joyeux cris de vente, bien que ne transportant plus la même marchandise.

L'un crie : « A la verdurette! » en traînant une vieille Anglaise; l'autre : « On les vend six sous la douzaine » en charriant un couple entouré de toute sa marmaille.

Un autre enfin : « A la moule, à la moule, la moule au caillon! » en poussant un bon gîteux chauve, qui sourit et agite de petits drapeaux tricolores.



CHOSSES & GENS

de

THÉÂTRE



« VINGT MINUTES! »

On a beaucoup parlé du petit théâtre de Compiègne et des préparatifs du gala qu'on y offrirait au Tsar. Au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, on est enchanté de s'occuper de ces représentations somptueuses, qui mettent les mignonnes actrices sans dessus dessous, et offrent aux jeunes attachés, aussi bien qu'au Ministre, l'occasion de s'attirer de ces reconnaissances éternelles, qui sont si agréables pendant quelques instants.

Mais si l'on s'est longuement occupé de la composition du programme, il ne faudrait pas croire que ce fût pour discuter les chefs-l'œuvre à donner ou les coupures à pratiquer. Il y avait une question bien autrement grave.

Le Tsar voulait vingt minutes de comédie et vingt minutes d'opéra, pas une de plus.



Sans quoi, affirmait l'officier chargé de cette communication impériale, le Tsar s'ennuierait.

— Mais, risqua timidement l'imprésario Lintilhac, pour ne goûter ainsi les beautés de notre théâtre que la montre à la main, il faut que le Tsar soit bien impatient, bien nerveux.

— Lui ? protesta l'officier en souriant. Il est capable de rester six heures de suite, attentif et immobile, à voir défilier des soldats, des canons, des drapeaux et des...

— Et des canons de la Monnaie, ajouta tranquillement un reporter qui prenait des notes à quelques pas de là.

« CHÉRUBIN ET SON CURÉ »

La Comédie-Française peut se vanter d'avoir, en acceptant *Chérubin*, levé un joli lièvre ou plutôt un fameux lapin. Depuis la répétition générale, où le public eut lui-même la sensation rapide, mais précise, de l'ennemi intégral et mortel, ce *Chérubin* avait disparu de la scène, se contentant de s'agiter dans les coulisses. Et de là, sous forme de notes, d'articles et d'interviews, il annonçait son imminente transformation et sa prochaine réapparition.

On s'entête, en effet, à la Comédie, à réédifier ce four que l'on tient à coller contre la maison de Molière ; et l'on en change les pierres une à une avec une patience bizarre. De trois actes, on en fera deux ; de six rôles, on en fera quatre ; *Chérubin* deviendra Albert. Albert deviendra *Chérubin*. Mais ce n'est rien encore.

Il y avait, dans la pièce initiale, un tout petit rôle d'abbé, joué par le jeune Croisé.

L'auteur se laissa persuader qu'un curé ferait bien sur la scène et lui attirerait des sympathies, peut-être même un de ces succès apostoliques comme celui de l'Abbé Constantin ; c'est ainsi que petit abbé est devenu

grand. Il aura, dans la pièce annoncée, transformée et tripotillée, un rôle prépondérant, qui sera, du reste, interprété par M. de Féraudy. C'était, paraît-il, le meilleur moyen de se concilier de puissantes amitiés dans la maison.

Paris valait bien une messe. M. de Croisset s'est dit que la Comédie-Française valait bien un curé.

Reste à savoir si, à son tour, la pièce vaudra enfin quelque chose ?



— LES QUEUES DES BURGRAVES —

Tout cet été, les conneries de théâtre ont gémi sur l'information par laquelle nous avions appris que l'on ne ferait pas de frais pour les *Burgraves*.

Il faut dire que cet écho était fourni aux ironies, toujours prêtes, de la chronique Claretiphobe, par les nombreux mécontents que suscitait la distribution.

Le *Cri de Paris* peignait très exactement la situation, en révélant que, pour chaque rôle, il y avait en moyenne trois concurrents. Dans ces conditions, vous concevez qu'il fut difficile d'improviser une interprétation, qui assurât immédiatement une parfaite harmonie dans le monde boueux et chaotique des sociétaires et des pensionnaires.

Les *Burgraves*, c'est par excellence, la pièce où l'on ne peut que mécontenter tout le monde et son père, voire son grand-père, son bisain et même ses ancêtres.

M. Paul Meurice a été, un moment, menacé d'avoir à réunir tout un conseil d'héritiers de Victor Hugo, pour savoir s'il ne conviendrait pas d'ajouter plusieurs personnages et autant de vers. En effet, quelques fanatiques avaient proposé qu'en l'honneur du centenaire hugolâtre, on se servit des *Burgraves*, comme on se sert de la cérémonie du *Malade imaginaire*, pour les commémorations moliéristes, en faisant défiler, par voie de figuration, tout le personnel de la Maison — de la plus grande au plus petit, du plus vieux à la plus jeune.

Seulement, comme, chez ces messieurs, il est de mode de faire pour Hugo plus qu'on ne fait pour Molière, ils voulaient qu'au lieu de défiler silencieusement, chacun de ces figurants honoraires déclamât, au moins, un quatrain personnel.

L'auteur de *Strémont* prenait déjà sa plume, lorsque les avis contraires prévalurent.

Au moins, cette fois, les *Burgraves* auraient-ils eu une queue d'ajoutures, et l'on aurait pu, sans injustice, dire d'eux ce qu'en disait jadis le grand Damiens.

Vous rappelez-vous la belle lithographie, où l'immortel satiriste représente une jeune femme (la Comédie-Française), et Hugo lui-même, lorgnant une comète qui brillait au ciel.

En dessous, cette légende :

Hugo, lorgnant les vœux bleues,
 Au Seigneur demande tout bas
 Pourquoi les autres ont des queues,
 Quand les Burgraves n'en ont pas ?

— LE CHOIX D'UNE VEDETTE —

Mme Bartet ou Mme Sarah? M. Coquelin ou M. Mounet? M. de Hérédia ou M. Rostand?

Le pauvre crâne creux de M. Leygues était comme une tire-lire où l'on jette des noms au hasard pour tirer ensuite le gagnant.

Mme Bartet, plus officielle; Mme Sarah, plus impériale; M. Mounet, plus songtueux; M. Coquelin, plus populaire; M. de Hérédia, plus prestigieux; M. Rostand, plus « petit-chapeau ».

Chacun avait sa supériorité cotée... Et mérite pour mérite, qui choisit?

Il y a huit jours encore, on n'était pas fixé. Les prendre tous sur la même ligne?... Impossible! On ne l'ôte pas un

tsar avec de l'égalitarisme. Il faut absolument une « première tête ».

Et, pendant ce temps, Mme Sarah piochait sans trêve, faisant passer des notes dans les journaux.

Depuis un mois, elle avait pris les devants, tâchant ainsi de forcer la main.

Elle poussait M. Rostand et ne se reposait qu'en se laissant à son tour pousser par M. Rostand.

Et Sarah s'affichait plus impériale que jamais. Et M. Rostand tâchait de laisser entendre qu'il préparait un « Pierre le Grand » ou une « Grande Catherine ».

C'est un bel assaut! Et l'un versait le kummel de sa



foi dans le bain de caviar où l'autre trempait ses espérances. Et M. Leygues se disait :

— Pourvu qu'on ne me suscite pas, au dernier moment Le Bargy ou Réjane, Richépin ou quelque Haroucourt.

— LA REINE JUANA —

On est très content, à la Comédie-Française, de la reprise de la *Reine Juana* et du beau triomphe obtenu par Mlle Dudley, dans les grandes scènes du 5^e acte, ainsi que de la perfection d'ensemble, avec laquelle les jeunes recrues (Delaunay, Ravet, Desnonnes, Croné, etc., etc.) ont manœuvré.

Est-il vrai, que lorsqu'on doit représenter la pièce, en 1893, certaines prudences ministérielles aient contraint l'auteur à supprimer un tableau où Juana, exerçant un moment le pouvoir, faisait une déclaration publique de royal athéisme?

Est-il vrai qu'il ait été, un moment, question de rétablir le dit tableau?

Est-il vrai, enfin, que les mêmes prudences ministérielles d'il y a huit ans, se soient réveillées pour s'opposer à ce rétablissement de passages offensants pour la Majesté Papale?

Et, si c'est vrai, n'est-ce pas bien étrange?

La Vie des Lettres & des Arts

— L'ÈPÉE DES QUARANTE —

On prête à certains académiciens l'idée d'offrir une épée d'honneur à leur collègue Pierre Loti, pour le remercier d'avoir pris part à la campagne de Chine. N'est-ce pas l'académie même, en sa personne qui, là-bas, se couvrait de gloire?

Depuis que les Lemaitre et les Coppée ont insufflé aux trente-huit autres invalides leur esprit casernier et pansard, les pauvres immortels souffraient cruellement de porter une épée au côté sans jamais s'en servir.

Qu'au moins l'un d'eux, par-ci par-là, fit un geste noble qui sauvât l'honneur militaire de la corporation! C'est justement ce geste que vient de faire Pierre Loti. Qu'importe que son épée ait transpercé des madarins



ou qu'elle n'ait brisé que des potiches, pourvu qu'elle soit sortie du fourreau.

On ne s'étonnera plus, maintenant, de voir des soldats poser, de plus en plus nombreux, leur candidature à l'académie. Ils sentent bien qu'on a besoin d'eux dans l'illustre Maison.

Et M. Claretie parle de retirer son képi du musée Carnavalet pour venir désormais aux séances dans son vieux costume de garde national.

Le sinistre Emile Ollivier, lui-même, se sent réjouir. Tout cela se rapporte aux joyeux souvenirs de 1870.

— QUALIS MATER, EA FILIA —

Mlle Piérot, la récente étoile des concours de comédie, n'aura pas vingt ans encore, lorsqu'elle débatera, cette saison, à l'Odéon, dans la nouvelle pièce de M. Capus, *Brignot et sa fille*.

Il y a quinze printemps, au plus, sa mère, Mme Panot, débutait sur les mêmes planches et y obtenait un très joli succès dans le *Lion amoureux*.

Vous avez lu ce que l'on a dit de la fille, en juillet dernier; et les périodiques illustrés vous ont révélé le charme de son gracieux visage.

Voulez-vous savoir ce que l'on disait de la maman lorsqu'elle se produisit pour la première fois en public?

« Mlle Panot, la belle personne chargée de rendre le *Lion amoureux*, s'est acquittée fort joliment de cette tâche « hardie » des sourires, des regards en dessous, des mouvements de tête de côté, pleins de calinerie... »

« Enfin! — ô merveille! — Mlle Panot a presque trouvé « le moyen de rendre seyant ces affreux modes du Directoire ».

Hé! hé! On sait ce qu'il faut d'avantages pour rendre seyantes les dites modes. Mme Panot possédait, en effet, toutes les qualités de l'emploi.

Mlle Piérot, débutant dans une pièce toute moderne, n'aura pas à affronter le même genre de difficultés.

Mais hâtons-nous d'ajouter qu'elle s'en fit certainement, elle aussi, tirée avec honneur.

— LA REINE DE L'OPIMUM —

L'âne de la *Régina du Bhôpal* est parvenu jusqu'à la grâce d'Allah!

Ainsi s'est exprimé lord Curzon, vice-roi des Indes, en apprenant aux sujets asiatiques d'Édouard VII quelle perte ils venaient de faire, en la personne de cette illustre dame.

Qu'était-ce que la *Régina*? Qu'est-ce que le Bhôpal? On ne connaît guère, en France, l'un et l'autre, que par les *Cinq cent millions de la Régina* de Jules Verne.

Le royaume de Bhôpal situé en plein centre des possessions anglaises, occupe 20.000 kilomètres carrés, au nord de Sindiah et compte à peine un million d'habitants. Ce qui constitue son importance capitale, aux yeux du fisc britannique, c'est que les champs de pavots y sont innombrables et fournissent le meilleur opium de l'Empire.

La *Régina* (princesse) de ce véritable pays de Morphée, avait succédé à la fameuse Sikandar, la grande auxiliaire des armées anglaises, dans la répression des Hindous révoltés, au milieu du siècle dernier. Elle avait, comme sa mère, titre de *malab* et de *shah*. Elle signait protocolairement *Shah Jehan*.

Le Bhôpal est, peut-être, l'un des pays les plus éminemment moraux de l'univers. Le péché de coquetterie est inconnu des femmes, qui ne s'habillent que de feuilles de bananier. On ne tue ni bœuf, ni veau, ni porc, ni volailles; en revanche, on se nourrit des seuls animaux malfaisants, tigres, hyènes, serpents, vampires, etc. etc.

Les chroniques anglaises révèlent qu'une des plus pures joies des gens du Bhôpal, c'est de payer les impôts. Le jour, où les collecteurs de contributions se font annoncer, devient jour de fête et ces contribuables modèles accourent en dansant, avec des bannières fleuries, des hymnes triomphants

et des hurrahs enthousiastes, en processions chantantes et dansantes, jeter leurs tributs d'or et d'argent, de vaisselles et de bijoux sur les tapis étalés.

Bergerat n'eût pu rêver mieux, lorsqu'il conçut pour son *Vo-l'en guerre, le Royaume des Larbins*.

« PETIT COMMERCE »

Il ne se passe pas de semaine où l'on ne découvre, dans quelque vieille église de village, des trésors artistiques trop longtemps ignorés.

A côté de ces richesses, il y a des milliers de petits bibelots religieux et de sculptures anciennes, qui disparaissent souvent au gré des échanges les plus fantaisistes, le curé ayant pris la fâcheuse habitude, surtout à la campagne, de se considérer comme propriétaire de ce qui se trouve en son église.

Dernièrement, dans une petite commune de Normandie, une habile brocanteuse arriva au presbytère sur une bicyclette reduisante et battant neuf. Sous un prétexte quelconque, elle lia conversation avec le curé, qui lui fit visiter les petites curiosités de son église et de sa sacristie.

Quand la brocanteuse partit, elle emportait, sous son bras, deux étoiles du travail le plus rare, laissant en échange sa bicyclette au curé ravi. Deux mois plus tard, le mari de l'adroite commerçante, monté sur un tricycle à pétrole, revenait voir le même curé. Cette fois, il resta plus longtemps, car il expliqua, en détail, le maniement de son nou-

« Je n'ai pas osé retourner voir mon curé en automobile, il m'aurait vendu de force le Saint-Sacrement! »

« SA VILLA »

Si un homme fut étonné, ce fut bien notre ami Plantureau, quand il reçut de Pigeonnette une invitation à « venir prendre le thé en sa villa du Bois de Boulogne. »

— Pigeonnette?... Une villa!

Mais il y avait donc des mines d'or, à Montmartre?

Plantureau crut à une plaisanterie, haussa les épaules et s'abstint.

Ce fut bien autre chose encore, quand Plantureau, qui n'avait plus pensé à cette première invitation, en reçut une nouvelle de la même Pigeonnette, pour « la venir voir en sa villa de Vincennes ». Puis ce fut en sa villa de Sèvres, et de Saint-Cloud, et de Romainville, si bien que Plantureau se décida un jour à percer ce mystère.

Il se rendit donc à la villa de Romainville. Après une



heure de recherches, il finit par découvrir, à la fenêtre d'un petit kiosque, Pigeonnette, qui lui faisait des signes accueillants. Ce fut alors un quart-d'heure de joyeux bavardage : « Comme tu es gentil d'être venu, mais ce n'est pas à Romainville qu'il fallait t'amener. Ici, c'est triste, du côté des fortifications, je n'y reviendrai plus. Mais à Saint-Cloud, à Sèvres, à Vincennes et au Bois, c'est là que j'étais bien, en pleine verdure et... pas cher de loyer. Je traîne ma villa avec moi, ça ne me coûte que le transport. C'est un ancien chalet de l'Exposition que j'ai eu pour presque rien. La Ville en avait un lot à vendre, tout en haut de la rue de Courcelles... J'ai fait arranger, meubler, tapisser celui-ci. Tu vas voir comme c'est confortable et comme on y est bien! »

Et Plantureau apprécia tant et si bien l'installation qu'il a promis à Pigeonnette de faire, au printemps prochain, avec elle, et dans sa petite villa mobile, le tour... des fortifs, en plus de quatre-vingts jours.



veau véhicule. Il s'en retourna, encore à pied, laissant son trois-roues au curé enthousiasmé, qui lui avait permis d'emporter quelques vieux tableaux de valeur et une Sainte-Barbe du plus pur xv^e siècle.

Lorsque notre habile homme raconte à ses clients ces « bonnes petites occasions », il ajoute, toujours en souriant :

LE MONDE OU L'ON JUGE

« L'AFFAIRE JOSEPH »

L'affaire Léon Cartier, qui se jugera la semaine prochaine, rappelle par certains points l'affaire Joseph, que vous ne connaissez peut-être pas, et que voici :

Joseph était un valet de chambre, récemment entré en service chez les époux... Dubois.

M. Dubois s'était marié sur le tard, et Mme Dubois était une agréable rousse, médiocrement vertueuse. Les deux époux faisaient chambre séparée; leur alcôve communiquait par un cabinet où l'on avait logé le coffre-fort de la



maison. Dès le premier jour, madame avait remarqué Joseph. Elle le cribla d'ouïlades. Mais Joseph, de goûts peu déliés, ne se laissa rien suggérer par la trop fine beauté de la patronne. Au contraire, il s'accoutuma très vite de la cuisinière Ursule; et tous deux firent bientôt un vrai ménage au sein du ménage Dubois. Et madame, séchant d'amour, ne savait comment conquérir l'insensible larbin. Joseph acceptait mille petits cadeaux secrets, et ne rendait rien en complaisances, même platoniques. Or, le hasard d'une conversation écoutée derrière une porte, révéla un peu à Joseph la possibilité de s'introduire dans le cabinet inter-conjugal, par une lucarne donnant sur les toits. Un plan fut vite conçu : mettre la main sur le magot et filer avec la bien-aimée Ursule.

Or, la nuit même où Joseph avait résolu de s'introduire dans ce réduit, M. Dubois eut l'important caprice d'une petite visite à la chambre de madame. Un bougeoir en main, il fit irruption, au moment où Joseph attaqua la serrure du coffre-fort. Empoigné, bonsoit, livré à deux agents que le concierge alla quérir, le malchanceux larbin alla achever au Dépôt, en rêvant d'Ursule, une nuit trop bien commencée. Envoyé à la 8^e chambre, convaincu de tentative de vol avec effraction, il n'avait plus qu'à invoquer son jeune âge et s'en remettre à la clémence des juges, lorsqu'on vit Mme Du-

bois s'avancer à la barre des témoins, toute rose sous les vêtements noirs et le sein palpant. Une idée lui était venue, que seul un amour désespéré peut inspirer :

— Monsieur le président, fit-elle, ne condamnez pas un innocent ! Joseph n'est pas un voleur. Il était dans ma chambre lorsqu'il entendit monsieur Dubois se lever et venir. Il a eu cette idée généreuse de se précipiter sur le coffre-fort, pour en simuler le crochetage. Il était perdu ; mais j'étais sauvée. Je ne puis accepter un tel sacrifice, et je viens, à mon tour, le sauver en me perdant.

Un frémissement courut l'auditoire. M. Dubois s'évanouit dans les bras de l'huissier-audencier ; et, comme le président, très ému, ouvrait un nouvel interrogatoire, Joseph, ahuri, finit par répondre en se grattant le front :

— Dame!... m'sieu l'président, si ça doit tout arranger, j'dirai comm'madame!

« ON COGNE »

S'il est une chose révoltante, c'est la tranquillité avec laquelle certains journaux bourgeois parlent des brutalités policières. Ils ne manifestent aucune colère, aucune indignation. A les lire, on croirait vraiment que les citoyens sont rossables à merci. Le sieur X... a reçu une tournée au poste de l'Odéon ; la demoiselle Z... a été rossée de coups au poste de Montmartre, et voilà ! Quelques-uns ajoutent le sel de leurs plus fines plaisanteries, et daubent sur le dos des victimes, comme si les coups déjà reçus par elles au même endroit ne suffisaient pas.

Et voilà des années que ces sauvageries se perpétuent ou se renouvellent, sans que personne se décide à y mettre



ordre. La rossée semble faire partie des formalités. Les gens payent très cher pour être protégés par une force publique qui cogne sur eux !

Peut-être cela cessera-t-il, lorsque l'on opposera la force à la force et que l'on appliquera la loi du talion. Ce sera de la défense nationale pour de bon.



Carnet des Mécontents



« ATTENTION! »

Il n'est pas de semaine, depuis quelque temps, où l'on n'ait à déplorer de fatales méprises dans l'usage des médicaments. Le plus souvent, c'est le malade lui-même, ou ceux qui le gardent, qui n'ont pas su choisir entre les potions ordonnées. Et pourtant, dira-t-on, ce ne sont pas les étiquettes qui manquent. Les pharmaciens en couvrent leurs bouteilles, et de toutes les couleurs, et de toutes les dimensions.

Il faut croire que ce n'est pas suffisant.

Une étiquette, en effet, peut se décoller, et, en tout cas, reste inutile, dans l'obscurité.

Pourquoi ne pas donner aux flacons, qui renferment des poisons et des remèdes violents, une forme particulière? Pourquoi, surtout, ne pas user d'un verre spécialement taillé et dont les rayures attirent l'attention, rien qu'on touche?

L'habitude en serait vite prise, et les gardes, aussi bien



que les malades, seraient ainsi à l'abri d'erreurs souvent tragiques. Les médecins et les pharmaciens devraient être les premiers à prendre cette initiative.

« MYOPES OU BRUTES »

Il n'y a pas longtemps, encore, que M. Lépine, tout fier et tout exubérant, faisait, à de nobles étrangers et à quelques notabilités parisiennes, les honneurs de sa classe de sergents. Le préfet de police, tout souriant, expliquait comment l'on enseignait à ses hommes l'art de prendre et de suivre un signalement.

C'était d'une précision et d'une certitude merveilleuses. A l'aide de quelques signes nettement définis, l'agent reconnaissait aussitôt la personne désignée.

C'est ainsi que l'on donna, par plaisanterie, à des agents le signalement de quelques-unes des personnes présentes et elles furent, à l'instant, reconnues et désignées.

Comment expliquer, alors, que les policiers de M. Lépine, si bien éduqués à l'école de la préfecture de police, soient, dans l'exercice de leurs fonctions, si insuffisants, si grossièrement gaffeurs?

Si l'on avait pu collecter tous les signalements, en

vertu desquels, ces jours-ci encore, se sont faites des arrestations arbitraires, et que l'on eût pu mettre, en regard, la



photographie des personnes arrêtées, cela eût composé un album de contrastes... à faire pâler les *Vestales* et *Lanternes* de notre journal!

« CHAUD! CHAUD! »

Si l'est des mécontents qu'il faut s'efforcer de satisfaire, ce sont bien les malades de nos hôpitaux. Les plus petites choses prennent pour eux de l'importance, surtout lorsqu'il s'agit du repas quotidien.

Or, les internes se plaignent que ce repas leur arrive, le plus souvent, trop froid. Sans doute, ceux qui les servent sont bien excusables. Il leur faut parcourir de longs corridors, pour faire le service de la cuisine aux salles; et, quand les plats arrivent à destination, c'est après avoir longuement voyagé.

Mais il y aurait un moyen de remédier à cet inconvénient, sans, pour cela, compliquer le service. Il suffirait d'em-



ployer des réchauds, comme cela se pratique dans les grands restaurants, et aussi dans certains hôpitaux à l'étranger, à Londres, notamment.

Ce sont là, de ces petites réformes qui font beaucoup de plaisir, tout en coûtant fort peu au budget. Raison de plus pour ne pas les négliger.

Les Précurseurs de L'ASSIETTE au BEURRE

Caricatures & Satires du Bon Vieux Temps
Réunies, expliquées & annotées.

Par JOHN GRAND-CARTERET

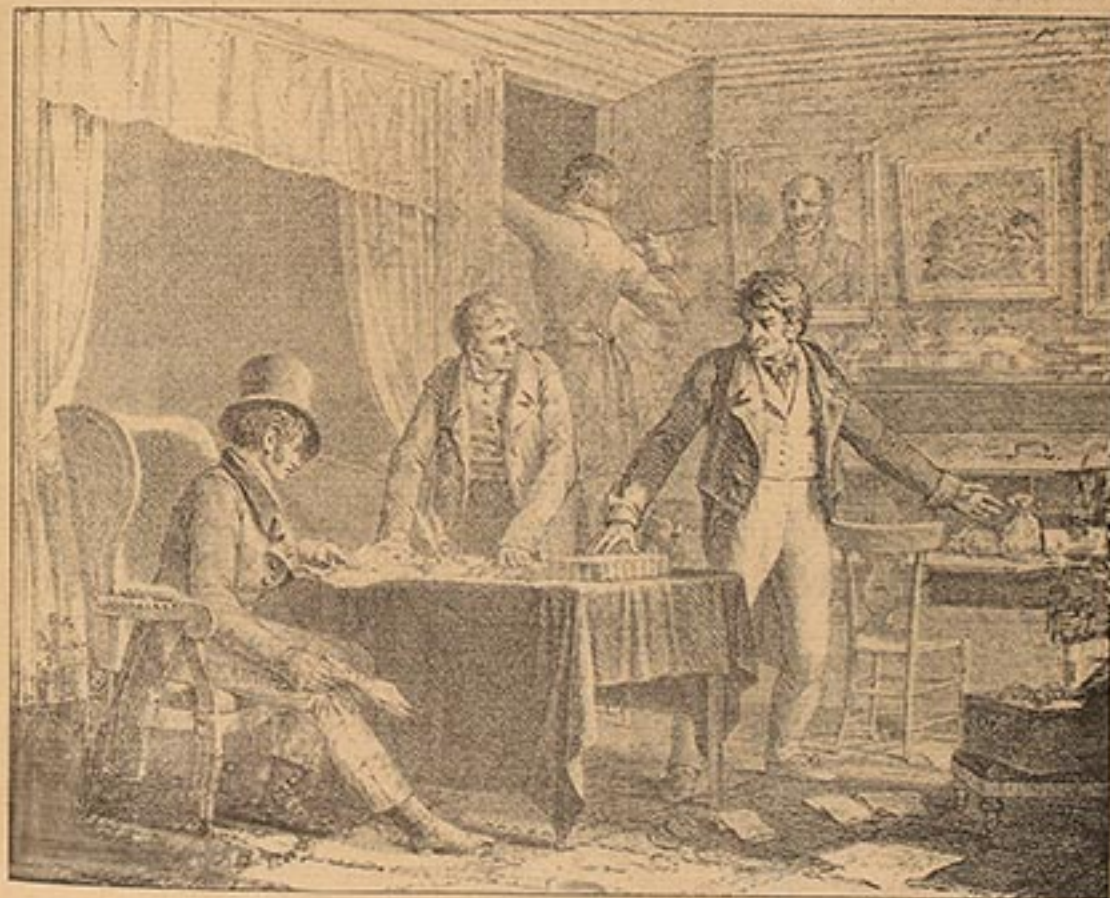


CE QUE L'ON VOIT TROP SOUVENT

Les héritiers contestés et joyeux (Lithographie de Watteau, *Re-Antiqua*).

Ici en une sorte de lanterne magique imagée, nous allons voir défilier le passé, et cette comparaison de ce qui fut avec ce qui est, ne manquera pas d'un certain piquant. Ce sera comme la bête humaine en déshabillé, à travers le dix-neuvième siècle, et par le crayon des maîtres de la Caricature et du Rire, ces deux choses éternelles.

On a plus ou moins ridiculisé et cinglé de verte façon les héritiers; on n'a



LES HERITIERS. — Lithographie de Vigneron. (*Restaurata*.)



LES HÉRITIERS. — Pensez-vous que notre respectable et digne oncle aille encore jusqu'à demain?
Composition de Charlet pour son *Album Lithographique* de 1830.

jamais *blagué* l'héritage... et pour cause.

Mais c'est la Restauration, et 1830 surtout, qui furent prodigues dans ce domaine, parce que les héritiers étaient alors les descendants des enrichis de la Révolution et parce que le Rire, comme aujourd'hui, se plaisait plus particulièrement aux choses de la grande satire humaine. Tandis que Vignerot Wattier, Charlet

ont cherché à fustiger le vice de tous les temps, l'amour de l'or, Henri Monnier a vu surtout, dans l'héritage, la *gouvernante*, ce démon femelle, *fermeuse de portes et accapareuse de béquillards*. La gouvernante et le cousin! La chasse aux gros sous futurs.

Durant la seconde période du siècle, Cham



L'ÉTAT D'HÉRITIER A BIEN SES CHARGES
— Vieille soie de tante! me faire porter son chien chez le dentiste.

Lithographie de Cham pour la suite *Nos Gentilshommes*
Le Charivari (1840).



LA GOUVERNANTE ET LE COUSIN.
Lithographie d'Henri Monnier (1827.)

restera à peu près le seul qui se soit occupé de ce personnage à l'état d'âme particulier qu'on appelle un héritier.

Chauffons, chauffons ferme, mes frères!

Tartines de l'assiette au beurre

Reproduit en chapitres de TARTINES DE L'ASSIETTE AU BEURRE par CAMILLE DE SAINT-CROIX.



PROPOS DE SAUVAGES

— Sire ! Je m'aperçois que votre Majesté Impériale est douce, comme l'avait prévu la fée Queen, d'un admirable appétit.

De cette verte Erin, de ces Indes somptueuses, la Grande Victoria, rogneuse implacable, n'a laissé que des os de famine. De tout ce qu'elle a pressuré, ici et là, il reste de précieuses conserves que nous tenons à votre disposition.

— All right, Chamberlain !

— Glorieux Edouard, voyez ! Ce bon poulet du Capitaine avec impatience, d'être assez bien rôti pour vous être servi. A quelle sauce le mangerez-vous ? Connaissez-vous la sauce Irlande ? Non ? Vous ne lisez donc pas vos classiques, glorieux Edouard ? La sauce Irlande fut obtenue par une savante combinaison des lois agraires et de l'impôt. Là où l'on ne savait vaincre, on ruinait ; et l'on pouvait ensuite fouiller à l'aise, prendre, proscrire ou tuer de faim.

Cette substance d'Irlande devait nourrir jadis 12,000,000 d'Irlandais. C'est le suc puissant d'un pays très beau, très doux et très fertile, race vigoureuse et vivace, où la moyenne des enfants était de cinq par famille. Par l'exil, la disette et les exécutions, sous le règne de votre chère maman, on put réduire cette population excessive aux trois quarts. Il n'y a plus aujourd'hui que 3,500,000 nationaux de cette île, vivant sur leur sol. En 1897, dix millions d'Irlandais payaient 6,000,000 liv. st. d'impôt. Les trois ou quatre millions qui subsistent, paient aujourd'hui 12,000,000 liv. st. Quand il n'en restera plus du tout, on n'aura plus besoin d'impôt. Nos landlords n'accroîtront qu'à pomper à même la bonne substance d'Irlande pour nous en rendre la bonne sauce.

— All right, Chamberlain !

— Grand Empereur, il y a aussi la bonne sauce des Indes. Celle-ci est plus dense encore et plus nourrissante parce que, à proportion, il reste encore moins d'indigènes indiens, pour plus de substance indienne que d'Irlandais

pour l'Irlande. Mais, hélas ! elle est en même temps plus inconsistante, parce qu'il y a Nicolas qui menace de nous la délayer.

Pour l'Irlande et le sud-africain, pas d'embarras ! Wilhelmisme ne peut pas grand chose. Mac Kinley s'entête à l'impérialisme de son côté ; Guillaume et Nicolas restent froids...

— All right, Chamberlain !

— Gracieux Maître, une seule chose saurait nous gêner : c'est notre propre peuple anglais qui pourrait à la longue s'indigner et nous bouculer. Bah ! nous avons de bons policiers...

Il y aurait encore... Mais je m'attarde en paroles, Noble Sire ! Ce bon poulet du Cap doit se trouver plus qu'à point. Vite, un plat ! Voyez ! Il n'attend plus qu'un signe de Votre Majesté pour savoir si c'est à la sauce Irlande ou à la sauce des Indes qu'il veut être mangé.

— All right, Chamberlain ! Pas de sauce ! Plus besoin ! Votre poulet du Cap, il valait plus rien !... Il était toute brûlé !

LE CŒUR DU TIGRE

L'ère effroyable que Gladstone appela le Grand Assassin, le monstre impérial qui passe en craquant les pires tigres du Bas-Empire romain, le bourreau des Bulgares, des Serbes, des Valaques, des Arabes, des Druses, des Arméniens, des Kurdes, des Tcherkesses, des Crétois, des Épirotes, l'infâme sultan Abdul-Hamid adore chastement la société et la conversation des femmes.

Le correspondant d'une gazette anglaise citait naguère des traits de son madrigalisme et de son platonisme qui ont fait, en Europe, le tour de la presse anecdotique.

Inventées ou réelles, ces petites histoires ont au moins le mérite incontestable de la vraisemblance.

Et rien n'est plus exact que ce renom de réserve galante et respectueuse, observée par le « Despote Fou » à l'égard des Fatma, des Djamiléh et des Zorah qui ont la honte d'être ses amuseuses.

Comme les héros des romans de Tristan Bernard ; ce tortionnaire de peuples fut, dès l'adolescence, dans ses affaires de cœur, un garçon rangé, timide, et d'une abstinence exemplaire.

La grande affaire sentimentale de sa vie fut sa liaison ratée avec une marchande de modes,



Mlle Flora Cordier, agréable Belge qu'il courtisa, attiré dans les détours du sérail, fit convertir à l'islamisme, puis abandonna brusquement, sans s'être entêté sur le rutage.

On cite encore une jeunesse de flûte qu'il épousa après l'avoir enlevée à son oncle Aziz ; et voilà tout son hihan romantique, en dehors de son train-train du harem.

Au tournant de la trentaine, cependant, il fut pris d'une subite fringale érotique et se permit quelques minces débâches. Mais un médecin lui rappela que son père et sa mère étaient morts phthisiques ; et ce fut assez pour l'arrêter net dans cette voie.

Il se contenta, dès lors, d'aimer les femmes en paroles. Né en 1852, cet individu, si prodigue du sang des autres et si ménager de sa propre sève, compte aujourd'hui cinquante-neuf ans. Or, ses plus intimes confidentiels révèlent que, depuis 1872, ses esclaves seules savent de façon précise où s'arrête sa puissance.

Et c'est ainsi qu'à ses autres crimes le tigre d'Yildiz ajoute celui d'immobiliser et de séquestrer stérilement trois ou quatre cents des plus belles femmes d'Orient.

LE DUC D'ÉGYPTE

Aux portes de Madrid campe une importante colonie de gitanos. Il arrive que ces pittoresques hobbes ont, comme tout le commun des contribuables, besoin d'adresser quelque requête à l'administration royale. Une députation est alors choisie, qui doit demander audience à la Cour et présenter le placet.

Seulement ces hommes libres ne sont pas très calés sur le Protocole. Ils ont alors recours à la science prestigieuse d'un personnage qui, sous le titre de duc d'Égypte, exerce les fonctions de « Prince des Gitanos ».

Aujourd'hui, très âgé, le duc d'Égypte habite avec sa tribu un village de taudis, taillé en plein roc à Triana, non loin de Séville.

Lui, le monarque des Fils de la Lumière, de la Flamme et de l'Éspace pontifié en boléro et en lotte courte, ayant pour couronne un chapeau pointu à bords haut retroussés, campé droit sur le front, pour sceptre une longue houlette, et pour manteau royal une sorte de poncho noblement roulé sur l'épaupe.

Si vous voulez une image plus fidèle de Sa Majesté, allez à Séville. Vous trouverez dans mainte boutique et vous pourrez acquérir pour la modique somme de deux pesetas une photographie représentant ce bel homme.

Ex-modèle
du grand peintre Fortuny.

Le duc d'Égypte, définitivement retraité, est bien connu pour avoir posé l'ensemble et le costume, dans les ateliers de peinture et de sculpture, d'un bout de l'Europe à l'autre. La villa Médicis et la place Pigalle l'ont connu.

Et c'est bien le moins que ces épiques gitanos, qui donnent au monde le mâle exemple de toutes les libertés, n'aient pas manqué de se donner un Roi qui aura été, entre toutes, une Majesté mozzia.



LES MORDUS

ou

l'on s'ennuie

PRÉSENTATION

Si le public n'a déjà plus qu'un vague souvenir de la lionne envoyée à la Présidence par le Négus, il est quelqu'un qui ne l'oublie pas, c'est M. Crozier.

On a lu, sans doute, dans les gazettes combien le rôle de notre chef du Protocole est effacé à Rambouillet. A peine s'il y viendra prendre un thé ou cueillir un fruit, — et toujours en simple visiteur : complet tailleur et petit chapeau. Caché soigneusement, le beau costume brillant et tapageur ! Rangées aussi, les décorations qui sonnaient si gentiment sur la poitrine bombée ! Crozier en était malade. Il avait la nostalgie de la livrée.

C'est pourquoi il songe à la lionne éthiopienne et à sa présentation possible dans le parc de Rambouillet.

N'est-ce pas lui, Crozier, qui serait chargé, comme de coutume, de cette délicate introduction ?

Il y verrait, enfin, l'occasion de rendre les chères



frusques délaissées : l'uniforme de dompteur avec brandebourgs, médailles, bottes à l'écuyère et cravache.

Sans doute, les souverains ont fait le désert autour de M. Crozier.

Mais, aujourd'hui, il entrevoit la revanche.

La lionne n'est-elle pas la reine du désert ?



LA FLORIDE CONTRE L'EUROPE

De mai à septembre, c'est d'ordinaire la grande circulation du Nouveau-Monde à travers l'Ancien. Paris voit défilier tous les Clarendon et toutes les misses Eva de New-York, de Boston et de San-Francisco. Du moins, il en fut ainsi jusqu'à l'an dernier. Depuis 1900, l'affluence est moindre. Et comptez bien qu'elle ira sans cesse décroissant.

Pourquoi ?

Parce qu'une active propagande se fait parmi la high-life et la plébe-américaines pour que l'on y prenne l'habitude de dépenser un peu plus chez soi et un peu moins à l'étranger.

D'innombrables brochures pleuvent à New-York sur le monde de la Cinquième Avenue, pour détourner les knickerbockers et les multimilliardaires de marier leurs filles en Europe, d'acheter de la peinture française ou allemande et surtout d'aller faire du tourisme transatlantique.

Toute cette réclame se fait au bénéfice de la Floride, qui fait valoir ses stations magnifiques au détriment du Biarritz français, du Landudno anglais, de l'Ostende belge, et de Naples et d'Alger et de Monte-Carlo.

Reste à savoir ce qu'en pensent les Yankees vieux jeu, qui ont eu tant de mal à se faire parisiens, et qui n'y sont parvenus qu'en écornant d'un bon tiers leurs capitaux monstrueux. Les Mackay, par exemple, pour ne citer qu'eux ?

Ils n'en pensent peut-être rien du tout, en somme.

Car, dans ce monde-là, on ne perd pas son temps à « penser ».



LA CROIX RÉCLAME

Tous les ans, à pareille époque, les pèlerinages ont à subir la lourde concurrence du train de plaisir ; aussi l'Église cherche-t-elle à retenir ses fidèles par des faveurs spéciales.

La dernière que l'on a imaginée au Vatican n'est pas si sottise !

Il s'agissait de remettre en faveur les voyages en Palestine. Léon XIII décida carrément que les catholiques qui entreprendraient cette croisade gagneraient licence d'arborer un signe spécial : une sorte de croix du Saint-Sépulchre, ornée d'inscriptions latines. Les femmes auraient droit de s'en décorer.

— Est-ce que cela confèrera un titre de noblesse ? demandent les ambitieuses ?

— Combien coûtera-t-il ? demandent les maris prudents.



— LA PETITE BONNE —

Malgré son avare bien connue, cette bonne contesse de G... qui mena si vivement campagne pour M. Stéphen Liégeard, a donné, cet hiver, les plus brillantes soirées du Faubourg. C'est qu'elle a la science du décorum et de la poudre jetée aux yeux.

Ainsi, la belle dame n'oublie pas que l'on autorise volontiers la police et même quelques soldats de la garnison de Paris à prêter leur concours, pour rehausser l'éclat de certaines soirées particulières; et elle ne manque jamais d'avoir à sa porte deux superbes cavaliers de la Garde républicaine. Ceux-ci sont, du reste, tarifés comme les petits pâtés. C'est cinq francs par homme et, quand le service se prolonge après minuit, c'est dix francs.

Or, ce louis coûtait particulièrement à notre chère contesse. Elle s'arrangea pour que sa femme de chambre, fine et mignonne Parisienne, attirât les regards des deux cavaliers. Ce ne fut pas long et les gardes firent successivement ce que l'on est convenu d'appeler, trop modestement, un doigt de cour.

On les surprit même embrassant la petite bonne.

C'est bien ce qu'attendait l'avaricieuse contesse, qui



profita de la circonstance pour pardonner, en souriant aux coupables et en négligeant de leur payer leur dû. Elle daigna même féliciter la soubrette qui répliqua : « Je serai reconnaissante à madame la contesse de demander toujours les mêmes cavaliers... ce sera plus sérieux ! »



— JOUVENCE AU LUXEMBOURG —

A-t-on assez demandé, dans les professions de foi et dans les réunions publiques, la transformation du Sénat? Eh! bien, cette fois, on y est arrivé en douceur, sans tapage ni révolution. Ce fut d'abord l'installation d'un superbe lavatory, que des malins baptisèrent de « Salle de billard », puis ce fut celle d'une immense salle d'escrime, où les mêmes malins affirmèrent que, si jamais quelqu'un s'y « fendait », ce serait bien le contribuable qui en paierait les frais. Et voilà que maintenant, au lieu de la bayette de jadis, où nos honorables, surveillés par tous les passants, levaient un coude timide et discret, on leur construit une salle, de consommation vaste et luxueuse, où ils pourront s'occuper des boissons plus effectivement que dans les textes de lois.

Ainsi, peu à peu le Sénat, ex-nécropole où l'on enterrait tristement les réformes, se change en palais joyeux où l'on se livre au plaisir des armes, au repos de la douche et aux joies moins violentes de la consommation. Et le sénateur

lui-même, d'un être pleurant et rotatiné qu'il était, va devenir un gaillard bruyant, carré des épaules et haut en couleur. La Constitution n'aura qu'à se bien tenir; ses gardiens rajennis rêveront bientôt de la violer sous les yeux allumés



de son propre père, M. le doyen Wallon, lequel ne serait pas exempt lui-même, de vœux coupables sur la pauvre enfant.



— TROPHÉE DE HONTE —

C'est à peine si l'on sait où se roulent, dans la poussière des collections techniques, les drapeaux des armées révolutionnaires, ces nobles loques sous le flottement desquelles combattirent, en 93, les enfants du peuple, armés et levés en masse pour défendre la première République en danger.

La troisième République n'en a cure; et, quand elle inaugure la statue de Hoche, ce qui passe au fond du décor, ce sont les drapeaux L. D. P. avec des « Vive Boulangier » et « Vive Marchand » à la cantonade.

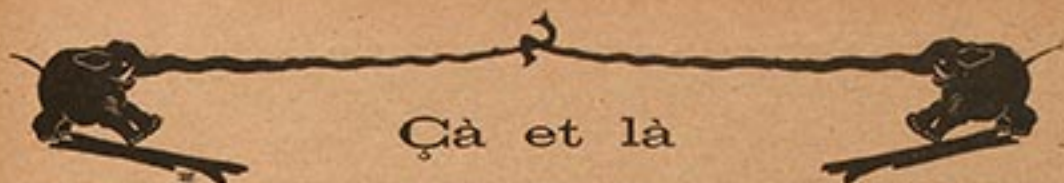
Et les drapeaux de Gondé?

Oh! ceux-là, pieusement, ils sont conservés. Ce n'est pas pour rien que nos dociles contribuables ont généreusement restitué aux rapaces d'Orléans leurs châteaux et leurs terres.

Allez à Chantilly, chez feu d'Annale, dans ce château aujourd'hui propriété académique, et vous y verrez, précieusement conservés, sous la responsabilité de MM. les secrétaires perpétuels, les étendards félons de ces émigrants français, qui voulurent trahireusement, avec le secours des kings, des kaisers et des tzars, faire rentrer, à peine libérée, la France de Buzot, de Hoche, de Danton, de Robespierre et de Marat sous les knouts, les sceptres et les crochets de la coalition inter-monarchique.

L'Académie, dont M. Emile Ollivier est le vice-doyen, a bien là les drapeaux qu'elle mérite — drapeaux des vieilles trahisons et des vieux crimes qu'elle représente.





Çà et là

« GABELOUS »

Vous avez la l'arrestation de tout un pensionnat de jeunes filles, qui fut pincé à l'octroi. L'ingénieuse institutrice se servait des jupes et des corsages des élèves, pour introduire en fraude, toutes sortes d'alcools, des cigares, des dentelles, etc., etc.

C'est bien. Mais il y a mieux comme histoire de douane.

Dans certaines régions frontière, les femmes des douaniers ont installé de petites boutiques, où l'on vend des produits de contrebande.

Pendant que le client ou la cliente, sans méfiance, vient faire ses achats, la patronne de la boutique envoie un gamin avertir le mari douanier, au poste le plus voisin.

Et quand le monsieur ou la dame, avec ses achats, passe devant ledit poste, ledit douanier, ainsi informé, surgit et commande la fouille ou le désahallage.

Les objets illicites sont trouvés et saisis.

— C'est bien, dit alors le gabelou... Pour cette fois je ne vous dresserai pas procès-verbal. Mais il faut laisser les toutes ces choses que vous passiez en fraude.

Naturellement, la victime intimidée se laisse dépouiller et consent à l'abandon. Or, dès qu'elle s'est éloignée, les objets saisis font retour à la boutique, où ils demeurent jusqu'à ce qu'ils soient revendus à quelque autre naïf, dans les mêmes conditions.

« MINE D'OR »

Un soir de l'autre printemps, sur la porte sa bicoque, Futeux attendait l'heure de la soupe, en lisant les nouvelles diverses du *Veilleur des deux Sarthes*.

Tout le jour, il avait trimé sur le champ en friche qui lui était éché dans un lot récemment acquis ; et il avait constaté qu'il y aurait trop à faire pour tirer quoi que ce fût de cette terre sèche et pierreuse.

Soudain son attention se fixa sur un fait divers du *Veilleur*. On parlait de la découverte de certains gisements d'or en France, dans diverses parties de la Basse-Normandie. Futeux eut un sourire, plia le journal en poche et rentra boire une bolée. Sur quoi, ayant la nuit tombée, il se rendit à la ville, acheta quarante sous de poudre à bronzer, puis revint chez lui et mélanges ce produit avec un seau de sable qu'il alla, sans lanterne, épanche sur son terrain.

Le lendemain, chuchotée ou ne sait par qui, la nouvelle

se propagea qu'il y avait un gisement d'or dans le champ de Futeux. Dès ce jour-là, chaque nuit, des gens vinrent avec des bêches et des pioches tourner et retourner le sol en friche.



Futeux feignait d'ignorer ce remue-ménage, fermait l'œil et laissait faire. On ne trouva que la poudre de bronze. Et pourtant, durant des semaines et des semaines, le fameux champ fut fouillé en tous sens, éventré, creusé, bouleversé de fond en comble. Nul filon d'or ne fut découvert et les gens finirent par renoncer. Seulement ils avaient tant et si bien remué la mauvaise terre qu'elle était devenue excellente. Il n'y avait plus qu'à ensemencher sans fatigue.

Et quand vint l'août, Futeux, pour ses quarante sous de poudre à bronzer, eut, à défaut de lingots d'or, la plus belle récolte de l'année.

« CIVILISONS »

La civilisation promise aux indigènes de Madagascar va s'abattre sur eux sous forme de décorations et de bouteilles d'absinthe.

Les décorations, on les prépare. Ce sera un ordre du mérite réservé aux seuls Hovas et qui comprendra trois classes : le chevalier avec croix en bronze, l'officier avec croix en argent et le commandeur avec croix en or. Il paraît qu'il est sauvage de se pendre des dents de calman autour du cou, mais que c'est le suprême de la civilisation de s'accrocher du métal sous le sein.

Quant au pernod, naguère prosaïque, il est arrivé depuis peu dans l'île et il y coûte un peu moins de douze sous la bouteille !

— On ne peut se figurer, disait un fervent colonisateur,



combien les indigènes de Madagascar sont sensibles aux honneurs et comme, aussitôt, ils se civilisent.

Avec quelques décorations, on les rend droits comme la justice.

— Et, avec beaucoup de pernod, on les fait « raides » comme elle.

Rappelons d'ailleurs que Gallieni réclame comme un de ses titres de gloire d'avoir combattu victorieusement les progrès de l'alcoolisme dans l'île.

Peut-être ce général ignore-t-il que l'absinthe, c'est de l'alcool ; et, sans doute, ses prescriptions n'ont visé que l'orgeat, la limonade et le sirop de groseilles !



— CHOSSES DE BRASSERIES —

Notre biéraméromanie passe le Rhin.

La police berlinoise s'inquiète en ce moment, du danger que fait courir à la jeune génération bourgeoise la présence de trop jolies caissières dans les comptoirs de brasseries.

Une ordonnance vient d'être publiée qui ordonne aux patrons de tavernes de ne plus employer pour leur comptabilité que des dames ayant passé la quarantaine.



Innocence !

Ces moralistes en sont-ils à ignorer que c'est à partir de la quarantième année seulement qu'une femme peut étaler l'abondance d'appâts propre à agiter le mieux les sensualités adolescentes.

On vit toujours les potaches et les étudiants novices déla-

guer les grâces minces des fillettes, pour se pâmer éperdument devant les kilogs de saindoux, qu'enserrent avec peine les corsés puissants des matrones.

Il est vrai que les gens qui rédigent les ordonnances de police, en Allemagne comme ailleurs, ont généralement atteint l'âge où le goût sexuel se tourne vers les primeurs et les fruits verts.

Tout âge à ses penchants ; et chaque homme juge d'après ses appétits du moment.



— POMME OU POIRE —

Voici le tir à l'arc revenu en honneur à Paris ; et les femmes du monde commencent à lancer leurs flèches avec assurance au tir aux pigeons.

La petite Irma de Saint-Siphon, toujours à l'affût des nouveautés, ne pouvait tarder à s'adonner à ce nouveau sport. Non seulement elle est devenue tireuse remarquable, mais elle a créé un costume exquis, faisant valoir la rondeur du bras et l'attitude délicieusement provocante du sein.

Et ce ne sont pas les paris qui lui font peur, surtout lorsque c'est la tête des autres qui se trouve en jeu !

L'autre soir, après un dîner très arrosé, sa amie eut l'imprudence de la défier de renouveler la scène de Guillaume Tell. En cinq minutes, le gros baron T... heureusement trop gris pour comprendre le danger, s'était calé sur une chaise, sous une lampe électrique, avec une pomme sur la tête. Et Irma, sans se troubler, se mit à vingt-cinq pas, banda son arc et piqua sa flèche dans la pomme.

Le gros baron T... riait toujours bêtement.

L'on applaudit ; mais un convive moins gai que les autres, ne put s'empêcher de gronder la petite :

— Tout de même, si vous lui aviez envoyé votre flèche dans la figure ?

— Hé ! bien, répliqua Irma avec aplomb, je ratais la pomme, mais j'attrapais la poire ; c'était toujours gagné !



— LA-HAUT —

Rohda, Jules Verne, Cyrano, Edgar Poe sont enfin rejoints dans leurs plus hardies conjectures romanesques. Et, de même qu'un moment de la découverte des grands moteurs, vapeur ou électricité, la face du monde se trouva changée, de même au début du XX^e siècle, les conditions de la vie moderne vont se trouver bouleversées de fond en comble, si vraiment nous touchons à la réalisation du ballon dirigeable.

Quel nouveau jeu dans l'ordre moral, l'enseignement, la diplomatie, la politique, la littérature, les arts et les mœurs !

Quels horizons de trens à la lune pour les banquiers nouveau style !... Quelles occasions d'enlèvements prestigieux, de flagrants délits moyennementés, de flirts transcendants et de suicides célestes pour les exploités littéraires de la sentimentalité romanesque ?

— O humanité :

Que vaudis !

Et cependant, on ne peut s'empêcher de considérer avec inquiétude ce M. Deutsch qui offre cent mille francs au premier réalisateur.

Ne construit-il pas lui-même un ballon avec l'espoir de gagner son propre prix ? Et, alors, on se demande si ce personnage n'est pas un étrange et néronien pince-sans-rire, qui ne croit qu'à sa solution personnelle et qui s'est juré de faire casser quelques figures d'aéronautes rivaux, en attendant d'expérimenter lui-même.



Menus Clics-Clacs

— ECLIPSES ADMINISTRATIVES —

Si, par simple curiosité ou pour un besoin urgent, vous vous décidez à rendre visite au ministre de l'Instruction publique, vous pourrez lire ceci, affiché bien en vue au bas des escaliers et au premier étage : « Pendant les vacances parlementaires, le ministre ne recevra qu'une fois par semaine, le mercredi, de 10 h. 1/2 à midi. »

Vous arrivez donc, le mercredi, suivant à l'heure dite, et l'huissier ne manque jamais de vous glisser dans l'oreille : « Monsieur le ministre est retenu au ministère de l'Intérieur, où il fait l'intérim. »

Vous lirez à ce dernier ministre qu'on ne mangerait pas de vous répondre : « Le mercredi,

monsieur le ministre reçoit au ministère de l'Instruction publique. »

Ce n'est pas un intérim...
C'est un alibi.

Grâce à ces éclipses, par lesquelles il se dérobe aux camarades sollicitateurs, M. Zoos commence à être moins bien vu dans le milieu des Cadets de Gascogne.

— Cependant, objectait un de ses fidèles, il a fait ses preuves de bon garçonnisme !

— Peuh ! De bongasconnisme, tout au plus.

Le roi XIII continue à recevoir des cadeaux. Hier encore, c'était un chèque de 200.000 francs. Le roi d'Italie commence à être sérieusement jaloux de cette préférence.

— Quelles mœurs ! s'est-il écrié... — Eché au roi et chèque au Pape !

En reprenant possession de son poste, après vacances, un chef de division de la Marine a pu constater que son suppléant s'était permis de souligner avec un peu trop d'insistance l'état inquiétant de quelques vieux bâtiments de guerre, dépendant de ce service.

— Sacrelotte ! gronnait-il. Je sais bien que ces bateaux sont en danger. Mais de quoi se mêle M. X... ? On l'avait

chargé de l'expédition des affaires courantes, et non des affaires... courantes !

— PAVÉ BYZANTIN —

Choses franco-turques. On a pu lire dans les organes les plus excités de la susceptibilité nationale : « Il ne restait plus qu'une chose à faire, commander à la flotte d'appareiller pour Constantinople ; c'est ce que l'on a fait, et l'on a bien fait. »

Or, non seulement on ne l'a pas fait, mais on n'avait pas à le faire. En aucun cas, Constantinople ne peut être menacé. La Convention inter-gouvernementale garde le détroit des Dardanelles contre toute atteinte de ce genre. On peut menacer tel point secondaire des provinces turques, viser par exemple Smyrne ou Salonique — mais Constantinople, jamais ! Quiconque violerait cet accord déclarerait la guerre, non pas à la Turquie seule, mais au concert des puissances.

Et c'était d'autant moins à faire qu'il s'agissait ici de défendre une dette usuraire, c'est-à-dire du 30 o/o à intérêts composés.

En somme, qu'est-ce au juste que ces « quais de Constantinople », qui révolutionnent les ambassades depuis déjà quinze jours ?

— Ce serait trop long à expliquer, et puis ça intéresse surtout Constans et Granet.

— Mais qu'est-ce que ces « quais de Constantinople » peuvent bien rapporter à la France ?

— Des pavés !



— LEURS GENOUX —

Décidément l'architecte du Luxembourg n'a pas perdu ses vacances. Non seulement il s'est occupé du lavatory, de la salle d'armes et de la buvette du Sénat, mais encore il a fait procéder à la réfection complète de la chapelle du Sénat.

Cette chapelle, située en bordure sur le jardin, de l'autre côté du corps de garde, était close depuis bientôt trois

ans. Il faut croire que certains pères conscrits désirent y faire leurs dévotions :

Qu'à leur chapel le tis prient comme en un jour de fête,
Ou qu'au lavatory l'on poisse leur tête,
Ces bons vieux vont user la peau de leurs genoux
Selon leurs goûts
Par les deux bouts...



Toute la semaine dernière, sont tombées, à travers la nuit bleue, les étoiles filantes, dites « larmes de saint Laurent. »

Les astronomes se sont vivement intéressés à cette pluie de petits astres... Et M. Gailhard aussi.

Mais le ministre de la danse a trouvé que ces étoiles célestes avaient une queue de trop... et manquaient de jambes.

— SA GLOIRE —

L'on fait bien du bruit avec la plaque commémorative que le Conseil municipal voulait apposer sur la maison où naquit Félix Faure, 71, rue du Faubourg-Saint-Denis.

Le propriétaire de cet immeuble refuse d'y laisser placer l'inscription dont il s'agit. Et c'est peut-être la première fois qu'un propriétaire aura gagné notre appellation.

Il y a, d'ailleurs, une chose qu'on oublie de dire et qui mettrait tout le monde d'accord, c'est que « le comité des inscriptions parisiennes » a pour principe absolu de ne mettre de plaque sur la maison d'un homme illustre que cinq ans après sa mort.

— Sans compter que si l'on attend que Félix Faure soit rangé parmi les citoyens « illustres », plus le temps passe, moins cela sera.

Encore deux ou trois saisons et la mémoire de feu Félix dormira son juste sommeil. Ce fut un personnage de faits divers ; mais d'histoire, non pas !

— BATEAUX DE FLEURS —

Au Cours la Reine, le long de la Seine, les nouvelles bandes vertes des gazons élyséens jettent une note fraîche et gaie sur le vilain fond gris des pierres et des démolitions. Mais les lourds chalands, noirs et enfumés, n'en continuent pas moins leur navigation monotone, jetant une note triste dans tout ce coin de verdure et de renouveau. Quelques Parisiens, poètes ou voyageurs, se sont demandé pourquoi l'on ne couvrirait pas ces péniches, comme au Japon, de massifs et de parterres. Ce serait une habitude à prendre pour les populations de marins ; et Paris verrait ainsi entre ses rives glisser la lente théorie des gales embarquées furieuses.

Plusieurs conseillers municipaux, consultés, ont paru goûter cette gracieuse idée des bateaux de fleurs. L'un d'eux, même, nationaliste professionnel, aurait ajouté : « Au moins, cette fois, nous aurions pris, pour de bon, quelque chose à l'Extrême-Orient, sans rien devoir à M. Doumer, ni à M. Constans, ni à M. Pichou ! »

Quelques fils de famille, ambitieux de députation, préparent déjà leur profession de foi. L'un d'eux s'adressait à ce fameux comité de Saint-Germain-des-Près, qui soutient un ensemble de candidatures réactionnaires.

Comme aux autres, le trésorier de l'œuvre lui a tenu ce clair langage :

— Aie de quoi, le Ciel l'aidera !

Ce comité, cela va sans dire, annonce sur ses prospectus qu'il s'est fondé avec d'importantes ressources anonymes et que le concours prêté par lui sera absolument gratuit.

Notre fils à papa, ne comptant pas trop sur les millions paternels, alla frapper à cette porte.



— AFFAIRE DE CABINET —

On attend avec impatience le prochain gala de la Cour d'Angleterre.

Edouard paraît d'autant plus disposé aux changements protocolaires qu'il a la haine des vraies réformes ; et il prépare à ses courtisans une nouvelle surprise. Les femmes qui lui seront présentées ne recevraient plus de lui le baiser traditionnel dont il devrait les gratifier selon la coutume.

Ce cérémonial du baiser était toute une affaire d'Etat. Les jeunes femmes en rougissaient d'ennui et les vieilles de plaisir. Quant au Roi, il avoua plusieurs fois à ses intimes qu'il trouvait très désagréable cette obligation de distribuer des accolades, si charmantes fussent-elles, devant tous les hauts personnages de la Cour. Il lui semblait ridicule d'élever cette simple formalité du baiser à la hauteur d'une manifestation protocolaire, d'une affaire de Cabinet.

— Et de cabinet pas particulier ! pensait l'ex-prince de Galles, avec un soupir de regret.

D'autre part, que ceux qui s'étonnent des retards apportés au couronnement du roi d'Angleterre songent à l'esprit pratique de nos voisins d'outre-Manche. Edouard a indiqué à quelques-uns de ses fidèles le chemin officiel que devait suivre son cortège ; et ceux-ci se sont empressés de spéculer sur le renseignement. Ils ont déjà loué à de très gros prix les balcons qui se trouvent sur le parcours royal, non sans en tenir compte à leur souverain.

— L'argent que le prince de Galles jetait par les fenêtres, le Roi le rattrape par les croisées.





CHOSSES & GENS

de

THÉÂTRE



« POUR L'ODÉON »

Nous donnions dernièrement une liste sommaire de candidats à la direction de l'Odéon, pour le cas où M. Ginisty fléchirait sous les poussées rivales.

On cite encore :

M. Catulle Mendès. Ses titres? Le plus vieil ami de M. Roujon, après M. Ginisty. Le directeur des Beaux-Arts ne fut-il pas secrétaire de la République des Lettres dont M. Mendès était directeur?

On cite encore :

M. Le Bargy.

Et encore :

Un retour possible d'Antoine.

— Et pour quoi pas Emile Bergerat, le plus imprévu et le plus ingénieux des metteurs en scène, quand on le laisse faire?



« DOUBLURES »

La Comédie-Française a fait repasser ces jours-ci, une petite note dans les couloirs de spectacles, annonçant que « cet été » la Maison de Molière ferait défiler son répertoire classique, afin de permettre aux nouvelles recrues de la troupe de se produire dans quelques rôles importants.

Est-ce une complaisance des grands camarades pour leurs cadets? Est-ce une générosité de l'administration? C'est peut-être ceci et cela; mais c'est autre chose aussi.

Et cette autre raison, c'est que, de juin à septembre, les chefs d'emploi sont occupés par les tournées en province et à l'étranger. Or, à la Comédie-Française, on ne fait jamais éléture qu'en cas d'incendie; et il faut que les affaires marchent, malgré tout. En juin, en juillet, en août, il vient beaucoup de monde à Paris: des Anglais, des Allemands, des Américains, voire des Marocains et des Japonais. On ne saurait les satisfaire sans vétilles, que l'on a imaginé cette petite réclame des « débutants de jeunes ».

Le tour ne manque pas d'adresse, et comme, en résumé,

cela profite aux artistes nouveaux, nous sommes tout portés à trouver la mesure excellente, à tous points de vue.

Mais si la Comédie-Française s'est décidée à faire appel aux jeunes artistes de la Maison pour l'interprétation des grands rôles du répertoire classique pendant les vacances, il n'en est pas tout à fait de même à l'Opéra.

Nous avons trop le respect des dames vénérables, qui y tiennent d'ordinaire le haut bout de l'affiche, pour crier: « place aux jeunes ». Mais nous trouvons qu'on pourrait du moins réserver « un peu de place » pour ceux-ci.

Pourquoi, en effet, en cette maison du lyrisme national, ne pas permettre à de nouvelles et intelligentes artistes de se faire apprécier du public? Il en est dont le talent est indiscutable et qui sont réduites à rester chez elles, jour et nuit, pendant des mois, attendant qu'un coup de téléphone directorial les prévienne que l'illustre madame X... ou la grande Mlle Y... se trouvant brusquement indisposées, il faut accourir pour doubler. Et ceci arrive rarement, très rarement, les « étoiles » tenant à ne jamais manquer leur tour de vedette. Que de talent immobilisé! Que d'agacements, d'énervements et de découragements pour ces intéressantes doublures, éternellement impatientes de se produire et condamnées à l'éternel silence.

Et tous ces rôles qu'on leur fait répéter, piocher, à fond, sans qu'elles entrevoyent jamais la chance de les interpréter publiquement.

Franchement, M. Gailhard pourrait bien profiter des étés pour atténuer, au moins par quelques essais, l'affreux ennui de ce trop persistant supplice de Tantale.



« THÉÂTRE DU PEUPLE »

Il n'y a guère d'activité en ce moment qu'en province. Les tournées de comédiens célèbres circulent, se croisent, altercent sans trêve, pour le plus ou moins de plaisir du monde des casinos. C'est de la décentralisation courante. Parmi ce mouvement départemental, il convient cependant de mettre à part la tentative du Théâtre-Antoine qui joue, à Bussang, le « Poil de Carotte » de J. Renard, devant un public presque exclusivement rural.

Bussang est ce village des Vosges où le poète Maurice Pottecher a installé un théâtre populaire, tout à fait origi-



nal et intéressant. Avec des pièces spéciales, le plus souvent composées par lui, il a su attirer un public très mêlé d'artistes, de gens du monde et de paysans. Cette fusion des trois ordres a réussi.



Un des mérites de l'auteur-organisateur reste d'avoir été le premier à fournir un véritable « Théâtre du Peuple », c'est-à-dire un théâtre qui soit élégamment littéraire, tout en étant composé pour un auditoire faubourien ou rustique.

Tandis que des centaines d'esthètes, plus ou moins sin-

cèrement démophilés, établissent des statistiques, combinent des plans, discutent et confèrent, sans rien réaliser, Pottecher, lui, sans phrase et sans préface, met l'idée en œuvre et le projet en pratique. Les partisans du théâtre pour tous seront bien forcés de reconnaître un jour que, (si l'on excepte Maurice Bouchor,) l'écrivain qui a le mieux travaillé pour l'éducation populaire au théâtre, le seul qui ait visé et obtenu un résultat jusqu'à ce jour, c'est l'auteur des jolies pièces que l'on joue à Bussang, et pour lesquelles il sera bientôt de mode qu'on se dérange de Paris et d'ailleurs, comme on le fit pour Bayreuth et comme on le fait encore pour Oberammergau.

— TRISTESSE —

Au programme des fêtes artistiques de Béziers, figure un grand ballet-pantomime inédit : « Bacchus mystifié ». On y voit Eglé, la plus belle des naïades, agacer Silène et, par son charme troublant, désarmer Bacchus.

Or, c'est Mlle Lina Campans, la célèbre danseuse de la Scala de Milan, qui doit mimer et danser le rôle d'Eglé.



Cela laisse à penser quelle tempête a dû s'élever sous l'élégant genou du ministre des Beaux-Arts. Celui-ci était, en effet, invité à ces fêtes, mais il remplace M. Waldeck-Rousseau et cet intérim malheureux le retient au rivage parisien.

Lébas, à Béziers, on dansera sans lui!

Dans sa tristesse, M. Zola, se souvenant qu'il était poète, a murmuré :

Cependant qu'à Béziers, dans l'excellent mystère
D'un beau décor,
La danseuse apparaît, moi seul au ministère
Travaille encore!
C'est à tout envoyer, dossiers et signatures,
Faire les frais,
Pour courir à Béziers voir quelques créatures,
La jambe en l'air.

— PETITS CHEVAUX —

Dans presque tous les casinos, ce qui préoccupe surtout les directeurs, ce n'est pas tant le choix des pièces, ni le talent des acteurs, que la longueur des entr'actes.

C'est alors, en effet, que les spectateurs vont rendre visite aux « petits chevaux », et ajouter quelques recettes à la cagnotte. Ces entr'actes tant désirés ne sont jamais assez longs ni assez fréquents au gré des directeurs.

L'un d'eux vient d'avoir une idée de génie.

Dans toutes les pièces ou comédies du répertoire qui comprennent un acte où l'on danse et où l'on joue, ce directeur avisé a fait remplacer la table d'écarté, devant laquelle mimaient péniblement les acteurs, par des « petits chevaux » autour desquels parient et perdent invités et figurants. Et c'est à qui, parmi les baigneurs, entrera dans la figuraton. Si l'interprétation théâtrale y perd, la cagnotte directoriale y gagne.

Il est telle plage de la côte bretonne où cette idée sera le clou de la saison.

— EN FAMILLE —

Il est un théâtre de quartier, celui de Belleville, croyons-nous, où, chaque année, se reproduit le même incident joyeux.

Tous les acteurs sont invités à dîner par le directeur, un soir convenu, toujours à la même date. Et ils font si bien honneur à leur amphitryon qu'ils se présentent ensuite sur la scène, presque tous secoués par une émotion qui n'a rien de commun avec celle d'un premier début.

Cela n'empêche pas de jouer ensuite.

A la dernière soirée de ce genre, le public accueillit par des applaudissements ironiques et des rires plus bruyants que de coutume l'entrée du jeune premier qui titubait sans que ses arabesques fantaisistes fussent exigées par le rôle.

Mais l'acteur, loin de se troubler, fit signe aux spectateurs de s'apaiser et leur cria :

— Patientez un peu, moi, ce n'est rien! Vous allez voir les autres!

— OLD ENGLAND —

Il se confirme que Mme Sarah Bernhardt a demandé à un écrivain anglais, M. Maurice Hewlett, de lui écrire une pièce sur Marie Stuart.

D'un autre côté, on sait que Sarah et Coquelin se perfectionnent dans la prononciation britannique et que tous deux sont enthousiasmés de Londres, de ses mœurs et de ses habitants.

Ce qui prouve qu'on avait bien tort d'annoncer que Sarah Bernhardt allait installer un théâtre français à Londres.

Il est infiniment plus probable qu'elle créera un théâtre anglais à Paris.

Dans ce cas il serait à souhaiter qu'Alphonse Allais fût chargé par elle de rétablir le *Hamlet* de MM. Morand et Schwab dans la langue de Shakespeare.



La Vie des Lettres & des Arts

— LE MENDIANT —

On sait déjà que le rapporteur des Beaux-Arts, M. Gouya, sera plutôt dur pour le directeur de notre seconde scène littéraire subventionnée.

Il lui reproche entre autres choses, d'avoir fait de son théâtre une sorte de succursale du Vaudeville. Les amateurs de bonne diction seront de l'avis de M. le rapporteur. Les amis des jolies femmes bien habillées trouveront le reproche mal fondé.

Ce que l'on ne sait pas, c'est ce que M. Gouya dira de M. Claretie.

Et quelqu'un qui voudrait bien le savoir, c'est M. Larroumet. Ce personnage, feuilletoniste d'un grand quotidien, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, titulaire d'une chaire importante, comblé de faveurs, gorgé d'appointments, criblé de sinécures, heugé encore une douzaine de hautes situations, parmi lesquelles la succession de M. Roujon (qui le remplaça naguère), et la succession de M. Claretie (auquel il souffla déjà la succession de Sarcey.)

Plat courtois de tous régimes, confrencier plagiaire, critique incompréhensif et basouillard, administrateur sans principes, éducateur sans éducation, ce M. Larroumet n'a d'autres titres à la moindre des choses ambitionnées par lui que son infatigable ardeur à les solliciter.

C'est à lui qu'au temps où il était professeur à Stanislas, un directeur importuné fit une réponse définitive.

M. Larroumet, jeune alors, se vantait auprès de ce fonctionnaire d'être très appuyé.

— J'ai sollicité et obtenu toutes les influences. Le président, le ministre, le sous-secrétaire, quatre sénateurs, trois députés, cinq journaux, deux directeurs de théâtres, une société du Français, deux abbés, trois généraux... tout cela marche pour moi...

— Ah ! approuva l'autre... vous mendiez tant !

— BALZAC SOCIAL —

Balzac réactionnaire !... Vous croyez à cette légende ? Alors, lisez ceci, qui est une de ses meilleures pages sociales :

« La vie militaire exige peu d'idées. Les gens incapables de s'élever à ces hautes combinaisons qui embrassent les intérêts de nation à nation, les plans de la politique aussi bien que les plans de la

campagne, la science du tacticien et celle de l'administrateur, ceux-là vivent dans un état d'ignorance comparable à celle du paysan le plus grossier de la province la mieux avancée de la France. Ils vont en avant, obéissant passivement à l'impulsion que les commandés, et tant les hommes devant eux, comme le béchereau abat des arbres dans une forêt. Ils passent continuellement d'un état violent qui exige le déploiement des forces physiques à un état de repos, pendant lequel ils reposent leurs pertes. Ils frappent et boivent, ils frappent et mangent, ils frappent et dorment, pour mieux frapper encore. A ce train de tourbillon, les qualités de l'esprit s'écrasent peu à peu. Le moral demeure dans sa stupidité naturelle. Quand nos hommes, si énergiques sur le champ de bataille, reviennent au milieu de la civilisation, la plupart se montrent sans idées acquises, sans facultés, sans portée. »

Etudes philosophiques. — Mélench rétrospective !

Page 107 — Librairie nouvelle — édition 1878.

Peut-être Balzac eut-il quelques manies et quelques affectations d'aristocratie dans la forme... Qui n'a ses ridicules ?... Mais quand on a pensé et écrit une boutade aussi profondément anti-militariste, on est digne de compter parmi les plus ardents apôtres de la Liberté et du Progrès.

— L'IMPRESSIONNISME VENGE —

Profitez du chômage des expositions d'art, à Paris, pour constater que nos maîtres impressionnistes sont aujourd'hui superbement vengés par l'étranger des affronts imbéciles et lâches du jury officiel en 1901.

Après Amsterdam, Bruxelles, Munich, Dresde, Vienne, Berlin, Moscou, voici la capitale de la Finlande, Helsingfors, qui convoque à une exposition, Monet, Degas, Renoir, Vogler, Raffaelli. Et c'est admirable de voir cette brave et intelligente Finlande trouver au milieu de ses souffrances, de ses troubles, de ses détresses, un instant de trêve intellectuelle pour rendre à la plus glorieuse école d'art qui ait brillé depuis Velasquez et Rembrandt, l'hommage que ne sut pas lui rendre la France officielle du XIX^e siècle.

Et d'autre part, voici Medardo Rosso, l'admirable créateur de l'École de sculpture impressionniste moderne, le jeune maître dont s'inspire le vieux maître Rodin, lui-même. L'an dernier, il ne fut pas même honoré d'une mention, alors que quatre ou cinq de ses élèves recevaient des médailles d'honneur dans les sections russe, italienne, américaine et française. Or, cette année, la direction des musées nationaux d'Allemagne vient d'acheter une de ses œuvres les plus hardies, une de celles que le jury de 1901 n'avait pas même aperçue.

Et l'Espagne elle-même s'en mêle ! Une grande revue Madrilène ne vient-elle pas de commander au critique français Claris une enquête sur l'esthétique de Rosso — enquête qui n'avait pu paraître dans une revue de Paris que tronquée, déchlorée, atténuée, déformée.

Et pendant ce temps, les bureaux de notre rue de Valois ne connaissent que M. Pucch.



« VIVE LE VIN! »

Voici un admirable morceau littéraire qui peut donner quelque idée de l'état mental, où la fièvre des campagnes électorales réduit certains élus du suffrage universel. Ce sont les principaux extraits d'un article publié par le conseiller général, Bertrand Lauze, dans le « Bulletin Mensuel de la Société d'Agriculture » de l'arrondissement d'Alais. Nous citons :

AUX LAUREATS DU CONCOURS DU VALLEK DE LA VIGNE A GÉNÉRANDÈRE

Vous avez pu montrer au jury réuni combien vous apportiez et de soins et de peine à juguler l'ardente et ce plant, si ancien que Noé put, jadis, s'abîmer dans son arche, en boire à perdre haleine.

Vous avez, après lui, et d'autres après vous, pourroit, de votre ardeur louer la tendresse et boire du bon vin, pour libérer l'esprit des soucis de la terre et avancer à leur pas la marche colossale du monde sur le pont, couronné au trébuchet.

CHARITÉ de la loi grégoire l'incomparable ardeur, comparés à l'érosion humaine de la verte, par chair.

Montrez leur leur santé par ce poison trop souvent répété, l'oublier leur chair nue, assésée en eux et le corps et l'esprit, pour, enfin, les mener à un mal incurable, en faire sans retard des vieillards abrutis et transmettre à la chair de leur chair, aux enfants de leurs fils, un corps dégénéré, triste logis d'un esprit alourdi.

De bon vin élancer leur l'excellente vertu; vous les verrez alors, de ce jus de la treille consommé et intus et extris; vos chairs se vidèrent et bon vin ils aiment; car, enivrés par lui, jamais ils ne vous traitent.

Et, malheureusement, amis, si, par vos soutiens, en vos motifs bien tenus, vous avez à la vigne préparé le chemin de la sève au printemps pour qu'en fleurs elle arrose les coursons et le cep.

Je vous vois en ce jour, non sans plaisir, vraiment, toucher du sécateur, dont vous usez, je sais, par ma foi, si souvent, que vous avez sans doute usé, sinon la lame, peut-être bien les dents! Et de maître Bouger, mais à contribution l'excellente cuisine, que tout son personnel en est bien sur les dents, à vous servir sans peine, à dié, non sans regret, vous labourer sur vos dents sans aucun malin dedans.

Et messieurs! les vris, à vous admirer n'ont pas perdu leur temps.

Enivrés par vos vins à leurs yeux pénétrants de leurs malicieuses, ils ont pu, avec vous, faire jouer les lames et, seillant dent sur dent, à défoncer vos dents, ont mis toute leur haine.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Bertrand Lauze. Mais, s'il vient à parler, un jour, au Palais-Bourbon, il peut compter que nous ne raterons pas la séance!



« L'ÉLOGE DE RAMBOUILLET »

L'an dernier, le monde des lettres et des arts déjeuna sou-vent à Rambouillet. On avait eu besoin de peintres, de poë-

tes et de musiciens pour les galas de l'Exposition; et, comme on ne savait par quel rétribuer leurs concours, M. Combarieu les couchait sur des listes d'invités.

Beaucoup prétextèrent n'importe quoi, s'excusèrent et s'absentèrent.

D'autres boudèrent à l'appel.

Entre ceux-ci, J. V.... le rimeur de cantates, se montra tout à fait ivre de joie au reçu du carton présidentiel, répondit par une acceptation en alexandrins lapidaires et ne dormit pas de six nuits.

Il était de fournée avec trois autres poètes, deux compositeurs et deux graveurs de programmes. Or, le grand jour arrivé, sur les six autres invités, seul, un des graveurs, Paul K.... ne s'était pas dérobé et se trouvait à la gare.

— Tant mieux! observa V.... moins on sera, mieux on déjeunera.

Et tous deux sautèrent dans le premier train, ce qui leur valut une heure d'avance. Là-bas, à les voir si seuls et si matineux, l'attaché de service qui les reçut eut un sourire et offrit aux voyageurs, n'ayant rien de mieux à proposer, un petit tour à travers les parties visibles du vieux château: le grand salon Louis XV avec ses beaux Gobelins — puis le panorama du lac aux six îlots — la tour où mourut François I^{er}, la salle des marbres avec ses billards — le cabinet de travail où M. Loubet ne s'attarde guère — les bureaux des secrétaires civils et militaires, jolies pièces dont l'une fut le boudoir de Marie-Antoinette.

Vint enfin le grand moment. Dans le hall aux larges baies ouvertes sur la pièce d'eau, le Président, sa femme, son grand fils et toute la Cour attendaient. Les présentations faites, on se mit à table. Un peu de froid et de silence. M. Loubet n'était pas très content des six autres invitations déclinées. J. V.... crut qu'il lui appartenait à lui, poète, de faire un effort littéraire pour rompre la glace. Sa bonne voix pergamonnaise commença :

— Certes, monsieur le Président, dans cette résidence où palpita l'âme pompeuse et rare du grand siècle, alors que la grâce d'une Lafayette, le tact d'une Sévigné, le goût si pur d'un Ménage et d'un Voiture, l'élégance d'un Beauvau, le lyrisme d'une Deshoulières...

Quelques demi rires mal étouffés l'arrêtèrent net.

En préparant cet effet de causerie, cinq jours auparavant, le malheureux avait historiquement confondu le manoir provincial de Rambouillet, vieux rendez-vous de chasses royales avec l'illustre hôtel de Rambouillet, situé à Paris, rue Saint-Thomas, potinière de femmes savantes et de beaux esprits, que Molière blagua dans ses *Précieuses ridicules*.

M. Combarieu se hâta de parler d'autre chose. Et notre poète, averti tout bas par une vicille dame bienveillante qu'il avait à sa gauche, pépna du nez dans son assiette et ne broncha plus jusqu'au dessert... Cela ne l'a pas empêché d'être décoré en avril ou juillet dernier.

La Légion d'Honneur n'aime que les grands coupables et les petits innocents.



LE MONDE OU L'ON JUGE

« CÉSAR OU RAMOLLOT ? »

Adieu, la tradition républicaine de M. Manau.

Peu M. Laferrère, qui le remplaça comme procureur général à la Cour de Cassation, est remplacé depuis le commencement de ce mois, par M. Baudouin.

Il y a peu de choses à dire de celui-ci, sauf qu'il est prodigieusement bucheur... et réactionnaire.

Petit, les yeux vifs dans un paquet de poids encore légers, s'il rappelle un peu la personnalité de Dufaure, c'est sans doute au moral, mais guère au physique.

Il vient de remplir un tribunal civil des fonctions réputées écrasantes.

— Votre nouveau poste va être une vraie sinécure après celui que vous quittez? lui disait un de ses amis en aparté.

— Mais non! Mais non! Il y a toujours à s'occuper. Ainsi, je compte faire une chose qui n'a pas été faite depuis Merlin. Je veux donner une direction homogène à tous les organes du ministère public, dont je suis en somme le chef. Je veux que tous les parquets de France agissent avec unité de doctrine, et que cette doctrine soit la mienne.

Bigre!

Si ce n'était parole d'homme grave jusqu'à l'excès, on pourrait croire que ce sont là paroles de toqué.

Une unité de doctrine... et de conscience dans les requêtes, dans les interprétations du Code? On ne saurait rien rêver de plus invraisemblablement... militaire.

Et l'on se demande où cela va mener ce maniaque de l'uniformité.

Où M. Baudouin sera le César d'une magistrature dictatoriale, ou bien il nous permettra de goûter en lui le savoureux mélange des principes de Ramollet et des vertus de M. Chicameau.

« LES QUATRE FIANCÉES »

Ce petit procès nous vient de loin — de l'autre côté de l'Océan.

Dans une ville nouvelle de l'Etat de New-Jersey, un



émigrant irlandais, assez bel homme, mais fort dépourvu de monnaie, eût l'idée de faire fortune par voie matrimoniale. Or, il n'avait titre de marquis ni de prince à vendre.

Il ne pouvait trafiquer que de sa propre personne; et c'est ce qu'il fit.

Par une combinaison ingénieuse, il émit 150.000 billets de loterie à un dollar pièce, ce qui formait un capital de 250.000 francs à déposer dans une banque de New-Jersey.

Ces billets ne devaient être placés que parmi la population féminine. Et la personne gagnante serait épousée par le lanceur de la loterie, riche de cette dot de cent cinquante mille dollars. En deux ans, tous les billets ont été placés, la somme a été touchée et déposée, et la loterie a été tirée.

Seulement le numéro sortant a été celui d'un billet pris par quatre vieilles misses de Chicago, qui s'étaient cotisées. De là, chicane. Et l'on plaide.

Nous ne voyons guère que le mormonisme qui puisse tirer notre homme d'embarras.

« SOIGNONS LES JURÉS »

Si la plupart des présidents d'assises dorment pendant l'année judiciaire, au moins se réveillent-ils aux vacances. L'un d'eux vient même d'avoir une idée.

Depuis quelques années, à chaque session des assises, la moitié, quand ce n'est pas les deux tiers des jurés man-



quent à l'appel. Chaque fois, il faut procéder à un tirage supplémentaire et dépêcher des gardes municipaux dans toutes les directions, pour permettre à la justice criminelle de fonctionner, entourée du nombre réglementaire de jurés.

Comment donc attirer ces derniers en distraction ce qu'ils considéraient comme une corvée? C'est ce qu'à trouvé notre président. Il fait annoncer partout que, devant la tribune du jury, un banc sera exclusivement réservé aux jeunes femmes avocates, dans leur costume, bien entendu.

Et ce sera pour chaque juré un irrésistible attrait que cette pensée d'avoir sous les yeux, pendant des heures entières, les jolies avocates, dont les formes rebondies seront encore soulignées, sous la draperie noire, par la dureté du banc qui les supportera.

Comme ajoutait ce vieux paillard de président: Cela vous fera de belles assises!

Garnet des Mécontents

Nous avons déjà reçu de nombreuses lettres relatant de justes sujets de « mécontentement ». Nos aimables correspondants comprendront que le manque de place nous oblige à sérier leurs plaintes ou à les résumer.

« ORDRE ET LUMIÈRE »

A cette époque de l'année où l'on voyage beaucoup, les uns cherchant sur les plages à la mode la continuation de leurs plaisirs coûteux; les autres, poursuivant simplement quelques heures d'un repos bien gagné, ce serait peut-être le moment de demander aux compagnies de chemin de fer deux réformes bien simples à réaliser.

Pourquoi, d'abord, ne pas mettre en pratique les belles théories développées, depuis quelque temps, au sujet des places réservées en wagon.

Quoi de plus facile, disait-on, que d'assurer à chaque voyageur le coin qu'il s'est choisi?

Il n'y a qu'à procéder comme en Allemagne, par exemple, où l'on donne au voyageur qui le demande un numéro lui garantissant sa place.

Seulement les Compagnies, tout en approuvant la réforme, se sont gardées de la réaliser, à l'exception de celle de

leurs, offrent aux passants peu fortunés un peu de leur eau saine et rafraîchissante.

Or, plusieurs échos discrets ont annoncé que l'on entreprenait des travaux au Bois de Boulogne, afin d'assurer aux fontaines Wallace leur débit d'eau de source.

Ce qui veut dire tout légalement qu'avant ces travaux les petites fontaines, si justement appréciées du peuple, lui fournissent de l'eau de Seine, des microbes et autres saletés.

De la part de l'Administration responsable, ce n'est plus seulement de la négligence, c'est un abus de confiance caractérisé.

Car on traitait ainsi la volonté même de Richard Wallace, qui, en dotant Paris de ces charmantes fontaines, avait énergiquement exigé qu'elles fussent toujours alimentées d'eau de source.



« CHAMBRES DE BONNES »

Il est, sans doute, très joli de s'occuper de l'esthétique de l'habitation, de stimuler le zèle de l'architecte pour qu'il choisisse des matériaux en harmonie avec l'ensemble de ses constructions et donne aux portes, aux fenêtres et aux che-

minées d'amusantes et plaisantes dimensions. Mais si l'on exigeait aussi que ceux qui habitent les immeubles puissent profiter de tous les progrès du confort moderne?

C'est une honte en effet, surtout à Paris, de voir comment est comprise l'utilisation des mansardes.

Ces petits espaces biscornus situés sous les toits, brûlants en été et glacés en hiver, ne devraient jamais être habités. Ce sont tout au plus des endroits de débarras.

Or, la rapacité des propriétaires a fait de tous ces coins d'immeuble accrochés près du ciel, autant de nids ou plutôt de petits enfers, où doivent souffrir, de la chaleur ou du froid, des milliers de jeunes ouvrières ou de domestiques.

C'est là un abus honteux.

Puisque l'on fait tant d'hygiène de l'habitation en théorie, il serait temps de passer à la pratique.



l'Etat, qui demande dix sous pour délivrer un numéro d'ordre, et vingt sous quand on le veut la veille, ce qui est peut-être exagéré.

Ensuite, ne s'occupera-t-on pas une bonne fois de l'éclairage des wagons? Peu importe le moyen employé, gaz, acétylène ou électricité, pourvu que les voyageurs n'aient plus la sensation d'être enfermés dans des fourgons à bestiaux. Dans certains wagons de troisième, et même de seconde classe, non seulement on ne peut songer à lire un livre ou un journal; mais encore, si quelque effronté pince ou chatouille la jambe qui lui fait vis-à-vis, il est impossible à la victime de distinguer les traits de son malicieux ou trop aimable agresseur. Les voyages coûtent assez cher aux voyageurs et ils éclairent assez les Compagnies pour qu'on leur rende la pareille.

« L'EAU DES WALLACE »

Si il est un objet qui soit sacré aux Parisiens, c'est bien ces petites fontaines Wallace qui, pendant les grandes cha-



CE QU'ON LIT :

On reparle évidemment de Gaudin à la Comédie - Française. La pièce soigneusement remaniée a été réduite à deux actes. *(Comœdiantes aux journaux)*



CE QU'EST :

CE QU'ON LIT :

Il vient de se fonder à Londres une société qui a pour but de prévenir la famine dans les Indes et d'assurer les moyens de la combattre. *(Times, 20 août)*



CE QU'EST :

CE QU'ON LIT :

Nous apprêtons le retour en Europe de l'administrateur des colonies qui avait été spécialement chargé de terminer le tracé dans l'Inde britannique, administrative et économique, qui assurera la prospérité de cette possession. *(Gazette coloniale)*



CE QU'EST :

CE QU'ON LIT :

On se préoccupe en ce moment, à la Préfecture de Police, de préparer par une réglementation plus stricte la libre circulation sur les trottoirs du boulevard. *(Chronique Municipale)*



CE QU'EST :

CE QU'ON LIT :

Le ministre de la Guerre a proposé aux régiments de s'entraîner avec les sociétés olympiques locales, pour utiliser les jours de repos, dans les exercices de service en campagne aux abords des garnisons. *(France Militaire)*



CE QU'EST :

CE QU'ON LIT :

La convention conclue par les ambassadeurs marocains avec la France comporte la possibilité d'exécuter, dans des conditions favorables, la construction d'un chemin de fer dans le Sud-Ouest. *(Les Agences)*



CE QU'EST :

CE QU'ON LIT :

L'aérostation est un exercice délicieux, appelé à un grand avenir sportif et où les risques sont beaucoup moins grands qu'on ne se l'imagine. *(Revue des Sports Nautiques)*



CE QU'EST :

CE QU'ON LIT :

Homme d'absence et d'absence, M. Baudin parle très peu; en revanche, il écoute beaucoup. *(On ne Paris, (Coincidence))*



CE QU'EST :

AVIS. — "LES TARTINES" croient bon de signaler à ses amis la page d'annonces qui suit. Parmi les inventions recommandées, il en est qui ne sont pas brevetées; mais, contrairement aux habitudes, toutes sont absolument garanties. — VOIR AU VERSO.

A LA FRAICHE ! A LA FRAICHE !

Buvez tous

LE

COCO

MONIS



HYGIÉNIQUE!!!

RAFRAICHISSANT!!!

TONIQUE!!!!

RECONSTITUANT!!!!!!

“ Aux 5 Académies ”

Petites Voitures
et Fauteuils roulants

POUR INTÉRIEURES, GATEAUX
ET ACADÉMIQUES

Magourde
CONSTRUCTEUR



Fournisseur des Hôpitaux

AGENCE GÉNÉRALE

Publicité
Universelle

OFFICE ÉLECTROPHONIQUE
AU SOUDAN

CASE A LOUER pour PUBLICITÉ

Le Gérant : MEXLER.

HABILLEZ-VOUS RICHEMENT

AVEC

les Laissés pour Compte

des véritables élégants

A la
Redingote
Beige

Rue Richelieu
N° 1

Le Bargy
Fournisseur
du Roi Panurge
et de la
Cour de Snobie



PRENEZ GARDE

MADAME!

Vous commencez à grossir
et grossir
c'est vieillir un peu



PRENEZ DONC VITE

Les Dragées Picard

Se trouvent chez les Pharmaciens

LA MEILLEURE

PUBLICITÉ

EST

LA PUBLICITÉ

ROSSE

S'adresser

aux Bureaux

du Journal

A. M. J. TESTEVUIDE



“ CHACUN CHEZ SOI ”
SUPPRESSION DU VENTRE
SEINS REDRESSÉS
Procédés de M. Santos-Dumont



ZOZO

RIPOLAIN, DULAC

Liquor des E. P. de la Cité de Jésus

L'ART ET LA MANIÈRE



ÉVITER LES PERTES DE BOURSE
Gustave et Jubot, Inventeurs

PRÊTS

sur

NUES-PROPRIÉTÉS

Doumiché

RUE DE L'ARBRE SEC



Tartines de l'assiette au beurre

Rédacteur en chef des « TARTINES DE L'ASSIETTE AU BEURRE » : CAMILLE DE SAINT-CROIX.
Illustrations de MAURICE FEUILLET



LES VICTIMES DE L'ASSIETTE AU BEURRE

Dessin de Maurice L. A. Feullet.

— Sacrés chemapans, ils n'ont donc de culte pour rien ?



PETITS CADEAUX (A. M. Lépine, Préfet de Police).

4 heures du matin.

La fièvre typhoïde à Paris.

LES MÔRDES

où
l'on s'ennuie

« COMME BISMARCK »

M. Demaguy est un homme très visité. On n'est pas encore tout à fait à la veille des élections, mais on commence à être à l'avant-veille. Il y a déjà beaucoup de choses à préparer, même en l'absence du gros patron de l'Intérieur.

M. Demaguy devient une sorte de grand chancelier de l'empereur Waldeck, comme il le fut de l'empereur Constantin.

Préfets et sous-préfets se pressent sur son seuil. Quelques-uns prolongent même un peu trop leur visite, à son gré. La première qualité d'un fonctionnaire est d'être bref et très rares sont ceux qui possèdent cette vertu. Les affaires de l'État, c'est intéressant; mais il ne faut pas abuser!

Eh! bien, s'il y a affluence de rascars, pourquoi M. Demaguy n'usurait-il pas du tronc, dit *trou-Bismarck*?

Cet autre grand chancelier recevait un jour la visite d'un reporter américain célèbre.

Celui-ci l'interrogeait fiévreusement sur mille et mille choses. Entre autres questions, celle-ci :

— Et quand votre Excellence est dans son cabinet, en proie à un impotant, comment s'en débarrasse-telle?

— Oh! c'est bien simple... J'appuie sur le bouton qui est celui d'un timbre discret. Ma femme, aussitôt avertie, m'envoie sa femme de chambre, pour me prévenir que je suis demandé par l'Empereur. Je me lève, et l'impotant s'insiste plus.

— Ah! Charmant! Très ingénieux!...

Et, comme le reporter prenait note, la porte du cabinet s'ouvrit, et une soubrette parut, annonçant que *Son Excellence était appelée chez l'Empereur*.

Bismarck se leva, et le reporter disparut précipitamment.

« LES PLUS HEUREUX »

La mode est de tuyautez coquettement le lecteur sur les habitudes privées de nos gouvernants : comment ils s'habillent, ce qu'ils lisent, comment ils mangent, s'ils font de

la bicyclette, ou de l'écriture, ou du canotage, à quoi ils rêvent la nuit, quelles sont les devises de leur papier à lettres, où ils passent leurs vacances, etc., etc.

M. Millerand, se baigne; M. Waldeck navigue; M. Monis jardine; M. Loubet a trois redingotes; M. Zoro soigne ses cravates; M. de Lanessan, ses chaussettes, etc., etc.

Parlait. Mais M. Dupuy? On ne dit rien du ministre de l'Agriculture?

Où a-t-il passé ses vacances, M. Dupuy?

Eh! bien, M. Dupuy revient tranquillement de Trouville, où la comtesse de Castellane risqua la suprême épate de son *fin* attelé en poste, avec postillon poudré, en drap blanc et or, culottes vert bouteille et bottes chaudron.

M. Dupuy ne fait pas montre d'équipages. Mais il a pris quelque plaisir au tir aux pigeons, où il a concouru, dans diverses poules, avec le baron Gourgaud, le capitaine Digby et l'impétueux madame Pellerin.

Et M. Dupuy tire au pigeon, pendant que les feuilletonistes de son journal tirent à la ligne pour ne pas tirer la langue.

La saison est bonne, les moissons et les vendanges sont assurées, l'agriculture rend ce qu'elle doit rendre; ministre sans responsabilité, M. Dupuy est un des cinq ou six hommes de France, qui jouissent le plus agréablement de la vie.

« L'EAU ET LE VIN »

Jules Simon se comporte, après sa mort, aussi lourdement que dans ses écrits. Non seulement il ambitionne d'attrister de sa silhouette ennuyée un joli coin de Paris, mais encore il en trouble les habitants.

On craint en effet, que le terre-plein de la Madeleine ne cède sous la statue. Si le pauvre Jules Simon n'est pas suffisamment consolidé par des poutres ou soutenu par des cordes, il piquera une tête dans les sous-sols des tavernes environnantes.

A notre avis, le plus simple serait de tenter l'expérience par l'apposition immédiate du monument même. Si le terrain résiste, tant mieux; on aura réussi. Et s'il s'effondre, tant mieux encore; le père Jules Simon, ex-commerçant en eau bénite, noyé dans le vin parmi les futaillies d'une cave de restaurant rasta, ce sera une des curiosités de Paris.



« FUSILS ET CHARRUES »

Quand on a bien abruti les hommes trois ans à la caserne, on les plaçant entre les ennuis de manœuvres mille fois répétées et les joies grossières de l'ivresse, on s'étonne qu'ils n'aient plus le courage de retourner à la charrue. C'est autant de gars solides qu'on enlève à la terre, pour les livrer à la vadrouille ou à la misère.

La question était assez grave pour qu'on y cherchât un remède. Les officiers affirment qu'il est trouvé. C'est, d'ailleurs, le même dont on parle depuis quelques années, et qui n'a été encore qu'à peine essayé.

On va tout simplement instituer, dans les casernes, des cours d'agriculture. On dira aux hommes les douceurs de



la campagne et les joies de la terre cultivée. Avant de les envoyer à la corvée de potasses de terres, on leur en exposera la provenance et les maladies. En un mot, on en fera mieux que des soldats : des laboureurs. N'est-on pas déjà obligé de les prêter dans les fermes au temps de la moisson. Hé ! qu'au lieu d'apprendre la théorie du labourage au paysan dans la caserne, on le laisse donc tout simplement à ses champs, quitte à lui faire étudier la manœuvre de son fusil chez lui, pour le cas où il aurait un jour à défendre sa République ?

Les Boers n'ont pas eu d'autre éducation militaire.

Et il nous semble que depuis deux ans, ils ne se tiennent pas mal devant l'envahisseur ?

« AU BUREAU »

Rien de plus tristement solennel qu'un ministère pendant les vacances. L'Excellence a fui vers les châteaux qu'abritent les grands arbres ou les villas que bercent les vagues marines, laissant à sa place son chef de cabinet. A son tour, celui-ci s'est élançé vers la maison bourgeoise ou le modeste chalet, recommandant au sous-chef d'ouvrir l'œil et le bon.

Le sous-chef a bien vite fermé son œil peu vigilant, et se repose dans un coin mystérieux des environs du Pécq ou de Saint-Germain. Seuls, les jeunes « attachés » sont maintenus à la chaîne des huissiers, et ils n'ont pas les joyeuses ressources que leur offre parfois le mouvement des soirées officielles, en hiver.

A l'une de celles-ci, en février dernier, deux employés n'avaient-ils pas imaginé d'amener deux jolies filles du Quartier « déguisées » en femmes du monde.

— Ma cousine, la sous-préfecte, avait dit l'un.

— Ma belle-sœur, avait dit l'autre.

L'une était cuisinière de beuglant, l'autre massuse en chambre, rue Claude-Bernard.

Nos deux attachés dévorèrent le louis séducteur à un garçon de service au buffet.

Il leur ouvrit un des bureaux de la division de la comptabilité, tout au fond des plus lointains corridors et leur y ser-



vit un délicieux petit souper avec des provisions « étouffées » au buffet.

Et, parmi la paix des cartons solennels et des registres fermés, la partie carrée put dérouler, sans contrainte, toutes ses phases champnoisées sur des piles de dossiers, aménagées en divans, jusqu'à l'aurore et même un peu plus tard.

Le garçon fut discret et rien ne transpara.

Si l'histoire s'est sue depuis, c'est que les petites femmes n'ont pas su tenir leur langue. Ceci est mal, assurément ; mais avec quoi ferait-on les échos des journaux, si les jolies filles n'étaient pas bavardes ?

« LES « PAUVRE HOMME » »

Tous les jours la liste des propriétés achetées par les congrégations s'accroît et s'embellit. Ce sont les Rédemptionnistes qui ont acheté l'hôtel de la Casende ; les Pères de la Miséricorde, le château de Ciphy ; les Dominicains, celui de Vinder-

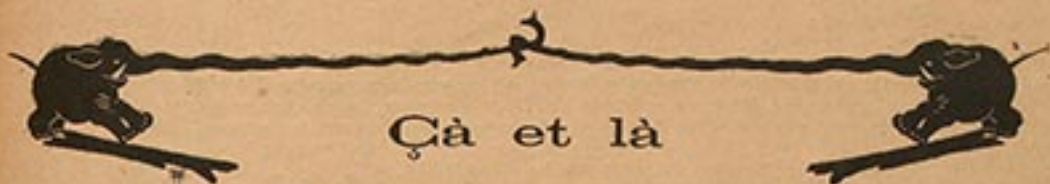


haute ; le collège Saint-Joseph, celui des princes de Ligne ; les Jésuites, celui d'Alost etc., etc.

Et, par surcroît il faut les plaindre !

Il est une remarque à faire sur ces acquisitions immobilières, c'est que toutes sont réalisées en Belgique, Autriche, Suisse, Italie et Allemagne... pas une derrière les Pyrénées.

Les religieux, sont, avant tout, gens pratiques qui se gardent bien de bâtir en Espagne.



Ça et là

« BLANC PARTOUT »

De la tête aux pieds, nos petites femmes de l'été 1901 se sont habillées de blanc. Cet hiver, s'habilleront-elles en noir, des pieds à la tête? On verra bien.

Toujours est-il que le spectacle fut réjouissant, aux dernières distributions de prix de l'autre mois, de contempler un tas de fillettes en robes unicolores, alors que le blanc unique, le blanc omnirégnal, était revêtu par leurs « petites mères? »

Est-ce un penchant à la vertu? Un retour à l'innocence?

Non! C'est une mode, simplement une mode. Elle n'est pas plus indicatrice de saine morale que la mode du vert, il y a dix ans, ne fut révélatrice de perversité.

Tout au plus y verrait-on un symbole de génération fatiguée.

Et, de même que, jadis, aux heures de tendresse, on se disait « Mon petit chou », peut-être aujourd'hui éprouve-t-on plus généralement le besoin d'ajouter : « Mon petit chou... blanc! »



« LE GÉNIE DU COMMERCE »

De temps en temps, il arrive de Madagascar d'excellentes nouvelles. Soit que Gallieni ait besoin d'un peu de réclame, soit que le gouvernement désire nous jeter de la poudre aux yeux, tout va pour le mieux dans la plus fertile des îles. Les indigènes nous adorent, les routes se font délicieuses et le commerce... Ah! le commerce, il a doublé, quadruplé dans la plupart des villes de la côte. Et les statis-

tics dans les localités où nous avons des troupes. Ce sont nos soldats qui font marcher le commerce. C'est-à-dire que nous gaspillons des millions pour entretenir là-bas une petite armée, qui dépense sa solde à acheter quelques produits du pays.

Ne voilà-t-il pas de beaux bénéfices à la Gribouille!

« LES BLANCS-NÈGRES »

Ah! l'on prétend que les indigènes de nos colonies ne se civilisent pas assez vite, et que le fossé, creusé entre eux et nous, se comble trop lentement?

En vertu d'un nouveau principe égalisateur, on exige, à l'avenir, de tout administrateur d'une colonie qu'il possède la langue des indigènes. Tant pis s'il oublie le français, pourvu qu'il parle nègre.

Ce ne seront plus les blancs qui enseigneront leur langue aux noirs, ce seront les noirs qui enseigneront la leur aux blancs.

Avant tout, on veut que les enfants de la métropole se fassent aimer dans les pays qu'ils sont chargés de coloniser ou d'exploiter, ce qui est tout un. Soit! Mais naturellement, on ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

Une fois la langue usuelle des indigènes connue, ce sera

EN BELONGUE MALGACHE



leurs danses qu'il conviendra d'apprendre, et leurs costumes qu'il faudra porter.

Et nous n'aurons mis les pays barbares à feu et à sang, sous prétexte de civiliser leur barbarie, que pour nous en faire nous-même les soulouques sans prestige.

« SUR LA BUTTE »

C'était à prévoir que cette grosse masse du Sacré-Coeur qui, étouffe tout un quartier de Paris, ne garderait pas éternellement son pesant aspect. Montmartre commença à se secouer sous les colonnes sacrées, et le bruit de ses grelots dominera peu à peu le roulement des orgues.

En attendant, on va monter à l'assaut de l'architecture, et tâcher d'égayer les saintes et blêmes murailles.

À la rentrée, ne doit-on pas prévoir une dépense de



signes s'alignent consolantes et indiscutables. On a acheté tout, vendu tout...

Seulement, on oublie un détail qui a, pourtant, son intérêt. C'est que ces résultats merveilleux ne s'obtiennent que

huit cent mille francs, pour aménager un nouveau square, autour de la basilique. On va l'entourer de plate-bandes de verdure, de terrasses à arcades, de jets d'eau et de bassins.

Ce sera la grande lutte entre la pierre de taille et les charnières.

La nature, patiente et coquette reprendra peu à peu le terrain qu'elle avait perdu, et les chantres quitteront volontiers l'autel pour chanter le bon vin sous les tonnelles voisines. O Gorenflot!

Quant aux enfants de chœur et aux jeunes séminaristes, ils iront goûter la fraîcheur sous les jets d'eau, et taquiner les jolis poissons rouges dans les bassins, une ligne à la main.

C'est si amusant et surtout si pratique de pêcher à deux pas du confessionnal.



« CUISINES ROYALES »

La morgue espagnole est légendaire, et les grands de la Cour, surtout ont, gardé le geste haut et les nobles attitudes de l'époque du Cid. Pour un rien, encore, le sang leur monte au visage.

Le rouge leur viendra bien autrement au front, lorsqu'ils l'auront penché sur le feu des fourneaux.

Car les suites de la grève des cuisiniers du palais royal de Saint-Sébastien furent plus graves qu'on n'eût pu le supposer. La révolution ne sévit pas seulement chez les maîtres-queux et leurs complices.

Elle se glissa parmi les administrateurs du protocole, et les dames de la Cour. Tous frémissaient, à la pensée que la famille royale serait peut-être, un jour, obligée de faire sa cuisine et de mettre la main à la pâte. Et pour prévoir une pareille catastrophe, ce fut à qui, parmi les courtisans et nobles dames, s'initierait aux secrets de la cuisine et des fourneaux. Comme disait l'une des amies de la reine, dont la maigreur est légendaire, aux soirs de gala :

— On finit enfin par apprécier mes « œufs sur le plat. »



« TRUF-TRUPS MILITAIRES »

C'est sans doute pour que l'on goûte mieux les bienfaits de la paix que, chaque année, vers cette époque, on imite, en certains départements, la guerre et l'invasion.

Sous prétexte d'instruire le soldat en de savantes ma-



nœuvres, on prend d'assaut les fermes, on abîme les récoltes, on embrasse les filles et l'on boit la biisson. Ça embête le paysan, mais il fait cela pour la patrie. Cette année, cependant, si le paysan est encore embêté, ce ne sera pas de la même façon. On y mettra de la fantaisie. Comme l'infanterie et la cavalerie ne suffisaient plus à bouleverser villages et récoltes, on s'appêta à faire des expériences d'automobilisme militaire. Ne faut-il pas savoir sur quels terrains peuvent passer ces nouvelles machines de guerre lancées à toute vitesse? C'est pour le coup que notre ami Patoux va être ébahi, devant ces nouveaux monstres, quittant les routes pour s'enfoncer dans ses terres labourées, ses jardins et ses clos.

Ces automobiles, c'est que ça en abat des kilomètres...

— Si ça n'abaissait que ça!

« LE GRAND TRUST DE FAMINE »

La série des trusts continue en Amérique. Après ceux de l'acier, du sel et du café, l'on annonce celui du charbon. Mieux encore il se prépare, à Trenton, dans le New-Jersey, un « trust du pain » qui, sous le nom de « National Bread Company » et appuyé d'un sérieux capital, contrôlera la vente du pain à New-York et dans les grands centres. C'était fatal. L'exploitation des capitalistes s'abat sur tous les produits qui passent à sa portée. Tant pis si ce sont des objets de première nécessité, dont la privation peut devenir pour beaucoup une cause de maladie et de mort. La chevanchie des colères-forts se précipite, écrasant tout sur son passage, surtout les consommateurs!

Des articles de revues, des notes de journaux chercheront à excuser ces crimes de la spéculation. Mais, cette fois, on aura beau dire : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles », le foule saura bien arracher le pain qu'on lui vole. Proverbe pour proverbe : « La faim justifie les moyens ! ».



Menus Clics-Clacs



« LA CROIX DU PRINCE HENRY »

Il y a quinze jours, le prince Henry mourait. Cela ne fait pas un grand vide dans le monde. Mais cela en laisse, au moins, un dans les cadres de la Légion d'honneur.

A qui donner cette croix... vacante ?

A un savant créateur ?

A un maître artiste ?

A quelque pur héros ?

C'est sérieux ! C'est une croix de prince... presque une croix de prétendant. Elle n'est pas pour n'importe qui, messeigneurs !

On estime d'ailleurs, aujourd'hui, dans le monde où l'on pense, qu'il n'existe aucune personnalité valeureuse qui puisse accepter l'insigne taré, pour toujours abandonné aux larbins d'académie, aux négociants puffistes, aux grues retraitées, aux altesses remuantes, aux bedaux politiques.

Bientôt le commerce de rubans, si fructueux jadis, deviendra une charge pour le budget qui devra acheter des consentements.

On n'en est pas tout à fait là, car il reste un lot considérable de pleutres, capables de faire figure sur des listes-réclames : cabotins, financiers, ruffians de l'industrie, des sports, des arts et des lettres, princes, excellences et autres laquais de fortune.

Le Protocole médite, et les ministres hésitent.

M. Leygues la donnerait bien au duc d'Orléans lui-même. Mais cette audace ne serait comprise ni approuvée de ses collègues.

M. Crozier hasarde que l'on ferait plaisir au Tsar, en décorant un Bonaparte, le prince Louis, par exemple, général dans l'armée russe.

M. Grezier est mal informé.

Dans les coulisses du quai d'Orsay, on n'ignore pas que

si l'on veut vraiment être agréable à Nicolas, il y a mieux à faire.

Alors qui, justes Dieux ?...

— Mais, tout simplement, le fils de don Carlos, l'aimable don Jaime, candidat des blancs d'Espagne au trône de France.

— Et à quel titre ?

— Au titre d'officier russe. Il vient de faire la campagne de Chine dans les troupes russes; et Nicolas s'occupe beaucoup de lui.

— Et qu'en pense-t-on à Rambouillet ?

— Que voulez-vous qu'on en pense ? M. Loubet est surtout un homme de famille. Il instruit son fils aîné dans l'art de gouverner. Il a de grands soucis avec son plus jeune, qui montre trop de goût pour l'automobilisme. Il rédige des listes d'invitation avec M. Poulet, des commandes de champagne et des menus de dîners avec madame, il...

— Et les grands ministres ?

— Waldeck ? Millerand ? André ?... Peuh !

— C'est vrai... les vacances !... Mais, vous-même, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que l'armée de Condé est en train de se reformer tout tranquillement chez Nicolas, avec les éléments les plus divers, mais les plus dangereux. On y essaie les prétendants les uns après les autres. On n'est pas content de l'estomac du prince Louis; on ausculte celui de don Jaime... Et M. de Witte, d'autre part, n'a pas oublié, en se rendant à Ostende, que l'ex-Gamelle séjourne à Marienbad. La Belgique n'est pas grande. Sans même se chercher, on peut se rencontrer... et causer.

— Et si vous étiez Nicolas, comment partageriez-vous la carte des Gaules, pour achever l'œuvre de l'Alliance ?

— Je donnerais la Neustrie aux Bourbons d'Espagne, l'Austrasie aux cousins d'Orléans, l'Aquitaine, la Provence et la Corse aux Bonaparte, et l'Élysée avec la Banque de France... à M. de Witte.

Le président de la République fera l'ouverture de la chasse à Rambouillet, le 1^{er} septembre. Mais il ne poursuivra que le perdreau et le lièvre, sans rabatteurs.

M. Loubet a déclaré, en effet, à ses invités, qu'il attendrait la rentrée des chambres pour « chasser la grosse bête ».

— C'est charmant pour Georges Berry.

— CANAUX —

On se rappelle que M. Gerville-Béache, député de la Guedoupe, était membre d'une commission parlementaire, chargée de faire, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, un voyage pour étudier les canaux de ces diverses régions.

Or, ces messieurs sont revenus de leur longue excursion tout à fait enthousiasmés.

M. Gerville-Béache, entre autres, ne tarit pas sur les belles choses qu'ils ont vues et les banquets suaves qu'on leur a donnés. Car, partout on les a choisis, gâtés, dorlotés. Ce fut, sous prétexte d'études et de cueillette de documents, la plus charmante noce qui se puisse rêver. Plaisirs constants des yeux et de l'estomac.

Aussi, parmi les élus, c'est à qui fera partie, désormais, d'une de ces missions parlementaires où l'on s'amuse tant !



Ils rêvent de se charger, entre eux, des expéditions les plus lointaines et les mieux préparées.

C'est l'intérêt de la France, monsieur ! Il y a tant de canaux à visiter encore !

— Sans compter le petit canal digestif à soigner !

— BÊTES ET GENS —

On se souvient peut-être de la controverse qui s'éleva entre la Société protectrice des animaux et la Société de l'assistance publique. L'une tenait pour les chapeaux, qui, seuls, affirmait-elle, défendaient utilement les pauvres chevaux contre les coups trop violents du soleil. L'autre prétendait, au contraire, qu'il était ridicule de surcharger le crâne

de ces malheureuses bêtes et conseillait de les protéger contre les ardeurs solaires par de petites et coquettes ombrelles, comme à Londres, par exemple.

Du reste, affirmait-on à l'Assistance publique, on avait l'argent suffisant pour l'achat de ces milliers d'ombrelles. Or, les chalcurs sont en train de passer et les ombrelles ne sont pas venues. Si l'on en employait l'argent à vêtir des malheureux, cet hiver ?

Car, en somme, c'est toujours l'histoire de la « levrette en paletot », qui frétille d'aise et de bien-être, pendant que le vagabond grelotte et bat la semelle. Que les animaux aient leur tour dans les soins et les attentions de l'Assistance publique, c'est parfait ; mais les hommes attendent toujours leur tour ; quand ce tour vient par hasard, l'Assistance publique oublie le plus souvent ses promesses, pour ne se souvenir que de ses grandes lettres : A. P. lesquelles semblent vouloir dire toujours : ASSEZ PAYÉ !

On annonce à Londres l'arrivée d'hommes d'affaires du Vatican, qui viennent déposer une somme d'or provenant du denier de Saint-Pierre.

Le pape aime assez transformer l'argent catholique en titres britanniques.

— Ce sont, en ce pays protestant qu'est l'Angleterre, les seules conversions que Léon XIII sache mener à bien.



57



CHOSSES & GENS

de

THÉÂTRE



« DEMI-PLACE »

Il ne faudrait pas croire que tout repose et que tout dorme derrière les portes closes des théâtres parisiens. Il se passe quelque chose dans la plupart de ces salles délaissées. On y fait des réparations et des restaurations. Et les directeurs ne tarissent pas d'éloges sur la façon aussi intelligente que luxueuse dont s'ils se transforment leur immeuble. Vous verrez, mon cher, le délicieux plafond, les ravissantes galeries. Des « bombonnières » d'élégance et de grâce.

Ce qu'ils négligent de dire, c'est que les fauteuils d'orchestre n'ont pas seulement gagné en forme, mais aussi en nombre. Il faut bien rattraper des places à droite, à gauche, derrière et au milieu.

— Mais enfin, demandait une actrice aussi fine d'esprit que puissante de corps, à qui un aimable et méridional secrétaire général faisait visiter l'autre jour son théâtre achevé, est-on bien, au moins, dans vos jolis fauteuils d'orchestre?

— Oh! chérie, on ne peut rêver meilleure place; on est superbement assis et bien de fête.

— De fête, s'écria l'actrice, en riant et en cherchant à se



dégager du fauteuil, c'est très joli de fête, en effet. Mais je m'aperçois qu'on ne peut y mettre les deux!

« LE BON ONCLE »

Bien que la présence de M. Zozo à son ministère de l'Instruction publique soit un fait des plus rares, elle fut,

cependant, constatée une fois dans la quinzaine. Mieux que cela, on vit défilé, ce même jour, à son cabinet, le directeur des Beaux-Arts, des conseillers d'Etat, des attachés aux Beaux-Arts et un député de la Seine.

Ce n'était pas possible!

Il y avait un drame... et cette fois un bon...

A l'Odéon?

Non point. Il s'agissait tout simplement du personnel de l'Opéra, qui est sur le point de se voir doté d'une caisse de retraites.

Sans doute, la question avait son intérêt; mais était-elle suffisante pour émeuver à ce point le ministre et révolutionner l'état-major de la rue de Grenelle? Vous allez en juger. M. Leygues, plus Zozo que jamais, s'efforçait tout simplement de privilégier le corps des danseuses, qui est, il faut bien l'avouer, le corps de prédilection de Son Excellence.

Ce n'est pas une raison parce que l'on commence à l'appeler « mon oncle » à l'Opéra, pour qu'il se livre à de pareils népotismes.



« BEUGLANTS »

On a perdu l'habitude d'aller siffler aux cafés-concerts. Pourquoi?

Parce que le café-concert est aujourd'hui un temple où personne ne bronche. L'insolente ineptie des matrus de beuglants élégants tient plus de place en nos mœurs qu'on ne saurait le croire. Elle s'est imposée par l'aplomb à la complaisance des badauds.

Sous prétexte que la chanson a le droit d'être satirique et de chatouiller désagréablement la susceptibilité des puissants du jour, les fabricants de couplets et leurs interprètes se sont mis au service de toutes les entreprises de publicité réactionnaire.

C'est le café-concert qui a fait Boulanger et Déroulède. Il a exalté Gamelle et depuis vingt ans, il est la dernière citadelle de la gloire du Grand Napoléon.

L'an dernier, on vit le scandale imbecile de dix-cinq pères de la « rue de Paris » conspirant, devant les étrangers de tous pays, l'Exposition et la République... au nom du patriotisme!

Sommes-nous donc aussi décadents que cette plèbe de Rome, qui acclamait l'acteur Pylade, lorsque celui-ci, jouant une parodie d'Hercule Furieux, tirait sur le public de vraies flèches, dont plusieurs portèrent des coups mortels.



« CONCURRENCES »

Tandis que le plagiiaire et bellâtre d'Annunzio abrutissait les vieilles dames qui payent ses réclames, en leur arrachant des souscriptions pour son « Temple de l'Idéal », qui ne se bâtera jamais, le plan architectural en étant aussi bête que le plan littéraire — un autre Italien, plus sérieux, Fogazzaro, exposait le projet plus réalisable d'une somptueuse entreprise dramatique.

On sait que Palladio, l'un des bons maîtres-maçons de la Renaissance, construisit à Vicence un théâtre olympique sur le modèle du vieux théâtre gréco-romain.

Fogazzaro voudrait rejuvenir la popularité de ce monument en invitant tous les dramaturges de l'Italie à donner la

THEATRE ROMAIN THEATRE MODERNE



première représentation de leurs œuvres sur cette scène illustre. Ce poète rêve d'un Bayreuth italien, où le monde artistique de l'Europe entière pérorerait.

Malas ! Il oublie que la dramaturgie péninsulaire aura toujours à lutter, sur son propre sol, contre la plus formidable concurrence dramatique qui soit au monde. Quel théâtre inaugurerait-on qui puisse espérer détourner à son profit l'attention cosmopolite, occupée en tout temps par le seul théâtre de la-bas, où se joue avec succès la plus formidable des comédies, — toujours même et toujours diverse : le théâtre du Vatican.



« OCCASION PERDUE »

Tout n'est pas rose, l'été, dans le métier de régisseur à l'Académie nationale de musique.

Chaque soirée amène sa complication imprévue.

— Il n'y a qu'à nous que ces choses-là arrivent, gémissaient l'autre jour, dans le couloir de la Régie, à l'Opéra, le bon M. Colleuille et le bon M. Lapisida.

Personne au théâtre!

Chez le patron, petite fête familiale, où tout le personnel de la danse était convoqué.

Alors, pas moyen de monter une pièce à ballet.

Que fait-on en pareil cas?

Wagner est là pour un coup; et l'on monte Lohengrin.

Va donc pour le Chevalier du Cygne!

— Mettons Lohengrin au tableau! approuva M. Capoul, qui venait d'arriver pour prendre un peu l'air de la Maison. Et M. Colleuille inscrivit.

— Soit! fit M. Lapisida. Mais, pour Lohengrin, il faut une Ortrude. Or, Mlle X... est en congé; Mlle Y..., qui la double, est malade; et Mlle Z..., qui double Mlle Y..., vient de résilier, parce qu'on ne la faisait pas chanter assez souvent! Ainsi gémissaient M. Colleuille et M. Lapisida.

Comme toujours, la chose s'est arrangée au dernier moment.

Mais ce jour-là, de trois à quatre, si une jeune personne, capable de chanter Ortrude au pied levé, avait eu la bonne inspiration de venir solliciter timidement une audition, on l'aurait peut-être engagée séance tenante.

Et elles sont une quarantaine, à Paris et en province, qui ne se pardonneront pas d'avoir raté cette occasion.



« ÉTOILES POLAIRES »

On sait qu'il se prépare, en ce moment, plusieurs expéditions au Pôle-Nord. Comme toujours, les nouveaux explorateurs ont profité de l'expérience acquise par leurs aînés et ont cherché à faire mieux qu'eux. Ce n'est pas tout de s'embarquer sans biscuit. Il paraît qu'au Pôle-Nord, cela manque surtout de femmes et de distractions. Alors, qu'on ait résolu nos grands voyageurs? Tout simplement de monter un petit théâtre, li-bas, dans les glaces, et d'y faire jouer une troupe choisie, où figureront des étoiles parisiennes et des noms en volette que l'on convoquera à tour de rôle et à grands frais.

Pendant que nos hardis compagnons battront la semelle et souffleront... dans leurs doigts, sur la petite scène acteurs et actrices brûleront de tous les feux qu'on allume toujours au théâtre, en prose ou en vers.

Il paraît même qu'on exporte tout un répertoire de



pièces nouvelles... et passées. On peut même affirmer que ces « ours » se trouveront li-bas en famille.

Quant au public, s'il se fait rare, on prendra la chose avec philosophie. Au lieu de jouer devant des banquettes, la troupe jouera devant des banquises.

La Vie des Lettres & des Arts

LES FEMMES QUI PARLENT

Ce don de loquacité, que la nature a imparti à leur sexe, quelques femmes de notre temps se sont aperçues qu'elles avaient meilleur usage à en faire que de le gaspiller comme leurs aïeules, en insupportables commérages, enquetages, et cancans.

Nous avons aujourd'hui d'excellentes oratrices.

À la Bourse du Travail de Paris, le monde ouvrier peut se faire gloire de compter quelques personnalités féminines, dont l'éloquence est de premier ordre et qui, dans les débats le plus graves, apportent le charme et l'intérêt d'une élocution claire, fine, souple et solidement argumentée. Elles ont à soutenir de justes revendications féminines et sociales.

Et ne remettant leur cause qu'à elles-mêmes, elles la plaident brillamment, sûrement, courageusement. Elles laissent loin en arrière ces terribles bavardes yankees faisant métier de prêcher religieux qui assaillent de leurs homélies le pauvre public des *churches* de Boston, de Philadelphie, de Chicago et de Brooklyn.

À propos de celles-ci, une galette gallo-américaine demandait naguère à l'Académie

si les Parisiens appellent une femme qui prêche, prédicatrice ou précheuse.

Mais l'Académie, en vacances, est restée muette.

Et nous répondons en son lieu :

— Ni prédicatrices, ni précheuses; quand elles sont laides, nous ne les appelons pas du tout, et si elles sont jolies, nous aimons à les appeler... précheresses.

DES GARDIENS, S. V. P.

On se souvient des actes de vandalisme dont souffrit la fontaine en grès Cérame que la manufacture de Sèvres reconstruisit derrière le Petit Palais.

Il est vrai, que dans certains jardins publics, entre autres, au parc de Versailles, les statues sont également l'objet de

tentatives aussi stupides que grossières. On y met des inscriptions; on leur jette des cailloux. Et l'on arrive ainsi, peu



à peu, à détériorer des chefs-d'œuvre qui sont, en somme, la propriété de tous.

Ne serait-il pas urgent ou d'augmenter le nombre des gardiens, ou de prier ceux qui existent de veiller un peu mieux à la conservation des richesses qui leur sont confiées?

PETIT QUESTIONNAIRE

— Quand on veut obtenir d'un des bureaux des Beaux-Arts quelque subvention pour un artiste ou pour un écrivain en détresse, quel est le meilleur moyen de faire marcher l'administration?

— C'est de se présenter de la part du *Gaulois*.

— À qui, rue de Grenelle et rue de Valois, s'adresse-t-on tout d'abord pour savoir quels seront les gens de lettres et les soldisant artistes qu'il conviendra de décorer d'une fournie à l'autre?

— A M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*.

— Quels sont les grands corps et les grandes institu-



tions de l'Etat que M. le Ministre met à la disposition de M. A. Meyer pour toutes ses entreprises particulières?

— L'Institut, le Conservatoire, les théâtres subvention-

nés, le personnel des inspecteurs, le personnel des mairies, etc., etc.

— Donnez-nous un exemple?

— Le dernier exemple, ce sont les concours du *Gaulois*, concours d'éventails et concours Sévigné. Pour officialiser le caractère du premier, on a obtenu comme jurés cinq membres de l'Académie sur sept: MM. Léon Bonnat, Gérôme, Henner, Benjamin Constant, Carolus-Duron. Deux membres seulement n'appartenaient pas à l'Institut, parce que c'étaient des femmes: Mme d'Uzès et Mme Madeleine Lemaire.

— Est-ce que M. A. Meyer payera ces messieurs?

— Mme d'Uzès leur offre à déjeuner chez Pallard.

— Et c'est tout?

— S'ils ont quelque chose à demander au ministère, ils auront l'appui de M. A. Meyer... Et, je vous l'ai dit, c'est un appui de premier ordre. Le P. Dulac est aussi très influent, mais beaucoup moins.



— « POUR S'ASSEOIR AU LOUVRE » —

Le musée du Louvre s'est sans doute amélioré. Les tableaux commencent à y être classés avec plus de méthode et de logique.

Mais il se trouve encore bien des réformes à accomplir. Ainsi, dans les salles et dans les galeries, les banquettes sont placées d'une façon aussi bizarre qu'incommode et dont on n'a pas idée dans les autres grands musées d'Europe.

Quand ces banquettes ne sont pas dans l'embrasure des fenêtres, elles se trouvent trop près ou trop loin des tableaux. Ainsi, dans le grand Salon Carré, elles sont placées au pied des « Noces de Cana », de telle sorte qu'on a le nez sur cette toile gigantesque, alors que les petits chefs-d'œuvre situés en face sont trop loin du regard pour qu'on puisse les apprécier.

On ne peut pourtant pas apporter son pliant.

D'autant plus qu'on vous obligerait à le laisser au vestiaire, comme la canne.

Seuls, les copistes de tout erin et de tout sexe ont la faculté de s'asseoir selon leur fantaisie. Et cette permission leur est même accordée sur une « grande échelle ».



— « BRUNES AUX YEUX BLEUS » —

Nous recevons les justes doléances de plusieurs jolies Montmartroises qui se plaignent des procédés... artistiques de certains amateurs.

Comme cela arrive souvent, on pouvait lire, l'autre semaine, dans les annonces et offres d'emploi d'un journal du matin :

ARTISTE connu, demande beaux modèles bruns, jolis et bras un peu forts, yeux bleus, pour poser l'ensemble. Bonnes rétributions. Se présenter de 4 à 5 heures, chez M. X... rue... n°...

Les belles filles brunes à regard bien, capables de poser l'ensemble en montrant des jambes et des bras avantageux, ce n'est pas ce qui manque à Paris.

Il s'en trouve une demi-douzaine au « quatre à cinq » de M. X...

L'une après l'autre, elles trouvèrent au n°... de la rue... un élégant hôtel gardé par un portier mystérieux, qui, sous prétexte de les mener à l'atelier de monsieur, les introdui-



sit et les enferma prestement chacune dans une des nombreuses chambres à coucher du premier étage. Par malheur, cette tournée de petites femmes était uniquement composée de professionnelles sérieuses, qui voulaient bien faire métier de modèle, mais non d'autre chose.

Comprenant à quoi on les destinait, elles tapèrent aux cloisons, hurlèrent, se débattirent de concert et firent si beau tapage que, les passants menaçant de s'attrouper devant l'hôtel, il fallut bien les délivrer et les laisser filer, sous les yeux mécontents d'une demi-douzaine de cervelleux qui s'étaient cotisés pour ce beau coup.

Et l'une d'elles cria à ces amateurs de brunes aux yeux bleus : « Dites donc, eh! les gens de la nocce?... On était venues pour poser l'ensemble chez un artiste, mais pour pas poser ensemble chez des rastas!... »

Bonnes filles, elles n'ont pas porté plainte.

Elles nous prient de demander seulement au journal en question qu'il veuille bien surveiller un peu mieux la provenance de ses annonces, et veillâ la commission faite.



LE MONDE OU L'ON JUGE

« PASSERELLES »

Il est certains avocats qui sont vraiment doués d'une belle dose de tenacité. Depuis des années, ils demandent un passage qui leur permette de se rendre, directement et en robe, du Palais de Justice au Tribunal de Commerce. Ce fut d'abord l'idée d'une passerelle. On objecta avec raison qu'elle nuirait à la perspective. Ce fut ensuite le projet d'un souterrain.

On fit justement remarquer que la chaussée s'en trouverait dangereusement ébranlée. On aurait pu croire, après ces échecs successifs, que nos robins s'en tiendraient là. C'était mal les connaître. Pendant que les uns tiraient déjà des plans pour organiser un service de ballons dirigeables au dessus



du boulevard du Palais, les autres proposent d'établir une corde munie de poulies, allant des fenêtres du Palais de Justice à celles du Tribunal de Commerce.

Et, comme de grands oiseaux, les avocats aux longues manches traverseraient les airs, projetant sur les décors du quartier latin leurs ombres délabrées.

Et les avocates, donc!

« MORSURE ARTIFICIELLE »

Le baron Chauffard et la baronne vont divorcer.

— Parce que?

— Parce que le baron n'a que ce qu'il mérite. Ce quadragénaire corpu lent ne s'est-il pas avisé de s'amouracher d'une théâtrale blonde, très mince, et pas très jeune, qui double les soubrettes, au Palais-Royal, Gertrude H... Le pis, c'est qu'il n'est nullement payé de retour et que la jame et mère créature, suffisamment soutenue par un opulent marchand de diamants, juge inutile de s'adjindre un supplément de travail et en néglige les bénéfices hasardeux.

Car les Chauffard flottent, depuis dix ans, entre les héritages trop encombrés et les échéances trop reculées.

Le baron n'en persiste pas moins. Envoi de fleurs et de bijoux. La baronne, qui est fort jalouse de deux de ses amies, auxquelles Chauffard s'intéressait naguère, ne l'est nullement de l'actrice qu'elle sait rétive à la capitulation.

Or, l'autre mois, à l'une des dernières représentations de la saison, Gertrude H... avait quelque mot à dire dans

une pièce du répertoire; et, comme chaque fois qu'elle jouait, le baron ne manquait jamais d'accourir, on le vit, ce soir-là, comme d'habitude, apportant ses hommages et ses bonbons.

Quand il entra dans la loge, la belle était en scène. Pour tromper cette attente, le soupirant prit une brochure et s'assit. Mais, sitôt assis :

— Aie!

Une cuisson aiguë lui mordit le bas des reins. Et, comme il allait porter la main à l'endroit lésé, l'habilleuse parut essouffée, accourant dire au baron, que le « monsieur de mademoiselle » était au théâtre, qu'il allait venir dans la loge et que, craignant une scène, mademoiselle priait M. le baron de se retirer.

Chauffard aurait eu mauvaise grâce à protester. Il sortit donc, toujours tenaillé par la douleur, mais n'osant en vérifier la cause, sous les yeux des artistes errant dans l'escalier et le couloir des coulisses. Arrivé au corridor de la salle, encore la même impossibilité. C'était l'entr'acte, et les gens sortant des loges affluaient... et la brûlure augmentait! Puis, soudain, le baron se sentit saisir par le bras. C'était la baronne qui, venue ce soir-là au Palais-Royal avec une amie, éclata en reproches violents. Elle avait empoigné le bas de la jaquette de son mari et, sans vergogne, montrait aux assistants un objet qui s'y tenait accroché.

— Vous êtes un dégoûtant personnage! grondait la petite baronne furieuse. Nous plaiderons! Cela vous apprendra à vous faire mordre à cet endroit-là!

Cet endroit-là, c'était le bas du dos du gentilhomme, au



jonc de jaquette de qui pendait un solide râtelier, bien muni d'admirables quenottes blanches.

On devine l'origine : Gertrude possédait deux râteliers, dont l'un, mieux articulé pour la prononciation en scène. C'est sur le second, follement oublié sur une chaise, que s'était assis le baron.

Le mieux, c'est qu'il ne voulut jamais avouer à sa femme que ce dentier fatal appartenait à Gertrude. On est galant ou on ne l'est pas. Et, cependant, cela eût tout arrangé, car l'actrice est, nous l'avons dit, la seule créature dont la baronne ne soit pas jalouse.

Entêtement de part et d'autre. Brouille et consultation d'avocat, voilà où l'on en est!... Plaidera-t-on?

Espérons-le!



Garnet des Mécontents



« DANS LEURS FILETS »

Comme disent les pêcheurs, voilà qui est plus fort que de jouer au « bouchon ». C'est du reste des pêcheurs qu'il s'agit. Depuis longtemps une lutte sourde règne entre ceux, plus adroits ou plus patients, qui se livrent aux finesses savantes de la pêche à la ligne ; et ceux, plus forts ou plus ardents, qui lancent le filet.

Il paraît que ces derniers faisaient souvent des promesses, dont on jouait dans les cafés du voisinage ; car, dans toutes ses réunions, le congrès des pêcheurs dut s'occuper de la question. Avec une malice et une persévérance, très naturelles chez des gens dont la vie se passe à tendre des pièges et jeter des hameçons, les fortes têtes de ce congrès, n'osant pas se risquer jusqu'à la suppression de la pêche au filet, sont arrivés cependant à élargir peu à peu les mailles de ce dernier. Les dimensions exigées pour ces mailles sont telles maintenant, que tous les poissons de Seine s'y jouent et les

d'identité, leur acte de naissance, leur feuille de vote, leur casier judiciaire, leur diplôme de bachelier, leur extrait de baptême et leurs billets de confession, MM. les agents feraient peut-être mieux de s'arrêter eux-mêmes et de se flanquer de bonnes contraventions pour sport illégal.

Voyez-les rouler la nuit, à fond de train, par les rues obscures. Pas de lanternes ; pas de grelots ; rien qui avertisse de leur passage ! Aussi, à chaque instant, pan ! dans un passant !

Pour les promeneurs nocturnes (et il y en a quelques-uns dans notre bonne ville) ces agents deviennent, de minuit à quatre heures du matin, un des véritables dangers du Paris qui veille.

En instituant cette corporation sportive, si M. Lépine a voulu assurer à la sécurité de la voie publique de nouvelles garanties, entre le coucher et le lever du soleil, c'est raté.

Mais s'il n'a voulu qu'embêter les braves gens qui rentrent de leur travail de nuit ou se rendent à leurs besoins du matin, c'est réussi !



traversent sans y rester. Et le malheureux pêcheur au filet, des environs d'Asnières et de Chatou, au lieu des fritures passées, ne retire plus de l'eau que chats en noyade et chiens crevés.



« LA POLICE EN CONTRAVENTION »

Au lieu de harceler de malheureux cyclistes, le plus souvent professionnels, et de leur demander à tous les coins de rue s'il sont leur quittance des contributions, leur certificat



« GENTLEMEN AND LADIES »

Bien que la question soit délicate, elle vaut d'être posée. Il s'agit des vespasiennes.

Le sexe fort s'attribue presque toutes celles existantes

Celles qu'on réserve à la plus belle moitié du genre humain sont trop peu nombreuses, et si les Parisiennes n'ont pas réclamé plus tôt, c'est que la requête est délicate à formuler pour elles.

Disons donc tout haut ce dont elles souffrent en silence.

L'édilité qui augmentera sur la voie publique le nombre des cabines réservées aux dames se sera acquis des droits sérieux à leur reconnaissance.

Et si la nature même de son objet commande à cette reconnaissance de s'exprimer discrètement, elle n'en sera pas moins vive et sincère.





CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

CE QU'ON AUC :

CE QUI FUT

La vraie charité, c'est-à-dire compatir aux souffrances du prochain, souffrir avec lui, lui donner, avec le moyen de vivre, le courage de se relever, c'est l'affaire des religieux.

(Le Gaulois.)
L. Desnoëttes.



Généralement, le ciel se fait très beau, le jour de la Ste-Marie, qui est aussi le jour de la Saint-Napoléon.

(Le Journal.)
si août.



CE QU'ON AIT :

CE QUI EST

CE QU'ON ESPAIT :

CE QUI ÉTAIT

C'est surtout chez les buveurs de liqueurs alcooliques que la méchanceté se développe.

(Intransigeant.)
H. Rochefort.



Le pèlerinage national qui a lieu cette année, le 17 août, a donné les meilleurs résultats. On ne compte pas le nombre des guérisons obtenues.

(Echo de Paris.)



CE QU'ON AIT :

CE QUI SERA

CE QU'ON AIT :

CE QUI SERA

Comme conséquence du dernier recensement, il y aura huit députés de plus à la prochaine Chambre.

(La République.)
Edouard Lottin.



Le retour de Kitchener, victorieux des Boers, est définitivement annoncé pour la fin septembre.

(War-Office.)



AVIS. — "LES TARTINES" croient bon de signaler à leurs amis la page d'annonces qui suit. Parmi les inventions recommandées, il en est qui ne sont pas brevetées ; mais, contrairement aux habitudes, toutes sont absolument garanties. — VOIR AU VERSO

AVIS AUX TYRANS
 LE
PAPIER D'ARMÉNIE
 DU BRAVE SULTAN



Infâmes chrétiens!!!

EXIGER LA MARQUE

ASSAINIT!
 DÉINFECTE!
 DÉHARRASSE
 les royaumes
 des odeurs plus
 ou moins catho-
 liques que ré-
 pondent les

POUR LES REMPLAÇANTES!

QUI QUI N'A
DU BON LAIT
 ? ? ? ?



RENDEZ LA
 FORCE ET
 LA SANTÉ AUX
 NOUVEAUX
 MALINGRES
 EN DONNANT
 A LEURS NOURICES LE

VIN TONIQUE VACHE

Le meilleur des reconstituants

LA MEILLEURE
 PUBLI-CITÉ
 EST
 LA PUBLI-CITÉ
ROSSE
 N'adresser
 aux Bureaux
 du Journal
 A. M. J. TESTEVIDE

Le Gérant: MELLER.

TOUS LES RÉPUBLICAINS
 soucieux de la bonne
 tradition portent

**Le Chapeau
 Léon**



Bien souvent
 trop grand pour leur tête

LES
MEILLEURES
JUMELLES
 SONT
LES JUMELLES BIBERON
 N'allez pas à la mer.
 N'allez pas aux courses.
 N'allez pas en voyage,
 sans avoir les
JUMELLES
BIBERON

CLIC
 CLAC

Voulez-vous
 RIGOLER?
 LISEZ
 CLIC! CLAC!
 On y fait
 aux autres ce
 que l'on ne voudrait pas qu'on vous fasse.

PARIS. — Imprimerie de la Seine, R. GOURRY, 15 et 17 bis, Avenue de Versailles

PRENEZ
LE FER BRAVI



Souverain contre l'anémie

PLUS DE MAUX DE DENTS
 GRACE A L'EMPLOI QUOTIDIEN



DE
L'EAU de BOTTÉ-HAUT

La Galante
 Cie d'Assurance
 contre les
 risques du métier

La carrière de la
 galanterie est tous
 les jours plus en-
 combrée. Par suite,
 la concurrence de-
 vient plus achar-
 née et les risques plus fréquents.

LA GALANTE met les jolies femmes, à
 l'abri des surprises désagréables. Elle fournit,
 rapidement et discrètement, des renseigne-
 ments sur la solvabilité de la clientèle et,
 moyennant une prime modeste, rembourse
 toutes les pertes de capitaux.

Tartines de l'assiette au beurre

Illustration en chef des « TARTINES DE L'ASSIETTE AU BEURRE » : CAMILLE DE SAINTE-CROIX.



« AU COIN D'UN BOIS »

A l'entrée du grand bois, par ces lourdes chaleurs, la BELLE s'est endormie dans un rêve confiant.

Innocence!

Paix du cœur!

Et pourquoi n'aurait-elle pas confiance?

Où lui a bien dit que son ennemi, la sière soix, la guettait, tapé au fond des taillis, là-bas.

Mais n'a-t-elle pas son bon dogue Populot?

N'a-t-elle pas aussi sa garde de graves mercenaires embouchés depuis plus de deux ans sur vieux certificats et en qui elle a fini par croire, sans arrière-pensée?

Elle les paye bien, les loge bien, les nourrit bien.

Pourquoi la trahissent-ils?

Hélas! Ce que son sommeil lui cache, c'est que le bon chien Populot, partageant sa confiance, est occupé ailleurs à chasser la perdrix.

Ce qu'elle ignore aussi, c'est que ses serviteurs mercenaires, qu'elle imaginait si sûrs et si vigilants, se sont dispersés, chacun à sa fantaisie.

Vacances!... Vacances!

L'en emménagement dans un vieux château François I^{er}, avec sa petite famille et sa maison civile et militaire.

L'autre, tranquille imitateur du belge Léopold, circule en yacht, le long du Gulf Stream.

Un troisième (le général), et un quatrième (l'amiral-pékin), pérorent dans des solennités bourgeoises.

Tel autre encore surveille ses vignes en Charente — et tel autre tire sa coupe sur une plage à la mode.

Le reste pédale, pêche, excursionne, ascensionne, etc., etc.

Tout au plus en reste-t-il deux à l'affût?

Mais ces deux-là... Ah! les mâlins... Ils en préparent, des surprises!

Le premier, c'est le Pommadi, l'ex-journe premier des salons académiques, affilé par un mariage de fortune à toutes les coteries de réaction.

Le second, c'est le Gascon, le valet d'intrigues, apte aux plus louches emplois. Sous prétexte de supplier les camarades en vacances, il va, vient, furtif dans tous les services, s'insinue et se documente.

Sans contact apparent, ces deux beaux sires travaillent de tout cœur pour la sière soix, dont ils servent les plus secrets desseins.

Et tous deux, penchés sur le sommeil de la BELLE, s'assurent qu'elle est bien en leurs taillis, bien à eux.

Ils guettaient l'heure pépico.

Et cette heure est venue.

Partout, à l'entour, solitude, mystère et silence.

Hardi pour le coup de main!

Et tous deux, fouillant du regard l'obscurité des taillis, flairant le vent, tous deux se décident et s'activent.

Ils ont fait un signe.
Et le bas, tapé dans sa bouge, la tête noire a vu et compris leur geste.
Elle sait maintenant que l'instant est propice pour bouger et pour apparaitre.
Elle va bondir! Elle va se ruër sur la Belle et l'Enveloppeur, et l'étreindre.
Or, les autres, les absents, sont-ils avertis ou non?... Sont-ils indifférents ou complices?
C'est de quoi la BELLE ne se rendra compte que trop tard — ou jamais!
Car si, en son réveil épouvanté, elle appelle son bon dogue et veut résister avec lui, on n'attendra pas qu'il vienne du renfort.
On étranglera sans bruit.

« TZARIANA »

A lors que M. Loubet se faisait décher le Mont Loubet par Méndliék, son fils se faisait une situation de conseiller général aux environs du Mont... élimar.

Ce sont aussi, pour l'aubrité russe, des sources de préoccupations considérables, ces conseils généraux. Il en sait quelque chose, le grand empereur, et aussi son ministre, M. de Witte, lequel va prendre, le mois prochain, quelques bains à Ostende.



Conseils généraux! Zemstvos! Ces mots sonnent mal aux oreilles du ministre des finances russe. Son grand souci fut toujours de réduire les prérogatives de ces assemblées. C'est même à ce sujet qu'il lui advint certaine mésaventure dont nous dédions le récit à Clémenceau, pour son prochain « Bloc ».

De Witte était déjà en grande faveur, lorsqu'il s'avisait que les Zemstvos entravaient gravement le sans-gêne de son administration. Il se décida à proposer au Tsar de restreindre leurs pouvoirs.

— Avec plaisir, déclara Nicolas, ne comprenant qu'à demi... Mais je dois consulter le Conseil d'Etat.
— N'est-ce que cela? Que votre Majesté veuille bien se souvenir qu'elle a personnellement le droit de vote au Conseil d'Etat et que, même si nous y avions la minorité, cette minorité, par le fait de l'adhésion impériale, l'emporterait également sur la majorité ordinaire.
— C'est bien, dit Nicolas. Je vous promets, mon cher ministre, de voter avec la minorité peçvue.
Et l'on attendit.

Seulement, les conseillers d'Etat, apprenant que le Tsar prendrait part au vote, s'empresèrent, en bons courtisans, de tourner le dos à leur politique première; et ce revirement eut pour effet de transformer d'avance en presque unanimité ce qui devait d'abord être la minorité. Deux conseillers, seuls, s'obstinèrent.

Or, Nicolas, qui n'est pas... somnolent qu'à moitié, n'avait retenu qu'une chose: c'est qu'il devait voter avec les conseillers les moins nombreux. Ainsi fit-il. Et, lorsqu'il y eut scrutin, on s'aperçut avec stupeur que la majorité du Conseil d'Etat, d'abord hostile à de Witte, lui était favorable, mais que le Tsar votait contre.

On en rit d'autant plus que le grand politicien décafit dut avaler la boulette en silence, par respect pour son souverain et aussi, peut-être, par l'incapacité où il se sentait de lui faire comprendre en quoi Sa Majesté avait gaffé.

« OFFICIERS MARTYRS »

Rambouillet les attend... Rambouillet va-t-il les revoir, les officiers martyrs?
C'est ainsi qu'on nomme les récalcitrants qu'un train spécial véhicula par ordre, comme un troupeau de petits



yeux sacrifiés en vue de la garden party de clôture, à l'Élysée.

Toute la noblesse de bourse et d'épée est dans les larmes à la pensée que ces chers petits ont été traînés ainsi au service de la famille Loubet.

Et l'on ne saurait dire qui a la palme de la sottise en tout ceci: ces grands dadais qui se font recruter de force pour aller glisser un tour de scotch avec de jolies bourgeoises — ou ce chef d'Etat qui se croit obligé de militariser ses cotillons pour plaire à quelques snobinettes ministérielles — ou l'administration militaire qui pense faire acte de civisme en meublant de panaches et d'épaulettes les galas de mesdames les présidentes, sénatrices ou députées.

« VIEILLE HISTOIRE »

Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait en ce moment que des gens qui stationnent ou qui partent. Il y en a d'autres qui reviennent, et même de loin.

Les prochains rapatriements de résidents vont nous ramener certain diplomate qui, mis en disgrâce par Félix Faure, fut remplacé par Decrais dans les services coloniaux. Très spirituel, ce personnage est d'un physique peu avantageux, par la faute de deux yeux toujours exorbités. — Un soir, à l'Élysée, Félix Faure, (qui, d'ailleurs, avait aussi des yeux ronds et gros), dans un accès de mauvaise éducation, désigna l'homme aux grosses prunelles à l'un de ses familiers:

— C'est notre pléni-potentiulaire à L... n'est-ce pas, ce monsieur qui a des yeux de grenouille?

L'autre entendit, pirotecetta et vint se camper devant le chef de l'Etat, presque ventre à ventre et monocle contre monocle:



— Monsieur le Président veut donc bien se rappeler que j'ai exactement les yeux qu'il faut pour le représenter à l'étranger?

LES MORDES

où
l'on s'ennuie

« INNOVONS ! »

Il faut croire que la jeune madame Ripolin est douée d'un peu plus d'imagination que son mari. Celui-ci, équilibriste, n'avait été qu'un maître de maison banalement correct.

Mais la jeune madame s'est du premier coup signalée par une invention de haute saveur. A sa réception d'été, il y avait, dans les locaux des appartements présidentiels, au Palais-Bourbon, non pas des tables de whist et d'écarté pour les gentlemen qui ne dansaient pas, mais bien de petites tables de toilette pour les personnes qui avaient trop dansé, avec bâtons de rouge, brossettes, houppettes, pastels, onguents, bref, tous les accessoires nécessaires pour le réajustage des maquillages fondus.

Était-ce de bon goût ? Était-ce de mauvais goût ?

— Je ne sais pas, nous dit une des belles bourbonniennes. Ce que je sais, c'est que c'était de mon goût. Et je vais me mettre à la tête d'une pétition pour que, la prochaine fois, il y ait des *petits dodos* derrière les paravents et des verrous aux portes.

Excellente idée ! Elle impulsera peut-être quelques

gêne veulent ajouter à l'agrément de s'en soulager, celui de s'en soulager gaiement. Aussi, plus que jamais, la charité va se déguiser en fête. Le grotesque spectacle que nous ont offert les Lamballes épiques et les Polignones ratées du Trianon de cet été a séduit les entrepreneurs des piquettes-rastas.



Il y en aura d'autres : j'entends qu'il y aura d'autres fêtes, dites de « reconstitution ». Il y en aura cet automne, cet hiver et le printemps et l'été prochains... Tout le temps, quoi !

M. de Montesquieu, excité par les compliments de *Gaulois* et du *Gil Blas*, se mêlera à ce mouvement et prêtera les éléments gais dont il dispose depuis la consécration du Pavillon des Muses... Oh ! comme on s'amusera !

Il y aura des « Malmaison », et des « Saint-Cloud », et des « Pierrefonds », et des « Louveciennes », et des « Ranelagh », etc., etc.

Et des Parcs-aux-Cerfs... dans les costumes du temps !

« MAISON BIEN TENUE »

Il y a dans le quartier des grands ministères (rue de Grenelle, rue Saint-Dominique, etc., etc.) certain chef de cabinet qui se donne des airs de patron et reçoit beaucoup. Comme il est très influent, il vient pas mal de monde et les invitations sont assez recherchées par le personnel des sauteries arrivistes.

Seulement la maîtresse de la maison, qui n'aime pas qu'on fasse de folies, surveille le buffet qui est, par ce fait, au-dessous du médiocre.

Dernièrement, à l'une de ces petites fêtes, un amiral s'approche du caphoard et demande du punch glacé. On lui sert quelque chose de très clair et de très fade. Il goûte, fait la grimace et grogne : — Corneblen ! Mais j'ai fait vingt-cinq fois le tour du monde sur ce que ces gens-là appellent du punch !



« dames » de parlementaires provinciaux ; mais cela fera venir un peu plus d'Américaines — ce qui n'est pas à dédaigner.

« FÊTES GAIES »

Il serait si simple que les gens qui ont trop d'argent le donnaient sans phrases et surtout sans formes, en attendant que la société ait trouvé le moyen de s'équilibrer et de s'égaliser !

Mais non, ces individus trop riches que leur argent

« LES S. P. A. DE LUXE »

En ce moment, où les allées du bois appartiennent à nos visiteurs d'outre-Manche, un nous signale l'apparition britannique d'un couple équestre, qui fait sensation aux Marronniers. Ce gentleman et cette lady n'ont rien trouvé de mieux

que de coiffer leurs montures de deux élégants S. P. A. c'est ainsi que l'on nomme les chapeaux de paille dont, en été,



nos charretiers décorent le front de leurs perchereux.

La différence entre le S. P. A. de labour et le S. P. A. de luxe, c'est que le premier se porte droit, et le second très incliné sur l'oreille, à la façon dont on se coiffe dans l'armée anglaise. De cette sorte le chapeau ne sert plus à rien, sinon à calafier. La Société protectrice des animaux qui est intervenue si utilement pour défendre la santé des bonnes bêtes de trait, n'interviendrait-elle pas pour défendre contre le ridicule les belles bêtes de selle?

SPORT ACADÉMIQUE

Cet unique sport, c'est leur ascenseur. Et cet ascenseur a déjà son histoire.

Aussitôt que les quarante doyens de l'arrivisme intellectuel se furent habitués à cette nouveauté d'un ascenseur sous la coupole, ils n'eurent plus qu'un désir : faire l'honneur de cette discrète cage montante et descendante à leurs petites amies des bons jours.



Cela rompaît un peu, et très agréablement, la monotonie des radotages habituels et des froids potins locaux.

Mais c'est la folie de tous les vieillards, surtout de ceux que l'on vante immortels, de toujours trop présumer de leurs forces.

Le premier de ces vétérans qui se risqua à l'ascension dialoguée fut malade comme en pleine mer.

On retira le second évanoui.

Le troisième en sortit sans dommage, mais il s'attira ce mot sévère de sa baronne :

— Vous vous vantiez, mon cher... C'est l'ascenseur qui monte.

Et, depuis, un règlement prudent pour l'honneur et la santé de la corporation invite ces messieurs à ne plus se faire accompagner dans l'ascenseur, si ce n'est par leurs jeunes secrétaires ou leurs vieilles bonnes !

CLOCK-ROOM

Dans les gares, les samedis de grands départs, à l'heure du buffet... C'est la « salle de consigne », la salle d'attente... des bagages. Côté des dames, c'est tout articles connus.

Voyez : côté gentlemen...

Il y a la boîte aux chapeaux, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Il y a les faisceaux de cannes, ombrelles et pépins, pareils à des attributs de lieutenants romains.

Puis c'est le holdall, cette enveloppe balourdée qui contient des plaids, des couvertures de voyage, des brosses et des bouquins.

Enfin, les malles, et encore LA MALLE, l'impératrice des tas, l'immense caisse à tiroirs, où sont rangés les plastrons mêlés, les cols hauts, futurs carcans des soirs de casino.

Là, s'empile fureusement tout l'appareil cérémonieux, les habits et smoking des galas lyriques, dramatiques et dansants, les jaquettes et culottes pour les « classes » priées et les raids mixtes.

La malle anguste est ridicule, la malle encombrante et encombrée de tous les encombrements du protocole d'été.



la malle d'où sortira tout harnaché, pour charmer des petites belles, le fiancé ou l'amant de la saison.

— La malle des dindes! dirait Jean Mitron.

UNE NOUVELLE SCIE

Depuis que l'on a pratiqué d'indiscrets recensements, il en est résulté de navrantes statistiques. Et il est devenu de bon ton de pleurer sur les progrès terribles de la dégénérescence. Cela a commencé par des conférences et par des sermons. Puis le monde politique s'en est mêlé et, à la Chambre, surtout au Sénat, de vieux législateurs cherchent à régénérer par l'intermédiaire de bonnes lois!

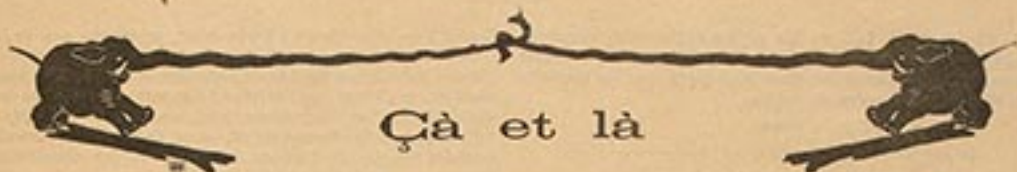


Enfin, le monde des savants et des académies est entré dans la ligue de la repopulation, sinon en action, grand Dieu! du moins, en paroles et en pensée.

Autrefois, tous ces vieux décorés se contentaient, en suivant les quais vers l'Institut, de jeter des regards effrontés aux trottins qui passaient en froufrouant. Aujourd'hui, ils ne parlent plus que de « refaire le monde en beauté ».

M. B..., sénateur et membre de l'Institut, créateur d'une ligue préventive contre la dégénération des races, publie une brochure préconisant la méthode lacédémonienne, qui consistait à jeter dans l'Érotas tous les individus mal fichus.

— Pas généreux pour ses collègues! Car, à ce compte, il faudrait précipiter par dessus le pont des Arts, ou noyer dans le bassin du Luxembourg, les trois tiers de l'Institut et les quatre quarts du Sénat.



« L'ART DANS LA RUE »

Depuis que des ligues, des cercles, des instituts se fondent en vue de donner une harmonie de choix aux vitrines des boutiques, aux façades des maisons, la manie du « Beau » commencent à envahir l'Administration.

Les services rivalisent dans le soin d'agréabiliser l'aspect des palissades et des vieux murs, en y proportionnant les couleurs des affiches, des placards, etc., etc.

Bientôt, il ne restera qu'à veiller à ce que de disgracieux passants ne fassent plus tache dans ces décors vicieux.

Le chef des brigades centrales ne saurait se dérober davantage à ce que le souverain esthétique attend de lui en la circonstance :

Un nouveau corps d'agents *stylistes* préparés à ces fonctions par de savantes leçons de tenue, de modes, de coupe et de coiffure.

Sûrs armés, ceux-ci seront pourvus d'un mignon nécessaire de toilette.

Quand ils remarqueront tels passants ou telles passantes, affligés d'un détail choquant dans l'ensemble de leur silhouette, vite, les sergots esthètes se précipiteront pour rectifier, donnant un coup de peigne par-ci, par-là, un tour aux moustaches trop tombantes ou trop hérissées, tirant les redingotes remontantes, fixant le degré des retroussis de jupes, selon les jambes plus ou moins bien faites et les bas plus ou moins bien tirés, veillant à ce que



la couleur des foulards, des chaussettes, des rubans, des mouchoirs se marieât heureusement dans la perspective des allées de nourrices, au cœur des squares, sur les impériales d'omnibus.

Naturellement, c'est là un service inédit qui exigera beaucoup plus de doigté que le passage à tabac ; et, s'il veut en être, il faudra que le légendaire agent Collobloque commence par oublier l'enseignement spécial qui lui

fut donné, lors de son apprentissage dans les abattoirs de la Sûreté.

C'est en quelque sorte demander à Retapoil de devenir une façon de Le Barry.

Mais qu'est-ce qui distinguerait le sergot « parigot » du râle policeman, du see algarail ou du laird perdévoit, si ce

n'était son aptitude, bien nationale, à passer du grave au doux, comme du sévère au plaisant, avec une égale qualité de bonne humeur, de grâce et de souplesse ?

« SAUVONS AUSSI LES PAYSAGES »

A cette époque de l'année, la soif du grand air et de la bien salée altèrent bien des gorges citadines.

C'est dire si madame Température, concierge aussi respectable que connue d'un des nouveaux quartiers de Montmartre, fut étonnée et charmée quand un monsieur, correct et bien disant, vint inopinément lui offrir un voyage à l..., une des plus mignonnes plages de la Normandie.

La proposition avait sa raison d'être.

Ce monsieur n'était autre qu'un de nos plus avertis courtiers en publicité, en lutte avec les récentes mesures qui s'opposent à ce que les sites rustiques de notre belle France soient profanés à l'avenir, comme on les vit dans le passé, par un scandaleux étalage de poteaux-annonces et de mannequins-réclames.

Ce ne fut pas un mince succès que celui remporté par Mme Température, lorsque, à l'heure de la quotidienne flânerie des baigneurs, elle plongea au sein des flots écumeants, dans le costume dont l'avait gratifiée le courtier en publicité.

Sur la croupe imposante de la vaste commère, on pouvait lire, chaque fois qu'elle saillait hors des flots :

Montarde des quarante voleurs

Jamais pancarte-affiche, si tapageuse fit-elle, n'offensa ainsi l'harmonie d'un site maritime.

Il en fut de même à la promenade, quand les mêmes caractères se lurent sur l'ombrelle éployée :

Montarde des quarante voleurs

C'était vraiment impeccable, neuf et rejoignant. Mais les municipalités ne se contentent pas toujours de rire. Celle de L... comprit qu'il y avait à organiser le tout un service attractif et décida qu'à l'avenir les « Femmes-Affiches » en vue de la loi sur la protection de la beauté des paysages, ne pourraient plus s'exhiber qu'à la condition d'être elles-mêmes jeunes et jolies.

Et depuis, à L..., où les petites réclames commencent à affaiblir, elles ont tout le succès de la saison. Il paraît même qu'elles s'écoulent plus facilement que les produits qu'elles sont chargées de vanter.

BADAUDS

On suit à quel point la badauderie des plutocrates américains est en ce moment préoccupée d'impérialisme. Les rois de l'or, du pétrole, du sucre, etc., etc., ne brûlent que d'un désir, se payer un souverain collectif, à la vieille mode européenne, un roi de race qui taille dans leur budget et distribue titres, médailles, panaches, brevets et chevrons.



Ceci explique à quel point l'imagination des Knickerbockers travaille et combien le moindre épisode romantique, touchant à quoi que ce soit de royal, les transporte et les excite.

Un journal new-yorkais a entrepris une enquête sur certaine mistress Kent, qui vient de mourir là-bas, après avoir publié un volume de curieux mémoires.

Mistress Kent vécut à Paris jusqu'en 1883, recevant, au nom de la Queen Victoria, une annuité qui lui était payée par le pasteur Bouvery.

Pourquoi cette pension royale? Tout simplement parce que, née en 1850, c'est-à-dire la même année que l'impératrice Frédérique d'Allemagne, Mme Kent, véritable fille de Victoria et du prince Albert aurait été — pour quel motif mystérieux? — victime d'une substitution.

Et vous pensez si, dans la Cinquième Avenue, l'Oncle Sam était fier de dire à mistress Clarkson :

— Les Allemands possèdent une fausse Frédérique! La vraie, c'est nous qui l'avons!

Le Nouveau-Monde a ceci de commun avec l'Ancien, c'est que plus on y est riche, plus on y est bête.

VERS LES BRISES MARINES

Rentier, gentil rentier, seigneur de notre décadence bourgeoise, si tu veux relaxer tes vacances balnéaires d'une pointe de néronisme voluptueux, ne va pas, cette année, vers ces fraîches plages normandes, où l'or fin des sables trace une démarcation blonde entre l'émeraude marine



et les vallées touffues, ni vers les îles charentaises aux pittoresques paradis. Tout cela ne parle que de joies, d'aises et de repos. Et tout cela est fastidieux, tout cela est agréable et fade comme la vie de tous les jours.

Il faut à ton goût blasé des jouissances plus âpres.

Alors, remonte au nord, plus haut que Dieppe et Bou-

logne. Sans aller jusqu'à Dunkerque, arrête-toi par de là Grèbe-Nez, dans une ville où il y a tout ce qu'il faut pour s'amuser : un casino à flonflons, des promenades à pelouses pour molleux walkings, un boulevard d'aspect parisien avec des dining-rooms et des tavernes à terrasses, des estaminets à billards, de belles boutiques et, aussi, des endroits discrets pour les plaisirs de l'âmeur liliette et du jeu clandestin. Mais il y a aussi, tout près... des fabriques.

Ce n'est pas spécialement un port de baignades, de pêche et de commerce. C'est aussi une ville manufacturière où, même pendant la saison des bains, un peuple faubourien, pâle, débouleuré et las, triane sur les métiers et produit ce tissu léger, ce tissu de rêve et d'illusion, le tulle, le tulle des voilettes, le tulle des corsages.

Pour ceux et celles qui le fabriquent, il n'y a pas d'été, pas de vacances, pas de trêve balnéaire. C'est, toute l'année, trois cent soixante-cinq jours de turbin, par le froid, par le chaud, de l'aube au soir.

Là, compère rentier, tu connaîtras le suggestif frisson des contrastes. Après un tiède après-midi de sieste dans les dunes, après un dîner de primeurs et de coquillages rares, dans quelque arrière bar anglo-flamand, après le bon cigare sur la jetée, après les refraîchissements au Casino et la séance de poker ou le tour de valse avec miss Modern-Flirt, tu pourras, en traversant la grande place municipale, ralentir ton tricycle et même stopper un peu, avant de regagner ton hôtel, pour entendre les tullistes, filles et garçons de la vieille ville, danser des rondes, au clair de lune, sur l'air de la Carmagnole, de l'Internationale, ou du Ça ira!

EFFETS DE BICEPS

Il ne faudrait pas croire que, seuls, les riches habitués des stands ou les entragés coureurs des vélodromes s'occupent de sport.

Il est à Paris, jusqu'en fond des passages, des petites couturières et de futures modistes qui commencent à appré-



cier avec connaissance de cause la roborante des biceps et le développement méthodique des pectoraux. Tout ce menu troulin se pâmé d'admiration devant les gros et grands bras blancs que des hommes sérieux agitent avec conviction derrière les vitres de petites boutiques.

Cela rappelle de bien loin, hélas! les jeux olympiques sous le ciel bleu de la Grèce. Mais c'est toujours une petite fêta du muscle, et cela plaît aux laboués.

On pourrait peut-être bien tout de même renvoyer à la campagne la plupart de ces montreurs de biceps. Ne dit-on pas toujours que l'agriculture manque de bras?

Menus Clics-Clacs

— Zozo —

C'est ainsi que nous l'entendîmes désigner, familièrement, dans ces petits rez-de-chaussée de l'Opéra (côté Edwards à gauche, côté Gaillard à droite), d'où l'on peut, entre



intimes, larguer les évolutions chorégraphiques, de bas en haut.

On l'appelle aussi « Main Droite », parce qu'il est le collaborateur de certaines entreprises décoratives, dont M. Arthur Meyer est la « Main Gauche ».

On l'appelle encore « Fleur de Sedan », d'abord parce qu'il appartient à la littérature L. D. P., ensuite, parce que le fauteuil d'Émile Ollivier lui est réservé sous la coupole.

On l'appelle encore « le Dragon Vert », parce qu'il se révèle par cet étrange et délirant quatrain :

... Pourquoi ne subite pas tu de ces Dragons verts,
 Qui, sur les bonnets de la Chine,
 Se prélassent, leurs yeux glauques tout grands ouverts,
 Traînant leur tortueuse déhiscence...

et aussi, parce que la République, bonne fille, ne se laisse pas de payer ses dettes.

On l'appelle enfin « la Migraine », parce que depuis qu'il est à la tête de l'Université, cette pauvre Université a bien mal à sa pauvre tête.

— * —

Le Vatican a pris l'initiative d'une association d'ouvriers catholiques.

Il s'agit, en temps de grève, de faire marcher toute une armée de « Jeunes », dévouée au Capital et aux canons de l'Église.

— Toujours de la chair à... canons.

— * —

En récompense des services spéciaux que ses succès littéraires ont pu rendre à l'Église, Siemkiewicz vient de recevoir du Pape une belle devise : « Quo vadis ? »

Cette devise est, du reste, gravée sur une plaque de marbre romain.

Ce en quoi la dite Église n'a fait que plagier les compatriotes libres-penseurs du pieux romancier.

Il y a longtemps que ceux-ci l'avaient... plagué.

— * —

— MONSIEUR SCAPIN —

Mauvaise année, très mauvaise année pour M. Forain, l'ex-Scapin des ambois. L'introuvable boustie a lui-même démolit à coups de gaffe le bon renom de blague supérieure que lui avaient valu vingt ans de savoir-faire patient. Comme bien d'autres, c'est le ruban rouge qui l'a perdu, ce garçon !

Au lieu de s'épanouir librement, comme un titi de bonne école, bien imprégné d'art, vrai par la pénétration de Daumier et de Degas, l'esprit aiguisé par les hasards d'une vie de débrouillage, il est devenu le « décoré », flatté de s'officialiser par la fréquentation de quelques mannequins académiques, stupéfait et très fier de devenir M. Forain entre M. Brunetière et M. Vandal.

Le hargneux déviseur, au talent de révolte, ne blague plus l'arrivisme. Il ne blague plus que les pauvres et les malchanceux.

L'Institut de M. Bouquereau lui semble une bonne maison. Adieu le temps où il cinglait Géroste !

Le Forain d'a présent est bien un cran de ridicule et de déformation où Scapin devient Monsieur SCAPIN.

On se sent tout triste devant la misère morale de ce pauvre cerveau, qui s'est pris à tous les godants qu'il tradait naguère à l'humanité béotienne.

Si Mounier caricaturea prodigieusement Joseph Prud'homme, parce qu'il en avait lui-même tous les aspects, on a, de même, longtemps soupçonné M. Forain de n'avoir été, jadis, ni si bon épilateur de parvenus, que parce qu'il avait, lui-même, sous son masque de gros railleur, l'humeur lourde d'un futur parvenu.

Aujourd'hui, c'est prouvé.

— * —

— RIMES RICHES —

Candidats de tous les arrivismes, voyez ceci ! Plusieurs grands quotidiens aristocratiques, appartenant au genre dit « littéraire », viennent de décider qu'à partir de cette saison, aucun nom d'artiste, écrivain, politicien, savant, etc.



etc., ne serait imprimé sous aucun prétexte, dans aucun coin de leurs colonnes, à moins qu'un traité de publicité payante n'ait été passé avec l'administration de la dite gazette.

En revanche, le traité, s'il est consenti, donne droit, selon le prix qu'on y met, à une, deux, trois, cinq, sept, dix citations par semaine. On se nomme tel jeune dramaturge à rimes riches, extrêmement riches même, tellement riches qu'elles lui ont permis de voir son nom imprimé cinq fois par jour au minimum, dans chacune de ces feuilles; trois fois dans les échos et deux fois dans les chroniques du journal en question, pendant un an. Cette fréquence n'a pas été pour peu dans la plus prématurée de ses consécérations officielles.

Et c'est ainsi que les pâles bourgeois romanesques rêvent frénétiquement de tel beau poète, assez génial pour s'être imposé aux hommages universels, sans concurrence possible, alors que le mérite supérieur de ce beau jeune homme, pasticheur médiocre de Banville ou de Bergerat, consiste à payer ses mensualités de réclame aussi exactement que son terme et ses contributions.

Ceci se passe, d'ailleurs, sous le patronage de quelques académiciens affidés — de l'un d'eux, surtout, dont le salon est une véritable agence de mariages plouto-esthétiques — et, sous le régime propice de l'intègre M. Leygues.



« TONNEAUX? TONNEAUX? »

Le mois prochain, on repartira des vendanges et chacun se demande si l'année 1901 sera favorable au vigneron. Mais ce n'est pas tout d'avoir du vin dans ses caves, encore faut-il le placer. Et là commence la difficulté.



Edouard VII, roi d'Angleterre et empereur des Indes, vient de donner à l'univers une leçon de roublardise commerciale. Ses débuts dans la vente des alcools furent un coup de maître. Ornant de la couronne royale, les bouteilles prises en la cave maternelle, Edouard VII les mit aux enchères et ramassa quelques centaines de mille francs qui vinrent grossir sa monnaie de poche.

C'est ainsi qu'en vendant une partie de sa cave, il résolut le problème si difficile d'augmenter ses revenus en se dévotant.

« NAIVETÉ OU IRONIE? »

L'autre jour, dans les couloirs du Palais-Bourbon, un huis-sier passait chargé d'un sac de charbon, car, tous les ans, à la même époque, on réserve au personnel de la Chambre cette petite corvée.

Et comme nous le plaignions :

— Mais il y en a comme cela à ranger plus de deux cent cinquante mille kilogrammes, nous répond le brave huis-sier. Cette année, surtout, on fait de grandes provisions de bois et de charbon.

— On prévoit donc un rude hiver ?

— Non, mais l'année prochaine, ces messieurs n'ont pas à penser qu'à eux. Ils ont tous leur réflexion à chauffer!

« LEURS MÉMOIRES »

Fou Félix Faure abuse!

Nous sommes menacés de voir ses confidences posthumes s'étaler pendant des mois encore dans les journaux.

Ce qu'il avait sa profession dans le sang, celui-là!

Même après décès, il s'acharne à tanner le public.

En écrivant des mémoires, Félix Faure se flattait de jouer au souverain, mais il ne laissa que des notes d'une politique étroite et d'un égoïsme répugnant.

Le roi Oscar de Suède, de son côté, promet de publier bientôt tous ses souvenirs personnels, en les émaillant d'anecdotes joyeuses et de potins de cour.

Lui aussi « tannera » son peuple. Mais ce sera plus finement fait. Ce sera de la peau de Suède.



Avant de partir en vacances, M. Leygues fait un peu de table, visite divers établissements scientifiques et fait ses petites observations au personnel.

C'est ainsi que, dans une récente inspection du Jardin des Plantes, il a exprimé le vœu qu'on rendit plus claires les plaques indicatrices.

Il ne veut plus que l'on confonde la triple grue et le simple chameau.

Le plus boudet des trois est bien celui qu'on pense!

« DIRECTION DES BALLONS. »

Le problème est facile à résoudre, à Paris. Et, pour vingt francs, chacun peut prétendre au grand prix. On suit une personne aussi grosse qu'oiseable, On la livre... et voilà le ballon dirigeable.

A propos de la repopulation de Madagascar, les agences nous parlent des progrès rapides que fait la langue française dans l'île voasale.

— S'ils en sont à croire que c'est avec la langue que l'on fait de la bonne repopulation!



CHOSSES & GENS

de

THÉÂTRE



DANS L'ESCALIER

De temps en temps, comme actuellement dans la reprise des *Effrontés*, l'on s'aperçoit que la Comédie-Française possède un orchestre. Ces musiciens furent même, pour l'architecte, lors de la reconstruction de la Comédie, une source de difficultés. On ne savait où les loger, afin que le bruit de leurs instruments ne fût pas, pour la solennelle Maison, l'objet de plaintes et de scandales. Enfin, on leur trouva un petit coin tout près de l'entrée du côté du Palais-Royal, avant l'an



ne boutique de Chevet. Ils ont là deux petites salles, l'une pour répéter et l'autre pour ranger les partitions et musiques anciennes que leur chef d'orchestre, Léon, classe avec tant d'amour.

Maïs, avant la reconstruction de la Comédie, où ces musiciens se logeaient-ils ?

Tout simplement au hasard des jours, des heures et des cérémonies, tantôt derrière une porte, tantôt dans les couloirs, le plus souvent même dans les escaliers.

Ce qui fit dire, un jour, à Léon auquel on demandait d'exécuter des marches :

— Des marches ! Nous jouons tout le temps dessus.

LEUR FLAIR

Et nous voilà, au bout des examens du Conservatoire, à nous demander ce que vont devenir les sortants, lauréats ou non.

— Sans doute, pensez-vous, les directeurs subventionnés vont assurer un sort à ces talents en bouton ?

Ce serait mal les connaître !

Un exemple entre cent. Celui de Suzanne Després, cette merveilleuse comédienne, que le théâtre Antoine a si brillamment produite, et que la Comédie-Française vient encore d'acquérir. Lorsqu'elle se présenta, pour la première fois, à



l'Odéon, le directeur de notre seconde scène l'examina en conscience, puis déclara :

— Mademoiselle, vous n'avez aucune des qualités requises pour figurer sur une grande scène.

Leur flair, le voilà !

LA BELLE AUX FIANCÉS

La série des concours féminins nous a appris cette année une particularité toute moderne de l'état d'âme de ces chères enfants de la musique et de la déclamation.

A part deux ou trois évaporées qui en sont à rêver grande vie, sports fangeux et noces précieuses, — la plupart ne songent qu'à se marier, — et le plus bourgeoisement possible, sans renoncer au théâtre d'ailleurs.

Le souvenir des *Rose Chéri*, des *Jeanne Samary* et autres comédiennes, épousées modèles, est celui qui hante le plus volontiers ces jeunes imaginations sages.

Brodant sur ce thème, notre confrère *Perilhou de l'Effort* nous raconte qu'il eut, l'an passé, l'occasion de souper avec une ingénue de... vingt-huit ans qui, ayant le vin triste, se mit à gémir sur l'injustice du sort.

— Ah ! si j'avais fait comme ma camarade X..., soupirait-elle.

— Et qu'a-t-elle fait, mademoiselle X... ?

— Oh ! les cent coups ! Un tel, un tel et tel autre (ici des noms, quelques-uns notoires), ce qui ne l'empêchait pas de marquer aussi un penchant pour les personnes de son sexe. D'ailleurs, elle ne se donnait que par intérêt. Sa mère l'accompagnait partout et couvrait de sa dignité les plus petites frasques de la belle enfant.

— Jusque-là, chère ingénue, l'aventure est des plus banales.

— En effet ! Mais attendre donc. Elle avait un truc.

— Ah ! Ah !

— Pour donner plus de prix à ses faveurs et obliger ses amants à quelque discrétion, elle disait qu'elle était sur le point de se marier. A cet effet, elle présentait à tout venant un jeune homme, follement épris d'elle, à qui elle s'était fiancée.



— Système, en effet, fort ingénieux, m'écriai-je, et à certains égards plus avantageux que le mariage lui-même.

— Mais elle fit tellement languir ce pauvre jeune homme qu'il en mourut.

— Comment cela ?

— Oui, il mourut ; car cette honnête fille, par une habileté suprême, sans jamais livrer la place à son fiancé, par des manœuvres habiles l'entretenait cependant dans cet état d'ardeur fébrile, grâce auquel les amants sont pleins d'espérance, mais témoignent bien par leur constante et servile assiduité qu'on ne leur a point encore tout accordé....

Ainsi son fiancé était devenu plus soumis qu'un petit chien. Seulement, le pauvre enfant se consumait. Il attendit si longtemps et si vainement l'heureuse issue qu'il en mourut. Sans doute, aussi, s'étant aperçu de l'odieux rôle qu'on lui faisait jouer, la honte et le désespoir le tuèrent-ils autant que le désir. Quoi qu'il en soit, X... fut très correcte ; elle porta pendant une année le deuil de son fiancé, puis recommença bientôt avec une autre dupe son ingénieuse combinaison.

— Mais c'est un véritable assassinat !

— Oh ! conclut enfin la belle ingénue, avec un sourire aussi énigmatique que celui de la Jeconde, il y a des femmes de théâtre qui pour « arriver » marchent sur le cœur de leur mère....



« VIEUX STYLE »

Ils font bien les choses à la Comédie-Française.

Pour que la pièce d'Augier, *les Effrontés*, parût un peu moins vieille, on a repris les costumes de l'époque.

Au quatrième acte, celui du bal, l'effet est piquant.

Il n'y a qu'un malheur, c'est que les personnes qui animent ce bal sont, comme leur costume, presque de l'époque, et ce n'est pas bien !

Si l'y a là, de la part de la Comédie, un souci de l'exactitude, il est exagéré.

C'est à peu près comme si, quand l'Opéra reprend *Thaïs*, M. Gaillard nous montrait une monnaie, sous prétexte qu'elle serait exactement contemporaine de l'horloge chantée par Anatole France et Massenet.



« L'AUTEUR SUPPLIÉ »

Dans une interview du *Figaro*, M. Edmond Rostand assurait qu'avant les *Roumestiques*, jamais il n'avait songé au théâtre, et que, pour qu'il se mit à travailler pour le public, il avait fallu que J. Claretie l'en suppliât à deux genoux.

Or, le 25 juillet 1888, le théâtre de Cluay représentait, sans succès d'ailleurs, un vaudeville en trois actes, *Le Gant rouge*, signé Edmond Rostand et Cie.

Or, le 30 mars 1891, l'Ambigu représentait, toujours sans succès, un drame : *Prix de Beauté*, signé Grisière et Rambaud, mais auquel M. Edmond Rostand avait collaboré, puisqu'il touchait une part des droits.

Alors ?...

« RETOUR D'AMÉRIQUE »

Comme à tous ses retours d'Amérique, soucieux de rallumer ses vieilles réclames, Mme Sarah Bernhardt sollicite des interviews de tous côtés.

Et il faut savourer le petit ton, à la fois amical et protecteur, qu'elle prend pour parler du compagnon Coquilin.

— Le bon Coq... ! Si gentil ! Si prévenant !

Et Coq par-ci et Coq par là. C'est à croire qu'il s'est soumis à tous les caprices de la divine... et qu'elle l'a fait tourner en bourrique !

— Un vrai coq-là !



« POUR L'ODÉON »

Il y a des raisons pour que M. Ginisty continue à être directeur de l'Odéon. Il y en a aussi pour qu'il ne continue pas.

Et, parmi ces dernières, la plus sérieuse, c'est que beaucoup de confrères convoitent sa place.

— On cite :

M. Adreux, courtrieriste du *Temps*, et président du Cercle de la Critique; M. Fehvre, ancien secrétaire de la Comédie-Française, qui voudrait rentrer en activité; M. Duquesnel, qui occupa déjà le poste et que sa situation actuelle de collaborateur de M. Arthur Meyer désigne aux faveurs de M. Leygues, grand ami du *Gaulois*; etc., etc.

Il y en a d'autres que nous nommerons une prochaine fois et qui ont des chances égales, avec des titres au moins équivalents.



« ORANGE VIDÉE »

On se souvient peut-être qu'il y a trois mois, une commission officielle, qui siège au ministère de l'Instruction publique, s'occupa d'organiser les représentations d'Orange, qui doivent avoir lieu au mois d'août.

Ce que fit cette commission, c'est fort simple, en plutôt très compliqué !

Cependant qu'en souderne

On montait *Mossellou*,

Aux habitants d'Orange on disait, de Paris :

— Vous verrez, au mois d'août ! On jouera *Cythere*.

Puis se seront les scènes

D'un beau *Tison d'Albènes* ;

Les *Barbares* aussi feront bien un tableau...

On leur en peindra tant et de toute nature.

Que là-bas, dans Orange, ils auront la polaire.

Autrement dit... la peur !



La Vie des Lettres & des Arts

« L'ALBUM »

On nous a montré, le mois dernier, au Napolitain, les deux jeunes « tra los montes » qui se paient un voyage à l'œil à travers le Monde Latin, en tapant d'autographes tous les *Mafreus* du cabotinage occidental. Leur collection se monte aujourd'hui à quinze cents pages de signatures plus ou moins illustres que reliaissent autant de pensées plus ou moins révélatrices.

Par divers extraits, nous avons appris, entre autres choses, que M. Vandal, candidat malheureux à la direction du *Figaro*, venait la tyrannie « quand elle vient d'en haut », que le portraitiste Caros Dacan considère comme une science le bluffage de ses tarifs, que le bon sculpteur Auguste Rodin en a assez de Meudon, que le vapoureux Emile Fagot méprise ses sens, et que, par contre, M. Millerand ne postule que deux sports dans la vie : le travail et l'amour.

« TOLSTOI FABULISTE »

Le Tolstol le moins populaire en Occident est peut-être le Tolstol fabuliste, celui qui eut la très fantaisiste idée de *refaire du Maupassant*, parce qu'il trouvait qu'il manquait à la valeur littéraire de cet écrivain une suffisante déduction philosophique. Ce curieux essai est intitulé : *Trois contes, histoire réelle, d'après Guy de Maupassant*. En voici la donnée :

Il y eut, un jour, dans la principauté de Monaco, un assassin qu'il fallut condamner à mort. Or, la principauté n'avait ni bourreau, ni bois de justice, ni soldat assez exercé pour trancher une tête. Il fallut s'adresser au gouvernement voisin qui offrit de lui louer son personnel et son matériel d'exécution pour seize mille francs. Le gouvernement monégasque trouva la prétention excessive et préféra, plus économiquement, mettre son prisonnier en liberté avec promesse d'une pension de six cents francs. Et le condamné fut si touché du procédé, qu'il devint le plus honnête homme du monde.

Ceci était l'anecdote à la française. Pour l'accommoder selon la méthode tolstoïenne, l'auteur de la *Guerre et la Paix* la transforma en clair et vif apologue, démontrant que

les tribunaux, les prisons, les armées, sont autant d'appareils inutiles à la marche tranquille et saine de la civilisation.

« ARTHUR RIMBAUD »

Pendant que le fatigant M. Le Roux, l'homme de France le plus préoccupé de décorations et d'aumônes présidentielles ou académiques, circonviert l'Élysée en y laissant croire qu'il a découvert Ménélik et l'Empire éthiopien, quelques fidèles écrivains ne sont parvenus que péniblement à élever un monument à la mémoire du poète Arthur Rimbaud, dont le génie fut si pur et si fort, et l'existence si romantiquement mouvementée.

Lui aussi, voyageant dans des conditions autrement extraordinaires que le vague touriste élyséen, catectant des relations avec Ménélik, dont il était devenu l'un des conseillers intimes, par l'intermédiaire du rax Maloumen.



Son beau-frère, le poète Paterné Berrichon, qui est aussi l'intéressant sculpteur du monument Rimbaud, a réuni un curieux volume de lettres et de souvenirs, où l'on trouve épiquement narré le roman de cette vie si pleine d'un poète si puissant, qui fut aussi un homme d'action et d'idées.

« BANQUETS »

Les banquets littéraires à présidence ont pris fin pour cette saison.

C'est un mode que crève notre regretté confrère Deschamps, de la *Plume*.

Il y en eut, depuis dix ans, beaucoup de très ennuyeux et quelques-uns de très gais.

Vous savez quel est le but : mettre la jeunesse artiste (?) en contact avec les maîtres (?) des lettres et des arts, conviés, à tour de rôle, à venir présider ces soirées d'agapes.

Plusieurs de ces présidents furent aimables et se tirèrent avec bonne grâce de ce rôle un peu ridicule.

Mais plusieurs, aussi, furent au-dessous de la plus basse limite.

Celui-ci, entre autres, qui, dans son speech, fit deux parts de sa harangue, consacrant l'une à l'éloge de sa propre vie privée et l'autre à l'éloge de sa propre vie publique. Il ne tarissait pas et les plus patientes bonnes volontés se lassaient, lorsqu'il termina par cette heureuse conclusion :

— Vous me regardez, jeunes gens, étonnés d'une vie si bien remplie; homme privé et homme public, moraliste et chroniqueur, j'aurai connu, vivant, toutes les joies et toutes les gloires. Aussi, partout où je suis passé, on m'a regardé, ainsi que vous le faites aujourd'hui, comme un des plus rares phénomènes de notre espèce, le mouton à cinq pattes ou le veau à deux têtes de ma génération !

Alors, comme il se rasseyait, un jeune esthète se leva et traduisit le sentiment général par ce trait de libre allure :

— Buvois donc cinq fois à la santé du maître, chers camarades, une fois par patte de mouton ; et deux fois, à sa gloire, en regrettant que la tête du moraliste et la tête du penseur soient les deux seules têtes... de ce veau.



L'HISTOIRE DU TRAVAIL PAR LES TRAVAILLEURS

Depuis quelques années, il règne dans l'armée une fièvre de littérature historique.

Il n'y a pas de régiment qui n'ait son histoire établie en un fort volume, et relatant les batailles traversées depuis sa création jusqu'au temps présent.

Nous avons pensé qu'il y aurait quelque chose de plus intéressant à tenter, et dans un autre ordre.

Et l'idée nous est venue que chaque syndicat de la Bourse du Travail pourrait s'occuper d'établir l'histoire de sa corporation.

Des histoires bien comprises de la ferronnerie, de la maçonnerie, de la charpente, de l'habillement, de la lunetterie, etc., etc., offriraient, n'est-ce pas ? le plus magnifique tableau de la civilisation en marche à travers les âges.

Or, à peine ébauchés nous fait part de cette conception à quelques travailleurs, que le forgeron Legardeur nous communiquait un magnifique travail, dont il est l'auteur. C'était l'histoire de la « Maréchalerie », depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, écrite par un ouvrier de haute intelligence et de compétence absolue, et composée par lui pendant la dernière et célèbre grève de la maréchalerie.

Le syndicat des maréchaux, aussitôt consulté, promit son cours moral et matériel, à la publication de l'œuvre du camarade.

Puis l'initiative de Legardeur trouva des adhérents dans

les autres corporations. C'est ainsi qu'un artisan en articles de classe, Monnet, et un fourreur, Kauffler, ont déjà entrepris de tracer l'histoire de leurs corporations respectives.

À la rentrée d'automne, nous convoquerons une réunion de tous les syndicats ouvriers à la Bourse du Travail, et nous leur proposerons de coopérer tous, à cette vaste entreprise, d'où peut jaillir une magnifique réforme de l'histoire humaine. Pour nous, nous sommes tout prêts à nous dévouer à cette question que nous avons soulevée et que nous trouvons, moralement et scientifiquement, du plus haut intérêt social.

A L'INCONNUE

Le marbrier officiel, D. Puech, va bientôt attaquer la mise au point d'une statue du P. Didon.

Cette œuvre lui a été commandée par une dame qui ne désire pas être nommée :

(Air connu)

- Tourterelle ou dodoine,
- Toi, qui nous fais es dons,
- Tu te caches, dit-on,
- Au milieu, pour les gardons,
- Germaine ou Didon,
- Dis, quel est le gildon
- Qui te mène à Didon ?
- J'ose ou Capiton ?
- Allons ! dis donc ! dis donc !

DEMI-MESURE

Alors que la plupart des jeunes filles qui viennent étudier la peinture, rue Bonaparte, acceptaient bravement les conséquences professionnelles de cet enseignement, quelques petites pimbêches, nées au troupeau, s'avisèrent de protester bruyamment contre l'exhibition de modèles mâles entièrement nus.

— Parbleu ! Aux demi-vierges, il ne faut faire voir que des demi-hommes !

PALMÉ

L'autre jour, dans la petite ville de L..., un de ces jeunes attachés que les ministres détachent si volontiers dans toutes les directions, chargés de menues faveurs et de mystérieuses instructions, assistait à un dîner politique.

Au dessert, il se lève et, s'avançant vers un des hommes influents de l'endroit (vaguement littéraire et peintre d'aquarelles), il lui présente avec un sourire et des félicitations les palmes académiques.

Mais l'homme est un malin qui lit les gazettes et se méfie des Parisiens. Il refuse la faveur avec un gros rire et, tapant dans le dos de l'attaché stupéfait : « On ne me le fait pas à moi, jeune homme, le coup de la décoration ! »

Et l'attaché dut arrêter son geste pendant que la fanfare, qui venait d'attaquer la Marsillaise, se taisait aussitôt. Il y eut un froid silence. Ce fut un sale coup pour l'attaché, pour le ministre, pour le décoré récalcitrant et aussi... pour la fanfare.



LE MONDE OU L'ON JUGE

— PLAIDS ET BOSSES —

Temps de vacances! Lourdes chaleurs! Le Palais de Justice est à peu près désert.

Seuls, quelques coins y résonnent encore des sentences monotones de la vieille Iniquité bourgeoise, rendues en référé, ou des jugements brutaux qui s'abattent comme des knouts sur les échine lassées des victimes de la vie.

Les chercheurs de sensations cruelles, eux-mêmes, renouent à venir cuire leurs névroses dans ces atmosphères de caldarria.

Aussi les suprêmes habitués ne furent-ils pas peu surpris de rencontrer, par ces derniers après-midi d'étonnement



judiciaire, quatre jeunes avocats, respirant la fraîcheur, tels de bruns alcarazas sous leurs robes neuves.

C'étaient évidemment de studieux stagiaires qui profitent du calme de ces trèves torrides pour s'initier aux plus secrets détours du labyrinthe pénal.

Vaguement intrigué, un confrère de la presse tribunaire alla jusqu'à interviewer un gardien compétent. Et ce dernier affirma que deux, au moins, des quatre et mystérieux « maîtres » étaient des... avocats. Un autre gardien survint qui aggrava l'information en insinuant que lui-même avait surpris, derrière certain pilier, de très doux, très gais et très inquiétants susurrements.

Or, c'est lundi seulement que le mystère s'est éclairci.

Le quatuor en question était tout simplement formé par une paire de joyeux couples n'ayant rien de commun — professionnellement, du moins — avec l'ordre habillard dont messire Dusset vient d'être élu bâtonnier.

La pensée leur était venue que l'on pouvait passer de très agréables et très fraîches heures de rendez-vous en plein temple de Thémis — même par les plus lourdes canicales — grâce au doux privilège de ces longues robes judiciaires, ainsi discrètes que Bottantes, sous lesquelles on peut, sans réveiller aucun soupçon, déambuler et marivauder... en peu, c'est-à-dire absolument débarrassés du complexe et gênant appareil des esolites, juges, bretelles, corsets, jarretières, gilets, faux-cols, jaquettes, corsages et plastrons citadins.

Cette découverte aura-t-elle des conséquences graves pour les quatre fantaisistes?

— Non! nous affirmons.

M. Béranger prend ses vacances, et la Morale Publique pêche à la ligne du côté de Magny-en-Vexin.

— LE BRAS ET LE COUDE —

Le « coco » du Palais est légendaire. L'avantage incontestable de cette boisson hygiénique sur ses nombreuses rivales, c'est qu'elle ne contient aucun alcool et laisse aux plaidants toute leur liberté d'esprit pour retrouver les sentiers de leur choix dans le maquis de la procédure.

Du moins, en était-il ainsi de temps immémorial.

Hélas! La continuité parfaite n'est pas de ce monde. Il vient d'y avoir une leizure à cette longue chaîne de sobriétés judiciaires.

Fut-ce l'invention d'un courtier audacieux ou d'un admirateur propagandiste et désintéressé de notre actuel garde des sceaux, trouvant injurieuse cette préférence unanimement accordée au jus de réglisse sur le jus de cognac?

Toujours est-il que, certain après-midi de date récente, le « coco » du Palais de Justice se trouva généralement alcoolisé.

Certains s'en aperçurent à temps; mais pas tous...

Il y eut des victimes, notamment M^e A. de B...

Celui-ci doit précisément sa petite renommée à divers procès en contrefaçons de spiritueux.

Coup sur coup, après un débat de trois heures et pendant une suspension d'audience, il pompa goûtement ses trois verres, s'étonnant seulement de trouver plus de ton au liquide et plus de chaleur encore en son cerveau.

Si bien qu'à la reprise, et comme dans un vertige de loquacité croissante, le maître, plus qu'ému, agitant exagéré-



ment le drapeau noir de sa longue manche, le juge R... qui présidait, crut devoir mettre un frein à cette agaçante mimique.

— Maître, observa-t-il doucement. Vous nous avez prêté serment en temps opportun... Inutile de continuer à lever le coude!



Carnet des Mécontents



Par ces chaleurs, alors que le travailleur qui traverse Paris, entre six et sept heures, espère prendre un bon bol d'air, il ne lui arrive, hélas ! dans les pneumons que les poussières qui s'envoient des voitures à ordures ou qui se lèvent sur la chaussée que l'on balaye.

Quelquesfois, comme consolation, à cette poussière en



soit des douches qui s'échappent des tuyaux d'arrosage et forcent le malheureux piéton à patisser piteusement.

L'administration ne pourrait-elle pas commencer le nettoyage des rues un peu plus tôt ?

En même temps, puisque l'automobile est, à l'ordre du jour, pourquoi ne pas l'employer au balayage comme à Liverpool, ce qui permettrait non seulement de balayer les rues plus complètement, mais encore de le faire à des heures moins gênantes pour le public ?

On profite des vacances pour améliorer les locaux de messieurs les députés. Cette année, c'est la buvette que l'on agrémente de nouveaux panneaux. L'on doit aussi agrandir la salle réservée aux journalistes.

Tout cela est fort joli, mais si l'on songeait une bonne fois au public, à l'électeur. Lorsqu'on demande à voir un député, l'huissier vous oblige à lui écrire un mot que l'on glisse dans une enveloppe. Puis l'on attend la réponse. Quelquefois, elle ne vient que deux heures après ; souvent même, elle n'arrive pas du tout. Et le pauvre électeur reste à la porte sous le regard narquois des huissiers.

Les députés eux-mêmes devraient bien s'occuper d'une réforme donnant sur ce point satisfaction aux visiteurs. Ils pourraient enfin comprendre qu'il est abusif de laisser trop longtemps dehors ceux qui leur ont permis, par leur vote, d'être députés.

On sait quels services rendent aux ouvriers les petites voitures qui portent les fruits et les légumes des Halles jusqu'aux quartiers les plus éloignés. Malheureusement les braves gens qui les véhiculent sont trop souvent à la merci des sergents qui régénent en maîtres dans certains corridors. Selon leur fantaisie, on le salue ou on leur adresse, ou quel-

que fois même la marchandise qu'on leur donne « à l'œil », les gardiens de l'ordre laissent passer ou même au poste. Ils s'acharment de préférence sur les malheureux qu'ils sentent sans défense et sans protection. Ne serait-il pas bien, qu'une fois pour toutes, cette réglementation des petites voitures fût bien établie et dans l'esprit le plus large ? Les nécessités de la circulation, surtout dans les quartiers excentriques, ne sont pas telles qu'il faille chasser les marchands comme un troupeau de bestiaux.

Est-ce que la scie du dépôt des cannes au musée du Louvre ne sera pas bientôt finie ? C'est là une mesure qui ne mène à rien, l'habitude n'étant pas de se livrer à des exercices de bâton devant les chefs-d'œuvre des maîtres.

Et cela agace profondément le public. On se voit souvent obligé de faire un kilomètre à travers les galeries pour revenir au vestiaire et, s'il est l'heure de la sortie, on est en outre exposé à faire queue.

Pendant des années, le port de la canne fut autorisé et il n'en résulta jamais ni ennui ni désastre.

L'Administration du Louvre aurait bien d'autres réformes à entreprendre avant d'ennuyer les visiteurs.

Dans une circulaire, le ministre des Travaux publics vient de demander aux Compagnies de réserver certaines voitures où il sera défendu de fumer.

C'est très joli, mais l'odeur du tabac n'est pas la seule qui offense l'odorat. A cette époque de l'année, par exemple, il est des gens qui ne peuvent supporter l'odeur entêtante de certains fleurs, ou celle encore plus gênante des fromages et des melons. Pourquoi donc ne pas réserver des voitures aux parents de province ou aux amis trop âgés, qui empuissent ainsi les filets de provisions de bouche entraînant derrière elles le fort parfum des halles.

Ce dont on commence à se rendre compte, en voyant les essais de tenue d'été pour les douaniers, facteurs, surveillants de musées, etc., etc., c'est que, plus leur costume se rapproche du simple costume civil, moins les allures de ces fonctionnaires ou travailleurs sont gênées ou ridicules.

Espérons que l'on s'apercevra peu à peu que l'obligation de revêtir des uniformes ou des livrées est une humiliation bien inutilement et bien féodalement infligée à quantité de braves gens, aux yeux desquels ces mascarades évoquent toujours une idée de domesticité.

Donc, à quand l'abolition des shakos et des képis, puis des pantalons de couleur et des boutons de métal obligatoires ?

Tout cela passe à plein nez l'ancien régime. On n'en veut plus !



CE QU'ON LIT ?

Berlin, Feuille.
L'Empereur d'Allemagne est parti ce matin pour Kiel sur le Hohenzollern. Il y sera rejoint par le comte de Bismarck, vicomte de Harleberg.



CE QU'ON LIT ?

MARIAGE. - Une femme intelligente, bien faite, situation d'élite, cherche pour union sérieuse, monsieur respectable et fortuné. Caractère doux, goûts modestes. Ecrire B. R. 99. (Annonces du Journal)



CE QU'ON LIT ?

Les déclarations du Président Kruger ne font que fortifier notre respectueuse admiration pour le vénérable président du Transvaal.



CE QU'ON LIT ?

Madame Sarah Bernhardt a chargé M. Hervé de écrire pour elle une Marie Stuart qu'elle représentera au cours de la prochaine saison. *Le Petit Journal* annonce des succès.



CE QU'ON LIT ?

Le Congrès des aliénistes à Limoges, en est resté très divisé sur la question de l'hospitalisation ou des soins à domicile.



Ces deux systèmes ont chacun des avantages au point de vue humanitaire. *Annales Scientifiques Bulletin d'Hygiène*



CE QU'ON LIT ?

Le Japon possède actuellement une organisation militaire aussi parfaite que n'importe quelle puissance européenne. *Ed. Durocher (Libre Parole)*



CE QU'ON LIT ?

Meyboerd, l'évêque d'Amey qui vient de mourir, avait trompé son capital à toutes les sources de la science moderne. *Echo de Paris (4 août)*



AVIS — "LES TARTINES" croient bon de signaler la page d'annonces qui suit. Parmi les inventions recommandées, il en est qui ne sont pas brevetées ; mais, contrairement aux habitudes, toutes sont absolument garanties. — VOIR AU VERSO.

PLUS DE CORNES! PLUS DE CORNES! PLUS DE CORNES!



NE COUPEZ PLUS VOS CORNES!!

Maris trompés! Amants trahis!
Cocus, soyez contents!
VOUS SEREZ PROMPTEMENT GUÉRIS
par le CORNICIDE RUSSE

UNE DOULEUR SINCÈRE
MAIS GUÉRISSABLE!



— Ouf, je verse d'abondantes larmes en pen-
sant aux mauvais souvenirs que m'a laissés
ma liaison avec Carmen.

— Au lieu de pleurer ainsi, employez
Les CARTOUCHES MOLLES
d'Opéra curatif

TRAITEMENT 'BOUFLON, INFALLIBLE
RANS MÉDECINE

qui guérit en trois jours les épaulettes les
plus irritées.



Mesdames
COMMUNIQUEZ-VOUS
des Politesses géantes
En vous adressant
à Madame DE L'INCIBLE
Sage-femme de 1^{re} classe



LES
**MEILLEURES
JUMELLES**
SONT

LES JUMELLES BIBERON
N'allez pas à la mer.
N'allez pas aux courses.
N'allez pas en voyage,
sans avoir les



Le Génral & MULLER.



HYGIÈNE
ET
BEAUTÉ
PAR LE FIGURON
DU
"CHACUN CHEZ SOI"
SUPPRESSION DU VENTRE
SEINS REDRESSÉS
Procédés de M. Santos-Dumont



AU
RÉGAL des VIEUX

Jouets et Accessoires

DE
Cotillon



PRÊTS
SUR
NUES-PROPRIÉTÉS

Doumiché

RUE DE L'ARBRE SEC

L'ART ET LA MANIÈRE



DEVITER LES PERTES DE BOURSE
Gustave et Juhô, Inventeurs

Paris. — Imprimerie de la Seine, E. GODEFROY, 11 et 13, AVENUE DE VERSAILLES

Gens poilus
ATTENTION!!!



— Que ferai-je de mon fils, docteur, si au
vend rien apprenant, à cause du poil qu'il a
dans la main?

— Chère madame, vous guérirez ce jeune
homme avec

LA POMME ÉPOILANTE

qui débarrasse complètement et sans douleur tous
les poils ou cheveux disgracieux du visage ou
du corps.

Se trouve chez **DUCRIN**, pharmacien
Rue du Chat-qui-Vêlé

GUÉRISON CERTAINE
des maladies incurables
par la **TISANE DES SAPEURS**

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur,
Il y a deux ans, par suite d'une angine, je souffrais
avec un grand espoir. Ma tête et mes
membres furent atteints de frissons. Depuis
je souffrais de douleurs atroces et
de dépression.

Après avoir essayé vainement tous les
remèdes, je me décidai à essayer de
vous.

Tisane des Sapeurs.
Au bout de peu de temps, j'eus
sensiblement guéri. Je suis en ré-
sultant à votre départ.
Monsieur L. DEVERVILLE,
N° 101 à St-Germain-Sur-Seine.

EXCELLENTE AFFAIRE
DE TRUC REPON
UNE JOLIE INDUSTRIE
Voyez par le croquis ci-joint
CONVIENDRAIT À MENAGE
Cherchez ailleurs : Amis,
Magasins, Pâtisseries.

AGENCE GÉNÉRALE
DE
Publicité
Universelle
OFFICE RESPONSABLE
AU SOUDAN
CASE A LOUER pour PUBLICITÉ

L'Assiette au Beurre

15 Frs

ÉDITION SPÉCIALE



THÉOPHILE GAUTIER

VIVE L'ANGLETERRE

LE PRÉSIDENT LOUBET A LONDRES

ASSIETTE AU BEURRE N° 119 (1903)

LES FRANÇAIS A LONDRES



Œuvres de GALLERIES

LE PRÉSIDENT LOUBET DANS LE TRAIN VERS LONDRES

— S'ils attendent me garder!... Ils ont bien gardé Napoléon!



Dessin de CALARIS

LES BOURGEOIS DE CALAIS

LOUBERT, nommé. « En 1660, six des principaux bourgeois de la ville furent se rendre à Paris
sujets du roi d'Angleterre, 1660 mai, en chambre, la corde au cou et les clefs de la ville en leurs mains. »

Eux aussi, ont causé au roi d'Angleterre.



EDOUARD VII AU PRÉSIDENT LOUBET

— Attendez-moi là !... C'est un oiseau qui vient de France...

FALLIÈRES A LONDRES

1908

AVANT

APRÈS



ALLER



RETOUR



L'ENTENTE CORDIALE

DELCASSÉ. — Je viens, sire, vous demander la permission de châtier les agresseurs.



LE BON EXEMPLE

— *Nous autres, les soldats anglais, nous avons de beaux uniformes et nous nous battons le moins possible!*



HISTORIQUE. — I

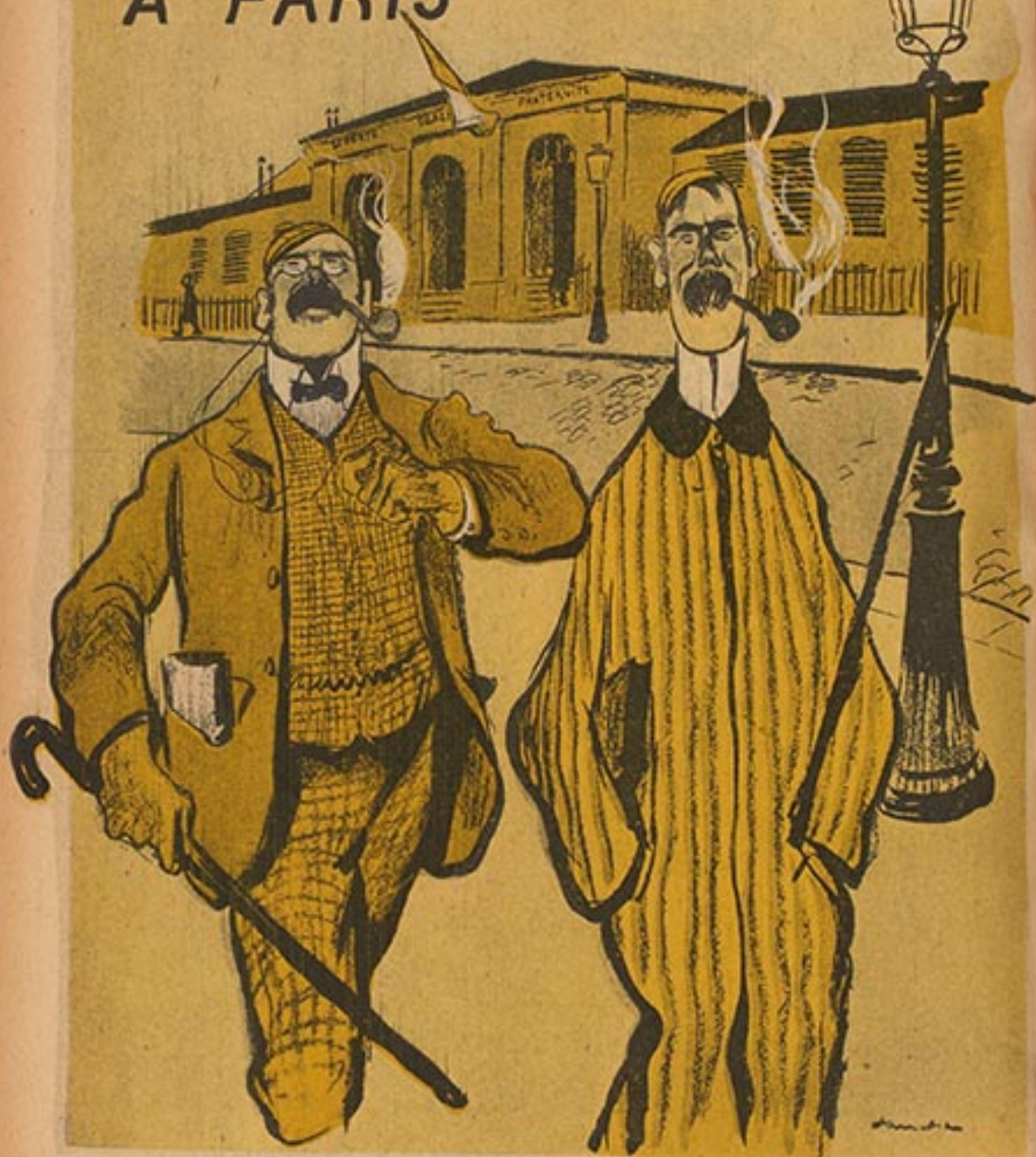
DELCASSÉ. — Le Maroc est mon voisin : donc, le Maroc doit être à moi.



HISTORIQUE. — II

JOHN BULL. — Je te le donne; d'ailleurs, il n'est pas à moi.

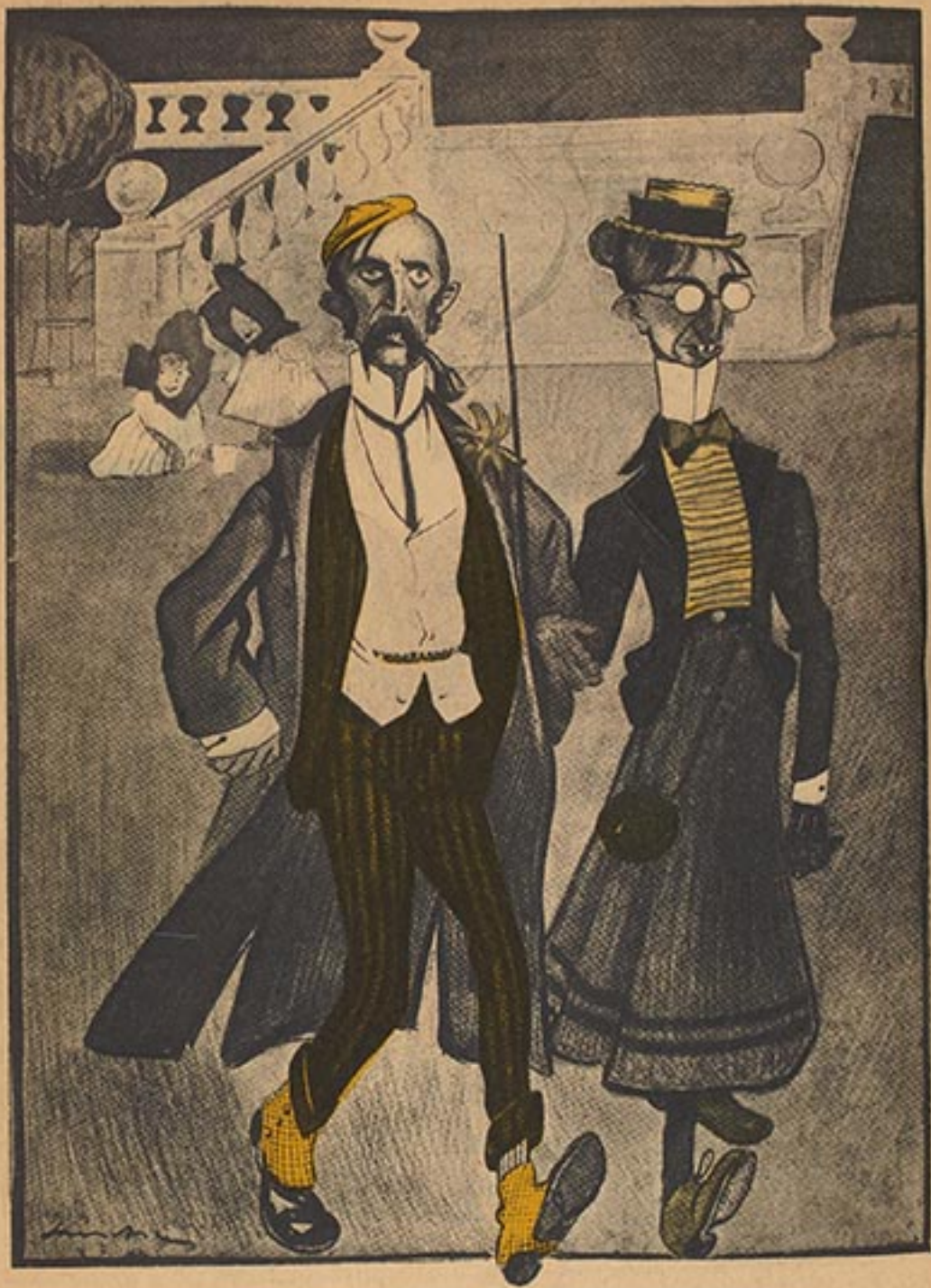
LES ANGLAIS A PARIS



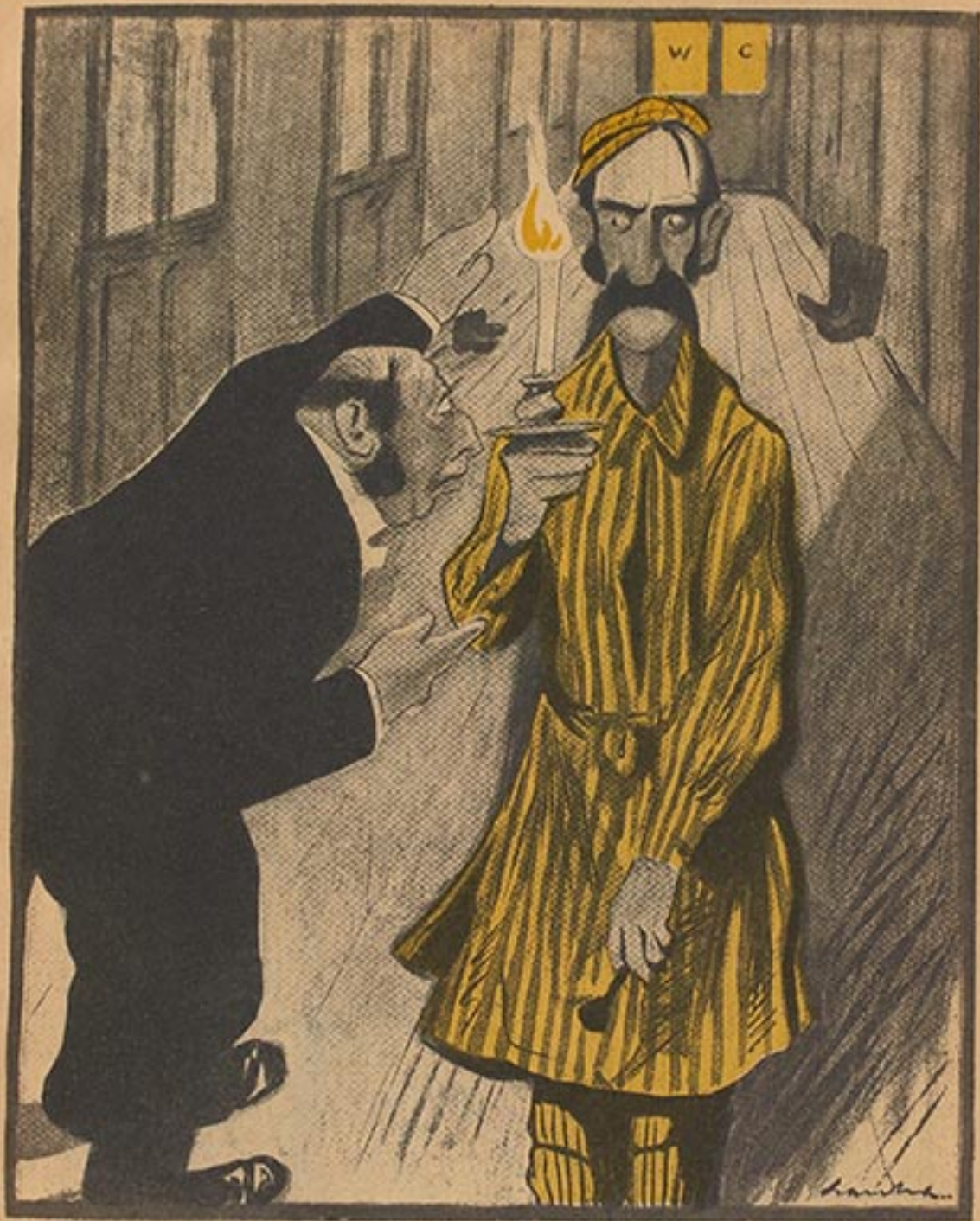
A LA MORGUE
Depuis le Transvaal, ils sont blasés.



— Les Français sont des gens imploudiques!... Faut jèmais les regàrder...



— *Nó, my dear, ils ont beau se habiller chez English Taylor, ils n'auront jamais la distinction de nó.*



- Mylord, permettez-moi de vous montrer...
— Intoutlie ! Le Anglais, il était partout chez lui !...



APACHES

— C'est « exactly » ce que vous avez fait aux Boërs et ce que vous êtes en train de faire aux Vénézuéliens !



L'ANGLETERRE
OGRE
DE L'UNIVERS

... Je puis dire qu'à présent la guerre du Transoal est terminée. Le pays est tranquille et j'y suis arrivé en évitant toute effusion de sang. Les camps de reconcentration où j'ai réuni les femmes et les enfants font rapidement leur œuvre de pacification...

(Rapport officiel du général Kitchener au War Office.)



— L'Angleterre m'appartient parce que je suis John Bull. Le Portugal parce qu'il a des colonies. La France à cause de l'entente cordiale. Les Indes parce qu'elles sont à moi. L'Amérique par son dialecte... et l'Espagne à cause de ce gosse qui sera anglais quand il sera roi.

LA GUERRE DES BOËRS



LE PACIFICATEUR LORD KITCHENER DEVANT LE CADAVRE DE KRÜGER
— *C'est une besogne faite et bien faite.*

GALANTERIE BRITANNIQUE

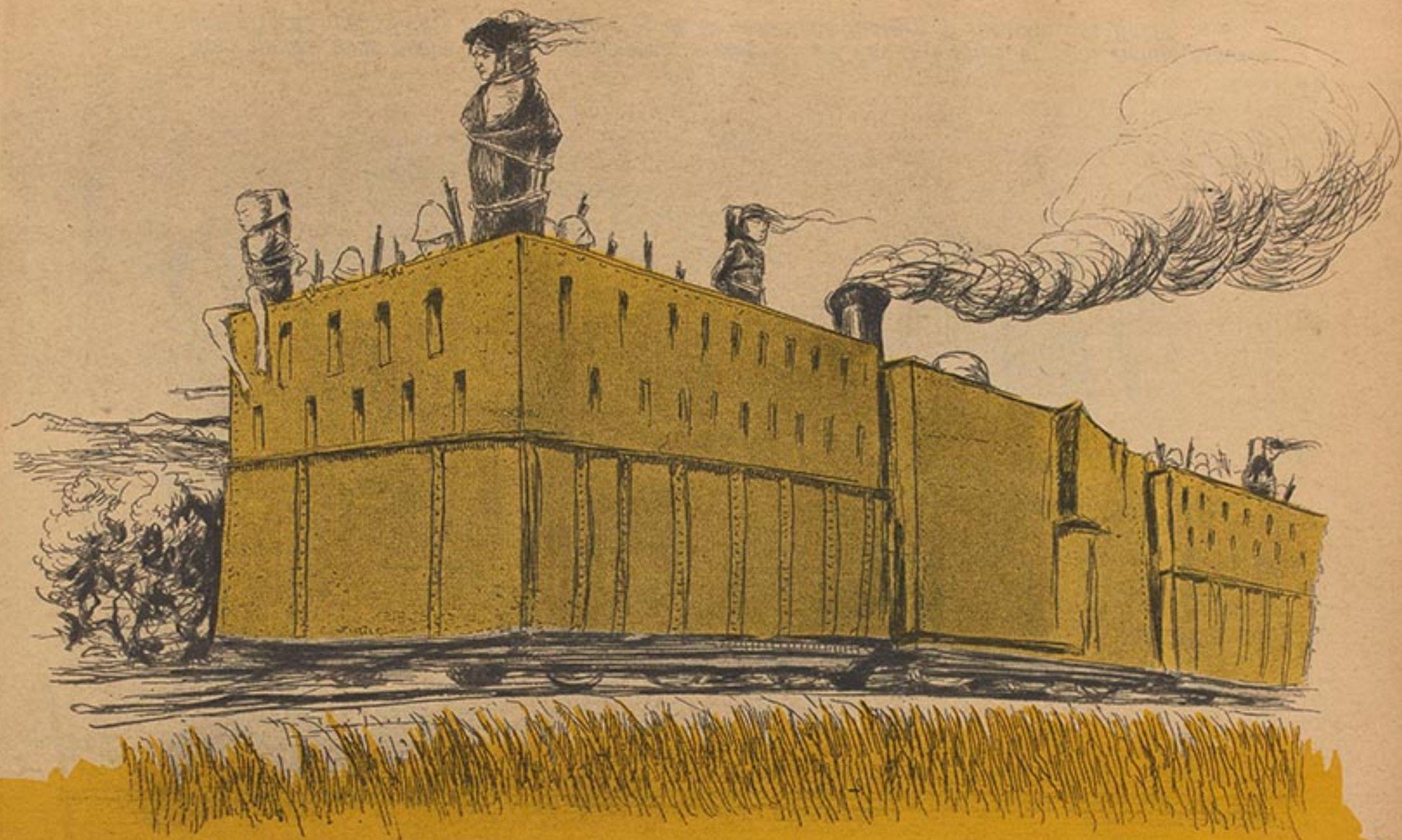


... Je dois reconnaître la galanterie proverbiale du soldat anglais et lui rendre hommage. Chaque jour l'en ai sous les yeux de nombreux et naïfs exemples. Il est touchant de voir avec quels égards, quels soins les femmes boërs sont traitées.

(Rapport officiel de lord Roberts)

ANNÉE DU DRAPEAU N° 21 1902

BRAVOURE BRITANNIQUE



Dessin de JEAN YEBER

... les voies de communications sont rétablies et le chemin de fer fonctionne régulièrement. Les accidents qui étaient si fréquents il y a quelques mois ne se produisent plus

(Rapport officiel au War Office.)

Assiette au Beurre N° 26 (1901)

VERS LE CAMP DE RECONCENTRATION



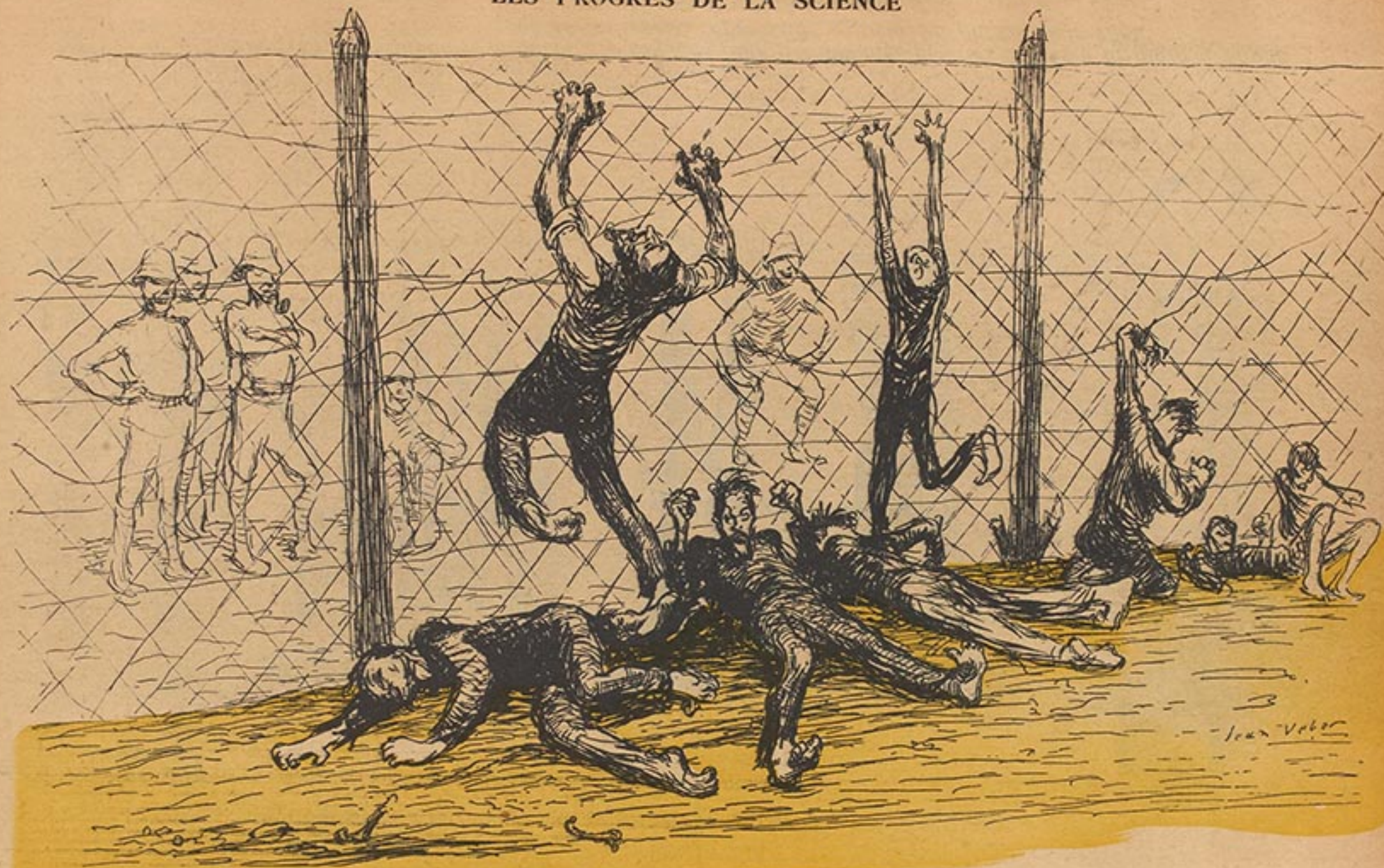
Dessin de JEAN VEBER

... hier encore nous avons pris un important commando. Je l'ai fait reléguer sous bonne escorte.
L'humanité de nos soldats est admirable et ne se lasse pas malgré la férocité des Boërs...

(Rapport officiel au War Office.)

Assiette au Beurre N° 26 (1901)

LES PROGRÈS DE LA SCIENCE

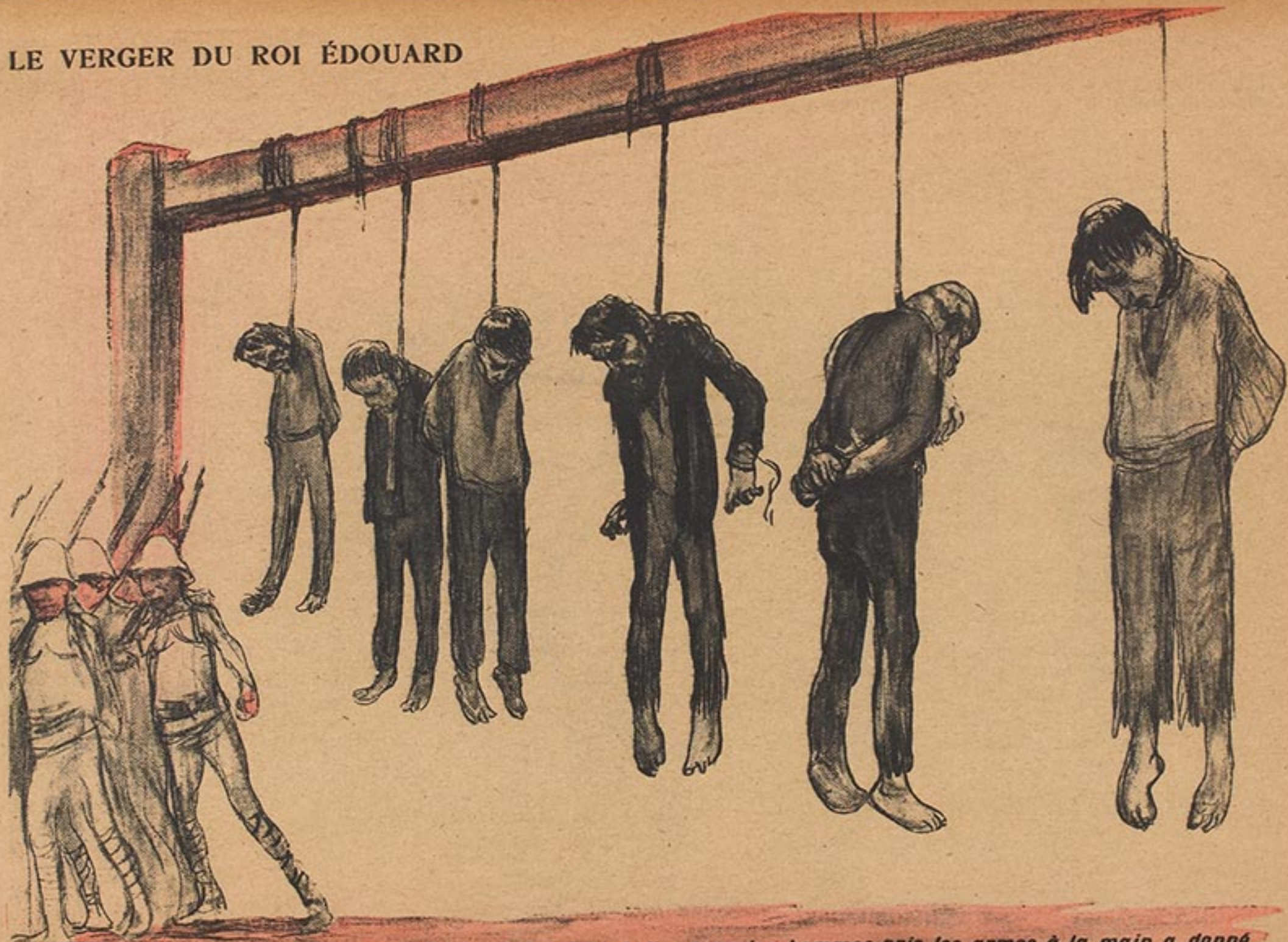


... les prisonniers boërs ont été réunis en de grands enclos où depuis 18 mois ils trouvent le repos et le calme. Un trellage de fer traversé par un courant électrique est la plus saine et la plus sûre des clôtures. Elle permet aux prisonniers de jouir de la vue du dehors et d'avoir ainsi l'illusion de la liberté...

(Rapport officiel au War Office.)

Assiette au Beurre N° 26 (1901)

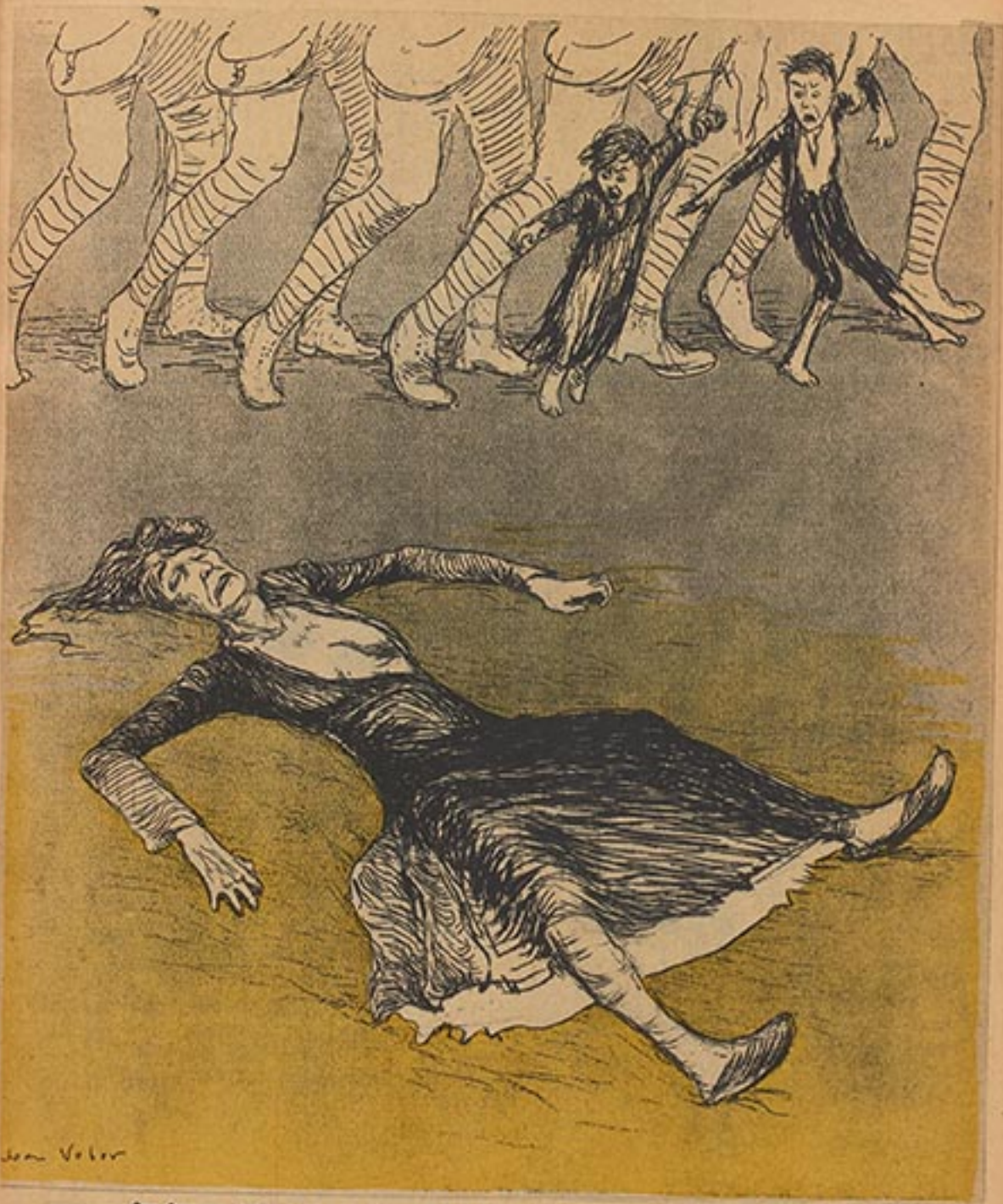
LE VERGER DU ROI ÉDOUARD



... la proclamation dans laquelle je déclarais rebelles tous les hommes pris les armes à la main a donné les meilleurs résultats. Je l'ai fait appliquer partout avec régularité. — Cela est du meilleur effet... *John Bull*

(Rapport officiel du général Kitchener — War Office.)

VERS LE CAMP DE RECONCENTRATION

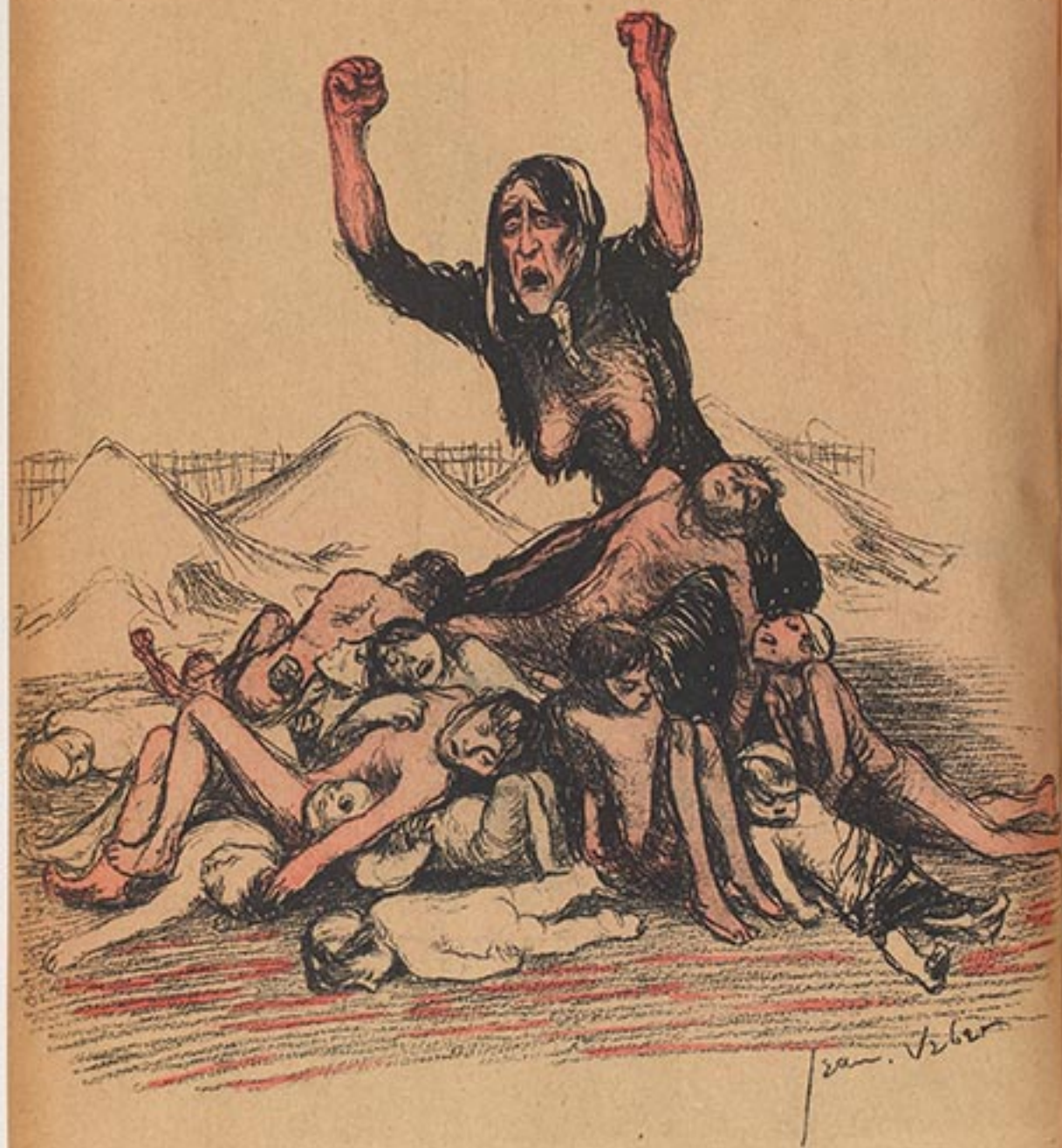


Jean Volter

... Ces femmes boères sont peu dignes d'intérêt, beaucoup abandonnent leurs enfants et de ce côté elles ne sont sensibles à aucune remontrance. Aussi leurs enfants sont-ils heureux de trouver nos soldats et acceptent-ils avec empressement leur protection...

(Rapport officiel du général Kitchener au War Office.)

LES CAMPS DE RECONCENTRATION



... Grâce à la bonne organisation des camps de reconcentration l'abondance et la santé y régnaient. C'est un véritable plaisir de voir les enfants courir et jouer innocemment entre les tentes sous l'œil souriant de leurs mères qui oublient ainsi un moment la mélancolie de leur position...

... Les mesures de précaution que nous avons prises ont abaissé la mortalité des enfants à 380 pour mille.

(Rapport officiel au War Office)

Assemble au Bureau N° 26 (1942)



John Tobin

... Arrivées au camp de reconcentration les femmes boërs trouvent de spacieuses tentes où l'air ni la fraîcheur ne manquent. Tous mes soins tendent à y faire pénétrer l'hygiène et le confort anglais si réputés... Certaines de ces tentes ont un air d'intimité oralement charmant...

(Rapport officiel du général Kitchener au War Office.)



L'HONORABLE CHAMBERLAIN

L'immense fortune de cette honorable famille date de la guerre des Boërs comme fournisseur des fils de fer barbelés des camps de reconcentration.

L'ANGLETERRE COLONISATRICE ET CIVILISATRICE



Dessin de STEINLEIN

VISION DE VICTOR HUGO



1904. GUERRE RUSSO-JAPONAISE

JOHN BULL. — Brave ours ! Pendant qu'il joue au « Nain Jaune », moi, je prends le Thibet.

L'AMÉRIQUE MET
SI BRUTALEMENT
LES PHILIPPINES
SOUS LE DRAPEAU ÉTOILÉ
QUE LE JAPON
RECLAME



L'Amérique. — C'est pour convaincre ces gens de l'excellence d'une conversion. C'est seulement un petit moment pénible à passer...



ROOSEVELT — Il est indéniable que la race anglo-saxonne est à la tête de la civilisation.



LA DOCTRINE DE MONROË

L'ONCLE SAM. — Je veux bien croire qu'il vous a volé .. Mais l'Amérique est aux Américains, et l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord !..

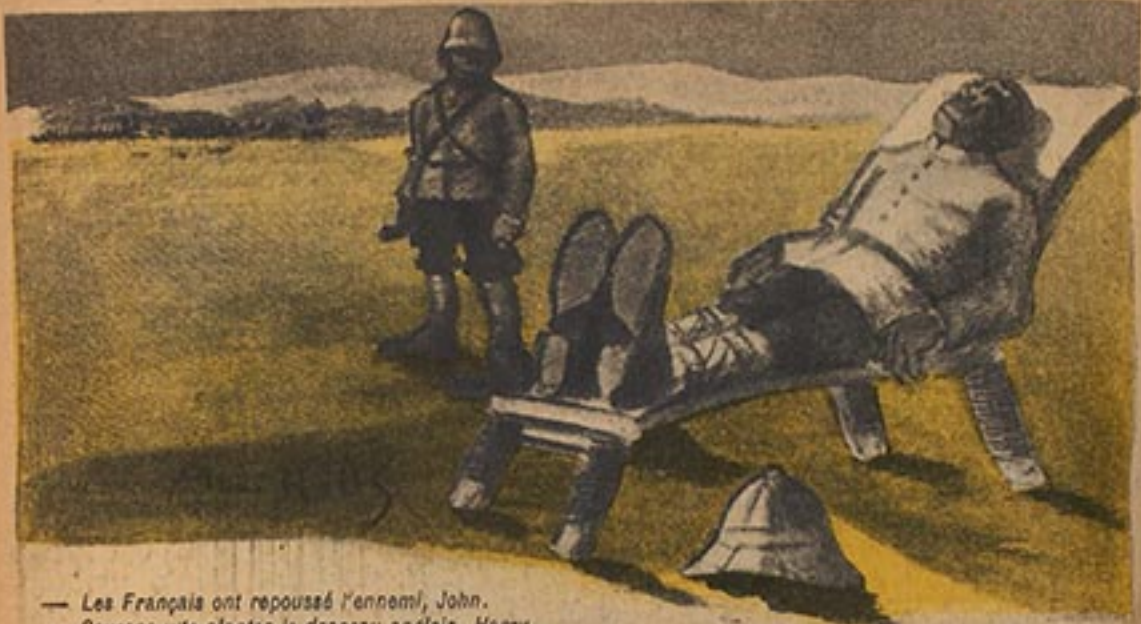


1904. APRÈS LA VICTOIRE JAPONAISE

L'AMÉRIQUE & L'ANGLETERRE. — Tu peux garder tes lauriers, mais laisse-nous ton butin !



JOHN BULL. — Je suis toujours le précepte des livres saints : « Que ta main droite ignore ce que fait ton pied ! »



- Les Français ont repoussé l'ennemi, John.
- Courons vite planter le drapeau anglais, Harry.



- Tiens, voilà la meilleure façon de renvoyer les étrangers; comme ça, tu es sûr qu'ils ne reviendront pas.



Emmanuel Vroccet

— Les Français ont creusé leur porte-monnaie... Si nous creusions le canal?

LA FRANCE ET



JOHN BULL. — Tiens! j'ai augmenté!



LA FRANCE. — Tiens! j'ai diminué!

Assiette en Brevet N° 140 1890

L'ENTENTE CORDIALE

LIBERTÉ
ÉGALITÉ - FRATERNITÉ



— Dire que j'ai été belle!

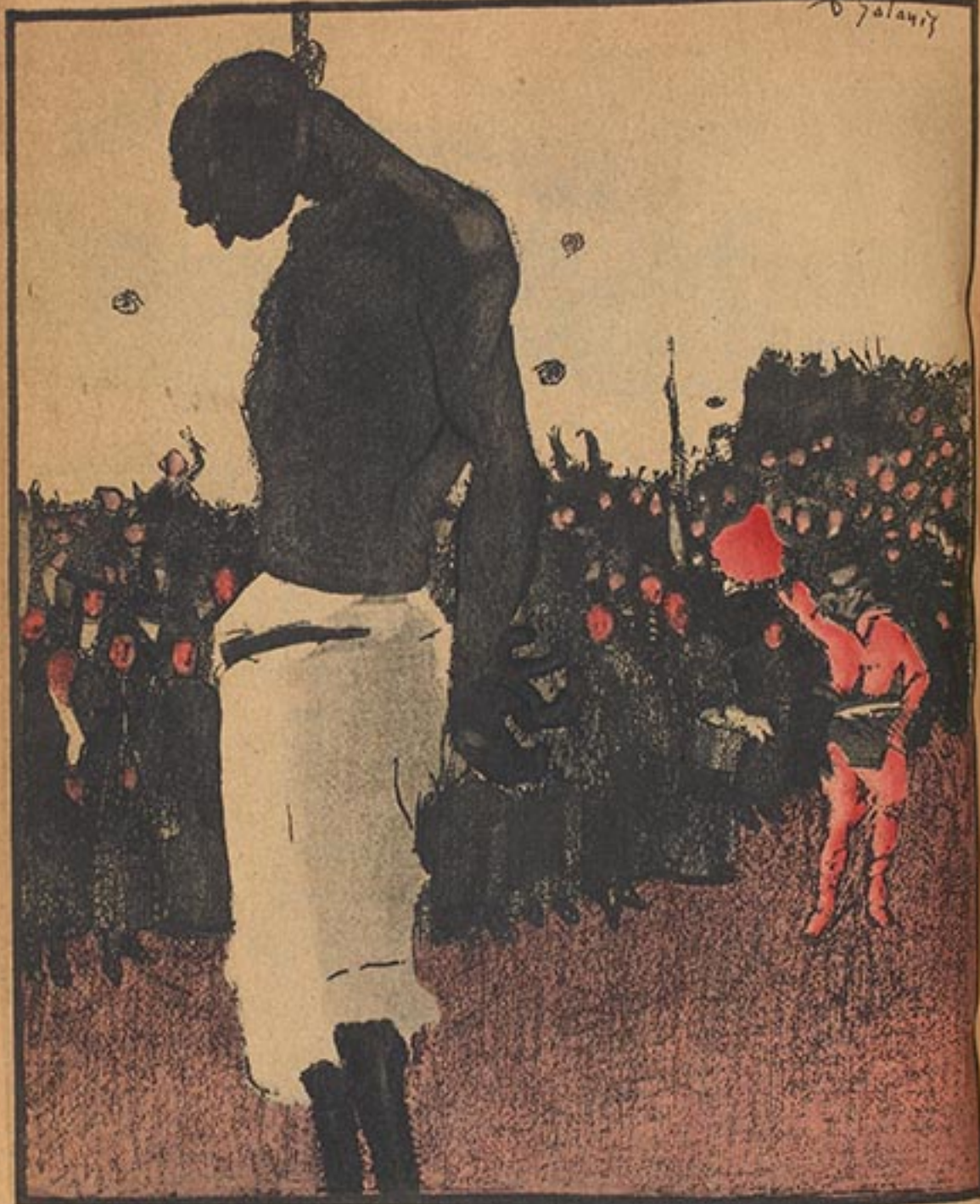


LA STATUE DE M. ROOSEVELT. — Prince du Pétrole, Empereur du porc salé, Roi des Cow-Boys, etc., etc.



— Puisque je te dis que nous sommes un pays riche ! Nous osons encore de prêter 400 millions en or à l'Amérique.

Galaxy



« A mort! A mort! »
Voici un pays libre et fort... C'est le pays du bon Roosevelt...
Et suspendu à une potence, les yeux fous, tirant la langue, un nègre achève de mourir. Les blancs l'accablent
de coups et d'insultes. Une vieille le couvre de crachats. Une petite fille frêle et jolie lui taille la chair à coups de ciseaux.
Et le nègre, coupable d'avoir volé du pain, murmure dans un hoquet :
— « Oui, c'est moi le sauvage ».



LE JUIF : ... BALANÇOIRES QUE TOUT ÇA



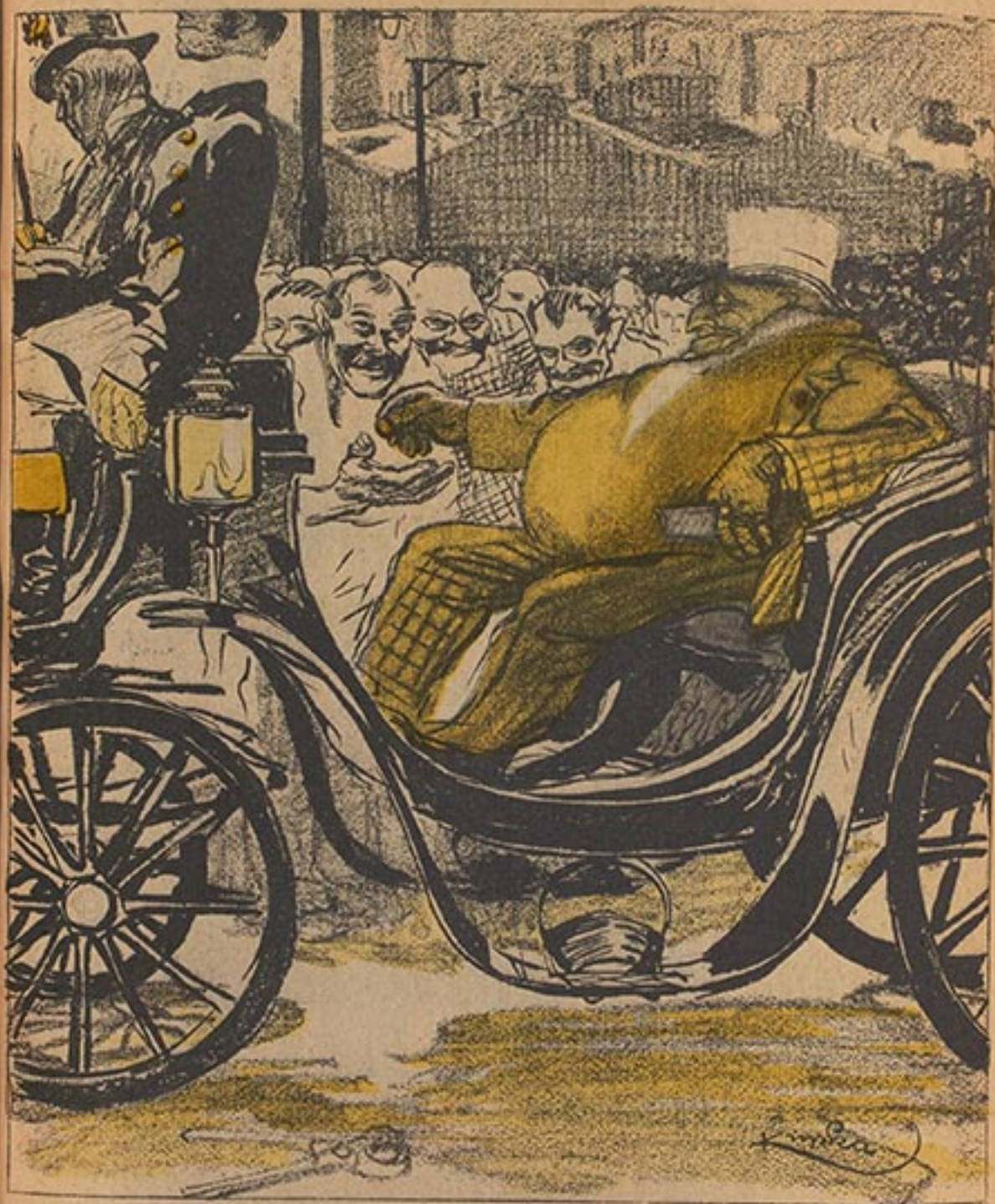
LIBERTÉ JUIVE



LE JUIF. — Moi, je m'en f...



Il faut quelquefois du sang pour arroser la plante de l'or.



ON PACIFIE QUELQUEFOIS... AVEC L'OR JUIF



LES SAUVEURS



— *Encore une guerre, et je serai milliardaire.*



LE CAPITALISME JUIF

Celui-là fait une guerre terrible, inexorable, chaque jour, à toutes les heures du jour.

Assiette au Beurre N° 35